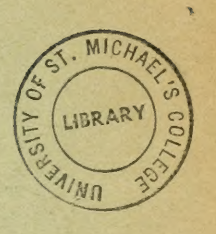

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01876452 2


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

MÉLANGES DE PHILOSOPHIE MORALE.

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN-CHALANDRE FILS.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

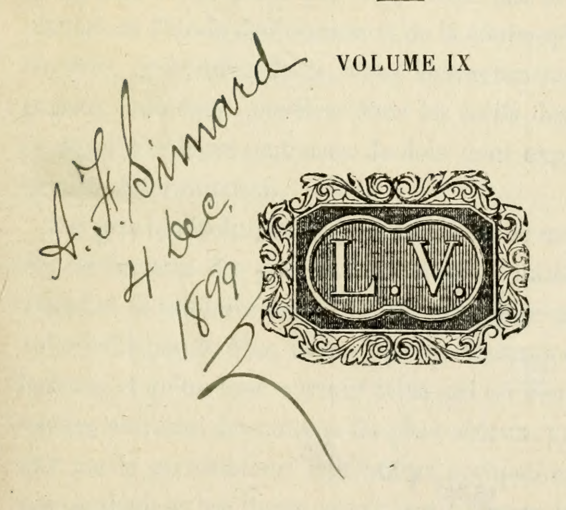
DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR M. L'ABBÉ BAREILLE

CHANOINE HONORAIRE.

VOLUME IX



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 9

1865

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

AU PIEUX ET BIENVEILLANT LECTEUR,

Peut-être vous étonnerez-vous, pieux lecteur, qu'il me soit venu dans la pensée, à moi lié par la profession religieuse, et qui, jusqu'ici, ai passé ma vie à écrire des ouvrages de piété traitant de l'étude de l'oraison et de la contemplation des choses de Dieu, peut-être, dis-je, vous étonnerez-vous qu'à un âge avancé, j'aie voulu pénétrer dans les écrits des païens, recueillir et publier leurs sentences. Je dois donc expliquer les motifs de cette détermination.

J'ai pris la résolution de passer le reste de mes jours à seconder les travaux des prédicateurs, dont le ministère est si fréquent et si salutaire dans l'Eglise : et comprenant la vérité de cette belle parole d'un auteur, qu'un discours se nourrit par la lecture, et qu'on loue surtout celui qui est rempli de maximes variées extraites des auteurs les plus sérieux, j'ai résolu, autant que me le permettaient mes autres occupations, de parcourir non-seulement les livres sacrés, mais encore les ouvrages anciens et nouveaux des écrivains : et cela pour en recueillir çà et là des sentences choisies avec soin et les classer sous forme de lieux communs; afin qu'elles fussent à la disposition et comme sous la main de ceux qui feraient des recherches dans quelque sujet que ce soit. Ce conseil, Sénèque nous le donne

lui-même en ces termes. Se servant de l'exemple connu et familier des abeilles, il dit : « Nous devons imiter les abeilles qui voltigent et choisissent ces fleurs propres à la confection du miel : elles mettent ensuite tout leur butin en ordre, et le distribuent dans les rayons. Puis, comme le dit Virgile, elles entassent le miel liquide et remplissent les alvéoles de leur doux nectar. Nous aussi nous devons imiter ces abeilles, et mettre de côté tout ce que nous recueillons de nos lectures diverses. Car, ce que l'on met en ordre se conserve mieux. » Ainsi parle Sénèque. Etant donc décidé à suivre le conseil de cet illustre philosophe, conseil qui, je le vois, a plu a beaucoup de savants de notre époque qui ont édité des lieux communs, et ont réuni les maximes d'un grand nombre d'auteurs, je me suis persuadé, surtout après avoir compris que saint Augustin avait été de mon avis, qu'il ne fallait pas entièrement négliger dans ce travail les philosophes païens. Et comme les paroles de ce Père de l'Eglise viennent confirmer ma pensée, j'ai voulu les citer. Saint Augustin dit donc au livre II *de la Doctrine chrétienne :* « Quant aux philosophes, si, par hasard, ils ont dit quelque vérité qui soit en harmonie avec notre loi, tels que les Platoniciens surtout, non-seulement, il ne faut pas la craindre, mais il la leur faut réclamer pour notre usage, comme à d'injustes possesseurs. Les Egyptiens, en effet, n'avaient pas seulement des idoles et des tyrannies que le peuple d'Israël détestait, mais encore des vases, des ornements et des vêtements d'or et d'argent qu'à sa sortie d'Egypte, le peuple hébreu s'appropria furtivement pour en faire un meilleur usage. De même dans les doctrines des païens, on ne trouve pas seulement des fictions superstitieuses ; mais elles contiennent aussi des règles libérales, très-propres à l'usage de la vérité, et certains préceptes de morale très-utiles. En ce qui concerne même le culte qu'on doit à

Dieu, on trouve aussi chez eux quelques vérités. Bien qu'ils n'aient pas tiré leurs œuvres d'eux-mêmes, mais qu'ils les aient extraites, pour ainsi dire, des mines de la Providence divine qui est répandue partout, le chrétien, tout en s'éloignant de leur misérable compagnie, doit les leur enlever pour l'usage légitime de la prédication de l'Evangile : il pourra aussi, dans le but de les faire profiter aux chrétiens, recevoir et posséder ces vêtements des anciens, c'est-à-dire ces instructions humaines, après toutefois les avoir accommodées à la société dont nous ne pouvons nous passer dans cette vie. Car, qu'ont fait de différent un grand nombre de nos bons fidèles? Ne voyons-nous pas avec quel bagage d'or, d'argent et de vêtements, Cyprien, ce docteur suave, ce martyr bienheureux, est sorti de l'Egypte? Combien en a rapporté Lactance? Combien Victorin, Optat et Hilaire? Pour ne pas parler de ceux qui vivent encore. Combien enfin de Grecs ont fait de même? » Ainsi dit saint Augustin. Suivant le conseil d'un si grand homme, j'ai cru, parmi tous les philosophes qui ont laissé à la postérité quelques monuments sur les mœurs et la bonne conduite de la vie, devoir de préférence en choisir deux qui ont été les deux flambeaux de la philosophie morale : Ce sont Sénèque chez les Latins et Plutarque chez les Grecs. Je les ai donc lus attentivement : j'ai recueilli leurs sentences les plus remarquables comme des fleurs charmantes, et les ai disposées avec ordre dans des corbeilles, c'est-à-dire dans des lieux communs, afin de rassembler en un seul endroit et de présenter comme à la vue des lecteurs studieux tout ce que ces hommes ont pensé de remarquable sur les vices et les vertus. J'ai cru bon de joindre dans le même ordre, et d'ajouter à ces lieux communs des apophthegmes, c'est-à-dire les paroles des philosophes et des princes les plus illustres qui m'ont paru les plus dignes de remarque, pour qu'elles char-

ment les esprits et règlent facilement la vie, non pas par de longues circonlocutions, mais par une brièveté concise et l'autorité de ceux qui les ont prononcées.

Cet ouvrage que j'ai divisé en trois tomes d'après la diversité des matières, j'ai pris soin de le faire paraître en petit format, afin qu'ainsi rendu maniable, comme un trésor de sentences scrupuleusement choisies, il secondât non-seulement la direction de la vie, mais encore qu'il favorisât l'agrément de l'étude; afin qu'on pût le porter continuellement sur soi; qu'en tout temps, en tout lieu, on l'eût à la main, comme un léger bagage. Quant à moi, (je l'avoue avec simplicité) c'est mon propre intérêt que j'ai voulu consulter : je lis Sénèque avec tant de plaisir, et je l'admire tellement, que chez lui, les mêmes choses me charment après une dixième lecture : et je suis si loin d'en être fatigué par une lecture répétée, que je ne le prends jamais en main sans être transporté d'admiration. J'admire en effet la profondeur de ses maximes, la finesse de son esprit, sa concision tantôt vive, tantôt pleine de redondances, selon que le sujet le demande : puis ses comparaisons choisies avec art, ses métaphores remarquables, ses hyperboles qui augmentent merveilleusement les choses, les ornent et les embellissent.

Mais, bien que Sénèque excite partout en sa faveur une juste admiration, il l'emporte néanmoins quand, dans de magnifiques éloges, il élève jusqu'au ciel, la tempérance, la frugalité, la force, la grandeur d'âme, la patience, une honnête pauvreté, et une âme qui méprise tout ce qui est créé : quand, d'un autre côté, il tourne toute la force de son éloquence contre les plaisirs, l'avarice, l'intempérance, les délices, le faste, le luxe et tous les autres vices de cette nature. Plût à Dieu, que tous les princes et tous les opulents qui, dans notre siècle si corrompu par le faste et les délices, se livrent au luxe et à la mol

lesse, voulussent au moins apprendre de ce païen la frugalité, la sobriété, le mépris des richesses et des plaisirs : et cependant, ce païen avait à peine des notions et des croyances certaines et déterminées sur l'autre vie; ce n'était guère qu'à travers des nuages qu'il l'entrevoyait, et plutôt par supposition que par ferme assentiment. Or il est de la dernière absurdité que des chrétiens initiés aux saints mystères de Jésus-Christ, soient, à cet égard, surpassés de si loin par un infidèle. Et, qu'on ne vienne pas m'objecter qu'il est facile à chacun de lancer de grandes paroles contre toute espèce de vices, mais qu'il est difficile de pratiquer ce qu'on enseigne : car ce reproche ne tombe nullement sur notre auteur qui a mené, comme on peut le prouver, une vie des plus réglées. Nous en avons pour témoin irrécusable, saint Jérôme qui, dans le catalogue des écrivains chrétiens, en fait mention honorablement et dit que sa vie a été fort honnête, comme, du reste, ses écrits en font foi en beaucoup d'endroits. Qui donc n'admirerait tant de zèle pour la vertu chez un païen? Nous nous étonnons de l'adresse et d'une certaine prudence naturelle qui se trouvent chez quelques animaux : bien que privés de raison, ils agissent cependant en certains cas comme s'ils en étaient doués : de même aussi, il est fort surprenant que des hommes, ignorant la vraie religion, la foi et la doctrine du ciel, aient loué jusqu'à ce point le zèle de la vertu, et aient ainsi détourné du vice. Leurs raisons sont si nombreuses qu'il n'est aucun homme prudent, pourvu qu'il les lise, qui ne puisse fréquemment être transporté d'admiration en voyant dans un homme infidèle et presque animal, si on le juge selon la foi, un tel fonds de vraie philosophie chrétienne. De semblables exemples sont cependant impuissants à nous faire prendre des résolutions plus efficaces. C'est ce que saint Jérôme fait remarquer souvent dans ses lettres, lui

qui, toutes les fois qu'il emprunte aux païens des exemples de vertu, ajoute aussitôt : « Tout ceci a été dit à notre honte, si la foi ne fait pas ce qu'a montré la gentilité. » Et ailleurs il répète souvent : Si tel est le prix du verre, quel sera celui des pierres les plus précieuses ? c'est-à-dire, si les gentils saisissent avec tant d'ardeur une vaine apparence de vertu, comment rivaliserons-nous avec eux pour la vraie vertu et son éternelle récompense ? Ajoutez aussi que les philosophes qui étaient privés de la lumière de la foi, nous exhortent surtout à l'amour de la vertu et à l'éloignement du vice par des raisonnements qui mettent sous les yeux les avantages de l'une et les désagréments de l'autre : d'où il suit que l'homme raisonnable et pour qui la nature elle-même n'a rien de plus intime, de plus propre et de plus naturel que la raison, est fortement ébranlé en voyant les causes et les raisons des choses. Il le sera surtout s'il est doué de cet esprit pénétrant et de cette prudence naturelle qui font comprendre la force des arguments. Aussi, arrive-t-il que pour les hommes du siècle, les raisons humaines ont parfois plus de force que les raisons divines : et il n'y a point d'absurdité à les conduire peu à peu, par ce moyen, des preuves les plus petites aux plus élevées, des considérations humaines aux considérations divines, de la lumière naturelle à la lumière de la foi. Car de même que les philosophes ont coutume dans leurs enseignements de procéder de ce qui tombe sous les sens à ce que la raison seule peut comprendre, c'est-à-dire de ce qui nous est le mieux connu à ce qui a plus de certitude et de poids que la nature elle-même; de même, nous aussi, nous devons passer de ce qui a plus de poids à nos yeux, à ce qui est plus relevé et plus puissant que la nature elle-même. Donc, pour les hommes qui ont cette trempe d'esprit, la lecture des philosophes n'est pas d'une médiocre utilité; elle est comme un

maître qui les conduit à Jésus-Christ. Puis donc que la lumière naturelle vient de Dieu, elle ne peut en aucune façon contredire la lumière de la foi, mais la servir, comme un inférieur sert son supérieur, et en tirer son perfectionnement. Aussi, puis-je affirmer de Sénèque ce que Fabius disait au sujet de Cicéron : Que celui qui faisait ses délices de ce grand orateur, avait certainement fait de grands progrès dans l'étude de l'éloquence ; et qu'ainsi avancerait dans les vertus civiles et la véritable estime des choses humaines celui qui lirait assidûment Sénèque. Et comme le commun des hommes est aveuglé par des erreurs presque infinies, et par la tache du péché originel, j'ose dire que cette lecture assidue serait très-efficace pour la plupart des pécheurs : assertion que je n'oserais nullement avancer, si l'expérience ne m'en avait appris la vérité.

Ainsi donc, pour retirer avec moins de peine un plus grand fruit tant de cet auteur que de Plutarque, j'ai pensé que je ferais une bonne œuvre, si je plaçais sous les yeux du lecteur un ensemble complet de ce que tous deux ont écrit sur chaque vice et sur chaque vertu. Or cette méthode a été plus nécessaire pour Sénèque que pour Plutarque : car la plupart des écrits du premier se trouvent dans les lettres adressées à Lucilius, et ses maximes sont des plus variées. Qui pourrait en effet ne pas admettre une maxime jetée dans une lettre ? Il fallait donc mettre en certain ordre une si grande variété de sujets : c'est, du reste, l'avis que nous donne Sénèque lui-même quand il nous dit que ce que nous recueillons de nos lectures se conserve mieux en le classant qu'en le jetant pêle-mêle. Je sais bien que quelqu'un, Erasme ou tout autre ayant emprunté ce nom, a entrepris ce travail et a recueilli les *Fleurs de Sénèque* (tel est le titre du livre). Mais sans parler, qu'il a omis beaucoup de choses dignes d'être connues

et que nous avons recueillies, comme le montre l'importance de notre volume, il a suivi l'ordre des lettres et des livres, et non celui des lieux, c'est-à-dire, des sujets. Ce qui fait que ce qui était confus et dispersé de tous côtés, et par suite difficile à trouver, a été laissé dans la même confusion.

Quant à ces lieux communs de philosophie morale, pour rendre le travail et l'ordre plus clairs, nous les avons divisés en trois classes. Dans la première, se trouvent les chapitres qui ont rapport aux divers états des personnes, et qui commencent par l'Être très-bon et très-grand, c'est-à-dire, Dieu. Dans la seconde sont placés les traités sur les vertus et les vices qui leur sont contraires. Quant à la troisième, on y trouve des sujets mélangés et qui ne s'alliaient pas avec les deux autres classes [1]. Mais, parce que la religion chrétienne a accordé à bon droit la première place entre toutes aux vertus théologales dont il n'est fait aucune mention chez les auteurs païens, nous leur avons substitué certaines vertus voisines des vertus théologales, avec les vices qui y sont opposés, afin que la série des vertus théologales et cardinales fût, autant que possible, conservée.

Nous avons suivi cet ordre et non pas l'ordre alphabétique afin que tout ce qu'il y avait de semblable ou de contraire fût réuni, ou que tout ce qui était lié naturellement et logiquement ne fût pas séparé par un léger arrangement de lettres. Il est prouvé, en effet, d'après la doctrine des philosophes, que le jugement entre choses semblables est le même, que les principes des contraires sont aussi les mêmes, et qu'il y a entre le genre et les espèces contenues en lui une telle liaison que tout ce qu'on donne au genre se donne aussi à l'espèce. Ainsi l'a défini Aristote dans les règles de ce qu'il appelle les Antéprédicaments. C'est pourquoi, ces trois genres de lieux communs qui ont

[1] L'auteur suit le même ordre dans les trois tomes de son ouvrage.

entre eux une si grande affinité, devaient être placés l'un près de l'autre, et ne pas être séparés sous prétexte de garder l'ordre de l'alphabet, d'ailleurs s'il survient quelque difficulté, on pourra facilement recourir à la table alphabétique.

Pour ce qui est des sentences du poëte comique Publius Syrus, sentences appelées ordinairement les proverbes de Sénèque, comme elles sont jointes à ses œuvres et contiennent des maximes dignes de ce philosophe, je les ai mises à la fin de chaque chapitre. Et comme il arrive souvent aussi que la même maxime se rapporte à deux ou même à un plus grand nombre de lieux philosophiques, pour que la répétition n'en devînt pas fastidieuse au lecteur, j'ai écrit en marge le titre auquel cette maxime pourrait encore se rapporter. Une virgule placée à côté de ce titre, indique la sentence à laquelle il se rapporte.

Je veux aussi avertir le lecteur que, lorsque dans la citation des passages, se trouvent plus bas certains endroits qui diffèrent peu de ce qui précède, je me sers de ces locutions : *Et un peu plus bas ;* et *après quelques autres mots :* et *peu après* : ou toute autre locution semblable. Nous ne l'avons pas fait lorsque les passages suivants, même ceux qui ne continuaient pas le texte, s'accordaient parfaitement avec les précédents : et cela de peur que par des interruptions de cette nature qui n'étaient nullement nécessaires à l'enchaînement des matières, le discours ne devînt décousu et trop coupé. Il résulte de cette observation que celui qui lira mon recueil ne paraîtra pas lire des coupures de Sénèque, mais Sénèque lui-même coulant dans une narration presque continue.

Par le même motif, j'ai fait aussi la même chose pour Plutarque. Mon intention n'est pas ici d'en faire l'éloge en peu de mots : car lui-même se recommande assez par son étendue et sa grandeur ; et, comme dit le proverbe, bon vin n'a pas besoin

d'enseigne. L'un admirera la profondeur de ses sentences : un autre louera ses connaissances grandes et variées dans les auteurs de tout genre et dans les historiens. Pour moi, j'admire tellement en lui la sagesse des préceptes et la vérité de la doctrine, qu'en le lisant, surtout lorsqu'il traite de la perfection des mœurs, de la répression de la colère, de la honte du vice, du désir des richesses, des devoirs de celui qui apprend, et de la tranquillité de l'âme, je ne me figure pas lire un philosophe païen, mais un des maîtres les plus chrétiens dans la conduite de la vie, tant il a de génie pour trouver et donner des préceptes particuliers et des remèdes différents contre le fléau des vices. Quant aux comparaisons qu'il emploie pour appuyer ce qu'il expose, on ne saurait dire en quoi il l'emporte, de la richesse ou de l'éclat ; de sorte que si dans les autres parties de la doctrine, il surpasse le reste des auteurs, dans celle-là, il ne s'est pas laissé de place pour se surpasser lui-même. A ce titre, je ne sais s'il n'a pas été plus utile aux orateurs que Sénèque lui-même, à cause de cet usage des comparaisons si propres à captiver le peuple. Aussi, dans le but de le faire voir avec plus d'évidence, même aux plus grossiers, j'ai pris soin de noter les comparaisons en marge, comme des sentences d'une grande importance, pour réveiller par l'annotation de ces magnifiques passages le lecteur assoupi. Si maintenant, je parle de la pureté de sa doctrine, elle est si grande qu'en cela, il me paraît supérieur à Sénèque, pourtant si zélé en faveur de la vertu. Sénèque, en effet, défend avec ardeur les erreurs des Stoïciens ; il enseigne la fatalité et l'apathie : il ne montre aucune différence entre ce qui est honnête et ce qui est honteux : il place le bien suprême de l'homme dans la seule et nue vertu, quoiqu'elle ne soit pas le bien suprême, mais cependant la voie la plus droite pour y arriver. Loin même de condamner le suicide, il l'approuve : et

même il le loue tellement dans Caton qu'il dit que de sa blessure a coulé plus de gloire que de sang. Or on ne trouve rien de semblable dans Plutarque : tout y est presque d'accord avec la lumière de la raison et de la nature la plus droite, sans doute parce que l'Evangile de Jésus-Christ, brillant au loin dans le siècle où il vivait, ajoutait à l'esprit humain une plus grande lumière de vérité.

Pour rendre la recherche des matières plus facile, j'ai joint à chaque auteur la suite des traités et la table particulière des chapitres : puis, à la fin de l'ouvrage, une table commune à tous : enfin, au moyen de chiffres, j'ai indiqué tout ce qui, dans le corps de l'ouvrage, pouvait se rapporter à quelque traité.

Portez-vous bien, ami lecteur, et jouissez de ce petit travail ; petit travail, je le répète, mais cependant, grand présent. J'insiste sur ce mot : car, bien que parmi tous les écrits des philosophes, Sénèque et Plutarque occupent la première place dans l'enseignement de la philosophie morale, vous avez dans ce petit volume tout ce qu'ils ont dit de remarquable réuni par ordre de matières : de sorte que si vous n'avez pas le temps de lire leurs ouvrages, vous aurez ici sous la main ce qu'il importe le plus d'en savoir. Si vous en avez le loisir, comme vous ne pouvez tout embrasser de mémoire, vous trouverez encore ici ce que vous auriez dû surtout noter et conserver pour votre usage.

MÉLANGES
DE PHILOSOPHIE MORALE

PREMIÈRE PARTIE

COMPRENANT LES MAXIMES LES PLUS BELLES EXTRAITES DES ŒUVRES DE SÉNÈQUE, ET MISES EN ORDRE, SOUS FORME DE LIEUX COMMUNS.

PREMIÈRE CLASSE

*ou chapitres ayant rapport aux différentes espèces d'*Etats *et de* personnes.

I.

Dieu.

D'ordinaire, nous attachons une grande importance à l'opinion commune des hommes ; et pour nous, c'est une preuve de vérité qu'une chose soit reconnue par tout le monde. Aussi, déduisons-nous l'existence de Dieu, entre autres choses, de l'idée qu'ont tous les hommes de cette existence ; et nulle part, il n'y eut de nation assez arriérée dans ses lois et sa morale, pour ne pas croire à quelques Dieux (*Lettre* 118).

Aristote dit très-bien que jamais nous ne devons montrer plus de réserve que quand il s'agit des Dieux. Si nous entrons dans les temples avec respect ; si, quand nous venons offrir un sacrifice, nous baissons les yeux et ramenons notre toge sur la poitrine ; si, dans tout notre maintien, règne la modestie ; à combien plus forte raison devons-nous en agir ainsi dans notre ignorance,

quand nous dissertons sur les astres, sur les étoiles et la nature des Dieux, pour ne rien affirmer à la légère et avec présomption, ou pour ne pas mentir avec connaissance de cause. Ne soyons pas surpris de voir surgir avec tant de lenteur des vérités si profondément enfouies. Combien d'autres existent dans le secret, qui ne paraîtront jamais aux regards des mortels? Car Dieu n'a pas tout découvert à l'œil de l'homme. Quelle partie de cette œuvre si grande se trouve soumise à notre regard? Celui-là même qui gouverne cet univers, qui l'a créé, qui l'a affermi tout entier, et l'a comme jeté autour de lui : celui qui est lui-même le plus admirable et la meilleure partie de son œuvre, se dérobe à nos yeux, et la pensée seule peut le contempler. Quant à la nature de l'être sans qui rien n'existe, nous ne pouvons la connaître : et nous sommes étonnés de peu comprendre certains feux, quand la partie la plus grande du monde, Dieu, est pour nous un mystère! Combien d'animaux ne nous sont connus que depuis ce siècle! que d'autres, ignorés de nous, seront découverts par les peuples à venir! Combien sont réservés aux siècles futurs, quand notre mémoire se sera effacée! Le monde serait peu de chose, s'il ne possédait pas tout ce que le monde cherche en lui. Ce n'est pas en une fois que certains secrets sont divulgués. Eleusis garde des mystères pour ceux qui viennent s'initier une seconde fois. La nature ne livre pas ses secrets à la fois : nous pensons être initiés, et nous sommes encore dans le vestibule. Ces secrets ne sont point manifestés à tous, ni tous ensemble : mais ils sont retirés et enfermés au fond du sanctuaire. Notre âge, en découvrira quelques-uns; d'autres seront pour celui qui viendra nous remplacer. Quand donc ces choses arriveront-elles à notre connaissance? C'est avec lenteur que progressent les grandes choses, surtout si le travail laisse à désirer. Nous n'avons pas encore atteint le seul but de tous nos efforts, c'est-à-dire la perversité. Nos vices sont encore à se développer : le luxe trouvera encore quelque nouveauté pour servir ses folies, et l'impudicité de nouvelles infamies. Vous vous étonnez que la science n'ait pas encore achevé son ouvrage? mais le crime ne s'est pas développé tout entier : il est à peine né, et nous lui con-

sacrons nos soins, nos yeux, nos mains; en un mot, tout est à son service. Pour la sagesse, qui l'embrasse? qui la croit digne de mieux que d'un regard en passant? qui s'adonne à la philosophie, ou à quelque art libéral, si ce n'est quand il y a relâche au cirque, ou qu'il arrive quelque jour de pluie qu'on puisse perdre? Aussi, combien de sectes de philosophes périssent, sans laisser de successeurs! L'ancienne et la moderne académie n'ont point laissé de chef pour les continuer. Quel est le maître qui nous transmet les enseignements de Platon [1]? Cette école de Pythagore qu'on a tant vantée, tant enviée, ne trouve plus de docteur. La secte de Sextius, nouvelle et d'une séve toute romaine, au milieu de ses commencements, après avoir pris un grand élan, est tombée sans force. Mais aussi, que d'efforts pour immortaliser le nom d'un pantomime! La race de Pylade et de Bathylle se survit encore; et dans ces arts, nombreux sont les disciples, et nombreux sont les maîtres (*Questions naturelles*, livre VII, ch. XXX, XXXI et XXXII.)

Il existe des êtres qui ne peuvent nuire, et ne possèdent qu'une action bienfaisante et salutaire. Ainsi sont les Dieux immortels qui ne veulent pas le mal et ne le peuvent vouloir. Car leur nature est douce, pacifique, aussi éloignée de blesser les autres que de se blesser eux-mêmes. Les fous et les ignorants leur imputent les tempêtes de la mer, les pluies excessives, les hivers rigoureux, bien qu'aucun de ces phénomènes qui nous nuisent et nous servent, ne soit, à proprement parler, dirigé contre nous. Ce n'est pas nous qui, dans l'univers, sommes la cause du retour de l'hiver et de l'été: ces saisons ont leurs lois qui président aux phénomènes de l'air. Nous présumons trop de nous, si nous nous jugeons dignes d'être le but de ces grands mouvements. Rien donc de cela n'a lieu pour nous nuire: bien plus, au contraire, il n'y a rien qui ne soit pour notre conservation (*De la Colère*, Livre II, ch. 27).

Qu'est-ce que Dieu? Tout ce que tu vois et tout ce que tu ne vois pas. C'est ainsi seulement qu'on se rend compte de sa grandeur au-dessus de laquelle on ne peut rien imaginer. Si, à lui seul, il est tout, il garde son ouvrage au dedans et au dehors. Quelle

[1] Les éditions de Sénèque lisent *Pyrrhonis*.

différence y a-t-il donc entre la nature de Dieu et la nôtre? La meilleure partie de nous-mêmes est l'esprit : or, en lui, il n'y a pas d'autre partie que l'esprit. Il est tout entier intelligence.

II.

Providence de Dieu.

Mettez de côté, pour maintenant, cette opinion de quelques auteurs, qu'à chacun de nous est donné pour maître un Dieu, non pas, il est vrai, un Dieu ordinaire, mais un autre de rang inférieur, du nombre de ceux qu'Ovide appelle demi-dieux. Toutefois, n'écartez pas cette opinion, sans vous souvenir que nos ancètres qui l'ont crue étaient stoïciens (*Lettre* 110).

Quand vous verrez que des hommes de bien et chéris des Dieux travaillent, suent, et gravissent des chemins abruptes, tandis que les méchants sont heureux, et nagent dans les plaisirs, songez que ces derniers sont asservis à une discipline bien plus austère, et qu'on nourrit l'audace des autres. Que pour vous il en soit de même au sujet de Dieu : il n'élève pas l'homme de bien dans les délices : il l'éprouve, il l'endurcit, il se le prépare à lui-même. Pourquoi tant de malheurs frappent-ils les gens vertueux? Il ne peut arriver rien de mal à un homme de bien. Les contraires ne s'unissent pas. Et de même que les fleuves, toutes les pluies qui tombent du ciel, toutes les eaux qui surgissent du milieu des terres, ne changent pas la salure de la mer, et ne l'altèrent même pas ; de mème le choc de l'adversité ne trouble point l'esprit du sage. Il demeure le même, et à tout ce qui lui arrive, il imprime sa couleur. Il est en effet au-dessus de tous les accidents extérieurs. Je ne veux pas dire qu'il ne les sente pas, mais il les surmonte, et, calme et tranquille, il résiste à tous les chocs. Tous les malheurs, il les regarde comme un exercice. Quel est l'homme, pourvu qu'il ait une âme généreuse, qui ne désire une juste épreuve, et ne vole à son devoir au péril de sa vie? Quel est l'homme énergique à qui l'inaction ne soit un supplice? Nous voyons les athlètes, jaloux d'entretenir leurs forces, en venir aux

mains avec les hommes les plus forts, et exiger de ceux avec qui ils veulent lutter qu'ils déploient toutes leurs forces contre eux : ils souffrent les coups et les meurtrissures ; et s'ils n'en trouvent point qui, pris un à un, soient leurs égaux, ils en attaquent plusieurs à la fois. Le courage périt, s'il n'a point d'adversaire : alors apparaît sa grandeur, sa vigueur et sa puissance ; et la patience montre ce qu'elle a de pouvoir. Il faut que vous sachiez que l'homme de bien doit agir ainsi, pour ne pas redouter le labeur et la peine, et ne pas se plaindre du destin. Quoi qu'il arrive, qu'il en fasse son profit et s'en accommode. Ce n'est pas la nature de l'événement, mais la manière de l'affronter, qui importe. Ne voyez-vous pas quelle différence il y a entre l'amour d'un père et celui d'une mère? L'un commande de réveiller les enfants de bonne heure, pour qu'ils s'appliquent à l'étude : il ne souffre pas même qu'ils restent oisifs les jours de fête : il fait couler leur sueur, et parfois même leurs larmes. La mère, au contraire, les réchauffe sur son sein ou les retient à l'ombre, pendant les chaleurs du jour : elle veut qu'ils ne pleurent jamais, qu'on ne les contriste pas, que toujours la fatigue leur soit épargnée. Dieu a pour les hommes de bien les sentiments d'un père : il les aime plus virilement, il les éprouve par les travaux, la douleur et les infortunes, pour leur faire acquérir la véritable force. Les animaux qu'on engraisse dépérissent par l'inaction, et non-seulement la fatigue, mais leur masse et leur propre poids les accablent. Un bonheur constant ne supporte point de revers : mais quand l'homme a été longtemps aux prises avec le malheur, il s'endurcit à la souffrance : aucun mal ne pourra le vaincre, et si même il vient à succomber, il combat encore à genoux. Vous vous étonnez que Dieu qui aime les hommes de cœur, qui veut les élever au plus haut degré de perfection, leur donne la fortune pour lutter avec elle? Pour moi, je ne m'étonne pas que parfois les Dieux éprouvent le désir de voir les grands hommes luttant contre quelque infortune. C'est quelquefois pour nous un plaisir de voir un jeune homme courageux recevant avec l'épieu une bête féroce qui se précipite sur lui, ou soutenant sans sourciller l'attaque d'un lion ; ce spectacle nous est d'autant plus agréable qu'il l'a fait avec plus d'habileté.

Mais voici un spectacle digne d'attirer les regards de Dieu attentif à son œuvre : deux adversaires dignes de Dieu, c'est-à-dire un homme courageux qui lutte avec une mauvaise fortune, surtout si c'est lui qui l'a provoquée. Je ne vois pas, dis-je, qu'il y ait rien dans le monde de plus beau pour Jupiter, s'il veut abaisser ses regards, que de contempler Caton, après plusieurs défaites successives de son parti, debout néanmoins au milieu des ruines de la république (*De la divine Providence*).

Le malheur accable davantage ceux qui ne l'ont point connu, et pour des fronts qui n'y sont point accoutumés, il est bien dur de porter le joug. A l'appréhension d'une blessure, le soldat novice pâlit ; le vétéran regarde couler son sang avec intrépidité, sachant que c'est souvent à ce prix qu'il a remporté la victoire. C'est pourquoi Dieu fortifie, éprouve, exerce ses élus, ses favoris. Quant à ceux qu'il semble épargner et traiter avec indulgence, il les laisse sans force devant les maux à venir. Car vous vous trompez si vous pensez qu'il y a quelqu'un d'exempt ; cet homme longtemps heureux aura sa part, et quiconque paraît affranchi, n'est que différé. Pourquoi Dieu envoie-t-il aux plus vertueux des maladies, ou des deuils, ou des calamités ? Parce que dans les camps, c'est au plus courageux que le général commande les entreprises périlleuses, que ce sont des hommes d'élite qu'il envoie pendant la nuit pour dresser des embûches à l'ennemi, pour explorer un chemin, ou surprendre un poste. Aucun de ceux qui s'en vont ainsi, ne dit : Le général me fait une injustice : mais bien ; il a confiance en moi. Qu'ils disent donc aussi, ceux à qui Dieu fait souffrir des maux insupportables, aux timides et aux lâches : Dieu nous a jugés dignes de montrer jusqu'où peut aller la constance humaine. Fuyez les délices, fuyez une prospérité énervante qui amollit les esprits et qui, si quelque épreuve ne vient nous rappeler la fragilité des choses humaines, nous laisse comme assoupis dans une continuelle ivresse. Celui que des vitres en pierre transparente ont toujours garanti du vent, dont les pieds ont toujours été chauffés par une chaleur incessamment renouvelée, dont la salle à manger est maintenue dans une douce température par les conduits de chaleur qui circulent sous le parquet et

autour des lambris, celui-là ne peut, sans danger, subir l'impression du plus léger zéphyr. Car de tous les excès, le plus dangereux est l'excès du bonheur. Il trouble la tête, évoque dans l'esprit de vaines imaginations, et met d'épais brouillards entre la vérité et le mensonge. Ne vaudrait-il pas mieux supporter une perpétuelle adversité qui nous portât à la vertu, que de plier sous le poids d'innombrables et d'excessives prospérités? Aussi, les Dieux suivent-ils envers les gens de bien, la même ligne de conduite que tiennent les maîtres envers leurs élèves : ils exigent plus de travail de ceux qui donnent de plus belles espérances. Croyez-vous que les Lacédémoniens haïssent leurs enfants, quand ils éprouvent leur caractère par de publiques flagellations? Les pères eux-mêmes exhortent leurs fils à supporter courageusement les coups de fouet; et quand ils sont déchirés et comme à demi morts, ils les supplient de continuer à offrir leurs blessures à de nouvelles blessures. Qu'y a-t-il de surprenant que Dieu mette à de rudes épreuves des cœurs généreux? Jamais l'apprentissage de la vertu ne se fait mollement : la fortune nous frappe et nous déchire; souffrons. Ce n'est point une cruauté, c'est une lutte; plus souvent nous l'aurons affrontée, et plus nous serons forts.

Considérez toutes ces nations où vient expirer la domination romaine : je veux parler des Germains et de toutes ces tribus nomades campées sur les bords de l'Ister. Un perpétuel hiver, un ciel triste les enveloppe; un sol stérile leur fournit une pauvre nourriture, ils se défendent de la pluie sous un abri de chaume ou de feuillage : ils courent sur des marais durcis par la gelée, et chassent les bêtes sauvages pour s'en nourrir. Vous paraissent-ils malheureux? Non, il n'y a rien de malheureux dans ce que l'habitude a rendu naturel : car peu à peu, on trouve du plaisir en ce qui fut d'abord une nécessité. Est-il donc étonnant que les gens de bien subissent, pour être affermis, de violentes secousses? Un arbre n'est ni solide ni fort, tant qu'un vent acharné n'est pas venu l'ébranler, car c'est la tourmente qui l'affermit et enfonce plus sûrement ses racines. Fragiles au contraire sont ceux qui croissent dans des vallons abrités. Il importe

donc aux gens de bien, pour pouvoir devenir intrépides, de passer une grande partie de leur vie au milieu d'objets effroyables, et de supporter avec un grand cœur ce qui n'est point un mal, sinon pour celui qui ne sait point le supporter.

Dieu s'est en effet proposé ceci, démontrer à l'homme sage que les choses souhaitées ou appréhendées par le vulgaire, ne sont ni des biens ni des maux. Or on verra que ce sont des biens, s'il ne les accorde qu'aux gens de bien : et on comprendra que ce sont des maux, si les méchants seuls les ont en partage. La cécité serait une chose détestable, si personne ne perdait les yeux que celui à qui il faudrait les arracher : qu'Appius et Métellus soient donc privés de la vue ! Les richesses ne sont pas un bien ; qu'Ellius, l'entremetteur, les possède donc, afin qu'après avoir consacré son argent dans les temples, on le voie aussi dans les lieux de débauche. Dieu ne peut mieux décrier ce que nous souhaitons qu'en le donnant aux hommes perdus et en le retirant aux bons. Mais quoi ? n'est-ce pas une injustice que les plus nobles jeunes filles soient éveillées pendant la nuit pour la célébration des sacrifices, tandis que les impudiques jouissent du plus profond sommeil ? Les fonctions pénibles demandent des hommes d'une vertu consommée. Le sénat délibère souvent tout le jour, pendant que les hommes les plus vils charment leurs loisirs à la promenade, se cachent dans les cabarets, ou bien tuent le temps dans quelque cercle. Il en est de même dans cette grande république : les gens de bien travaillent, éprouvent des contre-temps, de plein gré même ne se font point traîner par la fortune, mais la suivent et se mettent au pas avec elle. S'ils avaient su, ils seraient même allés au-devant. Je me souviens aussi d'avoir entendu dire ces énergiques paroles au grand Démétrius : « Je n'ai à me plaindre de vous qu'en une seule chose, ô Dieux immortels ! c'est de ne m'avoir pas notifié plus tôt votre volonté : car alors je serais allé de moi-même au-devant de ces décrets auxquels je ne fais qu'obéir maintenant. Voulez-vous m'enlever mes enfants? c'est pour vous que je les ai élevés. Voulez-vous quelque partie de mon corps? prenez-la. Je ne promets pas beaucoup, bientôt je le quitterai tout entier. Voulez-vous

ma vie? pourquoi pas? Je n'hésiterai point à vous rendre au moins ce que vous m'avez donné. Je vous abandonne de moi-même tout ce que vous demanderez. Oui! mais j'aurais mieux aimé vous l'offrir que vous le livrer. Quel besoin y avait-il de l'enlever? vous eussiez pu le recevoir. Cependant, même maintenant, vous ne m'arracherez rien, car on n'enlève qu'à celui qui veut retenir. Je n'éprouve aucune contrainte, je ne souffre rien à contre-cœur: Dieu ne m'asservit pas, mais sa volonté est la mienne. Et cela d'autant plus que je sais que tout est immuable, et régi éternellement par une loi réglée. Les destins nous conduisent, et la durée de notre existence est fixée dès la première heure de notre naissance. Les causes s'enchaînent, et les affaires publiques et privées sont amenées par un long ordre de choses. Il faut donc tout supporter courageusement, parce que toutes choses ne sont pas, comme nous le croyons, des accidents, mais des événements. Un jour a déterminé nos joies et nos douleurs; et quoique de grandes différences semblent distinguer la vie de chacun, au fond, toutes se ressemblent. Mortels, nous n'avons reçu que des dons sujets à la mort. Pourquoi nous indigner ainsi? pourquoi nous plaindre? nous sommes faits pour cela. Qu'à son gré la nature use de ce qui lui appartient. Pour nous, contents de tout, et courageux, songeons que rien de nous ne périt. » Quel est le devoir d'un homme de bien? De se remettre entre les mains du destin. C'est une grande consolation que d'être entraîné avec tout l'univers, quoiqu'il ordonne de notre vie ou de notre mort. Le Maître et le souverain du monde a écrit lui-même les destins, j'en conviens, mais il les suit: il obéit toujours, il n'a ordonné qu'une fois. Pourquoi cependant Dieu a-t-il été si injuste dans la distribution des destinées, qu'il a assigné aux gens de bien la pauvreté, les blessures et les malheurs? Il y a des choses qui ne peuvent être séparées des autres; elles sont unies, indivisibles. Les caractères languissants et qui doivent dormir ou veiller dans un état semblable au sommeil, sont composés d'éléments mous: mais pour former un grand homme, il faut le mener avec soin, il est besoin d'un destin plus fort. Il ne marchera pas dans une voie unie : il faut qu'il s'élève, qu'il des-

cende, qu'il soit le jouet des flots, et navigue dans la tourmente : il faut qu'il marche avec la fortune contraire. Bien des choses dures et amères lui arriveront, mais il les adoucira et les aplanira. Le feu éprouve l'or, le malheur les hommes courageux. Pourquoi cependant Dieu souffre-t-il que quelque mal arrive aux gens de bien ? Il ne le souffre pas : il éloigne d'eux tous les maux, les crimes, les turpitudes, les mauvaises pensées, les desseins ambitieux, les passions aveugles, et l'avarice avide du bien des autres. Dieu les défend et les protége. Exigera-t-on aussi de Dieu qu'il porte même le bagage des hommes de bien ? Ils le tiennent quitte d'un tel souci, et méprisent les choses extérieures. Démocrite se défit des richesses, les regardant comme un fardeau pour le sage. Pourquoi donc vous étonner si Dieu permet souvent qu'il arrive à l'homme de bien ce que celui-ci recherche quelquefois pour lui-même ? Aussi, figurez-vous que Dieu dise : « Quel sujet de plainte pouvez-vous avoir contre moi, vous qui avez embrassé la vertu ? J'ai environné les autres de faux biens, et les esprits frivoles je les ai, pour ainsi dire, amusés par la longue allusion d'un rêve. Je les ai enrichis d'or, d'argent et d'ivoire : mais à l'intérieur, ils n'ont aucun bien. Ces hommes que vous croyez heureux, si vous regardez non l'extérieur, mais l'intérieur, sont malheureux, vils, méprisables, ornés seulement à la surface comme les murs de leurs habitations. Ce n'est pas là une félicité solide et véritable, elle est mince et légère ; aussi, tant qu'ils peuvent rester debout et se montrer à leur aise, ils brillent, ils imposent ; leur arrive-t-il quelque accident qui les trouble et les mette à nu, alors on voit quelle profonde et réelle corruption cachait cet éclat emprunté. Je vous ai donné des biens certains, durables : or, plus on les pèsera, plus on les examinera de tous côtés, et plus on verra la bonté et la grandeur de ces biens que je vous ai laissé craindre et mépriser, désirer et dédaigner ensuite [1]. Vous ne brillerez pas d'un éclat extérieur : vos biens sont au-dedans de vous. Supportez l'adversité avec cou-

[1] Une autre leçon lit *que* au lieu de *quæ*, relie *majora* avec *meliora*, et met un point avant *permisi*. On traduit alors : Je vous ai accordé de mépriser ce qui doit se craindre, et de dédaigner ce que l'on désire.

rage : c'est par là que vous surpasserez Dieu. Celui-ci est à l'abri de la souffrance des maux : vous, vous êtes au-dessus. Méprisez la pauvreté : personne n'est aussi pauvre dans sa vie qu'il l'est lors de sa naissance. Méprisez la douleur ; parce que, ou vous la vaincrez, ou elle vous vaincra. Méprisez la mort : elle met un terme à votre vie, ou la transforme. Méprisez la fortune, car je ne lui ai donné aucun trait qui pût blesser les âmes. »

(*De la divine Providence*). Voyez aussi sur ce sujet les chapitres de l'*Adversité* et de la *Patience*.

III.

Grâce de Dieu, ou secours divin.

Dieu est près de vous, il est avec vous, il est en vous. Oui, je le dis, Lucilius, un esprit sacré réside en nous, observant et notant nos bonnes et nos mauvaises actions. Comme nous l'avons traité, lui-même aussi nous traite. Sans Dieu, point d'homme de bien. Quelqu'un pourrait-il, sans son secours, s'élever au-dessus de la fortune? C'est lui qui donne les conseils nobles et droits. Dans le cœur de tous les hommes de bien habite un Dieu : quel est-il? on l'ignore. Si vous rencontrez une forêt peuplée d'arbres séculaires dont la hauteur dépasse la mesure commune et dont les rameaux, se protégeant les uns les autres, dérobent par leur épaisseur l'aspect des cieux ; cette hauteur prodigieuse de la forêt, le mystère du lieu, l'admiration que vous cause la verdure qui se déroule à perte de vue, tout vous révèle la divinité. Les sources des grands fleuves sont l'objet de notre vénération, et l'éruption subite d'un cours d'eau souterrain a eu ses autels. On rend un culte aux sources thermales, et certains lacs sont consacrés par leur couleur sombre ou leur immense profondeur. Si vous voyez un homme intrépide au milieu des dangers, à l'abri des passions, heureux dans l'adversité, calme au milieu des tempêtes, voyant les hommes à ses pieds, les Dieux à son niveau, n'êtes vous pas saisi de respect pour lui? ne direz-vous pas : C'est quelque chose de trop grand et de trop élevé pour qu'on le puisse croire de la même nature que le misérable corps dans lequel il

habite? Une force divine y est descendue ; cette âme noble, modérée, qui regarde tout comme trop petit pour elle, qui se rit de nos craintes et de nos désirs, est mue par une puissance céleste. Une si grande chose ne peut exister sans l'appui de la divinité. La plus noble partie de son être est donc au lieu de son origine. De même que les rayons de soleil touchent la terre, il est vrai, mais sont encore au foyer d'où ils émanent, ainsi une âme grande et sainte, et envoyée ici-bas pour nous montrer la divinité de plus près, converse, il est vrai, avec nous, mais reste attachée à son origine (*Lettre* 41).

Etes-vous surpris que les hommes puissent aller aux Dieux? Dieu vient chez les hommes; bien plus, ce qui est plus intime encore, il vient en eux. Il n'y a sans Dieu aucune âme vertueuse. Des semences de divinité sont répandues dans le corps des mortels : si un bon *jardinier* les reçoit, elles produisent des fruits semblables à leur origine, des fruits qui naissent égaux à ceux dont ils sont sortis (*Lettre* 73).

IV.

Bienfaits de Dieu.

Dieu, dites-vous, n'accorde aucun bienfait. D'où vient donc ce que vous possédez? ce que vous donnez? ce que vous refusez? ce que vous gardez? ce que vous ravissez? D'où viennent ces objets innombrables qui charment les yeux, les oreilles et le cœur? D'où vient cette abondance qui va jusqu'à la profusion? Car Dieu n'a pas seulement pourvu à nos besoins, il nous a aimés jusqu'à songer à nos plaisirs. Tant d'arbres fruitiers divers, tant d'herbes salutaires, une si grande variété d'aliments, attribués à chaque saison, au point même que la terre fournit au paresseux une nourriture fortuite! Puis des animaux de toute espèce répandus sur la terre, dans les eaux et dans les airs, pour que chaque partie de la nature nous apportât son tribut! Ces fleuves, dont les gracieuses sinuosités entourent nos campagnes, ces autres qui pour ouvrir une voie au commerce, coulent dans un lit vaste et profond, et dont quelques-uns prennent à certaines époques un merveilleux

accroissement pour que les pays arides et exposés à un soleil brûlant soient arrosés l'été par les crues subites de leurs torrents ! que dire aussi de ces sources d'eaux minérales, de ces eaux chaudes qui jaillissent sur le bord même de la mer ? Si quelqu'un vous faisait don de quelques arpents de terrain, vous diriez que vous avez reçu un bienfait : et ces immenses étendues de terre qui se déroulent au loin, niez-vous que ce soit un bienfait ? Si l'on vous donnait de l'argent et, ce qui vous semblerait un bien immense, si l'on remplissait votre coffre-fort, vous appelleriez cela un bienfait : or tous ces métaux enfouis, tous ces fleuves qui dans leur course roulent l'or avec le gravier, tout cet argent, ce fer et cet airain entassés partout, qu'il vous est permis de chercher, et dont les richesses cachées sont révélées à fleur de terre par des signes, ce ne sont donc pas des bienfaits ? Si l'on vous faisait don d'une maison où resplendirait le marbre, où les plafonds brilleraient encore plus d'or et de peintures, appelleriez-vous cela un maigre présent ? Or, un grand palais où l'on n'a pas à craindre l'incendie et la ruine, vous a été construit par Dieu : un palais où vous voyez, non pas ces légères incrustations plus minces que le fer qui les coupa, mais des masses entières des pierres les plus précieuses, mais des blocs de cette matière si variée et si nuancée dont vous admirez de petits fragments ; un plafond qui brille d'un éclat différent le jour et la nuit ; et vous dites que vous n'avez pas reçu de bienfaits ? Et comme vous estimez beaucoup ces choses dont vous avez la possession, vous dites, ce qui est le propre d'un ingrat, que vous ne le devez à personne ! mais d'où vous vient cet air que vous respirez ? D'où vous vient ce flambeau à la lueur duquel vous réglez et vous ordonnez les actions de votre vie ? D'où ce sang dont la circulation entretient la chaleur vitale ? D'où ces mets dont les exquises saveurs excitent votre palais jusqu'à la satiété ? D'où ces stimulants pour des plaisirs dont vous êtes déjà fatigué ? D'où vient enfin ce repos où votre vie se corrompt et se fane ? Si vous n'étiez pas un ingrat, ne diriez-vous pas :

« C'est un Dieu qui nous a fait ces loisirs. Car pour moi, il sera toujours un Dieu. Souvent son autel sera arrosé du sang d'un

jeune agneau sorti de ma bergerie. C'est lui qui a permis à mes génisses d'errer en liberté, comme tu le vois, et à moi-même de jouer sur mon chalumeau rustique les airs que je voudrais. »

Oui, c'est Dieu qui a répandu dans tout l'univers, non pas quelques génisses, mais d'immenses troupeaux; qui partout leur fournit des pâturages dans leurs courses errantes, et substitue ceux de l'été à ceux de l'hiver. Il ne nous a pas seulement enseigné à chanter sur des chalumeaux et à moduler avec quelque charme, il est vrai, des chants rustiques et grossiers, mais il a créé tous ces arts, toute cette diversité de voix, ces instruments variés, dont les uns sont animés tantôt par notre souffle, tantôt par un souffle extérieur. Et ne dites pas que toutes ces découvertes viennent de nous : elles n'en viennent pas plus que notre croissance et les divers développements de nos organes à temps marqué; tels que la chute des premières dents, les marques de la puberté quand on arrive à l'adolescence et que l'on passe à un âge plus robuste, et enfin ce dernier jour qui marque le terme d'une vie fugitive [1]. En nous sont déposés les germes de tous les âges et de tous les arts; et c'est Dieu, notre maître, qui de l'obscurité fait surgir les génies.

C'est la nature, dit-on, qui a donné tout cela. Ne comprenez-vous pas qu'en parlant ainsi, vous changez seulement le nom de Dieu? Qu'est-ce en effet que la nature, sinon Dieu, et l'essence divine répandue dans l'univers entier et dans toutes ses parties? Toutes les fois que vous le voulez, vous pouvez appeler différemment l'auteur de tous nos biens; et vous le nommerez avec vérité Jupiter, très-bon et très-grand, Jupiter Tonnant, Jupiter Stator; non pas, comme l'ont rapporté les historiens, parce qu'après un vœu qu'on lui fit, il arrêta la fuite de l'armée romaine, mais parce que tout repose sur sa bienveillance, et qu'il est la force et la subtilité. Et si vous l'appelez encore Destin, vous ne vous serez pas trompé. Car le destin n'étant autre chose que l'enchaînement compliqué des causes, lui-même est la cause première de tout, et d'où les autres procèdent. Quel que soit le nom que vous vouliez

[1] On lit dans certaines éditions de Sénèque : *Et ultimus ille Deus surgenti juventæ terminum ponens.* — Nous avons suivi le texte de Louis de Grenade.

lui donner, il s'adaptera parfaitement à lui, s'il caractérise quelque attribut, quelque effet divin. Ses noms peuvent être aussi nombreux que ses bienfaits (*Des Bienfaits*, liv. IV, ch. v, vi, vii).

Dans cette première ordonnance qu'ils suivirent en formant l'univers, les Dieux ont aussi vu nos destinées, et ont tenu compte de l'homme. Aussi ne peut-on pas supposer que ce soit seulement pour eux qu'ils parcourent les espaces et qu'ils déploient leur ouvrage, puisque nous aussi nous faisons partie de leurs œuvres. Nous devons donc de la reconnaissance au soleil, à la lune, et aux autres corps célestes : car, bien qu'ils préfèrent ceux pour qui ils font leurs révolutions, cependant en s'élevant à des régions plus élevées, ils ne laissent pas de nous aider. Ajoutez qu'ils le font avec intention : voilà pourquoi nous leur sommes obligés, puisque ce n'est pas à leur insu que leurs bienfaits nous arrivent ; ce dont nous jouissons, ils savaient que nous devions le recevoir, et encore que leur projet arrêté fût plus vaste et le but de leurs travaux plus élevé que la conservation des choses mortelles, néanmoins, dès le commencement du monde, leur prévoyance s'est étendue jusqu'à nos besoins : et l'univers a reçu une ordonnance qui fait bien voir que notre avantage n'a pas été un de leurs derniers soins.

Nous devons à nos parents une pieuse affection : un grand nombre cependant ont cherché la jouissance sans avoir l'intention d'engendrer. Pour les Dieux, on ne peut supposer qu'ils aient ignoré ce qu'ils faisaient, puisqu'à la fois ils nous ont tous pourvus d'aliments et d'autres biens : et ce ne peut être sans y songer qu'ils ont créé des êtres pour lesquels ils en ont créé tant d'autres. La nature a en effet pensé à nous avant de nous produire : et nous ne sommes pas une création si chétive, que nous ayons pu lui tomber fortuitement des mains. Voyez quelle puissance elle nous a confiée : ce n'est pas sur l'homme seulement que s'étend l'empire de l'homme ! Voyez jusqu'où peuvent se porter nos corps que ne sauraient arrêter les limites des continents, mais à qui sont ouvertes toutes les parties de la terre ! Voyez combien peuvent oser nos esprits ; comme ils ont seuls la connaissance des Dieux ; comme ils la cherchent, et comme élevant bien haut leurs

pensées, ils s'élancent au milieu des choses divines ! Sachez donc que l'homme n'est pas une œuvre faite au hasard et sans réflexion. Parmi ses meilleurs ouvrages, la nature n'en a pas dont elle soit plus glorieuse, ou du moins à qui elle fasse plus de gloire. Quelle fureur est-ce donc de contester aux Dieux leurs bienfaits ! Comment sera-t-on reconnaissant envers les hommes que l'on ne peut payer de retour sans qu'il en coûte, quand on ne se croira pas redevable envers des êtres dont nous avons le plus reçu, qui toujours seront disposés à nous donner, et ne demanderont jamais de retour ? Quelle perversité de ne point se croire redevable envers quelqu'un, précisément parce qu'il se montre libéral même envers celui qui le renie, et de tirer de la continuité même et de l'enchaînement de ses bienfaits la preuve d'une bienfaisance contrainte et forcée ! Je ne veux pas de ses présents, dit-on ; qu'il les garde ! qui lui demande quelque chose ? et toute autre expression semblable dictée par une impudente effronterie. Vous n'en éprouverez pas moins la bienfaisance de celui dont la libéralité vous prévient, lors même que vous la niez, et dont le plus grand des bienfaits est précisément de vous en accorder en dépit même de vos plaintes (*Des Bienfaits*, liv. VI, ch. XXIII).

Je dois beaucoup au soleil et à la lune, quoiqu'ils ne se lèvent pas pour moi seul : je suis particulièrement obligé à l'année et à Dieu qui en règle le cours, quoique ce ne soit pas en mon honneur qu'elle suive sa marche régulière. La folle avarice des mortels distingue les possessions et les propriétés et fait que personne ne regarde comme à soi ce qui est à tout le monde. Le sage au contraire ne trouve rien qui lui appartienne plus directement que ce qu'il partage avec le genre humain. Ces biens, en effet, ne seraient pas communs, si chacun n'en avait sa part : c'est une propriété que ce dont on jouit en commun, même dans la plus petite proportion. Ajoutez maintenant que les biens importants et réels ne se divisent pas au point de réduire à peu de chose la part de chacun : à tous en appartient la totalité (*Lettre* 73).

V.

Abus des bienfaits de Dieu.

Parmi les bienfaits de la nature, les vents seraient un des plus grands, si la démence de l'homme ne les tournait pas à sa ruine. Maintenant ce qu'on dit ordinairement de César et que Tite-Live a mis en question, savoir qu'on ne sait lequel eût mieux valu pour la république qu'il eût ou n'eût pas existé, on peut l'appliquer aux vents : tant leur utilité, leur nécessité même est compensée par tout ce que les hommes, dans leur démence, savent en tirer pour leur ruine. Mais le bien ne cesse pas d'être un bien dans la nature, s'il vient à nuire par suite de la faute de ceux qui en abusent. En effet, la Providence, l'ordonnateur du monde, Dieu a fait les vents pour agiter l'air, et les a répandus de tous côtés, afin que rien ne se corrompît, faute de mouvement : non pas en vue de ces flottes que nous remplissons de légions armées pour occuper une partie des mers, et avec lesquelles nous allons chercher un ennemi sur l'Océan ou par delà l'Océan. La nature a donné les vents pour rendre communs les avantages que possède chaque contrée en particulier, et non pas pour transporter des légions et de la cavalerie, ni des armes fatales aux nations. Si nous évaluons les bienfaits de la nature par l'abus que nous en faisons, nous n'avons rien reçu que pour notre malheur. A qui la vue, le langage sont-ils avantageux? pour qui la vie n'est-elle pas un tourment? Vous ne trouverez rien d'une utilité si manifeste qui ne puisse, par notre faute, être transformé en instrument de malheur. C'est ainsi que la nature avait donné les vents pour nous être utiles; et nous, nous les avons rendus pernicieux. Tous nous mènent à quelque action funeste. Tous les hommes n'ont pas les mêmes motifs pour se confier à la mer; mais aucun n'en a de justes et ce sont différents appâts qui nous poussent à tenter cet élément. C'est donc quelque vice qui nous fait embarquer. Platon dit très-bien que ce sont des riens que l'homme achète au prix de la vie. Que dis-je? mon cher Lucilius, si vous jugez à son juste point de vue la folie des hommes, vous en rirez davan-

tage en songeant qu'ils mettent la vie en jeu pour acquérir ce qui n'est propre qu'à détruire la vie (*Questions naturelles*, liv. V, ch. 18).

VI.

Ouvrage de Dieu : Connaissance de Dieu, tirée de la constitution du monde.

Il y a trois causes, disent les stoïciens, comme vous savez. Dans la nature des choses, d'où tout sort, il existe deux principes : la cause et la matière. La matière est inerte, elle se prête à tout, mais est incapable de rien, si personne ne lui donne le mouvement. La cause, au contraire, c'est-à-dire l'intelligence, forme la matière, la tourne partout où elle veut, et en tire une grande variété d'ouvrages. Il doit donc exister une chose, d'où s'opère une création, et une autre qui l'opère : l'une est la matière, l'autre la cause. Tout art est une imitation de la nature : c'est pourquoi, tout ce que je disais de l'univers, appliquez-le aux œuvres de l'homme. Une statue eut d'abord la matière susceptible d'être travaillée, et un ouvrier qui donnât une forme à cette matière. Donc, dans une statue, la matière est le bronze, la cause est l'ouvrier. La condition de toutes les choses est la même, elles résultent d'un principe passif et d'un principe actif. Aristote pense qu'il y a trois sortes de causes. La première cause, dit-il, est la matière elle-même sans laquelle on ne peut rien faire : la seconde est l'ouvrier, la troisième est la forme qui est donnée à chaque ouvrage comme à la statue. Car cette forme, Aristote l'appelle εἶδος. Il y en a aussi, dit-il, une quatrième qui se joint aux autres, c'est le but de tout l'ouvrage. Ce que c'est, je l'expliquerai. L'*airain* est la première cause de la statue ; on ne l'aurait jamais faite sans l'existence de la matière avec laquelle on peut la couler ou la sculpter. La seconde cause est l'*ouvrier ;* cette masse d'airain, en effet, n'eût pu prendre la forme d'une statue, sans le secours d'une main exercée. La troisième cause est la *forme :* car jamais cette statue ne se fût appelée Doryphore ou Diadumène, si ce visage ne lui avait été imprimé. La quatrième cause est le *but* de l'œuvre. Car sans but, on ne l'eût pas faite. Or, quel est-il ce but?

Ce qui a invité l'artiste, et qui une fois suivi, l'a fait mettre à l'œuvre : c'est, ou bien l'argent, si c'est pour la vendre qu'il travaille, ou bien la gloire s'il travaille pour s'illustrer, ou bien encore la religion, s'il a songé à en faire présent à quelque temple : donc, cette cause est aussi le principe de son existence. Ne croyez-vous pas que l'on doive compter, parmi les causes d'existence d'un ouvrage, ce dont l'absence lui eût enlevé l'être? Platon, à ces causes en ajoute une cinquième, le *type* qu'il appelle lui-même *Idée*, c'est-à-dire le modèle sur lequel l'artiste fixe sa pensée pour faire ce qu'il se propose. Peu importe que le modèle soit extérieur, et qu'il puisse y jeter les yeux, ou qu'il soit intérieur, qu'il l'ait conçu et disposé lui-même. Ces types de toutes choses, Dieu les possède en lui : sa pensée embrasse les nombres et les modes de tout ce qui doit être créé, elle est pleine de ces figures que Platon appelle idées immortelles, immuables, inaltérables. Ainsi, les hommes périssent, il est vrai ; mais l'humanité, dont l'homme est la représentation, subsiste toujours, et au milieu des souffrances et de la mort des hommes, elle ne souffre rien. Il y a donc cinq causes, comme dit Platon : la substance, l'ouvrier, la forme, le modèle et le but : *id ex quo, id à quo, id in quo, id ad quod, id propter quod.* Toutes ces causes, comme il le dit encore, le monde les renferme aussi. L'ouvrier, c'est Dieu ; la substance, c'est la matière ; la forme est l'aspect et l'organisation du monde que nous avons sous les yeux ; le modèle est l'idéal d'après lequel Dieu a fait ce grand et magnifique ouvrage : le but est le motif qui l'a guidé. Cherchez-vous quel but Dieu s'est proposé ? C'est la bonté, ainsi du moins le dit Platon, qui a porté Dieu à créer le monde : il est bon, il a créé de bonnes choses, rien de ce qui est bon n'est indifférent à celui qui est la bonté ; il a donc fait le monde, le meilleur qu'il a pu. Pour moi, je passe mon temps et je m'attache d'abord à ce qui donne la paix à l'âme. Je commence par m'interroger, puis j'interroge le monde, et ce temps, je ne le perds pas comme vous vous l'imaginez. Ne pourrais-je donc pas rechercher quelles furent les origines de l'univers ? Qui a créé toutes choses ? qui a séparé les éléments confondus et réunis en une masse inerte ? Ne chercherais-je pas quel a été l'auteur

de ce monde? comment un tout aussi vaste a été soumis à une loi et à un ordre? qui a rassemblé ce qui était dispersé, séparé ce qui était confus, et donné une beauté à ce qui était enfoui dans une trop grande difformité? D'où nous viennent ces flots de lumière? Est-ce du feu, ou est-ce quelque chose de plus éclatant encore? Ne rechercherais-je donc pas la solution de toutes ces questions? Ignorerais-je mon origine? si je dois voir une seule fois le monde, ou renaître plusieurs fois? ne saurais-je point où je dois aller ensuite? la demeure qui attend mon âme, quand elle sera délivrée des lois de la servitude humaine? Me défendez-vous de m'élever au ciel? c'est-à-dire, m'ordonnez-vous de vivre la tête courbée vers la terre? Non, je suis trop grand, je suis né pour une destinée trop grande, pour être esclave de mon corps (*Lettre* 65).

Examinez les corps de tous les animaux, il n'en est pas un seul qui n'ait sa couleur propre, sa forme et sa grandeur particulière. Entre tout ce qui rend admirable le génie du divin ouvrier, je crois qu'il faut aussi ajouter que dans un si grand nombre d'ouvrages, jamais il ne se répète : les choses mêmes qui, à première vue, paraissent semblables, trouvent leur différence par l'observation. De tant d'espèces de feuilles créées, aucune qui ne possède sa forme à elle; de tant d'animaux, aucun dont la grandeur coincide avec celle d'un autre. Toujours, il y a quelque différence : il s'est imposé de rendre dissemblables et inégaux tous les êtres qui étaient distincts (*Lettre* 113).

Comme le gardien le plus sûr est celui qui est le plus proche, la nature confie chacun à soi-même. Aussi, comme je le disais dans mes lettres précédentes, les petits animaux, de quelque manière qu'ils échappent du sein maternel, connaissent aussitôt ce qui leur est nuisible, et évitent ce qui serait mortel : Ceux en butte aux oiseaux de proie, redoutent l'ombre même de ceux-ci, quoiqu'ils planent au delà. Aucun animal ne vient à la vie, sans craindre la mort. Comment, me dites-vous, un animal peut-il, à sa naissance, avoir l'instinct de ce qui est salutaire ou pernicieux? on demande d'abord s'il l'a, et non pas comment il le peut avoir. L'existence de leur instinct paraît en ce qu'ils ne pour-

raient rien faire de plus, s'ils l'avaient. D'où vient que la poule ne fuit pas le paon et l'oie, mais l'épervier, bien que ce dernier soit plus petit qu'elle, et qu'elle ne le connaisse même pas ? pourquoi les poussins ont-ils peur du chat et non pas du chien ? On voit qu'ils ont de ce qui peut leur nuire une connaissance innée, indépendante de l'expérience : car, avant de pouvoir expérimenter le mal, ils se mettent en garde contre lui. Et puis ne croyez pas que le hasard y entre pour quelque chose : ils ne craignent que ce qu'ils doivent craindre, et jamais ils n'oublient cette diligence et cette précaution : c'est toujours de la même manière qu'ils évitent les dangers. En outre, ils ne deviennent pas plus timides en grandissant, ce qui fait voir que ce n'est pas par l'habitude qu'ils en arrivent là, mais par un amour naturel de leur conservation. Elles sont tardives et diverses les leçons de l'expérience : tout ce que la nature enseigne, est au contraire égal et subit pour tous (*Lettre* 121).

Parmi tous les autres ouvrages de la Providence, celui-ci mérite bien l'admiration de l'observateur : ce n'est pas en effet pour une cause unique qu'elle a créé les vents ou qu'elle les a distribués sur diverses parties, mais ce fut d'abord pour ne pas laisser l'air dans son inertie ; pour le rendre, par une continuelle agitation, utile et propre à entretenir la vie sur la terre ; pour fournir à celle-ci les pluies qu'il lui faut, et aussi pour en réprimer l'excès : car tantôt ces vents amènent les nuages, tantôt, ils les entraînent, afin que la pluie puisse se répandre sur toute la terre. L'auster les pousse en Italie, l'aquilon les rejette en Afrique. Les vents étésiens ne laissent pas les nuages séjourner chez nous ; les mêmes vents arrosent, à la même époque l'Inde et l'Ethiopie de pluies continuelles. Dirai-je que l'on ne pourrait récolter les fruits de la terre, si, par leur souffle, ils ne venaient séparer la paille mêlée au grain, s'ils ne faisaient lever la semence, et ne découvraient le blé enfoui, en brisant ces tuniques que les agriculteurs nomment follicules N'est-ce pas aussi le vent qui établit les relations entre tous les peuples, et réunit en certains lieux des nations dispersées ? Dieu a donné les vents pour maintenir la température du ciel et de la terre, pour attirer et supprimer les

eaux, pour nourrir les fruits des plantes et des arbres ; fruits qui viennent à maturité, entre autres causes, par l'agitation des vents qui attirent la séve en haut et la mettent en mouvement de manière à ce que ces plantes ne s'étiolent pas. Dieu a créé les vents pour que nous connussions les pays qui sont au delà des mers ; car l'homme fût resté un animal ignorant et sans grande expérience des choses, s'il eût été circonscrit dans les limites du sol natal (*Questions naturelles,* liv. V, ch. XVIII).

Il n'est point d'homme assez arriéré, assez stupide et terrestre, qui ne s'élève pas vers la demeure céleste, et ne s'y envole pas de toute son âme, surtout quand quelque phénomène nouveau brille au firmament. Car tant que les astres suivent leur cours ordinaire, l'habitude fait qu'on ne songe point à leur grandeur. Nous sommes ainsi faits que les événements quotidiens, lors même qu'ils sont dignes d'admiration, passent inaperçus, et qu'au contraire, les choses les plus minimes, pourvu qu'elles soient inaccoutumées, deviennent pour nous un spectacle qui nous captive. Ainsi, ce groupe d'astres que distingue la splendeur de leur immense étendue, n'attire pas le peuple : mais au plus léger changement, tous les visages sont tournés vers le ciel. Le soleil n'a de contemplateurs que lorsqu'il s'éclipse : personne n'observe la lune, sinon lorsqu'elle s'efface. Alors, la contrée retentit de clameurs ; alors, chacun tremble pour soi par suite d'une vaine superstition. Ces phénomènes, sans doute, sont plus grands que ceux que présente le soleil parcourant autant de degrés, pour ainsi dire, qu'il y a de jours ; enfermant l'année dans sa révolution ; revenant, après le solstice, pour faire décroître les jours ; augmentant son obliquité et allongeant les nuits ; cachant les astres, et, bien qu'il soit plus grand que la terre, ne la brûlant point, mais nous échauffant tout en tempérant la chaleur, qu'il rend plus intense ou plus faible ; ne voilant ou n'obcurcissant la lune que quand elle lui fait face. Or cependant, nous ne prenons point note de ces phénomènes, tant que l'ordre se maintient ; mais survient-il quelque trouble, ou bien quelqu'apparition extraordinaire, nous regardons, nous interrogeons, nous la montrons, tant il est naturel d'admirer plutôt la nouveauté que

la grandeur. La même chose a lieu pour les comètes : s'il apparaît de ces corps de feu d'une forme rare et insolite, chacun veut savoir ce que c'est; et oubliant le reste, on s'enquiert de l'apparition, ne sachant s'il faut admirer ou craindre. *Questions naturelles*, liv. VII, ch. I).

Il est superflu de montrer maintenant que ce n'est pas sans quelque gardien qu'un si grand ouvrage se conserve, et que ces révolutions certaines des astres ne sont pas un mouvement fortuit, mais que cette rapidité constante est régie par une loi éternelle : loi qui soutient tout ce que renferme la terre et la mer, ainsi que tous ces astres éclatants qui brillent à leur place. Inutile de montrer que ce n'est pas à l'agitation de la matière qu'appartient un pareil ordre, et qu'une agglomération d'éléments sans place fixée n'aurait pas ce merveilleux équilibre qui fait que la terre demeure immobile par suite de son immense poids et regarde la marche du ciel se mouvant autour d'elle ; que les mers répandues dans les vallées humectent les terres et ne reçoivent point d'accroissement des fleuves, et que des plus petites semences naissent de grands végétaux. De plus, si quelqu'un remarque que la mer, en se retirant, laisse ses rivages à sec et les couvre ensuite après peu de temps, pourra-t-il croire que ce soit par une agitation aveugle que les ondes tantôt se resserrent et se refoulent sur elles-mêmes, tantôt s'élancent et regagnent ensuite leur place dans leur course impétueuse ; surtout si l'on observe qu'elles croissent graduellement, augmentent ou diminuent à jours et à heures fixes, suivant les attractions de la lune qui fait, à son gré, déborder l'Océan (*De la divine Providence*, chap. I).

La colère vient en aide aux lions, la peur aux cerfs, l'impétuosité à l'épervier, et la fuite à la colombe (*De la Colère*, livre II, chap. XVI).

Supposez qu'à votre naissance je vienne vous donner ce conseil : « Vous allez entrer dans la cité commune aux Dieux et aux hommes, cité qui embrasse toutes choses, obéit à des lois constantes et éternelles et voit les corps célestes accomplir leurs infatigables révolutions. Vous y verrez d'innombrables étoiles :

vous vous étonnerez que l'espace soit rempli par un seul astre, ce soleil qui, dans sa course quotidienne, marque le temps du jour et de la nuit, et dans sa course annuelle partage également les étés et les hivers. Vous verrez l'astre des nuits, la lune, venir ensuite, empruntant aux rayons de son frère une lumière douce et modérée, tantôt voilée et tantôt nous montrant sa face entière, variable par ses accroissements et ses décroissements et toujours différente de ce qu'elle était la veille. Vous verrez aussi cinq planètes suivre des routes diverses, et brillant dans un sens contraire à la rotation du monde. De leurs plus légers mouvements dépend le sort des peuples, et les plus grands événements comme les plus petits arrivent selon que ces astres ont accompli leurs révolutions d'une manière propice ou défavorable. Vous admirerez la formation des nuages et la chute des eaux, et le vol oblique de la foudre, et le fracas des cieux. Quand, rassasiés de la contemplation du firmament, vos regards s'abaisseront sur la terre, un autre ordre de choses et d'autres merveilles vous frapperont. Ici, des plaines étendues dans un espace immense, des montagnes dont les cimes élevées et couvertes de neiges se dressent dans les airs; le cours des rivières, et les fleuves sortis d'une même source et allant à l'orient et à l'occident; tous ces bois qui font ondoyer leurs têtes superbes, et toutes ces forêts avec leurs animaux et le concert varié des oiseaux. Là, les sites si diversifiés des villes, et les nations isolées par la difficulté des lieux, les unes retirées sur de hautes montagnes, les autres disséminées sur les bords des rivières, des lacs, dans les vallées, et près des marais : des champs fécondés par le laboureur et des arbres fertiles sans culture, le cours paisible des ruisseaux dans les prairies, des golfes riants, et des ports enfoncés dans les rivages, des îles sans nombre éparses dans les flots et dont le contraste rompt l'uniformité des mers. Vous parlerai-je de l'éclat des marbres et des pierreries; de cet or que roulent les sables des rapides torrents; de ces volcans qui s'échappent du sein de la terre et de la mer elle-même; de l'Océan, ce lien du globe, qui partage tous les peuples sur un triple continent et dont les eaux bouillonnent sans presque connaître de frein. Vous verrez dans ses flots tou-

jours mobiles, sans même que le vent les soulève, des monstres énormes qui surpassent en grosseur tous les animaux de la terre ; les uns lourds et ne se mouvant que par une aide étrangère, d'autres légers et plus agiles que les galères mises en fuite : quelques-uns absorbent l'onde et la rejettent au grand danger des navigateurs. Vous y verrez des vaisseaux cherchant des terres inconnues ; vous reconnaîtrez que l'audace humaine ne laisse rien sans le tenter ; vous en serez spectateurs, et vous partagerez noblement de tels efforts. Vous apprendrez et vous enseignerez les arts dont les uns servent aux besoins de la vie, les autres à son embellissement, d'autres enfin à sa gouverne (*De la consolation à Marcia,* ch. XVIII).

VII.

L'homme.

Oh! que l'homme est chose méprisable s'il ne sait pas s'élever au-dessus de l'humanité (*Questions naturelles,* liv. I, c. I).

Lorsque l'homme contemple ce qui est divin, il se nourrit, il croît, et comme délivré de ses liens, il remonte à son origine. Il trouve une preuve de sa divinité dans cet attrait des choses célestes, auxquelles il ne s'intéresse pas comme à une chose étrangère, mais comme à son propre bien (*Questions naturelles,* liv. I, c. I).

L'homme a toujours une chose dans la bouche et une autre dans la pensée. (PUBLIUS SYRUS [1]).

L'homme fut prêté, et non donné à la vie.

Il n'est pas d'animal plus morose et qui doive être traité avec plus d'habileté que l'homme; et il n'en est aucun à qui on doive plus pardonner qu'à l'homme (*Id.*).

Quel est le plus mortel ennemi d'un homme? un autre homme (*Id.*).

[1] Le texte de Grenade est différent des éditions de Publius Syrus : il porte : *Homo semper in sese aliud fert, in alterum aliud cogitat.* « Toujours l'homme pense une chose sur lui-même, et une autre sur son prochain. »

VIII.

La Femme.

Une femme aime ou déteste, il n'y a pas de milieu (PUBLIUS SYRUS).

Quand elle est franchement mauvaise, alors seulement une femme est bonne (*Id*).

Les femmes ont appris à pleurer pour mentir (*Id.*) [1].

Femme qui pense seule, pense à mal (*Id.*).

Une chaste épouse, en obéissant à son mari, lui commande (*Id.*).

IX.

L'âme.

La mort que nous craignons et que nous refusons est un entr'acte de la vie; elle n'en est pas la fin.

Un jour viendra de nouveau nous ramener à la lumière. Mais j'apprendrai ensuite avec plus de soin que tout ce qui paraît périr, ne fait que changer. C'est avec courage que celui qui doit revenir, doit s'en aller. Observez le globe terrestre se repliant sur lui-même : vous verrez qu'en ce monde, rien ne s'anéantit, mais que tout descend et remonte tour à tour (*Lettre* 36).

La raison n'est autre chose qu'une partie de l'esprit de Dieu déposée dans le corps humain (*Lettre* 66).

Il est donné à l'âme de porter ses regards au delà du monde, de considérer où elle se meut, d'où elle vient, et vers quel but court ce mouvement si rapide des choses. Nous avons arraché notre âme à cette divine contemplation, pour la plonger dans l'abjection et l'humiliation, pour l'asservir à l'avarice, jusqu'à laisser de côté le monde et ses limites et les Dieux qui gouvernent tout pour fouiller la terre, chercher quelque fumier à en exhumer, peut satisfait de ce qu'elle nous offrait tout d'abord (*Lettre* 110).

[1] Texte de Grenade : *Dediscere flere fœminam, est mendacium.* Oublier qu'une femme pleure, est un mensonge.

Lorsque nous traitons de l'immortalité de l'âme, l'accord des hommes qui craignent l'enfer ou qu révèrent le ciel, n'est pas pour nous de peu d'importance (*Lettre* 117).

Il y a beaucoup de choses dont nous accordons l'existence, sans en connaître la nature. Que nous ayons une âme qui, par son impulsion, excite ou réprime nos mouvements, tous l'avoueront : mais quelle est cette âme qui nous gouverne, qui nous commande, personne ne pourra vous l'expliquer pas plus que le lieu qu'elle occupe. L'un dira : C'est un souffle; l'autre, une certaine harmonie : celui-ci, une force divine, une portion de la divinité; celui-là, un air très-subtil : le dernier, une puissance incorporelle. Vous en trouverez qui diront : C'est du sang, de la chaleur. Tant elle est impuissante pour savoir ce qui se passe ailleurs, cette âme qui se cherche encore elle-même (*Questions naturelles*, liv. VII, ch. XXIV).

Il n'y a de périssable que ce corps d'une fragilité caduque, sujet aux maladies, menacé de malheurs, exposé aux prescriptions. Quant à l'âme, émanée d'un principe divin, ignorant la vieillesse et la mort qui brisent les liens pesants du corps, elle remonte à son séjour, vers les astres dont elle est la sœur (*In suasoria* 6).

De même que celui qui réveille un homme au milieu d'un doux rêve, lui fait de la peine (car, il lui enlève un plaisir qui, bien qu'illusoire, a néanmoins l'effet de la réalité), ainsi votre lettre m'a contrarié. Elle m'a en effet tiré d'une douce méditation à laquelle je m'abandonnais et que j'aurais continuée plus longtemps, si j'avais pu. Je voulais examiner, que dis-je? me persuader l'immortalité de l'âme. J'admettais facilement, en effet, l'opinion des grands hommes qui promettent une chose si agréable mieux qu'ils ne la prouvent. Je me berçais dans un si bel espoir : déjà je m'étais à charge à moi-même; déjà je méprisais ces restes d'un corps brisé par l'âge, moi qui allais passer dans l'immensité des temps et me trouver en possession de l'éternité : quand, soudain, je me suis éveillé en recevant votre lettre, et j'ai perdu un si beau rêve que je reprendrai, que je ressaisirai, après vous avoir quitté (*Lettre* 102).

De même que le sein maternel qui nous porte neuf mois, ne

nous forme pas pour que nous l'habitions, mais pour ce monde où nous paraissons être déposés, capables déjà de respirer l'air et de supporter les impressions du dehors : ainsi, dans ce temps qui s'écoule de l'enfance à la vieillesse, nous sommes portés dans le sein de la nature [1]; et une autre origine, un monde nouveau nous attend comme par un second enfantement, nous ne pouvons encore soutenir que de loin les splendeurs célestes. Regardez donc avec intrépidité cette heure décisive. Ce n'est pas la dernière pour l'âme, mais pour le corps. Tout ce que vous voyez autour de vous, regardez-le comme les meubles d'une hôtellerie. Il faut poursuivre sa route. La nature vous rendra aussi pauvre à votre sortie de ce monde qu'à votre entrée. Ce jour que vous redoutez comme le dernier de vos jours est celui de votre naissance éternelle. Laissez là votre fardeau. Pourquoi hésitez-vous, comme si vous n'aviez pas déjà quitté le corps où vous étiez caché? Vous êtes dans l'angoisse, vous vous rejetez en arrière : alors aussi un violent effort de votre mère vous chassa de son sein. Vous gémissez, vous pleurez : ce sont aussi des larmes qui marquent votre entrée dans la vie. Mais alors, elles étaient excusables; vous naissiez novice et étranger à tout; et au sortir des entrailles maternelles, ce tiède et doux abri, vous sentîtes un air trop vif. Vous fûtes offensé par le toucher d'une main rude; et jeune et sans expérience, vous restâtes stupéfait en ce monde inconnu. Aujourd'hui, ce n'est plus pour vous une chose nouvelle que d'être séparé de ce dont vous faisiez partie. Quittez donc avec grandeur d'âme ces membres désormais superflus; laissez ce corps que vous fûtes si longtemps sans habiter. Il sera mis en pièces, écrasé, réduit en cendres : pourquoi vous en attrister? C'est la loi. Les membranes qui enveloppent le nouveau-né périssent toujours : pourquoi alors chérir ces membres comme s'ils étaient à vous? C'est un vêtement; un jour viendra déchirer vos langes, et vous arracher à cette immonde et infecte demeure. Et maintenant aussi, autant que vous le pouvez, prenez votre essor, étranger à tout ce qui ne s'unira pas nécessairement à vous (*Lettre* 102).

[1] Texte de Louis de Grenade *In alvum naturæ sumimur.*

Ces os que vous voyez entourés de nerfs et revêtus de peau, ce visage, ces mains servantes de l'homme et tout le reste dont nous sommes enveloppés, sont des liens et des ténèbres pour l'âme. Elle en est écrasée, offusquée, souillée ; c'est un obstacle qui la détourne de la vérité, son élément, pour la jeter dans l'erreur. Pour elle, c'est tout un grand combat avec cette masse de chair, pour ne pas se laisser entraîner, et rester ferme. Elle s'efforce sans cesse d'aller au lieu d'où elle est descendue, et où un éternel repos l'attend au sortir de ce monde confus et grossier, dans une vision pure et tranquille. Vous ne devez donc plus désormais courir au tombeau de votre fils : là gît ce qu'il avait de plus mauvais et de plus à charge pour lui, ses os et ses cendres qui ne font pas plus partie de son être que les vêtements et les autres enveloppes du corps. Dans l'intégrité de sa nature et ne laissant rien à la terre, il s'est enfui et a disparu tout entier. Après un séjour de quelque temps au-dessus de nous, jusqu'à ce qu'il se fût purifié des souillures qui nous sont inhérentes, et qu'il eût dépouillé la corruption de la mortalité, il s'est élevé au haut des cieux et plane parmi les âmes heureuses (*Consolation à Marcia,* ch. XXIV et XXV).

X.

Passions de l'âme.

Peu importe qu'une passion soit grande : quelle qu'elle soit, elle ignore l'obéissance, et ne reçoit pas de conseils. De même qu'aucun animal n'obéit à la raison, qu'il soit sauvage ou domestique et doux (car leur nature est sourde aux avis), ainsi, les passions, quelque petites qu'elles soient, ne suivent et n'entendent rien. Il est plus facile d'empêcher leurs commencements, que de gouverner leur fougue (*Lettre* 85).

Qui nie que toutes les passions découlent en quelque sorte d'une source naturelle? La nature nous a confié le soin de nous-mêmes ; mais, quand vous y mettez trop de complaisance, c'est un vice. La nature a mêlé le plaisir à tous nos besoins, non pour que nous le recherchions, mais pour que les choses indis-

pensables à la vie soient rendues plus agréables par ce surcroît (*Lettre* 116).

Celui-là sera un soldat utile qui sait obéir aux conseils. Les passions sont aussi mauvais serviteurs que maîtres : aussi, la raison ne prendra jamais pour auxiliaires des impulsions violentes, imprévoyantes, auprès desquelles aucune autorité n'a de poids, et qu'elle ne peut jamais comprimer qu'en leur opposant leurs sœurs et leurs égales; comme à la colère la crainte, à la paresse la colère, à la peur la cupidité (*De la Colère,* liv. I, ch. IX).

Aristote dit que certaines passions, si l'on s'en sert bien, deviennent des armes. Ce serait vrai, si comme les armes de guerre, on pouvait les prendre et les quitter à volonté. Mais ces armes qu'Aristote donne à la vertu frappent d'elles-mêmes sans attendre : nous les servons, elles ne nous servent pas (*De la Colère,* liv. I. ch. XVI.)

Nous aimons cette vélocité qui s'arrête au premier signal, qui ne dépasse pas le but, qu'on peut replier et ramener de la course au pas. On juge malades les nerfs qui s'agitent malgré nous. C'est le propre d'un vieillard ou d'un corps infirme de courir quand il veut marcher. Ainsi, les mouvements de l'âme que nous jugeons les plus sains et les plus vigoureux sont ceux qui marchent à notre gré, non pas au leur (*De la Colère,* liv. II. ch. XXXV).

Il ne faut pas en outre vouloir trop éloigner nos passions : mais permettons-leur de sortir un peu; car elles ne se laisseraient pas emprisonner complétement. Laissant donc ce qui est impossible ou trop difficile, cherchons seulement ce qui se trouve à notre portée et encourage notre espoir. L'important est de ne point se tourmenter par des objets ou par des soins superflus, c'est-à-dire de ne point désirer ce que nous ne pouvons avoir; ou bien, quand nous avons obtenu ce que nous voulons, de ne pas reconnaître trop tard pour notre confusion toute la vanité de nos désirs. Que nos efforts ne soient pas vains et sans résultat, ou que ce résultat ne soit pas indigne de nos efforts, vu qu'on regrette également de n'avoir pas réussi ou d'avoir à rougir de ses succès (*Tranquillité de l'âme,* ch. X et XI).

Je n'exigerai jamais de vous de bannir toute tristesse. Je sais qu'il se trouve des gens d'une philosophie plutôt dure que courageuse qui nient que le sage puisse s'affliger ; mais ils ne paraissent pas être jamais tombés dans ces souffrances : autrement, la fortune eût renversé leur fière sagesse, et les eût forcés, malgré eux, à confesser la vérité. La raison dominera assez, si elle retranche seulement le superflu et l'abondance de la douleur : mais qu'on la supprime entièrement, personne ne doit l'espérer, ni le souhaiter. Qu'elle garde plutôt cette mesure qui ne ressemble ni à l'impiété, ni au délire, et nous maintient dans l'état qui convient à une âme sensible, mais non hors d'elle-même. Que vos larmes coulent, mais qu'elles aient une fin ; que des gémissements s'échappent du fond de votre cœur, mais qu'ils aient un terme. Réglez votre âme de manière à pouvoir vous justifier devant les sages et devant vos frères (*Consolation à Polybe*, ch. XXXVII).

Il ne faut rien croire d'un esprit irrité (PUBLIUS SYRUS).

Toute passion a cela de commun qu'elle pense que l'objet de sa folie est ce dont les autres sont épris également (*Id*).

Un esprit chagrin présente un honteux spectacle (*Id*).

XI.

Vieillesse. — Vieillard.

Les autres espèces de mort sont mêlées d'espérance. La maladie cesse ; l'incendie s'éteint ; l'écroulement qui paraissait devoir vous écraser, vous dépose à terre ; la mer rejette sains et saufs ceux qu'elle avait engloutis par suite de la même force avec laquelle elle les entraînait ; le soldat retire son glaive de dessus la tête qu'il allait frapper. Mais plus d'espoir pour celui que la vieillesse conduit au trépas (*Lettre* 30).

Je remercie la vieillesse de m'avoir cloué sur mon lit : et pourquoi ne la remercierai-je pas à ce titre ? Ce que je ne devais pas vouloir, je ne puis plus le faire. Je cause plus souvent avec mes livres (*Lettre* 67).

Rien de plus honteux qu'un vieillard d'un âge très-avancé qui

n'a d'autres preuves d'avoir longtemps vécu, que les années de son âge (*De la Tranquillité de l'âme,* ch. III).

L'amour est une vertu chez le jeune homme, c'est une faute chez le vieillard [1] (Publus Syrus).

XII.

Epoux. — Epouse.

Une chaste épouse, en obéissant à son mari, lui commande (Publius Syrus).

Des noces fréquentes donnent lieu à la médisance (*Id.*). On garde avec bien du danger ce qui plaît à un grand nombre (*Id.*).

J'ai perdu une bonne épouse ; vous en trouverez, si vous n'en cherchez qu'une bonne, pourvu que vous ne fassiez pas attention aux généalogies et aux ancêtres, ni au patrimoine auquel la noblesse elle-même cède d'abord le pas. Tout cela s'accordera longtemps avec la beauté. Vous gouvernerez plus facilement un esprit, que n'enfle aucune vanité. Elle n'est pas bien loin de mépriser son mari la femme qui a trop bonne opinion d'elle-même. Prenez-en une bien élevée, et qui ne soit pas souillée de vices de famille : gardez-vous de celle aux oreilles de laquelle pend la valeur de deux patrimoines ; celle que les perles surchargent ; qui a moins en dot qu'en vêtements ; celle qui, portée dans une litière découverte à travers la ville, se montrerait au peuple comme elle le ferait à son mari. Choisissez-en une dont la maison ne soit pas trop étroite pour ses bagages. Vous plierez facilement à votre vie une femme que les mœurs publiques n'ont pas encore corrompue (*Livre des remèdes fortuits*).

XIII.

Père et fils. Education des enfants.

L'éducation demande les plus grands soins, car ils doivent porter bien des fruits. Il est facile de façonner des âmes encore tendres ; mais c'est à grand'peine qu'on extirpe des vices qui ont

[1] Le texte de Grenade porte *virtus* au lieu de *fructus*, comme on lit dans les éditions de Publius Syrus. On traduisait alors en lisant *fructus :* L'amour est un fruit de la jeunesse, c'est la honte du vieillard.

grandi avec nous (*De la Colère*, livre II, chapitre XVIII).

Platon pense qu'il faut interdire le vin aux enfants : et il défend d'attiser le feu par le feu. Il ne faut pas non plus les gorger d'aliments, car les corps se développent avec excès, et les âmes s'épaississent avec le corps. Que le travail les exerce sans les fatiguer, pour diminuer et non pour éteindre la chaleur du tempérament ; afin que cet excès d'ardeur s'en aille comme en écume. Les jeux aussi sont utiles ; car un plaisir modéré détend l'esprit et le repose. Les tempéraments lymphatiques et ceux qui sont secs et froids ne courent pas de danger du côté de la colère ; ce sont de plus grands défauts qu'ils doivent craindre, la pusillanimité, l'hésitation, le découragement, l'esprit soupçonneux. Il sera, dis-je, très-utile de donner de bonne heure aux enfants une saine éducation. C'est une chose difficile d'être précepteur : car nous devons prendre garde qu'il nourrisse chez eux la colère ou qu'il ne brise pas leurs caractères. La chose demande une sérieuse observation : car les tendances qu'il faut cultiver et celles qu'il faut étouffer s'alimentent de la même séve. Les choses qui se ressemblent trompent aisément ceux mêmes qui font attention. De la licence naît la témérité, de la contrainte l'affaiblissement moral : l'enfant s'enorgueillit quand on le loue, et il a bonne opinion de lui. Mais les éloges eux-mêmes engendrent l'arrogance et l'irascibilité. Il faut donc le conduire dans un juste milieu, en usant tantôt du frein, tantôt de l'aiguillon. Ne lui faisons souffrir rien de servile, rien d'humiliant. Qu'il n'ait jamais besoin de demander avec supplication, qu'il ne lui serve de rien de l'avoir fait. N'accordons plutôt qu'à ses mérites présents, à sa conduite antérieure et à ses bonnes promesses pour l'avenir. Dans ses luttes avec ses camarades, ne souffrons pas qu'il se laisse vaincre et qu'il se mette en colère ; mais tâchons qu'il soit l'ami de ceux avec qui il a coutume de lutter, afin qu'il s'habitue dans ces combats, non à vouloir nuire, mais à remporter la victoire. Toutes les fois qu'il les aura vaincus, ou qu'il aura fait quelque chose de louable, permettons-lui un juste orgueil, mais non de trop vifs élans : car de la joie naît l'ivresse, de l'ivresse la morgue, et une présomption exagérée. Accordons-lui quelque délassement : mais

qu'il ne s'énerve pas dans l'inaction et l'oisiveté, et retenons-le loin du contact des voluptés. Rien ne prédispose à la colère, comme une éducation complaisante et molle. Voilà pourquoi plus on a d'indulgence pour les fils uniques, ou plus on lâche la bride aux pupilles, plus on corrompt leur esprit. Il ne résistera pas aux offenses celui qui n'a jamais essuyé un refus, celui dont la mère empressée a toujours essuyé les larmes, qu'on a toujours soutenu contre son gouverneur. Ne voyez-vous pas que la plus grande fortune est accompagnée de la plus grande colère? C'est chez les riches, les nobles et les magistrats qu'elle paraît surtout, là où tout ce qu'il y a de léger et de frivole dans le cœur humain s'enfle au vent de la prospérité. Le bonheur nourrit la colère, quand une foule d'approbateurs entoure ses oreilles orgueilleuses; car elle vous dira : Vous ne vous mesurez pas à votre dignité, vous vous manquez à vous-même, et d'autres flatteries auxquelles résisteraient à peine les esprits les plus sains et les plus longuement affermis. Il faut donc éloigner absolument la jeunesse de l'adulation. Qu'elle entende la vérité, qu'elle connaisse la crainte quelquefois, toujours le respect, qu'elle ait de la déférence pour les supérieurs, qu'elle ne demande rien par emportement. Ce que nous avons refusé aux larmes, accordons-le à un esprit calmé. Que l'enfant voie les richesses de ses parents, qu'il n'en use pas. Reprochons-lui ses mauvaises actions. Il est important de choisir aux enfants des précepteurs et des maîtres doux : tout ce qui est jeune s'attache aux objets les plus proches, et croît sur leur modèle. On emporte dans l'adolescence les habitudes des nourrices et des gouverneurs. Un enfant élevé chez Platon et de retour chez ses parents, voyant son père en fureur : « Je n'ai jamais vu cela chez Platon, dit-il. » Je ne doute pas qu'il eût imité son père plus vite que Platon. Que sa nourriture, avant tout, soit frugale, ses habits simples, et semblables à ceux de ses compagnons. Il ne s'irritera pas qu'on lui compare quelqu'un, si de bonne heure vous le rendez égal à un grand nombre (*De la Colère*, liv. II, ch. XVIII, XIX, XX, XXI, XXII).

Aimez votre père, s'il est juste : sinon, supportez-le (PUBLIUS SYRUS).

De mauvaises nature n'ont jamais besoin de maître (Publius Syrus).

XIV.

Maître et disciple.

Je me réjouis d'apprendre quelque chose pour l'enseigner, et aucune découverte ne me plairait, quelque belle et utile qu'elle fût, si je ne devais la posséder que pour moi. Si on me donnait la sagesse à condition de la renfermer en moi-même, et de ne pas la répandre, je refuserais. Il n'est aucun bien dont la possession soit agréable si on ne la partage (*Lettre* 6).

Vous m'ordonnez, dites-vous, d'éviter la foule, de me tenir à l'écart, et d'être content du témoignage de ma conscience : mais où sont donc vos préceptes qui me commandent de mourir dans l'action? Ce que l'on sait que je vous conseillais de temps en temps, je le fais[1] uniquement, et j'ai fermé ma porte, pour pouvoir être utile à plus de monde. Aucun de mes jours ne se passe dans l'oisiveté ; je consacre au travail une partie de mes nuits, je ne me livre pas au sommeil, j'y succombe. J'attache avec opiniâtreté sur mon ouvrage mes yeux fatigués par la veille et qui se ferment d'eux-mêmes. Je ne me suis pas seulement éloigné des hommes, mais encore des affaires et d'abord des miennes. Je m'occupe de celles de la postérité : j'écris quelques traités qui puissent lui être utiles ; je consigne dans mes ouvrages de salutaires avertissements, utiles recettes dont j'ai éprouvé l'efficacité sur mes plaies : car sans être entièrement guéries, elles ont cessé de s'étendre. Le droit chemin que j'ai connu si tard, las de m'égarer, je le montre aux autres (*Lettre* 8).

On ne répète jamais trop ce qu'on ne peut jamais assez apprendre. A quelques malades, il suffit d'indiquer les remèdes ; à d'autres, il faut les faire prendre de force (*Lettre* 27).

Si le cultivateur se réjouit d'un arbre qui se couvre de fruits, si un berger prend plaisir à la vue des petits de ses troupeaux, si personne ne considère son disciple sans s'attribuer l'œuvre de

[1] Texte de Louis de Grenade : *Quod ego tibi videor interim suadere.*

sa formation, que croyez-vous qu'il arrive à ceux qui ont élevé des génies, et qui voient tout à coup forts et vigoureux ceux qu'ils avaient reçus tendres et faibles? Je te réclame pour moi : tu es mon ouvrage.

Choisissez un maître qui gagne plus encore à être vu qu'à être entendu (*Lettre* 52).

A mon avis, il n'y a point d'hommes si peu méritants de tous leurs semblables que ceux qui ont appris la philosophie comme une sorte de profession mercenaire, et vivent autrement qu'ils ne conseillent de vivre. Car tout autour d'eux, ils se donnent comme des preuves vivantes de la vanité de leurs systèmes, en se montrant esclaves de tous les vices tant frondés par eux. Un précepteur de ce genre ne pourra pas plus m'être utile qu'un pilote travaillé de nausées pendant la tempête. Il faut tenir le gouvernail que le flot emporte, lutter contre la mer elle-même, dérober la voile aux aquilons : de quelle aide alors pourrait m'être le pilote du navire frappé de stupeur et vomissant? Or, y a-t-il navire battu d'aussi grandes tempêtes que l'est notre vie? Ici, il ne s'agit pas de parler, mais de diriger (*Lettre* 108).

Les âmes portent en elles les semences de tous les sentiments honnêtes; les admonitions les développent, comme l'étincelle, réveillée par un léger souffle, laisse échapper le feu qu'elle contient. La vertu se réveille au moindre signe, à la moindre impulsion. L'énergie de l'esprit s'alimente et s'accroît par l'influence des préceptes, ajoute de nouveaux motifs de conviction à ceux qu'il avait déjà, et rectifie les idées fausses (*Lettre* 94).

Il est en nous des dispositions qui nous rendent lents pour certaines actions, pour d'autres téméraires. Nous ne pouvons ni modérer cette audace, ni secouer cette indolence, sans en détruire d'abord les causes, l'admiration mal fondée, et la frayeur déraisonnable. Tant que nous y sommes en proie, vous aurez beau dire : « Tels sont vos devoirs à l'égard de votre père, de vos enfants, de vos amis, de vos hôtes, » l'avarice paralysera nos efforts. On sait qu'il faut combattre pour sa patrie, la crainte en dissuadera. On sait qu'il faut se fatiguer, s'exténuer pour ses amis, mais les plaisirs en empêcheront. On sait qu'avoir une

maîtresse est la plus sensible offense qu'on puisse faire à une épouse, mais le libertinage poussera à faire autrement. Il ne servira donc à rien de donner des préceptes, si vous n'écartez d'abord ce qui est un obstacle à ces préceptes : pas plus qu'il ne servirait de mettre des armes sous nos yeux et à notre portée, si l'on ne donnait aux mains la liberté de s'en servir : pour que l'esprit puisse aller aux préceptes que nous donnons, il faut d'abord le délivrer de ses chaînes (*Lettre* 95).

Si quelqu'un de ceux qui aboient contre la philosophie, s'en vient dire, selon leur coutume : « Pourquoi parles-tu plus courageusement que tu ne vis? pourquoi baisses-tu le ton devant un supérieur, et regardes-tu l'argent comme un meuble qui te soit nécessaire? pourquoi te troubles-tu pour un dommage, et laisses-tu couler des larmes en apprenant la mort d'une épouse ou d'un ami? pourquoi tiens-tu à ta réputation, et te montres-tu sensible aux discours malins? pourquoi possèdes-tu une campagne plus soignée que ne le demande l'usage prescrit par la nature? pourquoi n'est-ce pas selon ton ordonnance que tu soupes? pourquoi as-tu un mobilier si brillant? pourquoi chez toi boit-on du vin plus vieux que toi? pourquoi arrange-t-on ta maison et plante-t-on des arbres destinés à ne donner que de l'ombre? pourquoi ton épouse porte-t-elle à ses oreilles le revenu d'une famille opulente? pourquoi le gouverneur de tes enfants [1] est-il revêtu de tuniques d'une étoffe précieuse? pourquoi est-ce un art chez toi de servir à table, de ne point mettre ton argenterie en place étourdiment et au gré du caprice, et pourquoi y a-t-il un maître en l'art de découper les viandes? » Ajoute si tu veux : Pourquoi tes domaines d'outre-mer? pourquoi as-tu plus de possessions que tu n'en connais? C'est une honte que tu sois, ou négligent au point de ne pas connaître des esclaves en petit nombre, ou fastueux au point d'en avoir trop pour que la mémoire suffise à en conserver la connaissance. Je t'aiderai tout à l'heure. Des reproches injurieux, je m'en ferai plus que tu ne penses. Quant à présent, voici ce que je te répondrai, non pas comme un sage, mais seulement pour donner pâture à ta malveillance. Et je ne me

[1] *Pædagogus*, au lieu de *pædagogium*.

trompe pas [1]. Aussi, j'exige de moi non pas d'être égal au plus vertueux, mais d'être meilleur que les méchants : il me suffit de pouvoir chaque jour retrancher quelque chose de mes vices, et gourmander mes erreurs. Je ne suis point parvenu à la santé, je n'y parviendrai même pas : ce sont des calmants, plutôt que des moyens de guérison, que j'applique sur ma goutte, satisfait si elle revient plus rarement, et si elle menace moins dans sa colère [2]. En comparaison de votre allure, je suis un pauvre coureur [3].

Et cela, ce n'est pas pour moi que je le dis : car moi, je suis dans l'abîme de tous les vices ; mais c'est pour celui au profit duquel il y a quelque chose de fait. « Tu parles, dit-on, d'une manière, et tu vis d'une autre. » Ce reproche, esprits pleins de malignité et ennemis jurés de tout homme excellent, a été fait à Platon et à Zénon. Car tous ces philosophes disaient non pas comment ils vivaient eux-mêmes, mais comment il leur fallait vivre. C'est de la vertu, non pas de moi que je parle : et quand j'éclate contre les vices, c'est d'abord contre les miens. Quand je le pourrai, je vivrai comme il faut vivre. Non, cette malignité que vous colorez à force de poison, ne me détournera point de ce qui vaut le mieux : et ce venin même dont vous arrosez les autres et qui vous tue ne m'empêchera point de louer la vie, non pas que je mène, mais que je sais qu'il faut mener ; ne m'empêchera point d'adorer la vertu, et me traînant sur ses pas à une grande distance, d'essayer de la suivre.

Les philosophes ne font pas ce qu'ils disent? Ils font cependant beaucoup par cela seul qu'ils disent et que leur esprit conçoit des idées honnêtes. Car si leurs actions aussi étaient au niveau de leurs discours, qu'y aurait-il de plus heureux que les philosophes? En attendant, il n'y a pas lieu de mépriser de bonnes paroles, et des cœurs pleins de bonnes pensées. Se livrer à des études salutaires, même sans un résultat complet, est un louable

[1] Texte de Louis de Grenade : *Non tanquàm sapiens, sed solùm ut malevolentiam tuam pascam, nec erro.* Au lieu de : *Non sum sapiens, et ut malevolentiam tuam pascam, nec ero.*

[2] Texte de Grenade : *Et si minùs irata minatur.*

[3] Texte de Grenade : *Debilis cursor sum.*

travail. Qu'y a-t-il de surprenant s'ils ne montent pas haut?

Nul motif pour que vous entendiez de travers ce que vous disent d'honnête, de courageux, de magnanime, ceux qui étudient la sagesse. Et d'abord, faites attention à ceci : Autre est celui qui étudie la sagesse, autre est celui qui déjà la possède. Le premier vous dira : Je parle très-bien, mais je roule encore dans la fange du mal. Il ne faut pas que vous me contrôliez d'après mon engagement pris à la lettre, quand je m'applique le plus à me faire, à me former, à m'élever au niveau d'un grand modèle. Si je puis une fois parvenir aussi loin que je me le suis proposé, exigez alors que les actions répondent aux paroles. » Celui au contraire qui est arrivé à la perfection du bien donné à l'homme, s'y prendra autrement vis-à-vis de vous, et il dira : « Vous ne devez pas vous permettre de porter un jugement sur ceux qui sont meilleurs que vous. Pour moi j'ai déjà un avantage, qui est une preuve de bien : c'est de déplaire aux méchants (*De la Vie heureuse*, chap. XVII, XVIII, XX et XXIV). »

Il n'est pas seul à servir la république, celui qui produit des candidats, qui défend des accusés, qui délibère sur la guerre et la paix : mais celui qui instruit la jeunesse, celui qui, dans une si grande disette de sages précepteurs, forme les âmes à la vertu, qui les saisit d'une main ferme et les ramène quand d'une course précipitée, elles se ruent sur le luxe et les richesses, celui-là, sans sortir de chez soi, fait les affaires du public.

Le préteur, juge entre les citoyens et les étrangers, ou le préteur urbain qui prononce à tous venants les arrêts que lui dicte un assesseur, en fait-il plus que celui qui enseigne ce que c'est que la justice, la piété, la sagesse, le courage, le mépris de la mort, la connaissance des dieux, et tout le prix d'une bonne conscience? Ainsi donc, consacrer à l'étude un temps dérobé aux fonctions publiques ce n'est point déserter son poste, ni manquer à ses devoirs. Le service militaire ne consiste pas seulement à combattre au front de l'armée, à défendre l'aile droite ou l'aile gauche; mais garder les portes du camp, faire sentinelle, et veiller à la sûreté du magasin d'armes, quoiqu'étant des postes moins périlleux, n'en sont pas moins des fonctions pour cela utiles : et ces

fonctions, bien que n'exposant pas la vie du soldat, sont également récompensées. — En vous livrant à l'étude, vous échappez à tous les dégoûts de l'existence, et les ennuis de la journée ne vous feront jamais soupirer après la nuit : vous ne serez point à charge à vous-même, et inutile aux autres : vous vous ferez beaucoup d'amis, et tout homme de bien voudra vous connaître. Car jamais la vertu, quoiqu'obscure, ne reste cachée, elle se trahit par les signes qui lui sont propres ; et quiconque en est digne, la trouvera à la trace (*De la Tranquillité de l'âme*, chap. III).

L'enseignement de la sagesse est une noble chose : si on la répand, elle reçoit de l'accroissement : si on la dédaigne, bientôt elle échappe à son avare possesseur, à moins qu'il ne se décide à la mettre au jour (Publius Syrus).

Tout maître, qui commet une faute dans sa conduite, est plus répréhensible par cela seul qu'il faiblit et tombe dans le devoir qu'il veut enseigner (*Id.*).

XV.

Maître. — Esclave.

Pendant la guerre civile, un esclave cacha son maître proscrit : puis, paré des anneaux de celui-ci et couvert de ses habits, il alla au-devant de ceux qui le cherchaient, leur disant qu'il ne leur demandait rien autre chose que d'exécuter les ordres reçus, et il tendit la gorge. Quel héroïsme d'avoir voulu mourir pour son maître, dans un temps où la fidélité était si rare ! Qu'il était beau de se montrer fidèle au milieu de la perfidie de tous ! et quand la trahison était encouragée par de grandes récompenses, de ne désirer pour sa fidélité, d'autre récompense que la mort ! (*Des Bienfaits*, liv. III, ch. XXV)

J'ai appris avec plaisir de ceux qui viennent d'auprès de vous que vous vivez ensemble avec vos esclaves. Je reconnais là votre prudence, et cela convient à vos principes. Ils sont esclaves? Oui, mais ils sont des hommes. Ils sont esclaves? Oui, mais ils logent sous votre toit. Ils sont esclaves ? Oui, mais ce sont d'humbles

amis. Ils sont esclaves? Oui, et même vos compagnons d'esclavage, si vous considérez que la fortune a un égal pouvoir sur eux et sur vous. Aussi, je ris de ceux qui tiennent à déshonneur de souper avec leur esclave (*Lettre* 47).

Hélas! qu'il est malheureux d'apprendre à servir, quand on a appris à commander (Publius).

Le maître qui craint ses esclaves, est moindre que l'un d'eux (*Id.*).

Celui qui est cruel envers ses esclaves, montre que sur les autres ce n'est pas la volonté qui lui manque, mais bien la puissance (*Id.*).

C'est une gloire de savoir commander à ses esclaves avec modération (*Id.*).

XVI.

État de ceux qui commencent à apprendre la sagesse.

Il y a entre l'homme d'une sagesse consommée et celui dont la sagesse commence, la même différence qu'entre l'homme bien portant et celui qui relève d'une maladie grave et longue, et à qui un mieux léger tient lieu de santé. Si ce dernier ne s'observe, il souffre et retombe dans le premier état (*Lettre* 72).

Il est fâcheux de toujours commencer à vivre, ou (si le sens de cette phrase peut mieux s'exprimer de cette façon) c'est une triste vie, que celle qui commence toujours. Il en est qui ne commencent la vie qu'au moment de la finir. Si cela vous surprend, j'ajouterai de quoi vous surprendre encore davantage : il y en a qui ont cessé de vivre, avant d'avoir commencé (*Lettre* 23).

XVII.

État de ceux qui font des progrès dans la sagesse.

Une grande partie du progrès, c'est de vouloir progresser (*Lettre* 71).

Hâtons-nous, et c'est ainsi seulement que la vie sera un bienfait : autrement, il y a retard, et retard qui amène même de la honte, pour ceux qui demeurent au milieu d'indignes plaisirs.

Faisons en sorte que tout notre temps soit à nous. Or il ne le sera, qu'autant que nous aurons commencé à être à nous-mêmes.

C'est une noble chose de consulter non pas ses forces, mais celles de sa nature : de s'élever haut, de s'y essayer, et de concevoir dans son esprit des projets trop grands pour que ceux-là même qui sont doués d'une âme extraordinaire puissent les accomplir (*De la Vie heureuse*, chap. xx).

(Sénèque décrit ainsi dans sa propre personne les pensées et l'état de ceux qui n'ont pas encore atteint la perfection de la vertu.)

Je vous dirai ce qui m'arrive; c'est à vous de trouver un nom à ma maladie. J'ai le goût le plus prononcé pour l'économie, j'en conviens; je n'aime point l'appareil somptueux d'un lit, ni ces vêtements tirés d'une armoire précieuse, que la presse et le foulon ont fatigués pour leur donner du lustre ; mais bien une robe de tous les jours, peu coûteuse, qui se garde, et se porte sans crainte de la gâter. J'aime un repas auquel une troupe d'esclaves ne mette ni la main ni l'œil : qui n'ait point été ordonné plusieurs jours d'avance, et dont le service n'occupe point une multitude de bras : mais qui soit facile à préparer et à servir, qui n'ait rien de rare ni de cher : qui puisse se trouver partout, qui ne soit onéreux ni à la bourse ni à l'estomac, et qu'on ne soit pas forcé de rendre par où on l'a pris. J'aime un échanson grossièrement vêtu, enfant ignorant de la maison : la lourde argenterie de mon père, honnête campagnard, sans aucun travail et sans nom d'artiste. Je veux une table qui ne soit ni remarquable par la vanité des nuances, ni célèbre dans la ville pour avoir appartenu successivement à plus d'un maître opulent, mais qui soit d'un usage commode, qui n'occupe d'un vain plaisir les regards d'aucun convive, qui n'excite point leur convoitise.

Mais tout en aimant ces choses, mon esprit se laisse éblouir par l'appareil d'une suite de beaux jeunes gens vêtus avec plus de soin que dans un foyer de particulier, par des esclaves chamarrés d'or et par une troupe nombreuse de serviteurs éblouissants de magnificence. J'aime une maison où l'on ne marche même que sur des matières précieuses, où les richesses sont pro-

diguées dans tous les coins, où tout, jusqu'aux toits, brille aux regards, et où se presse un peuple de flatteurs, compagnons assidus de ceux qui dissipent leurs biens. Que dirai-je de ces eaux limpides et transparentes qui environnent la salle des festins, et de ces repas dignes du théâtre où on les sert? Moi, qui ai poussé jusqu'à l'excès ma longue frugalité, le luxe vient m'environner de tout son éclat, et de tous côtés retentir autour de moi. Mon front de bataille commence à plier, et contre ce luxe, il m'est plus facile de défendre mon âme que mes yeux. Je m'éloigne donc, non plus mauvais, mais plus triste : dans mon chétif domicile, je ne marche plus la tête si haute; dans mon cœur se glisse secrètement comme une sorte de regret, un doute si les objets que je quitte ne sont pas préférables : de tout cela, rien ne me change, mais rien toutefois qui ne m'ébranle.

Il me plaît de suivre les mâles préceptes de nos maîtres, et de me lancer dans les affaires publiques. Il me plaît d'aspirer aux honneurs, et aux faisceaux, non que la pourpre et les faisceaux me séduisent, mais pour être plus à même d'être utile à mes amis, à mes proches, à tous mes concitoyens, ensuite à tous les hommes. Je suis Zénon, Cléanthe, Chrysippe : aucun d'eux, il est vrai, n'a gouverné l'Etat, mais tous y ont destiné leurs disciples.

Lorsque j'eus appliqué mon esprit aux soins de l'Etat, comme j'étais peu accoutumé à lutter de front, survenait-il quelqu'une de ces humiliations, comme il y en a tant dans la vie, je retournais à mon loisir [1]. Et comme les chevaux, malgré leur fatigue, je doublais le pas pour regagner ma maison. J'aime à renfermer ma vie dans son sanctuaire. Que personne ne me fasse perdre un jour, puisque rien ne peut compenser une si grande perte. Que mon âme se repose sur elle-même, qu'elle se cultive elle-même, qu'elle ne se mêle de rien qui lui soit étranger, de rien qui la soumette au jugement d'autrui; que sans souci des affaires publiques ou privées, elle aime sa tranquillité. Mais lorsqu'une

[1] Texte de Louis de Grenade : *Ad quam cùm animum insolitum arietari permisi, ubi aliquid occurrit indignum (ut in omni vitâ humanâ multa sunt), ad otium convertor.*

lecture plus forte a élevé mon âme, que de nobles exemples l'ont comme aiguillonnée, je veux m'élancer dans le forum, prêter à l'un le secours de ma voix, à l'autre celui de mes veilles, sinon toujours avec succès, du moins avec l'intention d'être utile; de rabattre en plein forum l'arrogance de tel homme que la prospérité rend insolent.

Sans entrer dans de plus longs détails, cette même faiblesse de bonne intention me suit en tout : je crains d'y succomber à la longue; ou, ce qui est plus inquiétant, de rester toujours suspendu comme quelqu'un qui va tomber.

Je vous prie donc, si vous connaissez quelque remède avec lequel vous puissiez mettre un terme à mes hésitations, jugez-moi digne de vous devoir ma tranquillité. Pour vous exprimer par une comparaison juste le mal dont je me plains, ce n'est pas la tempête qui me tourmente, mais le mal de mer. Délivrez-moi donc de ce mal quel qu'il soit, et secourez celui qui en souffre en vue du port.

Oui certes, depuis longtemps, mon cher Sérénus, je cherche secrètement en moi-même à quoi je puis assimiler cette situation de mon âme. Or aucun exemple ne peut me donner une meilleure leçon[1] que l'état de ceux qui, sortis d'une longue et sérieuse maladie, ressentent encore de temps en temps des frissons et de légers malaises. Lorsqu'enfin ils sont parvenus à se délivrer de ces restes de maladies, ils se tourmentent malgré cela de maux imaginaires : quoique bien portants, ils présentent le pouls au médecin, et s'inquiètent de la moindre chaleur de leur corps. Ces gens-là, Sérénus, sont réellement guéris, mais ils sont encore peu accoutumés à la santé (*De la Tranquillité de l'âme*, ch. I et II).

XVIII.

État de ceux qui sont parfaits.

Ce que sont les mœurs et les actions d'un homme parfait, Sénèque, d'une façon mesurée et élégante, le décrit en ces termes

[1] Texte de Louis de Grenade : *Nec ullius propriùs exemplo*, etc.

à Lucilius, en prenant pour point de comparaison un homme imparfait.

« Nous avons vu, dit-il, cet homme, brave à la guerre, timide dans le forum, héros contre la pauvreté, sans force contre la calomnie : en louant l'action, on méprisa l'homme. Nous en avons vu un autre bon avec ses amis, modéré envers ses ennemis, administrant avec des mains pures et religieuses les affaires de l'Etat et des citoyens : il ne lui manquait ni la patience dans ce qu'il faut tolérer, ni la prudence qui n'agit qu'à propos. Nous l'avons vu donnant à pleines mains, quand il fallait donner ; opiniâtre et suppléant par l'activité de l'âme à la lassitude du corps, quand il fallait travailler. En outre, il se montrait toujours en tout le même : vertueux non plus par système, mais par habitude, et arrivé au point, non pas seulement de pouvoir bien faire, mais de ne pouvoir faire autrement que bien. Et nous avons compris qu'en cet homme se trouvait la parfaite vertu (*Lettre* 120).

Quelle étroite vertu, que d'être bon légalement ! Combien nos devoirs s'étendent plus loin que les prescriptions du droit ! Que de choses nous commandent la piété, l'humanité, la bienfaisance, la justice, la loyauté, dont l'une n'est gravée aux tables de la loi (*De la Colère*. liv. II, ch. XXVII).

Un homme sage et parfait, doit se proposer de mener la vie suivante, et en agir ainsi avec lui. « Pour moi, dira-t-il, je verrai la mort du même visage dont j'en entends le nom. Les travaux, quelque grands qu'ils puissent être, je m'y soumettrai, étayant le corps par l'âme. Les richesses, soit présentes soit absentes, je les mépriserai, sans être plus triste, si quelque part elles gîsent inutiles, ni plus présomptueux, si autour de moi elles brillent. La fortune ! Je ne serai sensible ni à son arrivée, ni à sa retraite. Je regarderai toutes les terres comme m'appartenant, et les miennes comme appartenant à tous. Je vivrai comme sachant que je suis né pour les autres, et c'est à la nature des choses que j'en rendrai grâces. Comment, en effet, eût-elle pu mieux arranger mes affaires ? Elle a voulu que seul je fusse à tous, et que tous fussent à moi seul. Ce que j'aurai, quoi que ce soit, je ne le

garderai point en avare, je ne le répandrai point en prodigue. Rien ne me semblera mieux en ma possession que ce que j'aurai bien donné. Ce ne sera ni au nombre ni au poids que je mesurerai les bienfaits, ni quoi que ce soit ; mais ce sera à la valeur de celui qui les recevra. Jamais, à mes yeux, un don ne sera beaucoup, étant reçu par qui l'aura mérité. Je ne ferai rien pour l'opinion, mais tout pour la conscience, et je croirai avoir le public pour témoin de tout ce que je ferai, moi le sachant. Dans le manger et le boire, mon but sera d'apaiser les exigences de la nature, non de remplir le ventre et de le vider. Gracieux pour mes amis, doux et facile pour mes ennemis, je serai fléchi avant d'être prié : je courrai au-devant des demandes honnêtes. Je saurai que ma patrie, c'est le monde : que mes protecteurs, ce sont les Dieux : qu'ils se tiennent au-dessus et autour de moi, censeurs de mes actions et de mes discours. En quelque moment que la nature me redemande le souffle qui m'anime, ou que la raison le répudie, je m'en irai, après avoir prouvé par témoins, que j'aimais la bonne conscience et les études vertueuses, que je ne diminuerai la liberté de personne, et que nul ne diminue la mienne. » Celui qui se proposera d'agir ainsi, qui le voudra, qui le tentera, dirigera sa marche vers les Dieux : lors même qu'il ne l'aura pas soutenue, il ne tombera pourtant qu'après avoir osé prendre un grand essor (*De la Vie heureuse*, ch. XX et XXI).

Sénèque montre de nouveau quels sont les devoirs d'un homme parfait, par l'exemple de son ami Lucilius, préfet de Sicile. Il le fait ainsi répondre à ses flatteurs : « Allez, dit Lucilius ; ces paroles qui passent d'un magistrat à un autre avec les licteurs, allez les porter à quelqu'un qui, voulant vous rendre la pareille, désire entendre tout ce que vous lui direz. Pour moi, je ne veux ni duper, ni être dupe. J'aimerais vos louanges, si vos louanges ne s'adressaient souvent aux méchants. » Si vous désirez de véritables éloges, continue Sénèque, pourquoi en avoir l'obligation à d'autres ? Louez-vous vous-même, dites : Je me suis livré aux lettres, bien que la pauvreté me conseillât autre chose, et entraînât mon esprit à des travaux dont le prix ne se fait point attendre. Je me suis livré à la poésie qui n'a rien à offrir, et me

suis porté aux salutaires méditations de la philosophie. J'ai fait voir que la vertu appartient à toutes les âmes : et m'élevant au-dessus de ma naissance, et me mesurant non sur ma fortune, mais sur mon courage, j'ai marché l'égal des plus grands. L'amitié de Gétulicus ne m'a pas enlevé la fidélité à Caius : armés par malheur contre les autres, Messala et Narcisse, longtemps ennemis de Rome, n'ont pu ébranler ma résolution[1]. J'ai risqué ma tête pour garder ma foi. Nulle menace ne m'a arraché un mot qui dût froisser ma conscience. J'ai tout craint pour mes amis : je n'ai craint pour moi, que de les avoir trop peu aimés. Jamais je n'ai versé des pleurs de femme ; je ne me suis attaché en suppliant aux mains de personne. Je n'ai rien fait d'indigne d'un homme de bien, d'un homme de cœur. Supérieur à mes périls, prêt à aller vers ce qui me menaçait, j'ai rendu grâce à la fortune d'avoir voulu éprouver jusqu'à quel point j'estimais la fidélité. Une telle vertu devait me coûter cher. La fortune ne me pesa pas longtemps : les poids des deux bassins étaient en effet inégaux, et j'ai bientôt su qui devait être sacrifié de l'amitié ou de moi. Je ne me suis pas laissé, d'un élan rapide, entraîner à la résolution extrême qui m'aurait arraché à la fureur des tyrans. Je voyais autour de Caius des tortures, je voyais des feux ardents. Je savais qu'un jour sous ce prince les affaires humaines en étaient tombées à ce point qu'on regardait la mort pure et simple comme une grâce. Cependant, je ne me suis pas jeté sur la pointe du glaive, je ne me suis point élancé, bouche béante, dans la mer, dans la crainte de paraître ne pouvoir que mourir pour l'amitié. Ajoutez maintenant un incorruptible désintéressement, une indépendance, qui dans une si grande lutte de cupidité, ne tendit jamais la main à l'or. Ajoutez encore la frugalité, la modestie de langage, la bonté envers les inférieurs, le respect pour ceux qui sont au-dessus de nous. Après cela demandez-vous à vous-mêmes si ces louanges sont vraies ou fausses. Si elles sont vraies, vous les avez reçues devant un grand témoin : si elles sont fausses, vous avez été joué, mais sans témoin. Main-

[1] Non, in aliorum personam infeliciter armati, Messala et Narcissus, diù publici hostes, propositum meum potuerunt evertere.

tenant, je puis moi-même paraître ou vous flatter ou vous éprouver : croyez-en ce que voudrez, et commencez par moi à vous méfier de tout le monde. Méditez ce mot de Virgile : Nulle part, n'existe la bonne foi (*Questions naturelles*, liv. IV, préface).

C'est être roi que de ne pas vouloir régner, quand on le peut (*Des Bienfaits*, liv. III, ch. XXXVII).

XIX.

Roi. — Prince.

Si vous voulez que tout vous soit soumis, soumettez-vous à la raison. Vous en conduirez beaucoup, si la raison vous a d'abord conduit (*Lettre* 37).

Il est conforme à la nature de soumettre les inférieurs aux supérieurs. Dans beaucoup de troupeaux, la prééminence est aux animaux les plus forts ou les plus courageux. A la tête d'un troupeau ne va jamais un taureau dégénéré mais bien celui qui a dépassé tous les autres par sa hauteur et sa force. Dans une troupe d'éléphants, c'est le plus grand qui guide les autres : parmi les hommes, le plus éminent est le plus vertueux. Autrefois c'était la supériorité morale qui déterminait le choix d'un chef. Aussi, bien heureuses étaient les nations où l'on n'était le plus puissant, qu'autant qu'on était le plus vertueux. En effet, on peut tout ce qu'on veut, quand on ne croit pouvoir ce qu'on doit. C'est pourquoi Possidonius pense que, dans ce siècle qu'on appelle l'âge d'or, le pouvoir était entre les mains des sages. C'étaient eux qui empêchaient la violence, et défendaient le faible contre le fort : eux qui persuadaient et qui dissuadaient ; eux qui indiquaient ce qui était utile ou nuisible. Leur prudence pourvoyait à ce que rien ne manquât à leurs sujets ; leur courage éloignait les dangers ; leur bienfaisance augmentait leur bien-être, embellissait l'existence de tous. Commander était une fonction, non une dignité : et aucun n'essayait sa puissance contre ceux à qui il la devait (*Lettre* 90).

Tout est perdu, quand tout ce que dicte la colère, la fortune le permet : et le pouvoir qui s'exerce aux dépens de beaucoup ne saurait tenir longtemps. Car on touche à sa chute aussitôt qu'une

crainte commune a rallié ceux qui souffrent séparément. Aussi, la plupart des tyrans furent-ils immolés soit par un seul homme, soit par tout un peuple, une fois que la douleur publique eût forcé la multitude à réunir ses ressentiments sous le même drapeau (*De la Colère,* liv. III, ch. XVI).

A personne ne convient mieux la clémence qu'aux rois et aux princes. En effet une grande autorité n'est honorable et glorieuse, qu'autant que chez eux la puissance est tutélaire; et c'est un pouvoir désastreux d'avoir de la force pour nuire. En un mot, elle sera ferme et assurée la grandeur de celui que chacun sait être moins au-dessus de lui que pour lui : de celui dont tous les jours on a la preuve qu'il veille pour le salut général et pour celui de chaque citoyen (*De la Clémence,* liv. I, ch. III).

Dans quelque demeure que pénètre la clémence, elle y apporte le bonheur et la tranquillité : mais dans le palais des rois, elle est d'autant plus admirable, qu'elle est plus rare. Qu'y a-t-il en effet de plus admirable que de voir un prince dont la colère ne rencontre pas d'obstacle, dont les arrêts les plus rigoureux sont accueillis sans murmure par ceux même qu'ils frappent, que personne n'ose interroger, bien plus, qu'on ne tente pas même de fléchir dans l'accès de sa colère, de voir, disons-nous, ce prince parvenir à se mettre un frein à lui-même, n'exercer sa puissance qu'avec bonté et douceur, parce qu'il se dit intérieurement : il n'y a personne qui puisse donner la mort contre la loi, et personne que moi ne peut sauver malgré elle.

Une grande âme doit répondre à une grande fortune : celui qui ne se met pas au niveau de la seconde, qui même ne la surpasse pas, la met plus bas que la terre. Or le propre de la grandeur d'âme c'est le calme, la tranquillité et le continuel mépris des injures et des offenses[1]. Aux femmes appartiennent les emportements de la colère. Les bêtes féroces seules ,et même ce ne sont pas les espèces généreuses, mordent avec furie et foulent aux pieds un ennemi terrassé. Les éléphants et les lions abandonnent leur adversaire dès qu'ils l'ont renversé : l'acharnement n'appartient qu'aux animaux les plus méprisabes. Une colère cruelle et inexo-

[1] Leçon de Louis de Grenade : *Semper despicere.*

rable est indigne d'un roi : car il n'est plus beaucoup au-dessus de celui au niveau duquel il se met par son emportement (*De la Clémence,* livre I, ch. v).

La clémence fait qu'il existe une grande différence entre le monarque et le tyran, bien que tous deux soient également entourés d'armées. Au premier en effet elles servent pour maintenir la paix, tandis qu'au second, c'est pour comprimer, par une profonde terreur, la haine furieuse qu'il excite. Et ces bras mêmes auxquels il se confie, il ne les envisage pas sans effroi. Il tourne dans un cercle vicieux ; car il est haï, parce qu'il est craint, et il veut se faire craindre parce qu'on le hait. Il prend pour devise cette parole exécrable qui a perdu tant de ses pareils : Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent ! Il ignore quelle fureur se fait jour, quand une fois les haines ont comblé la mesure. En effet, une crainte modérée contient les esprits : mais lorsqu'elle est continuelle et violente, lorsqu'elle rappelle sans cesse au souvenir des mesures extrêmes, elle réveille l'audace dans les âmes abattues, et les porte à tout entreprendre. C'est ainsi qu'une enceinte formée de cordes garnies de plumes arrête les bêtes fauves ; mais si le chasseur les harcèle de ses traits, elles cherchent à fuir à travers les obstacles devant lesquels elles reculaient, et foulent aux pieds l'objet de leur effroi. Le courage le plus terrible est celui que détermine une extrême nécessité. Il faut que la crainte laisse subsister quelque sécurité, et fasse voir plus d'espoir que de péril. Autrement, l'homme qui a tout autant à redouter dans le repos que dans la révolte, aime mieux affronter le danger, et attenter à la vie de son oppresseur. Un roi pacifique et modéré peut compter sur la fidélité des auxiliaires qu'il emploie pour le salut de l'Etat ; et le soldat paraît fier d'être l'instrument de la sécurité publique, supporte toutes ses fatigues avec joie, et se regarde comme le gardien d'un père. Quant à ce despote farouche et sanguinaire, nécessairement ses satellites lui sont à charge (*De la Clémence,* liv. I, ch. xii).

Qu'un prince prenne soin non-seulement de sauver la vie, mais encore de ne pas laisser de cicatrices flétrissantes. Aucun roi ne retire de gloire d'un châtiment cruel (*De la Clémence,* liv. I, ch. xvii).

C'est la nature qui a inventé la royauté, chose dont on peut se convaincre en observant les animaux et surtout les abeilles dont la reine occupe la cellule la plus spacieuse, la plus centrale et la plus sûre. En outre, exempte de travail, elle surveille celui de ses sujets : et à sa mort, l'essaim tout entier se disperse. On n'en souffre jamais plus d'une, et c'est la victoire qui proclame la plus digne. Cette reine est d'une forme remarquable, différant des autres abeilles par sa grosseur et sa couleur brillante : mais voici ce qui la distingue surtout. Les abeilles sont très-irascibles, elles combattent avec un acharnement étonnant pour la petitesse de leur corps, et laissent leur aiguillon dans la plaie. Mais la reine n'a point d'aiguillon. La nature n'a pas voulu qu'elle fût cruelle, ni qu'elle se livrât à une vengeance qui lui eût coûté trop cher; elle l'a privée de dard, et a laissé sa colère désarmée. Voilà pour les rois un exemple frappant : car la nature a pour habitude de montrer la sagesse dans les plus petits objets, et d'offrir dans ses moindres ouvrages des leçons applicables aux plus grandes choses !

Rougissons de ne pas régler nos mœurs sur ces petits animaux, lorsque surtout la modération doit être d'autant plus nécessaire à l'homme, que ses excès sont plus désastreux. Plût au ciel qu'il fût soumis à la même loi que les abeilles, que sa colère se brisât avec ses armes, qu'il n'eût le pouvoir que de nuire une seule fois, et que sa haine ne pût s'assouvir à l'aide de forces étrangères. Car la fureur se lasserait facilement, si elle se satisfaisait par elle-même, et si elle ne pouvait donner un libre cours à sa violence qu'au péril de sa vie. Mais maintenant même, elle ne s'exerce pas avec sûreté : car il faut qu'on redoute tout autant qu'on a voulu se faire redouter : il faut observer toutes les mains : alors même qu'on ne vous dresse aucune embûche, on se croit menacé, et on ne compte pas dans sa vie un seul instant exempt de terreur. Mais qui donc pourrait supporter une telle existence, lorsqu'il est si facile d'exercer sans violence, et par là même sans crainte, les droits tutélaires du pouvoir, au milieu de l'allégresse générale ? On se trompe bien quand on croit un roi en sûreté là où rien n'est en sûreté contre lui. La sécurité ne

peut s'établir qu'autant qu'elle est réciproque. Il n'est pas nécessaire de construire de hautes citadelles, de recouvrir de retranchements des collines escarpées, de couper à pic le flanc des montagnes, de s'environner d'une quantité de murailles et de tours : la clémence garantira la vie d'un roi sans défense. Il n'y a qu'un boulevard inexpugnable, c'est l'amour des citoyens. Qu'y a-t-il de plus beau que de vivre entouré des vœux de tous, vœux qui ne sont pas formés sous l'inspiration des satellites? que de voir la moindre altération de santé exciter non l'espoir, mais les alarmes? qu'il n'y a pour aucun sujet rien de si précieux qu'il ne soit disposé à sacrifier à la conservation du chef de l'Etat? que tout ce qui arrive au prince, chacun le considère comme arrivé à lui-même? Un tel roi prouve sans cesse, par sa bonté, que l'Etat n'est pas à lui, mais qu'il est à l'Etat. Qui oserait attenter à sa personne? Voilà à quoi il faut aspirer, voilà ce qu'il convient de suivre : n'être le plus grand que pour être aussi le plus vertueux. Maintenant donc j'exhorte le souverain, lorsque l'offense est manifeste, à rester maître de lui-même, et s'il le peut avec sûreté, à faire remise de la peine, sinon à la modérer : à se montrer beaucoup plus facile à fléchir, quand il s'agit de ses propres injures, que quand il est question de celle des autres. Car, de même qu'un homme est généreux non en se servant du bien d'autrui pour exercer des libéralités, mais en se dépouillant soi-même pour donner ; de même j'appellerai clément, non celui qui se montre facile quand il s'agit du ressentiment des autres, mais celui qui n'éclate pas, bien qu'agité par l'aiguillon de sa colère : celui qui comprend qu'il est grand de supporter les injures au faîte de la puissance, et que rien n'est plus glorieux qu'un bon prince impunément offensé (*De la Clémence,* liv. I, c. XIX et XX).

Je ne vois rien de plus beau pour ceux qui sont assis au rang suprême que d'accorder des milliers de grâces, et de n'en demander aucune (*Consolation à Marcia,* chap. IV).

Bien des choses ne peuvent être permises à César à qui tout est permis. Sa vigilance a protégé toutes les familles, ses travaux ont procuré le repos de tous, sa diligence a été leur jouissance, et son activité leur loisir. Du jour où César s'est voué au bonheur

de la terre, il s'est ravi à lui-même; et pareil aux astres qui poursuivent leur cours sans fin comme sans relâche, jamais il ne lui est permis ni de s'arrêter, ni de disposer d'un seul instant (*Consolation à Polybe*, ch. XXVI).

Telle doit être la clémence du prince, qu'en quelqu'endroit où il aille, il doit rendre toutes choses pacifiées (PUBLIUS).

Pour un prince, la multiplicité des supplices n'est pas moins une tache honteuse, que pour un médecin la multiplicité des morts (*Id.*).

Il doit craindre la foule, celui pour qui la foule a de la crainte (*Id.*).

On perd l'autorité du pouvoir, quand on l'exerce mal (*Id.*).

L'image d'une domination tranquille et modérée est la même que celle d'un ciel serein et brillant (*Id.*).

La cruauté des princes est une guerre (*Id.*).

La condition des princes est bien pire que celle des sujets : ceux-ci en effet n'ont à craindre qu'un homme, ceux-là au contraire les ont tous à craindre (*Id.*).

Pour les rois, plus sûre est la sécurité qui découle de leur bonté (*Id.*).

Les actions, et non pas le nom font la différence entre un tyran et un roi (*Id.*).

XX.

Juge. — Magistrat.

Dans toute application de peine, il faut que le juge sache et ne perde jamais de vue qu'il s'agit ou de corriger les méchants, ou d'en purger la terre : dans les deux cas, ce n'est point le passé, c'est l'avenir qu'il envisagera. En effet, dit Platon, le sage punit, non parce qu'on a péché, mais pour qu'on ne pèche plus : car le passé est irrévocable tandis que l'avenir peut être prévenu. Quant à ceux dont il voudra faire un exemple pour montrer jusqu'où va le crime, il les fera mourir publiquement, non pas tant pour qu'ils périssent, que pour que leur supplice serve aux autres d'effrayante leçon. On voit combien celui qui tient cette terrible balance doit être libre de toute passion au moment d'exercer un

pouvoir qui demande les plus religieux scrupules, qui donne droit de vie et de mort. Le glaive est mal placé dans les mains d'un furieux.

Les ordres les plus doux sont les mieux suivis. Naturellement, l'esprit humain est indocile, il lutte contre les obstacles et la contrainte, et il aime mieux suivre que de se laisser conduire. Et de même que les coursiers fiers et généreux obéissent d'autant mieux au frein qu'il est plus léger, ainsi la vertu marche d'un mouvement spontané à la suite de la clémence : cette voie conduit donc mieux au but. La cruauté est un vice contraire à la nature humaine, elle est indigne d'une âme empreinte de tant de douceur. Se réjouir à l'aspect du sang et des blessures, c'est avoir la rage d'un animal féroce ; c'est se dépouiller de l'homme pour se transformer en un monstre des forêts (*De la Clémence*, liv. I, ch. XXIV).

Vous n'avez pas le droit de vous affliger sans mesure, et ce n'est pas le seul qui vous soit ravi : vous n'auriez pas droit de prolonger votre sommeil une partie du jour, de fuir le tourbillon des affaires pour le loisir et la paix des champs, de vous récréer l'esprit par des spectacles variés, ou de régler à votre caprice l'emploi d'une journée. Mille choses vous sont interdites, qui sont permises aux plus humbles mortels gisant dans un coin obscur. Une grande fortune est une grande servitude. Vous n'êtes le maître d'aucune de vos actions : tant de milliers d'audiences à donner, tant de requêtes à mettre en ordre, ces torrents d'affaires qui affluent vers vous de tous les points du globe ! Pour pouvoir accomplir en ordre ce devoir d'un grand prince, il est besoin d'un esprit tranquille[1]. Oui, je le répète, il vous est interdit de pleurer, afin de pouvoir écouter la foule de ceux qui pleurent. Pour essuyer les larmes de ceux dont la détresse cherche à aborder la pitié du très-clément empereur, il faut d'abord sécher les vôtres. Et ce qui ne sera pas le remède le moins efficace à vos peines, quand vous voudrez tout oublier, pensez à César : considérez de quel dévouement, de quel zèle vous devez payer sa bien-

[1] Texte de Louis de Grenade. *Ut possit per ordinem suum principis maximi officium geri, quieti animi est.*

veillance pour vous. Vous comprendrez qu'il ne vous est pas plus permis de ployer sous le faix qu'à l'Atlas dont les épaules, si toutefois il faut en croire la fable, supportent le monde. Ainsi donc, à bien des égards la même nécessité vous est imposée : vous n'avez pas le droit de consulter vos goûts et le soin de vos intérêts. Tant que César gouverne la terre, vous ne pouvez vous livrer ni aux plaisirs, ni à la douleur, ni à rien qui vous soit personnel : vous vous devez tout à César (*Consolation à Polybe*, chap. XXV et XXVI).

Quiconque épargne les méchants, nuit aux gens de bien (PUBLIUS).

La sévérité de la justice est ce qu'il y a de plus rapproché du bien (*Id.*).

C'est l'intempérance du malade qui rend le médecin cruel (*Id.*).

Quand le vice est utile, c'est pécher que de bien faire (*Id.*).

Il est plus difficile de se modérer quand c'est à la douleur qu'on doit une vengeance, que quand c'est pour l'exemple (*Id.*).

Se hâter en jugeant est un crime (*Id.*).

Un juge se condamne, quand il absout un coupable (*Id.*).

Un coupable craint la loi, un innocent craint la fortune (*Id.*).

On est près de condamner avec plaisir, quand on condamne vite. On est près de condamner avec injustice, quand on condamne plus qu'il ne faut (*Id.*).

C'est une honte que la dignité dans un homme qui ne la mérite pas (*Id.*).

(Voyez aussi le chapitre précédent.)

XXI.

Puissants. — Puissance.

Si nous nous trouvons placés au milieu du fracas des villes, ayons à nos côtés un conseiller qui, contrairement à ceux qui font l'éloge des grands patrimoines, loue celui qui est riche de peu, et n'évalue les biens que par leur usage. A l'inverse de ceux qui exaltent le crédit et la puissance, qu'il préfère un loisir studieux,

et vante le sage qui a quitté les objets étrangers pour revenir à lui-même. Qu'il nous montre ceux dont le vulgaire fait des heureux, tremblants de peur et de surprise sur ce faîte d'une grandeur qui les expose à l'envie, et pensant d'eux-mêmes bien autrement que n'en pensent les autres hommes. Car, ce qui aux yeux du peuple est élévation, pour eux est précipice ; aussi, frémissent-ils de crainte et de terreur, toutes les fois qu'ils plongent leurs regards dans l'abîme ouvert sous leur grandeur. Ils songent en effet aux revers du sort, à leur position d'autant plus glissante qu'elle est plus élevée. Ils redoutent alors ce qu'ils ont désiré, et cette félicité qui les fait peser sur autrui, pèse sur eux plus lourdement encore. C'est alors qu'ils font l'éloge d'un doux et indépendant loisir : ils prennent l'éclat en aversion ; ils cherchent à quitter leur grandeur, avant qu'elle s'écroule. C'est alors que vous voyez des hommes philosopher par peur, et les dégoûts de la fortune dicter de sages conseils. Car la grande fortune et le bon sens sont, pour ainsi dire, incompatibles : de telle sorte que le malheur nous rend sages, et que la prospérité nous ôte le jugement (*Lettre* 94).

Je n'ai pas de puissance; tant mieux, vous en aurez. Je ne pourrai souffrir d'injure; tant mieux, vous ne pourrez pas en faire. Il a beaucoup d'argent, dites-vous de cet homme, c'est un véritable coffre. Mais qui donc porte envie au trésor public, et à des coffres pleins? Cet homme que vous croyez maître de son argent, n'en est au contraire que le réceptacle. Il possède beaucoup, dites-vous : voyons alors s'il est avare ou prodigue. S'il est avare, il n'a rien; s'il est prodigue, il n'aura rien. Cet homme que vous croyez heureux, bien souvent se plaint, bien souvent soupire. La foule l'accompagne : c'est vrai, mais les mouches volent autour du miel, les loups s'attroupent près des cadavres, et les fourmis se rassemblent autour d'un tas de blé. C'est sa part de butin et non pas l'homme que suit cette multitude (Tiré, d'après Grenade, du livre des *Remèdes du hasard*).

Sachons que toutes choses sont également frivoles; que différentes à l'extérieur, elles ne sont toutes au fond que vanité. Ne portons point envie à ceux qui sont au-dessus de nous. Ce qui

paraît élevé n'est qu'un précipice : d'un autre côté, ceux qu'un mauvais sort a placés dans un lieu glissant, trouveront leur sûreté à dépouiller leur grandeur de tout son faste, et à ramener, autant qu'ils le pourront, leur fortune à un niveau égal. Il en est beaucoup, il est vrai, qui nécessairement doivent se lier à leur puissance, et n'en peuvent descendre que par une chute. Mais qu'ils témoignent alors que leur plus grande peine est d'être forcément une charge pour les autres, et qu'ils ne sont pas élevés, mais en l'air. Que par leur justice, leur douceur, leur humanité et leur bienfaisance, ils se préparent pour le sort qui les attend des ressources abondantes dont l'espoir les soutiendra au bord de l'abîme. Rien ne les préservera mieux de ces orages intérieurs, que de prescrire sans cesse eux-mêmes des bornes à leur accroissement, de ne pas laisser la fortune maîtresse de finir, mais de s'animer eux-mêmes à s'arrêter volontairement en deçà du terme. Ainsi, l'âme sentira bien l'aiguillon de quelques désirs : mais ils seront bornés, et ne s'égareront pas dans l'incertitude et l'immensité (*De la Tranquillité de l'âme,* ch. x).

Il est honteux de terrasser les siens : c'est bien assez d'avoir pu les punir (PUBLIUS).

C'est une calamité de n'avoir de force que pour nuire (*Id.*).

Si vous arrivez à être patroné par un homme heureux et puissant, bientôt il vous faudra perdre ou la vérité ou son amitié (*Id.*).

XXII.

Nobles. — Gens d'obscure naissance.

Il n'est pas de roi, dit Platon, qui ne descende d'un esclave, ni d'esclave qui ne descende d'un roi. De longues vicissitudes ont confondu les naissances, et la fortune a tout bouleversé. Quel est donc le vrai noble? C'est celui que la nature a formé pour la vertu. C'est à cela seul qu'il faut faire attention. Un vestibule rempli de portraits enfumés ne fait pas la noblesse. Personne n'a vécu pour notre gloire ; et ce qui fut avant nous, n'est pas à nous. L'âme seule ennoblit l'homme : elle seule peut, de tous les états, s'élever au-dessus de la fortune. (*Lettre* 44).

Quoi de plus insensé que de voir quelqu'un s'applaudir d'une chose dont il n'est pas l'auteur (*Lettre* 74)?

XXIII.

Peuple. — Erreurs et opinions du peuple.

Le chemin le plus battu et le plus fréquenté est le plus trompeur. Rien donc de plus important que de ne pas suivre, à la manière du bétail, la tête du troupeau, en passant non par où il faut aller, mais par où vont les autres. Or il n'y a rien qui nous jette dans de plus funestes embarras, que de nous façonner au gré de l'opinion : nous nous persuadons que le mieux est ce qui est généralement reçu, et ce dont nous avons des exemples nombreux; et nous vivons, non suivant la raison, mais par imitation. De là, cet énorme entassement de gens qui se renversent les uns sur les autres. Dans un grand carnage d'hommes, quand la multitude se refoule sur elle-même, nul ne tombe sans faire tomber sur lui quelque autre qu'il entraîne, et les premiers causent la perte de ceux qui suivent; voilà ce que dans toute vie vous pouvez voir se passer. Nul ne s'égare pour lui seul, mais on est la cause et l'égarement de l'égarement d'autrui. Car il est nuisible de se serrer contre ceux qui marchent devant; et comme chacun aime mieux croire que de juger, jamais on ne juge de la vie, toujours on en croit les autres. Nous sommes les jouets et les victimes d'erreurs transmises de mains en mains, et les exemples d'autrui nous perdent. Nous serons guéris, si une fois nous nous séparons de la foule. Quant à présent, la foule se tient ferme contre la raison, en faveur de ses propres maux. Aussi, arrive-t-il ce qui arrive dans les comices, où, après l'élection des préteurs, ceux qui l'ont faite, s'en étonnent, quand la mobile faveur s'est promenée autour de l'assemblée. Nous approuvons et blâmons les mêmes choses. Tel est le résultat de tout jugement où c'est la majorité qui prononce.

Quand c'est de la vie heureuse qu'il s'agit, n'allez pas, comme lorsqu'on se partage pour aller aux voix, me répondre : « Ce côté-ci me paraît plus nombreux. » Car c'est à cause de cela

qu'il est pire. Les choses humaines n'ont pas ce bonheur, que ce qui vaut mieux plaise au plus grand nombre : la preuve du pire, c'est la foule. Cherchons ce qu'il y a de mieux à faire, et non ce qui se fait le plus ordinairement : ce qui peut nous mettre en possession d'une félicité permanente, et non ce qu'approuve le vulgaire, le pire interprète de la vérité. Or, sous le nom de vulgaire, je comprends et les gens en chlamyde et les personnages couronnés : car ce n'est pas la couleur des étoffes dont on a vêtu les corps, que je regarde. Sur le compte de l'homme, je ne m'en rapporte point à mes yeux : j'ai une lumière meilleure et plus sûre, pour discerner le vrai du faux : c'est à l'âme de trouver le bien de l'âme. Si jamais elle a le temps de respirer et de rentrer en elle-même, oh! combien, dans les tortures qu'elle se fera subir, elle s'avouera la vérité et dira : « Tout ce que j'ai fait jusqu'à ce moment, j'aimerais mieux que ce ne fût pas fait : tout ce que j'ai souhaité, je le regarde comme une imprécation d'ennemis. Et tout ce que j'ai craint, grands Dieux! combien c'était meilleur que ce que j'ai désiré (*De la Vie heureuse*, ch. I et II.)!

Déplaire aux méchants, c'est être digne de louanges (Publius).

Vous n'êtes pas encore heureux, si la foule ne s'est pas encore moqué de vous (*Id.*).

Mettez-vous en peine de savoir non pas à combien, mais à qui vous plaisez (*Id.*).

Si votre vie est approuvée du grand nombre, elle ne pourra l'être de vous-même (*Id.*).

DEUXIÈME CLASSE.

DES LIEUX COMMUNS.

Ou chapitres où l'on traite des vertus et des vices.

I.

Vertu.

Il s'agissait de dompter ses passions, de vaincre ses frayeurs, de prévoir les choses à faire, de rendre à chacun selon son droit. Pour tout cela, nous avons trouvé la tempérance, la force, la prudence, la justice, et à chacune de ces vertus nous avons assigné sa tâche respective. Qu'est-ce donc qui nous a fait connaître la vertu? nous l'avons reconnue à l'ordre qu'elle établit, à sa beauté, à sa constance, à l'harmonie de toutes ses actions, à cette grandeur qui la rend supérieure à tout. De là naquit l'idée de cette vie heureuse qui coule doucement sans obstacle, et qui s'appartient toute à elle-même (*Lettre* 120).

Une bonne conscience ne se prête, ni ne s'achète, et je crois que si elle était à vendre, elle n'aurait point d'acheteur. Une mauvaise conscience, au contraire, s'achète tous les jours (*Lettre* 27).

Si vous étiez malade, vous laisseriez là le souci de vos affaires domestiques; celles du forum vous sortiraient de la mémoire, et vous ne priseriez personne assez pour consentir à devenir son avocat. Vous n'auriez d'autre soin que de vous guérir au plus tôt. Quoi donc? n'en ferez-vous pas de même aujourd'hui? Laissez là toutes choses, et appliquez-vous à la vertu : personne n'y arrive, quand on est préoccupé. La philosophie est impérieuse; elle donne le temps, et ne le prend pas. Ce n'est pas un passe-temps : c'est un objet principal, un maître; elle paraît et elle ordonne.

Les habitants d'une ville offraient à Alexandre une partie de leur territoire et la moitié de leurs biens. « Je ne suis pas venu en Asie, leur dit-il, pour recevoir ce que vous me donnerez, mais pour vous laisser la part qu'il me plaira. » De même pour la philosophie : « Je ne prétends pas, vous dit-elle, recevoir le temps que vous aurez de trop : mais vous aurez ce que moi-même je vous laisserai et donnerai. » Tournez-y donc entièrement votre esprit : occupez-vous assidûment, cultivez-la : un grand intervalle se fera entre les autres hommes et vous ; vous devancerez tous les mortels, et les Dieux vous devanceront de fort peu. Demandez-vous quelle sera la différence entre eux et vous? Ils dureront plus longtemps que vous (*Lettre* 53).

Ce n'est pas l'argent qui vous rendra égal à Dieu ; Dieu n'a rien. Ce n'est pas la toge prétexte ; il est nu. Ce n'est pas la renommée, la représentation, et l'immense étendue de votre célébrité ; Dieu n'est connu de personne, beaucoup en ont des idées fausses, et ils les ont impunément. Ce n'est pas une foule d'esclaves qui portent votre litière, et dans les rues et dans les grands chemins ; mais ce Dieu, le plus grand et le plus puissant des êtres, porte lui-même le monde entier. Ce ne sont pas non plus la force et la beauté du corps qui peuvent vous rendre bon : car ni l'une ni l'autre ne soutient l'épreuve de la vieillesse. Il vous faut donc chercher un bien qui jamais ne dégénère, un bien invincible à tous les obstacles, un bien tel qu'on ne puisse en désirer un meilleur. Quel est ce bien? votre âme ; mais une âme droite, grande, vertueuse. Quel autre nom peut-on lui donner que celui d'un Dieu habitant dans le corps de l'homme (*Lettre* 31)?

Qu'y a-t-il de plus insensé que de louer dans l'homme ce qui lui est étranger? quelle plus grande démence que d'admirer en lui ce qui peut en un moment passer à un autre? Un coursier n'en vaut pas mieux pour avoir un frein d'or. Nous faisons l'éloge d'une vigne dont les sarments sont chargés de grappes, dont les appuis eux-mêmes tombent à terre sous le poids des fruits qu'ils portent : lui préférera-t-on une vigne dont les feuilles et les raisins seraient d'or? Le premier mérite dans une vigne est la fertilité. Louez donc aussi dans l'homme ce qui lui appartient. Il a

de beaux esclaves, un riche palais, des moissons abondantes, un ample revenu : tout cela n'est pas en lui, mais autour de lui. Réservez vos éloges pour les biens qu'on ne peut ni ravir, ni donner, qui sont propres à l'homme. Vous demandez quels ils sont? c'est son âme, et dans son âme la sagesse. L'homme, en effet, est un animal doué de raison; et son bien est achevé, s'il a accompli ce pourquoi il est né. Or qu'exige-t-elle de lui, cette raison? Une chose des plus faciles : se conformer à sa nature. Mais, par malheur, cela devient difficile par suite de la folie universelle (*Lettre* 41).

Le souverain bien c'est l'honnête; et ce qui est plus surprenant encore, il n'y a de bien que ce qui est honnête. Tous les autres biens sont faux et illusoires. Si vous vous pénétrez de ce principe et si vous vous passionnez pour la vertu (car c'est peu de l'aimer), tous les événements, quelque jugement qu'en portent les autres, seront pour vous heureux et fortunés (*Lettre* 71).

Tous les êtres ont leur point de perfection. Celle de la vigne est la fécondité, celle du vin la saveur, celle du cerf la vitesse. Si vous me demandez pourquoi les bêtes de somme ont les reins forts, je vous dirai que c'est parce qu'elles sont destinées à porter des fardeaux. Dans un chien, la première qualité est la finesse de l'odorat, s'il est destiné à suivre la trace du gibier : la vélocité, s'il doit le poursuivre; la hardiesse, s'il doit l'attaquer et le mordre. La perfection de chaque être est toujours relative à sa destination, ou à l'usage qu'on en fait. Dans l'homme quelle estelle? c'est la raison : par elle il s'élève au-dessus des animaux, et marche à la suite des Dieux.

Une parfaite raison est donc le bien propre de l'homme : le reste lui est commun avec les animaux. Il est fort? les lions le sont aussi : il est beau? les paons sont beaux. Il est léger à la course? les chevaux le sont aussi. J'omets de dire qu'il leur est inférieur sous tous ces rapports. Je ne cherche point en quoi il excelle, mais ce qui lui est propre. Il a un corps? les arbres en ont un aussi. Il a de la vivacité et de la spontanéité? la bête, le ver de terre en a aussi. Il a une voix? mais combien celle du chien est plus claire, celle de l'aigle plus perçante, celle du taureau plus

grave, celle du rossignol plus douce et plus flexible ! Quel est le propre de l'homme? la raison. C'est la raison épurée et consommée qui comble la félicité de l'homme. Si donc une chose n'est louable qu'autant qu'elle est parvenue au plus haut degré de perfection et a atteint le but de sa nature, l'homme dont la qualité distinctive est la raison, deviendra louable, en la perfectionnant et en atteignant ainsi le but de sa nature. Or la raison perfectionnée est ce qu'on appelle la *vertu*, qui à son tour n'est autre chose que l'*honnête*. Le seul bien de l'homme est donc celui qui appartient à l'homme seul : car ce n'est pas du bien en général que nous nous occupons ici, mais de celui de l'homme en particulier. S'il n'y a pas d'autre bien dans l'homme que la raison, ce sera son seul bien, mais un bien préférable à tous les autres. Si un homme est méchant, il sera blâmé; s'il est bon, il sera loué. Donc, il n'y a rien de propre à l'homme que ce qui lui fait mériter la louange ou le blâme. Vous ne doutez pas que cela ne soit un bien : vous doutez seulement que cela soit le seul bien. Si un homme possède tous les autres biens, santé, richesses, images de ses ancêtres, nombreuse clientèle, mais soit reconnu comme méchant, vous le blâmerez. D'un autre côté, si un homme ne possède aucun de ces avantages que je viens d'énumérer; s'il n'a ni argent, ni cortége de clients, ni noblesse, ni longue suite d'aïeux, mais qu'il soit reconnu pour un homme vertueux, vous l'approuverez. La vertu est donc le seul bien de l'homme; puisque celui qui la possède est estimé, lors même qu'il est privé de tout le reste : et puisque celui qui ne la possède pas, quoique abondamment pourvu de tous les autres avantages, est blâmé et traité avec mépris. Il en est des hommes comme des choses. On appelle un bon vaisseau, non celui qui est décoré de peintures précieuses, dont l'éperon étincelle d'or et d'argent, dont l'image du Dieu protecteur est d'ivoire sculpté, ou qui est chargé des trésors et de l'équipage d'un prince : mais celui qui est ferme et solide; dont les fortes jointures ferment tout passage à l'eau ; qui résiste au choc de la mer, qui obéit au gouvernail, qui marche bien et prend bien le vent. Vous direz qu'une épée est bonne, non pas parce que sa garde est dorée et son fourreau orné de pierreries, mais parce

que son tranchant est bien affilé et que sa pointe peut percer toute espèce d'armes défensives. On exige d'une règle, non qu'elle soit belle, mais qu'elle soit droite. On ne loue les objets que relativement à leur destination, et par la qualité qui leur est propre. Ainsi, dans un homme, l'important n'est pas d'avoir une grande étendue de terres et de riches revenus, ni d'être salué par de nombreux clients, ni de s'étendre sur un lit précieux, ni de boire dans une coupe bien transparente, mais d'être bon. Or il est bon, si sa raison est développée, épurée et conforme au vœu de sa nature. Telle est la *vertu*, tel est l'*honnête*, tel est l'unique bien de l'homme. Car si la seule raison conduit l'homme à la perfection, la seule raison parfaite peut le rendre heureux (*Lettre* 76).

Ce n'est pas la nature qui donne la vertu, et c'est un art que de devenir homme de bien. La vertu ne peut se trouver que dans une âme cultivée, éclairée et perfectionnée par un continuel exercice. Nous naissons pour elle, non avec elle; et les hommes les mieux disposés, avant d'avoir été instruits, possèdent le germe de la vertu, mais non la vertu même (*Lettre* 90).

Qu'on sache que tout, hors la vertu, change de nom, et devient tantôt mal, tantôt bien (*Lettre* 95).

Il y a entre Dieu et les gens de bien une amitié dont le lien est la vertu. Que dis-je, une amitié? c'est plutôt une affinité et une ressemblance, puisque l'homme de bien ne diffère de Dieu que par la durée; il est son disciple, son imitateur et son véritable fils. Mais cet auguste père, inflexible sur la pratique des vertus, comme un chef de famille sévère, élève durement ses enfants (*De la Providence*, ch. I).

Il n'y a de bon que ce qui est honnête: et ce qui est honnête est par là même bon. Je crois superflu d'ajouter quelle est la différence des deux choses, l'ayant déjà énoncée souvent. Je dirai seulement que rien ne nous semble bon de ce qui peut servir au mal. Or, vous voyez combien de gens font mauvais usage des richesses, de la noblesse, de la puissance (*Lettre* 120).

S'il existe quelque autre bien que l'honnête, il en résultera pour nous un amour effréné de la vie et de tout ce qui la rend

commode : passion intolérable, illimitée, incapable de repos. Il n'y a donc de seul bien que l'honnête (*Lettre* 76).

II.

Que la vertu est en partie facile, et en partie difficile.

L'honnête, et même tout ce qui en approche est sur un sommet escarpé (*Des Bienfaits*, liv. II, ch. XVIII).

Si les vertus, une fois entrées dans l'âme, ne peuvent plus sortir, et se gardent facilement, les commencements pour y arriver sont difficiles : car le premier mouvement d'une âme faible et malade, est de redouter ce qu'elle ne connaît pas. Il faut donc employer la violence pour qu'elle commence : puis la médecine n'aura plus d'amertume ; car dès qu'elle opère, elle plaît. Les autres remèdes ne font plaisir qu'après la guérison ; la philosophie est tout ensemble salutaire et agréable (*Lettre* 50).

Quel vice a jamais manqué d'avocat? Ne dites pas qu'on ne peut se corriger. Les maladies de l'âme ne sont pas incurables, et la nature qui nous a fait naître pour la vertu nous aide elle-même à nous corriger, si nous le voulons. Le chemin de la vertu n'est pas non plus, comme l'ont cru quelques-uns, rude et escarpé : on y va de plain-pied. Je ne viens pas vous conter des chimères : oui, le chemin du bonheur est facile : entrez-y seulement sous de bons auspices et avec l'assistance des Dieux eux-mêmes. Il est beaucoup plus difficile de faire ce que vous faites : car quoi de plus reposé que le calme de l'âme, et de plus pénible que la colère ? quoi de plus tranquille que la clémence, et de plus orageux que la cruauté ? La chasteté est en repos, l'incontinence toujours en agitation. En un mot, la garde de toutes les vertus est aisée, et la pratique des vices est fort coûteuse (*De la Colère*, liv. II, ch. XIII).

Il est difficile de s'arrêter dans ce qu'on a cru être le bon chemin (*Lettre* 23).

Le but auquel nous sommes appelés est difficile et rude à atteindre. Mais quoi ! Est-ce en marchant en plaine qu'on s'élève ? Toutefois ce n'est pas même si abrupte que quelques-uns le

croient. Ce n'est que la première partie du chemin qui soit semée de rochers et de pierres.

N'allez pas croire qu'il existe de vertu sans travail. Mais certaines vertus ont besoin de l'aiguillon, et certaines autres, du frein. De même que le corps, dans une descente rapide, doit être retenu, et au contraire doit être poussé dans une rude montée : ainsi certaines vertus marchent en descendant, d'autres gravissent la côte. Est-il douteux qu'il n'y ait à monter, à faire effort, à lutter, pour la patience, le courage, la persévérance, et pour toute autre vertu qui est aux prises avec de dures circonstances? Eh bien, n'est-il pas également clair que c'est en descendant que vont la libéralité, la tempérance, la douceur? Dans celles-ci, nous modérons l'âme, de peur qu'elle ne glisse et ne tombe ; dans celles-là, nous l'exhortons, nous l'excitons. Ainsi, en face de la pauvreté, nous emploierons les vertus plus ardentes, celles qui, étant attaquées, en deviennent plus courageuses : aux richesses, nous opposerons celles qui sont plus soigneuses, celles qui « dans leur marche posent le pied en équilibre, et soutiennent leur poids (*De la Vie heureuse*, ch. xxv). »

III.

Pureté d'intention dans l'exercice de la vertu.

Les actions honnêtes portent en elles-mêmes leur récompense (*Des Bienfaits,* livre IV, ch. I).

Nous avons établi, comme base de toutes nos autres preuves qu'il ne faut rechercher l'honnête pour aucune autre cause que pour lui-même. Il n'y a point de loi qui prescrive aux enfants d'aimer leurs parents, ni aux parents d'avoir soin de leurs enfants, parce qu'il est inutile ne nous pousser où nous allons. Comme personne n'a besoin d'être exhorté à l'amour de soi, qui naît en nous avec la vie ; de même, il n'est pas non plus nécessaire de nous exhorter à rechercher la vertu pour elle-même : elle a naturellement des charmes pour nous ; et elle est si belle, qu'il est même dans le cœur du méchant d'approuver le bien qu'il ne fait pas (*Des Bienfaits,* livre IV, ch. XVI et XVII).

Notre intention est de vivre selon le vœu de la nature, et de suivre l'exemple des Dieux. Or les Dieux, dans tout ce qu'ils font, ne suivent que la raison qu'ils ont de le faire : à moins peut-être que, selon vous, la fumée des sacrifices et les vapeurs de l'encens les récompensent de leurs bienfaits. Voyez tout ce qu'ils font pour nous chaque jour, les dons qu'ils nous distribuent, les fruits sans nombre dont ils couvrent la terre, les vents favorables et dirigés en tous sens par lesquels ils soulèvent les mers; ces pluies abondantes et subites qui, amollissant le terrain, renouvellent les veines épuisées des fontaines, et par des conduits secrets, leur versent de nouveaux aliments. Tous ces bienfaits, les Dieux nous les accordent sans intérêt, sans qu'il en résulte aucun avantage pour eux. Notre raison, si elle ne s'écarte pas de son modèle, en usera de même : elle ne fera point des actions honnêtes par intérêt. Rougissons donc de vendre nos bienfaits. Les Dieux nous donnent tout gratuitement ; si vous imitez les Dieux, faites aussi du bien aux ingrats : car le soleil se lève aussi pour les scélérats, et la mer est ouverte aux pirates (*Des Bienfaits*. livre IV, ch. xxv et xxvi).

Qu'avant tout, chacun arrive à se dire : « Je dois être juste sans intérêt. » N'examinez pas si un acte de justice vaut quelque chose de plus que le bonheur d'être juste. Pénétrez-vous aussi de ce que je vous rappelais tout à l'heure : Peu importe de combien de personnes votre équité sera connue. Quiconque veut qu'on publie ce qu'il fait de bien, travaille pour la renommée, non pour la vertu. Vous refusez d'être juste sans gloire? mais grands Dieux ! vous devrez souvent l'être au prix de votre réputation. Alors, si vous êtes vraiment sage, la mauvaise réputation acquise par des voies honnêtes, aura du charme pour vous (*Lettre* 113).

Le mérite n'est pas dans l'action elle-même, mais dans la manière dont elle est faite. Un ami se tient près du lit de son ami malade ; c'est fort bien : mais s'il le fait dans l'attente d'un héritage, c'est un vautour qui attend un cadavre. Ainsi les mêmes choses sont indifféremment honteuses ou honorables : c'est l'intention et la manière qui importent. Il faut donc se graver dans

l'esprit une conviction applicable à la vie entière. Telle aura été cette conviction, telles seront nos actions et nos pensées. M. Brutus, dans son traité du *Devoir*, donne beaucoup de préceptes aux parents, aux enfants, aux frères : mais on ne suivra jamais ces préceptes comme on doit, si l'on n'a des principes auxquels on puisse les rapporter. Il faut que nous nous proposions pour but un souverain bien, objet de nos efforts, et vers lequel tendent sans cesse nos actions et nos paroles, et qui soit pour nous comme des constellations qui dirigent la course des navigateurs. La vie, sans un but, marche à l'aventure (*Lettre* 95).

La récompense de toutes les vertus est en elles-mêmes. Aussi, la récompense d'une bonne action, c'est de l'avoir faite (*Lettre* 81).

On doit appeler méchant celui qui n'est bon que dans son intérêt (PUBLIUS).

Ne regardez pas combien pleines sont les mains de ceux qui s'approchent de la divinité, mais plutôt combien elles sont pures (*Id.*).

Il importe peu avec quelle intention vous faites ce qu'il ne faut pas faire. Car ce sont les actions que l'on voit, et non les intentions (*Id.*).

Il faut faire haïr le péché, et non pas seulement le faire craindre (*Id.*).

La plupart cessent de pécher par crainte, et non par vertu : de tels hommes doivent être appelés timides et non vertueux (*Id.*).

IV.

La volonté dans la vertu.

Rien ne peut être honnête de ce qu'on fait malgré soi, et par contrainte. Toute action honnête est volontaire : mêlez-y la paresse, la mauvaise grâce, l'hésitation, la crainte : elle perd tout ce qu'il y a de bon en elle (*Lettre* 66).

V.

Conscience bonne. — Conscience mauvaise.

Vous voulez, Lucilius, que je vous rende compte de ce que je fais chaque jour, et toute la journée. Vous avez bonne opinion de moi, de croire qu'il ne s'y trouve rien que je voulusse cacher. Sans doute, on devrait toujours se conduire comme si l'on avait des témoins : toujours penser, comme si quelqu'un pouvait voir le fond de notre cœur. Que sert-il en effet de se dérober aux yeux des hommes? Il n'est rien de fermé pour Dieu : il est présent dans nos âmes, et il intervient dans nos pensées (*Lettre* 83).

La bonne conscience aime à se montrer et à appeler les regards : la méchanceté craint jusqu'aux ténèbres. C'est donc fort heureusement qu'Epicure a dit : « Il peut arriver au méchant d'être caché, mais non point d'être rassuré. » Ou si vous trouvez la pensée mieux développée de cette autre manière : « Rien ne sert aux coupables de se cacher, parce que, quand bien même ils y réussiraient, jamais ils n'en auront l'assurance. » Oui, en effet, le crime peut être à l'abri du châtiment, mais de la crainte, jamais. Ainsi développée, cette pensée est-elle opposée aux principes de notre secte ? Je ne le pense pas. Pourquoi ? parce que le premier et le plus grand châtiment de ceux qui commettent le mal, est de l'avoir commis. En vain la fortune l'embellit de ses dons, veille à sa sûreté, le dérobe aux lois, jamais le crime n'est impuni, parce que le supplice du crime se trouve dans le crime lui-même. De plus, ce premier châtiment est accompagné d'un second qui n'est pas moins terrible : c'est d'être toujours en crainte, en épouvante, en défiance de sa sûreté. Et pourquoi délivrer le crime de ce supplice ? Pourquoi ne le laisserais-je pas en proie à de perpétuelles appréhensions ? Ici, écartons-nous de la doctrine d'Epicure, quand il dit : « Rien n'est juste de sa nature ; mais on doit éviter les mauvaises actions, parce qu'on ne peut éviter la crainte qui les suit. » Mais croyons avec lui que la conscience se charge de la punition des crimes, que presque toujours ceux-ci

sont un tourment pour elle : parce qu'une perpétuelle inquiétude la ronge, la mine incessamment, et l'empêche même de se fier aux garants de sa sécurité. Cela même, d'après Epicure, est la preuve[1] que l'horreur du crime nous est naturelle, puisqu'il n'est personne qu'il ne glace de crainte au sein même de l'impunité. La fortune en garantit plus d'un du châtiment, mais pas un de la crainte. Pourquoi? parce que nous avons profondément gravée en nous l'horreur de toutes les choses que la nature condamne. Aussi, n'est-on jamais sûr d'être caché, lors même qu'on l'est, parce que la conscience accuse le coupable, et le décèle à lui-même. Le propre des coupables est de trembler toujours. C'eût été pour nous un grand malheur, si, beaucoup de crimes pouvant échapper à nos lois, à nos juges et à nos châtiments, les méchants n'avaient, tout d'abord, à subir ces supplices naturels et rigoureux ; et si, au défaut du repentir, ils n'avaient la crainte (*Lettre* 97).

A quoi donc sert-il de se cacher, de fuir les yeux et les oreilles d'autrui ? La bonne conscience appelle les témoins ; la mauvaise, même dans un désert, est inquiète et en proie aux alarmes. Si vos actions sont honnêtes, que tous les sachent ; si elles sont honteuses, à quoi sert qu'on les ignore, puisque vous les savez ? Et malheur à vous, si vous bravez un pareil témoin (*Lettre* 43).

Ne vous imaginez pas qu'aucun lieu soit sans témoin (Publius).

Beaucoup respectent la renommée, et peu leur conscience (*Id.*).

Ce qui importe, c'est ce que vous êtes, et non pas ce pour quoi l'on vous prend (*Id.*).

Qu'il est beau de ne point recevoir de louanges, et cependant d'en mériter (*Id.*) !

Pour un homme heureux, le bonheur c'est la vertu ; la méchanceté porte son châtiment en elle-même (*Id.*).

[1] Texte de Louis de Grenade : *Hoc enim argumentum Epicuri est...*

VI.

Péché. — Maux et supplices du péché.

Les pieds font mal, les articulations éprouvent comme des piqûres : nous dissimulons encore, et nous disons que c'est une entorse au talon, ou une fatigue causée par quelque violent exercice. Tant que la maladie n'est pas décidée, on lui cherche un nom ; mais quand elle a commencé à gonfler les chevilles, et à effacer toute différence entre les deux pieds, alors il faut bien convenir que c'est la goutte. Il en arrive tout autrement dans les maladies de l'âme : plus elles sont sérieuses, moins on les sent (*Lettre* 54).

Innombrables sont les variétés du vice, mais uniforme est son résultat, qui est de se déplaire à soi-même. Cela naît de la mauvaise direction de l'âme, de la timidité ou du peu de succès de ses désirs : car, ou l'on n'ose pas tout ce qu'on voudrait, ou on l'ose sans réussir. Ainsi l'âme se consume en espérances ; elle est toujours flottante, toujours agitée, ce qui arrive nécessairement quand elle ne conçoit que des désirs vagues et indéterminés. Cet état d'oscillation dure autant que la vie, et quand la peine ne trouve point sa récompense, on regrette avec amertume un déshonneur sans profit. On se trouve alors partagé entre le repentir d'avoir commencé, et la crainte de recommencer : de là cet état d'agitation d'un esprit qui ne trouve plus d'issue, parce qu'on ne peut ni commander ni obéir à ses passions : de là cet embarras d'une vie arrêtée, pour ainsi dire, dans son cours, et la honteuse langueur d'une âme trompée dans tous ses vœux. Tous ces symptômes s'aggravent encore lorsque le dépit d'un malheur, si chèrement acheté, fait recourir au repos et aux studieux loisirs de la retraite qui sont incompatibles avec un esprit préoccupé des affaires publiques, tourmenté du besoin d'agir, inquiet par sa nature, et qui ne peut trouver en lui-même aucune consolation : de sorte que se voyant privé des distractions que les affaires mêmes procurent aux gens occupés, on ne peut supporter sa maison, sa solitude, son intérieur ; et l'âme, livrée à elle-même, ne peut soutenir sa propre vue. De là cet ennui, ce mécontentement de soi-

même, cette agitation d'une âme qui ne se repose sur rien, enfin la tristesse et cette inquiète impatience de l'inaction. Et comme on n'ose avouer la cause de son mal, la honte fait refluer ces angoisses dans l'intérieur de l'âme ; et les désirs,, renfermés à l'étroit dans un lieu sans issue, s'étouffent eux-mêmes. De là, la mélancolie, les langueurs, et les mille fluctuations d'une âme indécise que laisse en suspens ce qu'elle a commencé de faire, et dans la tristesse ce qu'elle a fait. De là cette disposition à maudire son repos, à se plaindre de n'avoir rien à faire ; de là cette jalousie ennemie jurée des succès d'autrui. En effet, l'aliment de l'envie est l'oisiveté mécontente ; et l'on voudrait voir tout le monde tomber parce qu'on n'a pu s'élever. Bientôt, de cette aversion pour les succès d'autrui, jointe au désespoir de pousser sa fortune, naît l'irritation d'une âme qui maudit le sort, qui se plaint du siècle, qui s'enfonce de plus en plus dans la retraite, et se cramponne à son chagrin, parce qu'elle est ennuyée, excédée d'elle-même.

De sa nature, en effet, l'esprit humain est actif et porté au mouvement : toute occasion de s'exciter et de se distraire lui fait plaisir, et plaît encore plus à tout esprit méchant, pour qui les occupations sont un frottement agréable. Certains ulcères appellent la main qui les irrite, et prennent plaisir à l'attouchement : les galeux aiment à sentir tout contact d'un corps rude : il en est de même, j'ose le dire, de ces âmes dans lesquelles les désirs ont fait éruption, comme des ulcères malins ; la peine et l'agitation leur procurent une sensation de plaisir. Il est aussi des mouvements qui, tout en causant quelque douleur au corps, font qu'il s'en trouve bien, comme de se retourner dans son lit, de s'étendre sur le côté qui n'est pas encore las, et de se rafraîchir par le changement de position. Tel l'Achille d'Homère, se couchant tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos, et ne pouvant rester un moment dans la même attitude : c'est le propre de la maladie, de ne pouvoir souffrir longtemps la même position, et de chercher dans le changement un remède. De là ces voyages que l'on entreprend sans but, ces côtes que l'on parcourt ; toujours ennemie du présent, l'inconstance essaie tantôt la terre et

tantôt les eaux. Maintenant, embarquons-nous pour la Campanie. Bientôt, ce séjour délicieux nous déplaît, il faut voir des pays incultes; allons parcourir les bois du Brutium et de la Lucanie : cherchons cependant, parmi les déserts, quelque site agréable, pour que nos yeux avides de voluptueuses impressions, soient soulagés de l'aspect trop prolongé de l'aridité de ces lieux sauvages. Tarente et son port renommé nous appellent, et son climat si doux pendant l'hiver, et la magnificence de ses maisons digne de ses anciens habitants. Mais il est temps de retourner à Rome : trop longtemps nos oreilles ont été privées du bruit des applaudissements et du fracas de la ville : nous sentons le besoin de voir couler le sang humain. Un voyage succède à l'autre ; un spectacle remplace un autre spectacle; et comme dit Lucrèce, ainsi chacun se fuit sans cesse. Mais que sert de fuir, si l'on ne peut échapper? On se suit soi-même, et on est pour soi un compagnon des plus importuns. Sachons donc bien que ce n'est pas aux lieux, mais à nous-mêmes qu'il faut nous en prendre. Nous sommes trop faibles pour rien supporter : peine, plaisir, tout, jusqu'à nous-mêmes, nous est à charge. Aussi quelques-uns ont pris le parti de mourir, en voyant qu'à force de changer, ils ne faisaient que recommencer le même cercle, sans espoir de trouver rien de nouveau. Le dégoût de la vie et du monde les a pris, et il leur a échappé ce cri des voluptés blasées : « Quoi ! toujours la même chose (*De la Tranquillité de l'âme,* ch. II) ! »

Il est moins cruel d'ordonner de mourir que d'ordonner de mal vivre (PUBLIUS).

(Voyez les chapitres intitulés : Vertu. — Conscience mauvaise. — Fausse félicité. — Richesses. — Volupté. — Passion. — Dans tous, en effet, on trouvera des arguments propres à faire détester le péché).

VII.

Il faut éviter les occasions du péché.

De même que celui qui veut se guérir de l'amour, doit éviter tout ce qui peut rappeler l'objet aimé (car c'est en amour surtout que les rechutes sont faciles) ; de même, celui qui veut renoncer

entièrement aux choses pour lesquelles il a été passionné, doit avoir soin d'en détourner ses yeux et ses oreilles. La passion est prompte à se révolter : de quelque côté qu'elle se tourne, elle trouve toujours satisfaction à ses désirs (*Lettre* 69).

Le sage est sûr de se conserver sans inquiétude, et quand il le voudra, il saura fixer un terme à ses larmes et à ses plaisirs. Pour nous, à qui il n'est pas facile de revenir sur nos pas, le plus sûr est de ne pas nous avancer du tout. Je trouve fort judicieuse la réponse de Panétius à un jeune homme qui lui demandait si le sage pouvait être amoureux : « Quant au sage, lui dit-il, nous verrons plus tard : pour vous et moi qui sommes encore loin de l'être, nous ne devons pas nous exposer à une passion impétueuse et emportée, esclave d'autrui, vile à ses propres yeux. Si l'amour nous est favorable, ses faveurs ne font que nous irriter : s'il nous rebute, ses dédains nous enflamment. La facilité en amour n'est pas moins nuisible que la résistance : on se laisse prendre à l'une, on se roidit contre l'autre. C'est pourquoi, convaincus de notre faiblesse, demeurons en repos. N'exposons nos faibles âmes ni au vin, ni à la beauté, ni à l'adulation, ni à toutes ces choses qui nous flattent pour nous perdre. » Ce que Panétius répondit au sujet de l'amour, je le dis de toutes les passions. Autant que possible, éloignons-nous de tout chemin glissant; sur le terrain le plus sec, nous avons tant de peine de nous tenir ferme! (*Lettre* 116).

A un homme en colère, il faut non pas donner une arme mais bien plutôt la lui arracher (PUBLIUS).

Celui qui veut faire le mal, trouve partout des raisons pour le faire (*Id.*).

VIII.

Il faut fuir la compagnie des pécheurs, c'est-à-dire, des méchants, et fréquenter au contraire celle des gens de bien.

Un temps viendra où nous serons réunis de nouveau et même confondus : quelle que soit la durée qui le précédera, vous la rendrez longue, en sachant en user. Car, comme le dit Possidonius,

un seul jour d'un homme instruit est plus long que la plus longue vie des ignorants (*Lettre* 78).

On regardait comme la pire espèce d'hommes ceux qui colportaient les médisances : mais il en est aussi qui colportent les vices. Leurs doctrines sont profondément pernicieuses. Quand elles n'empoisonneraient pas sur-le-champ, elles n'en laissent pas moins un germe dans le cœur : et après les avoir quittées, nous sommes atteints d'un mal qui se réveillera par la suite. Au sortir d'une symphonie, notre oreille emporte avec elle l'harmonie et la douceur des chants, qui, occupant notre pensée, ne lui permettent point d'application sérieuse : de même le discours des flatteurs et de ceux qui louent des choses déshonnêtes retentissent en nous plus de temps que l'on n'en met à les entendre : difficilement, on bannit de son âme ce son enchanteur ; il nous poursuit, il se prolonge, il revient par intervalles (*Lettre* 123).

Rien n'insinue plus fortement la vertu dans les cœurs, rien ne ramène plus énergiquement au droit sentier ceux qui chancellent et penchent vers le mal, que le commerce des hommes vertueux. Insensiblement en effet, leur entretien pénètre notre âme; et les entendre souvent, les voir souvent, produit l'effet de préceptes. Oui, la seule approche des sages nous fait du bien, et le silence d'un grand homme n'est pas sans profit pour nous. « Certains animalcules, est-il dit dans *Phœdon,* font une piqûre qui ne se sent pas, tant leur dard est délié et nous déguise le danger. La tumeur, cependant, manifeste la piqûre, et dans la tumeur même, la blessure est imperceptible. La même chose vous arrivera dans le commerce des sages : vous n'apercevrez ni comment ni quand il vous fera du bien : vous sentirez qu'il vous en a fait (*Lettre* 94).

Le commerce des débauchés allumera chez vous les passions. Si vous voulez vous dépouiller de vos vices, fuyez bien loin de ceux qui vous en donnent l'exemple. L'avare, l'adultère, le barbare, l'artisan de fraudes, qui seraient fort à appréhender, s'ils étaient proches de vous, sont au dedans de vous. Passez dans le camp des hommes vertueux. Vivez avec les Catons, avec Lælius, avec

Rubéron. Si vous aimez aussi à vivre avec les Grecs, trouvez-vous avec Socrate et avec Zénon. L'un vous enseignera à mourir, quand la nécessité l'exigera ; l'autre, à prévenir même la nécessité. Vivez avec Chrysippe, avec Possidonius. Ceux-là vous transmettront la science des choses divines et humaines (*Lettre* 104).

Il faut vivre avec les gens les plus pacifiques, les plus doux, avec des gens qui ne soient ni difficiles, ni chagrins ; et de même que certaines affections du corps se gagnent par le contact, de même l'âme communique ses vices à qui l'approche. Un ivrogne entraîne ses commensaux à aimer le vin : la compagnie des libertins amollit le cœur le plus ferme et le plus héroïque ; et le venin de l'avarice se communique à tout ce qui l'approche. Dans un ordre différent, l'action des vertus est la même : elles répandent leur douceur sur tout ce qui les environne. Un climat propice, un air salubre n'ont jamais fait aux valétudinaires tout le bien que le commerce des gens vertueux fait aux âmes encore chancelantes. L'effet merveilleux de cette influence, vous le reconnaîtrez en voyant même les bêtes féroces s'apprivoiser au milieu de nous ; et il n'est point de monstre farouche qui ne perde quelque chose de son affreux instinct, pour peu qu'il habite longtemps sous le toit de l'homme.

Toute aspérité s'émousse peu à peu et disparaît au milieu de caractères doux. Ajoutez à cela que non-seulement l'exemple rend meilleur celui qui vit avec des gens paisibles, mais encore que près d'eux, on ne trouve point de motifs de s'emporter, et partant, de donner carrière à son défaut. On devra donc fuir tous ceux qu'on saura devoir exciter notre penchant à la colère. Mais qui sont-ils ? dira-t-on ? Beaucoup, par des causes diverses, peuvent produire cet effet. L'homme hautain vous choquera par ses mépris, le riche par ses affronts, l'impertinent par ses insultes, l'envieux par sa malignité, le querelleur par ses contradictions, le fat par sa jactance et ses mensonges. Vous n'endurerez pas qu'un soupçonneux vous craigne, qu'un opiniâtre vous pousse à bout, qu'un efféminé vous dédaigne. Choisissez donc des personnes simples, faciles, modérées, qui ne provoquent pas votre colère et sachent la souffrir. Vous vous trouverez encore mieux des caractères fléxibles, doux et polis, non pas cependant jusqu'à

l'adulation. Car près des gens colères, l'excès de la flatterie tient lieu d'offense. Notre ami était certainement un homme de bien : mais aussi, il était d'une susceptibilité trop prompte, et il n'y avait pas plus de sûreté à le flatter qu'à dire du mal de lui (*De la Colère,* liv. III, ch. VIII).

Le vice se glisse sourdement, se communique de proche en proche, et nuit par le contact. Aussi, comme dans un temps de peste nous nous gardons bien d'approcher les individus malades, et atteints du fléau, parce que nous gagnerions leur mal, et que leur haleine seule pourrait nous infecter ; ainsi, quand nous voudrons faire choix d'un ami, nous mettrons tous nos soins à nous adresser à l'âme la moins corrompue. C'est un commencement de maladie, que de mettre les personnes saines avec les malades ; non que j'exige de vous de ne rechercher que le sage et de ne vous attacher qu'à lui : car où trouverez-vous celui que nous cherchons depuis tant de siècles. Pour le meilleur, prenons le moins méchant. A peine auriez-vous pu faire un choix plus heureux, si parmi les Platons, les Xénophons, et toute cette noble élite sortie de Socrate, vous eussiez cherché des hommes de bien (*De la Tranquillité de l'âme,* ch. VII).

IX.

Multitude de ceux qui font le mal, ou mœurs corrompues du siècle.

(Au troisième livre *des Questions naturelles*, Sénèque énonce la pensée que le monde doit finir par un déluge universel, à cause de la corruption des hommes, et qu'ensuite, il sera renouvelé. Ainsi il donne comme devant arriver ce que nous savons, nous, avoir déjà eu lieu. Voilà quelles sont ses paroles) :

« De tous côtés, il y aura donc des causes de déluge : ici, des eaux qui coulent au-dessous de la terre, là d'autres qui coulent tout autour : longtemps captives, elles se mettront enfin en liberté, joindront les fleuves aux fleuves, les étangs aux marais. Alors, la mer emplira les embouchures des fleuves, et agrandira leurs ouvertures. Le feu allumé en plusieurs lieux, se confond bientôt pour ne faire qu'un incendie, par l'empressement des flammes à se réunir : ainsi, les mers débordées se rassembleront en un mo-

ment. Mais les eaux n'auront pas toujours cette licence. Après la destruction du genre humain, après celle des bêtes féroces dont l'homme avait pris les mœurs, de nouveau le terre retirera les eaux en elle-même : la nature ordonnera à la mer de s'arrêter, ou de contenir sa fureur dans ses propres limites : banni de nos continents, l'océan sera refoulé dans ses secrets réservoirs, et l'ancien ordre sera rétabli. Toutes les générations d'animaux seront renouvelées : la terre sera repeuplée d'hommes innocents, et nés sous de meilleurs auspices. Mais chez ceux-là aussi l'innocence ne subsistera qu'autant que durera leur nouveauté : bientôt la méchanceté s'insinuera en eux : la vertu est difficile à rencontrer, elle a besoin d'un conducteur et d'un guide, au lieu que les vices s'apprennent sans maître (*Questions naturelles*, liv. III. ch. XXX) ».

De toutes parts, on recherche le plaisir : nul vice ne se tient dans ses propres limites. Le luxe se précipite dans l'avarice : l'honnête est partout oublié. Rien n'est honteux, quand on s'en promet quelque plaisir : et l'homme, cet être sacré pour son semblable, est mis à mort par forme de jeu et de passe-temps (*Lettre* 95).

Nous n'avons pas encore atteint le seul but de nos efforts, c'est-à-dire, la perversité. Nos vices attendent leur développement. Le luxe trouve encore quelque folie pour servir ses folies, et l'impudicité de nouvelles turpitudes. La gourmandise et la dissolution trouvent aussi des moyens de destruction plus subtils et plus agréables. Nous n'avons pas encore assez dépouillé toute notre force. Ce que nous possédions encore de vigueur nous l'anéantissons par le luisant et le poli de notre corps. Nous avons surpassé les femmes dans les recherches de la parure : hommes, nous avons adopté les couleurs affectées aux courtisannes et déshonorantes même pour des femmes honnêtes : notre démarche est devenue molle et efféminée : nous laissons notre pied en suspens, nous ne marchons pas, mais nous nous traînons : nous chargeons nos doigts d'anneaux, chacune de nos articulations est ornée d'une pierre précieuse. Chaque jour, nous imaginons de nouveaux moyens d'outrager notre sexe, et de le travestir, ne pouvant le dépouiller (*Quest. nat.*, liv. VIII, ch. XXXI).

Vous vous trompez, mon cher Lucilius, si vous regardez comme un vice particulier à notre siècle le luxe, l'oubli des bonnes mœurs, et tous ces déréglements que chacun reproche à son temps. Ce sont les vices des hommes et non des temps : aucune époque n'a été exempte de fautes. Et si vous vouliez comparer la licence de chaque siècle, j'ai honte de le dire, jamais le vice ne s'est montré plus à couvert que sous les yeux de Caton. Croira-t-on que l'argent ait été pour quelque chose dans le jugement de ce procès où Clodius étoit accusé d'avoir ostensiblement commis un adultère avec l'épouse de César, en profanation des rites de ce sacrifice qui se célèbre, dit-on, pour le salut du peuple romain : de ce sacrifice d'où tous les hommes sont si rigoureusement exclus, qu'on voile jusqu'aux images des animaux mâles? Et pourtant de l'argent fut compté aux juges ; et, ce qui dans ce pacte est encore plus honteux, ils exigèrent de plus comme salaire les faveurs des dames et des jeunes gens les plus distingués de la ville. Certes, le délit ne fut pas aussi coupable que l'absolution. Accusé d'adultère, Clodius distribua des adultères, et ne se crut assuré de l'impunité que lorsqu'il eut rendu ses juges aussi criminels que lui. Voilà comment se passa ce procès dans lequel, quand il n'y aurait eu d'autre frein que celui-là, Caton avait été appelé en témoignage. Qui le croirait? Un seul adultère faisait condamner Clodius : plusieurs adultères le firent absoudre! Tout siècle produira des Clodius, mais tout siècle n'aura point des Catons. Nous nous laissons facilement aller aux vices, parce qu'on ne peut manquer ni de guide ni de compagnon : et il n'est d'ailleurs besoin ni de l'un ni de l'autre. La route du vice ne va pas seulement en pente, c'est un précipice. Et, ce qui rend la plupart des hommes incorrigibles, c'est que dans tous les autres métiers, une faute commise fait rougir ceux qui les exercent, et choquent tout d'abord celui qui fait une erreur : on se complaît au contraire dans les fautes de la vie. Un pilote ne s'applaudit pas de la submersion de son navire, un médecin de la mort de son malade, un avocat de la condamnation de son client par sa faute : mais au contraire, tous trouvent du plaisir dans leurs vices. L'un triomphe d'un adultère auquel il a été poussé par la difficulté

même : l'autre s'applaudit d'une intrigue et d'une friponnerie : et son crime ne lui déplaît, que quand la fortune a cessé de le favoriser (*Lettre* 97).

Si le sage doit s'emporter contre les actions honteuses, s'il doit s'émouvoir et s'attrister des crimes, je ne vois rien de plus misérable que lui. Toute sa vie se passera dans l'emportement et le chagrin. Y aura-t-il en effet un seul instant où il ne voie quelque scandale ? Toutes les fois qu'il sortira de chez lui, il lui faudra s'avancer au milieu d'une foule de pervers, d'avares, de prodigues, d'impudents, tous heureux de leurs vices mêmes. Nulle part ses yeux ne se tourneront, sans trouver matière à s'indigner. Il succombera, s'il se livre à l'emportement toutes les fois que l'occasion l'exigera. Tant de milliers d'hommes qui, dès l'aurore, courent au forum, quels honteux procès n'ont-ils pas à soutenir, et par quels avocats encore plus infâmes ? L'un attaque en jugement son père dont il eût dû plutôt chercher à mériter les bonnes grâces [1]. L'autre plaide contre sa mère. Celui-ci se fait délateur d'un crime dont l'accuse la voix publique : on choisit comme juge un magistrat qui devra condamner les méfaits dont lui-même est souillé, et une assemblée entière est corrompue par l'éloquence d'un avocat en faveur d'une mauvaise cause. A quoi bon les détails ? Quand vous verrez le forum inondé de citoyens, le champ de mars où court s'entasser la multitude, et cet amphithéâtre dans lequel se montre la majeure partie du peuple, comptez que là sont réunis autant de vices que d'hommes. Parmi tous ces citoyens que vous voyez revêtus de la toge, il n'y a point de paix ; et l'intérêt le plus mince les déterminerait à s'égorger les uns les autres. Point de gain qui ne vienne du dommage d'autrui : l'homme heureux, on le hait ; le malheureux, on le méprise ; un grand vous écrase, vous écrasez les petits : on est en proie à mille passions, et pour un caprice, pour un léger profit, on aspire à tout bouleverser. C'est une vie de gladiateurs vivant en commun pour combattre ensemble. C'est la société des bêtes féroces : encore, celles-ci vivent-

[1] Texte de Louis de Grenade. *Alius judicio accusat patrem quem demereri satiùs fuit.*

elles paisiblement entre elles, et respectent leurs semblables, tandis que les hommes se plaisent à se déchirer les uns les autres. En cela seul ils se distinguent de la brute, en ce que celle-ci s'apprivoise avec ceux qui lui donnent à manger, tandis que la rage des hommes s'assouvit sur ceux mêmes qui le nourrissent. Le courroux du sage ne s'éteindra jamais, s'il s'allume une fois : partout débordent les vices et les crimes, trop multipliés pour que le frein des lois y remédie. Une affreuse lutte de scélératesse est engagée ; la fureur de malfaire argumente chaque jour à mesure que diminue la pudeur. Abjurant tout respect du juste et de l'honnête, n'importe où sa fantaisie l'appelle, la passion y donne tête baissée : les crimes ne sont plus secrets, ils bravent les regards. La perversité est à tel point déchaînée dans la société, elle a tellement prévalu dans toutes les âmes que l'innocence n'est plus seulement rare, elle a disparu totalement. Sont-ce en effet des particuliers ou des associations peu nombreuses qui foulent les lois aux pieds ? On dirait que le signal est donné et que de partout, tout le genre humain se lève pour confondre le juste et l'injuste. « L'hôte ne peut se fier à son hôte, ni le beau-père au gendre : entre les frères aussi, l'affection est rare. L'époux songe à se défaire de sa femme, la femme de son mari. Les terribles marâtres préparent d'affreux poisons. Le fils, avant le terme, calcule les années de son père. »

Ajoutez les parjures publics des nations, la violation des traités, la force faisant sa proie de tout ce qui ne peut résister ; les captations odieuses, les vols, les fraudes, les dénégations de dépôts, tous crimes auxquels nos trois forums ne suffisent pas. Si vous voulez que le sage se mette en colère, à proportion de tant d'indignités, ce ne sera plus de l'indignation, ce sera du délire. Entre autres infirmités de notre nature mortelle, il y a cet aveuglement d'esprit qui nous fait une nécessité, non-seulement d'errer, mais d'aimer nos erreurs (*De la Colère*, liv. II, ch. VII, VIII et IX).

Entre autres maux, le pire est que nous changeons même de vices. Ainsi, nous ne pouvons pas même demeurer dans un dé-

faut qui nous est déjà familier. Ils nous plaisent et nous tourmentent tour à tour. C'est pour cela aussi que nos jugements sont non-seulement mauvais, mais encore légers. Nous allons de tous côtés, nous prenons tantôt l'un tantôt l'autre, nous abandonnons ce que nous avons d'abord désiré, nous revenons à ce que nous avons laissé : il y a une succession d'alternatives entre nos désirs et nos regrets. Nous nous suspendons, pour ainsi dire, tout entiers aux jugements d'autrui; et ce qui nous paraît le meilleur, c'est non pas ce qu'il faut louer et désirer, mais bien ce qui se trouve loué et demandé par la foule (*De la Vie heureuse*, ch. XXVIII).

(Voyez aussi sur ce sujet le chapitre du *Luxe*).

X.

Excuse des vices.

Il n'est point de vice qui n'ait son excuse prête : point de vice qui, à son début, ne soit modeste et traitable (*Lettre* 116).

Nous défendons nos vices, parce qu'ils nous sont chers, et nous aimons mieux les excuser que les extirper. La nature a donné à l'homme assez de force, s'il voulait s'en servir, la recueillir toute entière, et s'en armer pour se défendre, ou du moins n'en pas abuser contre lui-même. Nous ne voulons pas, serait le vrai mot; nous ne pouvons pas, n'est qu'un prétexte (*Lettre* 116).

Cessez de vous excuser : on ne pèche pas malgré soi. (PUBLIUS).

Tout vice trouve une excuse prête (*Id.*).

XI.

Tentation sollicitant au péché.

Il n'est point de vice qui n'ait quelque chose à donner. L'avarice promet de l'argent; la luxure, des voluptés sans nombre; l'ambition, la pourpre et les applaudissements qui mènent à la puissance, et tous les avantages de la puissance. Les vices vous

offrent un salaire : mais dans le chemin de la vertu, il vous faut vivre sans avoir de profit (*Lettre* [1] 69).

Lorsque je lis surtout Sextius, esprit vigoureux, dont les ouvrages écrits en grec, respirent une philosophie toute romaine, je suis frappé des images qu'il emploie. En voici une : Celle d'une armée qui se voyant menacée de tous côtés par l'ennemi, marche au combat, formée en bataillon carré. Le sage, dit-il, doit faire de même, déployer ses vertus en tous sens, afin que partout où il y a quelque attaque, il y ait aussi des troupes toutes prêtes (*Lettre* 59).

La vertu qu'on attaque se fortifie (*Lettre* 13).

Vous ne pourrez faire qu'une passion cesse, si vous lui permettez de commencer. Toutes les passions sont d'abord faibles; ensuite elles s'animent, acquièrent des forces à chaque pas : il est plus aisé de les empêcher d'entrer que de les expulser. Opposons-nous donc à l'entrée des passions, parce que, comme je l'ai dit, il est plus aisé de les empêcher d'entrer, que de les faire sortir. Permettez au moins, dites-vous, de gémir, de craindre jusqu'à un certain point : mais ce certain point gagne beaucoup de terrain, et ne s'arrêtera pas où vous voudrez (*Lettre* 116).

Il est plus facile de fermer la porte au vice, que de le régler, de ne pas le recevoir, que de s'en rendre maître, quand il est une fois entré. Car, lorsque les vices sont en possession de l'âme, ils deviennent plus puissants qu'elle, et ne souffrent nullement qu'on les en retranche. Ensuite, la raison elle-même qui doit tenir les rênes, n'est puissante qu'autant qu'elle est sans passions. Si elle se mêle avec elles et s'en laisse infecter, elle n'est plus en état de contenir des vices qu'elle aurait pu écarter. L'âme une fois ébranlée et hors de son assiette, devient l'esclave de la passion qui la meut. Il est certaines choses dont les commencements dépendent de nous, mais dont les suites nous entraînent, nous maîtrisent, nous empêchent de revenir en arrière. Le corps humain

[1] Texte de Louis de Grenade : *At in virtutis curiculo, tibi gratis vivendum est.*

abandonné à lui-même, n'est plus maître de sa direction, ne peut ni arrêter, ni retarder sa chute : l'irrévocable loi de la pesanteur rend inutiles et la prudence et le repentir; il faut parvenir au terme vers lequel on était libre de ne pas tendre. Il en est de même de l'âme; si elle se laisse emporter à la colère, à l'amour, aux autres passions, il ne lui est plus possible de réprimer leur impétuosité ; il faut qu'elle soit entraînée; il faut que sa propre pesanteur, et la pente naturelle des vices la précipitent au fond de l'abîme. Le meilleur est donc de repousser sur-le-champ les premières atteintes de la colère, d'en étouffer même les germes, et de résister de toute sa force à son impulsion : car si l'on a commencé à se laisser entraîner, il est difficile de revenir sur ses pas et de se sauver. Comme il n'y a plus de raison, dès qu'une fois la passion s'est emparée de l'âme, et s'y est fait des droits de notre propre aveu, elle finit par agir comme elle veut, et non comme nous le voudrions. C'est sur la frontière qu'il faut arrêter l'ennemi; car une fois maître des portes et entré dans la ville, il ne ne reçoit plus la loi du vaincu. En effet, ne vous figurez pas que l'âme soit d'un côté, et que placée en dehors elle les observe et les empêche de trop avancer; non, mais elle se change elle-même en passion; et voilà pourquoi elle ne peut rappeler cette force utile et salutaire qu'elle a une fois trahie, et qu'elle a laissée s'affaiblir (*De la Colère,* liv. I, ch. VII et VIII).

XII.

Foi.

— Que se réserve pour la suite, celui qui perd la foi ?

— Celui qui perd la foi, ne peut plus rien perdre.

— La foi, comme l'âme, ne revient jamais là d'où elle est une fois partie.

Il n'en est point qui ne perde jamais la foi, sauf celui qui n'en a point. (PUBLIUS).

XIII.

Crédulité.

Certaines choses fausses sont quelquefois vraisemblables. Il faut toujours différer, car le temps met au jour la vérité. Que nos oreilles ne s'ouvrent pas trop facilement aux bruits accusateurs Connaissons bien et fuyons ce travers de la nature humaine qui nous fait croire volontiers ce qu'il nous fâche d'entendre, et prendre feu avant de juger. Il nous faut donc plaider contre nous-mêmes la cause de l'absent et tenir en suspens notre courroux. Une vengeance différée peut s'accomplir : mais accomplie, elle est irrévocable. On connaît cet Athénien qui avait conspiré la mort d'Hippias. Surpris avant d'avoir accompli son projet, on le tortura pour lui arracher le nom de ses complices, et il nomma parmi les spectateurs ceux des courtisans qu'il savait tenir le plus à la vie du tyran. Hippias, les ayant fait mettre à mort l'un après l'autre à mesure qu'ils étaient nommés, demanda s'il en reste encore. « Il ne reste plus que toi, répondit l'Athénien, car je ne t'ai laissé personne à qui tu fusses cher au monde. » Ce fut la colère qui porta le tyran à prêter son bras au tyrannicide, et à immoler de son propre glaive ses défenseurs. Avec combien plus de magnanimité, Alexandre, averti par une lettre de sa mère, de prendre garde au poison de son médecin Philippe, but sans crainte le breuvage que celui-ci lui présentait. Le cœur du prince jugea mieux un ami. Il était digne de l'avoir innocent, ou digne de le rendre. Pour moi, je trouve cette action d'autant plus louable dans Alexandre, qu'il était plus porté à la colère. Or, plus la modération est rare chez les rois, plus il faut y applaudir.

On cite un trait analogue de ce C. Cæsar qui, dans nos guerres civiles, fut si clément après la victoire. Ayant intercepté un portefeuille contenant des lettres envoyées à Pompée par ceux qui paraissaient avoir suivi le parti contraire, ou être restés neutres, il les brûla toutes : car bien qu'il fût modéré dans sa colère, il aima cependant mieux la prévenir, pensant que la plus gracieuse manière de pardonner était d'ignorer les fautes de chacun. Notre

crédulité fait la plus grande partie du mal. Souvent, on ne doit pas même écouter, parce que, dans certaines choses, mieux vaut être trompé que condamné à la défiance. Ne croyons qu'à ce qui frappe nos yeux, qu'à l'évidence elle-même : et toutes les fois que nous reconnaîtrons que nos soupçons étaient vains, gourmandons notre crédulité : ces reproches nous feront contracter l'habitude de ne pas croire trop aisément (*De la Colère*, liv. II, ch. XXII, XXIII et XXIV).

Se fier à tout le monde et ne se fier à personne sont deux défauts : mais il y a plus d'honnêteté dans l'un, et dans l'autre plus de sûreté (*Lettre* 3).

Le moindre bruit peut causer un malheur (PUBLIUS).

Il ne faut rien croire d'un esprit irrité (*Id.*).

On ne doit prêter que difficilement l'oreille à des accusations (*Id.*).

XIV.

Espérance. — Désespoir.

C'est une vertu bien énergique que celle qui n'est ébranlée qu'à la dernière extrémité (PUBLIUS).

L'espoir de la récompense est la consolation du travail (PUBLIUS).

Oui ! combien est redoutable celui qui regarde comme chose plus sûre de mourir (*Id.*) !

Il n'y a que l'innocent, qui dans le mal, ait coutume d'espérer le bien (*Id.*).

XV.

Amour en général.

L'amour commence, mais ne peut finir quand on veut (PUBLIUS).

Un amant irrité se ment beaucoup à lui-même (*Id.*).

Un amant sait ce qu'il désire, il ne voit pas ce qui est sage (*Id.*).

Les soupçons d'un amant sont les rêves d'un homme éveillé (*Id.*).

L'amour ne peut être étouffé, il peut s'éteindre (*Id.*).

Que vos larmes apaisent la colère de qui vous aime (*Id.*).

Aimer et être sage, un Dieu le pourrait à peine (*Id.*).

En amour, qui fait la blessure, la guérit (*Id.*).

L'amour est un sujet d'inquiétude oisive (*Id.*).

Il vaut mieux aimer après avoir jugé que juger après avoir aimé (*Id.*).

En amour, la colère est toujours menteuse (*Id.*).

Si vous voulez qu'on vous aime, aimez (*Id.*).

XVI.

Amour de soi-même.

Je l'avoue, l'homme a pour son corps une prédilection naturelle : je l'avoue, il en a reçu la tutelle : je ne nie pas qu'il doive en prendre soin, mais qu'il doive en être l'esclave, cela est faux. On se donne en effet bien des maîtres, en s'asservissant au corps, en craignant à l'excès pour lui, en rapportant tout à lui. Voici la règle de notre conduite : nous ne devons pas vivre pour le corps, mais nous ne pouvons pas vivre sans le corps. Un amour immodéré du corps ronge de soucis, accable d'inquiétudes, expose aux affronts. La vertu n'a plus de prix pour qui le corps en a trop. Donnons-lui les soins les plus empressés, de telle sorte cependant que quand l'exigent la raison, l'honneur, le devoir, on soit prêt à le jeter dans les flammes (*Lettre* 14).

Une seule chaîne nous retient, c'est l'amour de la vie. Sans la briser entièrement, il faut l'affaiblir de telle sorte qu'au besoin, elle ne soit pas un obstacle, une barrière qui nous empêche de faire sur-le-champ ce qu'il nous faut faire et quand il faut le faire (*Lettre* 26).

Je suis trop grand, et né pour de trop grandes choses, pour être l'esclave de mon corps; de ce corps qui, à mes yeux, n'est qu'un lien jeté autour de ma liberté. Aussi, je l'oppose à la fortune, pour arrêter ses traits, et je n'en laisse par son moyen arriver aucun à moi. Jamais cette chair ne me poussera à la crainte; jamais elle ne me fera descendre à des subterfuges indignes d'un homme de bien : jamais je ne mentirai n l'honneur

de ce misérable corps. Quand bon me semblera, je me séparerai de lui : mais tant que nous serons attachés l'un à l'autre, il n'y aura point d'égalité entre nous; l'âme aura toute l'autorité. Le mépris du corps est la garantie de la liberté. Pour en revenir à mon sujet, la contemplation de la nature dont je parlais tout à l'heure contribue beaucoup aussi à nous donner cette liberté. En effet, tout dérive de Dieu et de la matière. Dieu commande, et la matière qui l'environne lui obéit et se range sous sa loi. Or l'être actif, c'est-à-dire Dieu, est plus puissant que la matière qui subit sa loi. La place que Dieu occupe dans l'univers, l'âme l'occupe chez l'homme : ce qui là est matière, chez nous est le corps. Que la substance la moins noble soit donc soumise à la meilleure (*Lettre* 65).

XVII.

Amour du monde et des choses périssables. — Leur mépris.

On peut tout mépriser, mais personne ne peut tout posséder. La plus courte voie pour être riche, c'est le mépris de la richesse (*Lettre* 62).

Si vous voulez être heureux, si vraiment vous voulez être homme de bien, consentez à ce que certaines gens vous méprisent (*Lettre* 71).

Il faut entendre sans s'émouvoir les injures des ignorants, et dès lors qu'on marche à la vertu, il faut savoir mépriser le mépris même (*Lettre* 76).

Est-il un lieu dérobé où ne pénètre pas la crainte de la mort? Est-il un refuge assez fortifié, placé assez haut, pour que la douleur n'y vienne pas jeter l'épouvante? Quelque part que vous vous cachiez, les misères humaines vous menaceront. Au dehors nous sommes obsédés par des ennemis qui cherchent à nous surprendre ou à nous tourmenter; au dedans, par les passions qui fermentent au milieu même de la solitude. Il faut donc nous faire un rempart de la philosophie : c'est un mur impénétrable que la fortune avec toutes ses machines ne peut emporter. Elle s'est placée dans un lieu impénétrable l'âme qui a renoncé aux objets

extérieurs, et qui s'est fait une citadelle en elle-même. Toute espèce de trait est sans force contre elle. La fortune n'a pas les bras aussi longs qu'on le pense; elle ne saisit que ceux qui s'attachent à elle (*Lettre* 82).

Laissez-là tous les objets après lesquels on court! Laissez-là les richesses, qui sont un danger ou un fardeau pour ceux qui les possèdent! Laissez-là les voluptés du corps et de l'âme! elles énervent et amollissent. Laissez-là l'ambition! chose toute gonflée de vent et de fumée qui ne connaît point de bornes, qui craint tout autant ceux qui sont devant et ceux qui sont derrière elle qui est tourmentée par l'envie, et même doublement: et vous savez quelle misère c'est d'être envieux et d'être envié. On ne s'élève au faîte des honneurs que par un sentier escarpé. Mais si vous voulez vous transporter dans cette sublime région d'où l'on domine la fortune, vous verrez sous vos pieds tout ce qu'on regarde comme haut placé: et cependant, c'est par un chemin tout uni que vous serez arrivé au faîte (*Lettre* 84).

Je me souviens qu'Attale disait au milieu de nos applaudissements: « Les richesses m'en ont longtemps imposé. Je restais interdit dès que quelque chose d'elles me frappait ici ou là de leur éclat. Je pensais que ce qui était caché, ressemblait à ce que je voyais: mais dans une fête d'apparat, je vis toutes les richesses de la ville, tout ce qu'il y avait de vaisselle d'or et d'argent. Des teintures éclatantes qui surpassaient le prix de ces métaux, des étoffes apportées non-seulement des pays situés au delà de nos frontières, mais au delà même de celles des ennemis. D'un côté, des légions d'esclaves des deux sexes, éclatants de luxe et de beauté; de l'autre, tout ce qu'étalait, dans une fastueuse revue, la fortune du peuple-roi. Que fait-on, pensais-je, en tout ceci, qu'attiser dans les âmes le feu déjà si ardent de la cupidité? Que veut dire cet or qu'on étale? Nous serions-nous rassemblés pour apprendre l'avarice? Pour moi, je le jure, j'emporte d'ici bien moins de désirs que je n'en apportais. Oui, je méprisai les richesses, moins encore comme superflues que comme puériles. Avez-vous remarqué combien il a suffi de peu d'heures pour que cette marche, d'ailleurs si lente, si habilement combinée, achevât

de s'écouler? Voici donc ce que je me dis à moi-même, chaque fois que pareille chose vient frapper mes yeux, chaque fois que je rencontre un splendide palais, un brillant cortége d'esclaves, des litières soutenues par des porteurs de la plus belle figure: « Qu'admires-tu là? D'où vient ton étonnement? Ce n'est qu'une vaine pompe : ce sont choses que l'on montre, et dont on ne jouit pas, qui flattent un moment et qui passent. Cherche plutôt les véritables trésors, apprends à te contenter de peu; et plein de courage et de grandeur d'âme, écriez-vous: « Ayons de l'eau, ayons du pain, et luttons de félicité avec Jupiter lui-même. » Et de grâce, luttons même sans cela. Honte à qui place son bonheur dans l'or et l'argent! honte encore à celui qui le place dans le pain et l'eau! Mais que faire, si ces deux choses nous manquent? Vous me demandez le remède à de telles privations? La faim amène le terme de la faim. Sans cela, qu'importe la grandeur ou l'exiguïté des besoins qui vous font esclave? Qu'importe le plus ou le moins, quand la fortune peut vous refuser le tout? Ce pain et cette eau même dépendent du caprice d'autrui. Or l'homme libre n'est pas celui sur qui la fortune a peu de pouvoir, mais bien celui sur qui elle n'en a point du tout. Encore une fois, il faut que vous ne désiriez rien, si vous voulez défier Jupiter qui ne désire rien. Ce qu'Attale vous recommandait, la nature le commande à tous les hommes. Si vous voulez fréquemment méditer ces leçons, vous saurez par elles être heureux, plutôt que le paraître; et heureux à vos yeux, plutôt qu'à ceux des autres (*Lettre* 10).

Si nous sommes sages, nous découvrirons la perversité et l'engourdissement fatal d'une âme vicieuse, malgré la pompe éblouissante des richesses qui rayonne autour d'elles, et malgré le faux jour que répandent sur nos yeux les honneurs et la puissance. Alors, il nous sera permis de comprendre combien est méprisable ce que nous admirons, comme des enfants qui attachent un grand prix à leurs jouets. Car ils préfèrent à leurs parents, à leurs frères, des colliers achetés avec une pièce de menu cuivre. Entre eux et nous, dit Ariston, quelle est la différence? Ce sont des tableaux, des statues qui nous passionnent, et nos folies coûtent

plus cher. Ils trouvent sur le rivage des cailloux polis et offrant quelque bigarrure, les voilà heureux : nous le sommes, nous, des veines de ces énormes colonnes que nous envoient, soit les sables d'Egypte, soit les déserts africains, pour soutenir quelque portique, ou une salle capable de contenir un peuple de convives. Nous admirons des murs plaqués de feuilles de marbre : bien que nous sachions quels vils matériaux elles cachent, nous en imposons à nos yeux. Et quand nous revêtons d'or nos lambris, qu'est-ce autre chose que de prendre plaisir à se mentir à soi-même ? Car nous n'ignorons pas que sous cet or se cache un bois grossier. Mais il n'y a pas que nos murs et nos lambris qui brillent au dehors d'une mince décoration : tous ces gens que vous voyez s'avancer la tête haute n'ont que le vernis du bonheur. Examinez, et vous verrez combien, sous cette légère écorce de dignité, il se loge de misères ! La même chose qui fait tant de magistrats et de juges, s'empare des magistrats et des juges : c'est l'argent qui, depuis qu'il a commencé à être tant en honneur, a fait disparaître le véritable honneur. Devenus tour à tour marchands et marchandises, nous ne nous informons plus du mérite des choses, mais de ce qu'elles coûtent : Pour de l'argent, nous sommes honnêtes gens; pour de l'argent, nous sommes fripons [1]. Nous suivons la vertu tant qu'il y a quelque profit, prêts à suivre une route contraire, si le crime nous promet de plus grands avantages. Nos parents nous ont appris à admirer l'or et l'argent, et la cupidité qui a été semée en nous dès l'âge le plus tendre, a pris racine en nous, a grandi avec nous. Ensuite le peuple entier, peu d'accord sur tout le reste, s'accorde sur ces objets : tout le monde les regarde avec respect, les souhaite pour les siens, les consacre aux Dieux en signe de reconnaissance, comme les choses les plus précieuses que l'on trouve sur la terre. Enfin, nos mœurs sont déchues à tel point, que la pauvreté est une malédiction et un opprobre, méprisée du riche, en horreur au pauvre. Outre cela, viennent les poëtes qui, dans leurs vers,

[1] Le texte de Grenade porte : *Ad misericordiam impii :* Leçon qui change entièrement le sens. On pourrait traduire : tendres quand il s'agit de gagner ; impitoyables, quand il s'agit de faire une bonne œuvre.

attisent nos passions, en préconisant les richesses comme la gloire unique et le plus bel ornement de la vie. Les Dieux immortels ne leur semblent pouvoir donner ni posséder rien de meilleur. « Le palais du soleil, élevé sur de hautes colonnes, reluisait d'or scintillant. » (Ovide). Voyez son char. « L'essieu du char était d'or, le timon était d'or, le cercle des roues était d'or, les rayons d'argent » (Ovide). Enfin, le siècle qu'ils nous peignent comme le plus heureux, ils l'appellent *siècle d'or*. Et chez les tragiques grecs, il ne manque pas de héros qui vendent à intérêt leur conscience, leur vie, leur honneur.

« Que l'on m'appelle scélérat, pourvu qu'en même temps on m'appelle riche. Est-il riche? c'est la question que fait tout le monde. Est-il vertueux? personne ne le demande. D'où et comment lui vient sa fortune, on ne s'en inquiète point : on demande seulement : Combien a-t-il? Partout un homme n'est estimé qu'en proportion des biens qu'il possède. Vous voulez savoir ce qui, à nos yeux, passe pour honteux : c'est de ne rien avoir. Riche, je je veux vivre ; pauvre, je veux mourir. Il meurt heureux, celui qui, à sa dernière heure, gagne encore de l'argent. L'argent est pour les humains le bien par excellence. On ne peut lui comparer ni la douceur d'avoir une bonne mère, ni le plaisir d'avoir une douce progéniture, ni même un père dont les droits sont sacrés. »

Quand ces derniers vers, qui sont d'Euripide, furent récités au théâtre, le peuple entier se leva tout d'un élan pour proscrire et l'auteur et la pièce : mais Euripide, se précipitant sur la scène, pria les spectateurs d'attendre et de voir quelle serait la fin de cet admirateur de l'or. Dans cette tragédie, Bellérophon était puni comme l'est tout homme cupide dans le drame de sa vie. Car, jamais l'avarice n'évite son châtiment, bien qu'elle même déjà se punisse assez. Oh! que de larmes, que de travaux elle coûte! malheureuse par les choses qu'elle désire, malheureuse par celles qu'elle acquiert. Et puis les inquiétudes journalières qui torturent chacun selon la mesure de son avoir. Il est plus dur encore de posséder des richesses que de les acquérir. De quelles pertes n'a-t-on pas à gémir, pertes cruelles et qu'on se grossit encore. Enfin, le sort

aurait beau ne pas faire brèche à leur bien, pour les avares, ne point gagner c'est perdre. Le monde pourtant les dit heureux et riches et souhaitent d'amasser autant qu'ils possèdent. Je l'avoue. Mais quoi? Croyez-vous qu'il y ait une condition plus fâcheuse que d'être tout à la fois et malheureux et envié? Ah! si ceux qui désirent des richesses, allaient consulter les riches; si ceux qui veulent des honneurs consultaient les ambitieux qui ont atteint le faîte des dignités, on changerait certes de souhaits, en voyant former de nouveaux désirs et réprouver les premiers. Car il n'est point d'homme que sa prospérité, vînt-elle au pas de course, satisfasse jamais. Il ne sait que se plaindre et de ses projets et de leurs résultats; et il préfère toujours ce qu'il a quitté. C'est pourquoi, la philosophie vous donnera cet avantage qu'en vérité je regarde comme le plus grand, de ne jamais vous repentir de vous-même. Ce qui peut vous mener vers cette félicité solide que nulle tempête n'ébranlera, ce ne sont point d'heureux enchaînements de mots, des périodes coulantes et flatteuses. Que les mots aillent comme ils voudront, pourvu que l'âme garde son harmonie et sa grandeur; pourvu que ferme dans ses principes, s'applaudissant de ce qui la fait blâmer des autres, elle juge de ses progrès par sa conduite et mette toute sa science à ne rien désirer, à ne rien craindre (*Lettre* 115).

C'est un grand bien, mon cher Lucilius, c'est un avantage assuré, c'est être indépendant que de n'avoir rien à demander et de s'éloigner de tous comices où préside la fortune. N'est-il pas bien doux, dites-moi, quand les tribus sont convoquées, quand les candidats attendent avec inquiétude leur sort dans les temples voisins, tandis que l'un promet de l'argent, que l'autre en fait le dépôt authentique, et qu'un troisième use, à force de baisers, les mains de ceux à qui il ne voudrait pas laisser toucher les siennes, s'il avait obtenu la place qu'il sollicite; enfin, tandis que tous attendent dans l'anxiété la voix du crieur public, n'est-il pas bien doux de rester à l'écart, impassible témoin de ces marchés publics, sans acheter ni vendre quoi que ce soit. Mais de quel plaisir plus grand encore ne doit pas jouir celui qui voit d'un œil calme, non plus ces assemblées prétoriennes ou consulaires,

mais ces grandes assemblées où les uns briguent des charges annuelles, les autres de perpétuels pouvoirs : ceux-ci des guerres heureuses ou des triomphes ; ceux-là des richesses ; tels, une postérité, d'autres enfin la santé pour soi et les siens ! Généreuse est l'âme qui seule ne demande rien, ne courtise personne, et qui peut dire : « Je n'ai rien, ô fortune, de commun avec toi : je ne me mets pas à ta merci. Je sais que tes exclusions sont pour les Catons, tes choix pour les Vatinius. Je ne te demande rien. » C'est ainsi qu'on détrône l'aveugle déesse.

J'aime à correspondre ainsi avec vous, et à exploiter une matière toujours neuve, quand de toutes parts nous voyons s'agiter ces milliers d'ambitieux qui, pour emporter quelque désastreux désavantage, courent à travers tant de maux à un nouveau mal, convoitent ce que bientôt ils vont fuir, ou du moins dédaigner. Car quel homme eût jamais assez de ce même succès dont le désir seul lui avait semblé téméraire ? La prospérité n'est pas, comme on se l'imagine, avide de jouissances ; elle en est pauvre : aussi ne rassasie-t-elle personne. Vous croyez les objets de vos désirs fort élevés, parce que vous les voyez de loin : mais pour celui qui a pu les atteindre, ils sont de peu de valeur. Je suis bien trompé, s'il ne cherche à monter plus haut encore : ce que vous prenez pour le sommet, n'est qu'un degré. Mais l'ignorance du vrai est la cause des maux que tout le monde éprouve : trompé par de faux bruits, on s'y porte comme vers des biens. Ensuite, après les avoir obtenus par une infinité de traverses, on voit que ce sont des maux, ou des vanités, ou des choses bien au-dessous de ce qu'on avait espéré. Les hommes pour la plupart, admirent des objets dont la distance les abuse, et prennent d'ordinaire tout ce qui est grand pour des biens. (*Lettre* 118).

Pour moi, le conseil sur lequel j'insisterai le plus, c'est que vous éleviez votre âme ; alors vous verrez que tous ces objets qui nous mettent en procès, en agitation, hors d'haleine, sont vils, abjects, indignes de l'attention d'un homme qui a de la noblesse et de la fierté. C'est surtout l'argent qui fait jeter les plus hauts cris : c'est lui qui surcharge les forums, qui met les pères aux prises avec leurs enfants, qui compose les poisons, qui arme du

glaive et les assassins et les légionnaires. C'est l'argent qui est le plus souvent arrosé de notre sang. C'est pour lui que les nuits des maris et des femmes sont troublées par de cruelles dissensions; c'est pour lui que la foule assiége les tribunes des magistrats. Les rois n'exercent des cruautés, ne commettent des rapines, ne renversent des villes élevées par les travaux d'un grand nombre de siècles, que pour chercher l'or et l'argent dans les cendres des cités. Quand vous m'apporteriez l'argent provenu de tous les métaux, quand vous exposeriez à la lumière tous les trésors qui sont cachés, tout ce riche amas me paraîtrait peu fait pour émouvoir un homme de bien. Combien sont ridicules la plupart des objets qui nous font pleurer ! Croyez-moi, ils sont bien frivoles la plupart des motifs qui nous irritent si fort, comme ceux qui poussent les enfants à se quereller et à se battre. Toutes ces choses qui nous occupent tristement, n'ont rien de grand ni de sérieux. Votre colère et votre délire, vous dis-je, ne viennent que de ce que vous attachez beaucoup de prix à ce qui n'en a pas. Une rue étroite excite des querelles entre les passants : une longue et large route ne fait pas même heurter un peuple entier. Il en est de même des objets de vos désirs : ils sont si peu de chose, que l'un ne peut en jouir sans les ravir à l'autre : de là ces disputes et ces combats entre les concurrents (*De la Colère,* liv. III, ch. XXXII, XXXIII, XXXIV et XXXV).

Vos parents vous ont souhaité beaucoup de biens : quant à moi, c'est le contraire, de tous ces biens dont ils vous ont souhaité l'abondance, je vous en souhaite le mépris (*Lettre* 32).

Celui qui a renfermé tous les biens dans la vertu, a le bonheur au dedans de lui-même : mais quiconque connaît d'autres biens, tombe au pouvoir de la fortune, et dépend du caprice d'autrui. L'un est affligé de la perte de ses enfants, l'autre est inquiet de leur maladie, un autre est triste de leur honte ou de quelque infamie qu'ils auront encourue. Vous verrez celui-ci tourmenté d'amour pour la femme de son voisin, celui-là pour la sienne. Il est des gens que le défaut de succès consterne, il en est d'autres que les honneurs importunent. Mais, parmi ce peuple de malheureux, la classe la plus nombreuse est celle de ceux qu'agite la

crainte de la mort, qui menace l'homme de toutes parts : car il n'existe rien d'où elle ne puisse venir. Aussi, comme si l'on se trouvait en pays ennemi, faut-il être toujours en garde, et tourner la tête au moindre bruit. Si cette crainte n'est bannie du cœur, il faut vivre dans des alarmes, dans des palpitations continuelles. On trouvera à chaque pas des hommes exilés, ruinés ; on trouvera des malheureux qui ont fait naufrage, ou d'autres dont le sort diffère peu du leur : tous les esprits sont alarmés des maux soudains qui arrivent aux autres ; et comme les oiseaux sont effrayés par le son même d'une fronde vide, ainsi de nous ; nous tressaillons non pas seulement au coup qui nous frappe, mais même au seul bruit de ce qui ne nous frappe pas. — Il n'y a donc point de bonheur pour l'homme livré à cette opinion : le bonheur ne se trouve qu'où il n'y a pas de crainte. On vit malheureux quand on est entouré de soupçons. Quiconque s'est abandonné aux combinaisons du hasard, s'est préparé pour lui-même une source de troubles sans nombre dont il ne pourra jamais se tirer. Il n'est qu'une seule voie pour se mettre en sûreté, c'est de mépriser tous les objets extérieurs, et de s'en tenir à la vertu (*Lettre* 74).

Il n'y a rien de grand sur la terre qu'une âme qui sait mépriser ce qui paraît grand (Publius Syrus).

Celui qui meurt par amour pour l'argent ou le plaisir, montre qu'il n'a jamais vécu pour lui-même (*Id.*).

XVIII.

Zèle qui provient de la vertu.

Toutes les fois qu'Héraclite paraissait en public, à la vue de cette foule qui vivait ou plutôt qui se perdait si misérablement, il pleurait, il gémissait sur le sort de tous ces hommes qui se présentaient à lui avec un air heureux et satisfait : c'étaient les larmes d'une âme sensible, mais faible : et lui-même méritait qu'on pleurât sur lui. Démocrite, au contraire, ne se montrait jamais en public sans rire, tant rien ne lui paraissait sérieux de ce qu'on faisait sérieusement. Où trouver donc à placer la colère,

puisque tout est ridicule ou déplorable? Le sage ne prendra point d'humeur contre ceux qui pèchent : pourquoi? parce qu'il sait qu'on ne naît pas sage, mais qu'on le devient : il sait que chaque siècle n'en produit qu'un très-petit nombre, parce qu'il connaît la condition de la vie humaine : et un homme sensé ne se fâche point contre la nature. Eh quoi? faudrait-il s'étonner que les buissons ne soient pas couverts de fruits, que les ronces et les épines n'offrent point quelques productions utiles à l'homme? On ne se met pas en colère contre les défauts que la nature elle-même justifie. Ainsi le sage, paisible et indulgent pour les erreurs, fait pour réformer les vices et non pour être l'ennemi des vicieux, se dit, tous les jours, en sortant de sa maison : Je vais rencontrer bien des hommes livrés au vin, bien des débauchés, bien des ingrats, bien des avares, bien des ambitieux; et il regardera tous ces infortunés avec l'indulgence d'un médecin pour ses malades. Un pilote dont le vaisseau fracassé fait eau de toutes parts, se met-il en colère contre les matelots et le navire? Non certes; il remédie plutôt au mal, il empêche l'eau d'entrer d'un côté, il la pompe de l'autre, il bouche les ouvertures visibles, il prévient par un travail continu l'effet de celles qui sont cachées qui imperceptiblement attirent l'eau à fond de cale, il n'interrompt point ses efforts, bien que l'onde revienne à mesure qu'on la vide. Il faut de prompts secours contre des maux continus et qui se reproduisent sans cesse, non pour les faire finir, mais pour les empêcher de prendre le dessus (*De la Colère,* liv. II, ch. x).

Quelqu'un est-il accusé d'avoir mal parlé de vous? rappelez-vous si vous n'avez pas commencé, rappelez-vous de combien d'autres vous avez médit. Songeons, dis-je, qu'on ne fait que nous rendre la pareille. L'attrait d'un bon mot a entraîné celui-ci: celui-là n'a pas voulu nous nuire : mais malheureusement il y avait quelque chose qu'il ne pouvait obtenir, sans nous écarter de son chemin. Souvent même l'adulation nous offense en nous flattant. Si l'on voulait se rappeler combien de fois l'on a été soi-même la victime de soupçons mal fondés : combien de fois le hasard a donné l'air de l'insulte aux services mêmes qu'on voulait rendre; combien de gens on a fini par aimer, après les avoir

détestés, on pourrait très-bien ne pas se mettre sur-le-champ en colère, surtout si, à chaque grief, on se disait à part soi : J'en ai fait tout autant. Mais où trouver un juge assez équitable pour cela? Celui qui voudrait jouir des femmes de tous les maris, qui n'a d'autres motifs pour aimer une femme, que de savoir qu'elle est celle d'un autre, celui-là même ne souffre pas qu'on regarde la sienne. Celui qui exige la probité dans les autres, est lui-même sans probité : il s'irrite contre le mensonge, et se permet le parjure; et tout calomniateur qu'il est, il ne supporte qu'avec beaucoup de peine qu'on lui intente un procès. Les défauts d'autrui sont sous nos yeux, et nous portons les nôtres sur le dos. Il arrive de là qu'un père châtie un fils de ses débauches, tout étant plus débauché que lui. On n'accorde rien aux passions d'autrui, tandis qu'on ne refuse rien aux siennes : un tyran sévit contre un homicide, et un sacrilége punit un voleur. Ce n'est pas aux fautes qu'en veulent la plupart des hommes, mais à ceux qui les commettent. Quelque retour sur nous-mêmes nous rendra plus modérés : demandons-nous à nous-mêmes : N'avons-nous jamais commis les mêmes fautes? Ne sommes-nous jamais tombés dans les mêmes égarements? Serait-il avantageux pour nous que des actions de cette nature fussent punies?... Le plus grand remède à la colère, c'est de différer (*De la Colère,* livre II, ch. XXVIII).

XIX.

Amour et haine pour le prochain.

Je vais vous indiquer un philtre d'amour où il n'entre ni plantes, ni drogues, ni enchantements : Aimez, on vous aimera. Le philosophe Attale avait coutume de dire qu'il était plus agréable de faire un ami, que d'en avoir un tout fait : comme un peintre aime mieux composer, qu'avoir composé son tableau. Cette inquiétude, ces soins de la composition inspirent une douce joie au fort même du travail. Le plaisir n'est plus le même, quand l'ouvrage a reçu la dernière main : on ne jouit plus que des fruits de l'art; en peignant, on jouissait de l'art même. Plus utile est

l'adolescence des fils, mais plus remplie d'agréments est leur enfance (*Lettre* 9).

On vit en commun. Quelqu'un ne peut être heureux, quand il n'envisage que soi et rapporte tout à son propre intérêt. Si vous voulez vivre pour vous, vivez aussi pour les autres (*Lettre* 48).

Voici une autre question : Comment faut-il agir envers les hommes? Qu'entendons-nous par là? Quels sont les préceptes que nous donnons? D'épargner le sang humain? N'est-ce pas bien peu que de ne pas vous rendre nuisible, quand vous devriez être utile? La belle gloire pour un homme d'être humain envers un autre homme! Ordonnons de tendre la main au naufragé, de montrer le chemin au voyageur égaré, de partager son pain avec celui qui a faim. Mais pourquoi m'arrêterai-je au détail de tout ce qu'il faut faire ou éviter, quand je puis, en peu de mots rédiger la formule générale des devoirs de l'humanité? « Cet univers que vous voyez, et dans lequel sont renfermés le ciel et la terre, cet univers est un : nous sommes les membres d'un grand corps. La nature, en nous formant des mêmes éléments et pour les mêmes fins, nous a rendus frères : c'est elle qui nous a liés les uns aux autres par un attachement mutuel, et nous a faits sociables : elle qui a établi la justice et l'équité : c'est en vertu de ses lois, qu'il est plus malheureux de faire le mal que d'en recevoir : c'est d'après son ordre, que nos mains doivent être prêtes à secourir nos semblables. Ayons toujours dans le cœur et la bouche cette maxime : Je suis homme, et rien de ce qui touche l'homme ne m'est indifférent. Unissons-nous [1] : nous sommes nés pour vivre en commun. Notre société ressemble à une voûte qui tomberait, si ses diverses parties ne se prêtaient un support mutuel » (*Lettre* 95).

La bienveillance est la plus proche parenté (Publius Syrus).

Sachez qu'il a beaucoup de vertus, celui qui aime celles des autres (*Id.*).

[1] Texte de Louis de Grenade : *Cœamus!*

XX.

Amour pour les ennemis.

J'ai de grands ennemis : eh bien, de même que contre les bêtes féroces et contre les serpents vous cherchez de quoi vous prémunir, de même contre vos ennemis vous devez chercher des secours au moyen desquels vous les éloigniez, ou vous les apaisiez, ou ce qui est bien préférable, vous leur soyez agréable (*Livre des remèdes du hasard*).

L'ennemi le plus à craindre est celui qui se cache dans notre cœur (Publius Syrus).

Le remède des injures est l'oubli (*Id*).

Votre sort est bien misérable, s'il n'a point d'ennemis (*Id.*).

Les haines cachées sont pires que les haines ouvertes (*Id.*).

Il est d'un ennemi d'offenser parce que l'on hait : mais plus odieux encore est de haïr, parce qu'on a offensé (*Id.*).

C'est faire preuve d'une grande force que de ne pas faire attention à celuiqui nous offense (*Id.*).

Bien que vous fassiez en sorte que personne ne vous haïsse à juste titre, toutefois il s'en trouvera toujours qui vous haïront (*Id.*).

Il est ridicule de perdre l'innocence par haine du coupable (*Id.*).

XXI.

Véritable amitié; fausse amitié.

Personne n'est élevé assez haut par la fortune, pour n'avoir pas d'autant plus besoin d'un ami, qu'il a moins besoin de tout le reste (*Des Bienfaits*, livre VI, ch. xxix).

Si vous considérez comme *votre ami* quelqu'un en qui vous n'avez pas la même confiance qu'en vous-même, vous vous trompez grandement, et vous ne connaissez pas toute la portée de la véritable amitié. Quant à vous, que votre ami participe à toutes vos délibérations; mais que d'abord il en ait été l'objet. Après l'amitié, c'est la confiance; mais avant elle, c'est le discernement.

Ceux-là agissent à contre-sens et confondent les devoirs qui, contrairement au précepte de Théophraste, se lient avant de connaître, pour rompre ensuite, quand ils connaîtront. Réfléchissez longtemps, pour savoir si quelqu'un doit être votre ami. Quand il vous aura plu qu'il le soit, ouvrez-lui alors votre âme tout entière : ayez autant d'abandon avec lui qu'avec vous. Vivez, je le veux, de telle sorte, que vous ne vous confiiez rien à vous-même, que vous ne puissiez même le confier à votre ennemi. Si vous croyez votre ami fidèle, il le sera. Certains, en effet, ont enseigné à tromper, en craignant de l'être; et en les soupçonnant, ils ont donné aux autres le droit d'être infidèles (*Lettre* 3).

Si le sage se suffit à lui-même, toutefois, il veut avoir un ami, ne fût-ce que pour cultiver l'amitié, pour ne pas laisser en friche une si belle vertu. Il le veut, non pas comme le dit Epicure, pour avoir quelqu'un qui veille à son chevet pendant sa maladie, qui le soutienne dans les fers ou la pauvreté : s'il veut un ami, c'est pour l'assister lui-même, l'arracher des mains des ennemis qui l'entourent de toutes parts. Ne voir que soi, ne se lier que pour soi, est un mauvais calcul : l'amitié s'en ira comme elle est venue. On a pris un ami pour en être secouru dans les fers ; au premier bruit des chaînes, il fuira. Ce sont de ces amitiés de circonstances, comme le peuple les appelle. Une liaison formée par l'intérêt, dure aussi longtemps que son motif subsiste. C'est ainsi qu'autour des hommes opulents on voit une foule d'amis : autour des gens ruinés, une vaste solitude. Les amis disparaissent au moment de l'épreuve. De là, tant d'odieux exemples d'amis abandonnant leurs amis par crainte, les trahissant même par lâcheté. Il faut bien que la fin réponde au commencement. On s'est lié d'abord par intérêt, on trouvera plus tard quelque profit à rompre, comme on en a trouvé un autre que l'amitié elle-même pour s'engager. Quel est mon but en prenant un ami ? C'est d'avoir pour qui mourir, qui suivre en exil, qui sauver aux dépens de nos jours. Cette amitié dont vous me parlez n'est pas amitié, mais trafic : l'intérêt en est le mobile; le profit, le but (*Lettre* 9).

Le souvenir de mes amis m'est doux et agréable, même après

leur mort : car en les possédant, je m'attendais à les perdre ; en les perdant, je croyais encore les posséder. Faites donc, mon cher Lucilius, ce qu'exige votre équité. Cessez de mal interpréter les bienfaits de la nature : elle vous a ôté un ami, mais elle vous l'avait donné. Je vous écris ceci, moi qui ai pleuré avec tant de larmes mon cher Annæus Sérénus, de sorte que, et j'en rougis, on peut me compter parmi ceux que la douleur a vaincus. Aujourd'hui cependant, je condamne ma conduite passée et je comprends que la grande cause de ma tristesse fut que je ne m'étais jamais douté qu'il pût mourir avant moi. Je ne voyais qu'une chose : j'étais son aîné, et son aîné de beaucoup, comme si le destin suivait l'ordre des âges ! Pensons donc, mon cher Lucilius, que bientôt nous serons là où nous nous attristons qu'il soit déjà. Et peut-être, si là-dessus l'opinion des sages est vraie, si vraiment un asile nous est ouvert après la mort, celui que nous croyons perdu pour nous, n'a-t-il fait que nous précéder (*Lettre* 63).

J'ai perdu un ami : cherchez-en un autre, et cherchez-le où vous puissiez le trouver. Cherchez parmi les arts libéraux, au milieu de fonctions sages et honnêtes, cherchez-le dans le travail. Ce n'est pas à une table qu'on cherche un ami : cherchez quelqu'un qui soit sobre. J'ai perdu un ami. Ayez bon courage : si vous en avez perdu un, rougissez-en ; si c'était votre unique, pourquoi alors, dans une tempête aussi grande que celle de la vie, ne vous teniez-vous qu'à une seule ancre (*Livre des Remèdes*) ?

Rien ne fait autant de plaisir à l'âme qu'une amitié fidèle. Quel bonheur de trouver un homme dans le sein duquel nous pouvons déposer en sûreté tous nos secrets, sur la discrétion duquel nous comptons encore plus que sur la nôtre : un homme dont la conversation soulage nos inquiétudes, dont les avis nous décident pour le parti le plus sage, dont la gaieté dissipe notre tristesse, dont enfin la vue seule nous réjouit ! Aussi faut-il les choisir le plus exempts de passions qu'il est possible : car le vice est contagieux, il se communique de proche en proche, et le contact seul en est dangereux (*De la Tranquillité de l'âme*, ch. VII).

La prospérité fait des amis, l'adversité les éprouve (PUBLIUS SYRUS).

La conformité des esprits est la plus proche parenté (*Id.*).

Il n'y a point de petite maison, quand elle peut recevoir beaucoup d'amis (*Id.*)[1].

Venez en aide à la pauvreté d'un ami; que dis-je? allez plutôt au devant (*Id.*).

Avertissez vos amis en secret; louez-les en public (*Id.*).

Ayez dans la recherche de vos amis un soin si attentif, que vous ne commenciez pas à aimer ce que dans la suite vous pourriez haïr (*Id.*).

Rien de plus honteux que d'agir en ennemi avec celui auprès duquel vous avez vécu enami (*Id.*).

Agissez avec votre ami comme si vous pensiez qu'il pût devenir votre ennemi (*Id.*).

XXII.

Paix. — Concorde.

Jamais le sage ne provoquera le courroux des grands : mais il se détournera, comme on cherche sur mer, à éviter la tempête. Il nous faut faire attention comment même nous pourrons nous garantir d'attaques du côté du peuple. Tout d'abord, ne désirons rien de ce qui pourrait brouiller deux concurrents : ensuite, ne possédons rien de ce qui pourrait enrichir un ravisseur. Faites espérer le moins de dépouilles possible de vous. On ne verse pas le sang humain pour le plaisir de le verser. Un voleur laisse passer l'homme qui n'a rien, et le pauvre est en paix même sur une route dangereuse. Le sage ne heurtera point les mœurs publiques, et n'attirera pas sur lui les regards du peuple par la singularité de sa vie. Quoi donc? sera-t-on toujours en sûreté avec ce plan de conduite? Je ne puis pas plus vous le promettre, que promettre la santé à un homme tempérant, et pourtant la

[1] Le texte de Louis de Grande est un peu différent de celui de Publius : *Nulla pusilla domus quæ multos recipit amicos. Nulla, quæ multos amicos recipit, angusta est domus.*

santé est le fruit de la tempérance. S'il périt des vaisseaux dans le port, que croyez-vous qu'il arrivera en pleine mer? Combien le danger ne sera-t-il pas plus grand, dans l'agitation des affaires, pour celui à qui le repos même n'est pas une sauve-garde? On a vu des innocents périr : oui, sans doute, mais bien plus de coupables (*Lettre* 14).

M. Agrippa, homme d'un esprit vigoureux, et, entre tous ceux que les guerres civiles rendirent illustres et puissants, le seul que le peuple estimât heureux, disait souvent qu'il devait beaucoup à cette maxime : Par la concorde les plus petits établissements s'augmentent; la discorde renverse les plus grands. Cette maxime, disait-il, l'avait rendu excellent frère et excellent ami (*Lettre* 94).

L'accord rend puissants les faibles secours (Publius Syrus).

Que toujours la dissension vienne d'un autre, et la réconciliation de vous (*Id.*).

XXIII.

Guerre.

Quelle fureur nous agite, et nous pousse à nous détruire mutuellement? Nous volons à toutes voiles au-devant des guerres : nous nous exposons à un péril pour en chercher un autre. Nous bravons la fortune incertaine, la fureur des tempêtes insurmontable à tous les efforts humains, et une mort qui nous prive de l'espoir de la sépulture. La paix elle-même serait payée trop cher, s'il fallait l'acheter à ce prix. Maintenant, quand nous aurons échappé à tant d'écueils cachés, à tant de bas-fonds perfides, à tant de montagnes de vagues poussées précipitamment par les vents contre nos vaisseaux, à ces nuages sombres qui obscurcissent le jour, à ces nuits que se disputent l'ombre et la foudre, à ces tourbillons destructeurs des navires, quel fruit aurons-nous retiré de tant de travaux, de tant de craintes? Fatigués de tant de maux, quel port nous accueillera? La guerre, un rivage hérissé d'ennemis, des nations à massacrer, et qui entraîneront dans leur ruine une grande partie des vainqueurs, d'antiques

cités à livrer aux flammes. Pourquoi rassembler tant de peuples sous les armes? pourquoi lever ces nombreuses armées, ces cohortes rangées en bataille au milieu des flots? pourquoi troubler le repos des mers? La terre n'est-elle donc pas assez vaste pour notre destruction? Sans doute la fortune nous traite avec trop de bonté! elle nous a donné des corps trop vigoureux, une santé trop robuste! Le hasard ne nous décime pas assez durement! Tous, nous pouvons, à notre gré, fixer le nombre d'années que nous voulons vivre, et arriver doucement à la vieillesse. Courons donc à la mer, et appelons à notre aide un trépas trop tardif. Malheureux! que cherchez-vous? La mort? Elle est partout. Elle vous attaquera dans votre lit : mais au moins qu'elle vous attaque innocents. Elle vous surprendra dans votre demeure : mais qu'elle ne vous surprenne pas occupés de projets criminels. Quel autre nom, que celui de frénésie, donner à ce besoin cruel de porter au loin les alarmes, de fondre sur des inconnus, de dévaster tout ce qui se présente sans avoir d'outrage à venger, et comme des bêtes féroces, de tuer sans haïr? Celles-ci, du moins, agissent ou pour se venger, ou pour assouvir leur faim : mais nous, prodigues du sang d'autrui et du nôtre, nous fatiguons la mer, nous y lançons des navires, nous confions notre vie aux vagues, nous implorons des vents favorables; et ces vents favorables sont ceux qui nous mènent au carnage! Race corrompue, jusqu'où ne nous a pas entraînés notre fureur? C'est peu d'exercer ses fureurs dans le continent qu'on habite. Ainsi, cet extravagant roi de Perse envahit la Grèce, que son armée inonde, mais qu'elle ne peut vaincre. Ainsi Alexandre, qui a franchi la Bactriane et les Indes, veut connaître ce qui existe par delà la grande mer, et s'indigne que le monde ait pour lui des limites. Ainsi l'avarice fera de Crassus la victime des Parthes. Mais c'est donc à juste titre que l'on dira : Oui, la nature eût mieux traité l'homme, si elle eût empêché les vents de souffler, coupé court aux voyages de ces furieux, et fait une loi à tous de rester dans leur patrie. Au moins ne se porterait-on malheur qu'à soi et aux siens. Aujourd'hui, c'est trop peu des maux domestiques, il faut encore subir les maux que cause l'étranger. Un grand pas vers

la paix du monde eût été d'interdire les mers à l'homme. Cependant, je le répète, ce n'est pas de Dieu, de l'auteur de notre être, qu'il faut nous plaindre quand nous dénaturons ses bienfaits, quand nous en usons pour notre malheur (*Questions naturelles*, liv. V, ch. XVIII).

XXIV.

Pitié. — Aumône.

La pitié est le défaut d'une âme faible qui se soumet aux apparences des maux d'autrui [1]. Voilà pourquoi elle est très-connue des plus méchantes gens. Il y a des vieilles femmes et des femmelettes qu'émeuvent les larmes des plus criminels, et qui briseraient leurs fers, si elles le pouvaient. La pitié ne fait pas attention à la cause du malheur, mais au malheur lui-même; la clémence, au contraire, se range du parti de la raison. La pitié est voisine du mal; car elle en a et en tire quelque chose. Sachez que c'est être faible des yeux que de pleurer soi-même en voyant une fluxion sur les yeux d'un autre. Et certes sachez aussi que c'est autant une maladie, et non de la gaieté, de toujours sourire à ceux qui rient, et de bâiller aussi soi-même en voyant bâiller les autres.

La pitié se prépare de grands secours (PUBLIUS SYRUS).

Qui se hâte d'obliger un indigent, l'oblige deux fois (*Id.*).

L'aumône est moins utile à ceux qui la reçoivent, qu'à ceux qui la donnent (*Id.*).

La déception est moindre, quand le refus est prompt (*Id.*).

La pitié ne fait pas attention à la cause du malheur, mais au malheur lui-même (*Id.*).

Quiconque peut porter secours à quelqu'un qui va périr, et ne le fait pas, devient son assassin (*Id.*).

L'homme qui sent de la pitié pour le malheur d'un autre, fait un retour sur lui-même (*Id.*).

(Voyez, sur ce sujet, le chapitre *Libéralité*).

[1] L'auteur parle ici dans le sens des Stoïques.

XXV.

Consolation des affligés.

Vous ne pouvez nier que l'homme de bien ne soit animé du plus vif sentiment de piété à l'égard des Dieux : aussi, quoique ce soit qui lui arrive, il s'y soumettra avec calme. Car il y verra un effet de la volonté divine d'où émanent toutes choses.

La douleur est légère, quand l'opinion ne l'exagère point. Si on s'encourage en se disant : Ce n'est rien, ou du moins, c'est peu de chose; sachons l'endurer: cela va finir : on rend la douleur légère à force de la croire telle. Tout dépend de l'opinion. Ce ne sont pas seulement l'ambition, la débauche et l'avarice qui se règlent sur elle : la douleur même subit son empire : on n'est malheureux qu'autant qu'on le croit.

Quand tout ce que vous diriez serait vrai, c'est chose passée. A quoi bon ramener des douleurs qui ne sont plus et vous rendre malheureux parce que vous l'avez été? Il est naturel de se réjouir de la fin de ses maux. Il faut donc retrancher ces deux choses, la crainte du mal à venir et le souvenir du mal passé : l'un ne me touche déjà plus, l'autre ne me touche pas encore. C'est dans les situations pénibles que l'on doit dire : « Peut-être ce souvenir me sera-t-il doux un jour. » Combattons contre le mal de toute notre âme, car nous serons vaincus si nous cessons la lutte; nous le vaincrons, si nous nous raidissons contre lui. Mais la plupart des hommes agissent de telle sorte qu'ils attirent sur eux le malheur qu'ils devaient éloigner. Ce qui vous étreint, vous pèse, et vous écrase, si vous essayez de vous retirer et de vous y soustraire, vous suivra et tombera avec plus de force; tandis que si vous vous tenez ferme, et si vous voulez lutter contre son poids, vous la repousserez en arrière. Je sens, dites-vous, une grande douleur ! Comment ne la sentiriez-vous pas, si vous la supportez en femme? De même que l'ennemi est plus à craindre pour les fuyards, de même toute maladie imprévue a plus de prise sur ceux qui cèdent et qui reculent.

Il sera utile aussi de porter son esprit à d'autres pensées et de

le détourner de la douleur. Songez à tout ce que vous avez fait de bien, de courageux; considérez les bonnes parties de votre vie, et promenez votre souvenir sur tout ce qui a le plus excité votre admiration. Evoquez devant vous tous les hommes forts et qui ont triomphé de la douleur. Cessons de craindre la mort. Or nous y parviendrons, quand nous aurons reconnu les limites du bien et du mal; alors enfin, la vie ne nous ennuiera plus, et nous ne redouterons plus la mort (*Lettre* 78).

Il est inutile de se lamenter, si les lamentations ne servent à rien; et puis, il est injuste de se plaindre de ce qui est arrivé à un homme et qui attend tous les autres. Ensuite, il y a de la folie à se plaindre, quand il y a si peu de distance entre celui qu'on a perdu et celui qui le pleure. Et nous devons ici montrer d'autant plus de résignation, que nous suivons ceux que nous avons perdus. Considérez la vitesse de ce temps si rapide : songez au peu d'étendue de la carrière que nous parcourons avec tant de promptitude : examinez ce cortége du genre humain tendant au même but et qui n'est interrompu qu'à de petits intervalles, lors même qu'ils paraissent bien grands. Celui que vous regardez comme perdu a pris les devants. Qu'y a-t-il de plus ridicule que de pleurer celui qui est parti devant vous quand vous avez à suivre le même chemin? Pleure-t-on un événement qu'on savait inévitable? Mais, celui qui ne songe pas à la mortalité d'un homme s'en impose à lui-même. Pleure-t-on un événement que soi-même on reconnaissait indispensable? Quiconque se plaint de la mort d'un homme se plaint de son existence. La même loi lie tous les hommes : à celui qui a eu le bonheur de naître, il reste encore à mourir. Des intervalles nous séparent, la mort nous réunit. L'espace qui se trouve entre le premier jour et le dernier est variable et incertain. A considérer les peines de la vie, il est long, même pour l'enfant : sa vitesse, il est court, même pour le vieillard. Rien qui ne soit glissant et trompeur, et plus inconstant que la tempête (*Lettre* 99).

Vous mourrez : c'est la nature de l'homme, et non pas un châtiment [1]. Vous mourrez : je ne suis entré dans la vie, qu'à la con-

[1] On ne doit pas oublier qu'ici c'est un païen qui parle.

dition d'en sortir. Vous mourrez : c'est le droit des nations, rendre ce qu'on a reçu. Vous mourrez : la vie est un voyage ; lorsqu'on a longtemps marché, il faut enfin revenir. Vous mourrez : je pensais que vous me disiez quelque chose de nouveau. Je suis venu pour cela, je le fais, tous les jours m'y conduisent ; à ma naissance, la nature m'a tout d'abord posé ce terme. Quel sujet ai-je de m'indigner ? J'ai juré par ces paroles. Vous mourrez : il est absurde de craindre ce qu'on ne peut éviter ; on ne fuit pas la mort, même en l'éloignant. Vous mourrez : vous ne serez ni le premier ni le dernier : beaucoup m'ont précédé, tous me suivront. Vous mourrez : c'est la fin des fonctions humaines. Quel vieillard s'est affligé d'être mis à la retraite ? Où le monde passe, je passerai aussi. Quoi donc ? Ne sais-je pas que je suis un animal raisonnable et mortel ? C'est sous cette condition que tout s'engendre ; ce qui naît doit périr. Vous mourrez : qu'y a-t-il de si dur dans ce qui n'arrive qu'une fois ? Je sais que le bien d'autrui n'est pas le mien : c'est une dette que j'ai contractée avec la nature, je ne puis m'en plaindre.

Jeune homme, vous mourrez ? Peut-être la fortune me destine-t-elle à quelque malheur : à défaut de tout autre, ce sera du moins à la vieillesse. Jeune homme, vous mourrez ? Il ne faut pas examiner combien d'années on a vécu, mais combien il en a été accordé. Si je ne puis vivre davantage, voilà ma vieillesse. Vous resterez sans sépulture ? Que vous répondrai-je, sinon ce mot de Virgile : Le manque d'un tombeau est facile à supporter : si je ne sens rien, le manque d'un tombeau pour mon corps ne me touche point. Si j'ai le sentiment, tout tombeau est un tourment. Vous resterez sans sépulture ? Le ciel couvre celui qui n'a pas d'urne funéraire. Que m'importe que le feu ou une bête féroce me dévore, si le temps est la dernière sépulture de tout le monde ? Une tombe pour celui qui ne sent plus rien est chose superflue : pour celui qui sent, c'est un fardeau. Vous demeurerez sans sépulture ? Mais vous, vous serez brûlé ; vous, vous serez englouti ; vous, enfermé ; vous, la proie de la corruption ; vous, éventré et lié, ou livré à une fièvre qui vous rongera et vous desséchera peu à peu. La sépulture ? Mais il n'y en a point ; on ne nous ensevelit pas,

on nous jette dehors. Vous ne serez pas inhumé? Mais pourquoi trembler dans ce qu'il y a de plus sûr? Cette position est la limite extrême où s'arrêtent tous les tourments. Nous devons beaucoup à la vie, rien à la mort. Ce n'est pas à cause des morts, mais à cause des vivants qu'on a inventé la sépulture : c'est pour écarter des corps dégoûtants à la vue et à l'odorat. La terre engloutit les uns; d'autres sont consumés par les flammes; d'autres sont renfermés dans une pierre pour n'en laisser subsister que les ossements. Ce ne sont pas les défunts, mais nos yeux que nous épargnons (*Livre des Remèdes fortuits*).

J'ai perdu la vue : à combien de passions la voie se trouve par là même fermée! Que de choses vous manqueront que vous auriez dû ou ne pas voir, ou éloigner! Ne comprenez-vous pas que la cécité est une partie de l'innocence? Ce sont les yeux qui montrent à celui-ci un adultère, à celui-là un inceste, à un autre la maison qu'il convoite, à un autre enfin une ville, tous les maux enfin. Ils sont évidemment les stimulants des vices et les instigateurs des crimes.

J'ai perdu mes enfants : Vous êtes fou, si vous pleurez la perte des mortels. Qu'y a-t-il en cela de nouveau ou d'étonnant? Qu'une famille sans de semblables événements est chose rare! Dit-on qu'un arbre est malheureux parce que, de son vivant, ses fruits tombent? Votre fils était aussi votre fruit. Personne n'est à l'abri des coups. Des funérailles prématurées sortent des maisons plébéiennes, comme aussi des familles royales. L'ordre du destin, n'est pas celui de l'âge. On ne s'en va pas, suivant la date de l'arrivée. De quoi cependant vous indignez-vous? Qu'est-il arrivé contre votre attente? Des mortels sont morts. Mais je souhaitais qu'ils ne mourussent qu'après moi : personne assurément ne vous l'avait promis. Mes enfants sont morts : c'est qu'il y avait d'autres êtres à qui ils appartenaient plus qu'à vous : ils ne demeuraient près de vous que d'une manière précaire. La fortune vous en avait confié l'éducation, elle les a repris et non pas enlevés. J'ai fait naufrage : pensez alors non à ce que vous avez perdu, mais à ce que vous avez sauvé. Je suis sorti dépouillé de tout : oui, mais vous en êtes échappé. J'ai tout perdu : oui, mais

vous eussiez pu périr avec tout le reste (*Liv. des Remèdes fortuits*).

J'ai perdu une bonne épouse. Mais, ou vous l'aviez rencontrée ou vous l'aviez rendue telle. Si vous l'aviez rencontrée, vous comprenez que vous pouvez en avoir encore par cela même que vous en avez eu. Si vous l'aviez rendue telle, ayez bon espoir : l'œuvre a péri, mais l'ouvrier demeure. J'ai perdu une bonne épouse : qu'estimiez-vous en elle ? La fidélité. Combien, après l'avoir conservée longtemps, l'ont enfin perdue ! J'ai perdu une bonne épouse. Ne rougissez-vous pas de pleurer et d'appeler votre perte intolérable ? Quand vous pensez que vous êtes époux, pensez aussi que vous êtes homme. J'ai perdu une bonne épouse : on ne remplace ni une bonne sœur, ni une bonne mère : une épouse est un bien passager, et non pas de ceux qui n'arrivent qu'une fois à chacun. Je pourrais vous en citer beaucoup qui pleuraient une bonne épouse et qui en ont trouvé une meilleure. La mort, l'exil, le deuil, la douleur ne sont pas des tourments, mais es impôts de la vie. Les destins ne laissent personne sans blessure (Livre *des Remèdes fortuits*).

Nos corps sont périssables. Comment en effet des mains mortelles feraient-elles quelque chose d'immortel ? Ces sept merveilles du monde, et ce qu'a pu bâtir de plus prodigieux encore la vanité des âges suivants, tout cela, un jour, on le verra couché au niveau du sol. C'est la loi : il n'est rien d'éternel, et peu de choses sont de longue durée : chaque chose a son côté fragile, et si le mode de destruction varie, au demeurant, tout ce qui commence doit finir. L'univers, selon quelques-uns, est condamné à périr ; et ce bel ensemble qui embrasse tout ce qui est Dieu comme tout ce qui est homme, un jour, s'il est permis de le croire, un jour fatal le viendra dissoudre et replonger dans la confusion et les ténèbres du premier chaos. Qu'on aille maintenant déplorer des morts individuelles : qu'on se lamente sur les ruines et les cendres de Carthage, de Numance, de Corinthe ou de quelque autre cité tombée de plus haut, quand cet univers qui n'a pas où tomber doit périr lui-même. Qu'on aille, après cela, se plaindre de n'avoir pas été épargné par les destins qui doivent oser un jour accomplir une pareille catastrophe.

Quel être assez superbe, assez effréné dans ses prétentions pour vouloir, sous l'empire de cette loi de la nature qui ramène tout à la même fin, une exception pour lui et les siens? pour vouloir que, dans l'inévitable naufrage de l'univers lui-même, une seule famille soit sauvée? C'est donc une grande consolation de penser qu'il nous arrive ce que tous les autres ont souffert avant nous, ce que tous souffriront après : et voilà pourquoi, ce me semble, la nature, en rendant général le plus cruel de ses maux, a voulu que son universalité en adoucît la rigueur.

Vous pourrez encore trouver un allégement dans la pensée que votre douleur est sans fruit pour l'objet de vos regrets comme pour vous ; et vous ne voudrez plus prolonger ce qui est inutile. Certes, si l'affliction peut en rien nous profiter, je n'hésiterai pas à répandre sur votre malheur tout ce que les miens m'ont laissé de larmes (*Consolation à Polybe*, ch. XX et XXI).

Ménageons donc des larmes inutiles : car notre douleur servirait plutôt à nous réunir à ceux que nous pleurons, qu'à nous les ramener. Ces tortures-là ne sont pas un remède : il faut donc dès le principe y renoncer, et arracher notre âme à ces puérils soulagements, à ce je ne sais quel amer plaisir de tristesse. Si la raison ne met un terme à nos larmes, la fortune ne l'y mettra point. Jetez les yeux sur l'humanité qui vous environne : partout d'abondantes et inépuisables causes d'affliction. L'un est chaque jour poussé vers le travail par la détresse et le besoin : l'ambition, qui ne connaît pas le repos, aiguillonne cet autre : plus loin, on maudit les richesses qu'on a souhaitées, et l'on trouve son supplice dans la réussite elle-même : ailleurs, les soucis ou les affaires tourmentent, ou les flots de clients qui assiégent sans cesse nos vestibules ; celui-ci déplore la naissance de ses enfants ; celui-là gémit de leur perte. Les larmes nous manqueront plus tôt que les motifs d'en verser. Ne voyez-vous pas quelle existence nous a promise la nature, en voulant que les pleurs fussent le premier augure de notre naissance? Tel est le début de la vie, et la suite de nos ans y répond : c'est dans les pleurs qu'ils se passent. Aussi, devons-nous faire avec modération ce que nous devons répéter si souvent, et en voyant se presser sur nos pas cette masse d'afflic-

tions imminentes, nous devons, sinon tarir nos larmes, du moins les réserver. Car il n'y a rien dont il faille être plus avare que de ce dont l'usage n'est que trop fréquent.

Vous trouverez encore un grand allégement en pensant que votre douleur ne peut être moins agréable à personne qu'à celui à qui elle semble s'adresser. Ou il ne veut pas que vous vous affligiez, ou il ne connaît pas votre affliction : rien n'est donc moins raisonnable qu'un hommage qui, offert à un être insensible, est stérile, et qui, s'il est senti, déplaît. Il n'y a personne dans l'univers qui prenne plaisir à vos larmes, je le dis hardiment. Mais rien ne détournera mieux votre tendresse de larmes si superflues que de songer que vous devez servir d'exemple à vos frères en supportant courageusement ce coup de la fortune. Ce que font les grands capitaines dans l'adversité, vous devez le faire maintenant : ils affectent à dessein de la gaieté, déguisent leur position critique sous une joie factice de peur qu'en voyant leurs chefs consternés, le courage des soldats ne s'abatte. Faites de même. Prenez un visage qui démente l'état de votre âme, et s'il se peut, bannissez entièrement vos douleurs : sinon, concentrez-les, contenez-en jusqu'aux symptômes : faites que vos frères se règlent d'après vous : ils regarderont comme honorable tout ce qu'ils vous verront faire, et leurs sentiments se modifieront sur l'expression de vos traits. Vous devez être et leur consolation et leur consolateur : or, pourrez-vous arrêter leurs plaintes si vous laissez un libre cours aux vôtres ?

Un autre moyen peut aussi vous préserver des excès de l'affliction, c'est de vous dire à vous-même que rien de ce que vous faites ne peut rester secret. Le suffrage de l'univers vous a imposé une grande tâche, il vous faut la remplir. Cet essaim de consolateurs qui vous assiége, épie l'intérieur de votre âme et tâche de surprendre jusqu'où va sa force contre la douleur ; si vous n'êtes habile qu'à user de la bonne fortune, si vous savez enfin souffrir en homme l'adversité : on observe tous vos regards. Tout est permis à ceux dont les affections peuvent se cacher : pour vous, le moindre mystère est impossible, la fortune vous a exposé au grand jour. Tout le monde saura de quel air vous avez

reçu cette blessure ; si au premier choc, vous avez baissé votre épée, ou si vous êtes demeuré ferme. Déjà depuis longtemps l'amitié de César et vos talents vous ont porté à des places élevées ; tout acte vulgaire, toute faiblesse de cœur vous compromettrait. Or, quoi de plus faible et de plus efféminé que de se laisser miner par le chagrin ? Dans un deuil égal pour tous, il ne vous est cependant pas permis d'en agir comme vos frères. L'opinion que l'on a conçue de vos talents et de votre caractère vous interdit bien des choses : on exige, on attend de vous de grands sacrifices. Si vous eussiez fait vœu d'entière indépendance, vous n'auriez pas attiré sur vous les regards de tous. Il vous faut maintenant remplir les promesses que vous avez faites à tous les admirateurs de votre génie, à ceux qui en publient les productions, à ceux enfin qui, s'ils n'ont pas besoin de votre fortune, réclament du moins les fruits de votre esprit : ils en sont dépositaires. Et ainsi, vous ne devez jamais rien faire qui soit indigne d'un homme sage et éclairé, afin qu'une foule d'hommes ne se repentent point de leur admiration pour vous (*Consolation à Polybe*, ch. XXIII, XXIV, et XXV).

Votre frère jouit maintenant d'un ciel pur et sans nuage : il a, de cette humble et basse région, pris son vol vers le séjour mystyrieux qui reçoit les âmes dégagées de leurs fers dans ses bienheureuses demeures : il le parcourt librement, et découvre tous les trésors de la nature avec un suprême ravissement. Détrompez-vous, votre frère n'a point perdu la lumière, mais il en jouit d'une autre plus paisible, vers laquelle nous nous acheminons tous. Pourquoi déplorer son sort ? il ne nous a pas quittés, il a pris les devants. Et comme la justice se trouve en toutes choses[1], une autre consolation pour vous sera de penser non qu'un tort vous a été fait par la perte d'un tel frère, mais qu'un bienfait du sort vous a permis d'avoir joui longtemps et pleinement de sa tendresse. Il y a de l'injustice à ne pas laisser le bienfait à la disposition du donateur ; il y a de l'avidité à ne pas regarder comme un profit ce qu'on a reçu, et à regarder comme une perte ce qu'on a rendu. Il y a de l'ingratitude à nommer disgrâce le terme de la jouis-

[1] Texte de Louis de Grenade : *Quia justitia in omnibus rebus est.*

sance ; il y a de la folie à s'imaginer qu'on ne peut goûter que des biens actuels, à ne pas se contenter de ceux qui sont passés, à ne pas regarder ces derniers comme plus certains, parce qu'on n'a pas à craindre de les voir cesser. C'est trop resserrer ses jouissances, si on n'en croit trouver qu'aux choses que l'on tient et qu'on voit, si les avoir possédées est compté pour rien. Car tout plaisir est prompt à nous quitter : il fuit, il s'envole, et presqu'avant d'arriver, il n'est plus. Il faut donc reporter son esprit sur le passé, se rappeler tout ce qui jamais a pu nous charmer, y revenir souvent par la pensée : le souvenir des plaisirs dure plus longtemps et est plus fidèle que leur présence. Vous avez possédé un excellent frère : comptez donc cela pour une des félicités les plus grandes. Ne songez pas que vous auriez pu le posséder plus longtemps, mais songez au temps que vous l'avez possédé. La nature vous l'avait, comme à tous les frères, non donné pour toujours, mais prêté : elle l'a redemandé quand elle l'a voulu, et sans attendre que vous vous en fussiez rassasié, elle a suivi sa loi. Qu'un débiteur s'indigne de rembourser un prêt, qui surtout lui fut fait gratuitement, ne passera-t-il pas pour injuste ? Or la nature a donné la vie à votre frère, ainsi qu'à vous : elle n'a fait qu'user de son droit ; en exigeant plus tôt ses avances de celui qu'elle a voulu : elle n'est pas coupable en cela : ses conditions étaient connues : accusez l'esprit humain si avide dans ses prétentions, si vite oublieux de ce que sont les choses, et ne se souvenant de son sort que quand il en est averti. Réjouissez-vous donc d'avoir eu un si bon frère ; et la jouissance d'un tel bien, trop courte au gré de vos vœux, sachez au moins l'apprécier. Reconnaissez que si la possession fut des plus douces, la perte était aussi dans l'ordre des choses humaines. Il y a en effet une inconséquence des plus grandes à vous affecter de ce que le sort vous ait, pour peu d'instants, gratifié d'un tel frère, et à ne pas vous applaudir qu'il vous en ait gratifié. — Mais, direz-vous, une perte si imprévue ! — Hélas ! chacun est la dupe de sa confiance trop crédule : et dans tout ce qu'il chérit, l'homme oublie volontiers sa condition mortelle. La nature n'a encore fait savoir à personne qu'il doive être exempt de ses inflexibles décrets. Jour-

nellement passent devant nos yeux des funérailles d'hommes connus ou inconnus de nous ; nous cependant nous pensons à autre chose, et nous appelons subite une catastrophe que chaque heure de la vie nous annonce comme inévitable. Il n'y a donc pas là injustice du sort : il y a dégradation d'esprit chez celui qui s'indigne de sortir d'un lieu où il fut admis à titre précaire. Combien était plus juste ce sage qui, apprenant la mort de son fils, fit cette réponse si digne d'un grand homme : « En lui donnant la vie, je savais qu'il devait mourir un jour. » On ne s'étonnera certes pas que d'un tel homme soit sorti un citoyen qui sût courageusement mourir. La mort d'un fils ne parut pas au philosophe quelque chose de nouveau : car qu'y a-t-il de nouveau qu'un homme meure, lui dont toute l'existence n'est qu'un acheminement vers la mort ? Soyons donc prêts à tout instant, ne craignons jamais l'inévitable, et attendons toujours le possible. Je ne sais s'il y a plus de folie à méconnaître la loi qui nous condamne à mourir, que d'impudence à y résister. — De ces objets qui vous tourmentent, reportez vos regards sur tant d'autres capables de vous consoler : tournez les yeux sur des frères chéris, sur une épouse, sur un fils. La fortune vous a fait payer le salut d'eux tous au prix d'un seul sacrifice : vous avez plus d'un asile où reposer votre douleur. Prévenez ici le blâme public, qu'on ne croie pas qu'en vous une seule douleur l'emporte sur tant de consolations. Vous voyez tous les vôtres frappés du même coup que vous-même. Or c'est déjà une sorte d'allégement que de partager sa peine entre plusieurs : un fardeau ainsi divisé doit réduire beaucoup la part qui vous reste (*Consolation à Polybe,* ch. XXVIII, XXIX, XXX, et XXXI).

Vous n'êtes pas la seule victime que la fortune se soit choisie, et qu'elle ait si indignement traitée. Existe-t-il, ou exista-t-il jamais, sur toute la face du globe, une seule maison qui n'ait pleuré quelque catastrophe ? Sans m'arrêter à des faits vulgaires qui, plus obscurs, n'en sont pas moins frappants, c'est à nos fastes, aux annales de notre république, que je vous ramène. Vous voyez toutes ces images qui remplissent le vestibule des Césars ? en est-il une que n'ait rendue fameuse quelque grande peine domestique?

est-il un de ces hommes, ornement des siècles où ils ont brillé, qui n'ait eu le cœur déchiré du trépas des siens, ou qui ne leur ait lui-même laissé les plus cuisants regrets? Vous rappellerai-je Scipion l'Africain, apprenant dans l'exil la mort de son frère? Ce frère, qui avait arraché son frère de la prison, ne put l'arracher des bras de la mort. Vous citerai-je Scipion Emilien, témoin, presque en un seul et même moment, du triomphe d'un père et des funérailles de deux frères ? Et néanmoins, quoique adolescent à peine, et touchant encore à l'enfance, il vit sa famille ensevelie sous les trophées de Paul Emile, il contempla ce vide imprévu avec la fermeté d'un héros, né pour faire revivre dans Rome les Scipions, et pour détruire Carthage. Que dire des deux Lucullus dont l'heureuse union fut rompue par la mort? des trois Pompées à qui le cruel destin n'a pas laissé le bonheur de tomber sous le même coup? Partout s'offrent d'innombrables exemples de frères séparés par la mort : que dis-je? c'est à peine si jamais un seul couple fraternel a été vu vieillissant ensemble. Le divin Auguste a perdu Octavie, sa sœur, si chèrement aimée, et la nature n'a pas même fait remise de ce tribut de larmes à l'homme auquel elle destinait le ciel. Bien plus, accablé de tous les genres de deuil, il a vu périr le fils de sa sœur préparé par lui à lui succéder. Il a, pour tout comprendre en un mot, perdu et ses gendres, et ses fils adoptifs, et ses neveux : et nul de tous les mortels ne sentit plus que lui qu'il était homme, tant qu'il demeura chez les hommes. Cependant, tant de coups terribles n'excédèrent pas les forces de cette âme qui suffisait à tout, et vainqueur des nations étrangères, le divin Auguste sut encore vaincre ses douleurs. Insolente fortune[1] ! quel jeu tu te fais du malheur des humains ! Enfin, le même Auguste, à la mort de son bien-aimé Germanicus, sut régler sa douleur de manière à ne rien omettre de ce qu'exigeait le devoir d'un bon frère, comme à ne rien faire que l'on pût blâmer dans un prince.

Supposez donc que c'est le père de la patrie qui vous rapporte ces exemples; lui qui vous montre qu'aucune chose n'est sacrée ni inviolable pour cette fortune qui a osé faire sortir des pompes

[1] *Impotens* au lieu de *omnipotens*.

funéraires de ces mêmes palais où elle vient chercher nos demi-dieux. Telle a été la fortune dans les choses de ce monde, telle elle sera toujours : il n'est rien que laisse en paix son audace, rien que ses mains ne doivent toucher. Elle forcera, comme elle le fit de tout temps, les plus saintes barrières : elle osera, pour y porter le deuil, se faire jour jusqu'en ces demeures où l'on n'entre que par des temples ; elle couvrira de tapis lugubres les portes qui ne devraient être ornées que de lauriers. Que d'Auguste elle apprenne la clémence, et qu'à l'exemple du plus doux des princes, elle aussi pratique la douceur. Vous devez donc fixer vos regards sur ces grands hommes cités tout à l'heure, et déjà reçus dans le ciel ou dans une sphère voisine du ciel, et souffrir sans murmure que le sort étende jusqu'à vous cette main qui frappe même ceux par qui l'humanité respire encore (*Consolation à Polybe*, chap. XXXIII, XXXIV, XXXV et XXXVI).

Prêtez avec intérêt l'oreille à tout ce qui rappelle le nom et la mémoire de votre fils, et n'y voyez pas un sujet de déplaisir, comme font tant d'autres qui prennent pour un surcroît de malheur de s'entendre consoler. Appuyée aujourd'hui tout entière sur le point sensible de vos souffrances, et oubliant les douceurs qu'elles vous laissent, vous n'envisagez votre sort que par son côté le plus triste (*Consolation à Marcia*, ch. V).

Je ne flatte point votre douleur, je ne diminue point votre infortune : si les pleurs désarment le sort, pleurons ensemble ; que tous nos jours s'écoulent dans le deuil ; que nos nuits, sans sommeil, se consument au sein de la tristesse : que nos mains frappent, lacèrent notre poitrine, et s'attaquent même à notre visage, et épuisons sur nous toutes les rigueurs d'un salutaire désespoir. Mais si nul sanglot ne rappelle à la vie ceux qui ne sont plus ; si le destin immuable et à jamais fixe dans ses lois ne sait changer en face d'aucune misère ; si enfin la mort ne lâche point sa proie, cessons une douleur qui serait sans fruit : réglons ses transports, et ne nous laissons pas emporter à sa violence. Le pilote est déshonoré quand les flots lui arrachent des mains le gouvernail, quand il abandonne la voile que se disputent les vents, et qu'il livre le navire à l'ouragan ; mais, au sein même du naufrage, admirons

celui que les flots engloutissent ferme à son timon et luttant jusqu'au bout.

Mais, direz-vous, rien de plus naturel que de regretter les siens. Qui le nie, tant que les regrets sont modérés ? L'absence, et à plus forte raison la mort de qui nous est cher, est nécessairement douloureuse et serre le cœur des plus résolus. Mais le préjugé entraîne au delà de ce que nous impose la nature. Voyez combien chez les bêtes les regrets sont véhéments, et pourtant combien ils passent vite ! La vache ne fait entendre ses gémissements qu'un ou deux jours : la cavale ne continue pas longtemps ses courses vagues et insensées. Quand la bête féroce a bien couru sur la trace de ses petits et rodé par toute la forêt, et que nombre de fois elle est revenue au gîte pillé par le chasseur, sa douleur furieuse est prompte à s'éteindre. L'oiseau qui voltige avec des cris étourdissants autour de son nid dévasté, en un moment redevient calme et reprend son vol ordinaire. Enfin, il n'est point d'animal qui regrette longtemps ses petits : l'homme seul aime à nourrir sa douleur, et s'afflige, non en raison de ce qu'il sent, mais de ce qu'il veut sentir. Mais, pour vous convaincre qu'il n'est pas naturel de succomber ainsi à la douleur, considérez que la même perte fait une blessure plus profonde aux femmes qu'aux hommes, aux barbares qu'aux nations policées, aux ignorants qu'aux gens instruits. Or, tout principe fort par sa nature, l'est toujours et dans tous les cas : ce qui varie, n'est certainement pas naturel. Le feu brûlera qui que ce soit en tout âge et en tout pays, les hommes comme les femmes : le fer aura partout la propriété de trancher. Pourquoi ? parce qu'il la tient de la nature. Mais la pauvreté, le chagrin, l'ambition, chacun les ressent différemment, selon qu'il est plus ou moins influencé par l'opinion ; et la faiblesse, l'impatience nous viennent d'avoir cru terrible ce qui ne l'est pas.

De plus, les affections naturelles ne décroissent pas par le temps ; mais le temps mine la douleur. Elle a beau se montrer opiniâtre, de jour en jour plus rebelle, et s'effaroucher de tout remède, celui qui sait si bien apprivoiser les plus intraitables instincts, le temps, l'émoussera à son tour. La différence est

grande entre tolérer sa douleur et se l'imposer. Combien il est plus convenable à la noblesse de vos sentiments de mettre fin à votre deuil, que d'attendre qu'il veuille cesser! Ne différez pas jusqu'au jour où il vous quittera malgré vous : quittez-le la première.

D'où vient donc cette persévérance à gémir sur nous-mêmes, quand la nature ne nous en fait pas une loi? C'est que nous ne songeons jamais aux maux possibles avant qu'ils n'arrivent, nous nous regardons comme des êtres privilégiés, nous croyons avoir pris une route plus sûre que les autres, et les malheurs d'autrui ne nous font jamais réfléchir qu'ils sont communs à tous. Tant de funérailles passent devant notre demeure, et nous ne pensons pas à la mort! Tant de trépas prématurés frappent nos regards, et sur le berceau de nos fils nous parlons de toges viriles, d'emplois militaires, d'héritages paternels! Témoins de la subite pauvreté de tant de riches, il ne nous vient jamais à l'esprit que nos richesses aussi sont sur le penchant d'un abîme! C'est pourquoi la chute est plus inévitable, si nous sommes frappés comme à l'improviste : tandis que les attaques prévues de loin arrivent amorties. Reconnaissez donc que vous êtes en butte à tous les coups, et que les traits qui percèrent les autres ont sifflé à vos oreilles. Si vous escaladiez sans armes une muraille ou quelque poste écarté défendu par un grand nombre d'ennemis, vous vous attendriez à des blessures; et toutes ces flèches, ces javelots, ces pierres qui volent pêle-mêle sur votre tête, vous les compteriez dirigées sur votre personne : en les voyant tomber derrière vous, ou à vos côtés, vous ne manqueriez pas de vous écrier : « Tu ne m'abuseras pas, ô fortune! je ne me laisserai pas écraser par sécurité ou par négligence. Je sais ce que tu me prépares. Tu en as frappé un autre : mais c'est à moi que tu en voulais. »

Qui jamais a considéré ses biens en homme fait pour mourir? Qui jamais a été arrêter sa pensée sur l'exil, l'indigence, la mort de ce qui lui est cher? Qui de nous, averti d'y songer, ne repoussera point un tel avis comme un augure sinistre qu'il voudrait détourner sur la tête de ses ennemis ou même sur celle du don-

neur d'avis intempestif? Je ne croyais pas l'événement possible. Eh quoi? devez-vous rien croire impossible de ce que vous savez pouvoir arriver à tant d'hommes, de ce que vous voyez arriver à tant d'autres? Ecoutez une belle sentence, qui méritait de ne pas se perdre dans les facéties de Publius : « Ce qui arrive à celui-ci, peut arriver à chacun de nous. » Cet homme a perdu ses enfants : vous pouvez aussi perdre les vôtres : cet autre s'est vu condamner : votre innocence est sous le coup du même glaive. Pour ôter aux maux présents toute leur énergie, il faut prévoir les maux futurs.

Tout ce qui, Marcia, nous environne au dehors d'un éclat fortuit, postérité, honneurs, richesses, vastes palais, vestibules encombrés de clients qu'on repousse, une épouse illustre, d'un sang noble, d'une beauté parfaite, enfin tous les autres biens qui relèvent de l'incertaine et mobile fortune, tout cela n'est qu'un appareil étranger que l'on nous prête, et dont rien n'est donné en propre. La scène du monde est ornée de décorations d'emprunt qui doivent retourner à leur maître. Les unes s'en iront aujourd'hui, les autres demain : bien peu resteront jusqu'à la fin. Nous n'avons donc pas droit de nous croire au milieu de nos possessions : on n'a fait que nous livrer à bail : l'usufruit seul est à nous, et c'est au propriétaire à fixer l'époque de la restitution. Il nous faut être toujours prêts à nous dessaisir de ce qui nous fut commis pour un temps indéterminé, et à tout rendre sans murmure à la première sommation. Il n'y a qu'un méchant débiteur qui cherche querelle à son créancier. Ainsi donc tous nos proches, tous ceux que l'ordre de la nature nous fait souhaiter de laisser après nous, que ceux qui, dans leurs vœux légitimes, désirent nous précéder, doivent nous être chers à ce titre que rien ne nous promet de les posséder toujours, ni même de les posséder longtemps. Rappelons-nous souvent qu'on doit les aimer comme des êtres qui nous échapperont ou qui déjà même nous échappent : et tous les présents de la fortune, ne les possédons que comme des biens qui, sur-le-champ, peuvent nous être ravis (*Consolation à Marcia*, chap. VI, VII, VIII, IX et X).

Votre douleur, ô Marcia, en la supposant fondée sur des motifs

raisonnables, se rapporte-t-elle à votre propre intérêt ou à celui du fils qui n'est plus ? Etes-vous, par sa mort, affligée de n'avoir pas du tout joui de son amour, ou de n'avoir pu en jouir davantage, en le voyant vivre plus longtemps ? Si vous dites que vous n'en avez point joui, votre perte sera plus supportable : car on regrette moins ce qui n'a donné ni joie ni plaisir. Mais si vous confessez lui avoir dû de grandes jouissances, vous ne devez pas vous plaindre du bonheur qui vous a été ravi, mais être reconnaissante de l'avoir goûté. Les fruits même de son éducation ont assez dignement couronné vos efforts. Si les gens qui nourrissent avec tant de soin des oiseaux, de jeunes chiens, ou tout autre animal dont s'engouent leurs frivoles esprits, éprouvent un certain plaisir à les voir, à les toucher, à recevoir leurs muettes caresses ; à plus forte raison une mère qui élève son fils peut-elle se proposer d'autre fruit de l'éducation que l'éducation même. Ainsi, quand même ses travaux ne vous auraient rien donné, son zèle rien conservé, ses talents rien acquis, l'avoir possédé, l'avoir aimé, est déjà une jouissance.

Mais, direz-vous, elle eût pu être plus longue et plus grande. Au moins, fûtes-vous mieux traitée que si vous ne l'aviez jamais eu. Si l'on nous donnait le choix, ne vaudrait-il pas mieux être heureux pour peu de temps que de ne l'être jamais ? certes, on préférerait un bonheur passager, à la privation totale de bonheur. Jetez les yeux sur tous ceux qui vous environnent ; vous ne me citerez pas de famille si à plaindre qui ne voie, dans quelque maison plus malheureuse, de quoi se consoler. Mais à quoi bon maintenant parmi tant de grands hommes, vous promener d'exemple en exemple, et vous chercher des malheureux, comme si les heureux n'étaient pas plus difficiles à trouver ? Est-il bien des maisons qui aient jusqu'à la fin subsisté dans chacun de leurs membres, et où il n'y ait jamais eu de catastrophe (*Consolation à Marcia*, ch. XII et XIV) ?

Telle est en vérité la nature de l'homme ; il ne trouve du charme qu'à ce qu'il a perdu, et le souvenir de ce qu'on n'a plus rend injuste pour ce qui reste. Mais si vous vouliez calculer combien le sort vous a épargnée, même en vous maltraitant, vous

verriez qu'il vous est laissé plus que des consolations (*Consolations à Marcia*, ch. XVI).

Vous vous plaignez, Marcia, que votre fils n'ait pas fourni une aussi longue carrière qu'il le pouvait. Mais d'où savez-vous si une carrière plus longue lui eut mieux valu, et si cette mort n'a pas été une faveur pour lui? Qui pouvez-vous trouver aujourd'hui dont la destinée soit portée sur d'assez fermes bases pour n'avoir rien à craindre de la marche du temps? Tout passe, tout s'évanouit chez les hommes. Et il n'y a point de partie de notre destinée plus précaire et plus fragile que celle qui nous sourit davantage. Le souhait des heureux devrait donc être de mourir, parce que dans cette instabilité et ce désordre des événements, il n'y a de sûr que le passé. Qui vous assurait que cette beauté rare de votre fils se serait défendue, sous l'égide de la pudeur, contre les dangers d'une ville corrompue, s'il eût pu échapper aux maladies de manière à en conserver la gloire jusque dans sa vieillesse [1]?

Songez à tous les vices de l'âme. Les meilleurs naturels ne tiennent pas en vieillissant toutes les promesses de leur jeunesse; trop souvent, ils tournent au mal. Plus tard, et avec plus de honte, la volupté s'empare d'eux, et les force à déshonorer de nobles débuts : ou bien, voués à la gourmandise et à la crapule, ils font du manger et du boire leur affaire essentielle. Et les incendies, les chutes d'édifices, les naufrages, le fer déchirant du médecin qui extrait des os de corps vivants, dont les mains tout entières se plongent dans nos entrailles, et opèrent, au milieu de souffrances compliquées, sur les plus honteuses parties de nous-mêmes! ajoutez l'exil : votre fils n'était pas plus innocent que Rutilius ou que Coruncanus : il n'était pas plus sage que Socrate : il n'était pas plus vénérable que Caton qui se perça volontairement le sein. Ces considérations vous feront comprendre que la nature traite avec générosité ceux qu'elle conduit promptement en lieu de sûreté : car enfin c'était un pareil salaire que la

[1] Le texte de L. de Grenade, dans ce passage, diffère essentiellement de celui des éditions de Sénèque. Nous avons tenu à le suivre tel que le pieux dominicain l'avait lu ou l'avait lui-même changé.

vie leur réservait (*Consolation à Marcia*, chapitres XXI et XXII).

C'est au ciel que votre père, ô Marcia, quoique tous y soient d'une même famille, s'unit intimement à votre fils resplendissant d'une clarté nouvelle : il lui enseigne la marche des astres dont il est voisin, et se plaît à l'initier dans tous les secrets de la nature, non plus par des conjectures vaines, mais par des révélations puisées à la source du vrai. Et comme l'étranger est reconnaissant envers l'hôte qui lui montre les raretés d'une ville inconnue; de même à votre fils s'enquérant des causes des phénomènes célestes sera agréable l'aïeul qui les lui expliquera. Ses regards s'abaissent encore sur la terre, car il aime à considérer du haut de sa gloire le séjour qu'il a quitté[1]. Conduisez-vous donc, ô Marcia, comme ayant pour témoins votre père et votre fils; non tels que vous les connûtes, mais tels que sont des êtres parfaits, de véritables citoyens du ciel : rougissez de toute pensée vulgaire et pusillanime, rougissez de pleurer leur bienheureuse transfiguration. Libres dans l'éternel espace, et jouissant de l'immensité, rien ne les sépare plus, ni barrières de l'Océan, ni hautes montagnes, ni profondes vallées, ni écueils, ni syrtes périlleux. Toutes leurs voies sont unies; d'un vol prompt et facile, ils peuvent se transporter d'un lieu à un autre : leurs âmes se pénètrent l'une l'autre, et brillent confondues parmi les astres.

Figurez-vous, ô Marcia, que du haut des célestes voûtes, votre père qui eut sur vous tout l'ascendant que vous eûtes sur votre fils, vous adresse ces paroles : « Pourquoi, ma fille, t'abîmer dans de si longs ennuis? Pourquoi demeurer dans cet aveuglement profond qui te fait croire ton fils injustement traité, parce qu'il a pris en dégoût la vie, et s'est retiré vers ses pères? Ne sais-tu point par quels orages la fortune bouleverse le monde? qu'elle n'est indulgente et facile qu'à ceux qui ont avec elle le moins d'engagements? Regarde ton père et ton aïeul : ton aïeul est tombé à la merci de son assassin; et moi, je n'ai point souffert qu'aucune main touchât à ma personne ; et m'abstenant de toute

[1] Texte de L. de Grenade : *et in profunda terrarum aciem permittit.* Juvat enim, etc.

nourriture, j'ai fait voir combien j'étais fier du courage qui dicta mes écrits. Faut-il que, dans notre famille, celui-là fasse couler le plus de larmes dont la mort a été la plus heureuse? Ici nous vivons tous réunis, et nous vous voyons dans l'épaisse nuit qui vous environne. Rien parmi vous de désirable, d'élevé, d'éclatant, comme vous le pensez : tout y est bassesse, douleur, inquiétude : et quel mince reflet vous recevez de notre lumière! Te dirai-je qu'ici il n'y a point d'armées ennemies qui s'entrechoquent avec fureur; point de flottes qui se brisent les unes contre les autres? On n'y suppose, on n'y trame point de parricides; on n'y voit point de tribunaux retentir tout le jour de procès. D'ici, se déroule le tableau de tout ce qui fut, et de tout ce qui doit être. Que de siècles, quelle immense chaîne de générations et d'années je suis maître de contempler! je puis voir quels empires doivent s'élever, quels autres doivent s'écrouler[1], la chute de villes fameuses, et les nouvelles invasions des mers. Oui, si l'exemple de la commune destinée peut pour toi être un adoucissement à tes regrets, sache que rien de ce qui est n'est fait pour demeurer. Le temps doit tout abattre et tout emporter avec lui : il se jouera non-seulement des hommes (car qu'est-ce que cette portion de son capricieux empire)? mais encore des lieux, des contrées entières, des grandes divisions du globe : il balaiera des montagnes, et en fera surgir de nouvelles ailleurs; il absorbera les mers, déplacera le cours des fleuves, et rompant les communications des peuples, dissoudra les sociétés et la grande famille des humains. Ailleurs le sol, au loin entr'ouvert, engloutira les villes, ou les renversera par ses ébranlements; de ses flancs s'exhalera la peste, l'inondation couvrira les terres habitées, et fera périr sous ses flots tout ce qui respire : enfin, un vaste incendie viendra dévorer et réduire en cendres tout ce qui sera mortel. Et lorsqu'arrivera le jour où le monde doit s'éteindre pour se renouveler, lui-même se brisera par ses propres forces; les astres heurteront les astres, et toute matière s'embrasant, tous ces grands corps de lumière qui brillent dans un si bel ordre, ne formeront plus qu'un vaste incendie. Heureux votre fils, ô

[1] Grandes différences dans le texte.

Marcia ! il est déjà initié à ces mystères (*Consolation à Marcia*, ch. xxv et xxvi) !

Je savais qu'il ne fallait pas heurter de front votre douleur, dans la crainte que les consolations ne l'aient irritée et aigrie. Dans les maladies même du corps, rien de plus dangereux que des remèdes précipités. J'attendais donc que votre douleur épuisât ses forces d'elle-même, et que, disposée par le temps à supporter les consolations, elle devînt plus docile et plus traitable (*Consolation à Helvie*, ch. i).

Les soldats novices quoique blessés légèrement, jettent cependant les hauts cris, et redoutent moins le fer de l'ennemi que la main du médecin, tandis que les vétérans, qui le sont grièvement supportent l'opération sans gémir, sans se plaindre, comme s'il s'agissait du corps d'un autre : de même, vous devez aujourd'hui vous prêter avec courage au traitement. Loin de vous les lamentations et les cris aigus que d'ordinaire fait éclater une femme dans sa douleur. Car pour vous, tant de malheurs seraient en pure perte, si vous n'aviez pas encore appris à être malheureuse (*Consolation à Helvie*, ch. iii).

La douleur décroît, dès qu'elle ne peut plus s'accroître. (Publius Syrus).

XXVI.

Peine au châtiment.

Eh quoi? le châtiment n'est-il pas souvent nécessaire? Qui en doute? Mais il le faut pur, raisonné : alors, il ne nuit pas, il guérit en paraissant nuire. De même que nous exposons au feu, pour le redresser, un javelot tordu, que nous le comprimons entre plusieurs coins, non pour le rompre, mais pour l'étendre; de même par les peines du corps et de l'esprit nous corrigeons nos penchants vicieux. Ainsi, dans les maladies naissantes, le médecin tente d'abord de modifier quelque peu le régime ordinaire, de régler l'ordre et la nature du boire, du manger, des exercices, de raffermir la santé par de légers changements dans la manière de vivre : en second lieu, il diminue la quantité. Si

ces deux moyens ne réussissent pas, il retire, il retranche encore quelque chose. Ces suppressions demeurent-elles encore sans effet? Il interdit alors toute nourriture, et débarrasse le corps par la diète. Enfin, si tous ces ménagements sont inutiles, il ouvre la veine, il porte le fer sur la partie infectée qui peut nuire aux membres voisins et propager la contagion : nul traitement ne lui semble trop dur, quand l'effet en est salutaire. Ainsi le dépositaire des lois, le régulateur des Etats, devra, le plus longtemps possible, n'employer à la guérison des âmes que des paroles, et des paroles de douceur qui les engagent au bien, qui leur insinue l'amour du juste et de l'honnête, qui leur fassent sentir l'horreur du vice et le prix de la vertu. Qu'il parle ensuite d'un ton plus sévère, sans aller encore au delà des remontrances et des reproches : qu'il n'use qu'en dernier lieu des châtiments : encore seront-ils modérés et rémissibles. La peine capitale ne s'infligera qu'aux grands coupables : nul en un mot ne périra que sa mort ne soit un bien même pour lui. La seule différence entre le médecin et le magistrat, c'est que le premier, s'il ne peut sauver nos jours, nous rend au moins le passage facile : tandis que le second envoie le coupable mourir en public d'un trépas infâmant; non qu'il se plaise jamais aux supplices (cette atroce barbarie est loin du sage), mais pour donner un exemple à tous; pour que ceux qui, de leur vivant, ont refusé d'être utiles à l'Etat, le servent du moins par leur mort (*De la Colère*, livre I, ch. v et vi).

Il faut corriger celui qui commet une faute, soit par des remontrances, soit par des châtiments, soit avec douceur, soit avec sévérité : il faut le rendre meilleur tant pour lui que pour les autres, sinon sans rigueur, du moins sans emportement. Quel médecin s'est jamais fâché contre son malade? mais ces hommes sont incorrigibles, et il n'y a rien en eux de supportable, rien qui puisse donner d'espoir d'amendement. Eh bien! qu'on les retranche de la société, et qu'ils cessent d'être méchants de la seule manière dont ils le puissent : mais que ce soit toujours sans haine. Pourquoi en effet haïrais-je un homme à qui je rends service, en l'arrachant à lui-même? Hait-on ses membres

quand on les fait couper? Ce n'est point là de la colère, c'est une dure extrémité. Rien ne sied moins que la colère à l'homme qui punit, puisque le châtiment n'a d'efficacité pour corriger, qu'autant qu'il part de la raison. De là, ce mot de Socrate à son esclave : « Je te battrais, si je n'étais en colère. » Il en remit la correction à un moment plus calme, et se fit la leçon à lui-même. Qui pourra se flatter de modérer ses passions, quand Socrate n'osa pas se confier à sa colère? Ainsi, pour réprimer l'erreur ou le crime, il ne faut pas un censeur, un juge irrité : car la colère étant un vice de l'âme, il n'appartient pas à l'homme qui pèche de corriger les fautes d'autrui (*De la Colère*, livre I, ch. XIV et XV).

La colère débute avec impétuosité pour s'affaisser ensuite par une lassitude précoce : elle ne respire d'abord que cruauté et supplices inouïs; et lorsqu'il faut sévir, elle ne sait plus que mollir et céder. La passion tombe en un moment, au lieu que la raison se soutient. Du reste, même quand la colère a quelque durée, le plus souvent, bien que de nombreux coupables eussent mérité la mort, à la vue du sang de deux ou trois victimes, elle cesse de frapper. Ses premiers coups sont mortels, comme le venin de la vipère au sortir de son gîte : mais ses crochets ne sont plus vénimeux, quand de nombreuses morsures en ont épuisé la malignité. Ainsi, près d'elle, les mêmes crimes ne subissent pas les mêmes peines, et souvent le moins coupable se trouve le plus sevèrement puni, pour avoir été exposé au premier excès de la colère. En général, cette passion est inégale : tantôt elle va au delà de ce qu'il faut faire, tantôt elle reste en deçà. La raison cherche à décider ce qui est juste; la colère, au contraire veut qu'on trouve juste ce qu'elle a décidé. La raison n'envisage que le fond même de la question; la colère s'émeut pour des motifs puérils, autant qu'étrangers à la cause. Souvent en haine du défenseur, elle condamne l'accusé : vainement la vérité éclate à ses yeux, elle aime, elle caresse son erreur, elle ne veut pas en demeurer convaincue et dans ce qu'elle a mal commencé, l'opiniâtreté lui paraît plus honorable que le repentir (*De la Colère*, livre I, ch. XVI).

Jamais la vertu ne se laissera aller à imiter elle-même les vices qu'elle gourmande : elle réprimera surtout cette colère qui jamais ne vaut mieux, qui souvent est pire que le délit auquel elle en veut (*De la Colère,* liv. II, ch. VI).

Le sage remettra un grand nombre de peines : il conservera beaucoup d'hommes dont l'âme est malade, mais susceptible de guérison : il imitera les agriculteurs habiles qui ne se bornent pas à cultiver les arbres dont la tige est droite et élevée, mais qui aussi adaptent à ceux que quelque accident à fait dévier, des appuis au moyen desquels ils les redressent : ils élaguent les uns, pour que l'abondance de leurs branches ne les empêchent pas de croître en hauteur : ils fournissent de l'engrais à ceux qui souffrent de la stérilité du terrain, et donnent de l'air à ceux qui languissent sous une ombre étrangère. De même le sage examinera de quelle manière il lui faudra traiter tel ou tel caractère, de quelle manière on redresse leur mauvaise direction (*De la Clémence,* liv. II, ch. VII).

Sachez que la foudre est juste dans ses coups, quand ceux même qu'elle frappe, la révèrent (*Consolation à Polybe,* ch. XXXII).

En supportant les défauts de ton ami, tu en fais les tiens (Publius Syrus).

Le reproche dans le malheur est une cruauté (*Id.*).

Des reproches, quand il faut du secours, c'est condamner à mourir (*Id.*).

Un crime ne doit jamais se venger par un autre crime (*Id.*).

Quand vous faites un reproche, mêlez y toujours une caresse (*Id.*).

En toutes choses, il faut de la modération : sachez distinguer les âmes que l'on peut guérir de celles dont on désespère (*Id.*).

C'est chose honteuse que de faire reconnaître en soi le vice qu'on blâme chez un autre (*Id.*).

C'est chose excellente d'extirper non pas le criminel, mais le crime (*Id.*).

Nous traitons avec beaucoup de sévérité ceux qui font des fautes, et nous-mêmes nous en commettons (*Id.*).

Si vous êtes encore mauvais, épargnez alors ceux qui vous ressemblent. Mais si vous avez cessé de l'être, pourquoi alors enlever aux autres l'occasion de se corriger (*Id.*)?

XXVII.

Envie.

De tous les maux, l'envie est le plus violent et le plus insupportable : elle ne cesse de nous troubler par ses comparaisons. On a fait cela pour moi : mais on a donné plus à celui-ci, et plus tôt à celui-là (*Des Bienfaits*, liv. II, ch. XXVIII).

Pour supporter l'envie, il faut être ou fort ou heureux (Publius Syrus).

L'envie s'irrite en secret, mais petit à petit (*Id.*) [1].

L'envie dit non pas ce qui est, mais ce qu'elle croit être (*Id.*) [2].

Faibles sont les yeux qui pleurent en en voyant d'autres malades (*Id.*).

Si une injustice ne vous fait aucun ennemi, l'envie vous en fera beaucoup (*Id.*).

Si vous n'avez point d'envie, vous serez plus grand que les autres : car celui qui en a, est moindre qu'eux (*Id.*).

XXVIII.

Repos oisif : occupation modérée ou immodérée.

Selon mon habitude quand je voyage, je me mis à chercher autour de moi si je trouverais quelque chose qui pût m'être profitable, et mes yeux se portèrent sur la maison que posséda jadis Vatia. C'est là que vieillit ce riche personnage prétorien, célèbre seulement par son oisiveté, et pour laquelle seule on l'estimait heureux. Car, toutes les fois que l'amitié d'Asinius Gallus, ou que la haine et plus tard l'affection de Séjan, homme dangereux

[1] Invidia tacitè, sed *minutè* irascitur.

[2] Invidia loquitur, *non quod est, sed quod subest.*

comme ami non moins que comme ennemi, avait fait quelque victime, la foule s'écriait : « O Vatia, toi seul tu sais vivre! » Mais lui, ce qu'il savait, c'était se cacher, et non pas vivre. Car il y a une grande différence entre avoir une vie de repos ou une vie d'indolence. Pour moi, du vivant de Vatia, je ne passais jamais devant cette maison, sans dire : « Ci-gît Vatia. » (*Lettre* 55).

Le repos sans les belles-lettres est une mort, et une sépulture pour l'homme vivant (*Lettre* 82).

Il y en a qui ne peuvent souffrir le repos : car si quelquefois leurs occupations les quittent, le loisir qu'ils ont les tourmentent, et ils ne savent ni comment en faire usage, ni comment s'en débarrasser. Aussi, cherchent-ils une occupation quelconque, et tout le temps inoccupé devient un fardeau pour eux. Cela certes est si vrai que, si un jour a été indiqué pour un combat de gladiateurs, ou si l'époque de tout autre spectacle ou divertissement est attendue, ils voudraient franchir d'un coup tous les jours d'intervalle. Tout retardement à l'objet qu'ils désirent leur semble long : en outre, d'un objet, ils passent à un autre, et aucune passion ne peut seule les captiver. Pour eux les jours ne sont pas longs, mais insupportables (*De la Brièveté de la vie,* ch. XVI).

Séparez-vous donc du vulgaire, mon cher Paulinus, et après avoir été plus agité que votre âge ne semblait le comporter, retirez-vous enfin dans un port plus tranquille. Songez combien de fois vous avez bravé les flots, combien de tempêtes privées vous avez soutenues, combien d'orages publics vous avez attirés sur votre tête. La plus grande et certainement la meilleure partie de votre vie a été consacrée à la république : prenez aussi un peu de temps pour vous. Ce n'est point à un repos plein d'indolence et d'inertie que je vous convie : ce n'est ni dans le sommeil, ni dans les honteuses voluptés de la chair [1] que je veux vous voir ensevelir tout ce qu'il y a en vous de vivacité et d'énergie. Ce n'est pas là se reposer.

Vous trouverez encore des occupations plus importantes que celles dont vous vous êtes si activement acquitté jusqu'à ce jour,

[1] Texte de Louis de Grenade : *Carnis turpibus voluptatibus.*

et vous y vaquerez à loisir et en sécurité. Mais, croyez-moi, mieux vaut s'occuper à régler les comptes de sa vie que ceux des subsistances publiques. Cette force d'esprit, capable des plus grandes choses, cessez de la consacrer à un ministère honorable sans doute, mais peu propre à rendre la vie heureuse, et appliquez-la désormais à vous-même. Songez que si, depuis votre premier âge, vous avez cultivé assidûment de nobles études, ce n'était point pour devenir le dépositaire fidèle de plusieurs milliers de mesures de blé : vous donniez de plus grandes et de plus hautes espérances. On ne manquera point d'hommes joignant au goût du travail une intégrité scrupuleuse. Les bêtes de somme sont plus propres à porter un fardeau que les coursiers de race : qui jamais osa ralentir leur généreuse vivacité sous un lourd bagage? Réfléchissez en outre combien de sollicitudes entraîne pour vous une charge si pénible : c'est à l'estomac de l'homme que vous avez affaire.

Un peuple affamé n'entend point raison : l'équité ne saurait le calmer, ni aucune prière le fléchir. La condition de tous les gens occupés est malheureuse : plus malheureuse cependant est celle des hommes qui chargent leur vie de soins qui ne sont même pas pour eux : ils attendent pour dormir qu'un autre dorme, pour faire un pas qu'un autre marche, pour manger qu'un autre ait appétit. L'amitié, la haine, les plus libres de toutes les affections, sont chez eux à commandement. Ceux-là, s'ils veulent savoir combien leur vie est courte, n'ont qu'à penser à la part qui en revient à leur usage (*De la Brièveté de la vie*, ch. XVIII et XIX).

Je ne puis passer sous silence un exemple qui se présente à mon esprit. Turranius était un vieillard d'une activité et d'une exactitude rares; ayant à l'âge de quatre-vingt-dix ans, reçu de Caius Cæsar, sans l'avoir offerte, la démission de sa charge, il se mit au lit, et ordonna à ses esclaves assemblés autour de lui, de le pleurer comme mort. Toute la maison s'affligeait du loisir de son maître; et les lamentations ne cessèrent que lorsqu'il fut rendu à ses fonctions. Est-il donc si doux de mourir occupé? La plupart des hommes ont le même désir : la passion du travail

survit en eux au pouvoir de travailler : ils luttent contre la faiblesse du corps, et la vieillesse ne leur paraît fâcheuse que parce qu'elle les éloigne des affaires. La loi dispense à cinquante ans de porter les armes, à soixante d'assister aux assemblées du sénat : les hommes ont plus de peine à obtenir le repos d'eux-mêmes que de la loi. Cependant, tandis qu'entraînés par les uns, ils entraînent eux-mêmes les autres : tandis que mutuellement ils se dérobent leur repos, qu'ils se rendent réciproquement malheureux, leur vie se passe sans fruit, sans plaisir, sans aucun profit pour l'âme : personne ne voit la mort en perspective, et chacun porte au loin ses espérances. Quelques-uns même règlent, pour un temps où ils ne seront plus, la construction de vastes mausolées, la dédicace de monuments publics, les jeux qui se célébreront auprès de leur bûcher et la pompe ambitieuse de leurs obsèques (*De la Brièveté de la vie,* ch. xx).

Dérobez-vous, si vous le pouvez, à ces occupations : sinon, il faudra vous y arracher. Nous avons perdu bien assez de temps : commençons, dans notre vieillesse, à en rassembler les débris. Quel mal peut-on y trouver? Nous avons vécu en pleine mer; mourons au moins dans le port (*Lettre* 19).

Il est facile, mon cher Lucilius, de se dérober aux occupations, quand on en méprise le salaire. C'est ce salaire qui nous arrête et nous retient. Quoi? renoncer à de si belles espérances? partir au moment de la récolte? plus de clients à mes côtés! voir sa litière sans escorte! et ses portiques déserts! Voilà les biens dont l'homme se sépare à regret : il déteste ses misères, mais il en aime le fruit. Il se plaint de l'ambition, comme un amant se plaint de sa maîtresse. Mais si vous regardez de près quels sont ses vrais sentiments, ce n'est pas chez lui de la haine, mais de l'humeur. Examinez-les, ces hommes qui se plaignent de ce qu'ils ont tant désiré, et qui parlent de fuir les objets dont ils ne peuvent se passer : vous les verrez demeurer volontairement sous un joug qu'ils ne cessent de dire si pénible et si misérable. (*Lettre* 22e.)

De nouvelles occupations nous arrivent sans cesse; nous les semons : aussi, une seule en produit beaucoup d'autres; et, avec cela, nous nous accordons des délais.

Nous devons éviter de nous livrer aux affaires. Il faut les bannir de chez nous : si elles entrent une fois, ce ne sera que pour céder la place à d'autres. Opposons-nous à leurs commencements : il est plus aisé de les empêcher de commencer que de les terminer (*Lettre* 72).

Nous nous trouverons très-bien de ce précepte salutaire de Démocrite, dans lequel on promet la tranquillité si nous fuyons la multiplicité des affaires publiques et privées, ou si nous les proportionnons à nos forces. L'homme qui partage sa journée entre tant d'entreprises, ne la passera jamais si heureusement qu'il ne se heurte ou contre les hommes ou contre les choses, et ne se voie poussé à la colère. De même que celui qui traverse en courant les quartiers populeux d'une ville, doit nécessairement coudoyer bien des gens, tomber ici, être arrêté plus loin, éclaboussé ailleurs : ainsi, dans cette mobilité d'une vie coupée par tant de travaux, se rencontrent une infinité d'obstacles, de sujets de mécontentement. L'un trompe nos espérances, l'autre en retarde l'accomplissement, celui-là s'en approprie les fruits : nos projets ne réussissent pas à notre gré. Il n'y a personne à qui la fortune soit assez dévouée pour seconder toutes ses tentatives. Il suit de là que celui dont elle a contrarié quelques projets ne peut plus souffrir ni les hommes ni les choses. Il s'emporte pour le moindre sujet, tantôt contre les personnes, tantôt contre les affaires, tantôt contre les circonstances, tantôt contre la fortune, tantôt contre lui-même. Aussi, pour pouvoir conserver son âme dans le calme, il ne faut pas lui donner tant d'agitation, la fatiguer, comme je l'ai dit, par la multitude des affaires et par des difficultés qui surpassent ses forces. Il est aisé d'adapter à ses épaules un fardeau léger, et de le transporter de l'une à l'autre sans le laisser tomber : mais celui que des mains étrangères nous imposent, et que nous avons peine à porter, échappe après quelques pas à nos forces vaincues : et nous avons beau nous raidir sous le faix, impuissants à le soutenir, nous finissons par chanceler. Pareille chose arrive, sachez-le bien, dans les affaires civiles et domestiques. Les affaires simples et expéditives vont d'elles-mêmes ; les affaires graves et au-dessus de notre portée ne se laissent point ai-

sément saisir, ou si on les entame, bientôt elles surchargent et entraînent celui qui s'en occupe. Aussi arrive-t-il que souvent on voit sans aucun fruit la volonté de celui qui au lieu d'entreprendre des affaires aisées, veut au contraire que celles qu'il a entreprises, le deviennent. Toutes les fois que vous voudrez entreprendre une chose, mesurez également et vos forces, et l'affaire et les moyens dont vous disposez : car le regret d'une entreprise manquée vous causera du dépit. Ici se fait voir la différence entre un caractère bouillant et un caractère froid ou pusillanime : dans le premier, le défaut de réussite produira la colère; dans le second, ce sera de l'abattement. Que nos entreprises ne soient ni mesquines, ni téméraires, ni coupables. Bornons nos espérances à notre voisinage : ne formons point de projet dont la réussite serait pour nous-mêmes un sujet d'étonnement; et mettons nos soins à prévenir l'injure que nous ne saurions supporter (*De la Colère,* liv. III, ch. VI, VII, VIII).

L'arc perd sa force par la tension, l'esprit par le relâchement (PUBLIUS SYRUS).

Il y en a dont le corps ne fait aucun mal, et dont l'esprit oisif se laisse aller à la pensée d'une foule de crimes (*Id.*).

XXIX.

Exemple de la vertu : nous devons le donner aux autres, et l'imiter dans les autres.

Il y a quelques instants, j'ai cité Démétrius que la nature me paraît avoir fait naître de nos jours afin de nous montrer que nous étions incapables de le corrompre, et lui incapable de nous corriger. Homme d'une sagesse accomplie, quoiqu'il n'en convienne pas, ferme et constant dans ses principes, d'une éloquence mâle, bien que négligée et s'inquiétant peu des mots, mais se laissant aller aux mouvements de sa grande âme, et marchant sans relâche vers son but. Sans doute la Providence lui donna tout à la fois et cette vie exemplaire, et ce genre d'éloquence, pour que notre siècle eût en lui un modèle et un censeur (*Des Bienfaits,* liv. VII, ch. VIII).

« Il nous faut choisir un homme de bien, et l'avoir sans cesse

devant nos yeux, de manière à vivre comme en sa présence, à faire toutes nos actions comme sous son regard [1]. » Ce précepte, mon cher Lucilius, Epicure l'a dicté, et c'est lui qui avec raison nous impose un surveillant, un guide. Que de fautes évitées, si au moment de les commettre, on avait un témoin! Que l'âme ait un modèle qu'elle révère, et dont l'autorité sanctifie ses plus secrètes pensées. Heureux l'homme dont l'aspect, que dis-je? dont la seule idée ramène son semblable à la vertu! Heureux aussi l'homme qui sait en respecter un autre, au point de rentrer en lui-même et d'y rétablir l'ordre, à son seul souvenir! Celui qui peut ainsi en respecter un autre, sera bientôt, lui aussi, digne de respect. Prenez donc Caton pour modèle : vous paraît-il trop rigide? choisissez un sage d'une vertu moins austère, choisissez Lélius ou tel autre dont vous affectionnez la vie et les doctrines; et ayant toujours présentes devant vous son âme et son image, proposez-vous-le pour votre gardien et votre exemple. Oui, il nous faut quelqu'un qui serve de règle à nos mœurs; et ce n'est que d'après cette règle que vous corrigerez vos travers (*Lettre* 11).

Songez combien nous servent les bons exemples; et reconnaissez que le souvenir des grands hommes ne nous profite pas moins que leur présence (*Lettre* 10).

Pourquoi donc ramener l'homme aux exemples si injurieux pour lui des êtres sans raison, lorsque vous avez l'univers et Dieu que, seul de toutes les créatures, il peut comprendre, que seul il peut imiter (*De la Colère*, liv. II, ch. XVI)?

Il est des remèdes salutaires qu'on ne peut ni avaler ni appliquer, et dont l'effet s'opère par l'odorat : ainsi la vertu fait sentir son utile influence, même de loin et du fond de sa retraite. Soit qu'elle puisse s'étendre en liberté et user de ses droits; soit qu'elle n'ait qu'un accès précaire, et se trouve forcée de replier ses voiles; soit qu'elle soit réduite à l'inaction et au silence, renfermée à l'étroit, ou en toute liberté, dans toutes les situations possibles, elle sert toujours. Eh quoi? regarderiez-vous comme sans utilité l'exemple d'un vertueux loisir (*De la tranquillité de l'âme*, ch. III)?

[1] Louis de Grenade ajoute : *et omnia tanquàm illo vidente faciamus.*

L'inférieur a en horreur[1] toutes les fautes de son supérieur. (Publius Syrus).

XXX.

Bonne renommée. — Mauvaise renommée.

Croyez-vous qu'il y ait un supplice plus grand qne celui de la haine publique?

Quant à l'opinion et à la renommée, prenons-les pour ce qu'elles valent : elles ne doivent pas nous guider, mais nous suivre (*Des Bienfaits*, liv. VI, ch. XLIII).

Satisfaisons à notre conscience, ne travaillons jamais pour la renommée : acceptons-la, fût-elle mauvaise, pourvu que nous la méritions bonne (*De la Colère*, liv. III, ch. XLI).

On doit appeler perte le gain fait aux dépens de la réputation (Publius Syrus).

Une réputation honorable est un second patrimoine (*Id.*).

Ce que vous êtes, et non ce que l'on vous croit, voilà ce qui importe (*Id.*).

XXXI.

Jugement téméraire.

Qui se hâte de juger se repentira bientôt (Publius Syrus).

On est prompt à soupçonner le mal (*Id.*).

XXXII.

Prudence.

Il y en a peu qui disposent eux-mêmes de leur personne et de leurs actions. Les autres, semblables à ces objets qui flottent sur les eaux, ne vont pas, mais sont entraînés (*Lettre* 23).

Si vous voulez vous soumettre toutes choses, soumettez-vous à la raison : vous aurez l'empire sur beaucoup, dès que la raison l'aura sur vous (*Lettre* 37).

Socrate qui a ramené toute la philosophie à la morale a dit que

[1] Texte de L. de Grenade. — *Lorret.*

le comble de la sagesse était de savoir distinguer les biens des maux (*Lettre* 71).

C'est avec un grand cœur qu'il faut juger des grandes choses (*Id.*).

Notre roi, c'est notre âme : tant que sa force est entière, tout le reste demeure dans le devoir, se soumet, obéit. Pour peu qu'elle vacille, l'ébranlement est général. Mais a-t-elle succombé à la volupté, ses facultés s'énervent, son action se paralyse, et tous ses efforts sont faibles et languissants. J'ajouterai, pour continuer le parallèle, que l'âme est tantôt notre roi, tantôt notre tyran : notre roi, quand ses vues tendent à l'honnête, qu'elle veille au salut du corps commis à sa garde, et n'en exige rien de bas, ni d'avilissant. Mais dès qu'elle est emportée, cupide, sensuelle, elle encourt la qualification la plus odieuse et la plus sinistre : elle devient tyran. Alors des passions effrénées s'emparent d'elle, et la poussent au mal (*Lettre* 114).

Nous devons premièrement nous considérer nous-mêmes, puis les affaires que nous voulons entreprendre, enfin ceux dans l'intérêt desquels et avec lesquels il nous faudra les traiter. Avant tout, il faut bien apprécier nos forces, parce que très-souvent nous pensons pouvoir au-delà de ce dont nous sommes capables. L'un se perd par trop de confiance dans son éloquence ; un autre impose à son patrimoine des dépenses qui en excèdent les ressources : un troisième exténue son corps débile sous le poids de fonctions trop pénibles. La timidité de ceux-ci les rend peu propres aux affaires civiles qui demandent une assurance imperturbable. La fierté de ceux-là ne peut être de mise à la cour. Il en est qui ne savent point maîtriser leur colère, et le moindre emportement leur suggère des paroles imprudentes : d'autres ne peuvent contenir leur esprit railleur, ni retenir un bon mot dont ils auront à se repentir. A tous ces gens-là, le repos convient mieux que les affaires. Un esprit altier et peu endurant doit fuir toutes les occasions de se donner carrière à son détriment. Il faut ensuite juger les affaires que nous voulons entreprendre, et comparer nos forces avec nos projets : car la puissance d'action doit toujours l'emporter sur la force de résistance : tout fardeau, plus fort que

celui qui le porte, finit nécessairement par l'accabler. En outre, il est des affaires qui, assez peu considérables en elles-mêmes, deviennent le germe fécond de beaucoup d'autres. Or il faut fuir ces sortes d'occupations d'où naît et renaît sans cesse quelque soin nouveau. On ne doit point s'approcher d'un lieu d'où l'on ne puisse librement revenir. N'entreprenez donc que les affaires que vous pourrez terminer, ou du moins dont vous espérez voir la fin : abandonnez celles qui se prolongent à mesure qu'on y travaille, et qui ne finissent pas là où vous l'espériez. Il faut également bien choisir les hommes, et nous assurer s'ils sont dignes que nous leur consacrions une partie de notre vie, et s'ils profiteront de ce sacrifice de notre temps. Il y en a qui nous rendent responsables des services que nous leur rendons. « Je n'irais pas même souper chez un homme qui ne croirait pas m'en avoir obligation, » disait Athénodore. Vous concevez bien aussi, je pense, qu'il serait encore moins allé chez ceux qui, avec une invitation à dîner, prétendent reconnaître les services de leurs amis, et comptent les mets de leur table pour une libéralité de prince, comme si c'était faire honneur aux autres que de se montrer intempérants. Eloignez d'eux les témoins et les spectateurs, une orgie secrète n'aura plus pour eux aucun attrait. Il faut considérer si vos dispositions naturelles vous rendent plus propre à l'activité des affaires, qu'aux loisirs de l'étude et de la méditation ; puis diriger vos pas là où vous porte votre génie. Isocrates prenant Ephore par la main, le fit sortir du barreau, le croyant plus propre à écrire l'histoire. En effet, les esprits qu'on veut contraindre répondent mal à ce qu'on espère d'eux ; et quand la nature s'y refuse, c'est en vain qu'on travaille (*De la Tranquillité de l'âme*, ch. IV, V et VI).

Il est bon de voir d'après le malheur d'autrui ce qu'il faut éviter (Publius Syrus).

Il faut longtemps préparer la guerre pour vaincre plus vite (*Id.*).

Les défauts des autres enseignent au sage à corriger les siens (*Id.*).

Un cheveu même a son ombre (*Id.*).

Craindre un ennemi, quelque faible qu'il soit, c'est sagesse (*Id.*).

On fait mal tout ce qu'on fait sur la foi de la fortune (*Id.*).

Il ne périra pas de sitôt sous des ruines, celui qui tremble à la vue d'une crevasse (*Id.*).

On ne triomphe jamais d'un danger sans danger (*Id.*).

Ne soyez prompt ni à accuser, ni à louer qui que ce soit (*Id.*).

Le jour qui suit reçoit la leçon du précédent (*Id.*).

Tout mal qu'on n'a pas encore éprouvé est plus sensible (*Id.*).

Qui succombe aux événements a servi avec honneur (*Id.*).

XXXIII.

Imprudence. — Ignorance.

Entre la folie publique et cette aliénation mentale que l'on confie aux soins des médecins, la seule différence c'est que cette dernière a pour principe la maladie, l'autre les préjugés. Dans le premier cas, c'est le dérangement des organes qui cause la démence ; dans le second, c'est une maladie de l'esprit. Telles sont du moins les paroles d'Ariston (*Lettre* 94).

On n'a pas perdu ce qu'on ne sait pas avoir perdu (Publius Syrus).

C'est une peine plus supportable de ne pouvoir pas vivre que de ne le savoir pas (*Id.*).

XXXIV.

Conseil.

Notre commune erreur est que tous nous nous occupons des détails de la vie, et que personne ne songe à l'ensemble. Celui qui veut lancer une flèche, doit savoir le but qu'il se propose d'atteindre ; et c'est alors qu'il dirige et ajuste le trait. Nos projets se perdent, pour manquer de direction. Il n'y a point de vent favorable pour celui qui ne sait dans quel port il veut arriver. Le hasard doit nécessairement avoir une grande influence sur sur notre vie, lorsque nous vivons au hasard (*Lettre* 71).

Les hommes disent qu'ils voient plus clair dans l'affaire d'autrui

que dans la leur. Cela arrive à ceux que l'amour-propre aveugle, et à qui la crainte, en présence du danger, ôte le discernement de ce qui les sauverait. On devient sage à mesure qu'on prend plus de sécurité, et qu'on s'affranchit de la crainte (*Lettre* 109).

Il vaut mieux triompher par la raison que par la colère (Publius Syrus).

La lenteur est sagesse, quand on délibère de choses utiles (*Id.*).

Il faut délibérer longtemps, quand la résolution doit être irrévocable (*Id.*).

De la prudence du général dépend le courage des soldats (Id.).

Tout retard est odieux, mais il donne la sagesse (*Id.*).

A donner de mauvais conseils, les femmes surpassent les hommes (*Id.*).

La fortune n'est jamais plus utile que la prudence (*Id.*).

XXXV.

De la juste estimation des choses.

C'est bien inutilement que nous aurons exposé nos préceptes, si préalablement nous n'avons su inspirer des opinions justes sur chaque objet particulier, sur la pauvreté, les richesses, la gloire, l'ignominie, la patrie et l'exil. Jugeons de toutes choses sans préjugé : voyons ce qu'elles sont en elles-mêmes, et non comment on les appelle. — Une action ne sera point droite, si la volonté ne l'est pas : car de cette dernière procède l'action. En outre la volonté ne sera point droite, si l'entendement ne l'est pas : car de l'entendement procède la volonté. Or, l'entendement ne sera point arrivé à la perfection, s'il n'embrasse les lois qui régissent la vie entière, s'il n'a fixé ses jugements sur chaque point en particulier, et ramené tout à la vérité. La tranquillité n'appartient qu'à ceux qui se sont formé un jugement immuable et certain (*Lettre* 95).

Celui-là est un fou qui, faisant marché pour un cheval, n'en regarde que la housse et le frein, sans songer à la bête : mais plus fou est celui qui juge un homme sur son habit, ou bien sur sa condition, qui est encore pour nous une espèce d'habit (*Lett.* 47).

XXXVI.

Justice. — Injustice.

Fabricius repoussa l'or de Pyrrhus, et vit moins de grandeur à posséder un royaume qu'à mépriser les dons d'un roi. Le même Fabricius, à qui le médecin de Pyrrhus promettait d'empoisonner son prince, avertit celui-ci d'être sur ses gardes. Ce fut l'effet d'une même vertu de ne pas être vaincu par l'or, et de ne vouloir pas vaincre par le poison. Nous avons admiré ce grand homme, également inflexible aux promesses faites par le roi et contre le roi, obstiné à suivre la vertu son modèle : qui, par un effort très-difficile, s'abstint de nuire pendant la guerre : qui crut qu'il y avait des choses non permises, même contre un ennemi ; qui enfin, au sein d'une extrême pauvreté, pour lui si glorieuse, n'eut pas moins horreur des richesses que de l'empoisonnement. « Vivez, disait-il, vivez grâce à moi, Pyrrhus ; et réjouissez-vous de ce qui tout à l'heure causait votre peine : Fabricius est toujours incorruptible (*Lettre* 120). »

Il y a autant de cruauté à pardonner à tous qu'à n'épargner personne. Nous devons conserver un juste équilibre : mais comme il est difficile d'y parvenir, s'il doit y avoir excès d'un côté, que ce soit en faveur de l'humanité que penche la balance (*De la Colère*, liv. I, ch. II).

Les mauvais exemples retombent sur leurs auteurs ; et il n'y a point de pitié pour les gens qui sont, à leur tour, victimes de torts semblables à ceux dont ils ont montré la possibilité en les commettant eux-mêmes (*Lettre* 81).

Pour vos parents, vous aurez de la piété filiale ; pour vos proches, de l'affection ; pour vos amis, de la fidélité ; pour tous, de la justice. Avec tous vous aurez la paix ; avec les vices, la guerre (PUBLIUS SYRUS).

XXXVII.

Cruauté.

Annibal, dit-on, à la vue d'un fossé regorgeant de sang humain, s'écria : « Le beau spectacle ! » Faut-il s'étonner que tel soit

votre plus doux spectacle, vous né dans le sang, et familiarisé dès l'enfance avec le carnage? Naguère, sous le divin Auguste, Volésus, proconsul d'Asie, après avoir en un jour fait décapiter trois cents hommes, se promenait au milieu des cadavres, d'un air aussi superbe que s'il eût accompli l'œuvre la plus belle et la plus glorieuse. On l'entendit s'écrier en grec : « O la belle chose! » Qu'eût fait un tel homme s'il eût été roi? Ce n'était pas là de la colère, mais un mal mille fois pire, un mal sans remède (*De la Colère*, liv. II, ch. v).

Loin de vous la cruauté, et la colère qui l'enfante (Publius Syrus).

XXXVIII.

Calomnie. — — Médisance.

Notre ami Démétrius disait souvent avec esprit : « Je regarde les discours des ignorants comme les vents qui s'échappent de leurs entrailles. Car, ajoutait-il, peu m'importe si le son vient d'en haut ou d'en bas. » Quelle folie de craindre d'être diffamé par des gens mal famés (*Lettre* 91)!

On juge mal de vous? oui, mais ce sont des méchants. Cela me ferait de la peine, si ce jugement venait de M. Caton, ou du sage Lælius, ou de l'autre Caton, ou des deux Scipions. Déplaire aux méchants, c'est être digne de louanges. Une sentence ne peut avoir d'autorité, quand celui qui condamne doit lui-même être condamné. Ils parlent mal de vous? il y aurait lieu de s'émouvoir, s'ils le faisaient avec raison : mais maintenant, ils le font sans raison. Ce n'est pas de moi qu'ils parlent, ces hommes, c'est d'eux-mêmes. Ils parlent mal de vous? ils ne savent ce qu'ils disent : ils le font non parce que je le mérite, mais parce qu'ils en ont l'habitude. Il y a en effet certains chiens dont l'instinct est d'aboyer, non parce qu'ils sont méchants, mais parce qu'ils en ont l'habitude (Livre *des Remèdes fortuits*).

Pourquoi, dit un détracteur, ce philosophe est-il logé au large? pourquoi soupe-t-il magnifiquement? Vous remarquez des rougeurs sur la peau des autres, tout couverts que vous êtes

d'ulcères. On dirait quelqu'un qui, dévoré d'une lèpre hideuse, plaisanterait sur les taches et les verrues des corps les plus beaux. Oh! vous serez heureux, dès qu'il vous aura été donné d'imiter nos vices! Que ne jetez-vous plutôt les yeux autour de vous, sur vos propres maux qui, de tous côtés vous transpercent, les uns en faisant des progrès par dehors, les autres, en se déchaînant dans vos entrailles mêmes qu'ils embrasent? Non, les choses humaines, bien que vous connaissiez peu votre situation et qu'il vous reste tant de loisir, n'en sont pas à ce point que pour blâmer les torts des gens meilleurs que vous, vous ayez le temps d'agiter votre langue. Voilà ce que vous ne comprenez pas, et vous affectez des airs qui ne vont pas avec votre fortune : comme beaucoup de gens qui s'arrêtent nonchalamment dans le cirque, ou bien au théâtre, lorsque déjà leur maison est en deuil, sans qu'ils aient reçu la nouvelle du malheur. Pour moi qui d'en haut porte mes regards au loin, je vois quels orages, suspendus sur vos têtes, doivent un peu plus tard crever la nuée qui les recèle : ou quels orages déjà voisins doivent vous emporter vous et votre avoir, s'ils approchent plus près encore. Que dis-je? n'est-ce pas dès à présent, quoique vous le sentiez peu, un tourbillon qui fait pirouetter vos âmes et qui les enveloppe, occupées qu'elles sont à fuir et à rechercher les mêmes choses? un tourbillon qui tantôt vous élevant sur de hautes cimes, tantôt vous brisant sur de bas écueils, vous entraîne dans ses violentes secousses à tous les vices (*De la vie heureuse*, ch. XXVII et XXVIII) [2]?

Une accusation grave, fût-elle faite légèrement, n'en nuit pas moins (PUBLIUS SYRUS).

XXXIX.

Adulation. — Liberté d'avertissement ou de censure.

Admettons que l'opulente félicité d'un bienfaiteur vous ait fermé toute autre voie (de vous montrer reconnaissant à son

[1] Louis de Grenade a lu : *Magno vos concussu in vitia rapit*. Ces mots ne se trouvent pas dans les éditions actuelles de Sénèque.

égard), je vais vous indiquer un genre d'indigence que souffrent les grandeurs, un bien qui manque à ceux qui sont maîtres de tout. C'est un ami qui dise la vérité, qui voyant un homme que la foule des imposteurs a conduit jusqu'à l'ignorance du vrai par l'habitude d'entendre l'agréable au lieu de l'honnête, l'arrache à l'harmonieux concert des discours mensongers. Ne voyez-vous pas dans quel précipice le jettent la liberté morte autour de lui et le dévouement soumis à de lâches complaisances, quand nul ne lui dit franchement son avis pour le conseiller ou le dissuader? C'est un combat d'adulation; et le seul office de tous les amis, leur seul débat, c'est à qui le trompera par de plus lâches flatteries. Les grands ont méconnu le degré de leurs forces; et se croyant aussi puissants qu'ils l'entendent dire, ils se sont attiré des guerres inutiles qui doivent mettre toutes choses en question : ils ont rompu une paix utile et nécessaire. Ecoutant leur colère que personne n'arrêtait, ils ont versé des flots de sang, et ont fini par répandre le leur, en voulant se venger d'offenses chimériques, comme si elles étaient réelles : en se persuadant qu'il n'est pas moins honteux de fléchir que d'être vaincu : en regardant enfin comme éternel un pouvoir qui n'est jamais plus chancelant, que lorsqu'il est à son comble. Ils ont fait écrouler de grands empires qui devaient tomber sur eux [1] : et ils n'ont pas compris que sur ce théâtre brillant de biens faux et passagers, ils devaient s'attendre à toutes les infortunes, du moment qu'ils n'ont pu entendre un mot de vérité.

Lorsque Xerxes eut déclaré la guerre à la Grèce, il n'y eut personne qui ne s'efforçât d'exciter cette âme superbe et oublieuse de la fragilité des grandeurs qui faisaient sa confiance. L'un disait que les ennemis ne pourraient soutenir la nouvelle de cette guerre, et qu'au premier bruit de son arrivée, ils prendraient la fuite. L'autre ajoutait que, sans aucun doute, la Grèce allait être non-seulement vaincue, mais écrasée par cette masse de combattants : que la seule chose à craindre était qu'on ne trouvât les villes désertes, et par la fuite de l'ennemi, de vastes solitudes, sans rencontrer personne pour exercer des forces si

[1] Texte de Louis de Grenade : *Ingentia super se casura regna fregerunt.*

nombreuses. Un troisième lui disait que la nature suffisait à peine à leur déploiement, que les mers seraient trop étroites pour ses flottes, les camps pour ses soldats, les plaines trop bornées pour les évolutions de sa cavalerie, et que le ciel offrirait à peine assez d'espace pour les javelots lancés par tant de mains. Au milieu de ces nombreuses flatteries qui lui étaient adressées de toutes parts et qui excitaient la vanité d'un homme déjà plein de lui-même, le Lacédémonien Démarate osa seul dire que ces troupes confuses et pesantes et dont le prince était si fier, n'étaient redoutables que pour celui qui les commandait : qu'elles avaient plus de poids que de force : que les masses nombreuses ne pouvaient jamais être bien dirigées, et qu'une armée sans discipline ne pouvait longtemps subsister. « A la première montagne, ajouta-t-il, les Lacédémoniens s'opposant à votre passage, vous feront voir ce dont ils sont capables. Tant de milliers de peuples, trois cents Spartiates les arrêteront : ils resteront immobiles à leur poste : ils défendront les défilés confiés à leur garde, et les fermeront de leurs corps. Toute l'Asie ne leur fera pas quitter la place. Contre tout cet apparcil menaçant, contre ce choc et cette invasion de presque tout le genre humain se ruant contre eux, une poignée d'hommes servira de rempart. Ensuite ils se rallieront de divers côtés, et vous accableront sous vos propres forces. On a raison de dire que cet appareil de guerre est plus grand que celui que peut contenir ce pays que vous voulez envahir. Mais ceci est un désavantage de plus. La Grèce vous vaincra par cela même qu'elle ne peut vous contenir : vous ne pourrez faire usage de toutes vos forces. En outre , ce qui est la ressource la plus nécessaire, vous ne pourrez ni remédier aux premiers revers de la fortune, ni porter secours aux troupes ébranlées, ni rallier et encourager les soldats qui plient. Vous serez vaincu longtemps avant de vous en apercevoir. Au reste, gardez-vous de croire que votre armée soit invincible, parce que son chef lui-même n'en connaît pas le nombre. Rien de si grand qui ne puisse périr; et quand il n'y aurait pas d'autre cause de destruction, cette grandeur même en est une suffisante. » Il en arriva comme l'avait prédit Démarate, et par les débris de son armée

répandus dans toute la Grèce, Xerxes apprit la différence entre une foule et une armée. Aussi, plus malheureux de sa honte que de sa perte, il remercia Démarate d'avoir été le seul à lui dire la vérité, et lui permit de demander ce qu'il voulait. Celui-ci méritait une récompense avant de l'avoir demandée : mais qu'il faut plaindre la nation où il n'y eut pour dire la vérité au roi, qu'un homme qui ne savait pas se la dire à lui-même !

Le divin Auguste en exilant sa fille qui se livrait à tous les désordres, fit connaître au public les infamies de la maison impériale. Ce que le prince aurait dû taire plutôt que de le punir si cruellement (car il est des crimes dont la honte retombe sur celui même qui les châtie), il le publia dans sa colère. Quelque temps après, cette colère ayant fait place à la honte, il gémit de n'avoir pas enseveli dans le silence des désordres qu'il avait ignorés si longtemps, et s'écria plus d'une fois : « Rien de cela ne me serait arrivé, si Agrippa ou Mécène eussent vécu ! » Tant il est difficile au maître de tant de milliers d'hommes d'en remplacer deux ! que faut-il en penser? Etait-il impossible de retrouver deux hommes pareils? ou n'était-ce pas la faute du prince lui-même qui aima mieux se plaindre que de chercher? Ne croyons pas toutefois qu'Agrippa et Mécène fussent dans l'habitude de lui dire la vérité : s'ils avaient vécu plus longtemps, ils seraient devenus dissimulés comme les autres. Il est dans le caractère des rois de louer les morts pour faire injure aux vivants, et d'attribuer le mérite de dire la vérité à ceux de qui ils ne risquent plus de l'entendre.

Mais, pour revenir à mon sujet, vous voyez combien il est facile de témoigner sa reconnaissance aux riches et aux hommes qui sont parvenus au faîte de la grandeur. Dites-leur, non ce qu'ils veulent entendre, mais ce qu'ils voudront avoir toujours entendu, et qu'à leurs oreilles pleines de flatteries une parole sincère parvienne quelquefois : donnez un conseil utile. Vous demandez ce que vous pouvez faire pour un homme heureux? Faites qu'il ne se fie pas trop à sa prospérité, et qu'il apprenne de vous qu'il faut un grand nombre de bras fidèles pour la retenir. Est-ce donc un petit service de votre part, que de lui faire perdre une bonne fois

la folle assurance que sa grandeur doit toujours durer, et de lui enseigner que les biens donnés par le hasard sont sujets à changer et s'en vont beaucoup plus vite qu'ils ne viennent ; que si l'on est parvenu au sommet par degrés, l'on n'en descend point de même : mais que souvent entre la plus haute et la plus déplorable fortune, il n'y a pas d'intervalle ? Vous ne connaissez pas le prix de l'amitié, si vous ne pensez pas donner beaucoup à l'homme auquel vous donnez un ami : chose rare non-seulement dans les familles, mais dans les siècles, et qui nulle part n'est plus difficile à trouver que là où l'on croit qu'elle abonde (*Des Bienfaits*, livre VI, ch. XXX, XXXI, XXXII et XXXIII).

Ce n'est point assez pour nous d'un éloge mesuré ; tous ceux qu'accumule sur nous la flatterie la plus impudente, nous les prenons comme chose due. Que quelques-uns vantent notre perfection et notre sagesse, nous n'avons garde de contredire, quoique nous sachions bien que souvent ces hommes font de grossiers mensonges. Dans le temps où Alexandre courait l'Inde, et portait la désolation chez des peuples peu connus même de leurs voisins, il fut un jour blessé d'une flèche, au siége d'une ville, tandis qu'il en faisait le tour et cherchait le côté faible des remparts. Il n'en resta pas moins à cheval, et continua sa tournée. Mais bientôt le sang s'arrête : la plaie, en se séchant devient plus douloureuse, la jambe suspendue s'engourdit peu à peu : il ne peut aller plus loin et s'écrie : « Tout le monde m'assure que je suis le fils de Jupiter : mais cette blessure me crie que je ne suis qu'un homme. » Faisons de même, lorsque la flatterie viendra nous enivrer, chacun à notre manière : disons ; « vous m'assurez que je suis sage ; mais je vois combien de choses inutiles je désire, combien de nuisibles je convoite. » Je ne sais même pas, ce que la satiété enseigne aux bêtes, quelles doivent être les limites du boire et du manger : j'ignore encore jusqu'à la portée de mon estomac (*Lettre* 59).

Faites donc, mon cher Lucilius, ce que vous avez pris l'habitude de faire. Éloignez-vous de la foule autant que possible, et ne prêtez pas le flanc aux flatteurs, si habiles dans l'art de circonvenir les grands : malgré toutes vos précautions, vous ne

sauriez leur résister. Croyez-moi, vous laisser flatter, c'est vous livrer vous-même à votre perte. Tel est l'attrait naturel de la flatterie : même lorsqu'on la rejette, elle plaît : et souvent repoussée, elle finit par être admise (*Questions naturelles*, livre IV, préface).

Plus la flatterie est ouverte, impudente, incapable de rougir pour son compte, plus elle est sûre de la victoire. Car nous en sommes venus à ce point de folie qu'un adulateur sans exagération, passe pour un envieux (*Id.*).

J'aimerais mieux offenser en disant la vérité, que de plaire en flattant.

Sachez que c'est une maladie, et non de la gaîté, de toujours sourire à ceux qui rient, et d'ouvrir constamment la bouche pour flatter tout le monde (PUBLIUS SYRUS).

XL.

Religion.

Comment il faut honorer les dieux, c'est ce sur quoi on donne d'ordinaire des préceptes. Adorer Dieu, c'est le connaître : quelle cause porte les Dieux à faire le bien? Leur nature. C'est se tromper de leur supposer l'intention de nous nuire. Ils ne le peuvent pas. Ils ne sauraient ni éprouver du mal, ni en faire : car offenser et être offensé sont deux choses qui vont ensemble. En les élevant au-dessus du danger, cette nature suprême et admirable ne les a pas rendus dangereux. Le premier acte de culte envers les Dieux, c'est de croire à leur existence : le second, de reconnaître leur majesté, et leur bonté sans laquelle il n'y a point de majesté. C'est de savoir qu'ils sont les maîtres du monde, qu'ils régissent l'univers, qu'ils prennent soin du genre humain, que quelquefois même ils s'occupent des individus d'une manière plus marquée. De tels êtres ne font aucun mal, comme ils n'en éprouvent aucun. Du reste, ils châtient et répriment quelques hommes; ils infligent des peines et punissent quelquefois sous une apparence de faveur. Voulez-vous vous rendre les Dieux favorables? soyez bon! Celui-là les honore assez qui les imite (*Lettre* 95).

Vous ne me faites aucun tort, dit le sage, lorsque vous me calomniez, pas plus que n'en font aux Dieux ces gens qui renversent les autels : mais manifeste est la coupable intention et coupable le projet, alors même qu'il n'a pu nuire. Vos extravagantes fantaisies, je les supporte, comme le grand Jupiter souffre les sottises des poëtes : l'un d'eux, lui a donné des ailes, et l'autre des cornes : tel autre, sur la scène, l'a montré adultère, et prolongeant la nuit. Ils en ont fait, celui-ci, un maître terrible pour les Dieux; celui-là, un juge inique pour les hommes; cet autre, un corrupteur de jeunes gens bien nés, et même de ses parents. Cet autre encore, un parricide, et l'usurpateur du trône de son roi, de son père. Tout cela n'a rien produit : seulement la pudeur qui empêche de mal faire était enlevée aux hommes, s'ils avaient cru que tels fusssent les Dieux (*De la Vie heureuse*, ch. XXVI).

Le délire des poëtes a entretenu par des fictions les égarements des hommes : ils ont feint que Jupiter enivré des délices d'une nuit adultère passée avec Alcmène, en avait triplé la durée [1]. N'est-ce pas exciter nos vices que de les attribuer aux Dieux, et de donner pour excuse à la licence de nos passions l'exemple même des Dieux (*De la Brièveté de la vie*, ch. XVI)?

Vous devez accorder nécessairement que l'homme de bien est animé du plus vif sentiment de piété à l'égard des Dieux. Aussi, telle chose qui lui arrive, s'y soumettra-t-il avec calme : car il y verra un effet de la volonté divine, d'où émanent toutes choses (*Lettre* 76).

Une âme excellente est le plus beau culte qu'on puisse rendre à Dieu (PUBLIUS SYRUS).

LXI.

Gratitude. — Ingratitude.

Les bêtes elles-mêmes sont sensibles aux bons traitements; et il n'est point d'animal si farouche qui à force de soins ne s'apprivoise, et ne devienne susceptible d'attachement. Le lion laisse

[1] Louis de Grenade lit : *triplicasse*.

manier impunément sa gueule par son maître ; et la reconnaissance pour la main qui le nourrit soumet le farouche éléphant à l'obéissance la plus servile. Tant la persévérance et la continuité des soins ont de pouvoir, même sur ces êtres incapables de comprendre et d'apprécier un bienfait (*Des Bienfaits,* liv. I, ch. III)!

Telle est la loi du bienfait entre deux hommes : c'est que l'un doit sur-le-champ oublier le bien qu'il a donné, et l'autre ne jamais oublier celui qu'il a reçu (*Des Bienfaits*).

Celui qui a reçu de bonne grâce un bienfait, a déjà fait son premier paiement (*Ibid.,* liv. II, ch. XXII).

Furnius ne gagna jamais tant le cœur de César Auguste et ne le rendit par la suite facile à ses demandes que par ces paroles, quand il obtint la grâce de son père qui avait suivi le parti d'Antoine : « César, je n'ai qu'un seul tort à vous reprocher : vous m'avez condamné à vivre et à mourir ingrat (*Ibid.,* liv. II, ch. XXV). »

Ingrat est celui qui nie le bienfait qu'il a reçu : ingrat, celui qui le cache : ingrat, qui ne le paie pas de retour : mais le plus ingrat est celui qui l'oublie. Jamais il ne pourra devenir reconnaissant, celui qui a perdu jusqu'à l'idée du bienfait (*Ibid.,* liv. III, ch. I).

J'appelle ingrat quiconque est reconnaissant par crainte (*Ibid.,* liv. IV, ch. XVIII).

De même qu'on peut être éloquent en gardant le silence ; vaillant, les bras croisés et les mains liées ; bon pilote quoique en terre ferme, parce que les obstacles qui s'opposent à l'application de la science ne peuvent rien lui ôter : de même on est reconnaissant, par la seule intention de l'être, et sans avoir d'autre témoin de cette volonté que soi-même (*Ibid.,* liv. IV, ch. XXI).

Il n'y a de bienfait qu'autant qu'il nous vient tout d'abord joint à quelque pensée amicale et bienveillante. Voilà pourquoi on ne rend point grâces aux fleuves, bien qu'ils portent de grands navires, et que leur cours abondant et perpétuel opère le transport de nos richesses, ou qu'ils promènent à travers nos campagnes leurs eaux agréables et poissonneuses. Personne ne se croit redevable envers le Nil pas plus qu'on ne s'avise de lui en vouloir,

si sa crue est trop élevée, et s'il rentre trop tard dans son lit. On ne reçoit pas de bienfait des vents, quelque doux et favorable que soit leur souffle, ni des aliments, quelque utiles et salubres qu'ils soient. Car pour être mon bienfaiteur, il faut non-seulement m'être utile, mais le vouloir. Ainsi, l'on ne doit point de reconnaissance aux animaux muets; et cependant combien d'hommes a tirés du péril la vitesse d'un cheval! ni aux arbres; et cependant combien d'hommes accablés de chaleur l'ombrage épais de leurs rameaux n'a-t-il pas abrités! Or quelle différence y a-t-il entre celui qui m'a été utile sans le savoir, et celui qui n'avait pas la faculté de savoir, puisque chez l'un et chez l'autre il y a eu absence de volonté (*Ibid.*, liv. VI, ch. VII)?

Si quelqu'un, dites-vous, nous oblige pour son propre intérêt, lui devons-nous quelque chose? Car souvent je vous entends vous plaindre de ce que les hommes portent au compte d'autrui les services qu'ils se rendent à eux-mêmes: Je vais vous répondre, mon cher Libéralis: mais d'abord, je veux scinder cette petite question, et séparer le juste de l'injuste. La différence est grande, entre obliger pour son propre intérêt, et non pour le nôtre, ou pour le sien et le nôtre en même temps. Celui qui, ne regardant que lui-même, nous sert parce qu'il ne peut se servir lui-même autrement, je le mets au même rang que celui qui procure à ses troupeaux les fourrages d'hiver ou d'été; qui nourrit ses esclaves pour qu'ils se vendent mieux; qui engraisse et soigne ses bœufs; ou que le maître d'escrime qui exerce et équipe avec le plus grand soin sa troupe de gladiateurs. Comme dit Cléanthe, il y a loin d'un bienfait à une spéculation. Néanmoins, je ne suis pas assez injuste pour n'avoir aucune obligation à celui qui, en faisant mon bien, a fait le sien. Car je n'exige point qu'il s'occupe de moi sans aucun retour sur lui-même: au contraire, je désire que le bien qu'il m'aura fait lui soit plus profitable qu'à moi, pourvu qu'en me le faisant, il ait eu deux personnes en vue, et qu'il ait partagé entre nous deux. Quoiqu'il soit en possession de la meilleure part, s'il est vrai qu'il m'ait associé à lui, et qu'il ait songé à nous deux, je suis non-seulement injuste, mais encore ingrat, si je ne me réjouis pas de voir que ce qui m'est utile lui

est utile en même temps. C'est le comble de la méchanceté de n'appeler bienfait que ce qui a porté quelque préjudice au donateur. Je n'interprète point les bienfaits avec malveillance, et je ne désire pas qu'ils tombent uniquement sur moi, mais sur vous aussi (*Ibid.;* liv. VI, ch. XII et XIII).

On est dans l'erreur, quand on trouve plus de plaisir à recevoir qu'à rendre. Celui-là est ingrat, qui ne rend pas un bienfait avec usure (*Lettre* 81).

Qui sait rendre les bienfaits, en reçoit davantage (PUBLIUS SYRUS).

Vous aurez dit à la fois toutes les injures, quand vous aurez apppelé un homme ingrat (*Id.*).

Il y a fraude à recevoir ce qu'on ne pourra rendre (*Id.*).

Un seul ingrat nuit à tous les malheureux (*Id.*).

Ce sont surtout les ingrats qui nous apprennent à devenir méfiants (*Id.*).

Qui se vante d'avoir obligé, demande qu'on l'oblige (*Id.*).

XLII.

Prière.

Elle est vraie cette maxime que j'ai trouvée dans Athénodore : « Sachez que vous serez libre de toutes passions, lorsque vous serez parvenu à n'adresser aux Dieux aucune prière que l'on ne puisse faire à haute voix. Vivez avec les hommes, comme si Dieu vous voyait : parlez à Dieu, comme si les hommes vous entendaient (*Lettre* 10). »

XLIII.

Contemplation de la nature.

Mettez-vous bien ceci dans l'esprit, c'est que le sage n'est jamais plus dans l'action, que quand il a sous les yeux les choses divines et humaines (*Lettre* 68).

En vérité, je rends grâces à la nature, non pas quand je l'envisage sous le point de vue où elle s'offre à tous, mais lorsque je suis admis à ses secrets les plus intimes, lorsque j'apprends

quels sont les éléments de l'univers ; quel en est l'architecte ou le gardien : ce que c'est que Dieu; s'il est tout entier concentré en lui-même, ou s'il abaisse quelque fois ses regards vers nous; s'il produit tous les jours, ou s'il n'a produit qu'une fois; s'il fait partie du monde, ou s'il est le monde lui-même : s'il peut encore aujourd'hui porter des décrets, et déroger en quelque chose aux lois du destin, ou si pour lui ce serait un outrage à sa majesté, un aveu d'erreur, que de modifier l'ordre par lui-même établi. Car il est nécessaire que les mêmes choses plaisent à celui à qui la perfection seule peut plaire : et il n'en est pour cela ni moins libre, ni moins puissant, parce qu'il est à lui-même sa nécessité. Si l'accès de ces mystères m'était interdit, ce n'aurait pas été la peine de naître. Pourquoi en effet me féliciterais-je d'être au nombre des vivants ? pour broyer des aliments et filtrer des breuvages ? pour soigner ce corps frêle et débile qui périt dès qu'on cesse de le remplir, et pour faire toute ma vie les fonctions de garde-malade ? pour craindre la mort à laquelle nous sommes destinés en naissant ? Supprimons ce bien inestimable, et la vie ne vaut pas les fatigues et les sueurs qu'elle coûte. Oh ! que l'homme est chose méprisable, s'il ne sait pas s'élever au-dessus de l'humanité ! A lutter contre les passions, que faisons-nous de si beau ? Quand bien même nous serions vainqueurs, serait-ce un triomphe surnaturel? Le beau sujet de nous admirer nous-mêmes, que de ne pas ressembler aux êtres les plus dépravés ! Je ne vois pas pourquoi on se féliciterait d'être plus robuste qu'un malade. Vous avez évité les vices : votre front n'est pas le siége de l'imposture : vous ne composez pas votre langage sur les désirs d'autrui : votre cœur n'est point dissimulé : vous n'êtes en proie ni à l'avarice qui se refuse à elle-même ce qu'elle ravit aux autres, ni au luxe qui s'avilit encore moins par ses pertes que par la manière de les réparer : ni à l'ambition qui ne conduit aux honneurs que par le chemin de l'infamie. Vous n'avez encore rien gagné : vous avez échappé à bien des vices, vous n'avez pas échappé à vous-même. Cette vertu à laquelle nous aspirons, est d'un grand prix : non pas parce que l'exemption de tout vice est un bonheur réel, mais parce qu'elle assure à l'âme toute sa li-

berté, la prépare à la connaissance des choses célestes, et la rend digne d'entrer en partage avec Dieu. La plénitude et le comble du bonheur pour l'homme, c'est de fouler aux pieds les passions, de s'élancer daus les cieux, et de pénétrer dans les replis les plus secrets de la nature. Alors, du haut de ces astres où vole sa pensée, il se moque des lambris de l'opulence, et de la terre entière avec son or : je ne parle pas seulement de celui qu'elle a rejeté de son sein et livré aux empreintes de la monnaie, mais de celui qu'elle tient encore en réserve pour la cupidité des races futures. Il ne peut pourtant dédaigner les portiques, les lambris éclatants d'ivoire, les forêts taillées en jardins, les fleuves détournés dans les maisons particulières, qu'après avoir fait le tour de l'univers entier, et laissé tomber d'en haut un regard sur ce globe étroit dont une grande partie est envahie par les eaux. Alors, il se dit : Voilà donc le point que tant de nations se partagent le fer et la flamme à la main ! que l'homme est ridicule avec ses frontières ! Le Dace ne franchira pas l'Ister : le Strymon servira de borne à la Thrace : l'Euphrate sera une barrière contre les Parthes ; le Danube séparera la Sarmatie et l'Empire romain : le Rhin marquera où s'arrêteront les Germains : les Pyrénées élèveront leurs cimes entre l'Espagne et les Gaules : de vastes déserts de sables s'étendront entre l'Egypte et l'Ethiopie. Si l'on donnait aux fourmis l'intelligence de l'homme, ne partageraient-elles pas aussi l'aire d'une grange en cent provinces ? Quand vous vous serez véritablement élevé à cette hauteur, chaque fois que vous verrez des armées marcher, enseignes déployées, et la cavalerie, comme s'il s'agissait d'une expédition importante, tantôt se porter à l'avant-garde, tantôt se répandre sur les ailes, vous pourrez dire ; « Dans les champs se répand la noirâtre phalange. » Ce sont des évolutions de fourmis, qui se donnent beaucoup de mouvement sur un petit espace. Quelle différence y a-t-il entre elles et nous, si ce n'est l'extrême exiguité de leur corps. C'est sur un point que vous naviguez ; sur un point que vous combattez, et que vous établissez vos empires. C'est au-dessus de vos têtes que se trouvent les espaces vraiment grands à la possession desquels l'âme peut être admise,

mais dégagée de tout mélange de matière, purifiée de toute souillure, libre de tout besoin, de toute entrave et qui s'élance contente de sa seule liberté. Parvenue au séjour céleste, elle s'y nourrit, s'y développe ; et délivrée en quelque sorte de ses liens, elle revient à ce qu'elle fut originairement. La plus grande preuve de sa divinité, c'est le plaisir que lui inspirent les choses divines, et elle y assiste non pas comme à quelque chose d'étranger, mais comme à quelque chose qui est de son empire. Elle contemple avec sécurité le coucher, le lever des astres, et les routes si diverses qu'ils suivent avec harmonie. Spectatrice attentive, elle examine tout, se rend raison de tout. Et pourquoi non? Elle sait que tout cela est son domaine. Dès lors, elle méprise les bornes étroites de son domicile terrestre. En effet, quelle distance y a-t-il des côtes les plus reculées de l'Espagne à l'extrémité orientale de l'Inde? Avec un bon vent, c'est une navigation de quelques journées. Eh bien! les plaines du ciel ouvrent une carrière de trente années à la plus rapide de toutes les planètes qui, sans jamais s'arrêter, va constamment de la même vitesse. C'est là qu'enfin, elle apprend ce qu'elle a longtemps cherché. C'est là qu'elle commence à connaître Dieu. Qu'est-ce que Dieu? L'âme du monde. Qu'est-ce que Dieu? Tout ce que vous voyez et tout ce que vous ne voyez pas. C'est ainsi qu'enfin cet être recouvre sa grandeur, au-dessus de laquelle on ne peut rien imaginer. Si à lui seul, il est tout, il remplit et contient à la fois son ouvrage. Quelle différence y a-t-il donc entre la nature de Dieu et la nôtre? La plus noble partie de l'homme, c'est l'âme. Or en lui, point d'autre partie que l'âme, il est tout intelligence. Néanmoins, tant est grand l'aveuglement des mortels, cet univers, chef-d'œuvre de beauté, d'ordre et de régularité, beaucoup le regardent comme le produit d'une cause aveugle, qui le meut au hasard et sans règle au milieu des foudres, des nuées, des tempêtes, et des autres météores qui troublent la terre et l'atmosphère. Ce délire ne se borne point au vulgaire : il a gagné jusqu'à des hommes qui professent la sagesse. Il en est en effet qui ne doutent pas de l'existence de leur âme, d'un principe prévoyant, capable de régler ce qui les regarde eux et autrui, et

qui croient pourtant que ce grand tout, dont nous sommes nous-mêmes une partie, est dénué d'intelligence, et n'a de moteur que le hasard ou une nature ignorante de ce qu'elle fait (*Questions Naturelles*. Préface du premier livre).

On me dira : « Que faites-vous donc, Sénèque, vous abandonnez notre parti ? Vos stoïciens disent bien : jusqu'au dernier moment de notre vie, nous agirons ; nous ne cesserons point de nous livrer au bien de tous, d'aider chacun en particulier, de prêter secours même à nos ennemis, d'employer toutes nos forces. Nous sommes des hommes à ne prendre aucun repos pendant l'année, et comme le dit quelqu'un de très-éloquent, nous couvrons du casque nos cheveux blancs. Nous sommes des gens chez qui il y a si peu de repos avant la mort, que si cela se pouvait, la mort elle-même n'en serait pas un. » A tout cela, Sénèque, après quelques réflexions, répond ainsi : Sur cette question, dit-il, il y a deux sectes opposées, les épicuriens et les stoïciens : mais toutes deux vont au repos par un chemin différent. Epicure dit : le sage ne s'occupera de l'Etat, que quand il y aura lieu pour lui d'intervenir. Zénon dit : il s'occupera de l'Etat, à moins qu'il n'en soit empêché. L'un prend son repos de plein gré, l'autre, par suite d'une cause qui l'y contraint. Or cette cause a de larges proportions ; si par exemple, l'Etat est trop corrompu, qu'on puisse lui venir en aide ; s'il est frappé d'une multitude de maux. Le sage, alors, ne déploiera pas d'efforts superflus, ne se mêlera pas de choses qui ne serviraient de rien, surtout s'il avait peu d'autorité ou de forces. L'Etat ne devra pas non plus l'admettre, si sa mauvaise santé l'empêche de vaquer aux affaires ; et de même qu'on ne lance pas en mer un navire fracassé, et qu'on ne prend pas un homme faible pour le service militaire ; de même, le sage ne se jettera pas dans une vie pour laquelle il se saurait inhabile. Celui pour qui tout est encore en bon état, peut donc avant d'avoir à subir aucune tempête, demeurer en sûreté ; se livrer sur le champ aux études libérales, et apprécier l'heureux repos : il pratiquera les vertus que peuvent pratiquer les hommes même les plus tranquilles. On demande d'un homme d'être utile à beaucoup, si cela lui est

possible : à un petit nombre, s'il ne le peut pas autant; à ses proches, si son pouvoir est plus restreint : à lui-même s'il ne peut que cela. En se rendant utile aux autres, il gère les affaires de tous. Celui qui se rend plus mauvais, est nuisible non-seulement à lui-même, mais à tous ceux à qui il aurait pu être utile, s'il avait été bon. De même, quand quelqu'un se conduit bien, il est utile pour les autres, par cela même qu'il se dispose à l'être pour eux. Deux Etats doivent être l'objet de nos affections : l'un, qui est grand et vraiment à tous, celui où se trouvent réunis les Dieux et les hommes, où nous n'en sommes pas à regarder à ce coin ou à cet autre, mais dont nous mesurons les limites avec le soleil : l'autre dans lequel nous a enrôlé notre naissance : ce sera celui d'Athènes, ou celui de Carthage, ou tout autre semble, Etats ne regardant pas tous les hommes, mais un certain nombre d'entre eux seulement. Quelques-uns donnent en même temps leurs soins et au grand et au petit Etat : d'autres seulement au petit : or, nous, nous pouvons, même dans le repos, nous consacrer au grand Etat : que dis-je? Je ne sais si ce n'est pas même dans le repos que nous ferions mieux : comme de chercher ce que c'est que la vertu, s'il n'y en a qu'une ou s'il y en a plusieurs : si c'est la nature ou bien l'art qui fait les hommes de bien : si ce qui renferme et retient les terres dans les mers, et les mers dans les terres, est un principe unique ou multiple : si la matière d'où toutes choses procèdent, est toute entière continue et pleine, ou séparée et composée de solide et de vide : si Dieu regarde son œuvre en se tenant dans l'immobilité, ou s'il la gouverne : s'il est à l'extérieur répandu autour de lui, ou s'il est tout entier en lui-même : si enfin le monde est immortel, ou s'il faut le ranger au nombre des choses périssables et qui ne naissent que pour un temps. Mais que fait à Dieu celui qui examine tout cela ? ce qu'il fait? il empêche que de si grandes œuvres n'aient pas de témoins.

Nous disons ordinairement que le plus grand bien est de vivre conformément à la nature. Or, celle-ci nous a créés pour deux choses, la contemplation et l'action.

Prouvons maintenant ce que nous avons dit en premier lieu.

Mais quoi? ne sera-ce point prouvé, si chacun se rend compte de l'immense désir qu'il a de connaître l'inconnu, et de l'ardeur avec laquelle il se porte à toutes les fables? Certains hommes affrontent la mer, et moyennant une récompense, supportent les fatigues d'un long voyage, pour connaître quelque pays caché et éloigné. C'est ce qui entraîne tout un peuple aux spectacles; ce qui pousse à ouvrir tout ce qu'il y a de plus fermé, à rechercher ce qu'il y a de plus secret, à dévoiler les antiquités, à connaître les mœurs des nations barbares. La nature nous a donné un esprit avide de connaître; et dans la conscience de sa forme et de sa beauté, elle nous a créés pour être les spectateurs de ses merveilles : autrement elle eut perdu son avantage, si tant de choses si grandes, si fameuses, si habilement faites, si éclatantes, si belles et si variées, n'eussent été montrées qu'aux solitudes et aux déserts. Voulez-vous savoir si la nature a voulu être observée, et non-seulement regardée? voyez quelle place elle nous a donnée. Elle nous a établis au milieu d'elle, et nous a donné la vue de toutes choses. Elle n'a pas seulement créé l'homme droit, mais elle l'a fait pour la contemplation, afin qu'il puisse suivre la marche des astres depuis leur lever jusqu'à leur coucher: et pour qu'il ait la faculté de porter de tous côtés ses regards, elle a eu soin que sa tête fut élevée et placée sur un cou flexible. Puis, elle a fait paraître six constellations pendant le jour, et six pendant la nuit, et n'a laissé aucune partie d'elle-même sans l'exposer, afin qu'à la vue des spectacles offerts à nos yeux, le désir de connaître aussi le reste vienne en notre âme : car loin d'avoir tout vu, nous n'avons rien saisi dans toute sa grandeur. Mais notre regard, à force de chercher, s'ouvre une route, et jette les fondements de la vérité : de telle sorte que nos recherches vont de ce qui est connu à l'inconnu, et que nous finissons par trouver quelque chose de plus ancien que le monde: nous découvrons d'où ces astres sont sortis, quel a été l'état de l'univers avant que chaque chose se divisât et s'en allât en parties : quelle intelligence a mis au jour ce qui était plongé pêle-mêle dans le chaos : quel est celui qui a assigné sa place aux diverses créatures, les pesantes descendant par suite de leur propre poids, et les plus légères s'é-

levant en haut. Nous découvrons si, outre la pesanteur des corps, il y a quelque autre force plus grande qui ait donné des lois à chacun d'eux : s'il est bien vrai, ce dont je donne des preuves, que les hommes soient une partie du souffle divin et comme des étincelles des Dieux tombées sur la terre, et sorties d'un lieu autre que celui que nous habitons. Notre pensée force, pour ainsi dire, les remparts du ciel, et ne se contente pas de savoir ce qui lui est montré. Je sonde, dit-elle, ce qui est par delà le monde : est-ce une profonde immensité, ou bien y a-t-il des bornes qui l'enserrent? Quel est l'état de ce qui est en dehors? les choses sont-elles confuses et informes, ou bien ont-elles une place déterminée, une forme particulière destinée à l'ornement du tout? Sont-elles adhérentes au monde, ou bien s'en sont-elles retirées bien loin, et roulent-elles égarées dans le vide? Ce qui sert à former tout ce qui est né et tout ce qui doit naître, sont-ce des individualités, ou bien leur matière est-elle continue, et muable seulement en totalité? Les éléments sont-ils contraires entre eux, ou bien sont-ils d'accord, et concourent-ils à l'œuvre totale par des moyens divers? Né pour sonder ces mystères, l'homme pense qu'il n'a pas beaucoup de temps pour cela, quand bien même il se l'attribuerait tout entier. Et en supposant que ses heureuses dispositions ne lui en retirent rien, que la négligence ne lui en fasse perdre aucun instant; en supposant qu'il soit de tous ses moments avare au delà de ce qu'on peut dire, qu'il vive jusqu'aux dernières limites de la vie humaine, et que le sort n'attaque rien de tout ce que la nature lui a donné; en supposant tout cela, je dis encore qu'il est trop mortel pour la connaissance des choses immortelles. Je vis donc conformément à la nature, si je me donne tout entier à elle, si je me pose comme son admirateur et son adorateur. La nature m'a destiné à deux choses : agir, et me livrer à la contemplation. Je fais l'un et l'autre; puisque la contemplation même n'est pas sans action.

Mais il importe, direz-vous, que l'homme, pour son plaisir, cherche accès auprès de cette nature, sans lui demander autre chose qu'une contemplation assidue qui n'a point de résultat: car elle est douce, et elle a ses charmes. A cela je vous réponds : Il

importe également dans quelles dispositions vous menez la vie civile : est-ce pour toujours être dans l'anxieté, et ne jamais prendre le temps de pouvoir détourner vos regards des choses humaines pour les tourner vers les divines? Désirer les affaires, sans amour pour les vertus, et sans chercher à cultiver son esprit, aussi bien que rendre d'inutiles services, cela n'est guère digne d'approbation, (car ces choses doivent se mêler et se rapporter entre elles) : de même c'est un bien imparfait et languissant qu'une vertu qui se jette dans un repos oisif, sans montrer jamais ce qu'elle a appris. Qui ose nier qu'on doive éprouver dans l'action les progrès qu'on a faits? qu'on doive non-seulement penser à ce qu'il faut faire, mais encore quelquefois mettre la main à l'œuvre, et réaliser ce qu'on a médité ? Mais quoi ? si pour le sage, il n'y a ni hésitation ni délai, si ce n'est pas l'homme qui manque à l'action, mais l'action qui manque à l'homme, lui permettrez-vous d'être avec lui-même? Dans quelle disposition le sage se réfugie-t-il dans le repos? sinon pour savoir que seul avec lui-même, il doit chercher à se rendre utile à la postérité. Oui, nous sommes de ceux-là qui disent que Zénon et Chrysippe ont fait de plus grandes choses que s'ils avaient conduit des armées, obtenu des charges et des honneurs, et porté des lois : ils en ont porté, mais ce fut pour le genre humain tout entier, et non pour un seul Etat. Pourquoi donc alors un pareil repos ne conviendrait-il pas à l'homme de bien? repos par le moyen duquel sont réglés les âges futurs; repos qui a son éloquence, non pas près d'un petit nombre, mais près de tous les hommes de toutes les nations et de tous les temps (*Du Repos du sage,* chap. XXVIII à XXXII).

XLIV.

Obéissance. — Désobéissance.

Tant que le roi est vivant, tout suit la même loi : est-il mort, on brise tout lien d'obéissance. Un tel malheur détruirait sans retour la paix de l'empire, et ferait tomber en ruine la puissance de cette grande nation qu'on appelle le peuple romain. Or ce

peuple sera à l'abri d'un tel danger, tant qu'il saura supporter le frein : si jamais, il le brise, ou si après en avoir été délivré par un événement quelconque, il ne souffre pas qu'on le lui remette, cette unité, ce vaste édifice de notre empire se brisera en mille pièces ; et Rome cessera de dominer le jour où elle cessera d'obéir (*De la Clémence*, liv. I, ch. IV).

Si vous obéissez malgré vous, vous êtes un esclave ; si vous le faites volontairement, vous êtes un serviteur (PUBLIUS SYRUS).

XLV.

Mensonge.

Rien de plus mince que le mensonge : avec un peu d'attention, on peut voir au travers (*Lettre* 79).

Personne ne peut constamment porter un masque. La feinte ne se soutient pas, et on revient promptement à son caractère : tandis que tout ce qui repose sur la vérité, tout ce qui a, si je puis m'exprimer ainsi, sa racine dans le vif, ne fait que croître et s'améliorer par l'action du temps. (*De la clémence*, livre I, ch. Ier).

XLVI.

Libéralité. — Bienfaisance.

Parmi tant d'erreurs diverses où nous entraînent l'irréflexion et la légèreté de notre conduite, je n'en connais pas, mon cher Liberalis, de plus fâcheuse que de ne savoir ni donner ni recevoir. Nous ne semons pas dans un terrain épuisé ou stérile ; mais pour les bienfaits, nul discernement : nous ne les plaçons pas, nous les jetons à l'aventure. Nous rencontrons beaucoup d'ingrats ; nous en faisons davantage ; parce que tantôt nous sommes trop exigeants ou fatigants par nos reproches ; tantôt inconstants, et nous repentant un moment après du service que nous avons rendu : tantôt d'une humeur chagrine et imputant à mal les plus petites circonstances. Ainsi nous étouffons la reconnaissance, non-seulement après avoir obligé, mais à l'instant où nous obligeons. Qui de nous, en effet, cède à une simple prière, à une

première demande? Qui de nous, en la voyant venir, n'a pas froncé le sourcil, détourné le visage, prétexté des affaires, prolongé à dessein la conversation par ces discours qui n'en finissent pas, pour ôter l'occasion de demander? Qui de nous, enfin, par mille moyens divers, n'a pas éludé les démarches empressées de l'indigence? Puis, amenés au pied du mur, ou nous avons remis à un autre jour, ce qui n'est qu'un refus déguisé : ou nous avons promis, mais en fronçant le sourcil, mais avec des paroles ambiguës qui ont peine à sortir. Aussi personne n'est reconnaissant d'un bienfait plutôt extorqué qu'accordé. Un bienfait est senti comme il est accordé. Chacun croit ne devoir qu'à lui-même le bien qu'on lui a fait à la légère. Il ne faut pas non plus le faire attendre : car, si dans tout bienfait, on doit compter pour beaucoup l'intention du bienfaiteur, un bienfait tardif suppose un refus prolongé. Gardez-vous aussi d'y mêler rien d'injurieux : car la nature a voulu que le souvenir des mauvais offices se gravât plus profondément que celui des bons : et la mémoire, si oublieuse du bien : garde le mal avec une fidélité opiniâtre. Qu'attendez-vous de reconnaissance, si vous blessez en obligeant? C'est vous en montrer assez que de vous pardonner votre bienfait.

Donnons, mais ne plaçons pas nos bienfaits à usure. On mérite d'être trompé quand on songe à gagner en donnant. Mais notre bienfait a mal tourné? nos enfants et nos femmes n'ont-ils pas déçu notre espoir? et cependant l'on prend femme, l'on élève des enfants, et nous nous opiniâtrons tellement contre l'expérience, que vaincus, nous reprenons aussitôt les armes, et qu'après le naufrage, nous nous remettons en mer. Combien la persévérance n'est-elle pas plus noble, en matière de bienfaits! Y renoncer parce qu'ils ne sont pas rentrés, c'est les avoir répandus pour qu'ils revinssent; c'est justifier les ingrats pour qui l'ingratitude est une honte, alors seulement que la reconnaissance est une vertu volontaire. Que de gens indignes de voir le jour! et le soleil pourtant se lève pour eux. Que de gens mécontents d'être au monde! cependant, la nature enfante des générations nouvelles, et laisse vivre ceux-làmême qui aimeraient mieux n'être pas nés. Qu'aurait de si beau la bienfaisance, si elle n'était jamais trom-

pée? Le mérite consiste à répandre des bienfaits qui ne reviendront pas, mais dont l'homme généreux recueille le fruit à l'instant même. L'ingratitude doit si peu nous décourager et nous rendre paresseux à faire le bien, que, si l'on m'ôtait l'espoir de trouver un homme reconnaissant, j'aimerais mieux perdre mes bienfaits, que de ne pas obliger. Pour en bien placer un seul, il faut en perdre beaucoup. Ne cessez point de donner : faites votre devoir jusqu'au bout et remplissez votre tâche d'homme de bien. Obligez l'un de votre bourse ; l'autre de votre crédit ; celui-ci de votre pouvoir ; celui-là de votre expérience ; cet autre enfin de vos avis et préceptes salutaires (*Des Bienfaits*, liv. I, ch. I et II).

Un bienfait n'est point chose palpable, l'âme seule peut le saisir. Entre un service, et l'objet qui en fait la matière, la différence est grande : ce n'est ni l'or, ni l'argent, ni rien de ce que nous recevons du dehors, qui le constitue, mais la volonté seule du bienfaiteur. Le vulgaire remarque seulement ce qui saute aux yeux, ce qui se donne et se reçoit : quant à ce qui fait le véritable prix, et la valeur du bienfait, il en tient fort peu de compte. Ces objets que nous touchons, que nous voyons et auxquels s'attachent nos désirs, ne sont que des objets périssables : la fortune et l'injustice peuvent nous les enlever. Le bienfait, même après la perte de la chose donnée, subsiste encore. C'est une bonne action, qu'aucune puissance ne peut anéantir. J'avais racheté mon ami des mains des pirates : un autre ennemi le prend et le jette en prison : ce n'est pas mon bienfait qui lui est ravi, c'est la jouissance de mon bienfait. J'ai rendu à un père ses enfants sauvés de l'incendie ou du naufrage : qu'une maladie ou tout autre accident vienne à les lui enlever ensuite, ce qu'on a fait pour eux subsiste même sans eux. Toutes ces choses que nous décorons si légèrement de bienfaits, ne sont que des moyens par lesquels se montre une volonté amie. Il est mille autres circonstances où la représentation et la chose représentée existent séparément. Un général distribue des colliers, des couronnes murales ou civiques : qu'a donc une couronne de si précieux en soi? Rien de tout cela n'est l'honneur, mais le signe convenu de l'honneur. De même aussi,

ce qui frappe les yeux n'est pas le bienfait lui-même, ce n'en est que la représentation et l'image (*Des Bienfaits*, liv. I, ch. V).

Si le bienfait consistait dans la chose elle-même, et non dans la volonté du bienfaiteur, le prix du bienfait serait en raison du prix de l'objet donné. Mais ceci est faux : car bien souvent nous sommes plus obligés à celui qui donne peu, mais généreusement : à celui qui égale dans son cœur les richesses des rois, qui rend un léger service, mais de bonne grâce, qui oublie sa pauvreté, en voyant la mienne ; pour qui la bienfaisance n'est pas seulement un désir, mais une passion ; qui se regarde comme l'obligé, quand il est le bienfaiteur ; qui donne, comme s'il était sûr de rentrer dans ses avances, et y rentre comme s'il n'avait rien avancé; qui cherche et prévient même l'occasion d'être utile. Un bienfait, au contraire, nous est pénible, je le répète, quelle que soit sa valeur apparente ou réelle, dès qu'on l'arrache par force, ou qu'il tombe comme par mégarde. Il est beaucoup plus agréable quand il est donné de bon cœur que quand il est prodigué à pleines mains. L'un a fait peu pour nous, mais il n'a pu faire davantage : l'autre a donné beaucoup ; mais il a hésité, il a différé, il a donné avec un soupir de regret, avec faste, en faisant parade de son service, sans songer à être agréable à celui qu'il obligeait : c'est à sa vanité enfin qu'il a donné, et non pas à moi. Socrate recevait de nombreux présents de ses disciples; chacun lui donnait selon sa fortune : quand vint le tour d'Eschine qui était pauvre : « Je n'ai rien à vous offrir, lui dit-il, qui soit digne de vous; et c'est cela seulement qui me fait sentir ma pauvreté. Je vous offre donc la seule chose que je possède, moi-même : ce présent, tel qu'il est, ne le dédaignez pas, je vous prie, et pensez que si les autres vous ont donné beaucoup, ils ont encore gardé plus pour eux-mêmes. — Et pourquoi m'auriez-vous donné si peu, lui répondit Socrate, à moins que vous ne vous estimiez peu de chose? J'aurai donc soin de vous rendre meilleur que je ne vous ai reçu. » Et par ce seul présent, Eschine l'emporta et sur Alcibiade dont le cœur égalait les richesses, et sur la munificence des plus opulents disciples de Socrate (*Des Bienfaits*, liv. I, ch. VII).

Donnons, comme nous voudrions qu'on nous donnât : surtout

donnons de bon cœur, promptement et sans hésiter (*Id.*, liv. II, ch. 1er).

Tous les maîtres de la sagesse enseignent qu'il est des bienfaits qu'on doit répandre publiquement, et d'autres en secret : publiquement, ceux qu'il est glorieux d'obtenir, comme les dons militaires, les honneurs, et tout ce qui acquiert plus de prix par la renommée. Quant aux bienfaits qui ne contribuent ni à la considération ni à l'honneur de ceux qui les reçoivent, mais qui viennent au secours de la faiblesse, de l'indigence, ou qui préviennent le déshonneur, ils doivent être accordés en silence, et n'être connus que de ceux à qui ils sont utiles. Quelquefois même la supercherie est permise envers celui qu'on assiste, afin qu'il reçoive, sans savoir d'où il reçoit. Arcésilas, dit-on, avait un ami pauvre, et qui dissimulait sa pauvreté ; cet homme tomba malade, et même alors, il ne voulut pas avouer qu'il manquait des choses les plus nécessaires. Arcésilas ayant jugé qu'il fallait l'assister en secret, glissa sous son oreiller, sans lui en rien dire, un sac d'argent, afin que, en dépit de sa discrétion, son ami parût trouver ce dont il avait besoin, plutôt que le recevoir. Quoi donc ? il ne connaîtra point la main qui l'a obligé ? C'est ce qu'il faut avant tout, puisque cette ignorance même fait partie du bienfait. Enfin, quand il ne saurait jamais que je lui ai donné, je saurai toujours l'avoir fait. C'est peu, direz-vous ; oui, si vous voulez placer à intérêt ; mais si vous ne voulez que donner de la manière la plus utile à celui qui reçoit, vous donnerez, et votre propre témoignage vous suffira. Autrement, ce qui vous plaît, ce n'est pas de faire le bien, c'est de paraître le faire. Je veux, dites-vous, que l'obligé le sache : mais s'il lui est plus avantageux, plus honorable, plus agréable de l'ignorer, ne changerez-vous pas de méthode ? Je veux qu'il le sache : ainsi donc, vous ne sauverez pas la vie à un homme dans les ténèbres (*Id.*, liv. II, ch. IX et X) ?

Si vous voulez exciter la reconnaissance de ceux que vous obligez, ne vous contentez pas de leur faire du bien, aimez-les (*Id.*, livre II, chap. XI).

Alexandre, cet insensé qui ne concevait jamais que des projets

gigantesques, faisait présent d'une ville à quelqu'un des siens. Celui-ci, sachant s'apprécier, et voulant éviter l'odieux d'un pareil don, allégua qu'il ne convenait point à sa fortune. « Je ne cherche pas, répondit Alexandre, ce qu'il vous convient de recevoir, mais ce qu'il me convient de vous donner. » Le mot paraît sublime et royal : ce n'est qu'une grande sottise. Il n'y a pas en effet de convenance absolue vis-à-vis de celui-ci ou de celui-là. Il faut considérer la chose, la personne, le temps, la cause, le lieu et les autres circonstances, pour déterminer la nature de l'action. Homme bouffi d'orgueil! s'il ne lui convenait pas de recevoir ce don, il ne te convenait pas non plus de le faire (*Id.*, liv. II, ch. XVI)!

Il faut apporter un plus grand scrupule dans le choix du bienfaiteur que dans celui de l'obligé. Car, n'en résultât-il aucun autre inconvénient (et il en résulte bien d'autres), c'est un pénible tourment d'être redevable à quelqu'un dont on ne voudrait pas être l'obligé. Au contraire, il est très-doux d'avoir reçu un bienfait de celui que vous pourriez aimer même après une offense (*Id.*, liv. II, ch. XVIII).

Point de bienfait là où le but qu'on se propose est le profit. Dire; je donnerai tant, je recevrai tant; est un marché. Je n'appellerai point chaste, la femme qui repousse un amant pour l'enflammer : non plus que celle qui craint les lois ou son mari; car, comme dit Ovide : « Celle qui n'a point accordé parce que la chose ne lui était pas permise, a tout accordé. » C'est à bon droit qu'on regarde comme coupable celle qui ne doit sa vertu qu'à la crainte, et non à elle-même : de même celui qui n'a donné que pour recevoir n'a point donné.

Peut-on douter que le tort fait à autrui ne soit l'opposé du bienfait? Comme faire tort est une chose qu'on doit éviter et fuir pour elle-même, faire du bien en est une qu'on doit désirer pour elle-même. Dans le premier cas, la honte l'emporte sur toutes les récompenses qui invitent au crime : dans le second, les charmes puissants de la vertu suffisent pour nous attirer (*Id.*, Liv. IV, ch. XIV et XV).

Les Dieux aussi, dit-on, comblent de biens les ingrats. Mais

ces bienfaits étaient destinés aux hommes de bien : s'ils descendent parfois jusqu'aux méchants, c'est que la séparation est impossible. Or il vaut mieux faire du bien même aux méchants à cause des bons, que de manquer aux bons à cause des méchants. Ainsi, tous ces biens que vous citez, le jour, le soleil, le retour de l'hiver et de l'été, les deux autres saisons intermédiaires et tempérées, l'automne et le printemps, les pluies, les sources d'eaux vives, les souffles réglés des vents, ont été créés pour tout le monde : les préférences individuelles étaient impossibles, on ne pouvait imposer aux pluies la loi de ne point arroser les terres des méchants et des vicieux. La médecine assiste même les criminels : et on n'a jamais supprimé les recettes salutaires pour empêcher la guérison des méchants. La différence est grande entre ne point exclure et choisir. La justice se rend à tout le monde : les homicides eux-mêmes jouissent de la paix; et le ravisseur lui-même réclame ce qu'on lui a ravi. Les meurtriers et les assassins domestiques sont défendus par les murailles contre l'ennemi du dehors; et le rempart des lois protége ceux qui les ont le plus outragées. Certains bienfaits ne pouvaient être particuliers qu'en devenant généraux (*Id.*, liv. IV, ch. XXVIII).

La tâche d'un homme vertueux et d'une grande âme est de tolérer l'ingrat jusqu'à ce qu'on l'ait rendu reconnaissant (*Id.*, liv. V, ch. I).

Dans un bienfait, ce qu'il y a de digne d'estime et d'approbation, c'est que pour être utile à un autre, on oublie son propre intérêt : que pour donner à un autre, on s'impose un sacrifice (*Id.*, liv. V, ch. XI).

On trouve dans le poëte Rabirius un mot d'Antoine qui me paraît sublime. Voyant sa fortune passer en d'autres mains et n'ayant plus de pouvoir que celui de mourir, il s'écria : « Je n'ai donc que ce que j'ai donné ! » Oh ! qu'il eût pu être riche, s'il l'eût voulu! Voilà des trésors vraiment sûrs, quelle que soit l'inconstance de la fortune : des trésors que rien ne peut déplacer, et qui exposent d'autant moins à l'envie, qu'ils sont plus grands. Pourquoi les ménager, comme s'ils vous appartenaient? Vous n'en êtes que l'administrateur. Tous ces biens qui vous rendent

si fiers, qui vous font méconnaître la condition humaine, et perdre de vue votre propre faiblesse : ces biens que les armes à la main vous gardez sous des portes de fer : ces biens acquis par le sang d'autrui et défendus par le vôtre : ces biens pour lesquels vous équipez des flottes qui vont ensanglanter les mers : pour lesquels vous renversez les villes, sans songer aux traits que la fortune dirige contre les assiégeants même : pour lesquels, au mépris des liens de l'affinité, de l'amitié, de la confraternité, deux rivaux en se heurtant ont écrasé le monde, tous ces biens, je le répète, ne sont pas à vous : ce sont des dépôts qui vont passer en d'autres mains, dont va s'emparer l'ennemi, ou un héritier qui a les sentiments d'un ennemi. Vous demandez comment vous en seriez le possesseur? Donnez-les. Confiez-vous donc à vos biens, et préparez-vous en ainsi une possession certaine et solide : non-seulement vous vous les rendrez plus honnêtes, mais encore plus sûrs. Ce que vous admirez, ce en quoi vous faites consister la richesse et la puissance, tant que vous le possédez, demeure avec un nom abject. Ce ne sont que des maisons, des esclaves, des écus : quand vous les avez donnés, ce sont des bienfaits (*Id.*, liv. VI, c. III).

Si un Dieu voulait donner à Démétrius la possession de nos richesses, à condition qu'il ne pourrait en rien donner, j'ose assurer qu'il les rejetterait en disant : « Moi ! je ne m'attache pas à un fardeau si pesant (*Id.*, liv. VII, ch. IX). »

Cependant, quand nous disons que celui qui a fait un bienfait, doit l'oublier, on aurait tort de croire que nous voulons effacer de son âme le souvenir des actions les plus honnêtes. Nos préceptes sont quelquefois trop outrés, pour qu'on les réduise à leur juste étendue. En disant qu'il en doit perdre le souvenir, nous voulons entendre qu'il ne doit pas les publier, s'en vanter, et par là se rendre importun. En effet, il y a des gens qui vont raconter dans tous les cercles le bien qu'ils ont pu faire : ils en parlent à jeun : ils le disent dans l'ivresse : ils le publient aux inconnus; ils le confient à leurs amis. Pour réprimer ces souvenirs trop fréquents et voisins du reproche, nous avons prescrit l'oubli au bienfaiteur : et en prescrivant plus qu'on ne pouvait obtenir, nous avons conseillé le silence (*Id.*, liv. VII, ch. XXII).

Aristippe prenant un jour plaisir à respirer un parfum; « maudits soient ces efféminés, dit-il, qui ont donné un mauvais renom à une si douce chose ! » Disons pareillement : « Maudits soient ces méchants et intolérables usuriers, qui ont fait renoncer à une chose aussi bonne que les avertissements entre amis! » Pour moi, j'userai cependant de ce droit de l'amitié, et je demanderai des bienfaits à celui de qui j'en aurai voulu obtenir; et il regardera comme un bienfait nouveau de pouvoir s'acquitter. Jamais, même au milieu de mes plaintes, je ne dirai : « Je t'ai accueilli, lorsque la mer t'avait jeté tout nu sur ce rivage, j'ai eu la folie de t'admettre au partage de mon empire. » Ce n'est point là un avertissement : non, c'est un reproche. C'est rendre un bienfait odieux : c'est autoriser ou du moins encourager l'ingratitude. Il est plus que suffisant de dire d'un ton calme et amical, pour réveiller le souvenir : « Si j'ai bien mérité de toi, si quelque chose de moi te fut doux. » Que l'autre réponde à son tour : « Comment n'aurais-tu pas bien mérité de moi ? tu m'as recueilli indigent, naufragé. »

Mais, dites-vous, nous n'avons rien gagné : il dissimule, il oublie ; que dois-je faire? Vous recherchez un point très-nécessaire, et par lequel il convient d'achever ce sujet : savoir, comment on doit supporter les ingrats ? Avec calme, avec douceur, avec magnanimité. Que jamais l'insensibilité, l'oubli et l'ingratitude ne vous blessent au point de vous ôter la satisfaction d'avoir rendu service. Que jamais votre dépit ne vous arrache ces mots : « Je voudrais ne point l'avoir fait! » Que même l'insuccès de votre bienfait ait pour vous un charme. L'ingrat se repentira toujours, si vous ne vous repentez pas même à présent. Ne vous indignez pas comme si c'était là un cas extraordinaire : vous devriez vous étonner davantage, s'il ne fût point arrivé. L'un est détourné de la reconnaissance par la fatigue, l'autre par la dépense : celui-ci par le danger, celui-là par une mauvaise honte : il craint, en s'acquittant, d'avouer qu'il a reçu. D'autres sont empêchés par l'ignorance du devoir, par la paresse, par les occupations. Voyez l'immense convoitise des hommes toujours insatiables, toujours demandant ; et vous ne vous étonnerez pas que

personne ne rende, quand aucun ne croit avoir assez reçu. Dans cette foule, quelle est l'âme assez ferme, assez solide, pour que vous y puissiez en sûreté déposer vos bienfaits? L'un est furieux de débauche, l'autre est esclave de son ventre; celui-ci est tout au gain, il ne voit que la somme et ne s'embarrasse pas des moyens. Celui-là sèche d'envie, celui-ci est travaillé d'une ambition aveugle qui le précipite au milieu des armes : joignez-y la langueur de l'âme et la vieillesse; et l'état contraire, cette agitation et ces orages perpétuels d'un cœur inquiet. Ajoutez la trop haute opinion de soi, et cette vanité qui s'enfle insolemment à cause des vices qui font sa honte. Que dirai-je de l'opiniâtreté dont tous les efforts tendent à la perversité? de la légèreté de ceux qui sautent perpétuellement d'un objet à un autre? Ajoutez encore ici la témérité effrénée et la peur qui jamais ne donne un bon conseil, et ces innombrables erreurs qui nous entraînent : l'audace chez les plus timides, la discorde entre les plus intimes, et ce vice si général, la confiance dans les choses les plus incertaines, le dégoût de ce qu'on possède, et le désir d'obtenir ce qu'on ne peut espérer. Au milieu de ces passions turbulentes, vous cherchez la chose qui est la plus calme, c'est-à-dire la bonne foi. Si vous vous représentez la véritable image de la vie humaine, vous croirez voir une grande ville qui vient d'être prise d'assaut, où sans égard pour la pudeur et la justice, on ne prend conseil que de la force, comme si l'on avait donné le signal du désordre. On ne s'abstient ni du feu ni du fer. Les lois ont délié le crime : et la religion même qui, dans la guerre, protége les suppliants, n'arrête plus ceux qui courent au pillage. Tel se jette sur une demeure privée, l'autre sur un édifice public : l'un en un lieu sacré; l'autre en un lieu profane : l'un fait effraction, l'autre escalade. Tel autre, non content d'un passage étroit, renverse les obstacles qui l'arrêtent; et les ruines tournent à son profit. Celui-ci pille sans tuer, celui-là porte dans ses mains des dépouilles ensanglantées : il n'est personne qui n'emporte ce qui appartient à d'autres. Dans cette avidité du genre humain tout entier, certes, vous oubliez trop le sort commun, si parmi tant de gens qui pillent, vous cherchez quelqu'un qui restitue. Si vous vous indi-

gnez qu'il y ait des ingrats, soyez-le donc qu'il y ait des débauchés : indignez-vous des avares, indignez-vous des impudiques, indignez-vous des malades devenus difformes, des vieillards devenus pâles. Sans doute, c'est un vice terrible, un vice intolérable qui désunit les hommes ; il brise et réduit à rien la concorde qui sert d'appui à notre faiblesse : mais jusqu'ici il est si commun, que même celui qui s'en plaint n'en est pas exempt.

Descendez en vous-même : avez-vous toujours été reconnaissant envers vos bienfaiteurs ? n'avez-vous jamais laissé tomber aucun bon office ? Le souvenir des services que vous avez reçus vous accompagne-t-il toujours ? Vous verrez les services rendus à votre enfance, oubliés avant votre adolescence ; et ceux que votre jeunesse a reçus, ne sont point allés jusqu'au déclin de l'âge. Nous avons perdu les uns, nous avons jeté les autres. Ceux-ci ont disparu peu à peu de notre vue, et de ceux-là, nous avons détourné les yeux. Je veux vous donner une excuse de votre faiblesse : la mémoire est bien fragile, et ne suffit pas à la multitude des objets : il est nécessaire qu'elle rejette autant qu'elle reçoit, et qu'elle couvre les anciennes traces par de nouvelles. Ainsi, votre nourrice n'a conservé dans votre affection, qu'une bien petite place, parce que l'âge suivant a effacé son bienfait. Ainsi, vous ne conservez plus pour votre précepteur votre antique respect : ainsi les comices consulaires ou votre candidature au sacerdoce vous font oublier ceux dont les suffrages vous ont procuré la questure. Peut-être, en vous examinant scrupuleusement, découvrirez-vous en vous-même ce vice dont vous vous plaignez. C'est injustice de vous irriter contre la faute publique, et folie, contre la vôtre. Afin de vous faire absoudre, pardonnez. Vous rendrez un homme meilleur par l'indulgence, et certainement plus mauvais par les reproches. N'endurcissez pas son front : laissez-lui conserver le peu de pudeur qui lui reste peut-être encore. Souvent cette pudeur, prête à s'évanouir, disparaît sous un reproche trop articulé. Nul ne craint d'être ce qu'il paraît déjà : l'homme pris sur le fait perd toute pudeur.

J'ai perdu mon bienfait! Les offrandes que nous avons consa-

crées aux Dieux, disons-nous les avoir perdues? Parmi les choses consacrées est le bienfait : il a beau tourner à mal, il a été bien placé. Cet homme n'est point tel que nous l'avions espéré : eh bien, nous, soyons tels que nous avons été, et ne leur ressemblons pas (*Id.*, livre VII, ch. XXV-XXVI-XXVII-XXVIII-XXVIII-XXIX).

Quelle raison y a-t-il d'aigrir celui que vous avez comblé de bienfaits? d'un ami douteux vous en faites un ennemi déclaré, et vos outrages lui serviront d'excuses. Il n'en manquera pas qui diront : « Je ne sais d'où vient qu'il ne peut supporter un homme auquel il est si redevable : il y a quelque chose là-dessous. Quiconque cherche des informations sur un supérieur, parvient toujours, sinon à souiller, du moins à ternir la considération de celui-ci. Et nul ne se contente d'une supposition légère, quand c'est la grossièreté du mensonge qui fait qu'on y ajoute foi. Combien meilleure est la route où l'on conserve avec l'ingrat l'apparence de l'amitié, et même l'amitié s'il revient à la vertu! Une bonté persévérante finit par vaincre les méchants : et personne n'a le cœur assez dur et assez contraire à l'amitié, pour qu'entraîné même par force, il n'aime les gens de bien auxquels il doit jusqu'à la faculté de se dispenser impunément de rendre. Dirigez donc d'abord vos pensées de ce côté. On a manqué de reconnaissance envers moi : que ferai-je? ce que font les Dieux, généreux auteurs de tous les biens; ils commencent par nous accorder des biens à notre insu, et ils continuent malgré notre ingratitude. Celui-ci les accuse de négligence envers nous, celui-là d'injustice. Un autre les rejette hors de son univers, et les condamnant à une inertie léthargique, les laisse sans lumière et sans emploi. Le soleil à qui nous devons la division du temps en heures de travail et de repos, qui nous préserve des ténèbres où nous serions plongés, et nous sauve de la confusion d'une nuit éternelle, qui par son cours tempère les saisons, nourrit les corps, développe les germes, mûrit les fruits de la terre : on l'appelle une pierre ignée ou un globe de feux rassemblés par le hasard. Et cependant, comme de bons parents qui sourient des injures de leurs petits enfants, les Dieux ne cessent d'accabler de leurs bienfaits ceux qui révoquent en doute l'existence de leurs auteurs : mais

d'une main impartiale ils distribuent leurs dons parmi les nations et les peuples; car ils n'ont d'autre pouvoir que celui de faire le bien. En temps opportun, ils versent les pluies sur la terre; par le souffle des vents ils mettent les mers en mouvement; par le cours régulier des astres ils indiquent les saisons, ils adoucissent la rigueur des hivers et des étés par l'haleine des doux zéphyrs : paisibles et propices, ils supportent avec calme et bonté l'erreur des esprits qui s'égarent. Imitons-les : donnons, quoique nous ayons souvent donné en vain. Donnons encore à d'autres, donnons à ceux-là même par qui nous avons perdu. La chute d'une maison n'a jamais empêché un homme de la rebâtir; et quand un incendie a consumé nos pénates, nous jetons de nouveaux fondements sur la terre encore tiède, et nous relevons souvent au même lieu des villes englouties : tant l'âme est opiniâtre à conserver bon espoir! Le travail de l'homme cesserait sur terre et sur mer, si les mauvais succès n'étaient suivis de nouvelles tentatives. C'est un ingrat : il ne m'a point fait de mal, il n'en a fait qu'à lui seul. En accordant mon bienfait, j'en ai joui. Je ne donnerai pas moins volontiers, mais avec plus de soin. Ce que j'ai perdu avec celui-ci, d'autres me le rendront. Mais à celui-là même je donnerai encore; et, comme un bon laboureur, par les soins et la culture, je finirai par vaincre la stérilité du sol. Le bienfait est perdu pour moi : mais l'ingrat est perdu pour tout le monde. Le fait d'une grande âme n'est pas de donner et de perdre : c'est de perdre et de donner (*Id.*, livre VII, ch. XXX, XXXI et XXXII).

Tout homme utile aux autres, est utile à soi-même (*Lettre* 81).

On se trompe si l'on pense que donner soit chose facile. C'est une affaire qui présente beaucoup de difficulté, si toutefois le don est un tribut payé avec réflexion, et non une profusion faite au hasard et par boutade. Je préviens l'un, je m'acquitte avec l'autre : celui-ci, je le secours; celui-là, je le plains. Cet autre, je l'équipe, digne qu'il est de ne pas être humilié par la pauvreté, de ne pas rester assiégé par elle. Il en est à qui je ne donnerai pas, quoique telle chose leur manque : car, lors même que j'aurais donné, il leur manquerait quelque chose. Il en est à qui j'of-

frirai : il en est même à qui je ferai accepter de force. Je ne puis, dans cette affaire, être insouciant : jamais je ne suis plus occupé à faire des placements que lorsque je donne. « Eh quoi, dites-vous, est-ce donc afin de recouvrer que vous donnez ? » Bien plus, c'est afin de ne rien perdre. Qu'un don soit déposé en un lieu tel, qu'on ne soit pas obligé de l'y reprendre, mais que de là il puisse être rendu. Qu'un bienfait soit placé comme un trésor profondément enfoui, que l'on ne doit pas retirer de terre, à moins qu'il n'y ait nécessité. La maison même de l'homme riche, combien n'offre-t-elle pas de matière à la bienfaisance ? Qui a jamais prétendu borner la libéralité aux citoyens vêtus de la toge ? C'est aux hommes que la nature nous ordonne d'être utiles ; esclaves ou libres, nés libres ou affranchis selon les formes juridiques, ou dans une réunion d'amis, qu'importe ? Partout où il y a un homme, il y a place pour un bienfait. Le riche peut donc aussi répandre l'argent dans l'intérieur de sa maison, et pratiquer la libéralité : car, ce n'est point comme due à des hommes libres, mais comme partant d'une âme libre qu'elle a été ainsi nommée. Chez le sage, elle ne se précipitera jamais sur des gens tarés et indignes, elle ne sera jamais tellement épuisée de fatigue, qu'elle ne puisse, à la rencontre d'un homme digne, couler chaque fois comme à pleins bords (*De la Vie heureuse*, ch. XXIV).

C'est rendre double service que d'offrir spontanément ce dont on a besoin (PUBLIUS SYRUS).

Qui ne sait pas accorder un bienfait, n'a pas le droit d'en demander (*Id.*).

C'est recevoir le bienfait soi-même que de l'accorder à qui le mérite (*Id.*).

Multiplier ses bienfaits, c'est enseigner à les rendre (*Id.*).

Quand vous obligez qui en est digne, vous obligez tout le monde (*Id.*).

Dès que vous refusez à qui vous avez toujours donné, vous lui commandez de prendre (*Id.*).

Il faut commander à l'argent et non pas être son esclave. Si vous savez vous en servir, c'est un esclave : si vous ne savez pas, il devient un maître (*Id.*).

C'est chose très-belle de tout accorder à qui ne demande rien (*Id.*).

Qu'est-ce qu'accorder un bienfait ? C'est imiter Dieu (*Id.*).

Ne refusez rien de ce que vous pourrez demander plus tard, ne demandez rien de ce que vous pourrez plus tard refuser (*Id.*).

L'homme libéral lui-même cherche un motif pour donner (*Id.*).

(Voyez aussi le chapitre intitulé : L'Avarice.)

XLVII.

Avarice. — Prodigalité.

Le sage dira, comme ce général romain à qui, pour sa valeur et des services rendus à la république, on décernait autant de terre qu'il en pourrait pendant un jour environner d'un sillon : « Vous n'avez pas besoin d'un citoyen dont les besoins dépassent ceux de tout autre citoyen. » N'était-il pas plus noble, à votre avis, d'avoir rejeté ce don, que de l'avoir mérité ? Bien des généraux, en effet, ont renversé les limites d'autrui ; nul ne s'en est imposé à soi-même (*Des Bienfaits*, livre VII, ch. VII).

Avarice, à quoi songes-tu ? Combien de choses par la cherté desquelles tu laisses vaincre l'or qui t'est si cher ! Tous les objets dont j'ai parlé sont plus honorés et plus précieux que lui. Mais je veux passer en revue tes trésors, ces lingots de l'un et l'autre métal qui éblouissent notre cupidité. Hélas ! la terre, en exposant à sa surface les productions utiles à l'homme, avait caché ces minéraux, les avait enfouis dans son sein ; prévoyant tous les maux qu'amènerait leur découverte, elle s'était, pour ainsi dire, couchée par-dessus de tout son poids. Je vois le fer sortir des mêmes souterrains d'où l'on tire l'or et l'argent, afin que les hommes eussent à la fois des instruments et des motifs pour s'entr'égorger. Que sont les intérêts, les livres de dépense, les usures, sinon des aliments pour la cupidité humaine, cherchés hors de la nature même ? Puis-je me plaindre de ce que la nature n'a pas enfoncé plus avant l'argent et l'or ; de ce qu'elle ne les a pas sur-

chargés d'un poids trop lourd pour pouvoir être soulevé? Que sont ces tablettes, ces calculs, et ce temps devenu un objet de trafic? Fléaux volontaires nés de nos propres constitutions, où il n'y a rien que l'on puisse voir et palper, rêves affreux d'une avarice indigente. O malheureux l'homme qui se réjouit à la vue de son patrimoine et des immenses terrains cultivés par ses esclaves, de ses troupeaux sans nombre qui paissent dans des provinces et des royaumes entiers, de ses esclaves plus nombreux que des nations guerrières, et de ses édifices privés qui surpassent en étendue les plus grandes cités! Quand il aura bien considéré tous ces objets entre lesquels se partagent toutes ses richesses : quand il s'en sera enorgueilli; s'il compare ce qu'il a à ce qu'il désire, il se trouvera pauvre. Lorsque Caius César offrit à Démétrius deux cents talents, celui-ci les refusa en souriant, ne pensant même pas que la somme valût assez pour qu'il se glorifiât de son refus. Dieux et déesses! c'était s'y prendre d'une manière bien basse pour vouloir honorer son esprit ou le corrompre. Je dois rendre à ce grand homme le témoignage d'avoir entendu de lui une grande parole; surpris de la folie de Caius qui avait pensé le gagner à ce prix, il dit : S'il avait eu envie de m'éprouver, ce n'eût pas été trop que l'offre de tout son empire (*Des Bienfaits*, liv. VII, ch. x et xi).

Qui a besoin des richesses, craint pour elles. Personne ne jouit d'un bien qui le fait trembler. On s'occupe d'y ajouter quelque chose, et en songeant à l'accroître, on en oublie l'usage. On reçoit des comptes, on court le forum, on consulte le calendrier, et de propriétaire on devient intendant (*Lettre* 14).

Avez-vous vu quelquefois un chien happer à la volée des morceaux de pain ou de viande jetés par son maître? Tout ce qu'il reçoit, il le dévore aussitôt entièrement, et il tend toujours la gueule dans l'espoir d'un autre morceau. La même chose nous arrive : tout ce que la fortune jette à notre attente, nous le prenons sans plaisir, avides et attentifs à lui arracher autre chose (*Lettre* 72).

Tout ce qui devait nous être bon, Dieu, notre père, l'a mis à notre portée. Il n'a pas attendu nos recherches, il les a préve-

nues. Il a enfoui profondément ce qui nous pouvait nuire. Nous ne devons donc nous plaindre que de nous : nous avons déterré les instruments de notre perte, malgré la nature qui les cachait (*Lettre* 110).

Maintenant, permettez-moi de raconter une fable : elle est d'Asclépiodore. Philippe fit descendre un jour beaucoup d'ouvriers dans une mine ancienne et abandonnée, pour explorer quelles étaient sa richesse et son état, et si l'avarice des siècles précédents avait laissé de quoi glaner à la postérité. Les ouvriers descendent avec de nombreux flambeaux et y passent plusieurs jours. Enfin après les fatigues d'une longue route, ils ne découvrent que des fleuves immenses, de vastes amas d'eaux dormantes semblables aux nôtres, mais qui n'étaient pas gênés par la compression de la voûte supérieure et s'étendaient à loisir dans ces lieux inconnus ; et ces découvertes, ils ne les faisaient qu'en tremblant ! J'ai lu avec plaisir ce récit : il m'a prouvé que les vices de notre temps ne datent pas d'hier, et sont un héritage laissé par nos ancêtres : que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'avarice a commencé à épuiser les veines de la terre et des rocs pour en arracher des trésors mal protégés même au sein des ténèbres. Nos ancêtres eux-mêmes que nous célébrons dans nos louanges, dont nous gémissons d'avoir dégénéré, conduits par l'espérance, ont coupé les montagnes, et sous la menace d'une ruine se sont appuyés sur le gain. Avant Philippe de Macédoine, il y eut des rois qui poursuivaient les richesses jusqu'au fond des souterrains, et qui, abandonnant l'air pur, s'enfonçaient dans des antres où il n'y a plus de différence entre le jour et la nuit, et où on laisse la lumière derrière soi. Quel magnifique espoir les a poussés ? Quelle impérieuse nécessité a courbé si bas l'homme fait pour contempler les cieux et l'a enfoui et plongé dans les entrailles mêmes de la terre pour en exhumer l'or qu'on ne cherche pas avec moins de danger qu'on ne le possède ? C'est pour lui que l'homme a creusé ces souterrains, qu'il a rampé autour d'une proie fangeuse et incertaine, qu'il a oublié le soleil, oublié cette nature si belle dont il s'éloignait. Nul cadavre ne sent la terre aussi lourde sur lui que ces hommes placés par l'avarice sous un

poids énorme, privés du ciel, et ensevelis dans le lieu qui recèle ce poison fatal. Ils ont osé descendre dans ces gouffres où l'aspect insolite de la nature, la position de la terre suspendue sur leurs têtes, les vents sifflant au loin dans le vide, les sources noires et glacées des eaux qui y coulent, et la nuit sombre et perpétuelle jettent l'épouvante; et après avoir affronté tout cela, ils craignent les enfers (*Questions naturelles*, livre V, ch. xv) !

On a beaucoup parlé du mépris de l'argent, et on a recommandé aux hommes, dans de très-éloquents discours, de placer leur fortune dans leur esprit et non dans leur patrimoine, de regarder comme riche celui qui est à la hauteur de sa pauvreté et en fait sa richesse. Mais les esprits seront plus frappés par cette maxime : « Le mortel le plus riche est celui qui a le moins de désirs. Celui-là a ce qu'il veut, qui peut vouloir ce qui suffit (*Lettre* 108). »

L'avare est à lui-même la cause de sa misère (Publius Syrus).

L'avare ne fait de bien que quand il meurt (*Id.*).

Bien des choses manquent au luxe, tout à l'avarice (*Id*).

Les pleurs d'un héritier, sont des rires déguisés (*Ia*).

L'avare n'est bon envers personne; il est détestable envers lui (*Id*).

Les désirs au sein des richesses sont une riche indigence (*Id.*).

Un vieil avare ressemble à un monstre (*Id*).

Les motifs de refus ne font jamais défaut à l'avare (*Id*).

L'argent ne fait pas l'avarice, mais il y pousse (*Id*).

Les hommes vivraient dans une grande paix sur la terre, si on enlevait deux mots : le mien et le tien (*Id*).

Il faut craindre celui qui craint la pauvreté (*Id*).

L'avare est aussi pauvre de ce qu'il a que de ce qu'il n'a pas (*Id*).

Quel mal souhaiter à l'avare, si ce n'est une longue vie (*Id.*)?

XLVIII.

Les richesses. — Les riches.

Ils s'éloigneront un jour ces biens trompeurs, plus doux en espoir qu'en réalité. S'il y avait en eux quelque chose de solide,

ils finiraient par remplir l'âme. Pourquoi aimerai-je mieux obtenir de la fortune qu'elle me les accorde, que de moi de ne pas les demander? Pourquoi donc les demanderai-je en oubliant la fragilité humaine (*Lettre* 15)?

Ce qui est bon rend les hommes bons : ainsi, dans la musique, ce qu'il y a de bon fait les bons musiciens. Les dons de la fortune ne rendent pas les hommes bons, donc elles ne sont pas des biens. Ce qui peut échoir à l'homme le plus vil et le plus dégradé n'est pas un bien : or, les richesses échoient à des hommes qui trafiquent de la débauche et à des maîtres d'armes; elles ne sont donc pas des biens (*Lettre* 87).

La nature ne nous a prédisposés à aucun vice; elle engendre des êtres libres et vertueux. Elle n'a placé en évidence rien de ce qui peut exciter notre avarice ; elle a mis sous nos pieds l'or et l'argent; elle nous a fait écraser et fouler tout ce qui nous foule et nous écrase. Elle a tourné notre visage vers le ciel et a voulu que nos regards vissent tout ce qu'elle a fait de grand et d'admirable : le lever et le coucher des astres, la rotation rapide du monde qui, pendant le jour, nous montre la terre, et le ciel pendant la nuit : la marche des étoiles, lente si on la compare à la totalité de la sphère, très-rapide si l'on envisage les espaces immenses qu'elles parcourent avec une vitesse constante; les éclipses du soleil et de la lune en opposition réciproque. La nature a placé tous ces phénomènes au-dessus de nos têtes. Mais l'or et l'argent, puis le fer que ces deux métaux ne laissent jamais en paix, elle les a cachés comme des objets qu'on ne pouvait nous confier sans danger. C'est nous qui avons mis à la lumière ces causes de nos combats. Nous avons creusé la terre; nous en avons soulevé la masse pour en tirer les motifs et les instruments de nos dangers. Nous avons rendu la fortune arbitre de nos maux; et nous ne rougissons pas de mettre au plus haut degré ce qui était enfoui au plus profond de la terre. Voulez-vous savoir combien est faux l'éclat qui trompe vos yeux? Eh bien, il n'y a rien de plus obscur et de plus hideux que ces métaux tant qu'ils restent enfouis et couverts de boue. Pourquoi pas? Quand on les extrait à travers les ténèbres des plus épais souterrains, il n'y a rien de plus

informe pendant qu'on les travaille et qu'on les sépare de leur croute. Regardez enfin les ouvriers eux-mêmes dont les mains polissent cette espèce de terre stérile et sans nom : vous verrez quelle suie les couvre. Or ces matières souillent l'âme plus que le corps ; et il y a plus d'ordure en ceux qui les possèdent qu'en ceux qui les travaillent. (*Lettre* 94).

Les richesses, les honneurs, les dignités et tout ce qui est cher à l'opinion des hommes nous arrachent à la vertu. Au fond, ce sont choses viles. Nous ne savons pas estimer ce que nous devons peser au poids, non de la renommée, mais de la nature intrinsèque. Tout cela n'a rien de magnifique pour entraîner notre esprit, si ce n'est l'habitude que nous avons de les admirer. En effet, on ne loue pas ces choses parce qu'elles sont désirables, mais on les désire parce qu'elles obtiennent la louange des hommes. C'est de cette cause que dépendent les richesses. Elles enflent les esprits, engendrent l'orgueil et l'arrogance, amènent l'envie ; elles causent une telle démence, qu'on va jusqu'à se délecter de ce qui est nuisible. Il faut que les biens soient exempts de toute tache, ils sont purs alors, ils ne corrompent pas les esprits, ils ne les troublent pas. Ils élèvent bien l'âme, mais sans enflure. Le bien entraîne la confiance, les richesses engendrent l'audace. Le bien donne la grandeur d'âme, les richesses l'insolence (Livre I, *De la Pauvreté*).

L'excès de la prospérité fait naître l'avidité ; et nos désirs ne sont jamais assez modérés pour cesser d'eux-mêmes quand nous possédons leur objet. Un grand bien n'est qu'un pas vers un plus grand encore ; et les espérances les plus insensées naissent de la possession de ce qu'on n'osait espérer (*De la Clémence*, livre I, chap. I.)

Le sage ne se croit indigne d'aucun présent. Il n'aime pas les richesses, mais il s'en arrange mieux. Ce n'est point dans son âme, mais dans sa maison qu'il les admet ; il ne repousse pas celles qu'il possède, mais il les retient, et il veut fournir à sa vertu une matière plus ample pour s'exercer. Comment douter que pour un homme sage, il n'y ait plus ample matière à exercer sa vertu dans les richesses que dans la pauvreté ? puisque celle-ci

ne comporte qu'un seul genre de vertu, celle de ne pas plier, de ne pas être abaissé; tandis que dans les richesses, la tempérance, la libéralité, l'exactitude, l'économie, la magnificence ont toutes le champ libre. Le sage ne se méprisera pas, quand même il serait de la plus petite taille; mais il voudra être grand; et quoique maigre et borgne, il se portera bien. Mais il aimera mieux cependant avoir la force du corps : et cela, pour savoir qu'il y a en lui quelque chose de plus sain. Il supportera la mauvaise santé, mais il souhaitera la bonne. En effet, quelques accessoires, petits sans doute par rapport à l'ensemble, au point qu'on pourrait les retrancher sans détruire le bien principal, ajoutent cependant à cette joie naturelle qui naît de la vertu. L'impression que les richesses causent au sage et la joie qu'elles lui procurent, est celle qu'un navigateur éprouve quand un bon vent le pousse; celle que fait un beau jour et un lieu exposé au soleil pendant les froids de l'hiver. Or lequel de nos sages, je parle de ceux pour qui la vertu est l'unique bien, nie que ces choses qui chez nous sont nommées indifférentes, n'aient en elle quelque prix, et que les unes ne soient préférables aux autres? On accorde une certaine estime à quelques-unes d'entre elles, et à d'autres, on en accorde beaucoup. Ne vous trompez donc pas; au nombre des choses préférables se trouvent les richesses. Mais pourquoi, dites-vous, me tournez-vous en ridicule, puisque les richesses occupent chez vous la même place que chez moi? Voulez-vous savoir combien il s'en faut qu'elles tiennent la même place? A moi, les richesses, si elles s'en vont, n'ôteront rien qu'elles-mêmes : vous, frappé de stupeur, vous semblerez vous survivre et vous manquer en même temps, si elles s'en vont de chez vous. Chez moi, les richesses n'ont que leur place, chez vous, elles ont la première. Les richesses enfin m'appartiennent, et vous, vous appartenez aux richesses. Cessez donc d'interdire l'argent aux philosophes; personne n'a condamné la sagesse à la pauvreté. Le philosophe aura d'amples richesses, mais elles ne seront volées à personne; elles seront pures du sang d'autrui; elles seront acquises sans injustice, sans de honteux profits; elles sortiront de chez lui aussi honnêtement qu'elles y sont entrées; elles ne feront gémir per-

sonne; sinon les envieux. Grossissez-les autant que vous voudrez, elles sont honnêtes; bien qu'il s'y trouve beaucoup d'objets dont tout homme voudrait se dire propriétaire, il ne s'y rencontre rien dont personne puisse revendiquer la possession pour lui. Il ne rejettera pas les faveurs de la fortune, et il ne se glorifiera pas plus qu'il ne rougira d'un patrimoine amassé par des moyens honnêtes. Il aura toutefois sujet de se glorifier, si ayant ouvert sa maison et admis tous les citoyens à pénétrer dans ses affaires, il peut dire : que chacun prenne ce qu'il aura reconnu pour être à soi! O le grand homme! le riche excellent, si, après cette parole, il possède encore autant! je veux dire, s'il a pu en toute sûreté offrir au public de fouiller dans sa fortune, si personne n'a rien trouvé chez lui sur quoi il pût mettre la main : il sera riche hardiment, publiquement. Le sage ne laissera franchir le seuil de sa porte à aucun denier qui entrerait mal : de même, il ne refusera, ni n'exclura de grandes richesses, présent de la fortune et fruit de la vertu. Quel motif aurait-il pour leur faire tort d'un bon logement? qu'elles viennent, qu'elles reçoivent l'hospitalité, il n'en fera pas de parade, il ne les cachera pas; l'un est d'un sot, l'autre d'un homme timide et craintif qui semble tenir un grand bien caché dans son sein. Il ne les chassera pas non plus de sa maison, je l'ai déjà dit. Que dira-t-il, en effet? est-ce vous richesses, qui êtes inutiles, ou bien, est-ce moi qui ne sait pas vous employer? De même que pouvant faire une route à pied, il préférera la faire en voiture, de même, s'il peut être riche, il le voudra; il possédera les avantages de la fortune, mais il les possédera comme des avantages légers qui doivent s'envoler : il ne souffrira pas qu'ils deviennent une charge ni pour lui, ni pour les autres; il donnera. Mais quoi? vous avez dressé les oreilles. Mais quoi? vous apprêtez votre bourse. Il donnera ou aux gens de bien ou à ceux qu'il pourra rendre bons. Il donnera avec une grande prudence, il choisira les plus dignes, en homme qui n'oublie pas qu'il faut rendre compte tant de la dépense que de la recette; il donnera d'après des causes justes et plausibles; car un présent mal placé doit se compter au nombre des honteuses dissipations : il aura une bourse large, mais non percée, d'où il sortira beaucoup,

mais aussi d'où rien ne tombera (*De la vie heureuse*, ch. XXII et XXIII).

Quelle différence y a-t-il donc entre vous qui êtes sage et moi qui suis fou, si tous deux nous voulons posséder des richesses? il y en a une immense. Chez le sage, les richesses sont dans la servitude; chez le fou, elles trônent. Le sage ne donne aucun droit aux richesses, les richesses vous les donnent tous. Vous, comme si l'on vous en avait promis la possession perpétuelle, vous en contractez l'habitude et vous vous attachez à elles. Quant au sage, le moment où il se prépare le mieux à la pauvreté, c'est celui où il vient de prendre pied au milieu des richesses. Jamais un général ne se confie assez à la paix, pour ne pas se préparer à une guerre qui, bien qu'on ne la fasse pas encore, est cependant déclarée. Vous, ce qui vous ébahit, c'est une maison si belle en apparence qu'on dirait qu'elle ne peut ni s'écrouler, ni brûler : c'est une opulence si magnifique qu'on la dirait au-dessus de tout danger, et trop grande pour que les coups de la fortune puissent un jour la réduire au néant. Dans l'oisiveté, vous jouez avec les richesses, et vous n'en pressentez pas le danger : comme des barbares qui bloqués et ne connaissant pas les machines regardent avec indolence les travaux des assiégeants et ne comprennent pas à quoi tendent ces ouvrages qui les menacent de loin; vous, vous faites de même. Engourdis au milieu de votre fortune, vous ne songez pas combien de malheurs sont prêts à fondre de tous côtés et à emporter un précieux butin. Quant au sage, quiconque lui ôtera les richesses, lui laissera ce qu'il possède en propre : car il vit satisfait du présent et tranquille sur l'avenir. Il n'y a rien, dit Socrate, dont je me sois plus fermement fait un principe que de ne pas régler sur les opinions la conduite de ma vie. Multipliez vos clameurs accoutumées, je les accueillerai non comme des invectives, mais comme des vagissements d'enfants chétifs (*De la Vie heureuse*, ch. XXVI).

(Voyez aussi les chapitres qui se rapportent à celui-ci, tels que ceux de l'avarice et de la fortune).

XLIX.

Pauvreté.

Je ne regarde pas comme pauvre celui qui a assez du peu qui lui reste (*Lettre* 1).

Celui qui s'accorde bien avec la pauvreté est riche. Qu'importe ce que l'on a dans ses coffres et dans ses greniers, ce qu'on possède en troupeaux, en revenus, si l'on convoite le bien d'autrui, si l'on calcule moins ce que l'on possède que ce que l'on peut acquérir? Cherchez-vous quelle est la mesure de la richesse? Le nécessaire en premier lieu, puis ce qui suffit (*Lettre* 2).

La pauvreté réglée sur les lois de la nature est une grande richesse. Or ces lois de la nature, savez-vous à quoi elles se bornent? à n'avoir ni faim, ni soif, ni froid. Pour apaiser la soif et la faim, il n'est pas nécessaire de se presser à la porte des grands, de supporter leur regard dédaigneux et l'affront de leur bienveillante protection : il n'est pas besoin de braver la fureur des flots et les dangers des camps. Ce que demande la nature est à notre portée, et on l'acquiert sans peine. C'est pour le superflu qu'on s'épuise, c'est pour le superflu qu'on use sa toge, qu'on blanchit sous la tente, ou qu'on échoue sur des côtes étrangères. Le nécessaire est sous notre main (*Lettre* 4).

Epicure a dit : Si vous vivez conformément à la nature, vous ne serez jamais pauvre : si vous vivez d'après l'opinion, vous ne serez jamais riche. La nature demande peu, l'opinion a des besoins immenses. Que tous les trésors de mille hommes opulents soient accumulés sur votre tête; que vos richesses excèdent la mesure des fortunes privées; soyez cousu d'or, vêtu de pourpre, prodigue et magnifique jusqu'à pouvoir cacher la terre sous vos marbres, jusqu'à non-seulement posséder des richesses, mais à les fouler aux pieds; joignez-y statues, tableaux et tous les tributs que chaque art paie au luxe, tous ces biens ne vous apprendront qu'à en désirer de plus grands. Les désirs de la nature sont bornés, ceux qui naissent des préjugés n'ont pas de

limites; car le faux n'en connaît pas. Tout vrai chemin a un terme, les fausses routes se continuent à l'infini. Quittez donc, quittez la vanité; et quand vous voudrez savoir si vos désirs sont naturels ou aveugles, examinez s'ils peuvent s'arrêter quelque part. Si après une longue route, il vous en reste une plus longue encore à faire, soyez-en certain, ce n'est pas la nature qui vous conduit (*Lettre* 16).

La sagesse représente les richesses, elle les donne en les rendant superflues. Je pourrais terminer ici ma lettre, si je ne vous avais gâté. Personne ne peut saluer les rois parthes sans leur offrir un présent. On ne peut vous souhaiter le bonjour sans vous rien donner. Que faire donc? J'emprunterai à Epicure. « Souvent l'acquisition des richesses est un changement de misères et n'en est pas le terme. » Je ne m'en étonne pas; la faute n'est pas dans les objets, mais dans l'esprit lui-même. Ce qui nous rendait la pauvreté insupportable, nous rend les richesses pénibles. De même qu'il importe peu à un malade que vous le placiez sur un lit de bois ou sur un lit d'or, puisqu'il emporte son mal avec lui partout où on l'emmène : de même dès que l'âme est malade, peu importe qu'on la place au milieu des richesses ou au sein de l'indigence, son mal la suit toujours (*Lettre* 17).

Personne n'est digne de Dieu que celui qui sait mépriser les richesses. Je ne vous en refuse pas la possession, mais je veux que vous en jouissiez avec courage : Or le seul moyen d'y parvenir, c'est de bien vous persuader que l'on peut vivre heureux sans elles, et de les regarder comme pouvant à tout moment vous échapper (*Lettre* 18).

C'est un esprit supérieur que celui qui tout surpris de se voir entouré de richesses s'étonne beaucoup et longuement de l'empressement qu'elles ont mis à venir, et apprend qu'elles lui appartiennent plus qu'il ne le croit. C'est beaucoup de n'être pas gâté par la contagion de l'opulence; il y a de la grandeur à rester pauvre au milieu des richesses, mais le plus sûr est de n'en point avoir (*Lettre* 20).

Quand j'ai trouvé quelque chose, je n'attends pas que vous disiez; à nous deux! Je me le dis pour vous. Qu'ai-je donc trouvé,

demandez-vous ? Tendez la main, c'est tout un profit. Je vous enseignerai le moyen de devenir riche en bien peu de temps, ce que vous êtes impatient d'apprendre, et à bon droit. Je vous menerai à la fortune la plus colossale par une voie fort courte : il vous faudra cependant un prêteur pour pouvoir négocier ; il vous faut emprunter, mais je ne veux pas que ce soit par l'entremise de personne, ni que les courtiers colportent votre signature. Je vous donnerai un créancier tout prêt, celui de Caton : Emprunte à toi-même. Quelque petit qu'il soit, l'emprunt suffira, si nous ne demandons qu'à nous ce qui nous manque : car, mon cher Lucilius, il n'y a aucune différence entre ne pas désirer et posséder. Le résultat dans les deux est le même, et je ne prétends pas que vous refusiez rien à la nature. Elle est intraitable, on ne peut la vaincre, elle exige ce qui lui est dû. Je dis seulement que tout ce qui va au-delà est complètement volontaire, mais nullement nécessaire. J'ai faim, il faut manger : que mon pain soit grossier ou de première qualité, cela fait peu à la nature : elle ne demande pas que l'estomac soit flatté, mais qu'il soit rempli. J'ai soif : que mon eau soit puisée dans le lac voisin, ou que je l'ai enfermée dans une couche de neige pour qu'elle en emprunte la fraîcheur, cela importe fort peu : tout ce qu'elle me commande, c'est d'étancher ma soif. Que ce soit dans une coupe d'or ou de cristal, dans un vase murrhin ou de Tibur, ou dans le creux de ma main, qu'importe encore ? en toutes choses, ne voyez que le but, et laissez-là ce qui n'y mène pas. La faim me presse : c'est le premier aliment venu qu'il faut prendre ; la faim assaisonne tout ce qui sera tombé sous ma main ; la faim n'est jamais dédaigneuse. Voulez-vous donc savoir ce qui m'a tant charmé ? Voici une parole qui me semble admirable : le sage est celui qui est le plus avide de richesses naturelles. Viande creuse que cela, dites-vous, qu'est-ce que ces vains mots ? J'avais déjà préparé mes coffres, j'examinais déjà sur quelle mer j'irais trafiquer, quelle charge publique je briguerais, quelles denrées j'importerais. C'est me tromper que de m'enseigner la pauvreté après m'avoir promis les richesses. Ainsi, vous regardez comme pauvre celui à qui rien ne manque. Le mérite, dites-vous, en est à sa patience et

non à sa situation. Vous pensez donc qu'il n'est pas riche, par la raison qu'il ne pourrait cesser de l'être? Que préférez-vous, avoir beaucoup ou assez? Celui qui a beaucoup, desire davantage, ce qui prouve qu'il n'a jamais assez. Celui qui a assez, a obtenu ce que le riche n'a jamais atteint, le terme de ses désirs. Croyez-vous que ce ne soit pas à proprement parler des richesses, parce qu'elles n'ont fait proscrire personne, parce qu'aucun fils, à cause d'elles, n'a empoisonné son père, aucune épouse son mari? parce qu'elles sont à l'abri des guerres, parce qu'elles sont en repos pendant la paix? Parce qu'il n'y a aucun péril à les avoir et aucune peine à les régir? Est-ce qu'il a peu, celui qui n'a ni froid, ni faim, ni soif? Jupiter n'a pas davantage : on n'a jamais peu quand on a assez. Après avoir vaincu Darius et subjugué les Indes, Alexandre, roi de Macédoine, est pauvre encore ; il cherche à acquérir, il scrute des mers inconnues, il lance les premières flottes qu'ait vu l'Océan, il a forcé, pour ainsi dire, les barrières du monde. Ce qui suffit à la nature, ne suffit pas à un homme : il s'en trouve un qui désire encore, après qu'il a tout. Tant est grand l'aveuglement de l'esprit, et tant chacun, à force d'avancer, oublie d'où il est parti! Celui-ci, possesseur hier d'un coin de terre obscur et contesté, gémit de ne pouvoir revenir des confins de cet empire immense que par ce globe qu'il a déjà soumis. L'argent n'a enrichi personne; au contraire, il irrite davantage la soif de l'or. En recherchez-vous la cause? plus on en a, plus on peut en avoir. Pour l'homme qui s'accommode aux exigences de la seule nature, non-seulement il est hors des épreuves de la pauvreté, mais il ne la craint même pas.

Mais les richesses aveuglent le peuple et attirent vers elles tous les yeux. Quand de grosses sommes sortent d'une maison et qu'on y voit tout couvert de dorures jusqu'au toit : quand de nombreux esclaves s'y distinguent par leur bonne mine et leur riche tenue : tout cela est un bonheur de parade. Mais celui de l'homme que nous avons arraché aux caprices du peuple est tout intérieur. Quant à ceux, en effet, qui sous le nom d'opulence sont en proie à la pauvreté, ils ont des richesses, comme on dit que nous avons la fièvre quand c'est elle qui nous possède. Nous

devrions dire au contraire : la fièvre le tient : et de même du riche, les richesses le possèdent (*Lettre* 119).

Il faut aimer la pauvreté, seulement parce qu'elle fait voir les vrais amis (*De la Pauvreté*).

La pauvreté m'est à charge : vous êtes encore bien plus à charge à la pauvreté : ce n'est pas dans la pauvreté qu'il y a vice, c'est dans le pauvre. Pour elle, elle est libre, joyeuse et sûre. Je suis pauvre : ignorez-vous qu'on le dit en effet, mais que vous ne l'êtes pas? Vous êtes pauvre, parce que vous semblez l'être. Je suis pauvre : rien ne manque aux oiseaux, les animaux vivent au jour le jour : le désert fournit à la nourriture des bêtes sauvages. Un tel a reçu une grande somme d'argent : oui, mais il a reçu aussi l'orgueil (*Des Remèdes du hasard*).

J'ai perdu mon argent : peut-être vous eût-il perdu. J'ai perdu mon argent : mais vous l'avez eu. J'ai perdu mon argent : mais vous en courrez moins de dangers. J'ai perdu mon argent : que vous êtes heureux, si avec lui vous avez perdu l'avarice! si, au contraire, elle reste chez vous, vous êtes encore néanmoins bien heureux, de ce que la cause d'un si grand mal vous est enlevée. J'ai perdu mon argent : et l'argent, combien n'en a-t-il pas perdus? Vous n'en serez que plus alerte en chemin et plus tranquille chez vous. Vous n'aurez pas d'héritiers? mais aussi, vous ne les craindrez pas. La fortune vous a déchargé, si vous le comprenez bien, et elle vous a mis dans un lieu plus sûr. Vous croyez que c'est une perte, c'est un remède. Vous pleurez, vous gémissez, vous vous appelez misérable, parce que vous êtes délivré des richesses! C'est de votre faute si cette perte vous afflige à ce point. Vous n'en seriez pas si triste, si vous eussiez possédé les richesses comme devant les perdre un jour (*Id.*).

Passons aux richesses patrimoniales, qui sont la source la plus grande des misères de l'humanité : car, si l'on compare tous les autres maux qui nous tourmentent, la mort, les maladies, la crainte, les regrets, la douleur et la peine, avec les maux que l'argent nous fait éprouver, ces derniers l'emporteront de beaucoup. Il faut donc penser combien le chagrin de n'avoir pas, est plus léger que celui de perdre, et comprendre que la pauvreté est

d'autant moins un tourment qu'elle est le sujet de moins de pertes. Vous vous trompez, si vous croyez que les riches souffrent plus patiemment que les pauvres les dommages qu'ils éprouvent : les grands corps sentent aussi bien que les petits la douleur des blessures. Bion a dit avec élégance : Ceux qui ont une belle chevelure ne souffrent pas plus volontiers que les chauves qu'on leur arrache les cheveux. Tenez donc pour assuré que chez les riches comme chez les pauvres, le regret de la perte est le même. Chez tous les deux, en effet, l'argent tient fortement à l'âme, et on ne peut le leur arracher sans douleur : il est donc plus facile et plus supportable, je l'ai dit, de n'avoir rien acquis que d'avoir perdu ce que l'on possédait. Aussi, verrez-vous les personnes que la fortune n'a jamais favorisées, plus gaies que celles qu'elle a abandonnées. Diogène, philosophe d'une grande âme, le comprit, et il fit en sorte qu'on ne pût rien lui enlever. Appelez cela pauvreté, dénuement, misère : donnez à la sécurité la qualification avilissante que vous voudrez ; je ne cesserai de croire au bonheur de Diogène, que quand vous pourrez m'en montrer quelque autre qui n'ait rien à perdre. Ou je me trompe, ou c'est être roi, au milieu des avares, des faussaires, des voleurs et des recéleurs d'esclaves, que d'être le seul à qui ils ne puissent faire tort. Si quelqu'un doute du bonheur de Diogène, il peut aussi douter de la condition et de l'état des dieux immortels et croire qu'ils ne sont pas heureux, parce qu'ils ne possèdent ni métairies, ni jardins, ni champs cultivés par des colons étrangers, ni capitaux rapportant de gros intérêts au Forum. N'avez-vous pas honte de vous extasier à la vue des richesses? Jetez les yeux sur l'univers ; vous verrez les dieux nus, donnant tout et ne se réservant rien. Regardez-vous donc comme pauvre celui qui ressemble aux dieux immortels, et qui se dépouille des biens de la fortune ? Dites-vous que Démétrius, l'affranchi de Pompée, fut plus heureux que Diogène, lui qui n'eût pas honte d'être plus riche que Pompée? Chaque jour on lui présentait la liste de ses esclaves, comme celle d'une armée à un général. Mais Diogène n'avait qu'un seul esclave qui s'échappa : il ne crut pas qu'il valut la peine de le reprendre, bien qu'on lui indiquât où il était.

Il serait, dit-il, honteux pour moi que Manès put se passer de Diogène et que Diogène ne put se passer de Manès. C'est, à mon avis, comme s'il eût dit : Fais tes affaires, ô fortune, tu ne trouveras rien chez Diogène. Mon esclave s'est enfui, que dis-je ? il s'en est allé libre. Une troupe d'esclaves exige un vestiaire, un cellier ; il faut remplir le ventre de tant d'animaux affamés ; il faut leur acheter des habits ; il faut avoir l'œil sur des mains rapaces, et tirer parti d'individus qui pleurent et abhorrent leur état. Combien est plus heureux celui qui ne doit rien si ce n'est à un seul homme à qui il peut toujours très-facilement refuser, c'est-à-dire à lui-même ! Mais comme nous n'avons pas tant de force, il faut au moins borner notre patrimoine, pour être moins exposés aux injures de la fortune. Les hommes les plus propres à la guerre sont ceux qui peuvent se couvrir de leurs armes et non ceux qui dépassent les rangs et que leur grande taille expose de toutes parts aux blessures. La meilleure mesure des richesses c'est de ne point tomber dans la pauvreté et de ne pas trop s'en éloigner. Or cette mesure vous plaira, si auparavant vous avez le goût de l'économie, sans laquelle les plus grandes richesses ne suffisent pas, et avec laquelle on a toujours assez, surtout quand elle est un remède à notre portée. Elle peut même, avec le secours de la frugalité, convertir la pauvreté en richesse. Habituons-nous à écarter de nous le faste, et à mesurer les choses par leur usage et non par leur éclat. Que la nourriture dompte la faim ; la boisson, la soif : que nos appétits n'aillent pas au-delà du nécessaire, apprenons à nous appuyer sur nos jambes, et dans ce qui a rapport à la subsistance et au vêtement, à ne nous point régler sur la mode, mais sur les usages de nos ancêtres. Apprenons à devenir plus continents, à bannir le luxe, à tempérer la gourmandise, à modérer la colère, à regarder de bon œil la pauvreté, à pratiquer la frugalité ; et quand même cela nous répugnerait, à satisfaire aux exigences de la nature par des moyens peu coûteux. Apprenons enfin à enchaîner ces espérances effrénées et ces rêves d'avenir, et agissons de façon à demander les richesses non pas à la fortune, mais à nous-mêmes. On ne peut jamais, je dois le dire, chasser tellement les caprices

injustes et variables du sort, qu'on n'ait encore à essuyer bien des tourmentes. Quand on a beaucoup de vaisseaux en mer, il faut concentrer son avoir sur un petit espace pour que les traits de la fortune tombent à côté. Aussi, est-il arrivé quelquefois que les exils et d'autres calamités sont devenus des remèdes, et que de légers malheurs ont guéri de grands maux, alors qu'un esprit rebelle aux préceptes n'était pas susceptible de traitements plus doux. Pourquoi ces adversités ne seraient-elles pas salutaires à cet homme, puisque la pauvreté, l'ignominie, la perte de ses biens doivent lui arriver? C'est un mal qui en détruit un autre : accoutumons-nous à pouvoir souper sans tout un peuple, et à être servi par moins d'esclaves, à ne porter des habits que pour l'usage qui les a fait inventer, à être logé plus à l'étroit (*Tranquillité de la vie,* ch. VIII et IX).

Qu'il n'y ait aucun mal dans la pauvreté, tout le monde le comprend, pourvu qu'on n'en soit pas encore arrivé à la folie de l'avarice et du luxe qui bouleverse tout. Qu'il faut peu de chose pour l'entretien de l'homme! et qui peut sentir le besoin, s'il a la moindre énergie? quant à moi, je ne m'aperçois pas de la perte de mes richesses, mais de celle des tracas. Les appétits du corps sont bornés : le corps veut seulement être garanti du froid, chasser la faim par des aliments, la soif par un breuvage; tout désir au-delà est un vice, et non un besoin. Il n'est pas nécessaire de fouiller les plus profonds abîmes, de remplir ton ventre d'un immense carnage d'animaux, d'arracher les coquillages des bords inconnus de la mer la plus lointaine. Que les Dieux et les déesses confondent ces insensés dont le luxe a franchi les limites de ce vaste empire si envié! C'est au-delà du Phase qu'ils font prendre les mets de leurs ambitieuses orgies : ils n'ont pas honte d'aller chercher les oiseaux jusque chez les Parthes, dont nous ne nous sommes pas encore vengés. L'univers est mis à contribution par leur appétit blasé. Des extrémités de l'Océan, on apporte des mets qui séjournent à peine dans leur estomac affadi. Ils vomissent pour manger, ils mangent pour vomir. Et ces aliments qu'ils cherchent par toute la terre, ils ne daignent pas les digérer. Quel mal la pauvreté fait-elle à celui qui méprise ces excès? Si quel-

qu'un les désire, elle lui est même utile, elle le guérit malgré lui; et, dût-il rejeter les remèdes qu'il est forcé de prendre, l'impuissance au moins pendant ce temps équivaut à la bonne volonté. Ce César que la nature semble n'avoir fait naître que pour montrer jusqu'où peuvent aller les vices les plus monstrueux avec une immense fortune, soupa un jour au prix de dix millions de sesterces. Et bien qu'il fût en cela soutenu par l'industrie et le génie du monde entier, à peine trouva-t-il le moyen de dépenser en un repas le revenu de trois provinces. Malheureux ceux dont le goût ne peut être réveillé que par des mets dispendieux ! Le prix de semblables aliments ne vient ni de quelque saveur exquise, ni de la délicatesse du palais, mais de leur rareté, et de la difficulté de se les procurer. D'ailleurs, s'ils voulaient revenir à la saine raison, auraient-ils besoin de tant d'art pour flatter leur gourmandise? Pourquoi ces marchés? pourquoi ces chasses? pourquoi ces pêches? Il y a partout de ces aliments que la nature a répandus en tous lieux. Mais on passe à côté comme si l'on était aveugle; on parcourt les forêts, on traverse les mers; et quand on pourrait, à peu de frais, apaiser sa faim, on aime mieux l'irriter à force de dépenses.

Je puis dire : pourquoi lancer des navires? pourquoi armer vos bras contre les bêtes sauvages et contre les hommes? pourquoi courir avec tant de bruit? pourquoi amasser richesses sur richesses? ne voulez-vous point songer à la petitesse de vos corps? N'est-ce pas le comble de l'égarement et de la folie d'avoir avec des moyens bornés d'immenses désirs? Je veux bien que vous augmentiez vos revenus, que vous reculiez vos limites : jamais vous ne donnerez à vos corps plus d'étendue. Quand vous aurez couronné vos entreprises; quand la guerre vous aura enrichi, quand l'univers aura amassé sous vos yeux des provisions immenses, vous n'aurez pas de quoi loger tout cet appareil. Pourquoi donc recherchez-vous tant de choses? Nos ancêtres, dont les vertus nous soutiennent encore aujourd'hui malgré nos vices, étaient sans doute bien malheureux : ils préparaient leurs mets eux-mêmes, la terre leur servait de lit, leurs plafonds n'étaient pas encore brillants d'or, et leurs temples n'étincelaient pas de

pierreries. Aussi, la foi était respectée, quand on jurait par les dieux d'argile; et ceux qui les avaient pris à témoin, revenaient chez l'ennemi pour y mourir, plutôt que de manquer à leur serment. Sans doute qu'il vivait moins heureux ce dictateur qui écoutait les députés des Samnites, en retournant lui-même sur son foyer un grossier aliment, de cette même main qui, plus d'une fois, avait terrassé l'ennemi, et posé le laurier triomphal dans le sein du grand Jupiter. Or de notre temps a vécu un Apicius qui dans une ville d'où les philosophes avaient un jour reçu l'ordre de sortir, comme corrupteurs de la jeunesse, donna des leçons de gloutonnerie, infecta son siècle de sa doctrine, et fit une fin qui mérite d'être rapportée. Il avait prodigué pour sa cuisine un million de sesterces, absorbé en débauches une foule de présents dus à la magnificence des princes, et englouti l'énorme subvention du Capitole : criblé de dettes, il fut forcé de vérifier ses comptes pour la première fois : il calcula qu'il ne lui resterait plus que dix millions de sesterces; et ne voyant pas de différence entre mourir de faim et vivre avec dix millions de sesterces, il s'empoisonna. Quel luxe épouvantable que de se croire pauvre avec dix millions de sesterces! Eh bien! croyez après cela que le bonheur se mesure sur la richesse, et non sur l'état de l'âme!

Un homme a eu peur de dix millions de sesterces, et ce que les autres convoitent avec tant d'ardeur, il l'a fui par le poison. Certes, ce dernier breuvage fut le plus salutaire qu'eût jamais pris un être aussi dégradé. Il mangeait déjà et buvait du poison, lorsque non seulement il se plaisait à ces énormes festins, mais encore s'en glorifiait : lorsqu'il faisait parade de ses désordres; lorsqu'il fixait les regards de toute la ville sur ses débauches; lorsqu'il excitait à l'imiter une jeunesse naturellement portée au vice, même sans y être entraînée par de mauvais exemples. Tel est le sort de ceux qui ne règlent pas l'usage de leurs richesses sur la raison qui a ses bornes fixes, mais sur un appétit pervers dont les caprices sont immodérés et insatiables. Rien ne suffit à la cupidité, peu de chose suffit à la nature. La pauvreté d'un banni n'est donc pas un mal : en effet, il n'est point de lieu d'exil si stérile qui ne fournisse abondamment à la subsistance d'un

homme. Mais, dira-t-on, un exilé aura besoin d'un vêtement et d'un domicile. S'il ne lui faut absolument que ce qu'exige la nature, il trouvera une demeure et un vêtement; car il en coûte aussi peu pour couvrir l'homme que pour le nourrir : et tout ce que la nature savait nécessaire à l'homme, elle l'a rendu facile à trouver. S'il désire une étoffe saturée de pourpre, chamarrée d'or, nuancée de couleurs, enrichie de broderies, ce n'est plus par la faute de la fortune, mais par la sienne qu'il se trouve pauvre : et quand bien même vous lui rendriez ce qu'il a perdu, vous n'y gagneriez rien. Rentré dans ses foyers, il sera plus pauvre par ses désirs, que durant l'exil par ses privations. S'il convoite un buffet étincelant de vases d'or, une argenterie marquée au coin des plus célèbres artistes de l'antiquité, cet airain dont la manie de quelques riches a fait tout le prix, un peuple d'esclaves capable de rendre trop étroit un vaste palais, des bêtes de somme chargées d'un embonpoint factice, et des pierres de toutes les contrées du monde : vous aurez beau entasser tous ces objets de luxe, jamais ils ne rassasieront son âme insatiable. C'est ainsi qu'aucune boisson ne peut désaltérer celui dont la soif ne vient pas du besoin, mais de l'ardeur qui dévore ses entrailles ; car ce n'est plus une soif, mais une vrai maladie.

Cet excès n'est pas particulier à la gourmandise et à la cupidité : telle est encore la nature de tous les désirs qu'engendre le vice, et non l'indigence; quoique vous leur accordiez, ce ne sera pas le terme du désir, mais un pas de plus qu'il fait. Aussi, tant qu'on se tiendra dans les bornes de la nature, on ne sentira pas le besoin : mais dès qu'on en sortira, on rencontrera la pauvreté même au sein de l'opulence. Oui, tout, jusqu'à l'exil, nous fournit le nécessaire; des royaumes entiers ne pourraient suffire au superflu. C'est l'âme qui fait la richesse : elle suit l'homme en exil; et dans les plus affreux déserts, tant qu'elle trouve de quoi soutenir le corps, elle jouit de ses propres biens et nage dans l'abondance. La richesse est aussi indifférente pour l'âme, que le sont pour les Dieux tous les objets admirés des hommes ignorants et esclaves de leurs corps. Ces pierres, cet or, cet argent, ces grandes tables circulaires d'un poli si parfait, sont des masses de

terre que ne peut aimer une âme pure, qui se souvient de son origine et qui est prête à s'envoler au ciel dès qu'elle verra tomber ses chaînes.

Mais n'allez pas croire que, pour diminuer les inconvénients de la pauvreté qui ne semble pénible qu'autant qu'on la croit telle, je recours seulement aux préceptes des sages. Considérez d'abord les pauvres qui forment la portion la plus nombreuse du genre humain : vous ne leur trouverez pas l'air plus triste ou plus inquiet que les riches ; je ne sais même s'ils ne sont pas d'autant plus gais, que leur âme a moins de soucis qui la partagent (*Consolation à Helvie,* ch. IX, X, XI et XII).

La pauvreté force l'homme à tenter beaucoup de choses (PUBLIUS SYRUS).

Quelles sont les plus grandes richesses? de n'en point désirer (*Id.*).

Qui possède le plus? celui qui désire le moins (*Id.*).

L.

Force ou Courage.

Quels ont été mes progrès, c'est ce que je me ferai dire par la mort. Je vais donc me préparer sans crainte à ce jour où, laissant de côté le fard et l'artifice, je prononcerai sur moi-même : je dirai si mon courage était dans le cœur ou sur les lèvres : si ces défis généreux portés à la fortune n'étaient chez moi que feinte et rôle de comédien. Laissez-là l'estime des hommes, elle est toujours douteuse, et s'accorde au vice et à la vertu. Laissez-là ces études de toute votre vie : la mort sera votre juge. Oui, ces disputes savantes, ces entretiens philosophiques, ces maximes puisées dans le livre des sages, et ces doctes conférences, ne prouvent pas le véritable courage : car les plus lâches même parlent en héros. Vos œuvres, on ne les verra qu'à votre dernier soupir (*Lettre* 26).

Pour moi, je n'hésite pas à admirer la main de Mucius, mutilée et desséchée par le feu, plus que la main saine et entière du guerrier le plus brave. Il reste ferme devant la flamme comme

devant l'ennemi, et regarde sa main tomber goutte à goutte sur les charbons ardents jusqu'à ce que Porsenna, dont il prévenait les rigueurs, jaloux de sa gloire, eût fait enlever de force le brasier. Cette vertu, pourquoi ne la placerais-je pas au premier rang? pourquoi n'avouerais-je pas que je la trouve d'autant plus supérieure à la vertu paisible et non éprouvée par la fortune, qu'il est plus rare de vaincre un ennemi avec une main brûlée qu'avec une main armée? Mais, me dites-vous, souhaiteriez-vous un tel bien? Pourquoi non? Celui-là seul est capable d'une telle vertu, qui sait la désirer. Pourquoi ne me semblerait-il pas plus heureux, ce Mucius qui livra sa main aux flammes, comme s'il l'eût donnée à masser? Il répara entièrement tout ce qu'il y avait eu en lui de méprise et d'erreur (*Lettre* 66).

Si un homme regarde, sans sourciller, des épées menaçantes, et s'il est persuadé qu'il importe peu pour lui que son âme sorte par la bouche ou par la gorge, donnez-lui le nom d'heureux. Si, quand on lui annoncera des tortures corporelles, des revers, les injustices d'un homme puissant, la captivité, l'exil, et tout ce qui frappe d'une vaine épouvante les âmes humaines, il conserve sa sérénité, et s'écrie : « O prêtresse! cette perspective de travaux n'a rien de nouveau et d'inattendu pour moi : mon esprit avait tout prévu, et s'était d'avance préparé à tout. Vous m'annoncez aujourd'hui ces malheurs, mais je me les suis toujours annoncés : j'ai préparé l'homme aux accidents de l'humanité. » Le choc d'un mal prévu a bien moins de force. Voilà pourquoi le sage s'accoutume aux maux qui peuvent lui arriver; et, ce que d'autres apprennent à supporter à force de patience, il le supporte lui, à force d'y penser (*Lettre* 76).

Nous ne sommes au pouvoir de personne, puisque la mort est en notre pouvoir (*Lettre* 91).

Les sophismes ont pourtant cela de très-dangereux qu'ils offrent un je ne sais quel charme, une subtilité apparente qui distrait l'esprit, le captive et retarde sa marche : lorsque tant d'importants labeurs restent en souffrance, lorsqu'à peine la vie toute entière suffit pour apprendre une seule chose, c'est-à-dire à la mépriser. Et l'art de la régler? direz-vous. C'est ici l'œuvre se-

condaire : personne en effet n'a bien réglé sa vie, qui n'ait su d'abord la mépriser (*Lettre* 111).

Aprè savoir traité quelques questions inutiles, Sénèque ajoute: Voilà les objets sur lesquels nous discutons les sourcils froncés, le front chargé de rides. Je ne saurais dire ici avec Cécilius : O tristes inepties ! Car elles sont risibles. Que ne traitons-nous plutôt quelque utile et salutaire question ? que ne cherchons-nous comment on peut parvenir aux vertus, et quelle route y mène ? Apprenez-moi, non pas si le courage est un être animé, mais qu'aucun être animé n'est heureux sans courage, sans s'être affermi contre les coups du sort, sans avoir, dans sa pensée, dompté toutes les disgrâces en les prévoyant. Qu'est-ce que le courage? Le rempart de l'humaine faiblesse, rempart inexpugnable, derrière lequel l'homme se maintient en sécurité au milieu des maux qui assiégent cette vie. Car alors, il use de sa propre force, de ses propres armes. Je veux ici vous citer une sentence de notre Possidonius : « Gardez-vous de croire que la fortune vous protége de ses armes. C'est avec les vôtres qu'il faut combattre. Les dons de la fortune ne sont pas des armes. Aussi, bien que prémuni contre des ennemis ordinaires, souvent contre elle, on est sans défense. »

Alexandre portait, il est vrai, chez les Perses, chez les Hyrcaniens, chez les Indiens, chez toutes les nations orientales jusqu'à l'Océan, la dévastation et la fuite. Mais lui-même, après le meurtre de Clitus, après la mort d'Ephestion, s'ensevelissait dans les ténèbres, pleurant tantôt son crime envers l'un, tantôt la perte douloureuse de l'autre ; et le vainqueur de tant de rois et de peuples succombait victime de ses fureurs et de ses chagrins : c'est qu'il avait tout fait pour subjuguer l'univers, plutôt que ses passions. Oh ! que profonde est l'erreur de ces mortels qui sont jaloux d'étendre leur domination au-delà des mers, et se regardent comme souverainement heureux quand ils ont envahi à l'aide de leurs soldats force provinces et entassé conquêtes sur conquêtes : ignorant que cette souveraineté sublime qui nous égale aux Dieux, l'empire sur soi-même, est le plus beau de tous les empires (*Lettre* 113).

Horatius Coclès à lui seul intercepta l'étroit passage d'un pont : il consentit à ce que la retraite lui fut coupée pourvu qu'on fermât le chemin à l'ennemi dont il soutint l'effort jusqu'au moment où retentit avec fracas la chute des solives brisées. Après avoir porté ses regards en arrière, et s'être assuré que le péril de sa patrie était écarté au prix du sien ; « Me suive qui voudra maintenant ! » s'écrie-t-il ; et il se précipite dans le fleuve, non moins soucieux au milieu du rapide courant qui l'entraîne, de sauver ses armes que sa vie, ses armes victorieuses dont il maintint l'honneur intact ; et il rentra dans Rome sans le moindre mal, comme s'il eût passé par le pont même (*Lettre* 120).

Je vois ce que vous désirez, ce que vous attendez depuis longtemps. J'aime mieux, dites-vous, ne pas redouter la foudre, que de la connaître. Aussi réservez pour d'autres l'indication de ses causes. Pour moi, je veux moins être instruit de sa nature, que délivré de la crainte de ses effets. Je vous suis sur ce terrain : car à toutes nos actions et à tous nos discours, il faut mêler quelque chose d'utile. Quand nous sondons les mystères de la nature, que nous discutons sur l'essence divine, il faut affranchir l'âme de ses faiblesses, et ensuite l'affermir. C'est une chose nécessaire aux savants eux-mêmes dont l'unique but est l'étude : non pas pour éviter les coups du sort, car de toutes parts les traits pleuvent sur nous, mais pour les soutenir avec courage et constance. Nous pouvons bien n'être pas vaincus, mais nous ne pouvons pas ne pas être ébranlés ; et pourtant, j'ai parfois l'espoir que nous le pourrions. Par quel moyen ? direz-vous. Méprisez la mort, et vous mépriserez tout ce qui mène à la mort, guerres, naufrages, morsures des bêtes féroces, chute subite des édifices qui s'écroulent. Que peuvent faire de plus ces événements que de séparer l'âme du corps ? Eh bien ! cette séparation, nul soin ne peut l'empêcher, nulle félicité ne peut en dispenser, nulle puissance la rendre impossible. La mort appelle également tous les hommes. Que les Dieux soient irrités ou propices, il faut mourir. Que le désespoir donc nous inspire du courage. Les animaux les plus lâches, que la nature a créés pour la fuite, quand toute issue leur est fermée, veulent tenter le combat malgré leur faiblesse. Il

n'est point d'ennemi plus redoutable que celui à qui le défaut de ressources donne de l'audace, et la nécessité provoque toujours des efforts plus irrésistibles que le courage seul. Un grand cœur, lorsque tout est perdu, se surpasse ou du moins reste l'égal de lui-même. Regardons-nous comme désespérés, relativement à la mort; et de fait, nous le sommes. Oui, Lucilius, tous, nous sommes réservés à la mort. Tout ce peuple que nous voyons, jusqu'à quelle époque pensez-vous qu'il vive? Hélas! la nature ne tardera pas à le rappeler et à lui ouvrir un tombeau : ce n'est pas le fait, c'est seulement le jour qui est incertain : tôt ou tard, il faut arriver à ce terme commun. Eh quoi? ne regarderiez-vous pas comme le plus lâche et le plus insensé des hommes celui qui solliciterait avec instance un délai de la mort? ne mépriseriez-vous pas celui qui, au milieu de malheureux destinés à périr, demanderait comme une grâce, de tendre la gorge le dernier? Cependant, c'est ce que nous faisons. Nous attachons un grand prix à mourir un instant plus tard. Qu'importe que nous allions à la mort de force ou de gré? Insensé! vous avez donc oublié la fragilité de la vie, puisque vous ne craignez la mort qu'alors qu'il tonne? C'est donc de la foudre que dépend votre vie? Vous êtes donc sûr de vivre, si vous lui échappez? Mais le fer, mais la pierre, mais la fièvre viendront vous attaquer. La foudre n'est pas le plus grand des dangers, c'est le plus éclatant. Quel malheur pour vous, si l'incalculable célérité de cette mort vous en dérobe le sentiment (*Questions naturelles*, liv. II, ch. LIX).

Nous avons appris, excellent Lucilius, que Pompeï, ville célèbre de la Campanie, avait été ruinée et ses environs fort maltraités par un tremblement de terre, et cela en hiver, c'est-à-dire, dans une saison que nos ancêtres avaient toujours crue exempte de périls de cette nature. Or, quel asile peut paraître assez sûr, quand le monde lui-même s'ébranle, quand ses parties les plus solides s'écroulent : quand la seule base fixe et inébranlable de la nature, le seul point d'appui de l'univers entier, s'agite comme les flots de la mer; quand la terre perd sa propriété la plus essentielle, celle de rester immobile? quel peut être le terme de nos craintes? quelle retraite reste-t-il à l'homme? où fuira-t-il dans

son angoisse, si le danger naît sous nos pieds, et part même du sein de la terre? C'est une consternation générale, quand des édifices viennent à craquer, et donner ainsi le signal de leur chute : chacun s'enfuit précipitamment, abandonne ses pénates, et cherche sa sûreté dans un lieu découvert. Mais où chercher un refuge et du secours, quand le globe lui-même menace de s'affaisser, quand ce qui nous soutient et nous défend, ce sur quoi sont bâties nos villes, et que des philosophes ont regardé comme le fondement de l'univers, s'entr'ouvre et chancelle sous nos pieds? Que peut-il vous rester, je ne dis pas de secours, mais de consolation quand la fuite même est interdite à la crainte? Qu'y a-t-il, je le répète, d'assez abrité, d'assez solide, pour préserver quelqu'un du danger ou s'en préserver soi-même? Je puis repousser l'ennemi de mes murs : une tour haute et escarpée peut arrêter, par la difficulté de l'accès, les armées les plus nombreuses : les ports sont un asile contre la tempête, les toits un abri contre les torrents du ciel et la fonte continuelle des nuages : l'incendie ne poursuit pas l'homme dans sa fuite : contre le tonnerre et les menaces du ciel, on trouve un remède dans des demeures souterraines et des cavernes profondes. Ces feux du ciel ne pénètrent point la terre, mais sont émoussés par le moindre obstacle de sa surface. Dans la peste, on peut changer de climat. Point de calamité à laquelle on ne puisse se dérober. Jamais la foudre n'a frappé des peuples entiers. La peste dépeuple des villes, mais ne les détruit pas. Le fléau dont nous parlons est le plus étendu, le plus inévitable, le plus avide, le plus général. Car ce n'est point seulement à des maisons, à des familles, à des villes qu'il s'attaque : mais ce sont des nations, des contrées tout entières qu'il détruit : tantôt il les couvre de leurs propres débris, tantôt il les ensevelit dans des abîmes profonds. Fortifions donc notre courage contre une calamité qu'il est impossible d'éviter et de prévoir : cessons d'écouter ces hommes qui ont renoncé à la Campanie, qui l'ont quittée depuis cette catastrophe, et ont juré de ne plus jamais approcher de ce pays. Qui leur promettra que tel ou tel autre sera assis sur des fondements plus solides? Tous les lieux de la terre sont de la même nature : ils ne sont pas inébranlables, pour n'avoir jamais

été ébranlés : peut être même que cet endroit où vous reposez avec sécurité, la nuit prochaine ou le jour même qui la précède, va l'entr'ouvrir. Vous apprendrez alors s'il n'y a pas plus de sûreté dans un lieu, où la fortune a déjà épuisé ses forces, et auquel ses propres débris servent de base pour l'avenir. Nous sommes dans l'erreur, si nous croyons qu'il y ait quelqu'endroit privilégié de la terre, à l'abri de ce péril. Tout est soumis à la même loi. La nature n'a rien fait pour être immobile : chaque partie de la terre s'écroule en son temps. Et de même que dans une grande ville, c'est tantôt une maison, et tantôt une autre qui menace ruine ; de même, dans ce globe terrestre, c'est tantôt une partie et tantôt une autre qui se dégrade. Tyr fut jadis célèbre par son écroulement ; l'Asie perdit à la fois douze de ses villes. Il y a un an que l'Achaïe et la Macédoine furent assaillies par le même fléau : c'est aujourd'hui le tour de la Campanie. Le destin fait, pour ainsi dire, sa tournée, et s'il y a quelque lieu où il ait passé depuis longtemps, il y revient. Et nous cependant, nous attendons de la fortune des biens durables, et nous croyons que le bonheur qui, de toutes les choses humaines, est la plus fugitive, aura pour quelques-uns de la tenue et de la consistance. Ces hommes qui se promettent un bonheur inébranlable, ne réfléchissent donc pas que le sol même qui les soutient, peut être ébranlé. Ce n'est point en effet un vice particulier à la Campanie ou à l'Achaïe, mais commun à tous les terrains, d'être mal unis, d'être exposés à plusieurs causes de dissolution, de s'écrouler parties par parties, bien que l'ensemble se maintienne.

Mais que fais-je? Je vous avais promis des consolations contre le péril, et voici que de tous côtés je vous annonce des sujets d'alarmes : je vous dis qu'il n'y a rien d'éternellement stable, rien qui ne puisse et périr et nous détruire. Eh bien ! c'est cela même que je vous propose comme motif de consolation, et qui plus est, comme motif très-puissant, puisque la crainte est une folie, quand elle est sans remède; la raison guérit les sages de la peur; le désespoir inspire aux fous de la sécurité. Aussi, regardez comme faite pour le genre humain tout entier cette maxime adressée à des guerriers qu'effrayait l'image d'une captivité su-

bite, au milieu des flammes et des ennemis : Il n'y a qu'un seul moyen de salut pour les vaincus, c'est de n'en espérer aucun. Si vous voulez ne rien craindre, songez que tout est à craindre : voyez de tous côtés quelles causes légères peuvent nous faire périr. Le boire, le manger, la veille, le sommeil, cessent d'être salutaires, si l'on en use immodérément. Nos corps, vous le savez bien, sont faibles, infirmes, fragiles, et il ne faut pas de grands efforts pour les détruire. Les calamités ont leurs causes; elles ne sévissent pas d'après l'ordre des dieux, mais par suite de certains vices, semblables en cela aux désordres que la maladie produit dans nos corps; et alors le mal que la terre nous fait souffrir, elle le souffre elle-même. Pour nous qui ignorons la vraie cause, tout est terrible, et c'est surtout la rareté de ces phénomènes qui augmente notre effroi. On se familiarise avec les malheurs communs : les événements extraordinaires inspirent plus de terreur. Mais pourquoi y a-t-il pour nous quelque chose d'extraordinaire? C'est que nous voyons la nature avec les yeux, et non avec l'intelligence, et nous ne songeons pas à ce qu'elle peut faire, mais seulement à ce qu'elle a fait. Nos craintes sont donc le châtiment de notre négligence : nous redoutons comme nouveau ce qui ne l'est pas, et qui n'est qu'extraordinaire (*Questions naturelles*, liv. VI, ch. I, II et III).

Voilà, mon cher Lucilius, ce qui regarde les causes des tremblements de terre. Examinons maintenant ce qui peut rassurer, raffermir les esprits. Le courage est plus important que la science : mais l'un et l'autre sont liés. Dans une âme, en effet, le courage ne vient pas d'ailleurs que des arts libéraux et de la contemplation de la nature. Quel est l'homme qu'un événement de cette nature ne rassurera pas contre les autres dangers? Pourquoi craindre un homme ou une bête féroce? Pourquoi une flèche ou une lance? De bien plus grands périls m'attendent : fleuves, terres, grandes parties de la nature, tout fait assaut contre nous. Il faut donc aller avec magnanimité à la rencontre de la mort, soit qu'elle nous porte des coups vastes et terribles, soit qu'elle ne nous prépare qu'une fin commune. Peu importe qu'elle vienne menaçante : peu importe les masses qu'elle traîne contre nous :

ce qu'elle demande de nous est très-peu de chose, un souffle, dont nous pouvons être privé, soit par la vieillesse, soit par un mal d'oreilles, soit par une trop grande abondance d'humeurs, soit par une nourriture peu propre à l'estomac, soit même par une légère contusion du pied. C'est une chose bien chétive que la vie de l'homme; mais c'est une chose bien grande que le mépris de cette vie. Celui qui l'aura méprisée verra avec sécurité la mer se troubler, quand même elle serait soulevée par tous les vents réunis, quand même un reflux extraordinaire, produit par une révolution du monde, déchaînerait l'Océan tout entier contre la terre : il verra sans crainte l'aspect sinistre et redoutable d'un ciel orageux, dût le ciel lui-même se briser, dussent tous ses feux se rassembler pour la ruine de la nature entière, et pour sa propre destruction : il verra sans effroi la terre s'entr'ouvrir, et tous les liens du globe rompus. Quand même le royaume des enfers se montrerait à ses yeux, il se tiendrait sans crainte au dessus de l'abîme, et se précipiterait lui-même là où peut-être il aurait dû tomber. Que m'importe la grandeur de l'instrument de ma mort? la mort elle-même n'en est pas plus grande. Si nous voulons donc être heureux; si nous voulons n'être pas tourmentés par la crainte des hommes, des dieux ou des choses; si nous voulons braver les promesses inutiles et les vaines menaces de la fortune; si nous voulons enfin couler des jours tranquilles, et le disputer de bonheur avec les dieux mêmes, il faut tenir notre âme toujours prête à partir. Qu'elle soit attaquée par des embûches ou par la maladie, par le glaive de l'ennemi, ou par l'écroulement d'une île entière, par la ruine du globe lui-même, par des feux dévorants qui enveloppent les villes et les campagnes dans un incendie général, il faut recevoir la mort, quand il lui plaît de venir. Que dois-je autre chose, que d'exhorter mon âme à partir, et de la congédier avec des vœux favorables : « Pars avec courage, que le bonheur t'accompagne : ne balance pas à rendre ton dépôt. Ce n'est pas de la chose même, mais du temps qu'il est question : tu fais ce qu'il faut faire un jour : ne prie point, ne t'alarme point, ne recule point en arrière, comme si tu allais tomber dans un précipice. C'est la nature, c'est la mère à

qui tu dois le jour, qui t'attend : une demeure meilleure et plus sûre t'est destinée. Là, la terre ne tremble pas, les vents ne combattent point au milieu des nuages qu'ils font retentir; l'incendie ne dévore pas les villes et les contrées; on n'a plus à craindre, ni des naufrages qui engloutissent des flottes entières, ni des armées rangées en bataille, ni des fureurs de plusieurs milliers d'hommes acharnés à leur perte mutuelle, ni de la peste, ni enfin des bûchers ardents où pêle-même s'entassent les peuples tombés. »

Le malheur qui nous menace est léger? pourquoi le craindre? il est grand? qu'il fonde plutôt sur nous une bonne fois, que de rester toujours suspendu sur nos têtes. Craindrai-je de périr, quand la terre périt avant moi; quand ce globe qui me fait trembler, tremble lui-même, et ne parvient à ma destruction que par la sienne propre? Hélice et Buris ont été totalement englouties dans la mer, et je tremblerai pour mon unique et pauvre corps! on navigue aujourd'hui par dessus deux villes : mais si nous n'en connaissons que deux, si les monuments historiques n'ont transmis que ce nombre à notre temps, combien d'autres n'ont-elles pas été submergées en d'autres contrées? Combien de peuples renfermés dans le sein de la terre ou de la mer! Et je refuserais de finir, quand je sais que je ne suis pas sans fin, ou plutôt quand je sais que tout doit finir? Je redouterais le dernier de mes soupirs!

Autant que vous le pourrez, mon cher Lucilius, fortifiez-vous contre la crainte de la mort : c'est elle qui nous avilit : c'est elle qui trouble et perd cette vie même qu'elle voudrait ménager : c'est elle qui nous exagère tous ces maux, les tremblements de terre et les feux de la foudre. Or tout cela, vous le supporterez avec courage, si vous songez qu'il n'y a pas de différence entre un temps long ou court. Ce sont quelques heures que nous perdons : et quand ce seraient des jours, des mois, des années, nous ne perdons que ce que nous devons perdre. Je vous le demande, qu'importe que j'y parvienne ou non? Le temps s'écoule et abandonne ceux même qui en sont les plus avides. Le temps à venir n'est pas plus à moi que le temps passé : je suis suspendu à un point fugitif : faut-il faire un grand cas d'avoir été peu de chose?

Quelqu'un disait à Lélius : J'ai soixante ans. Parlez-vous, lui répondit le sage avec beaucoup de justesse, des soixante ans que vous n'avez plus? Gravons-nous profondément dans l'âme, et disons-nous souvent : il faut mourir. Quand? que vous importe? La mort est la loi de la nature ; la mort est le tribut et le devoir des mortels ; la mort est le remède de tous les maux. Quiconque la craint finira par la désirer. Laissant tout le reste de côté, apprenez une seule chose, mon cher Lucilius, c'est de ne pas craindre le nom de la mort : à force d'y penser, rendez-vous la familière, afin que, si le besoin l'exigeait, vous puissiez même aller à sa rencontre (*Questions naturelles*, liv. VI, ch. XXXII).

Il est un port dans cette vie orageuse et agitée, c'est de braver les événements, de nous tenir fermes et confiants, et de recevoir les coups de la fortune en face, non en se cachant et en tournant le dos. Combien d'objets effrayants pendant la nuit, et dont nous rions, une fois le jour venu! Fantômes terribles à voir que le travail et la mort! mais Virgile l'a bien dit : ce n'est pas réellement qu'ils sont terribles, mais en apparence, c'est-à-dire qu'ils le paraissent, sans l'être. Qu'y a-t-il, en eux, je le répète, d'aussi redoutable que ce qu'en publie la renommée? Pourquoi, je vous le demande, mon cher Lucilius, un homme de cœur ira-t-il craindre le travail, et un mortel la mort? Toujours alors je me souviens de ces gens qui regardent comme impossible ce qu'ils ne peuvent faire, qui nous accusent de tenir un langage outré et peu fait pour la nature humaine. Mais que j'ai meilleure idée d'eux! Tout ce que nous disons, ils peuvent le faire, mais ils ne le veulent pas. Enfin, quel est l'homme dont les tentatives aient jamais été infructueuses, et à qui nos préceptes n'aient pas paru plus faciles dans la pratique? Ce n'est point parce qu'ils sont difficiles, que nous n'osons pas les tenter, mais c'est parce que nous n'osons pas qu'ils sont difficiles. Si cependant vous désirez un exemple, apprenez que Socrate fut dans sa vieillesse éprouvé par le malheur, qu'il fut le jouet de toutes les adversités, qu'il fut invincible à la faim et à la pauvreté que ses embarras domestiques lui rendaient encore plus onéreuse : aux peines qu'il eut à supporter, soit à la guerre, soit dans sa propre maison,

de la part d'une femme à caractère intraitable, et emportée, et de la part d'enfants indociles plus semblables à leur mère qu'à leur père. Le dernier de ses malheurs fut sa condamnation que prononcèrent des juges aux mœurs austères : on lui reprocha d'avoir outragé la religion, et corrompu la jeunesse qu'on l'accusait de soulever contre les Dieux, contre leurs parents, contre l'Etat. Ensuite, vinrent la prison et le poison. Or tous ces maux loin d'ébranler l'âme de Socrate, ne changèrent pas même son visage : il conserva jusqu'à son dernier soupir sa belle et glorieuse tranquillité. Jamais, on ne vit Socrate ni plus gai, ni plus triste; et avec une fortune aussi variée, il fut toujours le même. Voulez-vous un autre exemple? Représentez-vous Marcus Caton, ce sage moderne à qui la fortune porta des coups plus cruels et plus opiniâtres. Quoiqu'elle lui eût nui à tous les instants de sa vie, en dernier lieu, et à la mort, il montra cependant qu'un grand homme sait vivre en dépit de la fortune, et mourir malgré elle. Toute sa vie se passa ou dans le feu des guerres civiles, ou dans les années qui les préparèrent : personne néanmoins, au milieu des changements de la république, n'en aperçut dans Caton : il se montra toujours le même dans tous les états différents, dans sa préture, dans les refus qu'il essuya, dans son accusation, dans sa province, dans les assemblées du peuple, à l'armée, à sa mort. Il conduisit ses troupes à pied à travers les déserts de l'Afrique. Croyez-vous que l'homme puisse souffrir la soif? Eh bien! dans des collines arides, et traînant les débris de son armée vaincue et dépouillée de tout, Caton revêtu de sa cuirasse, supporta la disette de l'eau; et toutes les fois que le hasard lui en offrit, il fut le dernier à en boire (*Lettre* 104).

Attendez-vous à souffrir bien des choses. Est-on surpris de grelotter en hiver; d'avoir le mal de mer lorsqu'on navigue; d'être heurté dans une rue? L'âme est forte contre les maux auxquels elle est préparée (*De la Colère,* liv. III., ch. XXXVII).

Etre produit au grand jour et avoir des épreuves, sont choses utiles à la vertu; et nul ne comprend mieux combien elle est grande que ceux qui ont senti ses forces en la provoquant. La

dureté du caillou n'est mieux connue de personne que de ceux qui le frappent. Je me présente comme un rocher qui, dans une mer semée d'écueils, est laissé à découvert : les flots, de quelque côté qu'ils soient mis en mouvement, ne cessent de le battre : mais cela ne fait pas qu'ils le déplacent, ou que par leurs attaques répétées pendant tant de siècles ils le détruisent. Donnez l'assaut, hâtez le choc; en vous supportant, je serai vainqueur. Tout ce qui vient s'attaquer à des choses fermes et inébranlables n'emploie sa force qu'à son détriment (*De la Vie heureuse*, ch. XXVII).

L'esprit qui sait craindre, sait prendre les voies les plus sûres (PUBLIUS SYRUS).

(Voyez aussi les chapitres de la patience, de la constance, de la fortune et de l'adversité).

LI.

Crainte et audace.

Pour partager encore avec vous le gain de ma journée, j'ai trouvé dans Hécaton que l'extinction des désirs, est un remède contre la crainte même. « Vous cesserez de craindre, dit-il, si vous avez cessé d'espérer. » Les bêtes fuient le danger, quand elles le voient, et sont tranquilles, lorsqu'il est passé. Quant à nous, nous sommes tourmentés et de l'avenir et du passé. La multitude de nos biens nous est nuisible. Car la mémoire nous ressuscite les tourments de la crainte, la prévoyance les anticipe : et il n'y a personne que le présent seul rende malheureux (*Lettre* 5).

Les choses qui nous inspirent de la crainte, mon cher Lucilius, sont en plus grand nombre que celles qui pèsent sur nous ; et le plus souvent, l'imagination nous tourmente plus que la réalité. Je vous recommande une seule chose; ne soyez point malheureux d'avance, attendu que ces maux que vous redoutez comme imminents, peut-être ne viendront jamais ; du moins, ils ne sont pas encore venus. Certaines choses, en effet, nous tourmentent plus qu'elles ne devraient : d'autres nous tourmentent plutôt

qu'elles ne devraient : d'autres enfin nous tourmentent lorsqu'elles ne le devraient nullement (*Lettre* 137).

Qu'est-il besoin d'aller chercher des maux, de les prendre d'avance, lorsqu'ils ne viendront qu'assez tôt, et de perdre le temps présent par la crainte du temps à venir? C'est folie, sans aucun doute, de se rendre malheureux dès aujourd'hui, si on doit l'être plus tard (*Lettre* 24).

Ce que vous voyez chez les petits enfants arrive également aussi chez nous qui sommes de grands enfants. Ils ont peur de ceux qu'ils aiment, de ceux qu'ils connaissent, de ceux avec qui ils jouent, quand ils les voient masqués. Il faut donc ôter le masque aux choses comme aux personnes, et leur rendre leur vrai visage. Pourquoi me montrer ces glaives, ces feux, cette troupe de bourreaux qui frémissent autour de toi? Ecarte ce cortège, dont tu t'environnes pour effrayer les faibles! Tu n'es que la mort, et ma servante et mon esclave te bravaient il y a quelques jours. Je deviendrais pauvre? eh bien! je serai avec le plus grand nombre. On m'exilera? Je me croirai né au lieu de mon exil. On m'enchaînera? Mais quoi? Suis-je donc libre à présent? La nature ne m'a-t-elle pas courbé sous le joug de ce corps pesant? Je mourrai? C'est-à-dire, je cesserai d'être sujet aux maladies, sujet aux emprisonnements, sujet à la mort (*Lettre* 24).

De même que dans le corps, il y a des signes avant-coureurs des maladies, tels qu'un relachement général dans les nerfs, une fatigue que l'exercice n'a pas causée, un accablement, et des frissons qui parcourent les membres, de même une âme faible est longtemps secouée par les maux avant d'en être abattue : elle anticipe sur eux, et succombe avant le temps. Or quoi de plus insensé que de se tourmenter de l'avenir, de ne pas se réserver pour le mal même, de se chercher des misères, et d'accélérer des événements que le parti le plus sage serait de différer, lorsqu'on ne peut en détourner le cours (*Lettre* 74)?

Je rencontre ici pour vous un vers de Labérius, prononcé sur le théâtre, au milieu de la guerre civile, et qui frappa tout le peuple, comme étant l'expression des sentiments publics : « Celui qui se fait craindre par bien des gens, a nécessairement bien

des gens à craindre. » C'est une loi de la nature que ce qui n'est grand que par la crainte excitée chez les autres, ne doit pas à son tour être exempt de crainte. Les objets frivoles font la terreur des êtres futiles. Le mouvement d'un chariot, la révolution d'une roue, font rentrer le lion dans sa caverne : le cri du porc effraie l'éléphant. Ainsi la colère est redoutable, comme les ténèbres pour les enfants, et les plumes rouges pour les bêtes féroces (*De la Colère*, liv. II, ch. XI et XII).

Le danger vient plus vite, quand on le méprise (PUBLIUS SYRUS).

Qui craint sans cesse une condamnation, la subit tous les jours (*Id.*)

Où la crainte arrive, le sommeil trouve rarement sa place (*Id.*).

C'est une folie de craindre ce qu'on ne peut éviter (*Id.*).

Le parti le plus sûr, c'est de ne rien craindre que Dieu (*Id.*).

(Voyez aussi les chapitres suivants qui regardent le courage, et surtout celui de la patience, où l'on trouve quelques réflexions sur le mépris de la crainte).

LII.

Grandeur d'âme et pusillanimité.

Nul n'a l'âme plus abjecte que celui dont l'orgueil est le plus immodéré ; et nul n'est plus disposé à fouler aux pieds les autres que celui qui apprit à outrager, à force d'outrages reçus (*Des Bienfaits*, liv. III, ch. XXVIII.).

Gardons-nous même de penser que la colère contribue en rien à la grandeur d'âme : car cette passion n'a point de grandeur, c'est de la boursouflure : l'humeur viciée qui gonfle l'hydropique n'est pas de l'embonpoint, c'est une maladie, une enflure funeste. Tous ceux qu'un esprit dépravé élève au-dessus des maximes universelles, croient aspirer à je ne sais quoi de noble et de sublime : mais au fond, il n'y a chez eux rien de solide, et ce qui s'est élevé sans base ni fondement est prompt à s'écrouler. La colère n'a point d'appuis, rien de ferme et de stable ne lui donne naissance ; ce n'est que vent et fumée, et elle diffère autant de la

grandeur d'âme que la témérité du courage, la présomption de la confiance, l'humeur farouche de l'austérité, la cruauté de la sévérité. Il y a, dis-je, beaucoup de différence entre un esprit sublime et un esprit orgueilleux. La colère n'a jamais de grandes, de nobles inspirations : il me semble, au contraire, qu'il est d'une âme languissante, malheureusement née et qui sent sa faiblesse de faire des plaintes continuelles. Les corps infirmes et couverts d'ulcères gémissent au moindre contact : ainsi fait la colère, surtout chez les femmes et les enfants. — Mais les hommes mêmes y sont sujets? — C'est que les hommes aussi ont le caractère des enfants et des femmes. Eh! n'est-il donc pas des propos tenus dans la colère, qu'on trouve magnanimes quand on ignore la vraie grandeur; tel que ce mot infernal, exécrable : *qu'on me haïsse, pourvu qu'on me craigne;* mot qui respire le siècle de Sylla. Je ne sais ce qu'il y a de pis dans ce double vœu; la haine ou la terreur publique. Vous pensez peut-être que ce mot est grand? Erreur : ce n'est pas là de la grandeur, mais de la férocité.

N'ayez pas foi au langage de la colère : elle menace, elle tempête, mais au fond elle tremble. Ne croyez pas non plus à la vérité de ce mot qu'on trouve dans l'éloquent Tite-Live : *Grand homme, plutôt qu'homme de bien.* Ces deux qualités sont inséparables; car, ou l'on est bon, ou l'on cesse d'être grand. Je ne conçois de grandeur que dans une âme inébranlable, qui, en son intérieur, du faîte à la base, soit également solide et ferme, enfin telle qu'elle ne puisse s'allier avec un génie malfaisant. Les méchants peuvent être redoutables, bruyants et dangereux; mais la grandeur, dont la bonté fait le fondement et la force, ils ne l'auront pas. La vertu seule est élevée et sublime; et rien ne peut être grand que ce qui est en même temps calme (*De la Colère,* liv. I, ch. XVI).

Un cœur grand et sûr de ce qu'il vaut, ne se venge pas, car il ne sent pas l'injure. De même que les traits rebondissent sur un corps dur, et que les masses compactes affectent douloureusement la main qui les frappe; de même jamais un grand cœur n'est sensible à l'injure; elle est toujours moins forte que lui.

Combien il est plus beau de se rendre comme impénétrable à tous les traits et de mépriser toutes les offenses et tous les mépris! La vengeance est un aveu que le coup a porté, et ce n'est pas une âme forte que celle qui plie sous un outrage. L'homme qui vous a blessé est plus puissant ou plus faible que vous : dans le premier cas, pardonnez-lui, par égard pour vous : dans le second cas, épargnez-le.

Le signe le plus certain de la grandeur, c'est que nul accident ne puisse nous émouvoir. La région du monde la plus pure et la plus élevée, celle qui avoisine les astres, ne rassemble pas de nuages, n'éclate pas en tempêtes, ne se roule pas en tourbillons; elle est dans un calme parfait; c'est au-dessous que gronde la foudre. Ainsi, une âme sublime, toujours paisible, placée dans un repos tranquille, étouffant en elle tous les germes de la colère, est modérée, digne de vénération et dans un ordre parfait : qualités dont vous ne trouverez aucune chez l'homme irrité (*De la Colère,* liv. III, ch. v et vi).

La grandeur d'âme convient à tous les mortels, même du dernier rang : quoi de plus grand et de plus beau, en effet, que d'être invulnérable à la mauvaise fortune? Toutefois, cette grandeur d'âme se trouve plus à l'aise dans la prospérité, et se montre avec plus d'avantage sur le tribunal que dans la plaine (*De la Clémence,* liv. I, ch. v).

Un honnête homme ne reçoit pas d'affront (Publius).

Le propre d'une grande âme est d'être tranquille, et de toujours mépriser les injures et les offenses (*Id*).

LIII.

Constance. — Inconstance.

Chez les hommes tranquilles, l'âme, une fois arrivée à cet état de perfection, ne sent plus ni la perte, ni le gain, et reste toujours la même, quels que soient les événements. Comblez-la des biens du vulgaire, elle leur est supérieure : que le hasard lui en

ôte une partie, ou même le tout, elle n'en reste pas moins riche[1] (*Lettre* 36).

Il en est qui disent qu'il y a dans les esprits un penchant naturel à se déplacer et à changer de domicile. L'homme a reçu, en effet, une âme remuante et mobile ; jamais elle ne se tient en place, elle se porte partout, elle disperse ses idées dans tous les lieux connus ou inconnus : errante, ennemie du repos, et toujours amoureuse de la nouveauté. Vous n'en serez point surpris si vous considérez son origine première : elle a été formée non d'un corps terrestre et pesant, mais elle est descendue d'un souffle céleste. Or la nature des esprits est toujours en mouvement : elle s'échappe et se trouve emportée par la course la plus rapide. Contemplez ces astres qui éclairent le monde : aucun d'eux ne demeure en repos : ils roulent incessamment, et sont transportés d'un lieu dans un autre. Et quoique le soleil se meuve avec l'univers, néanmoins il rétrograde dans un sens contraire à celui du monde ; il parcourt successivement toute la suite des signes : son mouvement est perpétuel, et c'est un continuel passage d'un lieu à un autre. Tous les astres sont donc en mouvement : toujours ils se déplacent, et selon l'ordre éternel et nécessaire de la nature, ils se transportent d'un lieu à un autre. Puis, après avoir parcouru leurs orbites pendant un certain nombre d'années, ils recommenceront de nouveau leur route primitive. Qu'on vienne maintenant me dire que l'âme humaine formée des mêmes élémens que les corps divins, souffre à regret le changement et les émigrations, tandis que Dieu par ce changement perpétuel et rapide qui appartient à sa nature, procure notre bonheur en même temps que sa propre conservation (*Consolation à Helvia,* ch. VI).

Un des maux particuliers à la folie, c'est de toujours commencer à vivre. Réfléchissez à ce que veut dire cette maxime, mon cher Lucilius, vous le meilleur des hommes ! et vous verrez combien elle est honteuse cette légèreté des hommes, qui chaque jour change les bases de la vie, et, près de la tombe, bâtit de nouveaux projets. Or quoi de plus honteux qu'un vieillard qui commence à vivre (*Lettre* 13) ?

[1] Le texte, chez Louis de Grenade, a été approprié à sa pensée.

Une qualité véritable reste uniforme et invariable, le faux ne dure pas. Certains hommes jouent tour à tour le rôle de Vatinius, ou de Caton. Naguère, ils ne trouvaient pas Curius assez austère, Fabricius assez pauvre, Rubéron assez frugal, assez simple dans ses besoins. Et maintenant, ils luttent d'opulence avec Licinius, de gourmandise avec Apicius, de mollesse avec Mécène. Un des plus sûrs indices de la corruption du cœur, est cette fluctuation, ce va-et-vient perpétuel entre la fausse imitation des vertus et l'amour trop réel des vices. Personne qui, chaque jour, nechange de dessein et e vœu. Hier, on voulait une épouse, aujourd'hui, c'est une maîtresse : tantôt, on tranche du souverain ; tantôt, peu s'en faut qu'on ne soit le plus obséquieux des esclaves : tantôt, on se gonfle jusqu'à se rendre haïssable ; tantôt, on se rabaisse, on se fait plus petit, plus humble que ceux qui rampent dans la poussière : d'une main, on sème l'or, de l'autre, on le ravit. Ainsi se trahit surtout l'absence de tout jugement : vous le voyez sous telle forme, puis sous telle autre : et, ce qu'il y a, selon moi, de plus honteux au monde, on n'est jamais soi-même. C'est une grande chose, savez-vous, que d'être toujours le même. Or, excepté le sage, personne n'en est capable. Nous autres, nous ne savons que changer : aujourd'hui nous vous paraîtrons économes et sérieux, demain, prodigues et frivoles. A toute heure, nous changeons de masque, et en prenons un différent de celui que nous venons de quitter. Gagnez donc sur vous de vous maintenir jusqu'à la fin tel que vous avez résolu d'être. Faites qu'on puisse vous louer, ou du moins, vous reconnaître. Il y a tel homme que vous avez vu hier, et dont on peut dire aujourd'hui : Qui est-ce donc ? Tant est grande la métamorphose (*Lettre* 120).

En soi, que peuvent servir les voyages à un homme ? Ils ne calment pas les passions, ne refrènent pas les mauvais désirs, ne répriment pas les accès de colère, ne brisent pas les élans impétueux et indomptés de l'amour, n'enlèvent aucun des maux qui pèsent sur l'âme, ne donnent pas le jugement, ne guérissent pas d'une erreur : ils ne font, comme chez un enfant qui s'étonne de choses inconnues pour lui, que captiver pour un temps bien

court, par la nouveauté des spectacles. Du reste le va-et-vient contribue lui-même à fatiguer, à rendre plus mobile et plus légère encore l'inconstance de l'esprit, surtout d'un esprit malade. Aussi les lieux qu'on avait gagnés avec tant d'ardeur on les quitte avec plus d'ardeur encore : comme les oiseaux, on s'envole pour un ciel plus lointain, et on s'en va plus vite qu'on n'était venu. Les voyages vous donneront une certaine connaissance des peuples, vous montreront de nouvelles chaînes de montagnes, des campagnes étendues et d'aspect différent, des vallées arrosées d'eaux vives, quelque fleuve dont vous observerez le régime, tel que le Nil dont les eaux croissent en été, ou le Tigre qui disparaît à vos yeux, et qui, après avoir coulé à travers des retraites cachées, revient à sa première grandeur; ou le Méandre, sujet de méditations et d'images pour tous les poëtes, fleuve qui fait mille et mille détours, qui s'approchant pour se jeter de son lit dans celui d'un autre, se recourbe encore, avant d'y entrer : mais tout cela ne vous rendra ni meilleur, ni plus sage. C'est dans les études qu'il faut vivre, et parmi les maîtres de la sagesse, afin d'apprendre chez eux ce que nous cherchons de tous côtés.

N'ayez pas deux manières de vivre, une pour la solitude, une autre pour le public (Publius Syrus).

LIV.

Fortune. — Inconstance de la fortune. — Comparaison entre la bonne et la mauvaise fortune.

Je crie : Fuyez tout ce qui séduit le vulgaire, tous les dons du hasard; à l'aspect d'un bien fortuit, arrêtez-vous avec crainte et défiance. Les poissons et le gibier sont comme vous trompés par un appât. Des présents de la fortune! dites plutôt des embûches. Quiconque voudra mener une vie tranquille, évitera, le plus possible, ces bienfaits captieux. Tout ce que le hasard donne à nos vœux ne nous appartient pas. Je me rappelle que vous avez rendu cette pensée avec plus d'énergie et de précision : Rien n'est à vous de ce que la fortune a fait vôtre. Je ne passerai pas non plus sous silence ce mot plus heureux encore : Le bien qu'on a pu nous donner, on peut nous l'ôter (*Lettre* 8).

Le plus grand malheur de l'homme en place, et que la fortune assiége, c'est de se croire aimé des gens qu'il n'aime pas : c'est de regarder ses bienfaits comme un moyen sûr de se faire des amis; tandis que, souvent, l'on hait à proportion que l'on reçoit. Une dette légère fait un débiteur : une grosse dette fait un ennemi (*Lettre* 19).

Représentez-vous la fortune comme donnant des jeux, et lançant au milieu de cette assemblée de l'humanité, les honneurs, les richesses et le crédit : de ces biens, les uns se déchirent entre les mains de ceux qui s'en disputent le pillage; les autres sont l'objet de partages infidèles; d'autres ont coûté bien cher à ceux à qui ils étaient échus; d'autres encore arrivent à des gens qui s'occupaient de toute autre chose; d'autres ont échappé à ceux qui avaient trop d'ambition, ou ont glissé des mains qui les ramassaient avec trop d'avidité. Mais aucun de ceux mêmes à qui le pillage a le mieux réussi, ne jouit longtemps de son butin. Aussi les plus prudents s'éloignent du théâtre au moment où ils voient arriver les présents; ils savent que la plus petite part coûte cher (*Lettre* 74).

Le sage est habile à supporter l'une et l'autre fortune : il gouverne la bonne, et domine la mauvaise. Phidias ne savait pas faire seulement des statues d'ivoire; il en faisait aussi d'airain. Si vous lui aviez présenté du marbre ou toute autre matière plus commune, il en eût tiré le meilleur parti possible. De même le sage déploiera sa vertu dans les richesses, s'il en a, sinon, dans la pauvreté; dans sa patrie, s'il s'y trouve, sinon, dans l'exil; dans le commandement, s'il est général, sinon, comme simple soldat; en santé, s'il en a le bonheur, sinon, dans la maladie. Quelque sort qui lui tombe en partage, il en fera quelque chose de mémorable. Certaines gens domptent les bêtes féroces, et parviennent à façonner au joug les animaux les plus cruels et les plus terribles. Non contents de leur avoir fait perdre leur férocité, ils les apprivoisent jusqu'au point de les faire loger avec eux. Le lion reçoit dans sa gueule le bras de son maître; le tigre se laisse baiser par son gardien; le plus petit Ethiopien fait mettre à genoux et marcher sur la corde un éléphant. De même le sage est

habile à dompter les maux. La douleur, la pauvreté, l'ignominie, la prison, l'exil, tout ce qui cause de l'épouvante, s'adoucissent une fois près de lui (*Lettre* 85).

Notre ami Libéralis est bien triste aujourd'hui : il vient d'apprendre qu'un incendie a consumé entièrement la colonie de Lyon. Cet événement est fait pour toucher tout le monde, à plus forte raison un homme si fort attaché à son pays; aussi, ne peut-il retrouver cette force d'âme, qu'il s'était appliqué à opposer aux malheurs que, selon lui, il pouvait craindre. Mais cette catastrophe est tellement imprévue, tellement inouïe, que je ne suis pas étonné qu'il fût sans appréhension, puisque le fait était sans exemple : on a bien vu, en effet, des villes ravagées par des incendies, mais on n'en a pas vu d'anéanties. La nouveauté d'un malheur l'aggrave; et il n'y a personne en qui la surprise n'ait augmenté la douleur. C'est pourquoi rien ne doit être imprévu pour nous. Il faut que notre âme aille au-devant de tous les maux, qu'elle prévoie non pas ce qui arrive d'ordinaire, mais tout ce qui peut arriver. Qu'y a-t-il en effet que la fortune n'arrache pas au plus opulent, une fois qu'elle l'a voulu? Qu'y a-t-il qu'elle n'attaque et ne renverse avec d'autant plus de violence que ce qui jette le plus d'éclat? Qu'y a-t-il pour elle de pénible et d'impossible? Elle ne suit pas toujours la même route, elle ne fait pas sentir toute sa force à la fois. Tantôt, ce sont nos mains qu'elle dirige contre nous-mêmes : tantôt, contente de ses propres forces, elle invente des dangers où elle nous précipite : tous les temps lui sont bons, et c'est au sein des plaisirs que nos douleurs prennent naissance. Au milieu de la paix, nous voyons surgir la guerre, et les ressources même de la sécurité se changent en sujets d'alarmes. L'ami devient ennemi, l'allié devient adversaire. C'est dans le calme de l'été que s'élèvent soudainement des tempêtes plus terribles que celles de l'hiver. Hors de la guerre, nous souffrons tous les maux qu'elle entraîne; et si les autres causes de destruction manquaient, trop de bonheur les appellerait bientôt sur nous. La maladie se jette sur l'homme le plus tempérant, la phthisie sur l'homme le plus vigoureux; le châtiment menace les plus innocents, et l'agitation de l'âme tourmente

les hommes les plus retirés. La fortune choisit toujours quelque événement nouveau, pour rappeler sa puissance à qui pourrait l'avoir oubliée. Tout ce que bien des années, bien des travaux, avec l'aide de Dieu, ont pu amasser, un seul jour suffit pour le disperser et l'anéantir. C'est assigner un terme trop long à la rapidité du mal, que de dire : Il faut un jour pour détruire des empires : il ne faut qu'une heure, qu'un moment ! Ce serait une consolation pour notre faiblesse, si tout ce qui existe mettait autant de temps à périr qu'à croître : mais non, l'accroissement est lent, et la destruction rapide. Rien n'est stable, ni le particulier, ni le public : hommes, villes, ont la même destinée. La terreur existe au sein de la plus grande tranquillité ; et s'il n'y a point de cause extérieure d'alarmes, le mal vient fondre du côté où on l'attendait le moins. Des Etats qui ont résisté aux guerres étrangères et intestines, s'écroulent sans rien qui les ébranle. Quelle ville a su conserver sa prospérité ?

Il faut donc réfléchir à tout ce qui peut nous arriver, et fortifier notre âme. Pensez à l'exil, aux tortures, aux guerres, aux maladies, aux naufrages. Un événement peut vous enlever à votre patrie, ou vous l'enlever : il peut vous jeter dans la retraite ; et où vous voyez la foule se presser, peut-être plus tard il n'y aura qu'un désert. Parcourons des yeux toute la vie humaine ; et pressentons, non-seulement ce qui arrive fréquemment, mais encore tout ce qui peut arriver, si nous ne voulons pas être surpris par des malheurs, et nous étonner comme d'accidents extraordinaires de ceux qui ne sont que rares. Il faut considérer la fortune sous toutes ses faces. Combien de villes d'Asie et d'Achaïe renversées par un seul tremblement de terre ! Combien de villes de la Syrie et de la Macédoine n'ont-elles pas été anéanties ! Combien de fois l'île de Chypre n'a-t-elle pas été ravagée par le même fléau ! Ce ne sont pas seulement les ouvrages des hommes, où les œuvres de l'industrie et de l'art, que le temps détruit ; mais les sommets mêmes des montagnes s'affaissent, des contrées entières disparaissent ; et maintenant les flots recouvrent des terres autrefois éloignées du rivage. Le feu a ravagé ces collines où naguère il brillait ; il a dévoré un jour ces montagnes, ces som-

mets élevés, consolation du matelot : et de ces lieux d'observation, il a fait une plage basse et aride. Les ouvrages de la nature périssent : aussi, devons-nous supporter avec résignation la ruine d'une ville. Oui, tout ce qui existe doit périr : la mort est réservée à tous les êtres ; soit qu'une force intérieure et l'impétuosité d'un vent renfermé renversent la base qui les soutenait ; soit que des torrents cachés brisent les obstacles qui s'opposaient à leur cours : soit que la violence des flammes vienne à rompre la continuité du sol ; soit que le temps, à qui rien ne peut résister, mine sourdement ; soit enfin que la rigueur du climat chasse les peuples, ou que la contagion rende leurs demeures désertes. Il serait long d'énumérer toutes les causes de destruction : ce que je sais, c'est que tous les ouvrages des mortels sont condamnés au néant : nous ne vivons qu'au milieu de choses qui doivent périr. Mais souvent, les outrages de la fortune ne sont que les préludes de sa faveur.

Beaucoup de choses sont tombées pour se relever plus haut, et avec une tout autre noblesse. Ce Caligula [1] ennemi du bonheur de Rome disait, que ce qui l'affligeait, lorsqu'il voyait un incendie à Rome, c'était que les édifices allaient être rebâtis plus grands et plus beaux que lorsqu'ils avaient été la proie des flammes (*Lettre* 91).

Que nul ne se fie sur la prospérité, que nul ne désespère au sein du malheur : les biens et les maux se succèdent alternativement. Pourquoi cette joie présomptueuse ? ce char qui vous porte au faîte des grandeurs, vous ne savez où il vous laissera. Ce bonheur aura sa fin avant que vous finissiez. Pourquoi cet abattement ? Vous êtes terrassé : c'est le moment de vous relever. L'adversité fait place au bonheur, comme le bonheur à l'adversité. Songeons aux révolutions perpétuelles, non pas des maisons particulières, dont la moindre impulsion cause la chute, mais des Etats et des gouvernements. Des empires sortis de la fange, ont écrasé ceux qui leur dictaient des lois : d'antiques monarchies, au contraire, se sont écroulées au milieu de leurs prospérités. Il

[1] D'autres textes portent *Timagenes* au lieu de C. Caligula. Aussi la phrase précédente termine-t-elle par les mots *in majus*, au lieu de *in alias imagines*.

serait impossible d'énumérer tous les Etats détruits les uns par les autres. Dans le même moment, Dieu élève les uns et abaisse les autres, non pas graduellement et avec précaution, mais en les précipitant du faîte de leur grandeur, de manière à n'en pas même laisser subsister de traces. Ces événements nous semblent grands parce nous sommes petits : combien de choses nous paraissent grandes moins par leur nature que par notre petitesse (*Questions naturelles*, préface du I[er] livre).

Rien de difficile pour la nature, surtout lorsqu'elle se hâte vers sa fin. Au commencement elle n'use de ses forces qu'avec économie, et se garde d'accroissements trompeurs : mais quand il s'agit de ruine, c'est sur-le-champ et avec impétuosité qu'elle s'y porte. Que de temps il faut pour qu'un enfant conçu dans le sein de sa mère vienne à en sortir ! que de fatigues pour l'élever dans son enfance ! que de soins diligents pour qu'en dernier lieu son faible corps croisse et prenne de la force ! Mais, après tout cela, un rien le renverse par terre. Il faut un siècle pour bâtir des villes : une heure suffit pour les détruire. Ce qui a mis longtemps à être une forêt, en un moment n'est plus que cendres. Tout ce qui a besoin de grandes précautions pour subsister et avoir de la force, se brise bien vite, et tout à coup.

Qu'as-tu prétendu faire, fortune injuste et cruelle ? T'es-tu donc si promptement repentie de tes faveurs ? Ainsi, l'innocence d'une vie toujours soumise aux lois, une frugalité antique, la modération conservée dans la puissance et le bonheur, un amour sincère et réfléchi pour les lettres, une âme honnête et pure ne servent de rien auprès de toi ? Polybe est dans le deuil ; et averti par la mort d'un frère de tout ce qu'il peut redouter pour les autres, il est réduit à craindre même pour ceux qui le consolent dans sa douleur. Funeste attentat ! Polybe est dans le deuil, et il s'afflige même en jouissant de la faveur de César ! Tu l'as sans doute, fortune ennemie, attaqué dans ce moment, pour montrer que César lui-même ne peut garantir personne de tes coups (*Consolation à Polybe*, ch. XXII).

La joie des méchants tourne promptement à leur perte (PUBLIUS SYRUS).

Plus on tombe de haut, plus la chute risque d'être grave (*Id*).

C'est se tromper que de croire qu'un roi est longtemps à l'abri de tout revers de fortune (*Id*).

Quand la fortune nous caresse, c'est qu'elle veut nous séduire (*Id*).

Vous trouverez plus aisément la fortune que vous ne la garderez (*Id*).

Le bonheur des méchants est le malheur des gens de bien (*Id*).

Pour que la fortune soit contente, il ne lui suffit pas d'avoir nui une seule fois à la même victime (*Id*).

La fortune est comme le verre : brillante, mais d'autant plus fragile (*Id*).

La fortune est capricieuse : elle redemande bientôt ce qu'elle a donné (*Id*).

Il n'y a point de fortune si favorable, dont on ne puisse se plaindre en quelque point (*Id*).

LV.

Mépris de la bonne et de la mauvaise fortune. — Manière de s'y conduire.

Qu'y a-t-il de grand ici-bas ? C'est d'élever son âme au-dessus des menaces et des promesses de la fortune ; de ne rien regarder comme digne de nos vœux et de nos espérances. Que peut, en effet, vous offrir la fortune qui soit digne de vos désirs ? Si toutes les fois que de la contemplation des œuvres divines vous abaissez vos regards sur les choses d'ici-bas, vous vous trouvez dans une nuit profonde, comme ceux qui passent de la clarté du jour aux ténèbres d'un cachot. Qu'y a-t-il de grand ici-bas ? C'est de fermer son âme aux pensées criminelles ; de lever au ciel des mains pures ; de ne pas demander des biens qu'on ne peut obtenir sans qu'un autre ne les perde ; de ne désirer que ce qu'on désire sans rival, une bonne conscience : de ne voir dans les autres biens, si estimés des mortels, quand même le hasard le mettrait dans vos mains, que des richesses destinées à s'échapper par où elles sont venues (*Questions naturelles*, liv. III, préf.).

Mais pour vous montrer combien j'envie peu le sort d'aucun

mortel, apprenez à quoi je m'engage, et le prix que j'attache aux choses. Je prétends que les richesses ne sont pas un bien, vu que si elles en étaient un, elles rendraient bons ceux qui les possèdent : mais comme on ne peut appeler un bien ce qui se trouve chez les méchants, je leur refuse ce nom. J'avoue cependant qu'elles sont bonnes à posséder, utiles et propres à procurer de grands avantages dans la vie. Mais pourquoi donc ne puis-je les mettre au rang des biens? et pourquoi leur donné-je un autre nom que vous, puisque tous deux nous convenons qu'il est bon de les posséder? Je vais l'expliquer. Supposez-moi dans la maison la plus opulente; où j'aie de l'or et de l'argent à volonté. Je ne m'en estimerai pas plus pour des biens qui, bien que je les possède, sont cependant hors de moi. Transportez-moi sur le pont Sublicius, et chassez-moi dans la foule des mendiants : je ne m'en mépriserai pas davantage, pour me trouver au nombre de ceux qui tendent la main. Je préfère cette maison opulente à une chaumière infecte. Supposez-moi au milieu des plus riches ameublements, de l'appareil le plus fastueux, je ne me croirai pas plus heureux, pour être vêtu mollement et pour fouler aux pieds la pourpre dans ma salle de festin. Je ne serai pas plus malheureux, si ma tête fatiguée repose sur une poignée de foin, si je me couche sur un dur matelas dont la bourre s'échappe au travers des trous de la vieille toile qui l'enveloppe. Eh bien, j'aime mieux faire preuve de courage revêtu de la toge et de la chlamyde que les épaules nues. Supposez que toutes choses arrivent au gré de mes désirs, que de nouvelles félicitations sur mon bonheur s'ajoutent sans cesse aux anciennes, je n'en serai pas plus satisfait de moi-même. Changez en infortunes ces circonstances favorables; que de tous côtés mon âme soit assaillie par des pertes, par le deuil, par des accidents de toute espèce; qu'aucune heure ne se passe pour moi sans quelque sujet de plainte; je ne me croirai pas malheureux au milieu de ces adversités : je ne maudirai aucun de mes jours : car j'ai pourvu à ce qu'il n'y en ait aucun de sinistre pour moi. Eh bien, j'aime mieux avoir à contenir ma joie qu'à calmer ma douleur. C'est ce que vous dira Socrate. Supposez-moi vainqueur de toutes les nations : que le

char voluptueux de Bacchus me conduise en triomphe depuis les pays où le soleil se lève jusqu'à Thèbes : que les rois de la Perse viennent recevoir mes lois ; ce sera au moment où l'on m'adorera comme un Dieu, que je songerai le plus que je suis un mortel. A ce comble d'élévation faites succéder une révolution rapide : supposez-moi traîné en triomphe comme un captif, destiné à orner ainsi la pompe d'un vainqueur superbe et cruel ; je ne marcherai pas plus humilié à la suite du char d'un autre, que je ne l'étais élevé sur le mien. Eh bien, cependant j'aime mieux être vainqueur que prisonnier. Je méprise l'empire de la fortune; mais si l'on me laisse le choix, je prendrai ce qu'elle a de meilleur. Tout ce qui me viendra d'elle, je le convertirai en bien : mais j'aime mieux qu'elle m'envoie ce qu'elle aura de plus facile et de plus agréable, et ce qui me coûtera le moins de peine (*De la Vie heureuse*, ch. XXIV et XXV).

Je commencerai par ce que votre tendresse se réjouit le plus d'apprendre : je ne souffre aucun mal. Si je ne puis vous démontrer ce point, je vous convaincrai au moins que les maux auxquels vous croyez que je succombe, ne sont pas intolérables. Si la chose vous paraît peu croyable, eh bien, je m'en applaudirai davantage de trouver le bonheur dans les circonstances mêmes qui d'ordinaire rendent malheureux. Ne vous en rapportez pas aux autres sur mon compte ; et moi-même, pour que vous ne vous laissiez pas troubler par des opinions incertaines, je vous déclare que je ne suis pas malheureux : j'ajouterai, pour vous tranquilliser encore plus, que je ne puis même le devenir. Notre sort à tous n'est point à plaindre, si nous ne sortons point de notre état. La nature s'est arrangée de manière à ce que nous n'ayons pas besoin d'un grand appareil pour vivre heureux. Chacun peut faire lui-même son bonheur. Les objets du dehors ont peu d'importance et peu de pouvoir sur nous soit en bien, soit en mal. La prospérité ne peut enfler le sage, ni l'adversité l'abattre : car il a travaillé sans cesse à faire consister son bien-être en lui-même, à tirer de son âme tout son contentement. Mais quoi ? voudrais-je faire entendre que je suis sage ? nullement. Si je pouvais faire cette déclaration, je soutiendrais non-

seulement que je ne suis pas malheureux, mais que je suis le plus fortuné des mortels, et le rival des dieux mêmes. Maintenant, ce qui me suffit pour adoucir toutes les amertumes de la vie, c'est de m'être mis sous la conduite d'hommes sages; et trop faible encore pour ma propre défense, je me suis réfugié dans le camp des autres, c'est-à-dire de ceux qui savent facilement se défendre, eux et les leurs. Ce sont eux qui m'ont ordonné de veiller toujours comme en sentinelle, et de prévoir tous les efforts et les coups du sort, longtemps avant leur choc. La fortune n'est dangereuse qu'à ceux pour lesquels elle est imprévue; et on peut aisément en soutenir les assauts, quand on les attend toujours. C'est comme pour les ennemis; leur arrivée n'est funeste qu'à ceux qu'elle prend au dépourvu. Mais, quand on s'est dès longtemps auparavant préparé à la guerre, les mesures ainsi prises, on soutient de pied ferme le premier choc. Je ne me suis jamais fié à la fortune, lors même qu'elle paraissait me laisser en paix. Tous les biens que sa grande faveur m'accordait, richesses, honneurs, gloire, je les ai placés de manière qu'elle pût les reprendre sans m'ébranler. J'ai toujours laissé entre elle et moi un grand intervalle ; aussi la fortune me les a ravis, mais ne me les a pas arrachés. Aucun n'est accablé de la mauvaise fortune, que celui qui a été trompé par la bonne. Ceux qui se sont attachés à ses présents, qui les ont regardés comme durables et personnels, qui ont voulu en tirer vanité, sont tout éplorés et tout abattus, lorsque leurs âmes frivoles et puériles, insensibles à tout plaisir solide, sont privées de ces amusements trompeurs et momentanés. Mais l'homme que la prospérité n'a point enorgueilli, et que l'adversité n'a point abattu, se montre invincible dans tous les états : il a déjà éprouvé sa fermeté, et au sein même du bonheur, il a essayé quelle serait sa force contre l'infortune. Pour moi, j'ai toujours cru que le bonheur véritable ne résidait pas dans tous les objets que le monde désire: bien plus, je n'y ai vu que du vide, un vernis séduisant et nul fond qui répondît aux apparences. Quant à ce qu'on appelle mal, je n'y vois rien d'aussi terrible, d'aussi pénible que l'opinion du vulgaire me le faisait appréhender. Le mot lui-même, d'après une certaine persuasion

et l'idée générale, blesse les oreilles, et frappe ceux qui l'entendent comme un son triste et maudit : ainsi l'a voulu le peuple ; mais les décisions du peuple sont en grande partie annulées par les sages (*Consolation à Helvie,* ch. IV et V).

La fortune fait un sot de celui qu'elle favorise trop (PUBLIUS SYRUS).

Un sort auquel personne ne porte envie, suffit pour rendre heureux (*Id*).

Qui prête dans la prospérité, se prépare des secours dans le malheur (*Id*).

S'enorgueillir dans le bonheur, c'est le diminuer (*Id*).

LVI.

Adversité. — Tribulation.

Il y a plus de mérite à surmonter l'adversité, qu'à se montrer sage dans la prospérité (*Lettre* 66).

Ici me revient un mot de notre Démétrius qui appelle *mer morte* une vie tranquille que n'a troublée aucun accident de fortune. Ne rien éprouver qui vous excite, qui vous ranime, dont la nouvelle et l'arrivée mettent votre courage à l'essai, mais croupir dans le repos, ce n'est pas là de la tranquillité, c'est un état de calme plat. Attale le stoïcien avait coutume de dire : J'aime mieux que la fortune me reçoive dans son camp que dans son palais : je souffre, mais avec courage ; c'est un bien. Je péris, mais avec courage ; c'est un bien (*Lettre* 67).

Parmi plusieurs maximes sublimes de Démétrius, mon maître, en voici une qui retentit et vibre encore à mes oreilles : « Je ne connais rien de plus malheureux, dit-il, que celui qui n'a jamais connu l'adversité. Car il n'a pas encore eu l'occasion de s'essayer : et bien que la fortune ait secondé tous ses vœux, les ait même devancés, toutefois les Dieux ont eu mauvaise opinion de lui. Ils ne l'ont pas jugé digne de vaincre la fortune. La fortune fuit les lâches, comme si elle disait : Qu'ai-je à démêler avec un pareil adversaire? sur-le-champ, il mettra bas les armes. Je n'ai pas besoin contre lui d'employer toutes mes forces, la moindre menace

le mettra en fuite. Il ne peut soutenir mes regards ; cherchons un homme avec qui je puisse me mesurer : je rougirais de m'essayer contre un lâche prêt à fuir. » Un gladiateur regarde comme un affront d'être accouplé avec un adversaire plus faible que lui, parce qu'il sait qu'à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. » La fortune en fait autant ; elle recherche les plus braves, ceux qui lui sont égaux, et passe avec dédain devant les autres. Elle attaque les plus courageux et les plus robustes pour avoir occasion de déployer toutes ses forces. Elle essaie le feu contre Mucius, la pauvreté contre Fabricius, l'exil contre Rutilius, les tourments contre Régulus, le poison contre Socrate, et la mort contre Caton. Il n'y a que l'adversité qui donne de grands exemples. Mucius est-il malheureux, parce qu'il a porté sa main sur des charbons ardents, et s'est puni lui-même de son erreur ? pour avoir, en se brûlant la main, réduit à fuir un roi qu'il n'avait pu vaincre en l'armant contre lui ? Eh quoi ! eût-il été plus heureux, s'il eût échauffé cette même main dans le sein de sa maîtresse ? Fabricius est-il malheureux pour labourer son champ pendant les intervalles que lui laisse l'administration de la république ? pour faire la guerre autant aux richesses qu'à Pyrrhus ? pour manger au coin de son foyer des racines et des herbes, que ses mains victorieuses ont arrachées pour nettoyer son champ ? Eh quoi ? eût-il été plus heureux, s'il avait entassé dans son estomac des poissons venus d'un rivage éloigné et des oiseaux étrangers ? s'il eût réveillé son appétit usé par les coquillages des deux mers ? Venons-en à Régulus : Quel mal lui a fait la fortune, en le rendant un modèle de constance et de bonne foi ? Son corps est percé de clous ; et partout où il pose ses membres fatigués, il trouve une nouvelle blessure : une veille continuelle tient ses paupières suspendues. Mais plus la torture est grande, et plus sa gloire s'accroîtra. Voulez-vous être sûr qu'il ne se repent pas d'avoir mis ce prix à la vertu, ressuscitez-le, renvoyez-le dans le sénat, il y ouvrira le même avis. Trouvez-vous donc plus heureux Mécène, tourmenté par son amour ? Inconsolable de se voir sans cesse méprisé par une femme de caractère difficile, il cherche à rappeler le sommeil par la douce harmonie d'un concert

entendu de loin. Il a beau recourir au vin pour s'assoupir, à ces chutes d'eau pour se distraire de ses peines, à mille autres voluptés pour faire illusion à son esprit malade, il veillera sur la plume, comme Régulus sur la croix. Mais une consolation pour celui-ci, c'est qu'il souffre pour la vertu : c'est de pouvoir jeter ses regards sur la cause de ses tourments : au lieu que Mécène flétri par lad ébauche, fatigué par l'excès de son bonheur, trouve encore plus de douleur dans la cause de ses souffrances, que dans ses souffrances même. Le vice n'est pas encore assez maître du genre humain, pour qu'il soit douteux que dans le cas d'option, le plus grand nombre des hommes aimât mieux ressembler à Régulus qu'à Mécène.

Quant à Caton, nous en avons assez parlé : et l'avis de tous est unanime pour déclarer son bonheur. C'était cependant lui que la nature avait choisi pour recevoir le choc des événements les plus terribles. Etre l'ennemi des hommes puissants, est chose lourde à supporter : qu'il soit donc en butte à la haine et de Pompée et de César et de Crassus. Il est triste d'être engagé dans des guerres civiles : qu'il combatte donc dans les trois parties du monde pour la bonne cause, avec autant de malheur que de courage. Il est cruel d'attenter à sa propre vie ; qu'il y attente. Qu'obtiendrai-je par là ? que tout le monde sache que tous ces maux n'en sont pas, puisque Caton m'en a paru digne.

La prospérité ne tombe que sur le vulgaire et sur les âmes abjectes. Mais vaincre les malheurs et les terreurs des mortels, c'est là le propre du grand homme. Jouir d'un bonheur continuel, et vouloir couler ses jours sans aucun revers, c'est méconnaître la seconde moitié de la nature. Vous êtes un grand homme : mais comment le saurai-je, si la fortune ne vous a pas mis à portée de montrer votre vertu ? vous êtes descendu dans la carrière olympique ; mais si vous étiez seul, vous avez remporté la couronne, et non pas la victoire. Je ne vous félicite pas comme homme de courage, mais comme un homme qui vient d'obtenir le consulat ou la préture : c'est pour vous un surcroît d'honneur. Je puis en dire autant de l'homme de bien si l'adversité ne lui a point procuré les seules occasions où le courage de l'âme puisse se dé-

ployer. Je vous trouve malheureux de ne l'avoir jamais été; vous avez passé votre vie sans adversaire. On ne saura pas ce que vous auriez pu faire, vous ne le saurez pas vous-même. Il est besoin d'expérience pour se connaître soi-même, et personne n'est instruit de ses forces, qu'en les mettant à l'épreuve. Aussi des hommes se sont-ils offerts d'eux-mêmes à l'adversité qui semblait les oublier, et ont-ils cherché pour leur vertu qui menaçait de n'être qu'obscure, une occasion de la faire briller. Les grands hommes, je le répète, se réjouissent de quelques adversités, comme les soldats courageux des triomphes de la guerre. Le courage est avide de périls; il songe à son but, et nullement aux dangers de la route, d'autant plus que ces souffrances et ces dangers mêmes font partie de sa gloire. Les guerriers se glorifient de leurs blessures, ils montrent avec orgueil leur sang qui coule à la suite d'une bataille : et bien que ceux qui reviennent du combat sans blessures aient aussi fait leur devoir, on considère davantage celui qui en revient blessé. Je le répète donc, Dieu pourvoit aux intérêts de ceux qu'il veut élever à la vertu, toutes les fois qu'il leur fournit l'occasion de montrer de la fermeté et du courage; ce qui ne peut se faire, sans quelque adversité. Le bon pilote se reconnaît dans la tempête, et le soldat sur le champ de bataille. Comment puis-je connaître la grandeur de votre courage contre la pauvreté, si vous nagez dans l'abondance? Comment puis-je connaître votre constance contre l'ignominie, l'infamie et la haine du peuple, si vous vieillissez au milieu des applaudissements, si vous jouissez de la faveur la mieux établie, de l'estime générale de vos concitoyens? Comment juger de votre résignation à supporter les pertes si vous voyez autour de vous tous ceux que vous avez élevés? Je vous ai entendu donner des consolations à d'autres : j'aurais voulu voir alors si vous vous fussiez consolé vous-même, si vous vous fussiez interdit la douleur. Ne redoutez donc pas, je vous prie, ces calamités dont les Dieux se servent, comme d'aiguillons, pour réveiller votre courage. L'adversité est l'occasion de pratiquer la vertu. A juste titre, appellera-t-on malheureux ceux qu'un bonheur excessif tient engourdis, ceux que le calme arrête, comme les navigateurs, au milieu d'une mer im-

mobile. Le moindre accident est tout nouveau pour eux. Le malheur est plus sensible à ceux qui n'en ont pas l'expérience, de même que le joug est lourd pour les animaux qui n'ont pas l'habitude de le porter. Le soldat novice pâlit à l'idée d'une blessure : le véteran, au contraire, voit avec intrépidité son sang couler, parce qu'il sait que souvent c'est au prix de son sang qu'il a triomphé (*De la Providence,* ch. III et IV).

Songez que ce n'est pas un grand effort de montrer du courage dans la prospérité, et quand notre vie se passe au gré de nos vœux. L'art du pilote ne brille pas, quand la mer est calme et le vent favorable. Il faut qu'il y ait quelque adversité, pour mettre l'âme à l'épreuve (*Consolation à Marcia,* ch. VI).

La continuité de l'infortune procure au moins un avantage, c'est qu'à force de tourmenter, elle finit par endurcir (*Consolation à Helvie,* ch. II).

(Voyez aussi sur ce sujet les chapitres intitulés : Force ou courage, Constance, Exil, Persécutions, Patience).

LVII.

Persécutions contre les gens de bien.

Ma tâche serait immense, si j'entreprenais de rappeler combien de fois la patrie elle-même s'est montrée ingrate envers les citoyens les plus vertueux et les plus dévoués, et de prouver que ses torts envers eux n'ont pas été moins fréquents que leurs torts envers elle. Elle a envoyé Camille en exil ; elle a forcé Scipion à la retraite : après la mort de Catilina, elle a banni Cicéron, dont les pénates furent détruits, les biens mis au pillage : elle lui fit en un mot, tout ce que Catilina vainqueur aurait pu faire. Rutilius, pour prix de son intégrité, dut aller se cacher en Asie. A Caton le peuple romain refusa une fois la préture, et toujours le consulat (*Des Bienfaits,* liv. V, ch. XVII).

Vous, méchants, au seul nom d'hommes qui sont grands à cause de quelque mérite éminent, vous, comme font de petits chiens à la rencontre de personnes qu'ils ne connaissent pas, vous aboyez : car il est de votre intérêt que nul ne paraisse bon, comme

si la vertu d'autrui était une censure de vos méfaits. Vous autres qui haïssez la vertu et son adorateur, vous ne faites rien de nouveau. On sait que les yeux malades redoutent le soleil, et que les animaux nocturnes se détournent de l'éclat du jour : à ses premiers rayons, ils sont frappés de stupeur, et vont çà et là s'enfoncer dans leurs retraites, se cacher dans quelques trous, parce qu'ils ont peur de la lumière. Hurlez, exercez votre malheureuse langue à outrager les gens de bien; poursuivez-les de près, mordez-les tous à la fois : vous briserez vos dents beaucoup plus tôt que vous ne les imprimerez (*De la Vie heureuse,* ch. XIX et XXI).

LVIII.

Exil.

Laissant donc de côté le jugement de la multitude que, sans autre examen, la première apparence séduit, voyons ce que c'est que l'exil : ce n'est réellement qu'un changement de lieu. Il semble que j'en restreins les effets, et que je lui ôte ce qu'il a de plus terrible : mais j'ajoute que ce déplacement est suivi d'inconvénients, tels que la pauvreté, l'opprobre, le mépris. Je combattrai plus tard tous ces inconvénients : en attendant, je ne veux considérer pour l'instant que ce que le déplacement a de fâcheux en soi. Abstraction faite de tous les inconvénients attachés à l'exil, Varron, le plus docte des Romains, remarque, comme une consolation suffisante contre le changement de lieux, que partout où l'on va, on jouit toujours de la même nature. M. Brutus regarde comme un dédommagement suffisant la faculté qu'ont les bannis d'emporter leurs vertus avec eux. Si chacune de ces consolations, prise à part, ne suffit pas pour un exilé, on conviendra de leur efficacité quand elles sont réunies. A quoi se réduit en effet notre perte? Nous ne pouvons faire un pas sans être suivis des deux choses les plus belles : de la nature, domaine commun des hommes, et de notre vertu personnelle. Croyez-moi, le créateur de ce vaste univers, quel qu'il ait été, soit un Dieu, maître de toutes choses, soit une intelligence incorporelle, capable d'opérer les plus éclatantes merveilles, soit un souffle divin, répandu avec une

égale énergie dans les plus petits corps comme dans les plus grands, soit un destin et un enchaînement immuable de causes liées entre elles : cet agent souverain, dis-je, n'a voulu nous laisser dépendre des autres que pour les choses les plus abjectes. Ce que l'homme a de plus excellent est au-dessus de la puissance humaine : il ne peut être ni donné ni ravi : je parle de ce monde, le plus grand, le plus magnifique ouvrage de la nature, de cette âme qui, faite pour contempler, pour admirer l'univers, dont elle est la plus noble partie, nous appartient en propre et pour toujours, et doit subsister avec nous aussi longtemps que nous subsisterons nous-mêmes. Marchons donc gaiement, d'un pas ferme et la tête levée partout où il faudra.

Parcourons tous les pays : nous n'en trouverons pas un seul dans l'univers entier qui soit étranger à l'homme. De tous les lieux, nos regards se dirigent également vers le ciel ; et partout le séjour des humains est également éloigné de la demeure des immortels. Pourvu donc que mes yeux ne soient pas privés de ce spectacle, dont ils ne peuvent se rassasier ; pourvu que je puisse contempler la lune et le soleil, observer les autres astres, suivre leur lever, leur coucher, leurs distances, rechercher les causes de leur accélération et de leur ralentissement, admirer pendant la nuit ces milliers d'étoiles brillantes, les unes fixes, les autres s'écartant à une distance peu considérable, et roulant dans le même orbite ; les autres s'élançant tout à coup, d'autres paraissant tomber en éblouissant les yeux par une longue traînée de flammes, ou s'envolant rapidement avec un long sillon de lumière : pourvu que je vive au milieu de ces grands objets, que j'habite avec les Dieux, autant qu'il est permis à un faible mortel, et que mon âme, aspirant à contempler sa véritable patrie, ne quitte pas ce séjour élevé, que m'importe la fange que je foule à mes pieds ? Mais la terre où je suis ne produit pas des arbres utiles ou de pur agrément : elle n'est point arrosée par des fleuves profonds et navigables : elle ne porte rien qui puisse attirer les peuples étrangers, et suffit à peine à la nourriture de ses habitants : on n'y taille point de pierres précieuses, on n'en tire point de filons d'or et d'argent. Il n'y a qu'une âme rétrécie, pour qui

les objets terrestres aient des charmes. Tournons-nous vers ceux qui se montrent également partout, qui partout resplendissent du même éclat : et songeons que ce sont ces vils objets, avec les erreurs et les préjugés qu'ils enfantent, qui s'opposent à notre vrai bonheur. Ce toit est humble, mais il est l'asile des vertus : il effacera en beauté tous les temples, dès qu'on y verra briller là justice, la modération, la sagesse, la piété, la connaissance parfaite de tous ses devoirs, la science des choses divines et humaines. Il n'y a point de lieu étroit, dès là qu'il contient cette foule de grandes vertus : il n'y a point d'exil affreux, quand on peut s'y rendre avec un tel cortége. Brutus, dans son *Traité de la Vertu*, assure qu'il vit Marcellus, exilé à Mytilène, aussi heureux que le comporte la nature de l'homme, et plus passionné que jamais pour les beaux-arts. Aussi ajoute-t-il qu'en le quittant, il crut lui-même partir pour l'exil, et non y laisser ce grand homme. O Marcellus ! tu fus plus heureux de mériter, dans ton exil, les éloges de Brutus, que ceux de la république, dans ton consulat ! Quel grand homme que celui dont on ne peut se séparer dans l'exil, sans se croire exilé soi-même ! quel grand homme que celui qui inspire de l'admiration à un personnage admiré même de Caton, son beau-père ! Doutez-vous que cet homme illustre, ce Marcellus, ne se soit excité à la patience en se disant : « Etre éloigné de ta patrie, n'est pas un malheur pour toi : tu as en effet assez cultivé la philosophie pour savoir que tous les lieux de la terre sont une patrie pour le sage. Mais, que dis-je ? celui qui m'a banni, n'a-t-il pas été lui-même, pendant dix ans, privé de sa patrie ? Ce fut, sans doute, pour étendre les limites de l'empire ; mais en fut-il moins expatrié ? Aujourd'hui, le voilà entraîné par l'Afrique qui nous menace avec orgueil d'une guerre nouvelle : entraîné par l'Espagne, qui ranime un parti vaincu et terrassé ; entraîné par l'Egypte infidèle, par le monde entier, attentif à profiter de cet ébranlement de notre empire ; à quel mal remédiera-t-il d'abord ? à quel parti s'opposera-t-il ? La victoire va l'emporter de climats en climats par toute la terre ; qu'il reçoive les respects et les hommages des nations : pour toi, vis content de l'admiration de Brutus. » Marcellus sut donc suppor-

ter l'exil, et le changement de lieu ne changea rien à son caractère. En attendant, malgré le poids des membres, et l'épaisseur de la matière qui l'enveloppe, l'âme parcourt, sur les ailes rapides de la pensée, le séjour des immortels. Ainsi, dans sa liberté, participant à la nature des Dieux, embrassant le temps et le monde, elle ne peut être bannie. La pensée s'élance dans toute l'étendue des cieux, dans les temps passés, dans les temps à venir. Ce faible corps, présent et lien de l'âme, est agité dans tous les sens. C'est sur lui que s'exercent et les supplices, et les brigandages et les maladies; mais l'âme est sacrée, l'âme est éternelle, et nul bras ne saurait l'atteindre[1] (*Consolation à Helvie*, ch. VI, VIII, IX et XI).

Vous serez exilé? Erreur, puisque, quoi que je fasse, je ne puis aller autre part que dans ma patrie. Pour tout le monde, il n'y a qu'une patrie; et on ne peut partir pour s'en aller au delà. Vous serez exilé? Mais ce n'est pas la patrie qu'on m'interdit, ce n'est qu'un pays. En quelque terre où j'aborde, c'est chez moi. Vous ne serez pas dans votre patrie? mais la patrie, c'est partout où il y a le bonheur. Or, ce par quoi on trouve le bonheur, est dans l'homme, et non pas dans un lieu quelconque. Oui, je le répète, l'homme a en son pouvoir tout ce qui peut faire son bonheur. Car s'il est sage, ce n'est qu'un voyage: s'il est insensé, c'est un exil. Vous serez exilé? vous dites cela; mais c'est le droit de cité dans un autre lieu dont il vous sera fait don (*Livre des Remèdes de la fortune*).

LIX.

Patience. — Impatience. — Préparation de l'âme à supporter l'adversité.

Quand un homme souffre courageusement la douleur, il a toutes les vertus à ses ordres, quoiqu'on n'en voie qu'une, et que ce soit surtout la patience qui paraisse. En effet, là se trouve le courage, dont la patience, la fermeté et la résignation ne sont que des rameaux: là se trouve la prudence sans laquelle il n'y a point de résolutions fortes, et qui conseille de souffrir courageu-

[1] Ce morceau du livre *de la Consolation à Helvie* n'est qu'une traduction revue de celle de La Grange.

sement ce qu'on ne peut éviter. Là se trouve la constance qui ne peut être ébranlée et qui ne lâche point son but, quelque violence qu'on lui fasse. Là se trouve tout le cortége des vertus. Tout ce que l'on fait de bien, est l'ouvrage d'une seule vertu, mais ouvrage fait de l'avis de toutes (*Lettre* 67).

Jusqu'à ce moment retenez bien ce principe, et attachez-vous-y fortement : il ne faut ni succomber à l'adversité, ni se fier à la prospérité; et toujours, il faut avoir présents sous les yeux tous les jeux de la fortune, comme si elle devait exécuter tout ce qu'elle peut. Tout malheur longtemps attendu, se fait moins sentir quand il est arrivé (*Lettre* 78).

Jamais un homme rempli de perfections et de vertus ne s'est plaint de la fortune. Jamais il ne s'est attristé des accidents de la vie; se regardant comme un citoyen de l'univers et comme un soldat, il subit ses peines et ses travaux comme une suite de ses devoirs. Quoi qu'il lui survienne de fâcheux, il ne le rejette pas comme un mal, ou comme un effet du hasard, mais comme un ordre qui lui était adressé. C'est moi, dit-il, que cet ordre regarde; il est dur, il est rigoureux, donnons-y tous nos soins. Aussi, est-on nécessairement forcé de trouver grand un homme que l'infortune ne fait point gémir, qui jamais ne se plaint de son sort, qui se fait comprendre à la foule, qui brille comme un flambeau dans les ténèbres, qui s'attire les regards de tout le monde par sa tranquillité, sa douceur, son équité à remplir ses devoirs envers les dieux et les hommes. Son âme est parfaite, elle est arrivée à la perfection dont elle est susceptible, et au-dessus de laquelle il n'y a plus que l'intelligence divine dont une partie est descendue dans son cœur mortel. Or celui-ci n'est jamais plus divin, que lorsqu'il pense à sa mortalité, qu'il sait que l'homme est né pour mourir, que son corps n'est point une demeure fixe, mais une hôtellerie, et encore même, une hôtellerie où il ne doit pas séjourner, qu'il faut quitter aussitôt que l'on se voit insupportable à l'hôte qui l'habite. Une preuve bien forte, mon cher Lucilius, que l'âme tire son origine d'un séjour plus élevé, c'est de regarder comme méprisable et trop étroit le lieu qu'elle habite, et de ne pas craindre de le quitter. Celui en

effet qui se rappelle d'où il est venu sait aussi où il doit retourner (*Lettre* 120).

Qu'y a-t-il de grand ici-bas? De pouvoir subir avec joie l'adversité; de supporter tous les événements, quels qu'ils soient, comme si on les avait désirés; et vous devriez les désirer en effet, si vous saviez que rien n'arrive que par les décrets de Dieu. Les pleurs, les plaintes, les gémissements, sont des actes de rébellion. Qu'y a-t-il de grand ici-bas? De s'armer de courage et de constance dans le malheur, de repousser, je dirai plus, de combattre le luxe et la débauche : de ne pas chercher et de ne pas fuir le danger, de ne pas attendre la prospérité : de se présenter à la fortune, quelle qu'elle soit, avec calme et intrépidité, sans être ébloui de son éclat, ni effrayé de son courroux (*Questions naturelles*, liv. III, Préface).

Une fois votre âme fortifiée, il n'y aura plus d'accident pour vous : toutefois, elle ne sera ainsi fortifiée, qu'autant que vous vous serez pénétré de l'instabilité des choses humaines, même avant de l'avoir éprouvée : que vous jouirez de vos enfants, de votre femme et de vos biens, avec la certitude de n'en pas jouir toujours, et avec la résolution de n'être pas plus malheureux, pour les avoir perdus. Il n'y a plus de paix pour l'âme qui s'inquiète de l'avenir, qui se rend malheureuse même avant le malheur, et s'ingénie pour que les objets auxquels elle attache son bonheur, durent jusqu'à la fin de la vie. En aucun temps elle ne se reposera, et dans l'attente de l'avenir, elle perdra même le présent dont elle pouvait avoir la jouissance. Or le regret d'avoir perdu et la crainte de perdre sont deux états également douloureux. Ce n'est pas que je vous recommande une indifférence totale : mais mettez-vous en garde contre la crainte, et tout ce que la sagesse humaine peut prévoir, prévoyez-le. Sachez découvrir et détourner les événements qui vous seraient préjudiciables, longtemps avant qu'ils arrivent. C'est s'affliger beaucoup plus qu'il ne faut, que de s'affliger avant qu'il en soit besoin. Tous les biens des mortels sont mortels comme eux ; je parle de ces biens pour lesquels on s'empresse : car, pour la sagesse et la vertu, ces biens réels ne meurent pas, ils sont solides, éternels :

ce sont les seuls biens immortels auxquels des mortels puissent aspirer. Au reste, les hommes sont si déraisonnables, et si oublieux du terme où ils tendent, qu'ils s'étonnent de perdre quelque chose, tandis qu'ils sont destinés à tout perdre en un jour. Tous ces biens dont vous vous dites le maître, sont chez vous, mais ils ne sont pas à vous. Il n'y a rien de solide pour un être privé de solidité : rien d'éternel et d'indestructible pour un être périssable. Il est aussi nécessaire de périr que de perdre : et si nous comprenions bien ceci, ce serait une consolation de perdre, sans nous plaindre, ce qui doit infailliblement périr. C'est être ingrat que de croire, quand on a perdu, ne rien devoir pour ce qu'on a reçu. Dites-vous : De tous ces malheurs qui paraissent redoutables, il n'en est pas qu'on ne puisse surmonter. Tant d'hommes ont triomphé de chacun en particulier ! Mucius a triomphé du feu, Régulus de la croix, Socrate du poison, Rutilius de l'exil, Caton d'une mort volontaire et sanglante. Nous aussi, triomphons de quelques ennemis. D'un autre côté, ces biens que le vulgaire regarde comme si grands et comme le bonheur, ont souvent été dédaignés par un grand nombre de sages. Fabricius rejeta les richesses pendant sa dictature, et les flétrit pendant sa censure. Tubéron jugea la pauvreté digne de lui et du capitole : lorsque, dans un repas public, il usa de vases d'argile, il montra que les hommes devaient se contenter de ce qui suffisait encore à l'usage des Dieux (*Lettre* 98).

Pourquoi vous mettre si fort en garde contre des événements qui peuvent, sans doute, vous arriver, mais qui peuvent aussi n'avoir pas lieu, tels qu'un incendie, la chute d'une maison? Certains accidents fondent sur nous, sans nous dresser d'embûches. Prévoyez et évitez plutôt ceux qui nous épient, qui cherchent à nous surprendre. Faire naufrage, être renversé de voiture, sont des accidents graves, mais rares. Pour l'homme, le péril journalier vient de l'homme. C'est contre ce danger qu'il faut vous garder, et que vous devez ne point perdre de vue. Il n'y a pas en effet de malheur plus fréquent, plus obstiné, plus séduisant. La tempête gronde avant d'éclater; les édifices craquent avant de s'écrouler; la fumée annonce l'incendie; mais les attaques de

l'homme sont inopinées, et ses coups sont d'autant mieux cachés qu'ils sont plus proches. C'est se tromper que de s'en rapporter aux visages de ceux que vous rencontrez : ils ont les traits de l'homme, et le cœur d'une bête féroce (*Lettre* 103).

Il faut faire en sorte que rien ne soit inopiné pour nous : et comme c'est surtout la nouveauté des événements qui les rend désagréables, une méditation continuelle vous empêchera d'être neuf pour aucun mal. Ne soyons pas surpris des événements pour lesquels nous sommes nés, et ne nous plaignons d'aucun, puisqu'ils sont communs à tous. Je dis qu'ils sont communs : car celui-là même auquel quelqu'un a échappé, aurait pu tomber sur lui. Or une loi est juste, non quand elle est observée par tous, mais quand elle a été faite pour tous. Imposons-nous l'égalité d'âme, et sans murmurer, payons le tribut de notre mortalité. L'hiver amène le froid? il faut souffrir le froid. L'été ramène les chaleurs? il faut souffrir le chaud. L'intempérie de l'air affecte la santé? il faut subir la maladie. Une bête féroce viendra nous attaquer, ou bien l'homme plus dangereux que toutes les bêtes féroces? L'eau nous enlèvera une chose, et le feu une autre? Nous ne pouvons changer cet ordre, mais nous pouvons nous armer de sentiments courageux et dignes d'un homme vertueux, pour supporter avec fermeté les coups du sort, et nous mettre d'accord avec la nature. Or la nature gouverne cet empire que vous voyez, par des changements successifs. La sérénité suit l'orage. La mer se trouble, après avoir été tranquille; les vents soufflent alternativement; le jour succède à la nuit; une partie du ciel s'élève sur notre tête, et l'autre s'abaisse sous nos pieds; c'est de contraires que se compose l'éternité. Voilà la loi sur laquelle il faut régler notre âme; la loi qu'elle doit suivre, à laquelle elle doit se soumettre. Tout ce qui arrive, songeons qu'il a dû arriver, et ne prétendons pas faire des reproches à la nature. Le meilleur parti est de souffrir ce qu'on ne peut empêcher, et d'entrer sans murmure dans les intentions de la divinité, auteur de tous les événements. C'est un mauvais soldat, celui qui suit son général en gémissant. Aussi, recevons l'ordre sans hésiter et avec joie : n'abandonnons pas cette trame d'un magnifique ouvrage,

dans le tissu duquel entre tout ce que nous devons souffrir : et adressons à Jupiter, dont la main gouverne l'immense navire du monde, le même discours que lui tint Cléanthe dans de très-beaux vers, que j'ose, à l'exemple de l'éloquent Cicéron, faire passer en notre langue (s'ils vous plaisent, je m'en applaudirai ; s'ils vous déplaisent, vous saurez que je n'ai suivi en cela que l'exemple du grand orateur :) « Père de la nature, et souverain des cieux, conduis-moi partout où il te plaira : sans retard, je t'obéis, et je suis prêt. Si tes ordres me contrarient, je m'y conformerai en gémissant ; et méchant, je souffrirai ce que l'homme de bien a pu souffrir. » L'âme vraiment grande est donc celle qui se remet aux mains de Dieu, tandis qu'au contraire l'âme basse et dégénérée est celle qui lutte contre la nature, blâme l'ordre de l'univers, et préfère réformer les dieux que se réformer elle-même (*Lettre* 107).

Un malheur me menace : s'il est petit, supportons-le, léger en sera le support. S'il est grand, supportons-le encore, grande sera la gloire. La douleur est une dure chose : que dis-je ? c'est vous qui êtes mou. Il y en a peu qui puissent supporter la douleur : nous sommes alors de ce petit nombre. Naturellement, dites-vous aussi, nous sommes faibles ; bien, n'allez-pas calomnier la nature, elle nous a tout au contraire créés forts. Fuyons la douleur ; eh quoi ? ne suit-elle pas ceux qui cherchent à la fuir (*Livre des Remèdes de la fortune*) ?

Ce n'est pas au sage que ce discours s'adresse ; c'est à ceux qui sont imparfaits, dont la sagesse est médiocre, et la santé mal assurée. Le sage ne doit pas marcher avec timidité, ni pas à pas. Telle est, en effet, sa confiance en lui-même, qu'il ne balance pas à marcher au-devant de la fortune, et qu'il ne lui cédera jamais la place. Rien en lui qui puisse la lui faire craindre, parce que non-seulement ses esclaves, ses possessions, ses dignités, mais son corps même, ses yeux, ses mains, tout ce qui peut l'attacher à la vie, sa personne en un mot, ne sont à ses yeux que des biens précaires. Il regarde la vie comme un dépôt, et il est prêt à la rendre à qui la lui redemandera. Toutefois, il ne s'en méprise pas davantage pour savoir qu'il n'est pas à lui : il fera, au contraire, toutes choses avec autant de soin et de circonspec-

tion, qu'un homme honnête et scrupuleux garde d'ordinaire un fidéi-commis. Mais en quelque temps qu'il recevra l'ordre de la restitution, il ne se querellera pas avec la fortune, il lui dira : « Je te rends grâce pour ce que j'ai reçu et possédé. Tes biens, il est vrai, m'ont coûté de grandes avances ; mais dès là que tu le commandes, je te les donne, je te les rends avec reconnaissance et sans murmure. Si tu veux me laisser quelque chose, eh bien, je suis encore prêt à le garder. En disposes-tu autrement ? je t'obéirai, et mes trésors, ma vaisselle, ma maison, mes esclaves, sont à toi, je te les rends. » Si c'est la nature, notre première créancière, qui vient nous sommer, nous lui dirons aussi : « Reprends une âme meilleure que tu ne nous l'a donnée : je ne tergiverse pas, je ne recule pas, et tu peux reprendre avec mon consentement ce que tu m'as donné sans mon aveu : enlève-le. » Qu'y a-t-il de triste à retourner aux lieux d'où on est venu ? On vit très-mal, quand on ne sait pas bien mourir. La vie est donc la première chose sur le prix de laquelle il faut rabattre, et on ne doit la mettre qu'au nombre des servitudes. Nous méprisons, dit Cicéron, les gladiateurs, qui tâchent d'obtenir la vie par toutes sortes de moyens, et nous nous intéressons à ceux qui témoignent du mépris pour elle. Sachez qu'il en est de même de nous. Souvent, la crainte de mourir est la cause de notre mort. La fortune dont nous sommes les gladiateurs, nous dit : « A quoi bon te réserver, animal méchant et timide ? puisque tu ne sais pas présenter la gorge, tu n'en recevras que plus de coups et de blessures. Toi, au contraire, tu vivras plus longtemps, tu mourras avec moins de douleur, puisque sans détourner la tête, sans opposer tes mains au-devant du glaive, tu le bravais avec courage. » Celui qui craint la mort, ne fera jamais rien comme homme vivant : celui, au contraire, qui sait que dès l'instant même de sa conception son arrêt était porté, vivra selon l'ordre de la nature ; et de plus, cette conviction et cette même force d'âme l'empêcheront de regarder comme imprévu aucun des événements qui lui arriveront. En prévoyant, comme devant arriver, tout ce qui est possible, il amortira tous les coups du sort. Ceux-ci n'ont rien de nouveau pour ceux qui y sont préparés et qui les attendent ; ils

ne sont sensibles qu'à ceux qui se croient en sûreté, et n'attendent que le bonheur. La maladie, la captivité, la chute ou l'incendie d'une maison ne sont point des malheurs imprévus pour moi : je savais dans quelle demeure orageuse la nature m'avait enfermé. J'ai tant de fois entendu des lamentations funèbres dans mon voisinage ; j'ai tant de fois vu passer devant ma porte les flambeaux et les torches qui précédaient un convoi prématuré ; souvent le fracas d'édifices qui s'écroulent a retenti à mes oreilles ; souvent le trépas m'a enlevé des hommes que le barreau, le sénat ou la conversation avaient liés avec moi ; souvent il a tranché deux mains prêtes à s'unir par les nœuds d'une foi mutuelle. Ai-je lieu d'être surpris que le danger vienne enfin jusqu'à moi, après avoir si longtemps erré à mes côtés ? La plupart cependant de ceux qui s'embarquent ne songent pas aux tempêtes. Quand une maxime est vraie, jamais je ne rougis de son auteur, quel qu'il soit. Publius qui avait plus d'énergie que les plus grands auteurs tragiques et comiques, entre autres choses, a dit ceci : « Ce qui peut arriver à un seul homme, peut arriver à tous. » Or, en se pénétrant de cette maxime, en nous représentant que tous les maux qui arrivent aux autres, et dont tous les jours la quantité est innombrable, ont un chemin libre pour arriver jusqu'à nous, nous serons armés bien avant d'être assaillis : car il est trop tard de s'exercer à parer un danger quand une fois il est venu. Je ne pensais pas que cela dût arriver : je ne me serais jamais attendu à cet événement. Et pourquoi non ? Où sont les richesses à la suite desquelles ne marchent pas l'indigence, la faim, la mendicité ? Où sont les dignités dont la robe prétexte ou le bâton augural ne soient accompagnés du déshonneur et du dernier mépris ? où est le trône à qui ne soient réservées la ruine et l'insulte, qui ne laisse craindre un usurpateur et un bourreau ? Ne regardez pas ces différents états comme séparés par de grands intervalles, non ; il n'y a quelquefois que l'espace d'une heure entre le trône et la servitude.

Après en avoir cité quelques exemples, tels que Pompée, Séjan, Crassus, Ptolemée, Mithridate et Jugurtha, Sénèque conclut en ces termes :

Dans ces vicissitudes continuelles d'élévations et d'abaissements, si vous ne regardez pas comme devant arriver tout ce qui est possible ; vous donnez des forces contre vous à l'adversité, forces qui brisent celui qui la voit le premier (*De la Tranquillité de l'âme*, ch. XI).

Sentir ses maux est d'un mortel : les supporter est d'un homme de cœur (*De la Consolation*, ch. XXXVI).

La patience est un remède à toutes les douleurs (PUBLIUS SYRUS).

Supporte, sans te plaindre, ce qui ne peut se changer (*Id.*).

Supporte ce qui est nuisible, pour supporter aussi ce qui est utile (*Id.*).

(Voyez aussi les chapitres intitulés : Adversité, Force ou courage, Constance, Fortune et Mépris de la fortune).

LX.

Persévérance.

Quoi que vous fassiez, revenez promptement du corps à l'âme : exercez-la nuit et jour : elle se nourrit à peu de frais. Cet exercice, ni le froid, ni la chaleur, ni même la vieillesse, ne pourront jamais l'interrompre. Cultivez donc un fonds qui s'améliore en vieillissant. Non que je vous prescrive d'être sans cesse courbé sur un livre ou sur des tablettes ; il faut aussi donner du relâche à l'esprit, mais pour le détendre, sans l'amollir (*Lettre* 15).

Pour philosopher, il ne faut pas attendre que vous soyez de loisir : il faut laisser de côté toute autre chose pour nous appliquer à cette occupation pour laquelle aucun temps n'est assez grand, quand bien même notre vie s'étendrait depuis l'enfance jusqu'aux limites les plus reculées de l'existence humaine. Il y a peu de différence à négliger entièrement la philosophie ou à ne s'en occuper que par intervalles (*Lettre* 72).

LXI.

Travail et industrie.

Le travail est l'aliment des âmes généreuses (*Lettre* 31).

Il n'est rien dont ne puissent triompher la persévérance, l'atten-

tion, les soins soutenus. Vous pouvez redresser des chênes, bien qu'ils soient courbés. Les poutres recourbées cèdent à la chaleur, et perdant leur forme naturelle, elles se plient à l'usage que nous en voulons faire. Combien plus facilement l'âme reçoit les impressions! combien elle est plus souple, plus flexible que les corps les plus mous? Qu'est-ce en effet que l'âme, sinon un air modifié? (*Lettre* 50).

Il n'est arrivé à personne de devenir sage par hasard. L'argent pourra venir vous trouver, les honneurs pourront s'offrir à vous; on pourra vous prodiguer la faveur et les dignités : la vertu ne se jettera pas à votre tête; il ne suffit pas même de quelques efforts ou d'un léger travail pour la connaître; mais faut-il plaindre sa peine, pour gagner en même temps toute sorte de biens? Car il n'y a d'autre bien que l'honnête (*Lettre* 76).

LXII.

Tempérance. — Intempérance.

Il est d'une grande âme de dédaigner les grandeurs et de préférer la médiocrité à l'élévation. La médiocrité, en effet, est utile et suffit à la vie; l'élévation, au contraire, nuit par son superflu. Ainsi les épis trop chargés se renversent; ainsi les branches rampent sous le poids des fruits; ainsi trop de fécondité nuit à la maturité. Il en arrive de même à l'âme que brise un trop grand bonheur, parce qu'elle en abuse contre les autres et plus encore contre elle-même. Quel ennemi aussi cruel pour son ennemi, que la volupté pour certains hommes, à qui on ne peut passer leur arrogance et leurs fureurs insensées, que parce qu'ils souffrent tout le mal qu'ils font aux autres? Et il faut bien qu'ils soient victimes de leur frénésie; la cupidité ne doit plus connaître de bornes, une fois qu'elle a franchi celles de la nature. La nature a ses limites; les caprices et tout ce qui naît de la passion n'en ont pas. L'utile est la mesure du nécessaire; mais à quelle mesure soumettre le superflu? Ainsi, l'on se plonge dans les plaisirs, et une fois l'habitude prise, on ne peut plus s'en passer : d'autant plus malheureux qu'on en arrive au point que le superflu est de-

venu le nécessaire. On ne jouit plus des plaisirs, on en est l'esclave; et, ce qui est le dernier degré du malheur, on aime son mal. Oui, c'est être alors au comble du malheur, que de se livrer à la débauche non plus seulement par passion, mais encore par goût, et il n'y a plus de place au remède, quand les vices deviennent les mœurs du temps (*Lettre* 39).

Sénèque décrit ainsi sa frugalité : Du pain sec et un dîner sans table, ce qui m'épargne la peine de me laver les mains. Je dors très-peu; vous connaissez ma coutume : je ne prends que de courts instants de sommeil que je suspends, pour ainsi dire, à volonté ! Il me suffit de cesser de veiller. Quelquefois, je ne sais si j'ai dormi, d'autres fois je n'en ai qu'un sentiment confus (*Lettre* 83).

(Voyez aussi sur ce sujet les chapitres intitulés : Volupté, Abstinence, Frugalité, Ivresse, etc.).

LXIII.

Volupté.

Que le sage considère comme les plus malheureux des hommes, quelle que soit la splendeur de leur opulence, les esclaves de la sensualité et de la luxure, ceux dont l'âme est engourdie dans une lâche inertie. Qu'il se dise donc : Le plaisir est fragile, passager, sujet au dégoût : plus on s'en abreuve avidement, plus tôt il se change en poison, et finit toujours nécessairement par la honte ou le repentir. Dans le plaisir, rien de grand, rien de conforme à la nature humaine qui touche de si près à la nature des Dieux. C'est une chose basse, dont les agents sont des membres honteux et vils, et qui se termine d'une manière abjecte. Le vrai plaisir, digne de l'homme et du sage, consiste à ne point emplir et surcharger son corps, à ne point irriter ses passions, dont le repos fait notre plus grande sûreté; à vivre exempt de trouble, tant de celui qui naît de l'ambition des hommes aux prises les uns avec les autres, que de celui qui, plus intolérable encore, vient du fond même de l'âme, qui s'en rapporte à l'opinion au sujet des Dieux, et les juge d'après les vices de l'humanité. Ce plaisir,

toujours égal, toujours libre de crainte et qui jamais ne se lasse de lui-même, est le partage de l'homme dont nous présentons l'image, de l'homme qui, possédant à fond, pour ainsi dire, et la justice divine et la justice humaine, jouit des biens présents sans dépendre de l'avenir (*Des Bienfaits,* liv. VII, ch. II).

Notre devoir est de fuir le plus possible les séductions du vice. Il faut fortifier notre cœur, et l'entraîner loin des appâts de la volupté. Un seul hiver a suffi pour amollir Annibal, et ce guerrier, dont le courage avait tenu contre les Alpes et leurs neiges, fut énervé par les délices de la Campanie. Vainqueur par les armes, il fut vaincu par les vices. Nous aussi, nous avons une guerre à soutenir, et une guerre qui jamais ne nous laisse ni paix ni trêve. Il nous faut avant tout triompher de la volupté qui, vous le voyez, sait asservir les cœurs mêmes les plus farouches. Si l'on comprend l'étendue de la tâche que l'on s'est imposée, on sentira qu'il faut agir sans recherche et sans mollesse. Le bien-être amollit le cœur, et, on n'en saurait douter, un lieu agréable influe en quelque chose sur la destruction de la vigueur. Les bêtes de somme s'accommodent de tous les chemins, lorsque leur sabot s'est endurci sur un sol raboteux : si, au contraire, leur corne n'a foulé que l'herbe tendre des marécages, en très-peu de temps elle est usée. Les meilleurs soldats viennent des pays de montagnes : l'homme né et élevé à la ville est dépourvu d'énergie. La main qui a quitté la charrue pour les armes ne se refuse à aucune fatigue ; dès la première marche, c'en est fait du citadin aux cheveux parfumés et à l'élégante parure. Un climat rude et sauvage affermit l'âme et la rend capable des plus grand efforts (*Lettre* 51).

Les délices ont engendré chez nous la faiblesse : et ce que pendant longtemps nous n'avons pas voulu, nous finissons par ne plus le pouvoir (*Lettre* 55).

Ce que vous appelez plaisir devient une véritable peine, quand on a dépassé les bornes (*Lettre* 83).

Que ceux qui font consister le souverain bien dans la volupté sentent sur quelle base méprisable ils l'ont établi. Aussi regardent-ils la volupté comme inséparable de la vertu, et disent-

ils qu'on ne peut ni vivre honnêtement sans vivre agréablement, ni agréablement sans vivre honnêtement. Mais si ces deux choses étaient inséparables, nous ne verrions pas des actions agréables sans être honnêtes, et d'autres très-honnêtes, mais pénibles et douloureuses. Ajoutez que la volupté en vient aux vices mêmes les plus honteux, tandis que la vertu est incompatible avec une mauvaise vie. Quelques-uns sont malheureux, non pour être privés des plaisirs, mais pour en avoir joui : ce qui n'arriverait pas, si la volupté était identifiée avec la vertu qui souvent manque de voluptés, mais n'en a jamais besoin. Pourquoi allier deux choses dissemblables ou plutôt opposées? La vertu est quelque chose de grand, d'élevé, de royal, d'invincible, d'infatigable : la volupté est basse, servile, faible et fragile; son poste, sa demeure ordinaire sont les cabarets et les mauvais lieux. Vous trouverez la vertu dans les temples, dans la place publique, au sénat, au haut des murs, couverte de poussière, le teint hâlé, les mains endurcies par la fatigue. La volupté se cache le plus souvent, et n'aime que les ténèbres : vous la verrez autour des bains, des étuves, des lieux qui redoutent l'inspection de l'édile; molle, énervée, suant le vin et les parfums, pâle, fardée, et souillée des drogues de la toilette. Le souverain bien est immortel et indestructible; il ne produit ni la satiété, ni le repentir. Une âme droite ne s'enflamme jamais d'amour, ne se dégoûte point d'elle-même, ne change rien, parce qu'elle a toujours suivi la route la meilleure. La volupté, au contraire, s'évanouit à l'instant même où elle est la plus agréable : comme elle est très-bornée, elle est bientôt remplie, elle ennuie et la première impression une fois passée, elle languit. D'ailleurs, il n'y a jamais de consistance dans une chose dont l'essence est le mouvement : telle ne peut, en aucune manière, être sa substance, puisqu'elle vient et passe en un clin d'œil et périt promptement par suite même de la jouissance. La jouissance est le terme de la volupté; et son commencement est le premier pas vers sa fin.

Mais pourquoi le plaisir se trouve-t-il aussi bien dans les gens de bien que dans les méchants? De leur côté, les gens infâmes ne se délectent pas moins dans leur turpitude, que les hommes hon-

nêtes dans les belles actions. Voilà pourquoi les anciens sages ont prescrit de mener la vie la plus vertueuse, et non la plus agréable, afin qu'étant droite et bonne, la volonté ait le plaisir, non pour guide, mais pour compagnon (*De la Vie heureuse*, ch. VI, VII, VIII).

L'excès de la volupté est nuisible : il n'y en a pas à craindre dans la vertu, parce qu'elle est sa mesure en elle-même. Ce qui s'affaisse sous sa propre grandeur n'est pas un bien. Mais si l'union de la vertu et de la volupté a du charme pour vous, qu'au moins la vertu ait le pas, que le plaisir accompagne ensuite, et comme une ombre, se tienne autour du corps. Quelques-uns ont fait de la vertu qui est le plus grand des biens, l'esclave de la volupté : cette conduite n'est pas digne d'un sage. Que la vertu marche la première, qu'elle porte l'étendard : nous n'en jouirons pas moins de la volupté, tout en étant les maîtres et les modérateurs. Elle nous demandera bien quelque chose, mais elle ne nous fera point violence; au contraire, ceux qui ont placé la volupté sur la première ligne, sont privés de l'une et de l'autre. Ils perdent en effet la vertu, sans posséder la volupté : ils en sont au contraire possédés, victimes ou de son absence qui les tourmente, ou de son excès qui les suffoque : malheureux, quand elle leur manque, plus malheureux quand elle les accable. Ainsi les infortunés surpris dans la mer des Syrtes, tantôt demeurent à sec, et tantôt sont emportés par un courant rapide. Or ceci résulte d'une trop grande intempérance, et de l'amour aveugle de la volupté. Quand on désire le mal au lieu du bien, il y a du danger à obtenir l'objet de ses vœux. Les bêtes féroces, dont la capture a coûté bien des travaux et des périls, causent encore des inquiétudes quand on les tient, parce que souvent elles déchirent leurs propres maîtres; de même, la jouissance des plus grands plaisirs, a souvent été la source de grands maux : une fois pris, ils asservissent ensuite. Plus ils sont grands et nombreux, plus celui que le vulgaire appelle heureux, est petit et devient l'esclave d'un plus grand nombre de maîtres. Pour ne pas quitter la comparaison que j'employais tout à l'heure, de même que celui qui suit la trace des bêtes féroces, qui s'estime fort heureux de pou-

voir les prendre dans ses piéges, et d'entourer les forêts de ses chiens, pour se livrer à ce goût, abandonne des occupations plus importantes, et renonce à bien des devoirs; de même celui qui court après la volupté, néglige tout le reste : il renonce à sa liberté, il se rend esclave de son ventre : il n'achète pas les plaisirs, mais il se vend à eux (*De la Vie heureuse*, ch. XIII et XIV).

Les plaisirs des méchants sont inquiets, agités et accompagnés de mille terreurs; même au milieu des jouissances les plus grandes se glisse chez eux cette pensée importune : Combien de temps ce bonheur doit-il durer? Cette réflexion a souvent fait gémir de leur pouvoir des rois moins heureux de la grandeur de leur fortune que malheureux par la crainte d'en voir un jour le terme. Lorsque Xerxès, ce roi de Perse si orgueilleux, déployait son armée sur un terrain immense sans pouvoir en calculer ni le nombre ni même la mesure, il versa des larmes, en pensant que de cette multitude d'hommes à la fleur de l'âge, il n'en resterait pas un seul dans cent ans. Mais ce prince qui pleurait ainsi conduisait lui-même à la mort, et allait faire périr ces mêmes hommes sur terre, sur mer, dans les combats ou par la fuite : il allait en très-peu de temps anéantir ceux pour lesquels il craignait la centième année. Mais pourquoi, direz-vous, leurs plaisirs même sont-ils mêlés d'inquiétude? c'est qu'ils n'ont point de fondements solides, et que la même légèreté qui les fait naître, les trouble aussi. Que pensez-vous que soient les moments qui, de leur aveu même, sont malheureux, puisque ceux dont ils s'enorgueillissent, et qui semblent les élever au-dessus de la condition humaine, ne sont rien moins que purs? Les plus grands biens sont accompagnés de soucis, et il ne faut jamais moins se fier à la fortune que quand elle prodigue ses faveurs. Pour conserver un premier bonheur, il en faut un second : et pour les vœux qui ont déjà réussi, il en faut faire d'autres. Tout ce qui n'est dû qu'au hasard est peu stable : plus on est élevé, et plus lourde est la chute. Or ce qui menace ruine ne peut être pour personne la source d'un plaisir. Elle n'est donc pas seulement très-courte, elle est encore nécessairement très-malheureuse la vie de ceux qui se donnent de grandes peines pour se procurer des biens qu'ils posséderont

avec plus de peines encore. Ils font des efforts pénibles pour obtenir ce qu'ils désirent, et ils possèdent avec inquiétude ce qu'ils ont obtenu. Cependant, on ne tient aucun compte du temps qui ne reviendra jamais sur ses pas. On substitue de nouvelles occupations aux anciennes, un espoir en fait éclore un autre, une ambition satisfaite en excite une nouvelle ; on ne cherche pas la fin de ses peines, on en change seulement la matière (*De la Vie heureuse*, ch. XVI et XVII).

(Voyez aussi sur ce sujet les chapitres intitulés : Luxe, Gourmandise, Ivresse, Tempérance).

LXIV.

Luxe.

Maintenant, c'est à vous que je m'adresse, vous dont le luxe s'étend aussi loin que l'avarice des autres. Je vous dis : Jusques à quand n'y aura-t-il point de lacs que ne dominent les faîtes de vos maisons de campagne ; point de fleuves que ne bordent vos édifices somptueux ? Partout où jaillissent des sources d'eau chaude, de nouveaux lieux de réunion y seront établis pour les voluptueux : partout où le rivage présentera quelque enfoncement, vous y jetterez aussitôt des fondations ; et satisfait seulement du sol que vous aurez élevé vous-mêmes, vous forcerez la mer à reculer. Quoiqu'on voie en tous lieux briller vos édifices soit sur la cime des montagnes, d'où ils dominent une vaste étendue de terre et de mer, soit dans une plaine où ils s'élèvent à la hauteur des montagnes, eh bien, après avoir bâti tant et de si magnifiques édifices, vous n'en serez pas moins chacun qu'un corps et un corps bien chétif. Que vous servent tant d'appartements ? Vous couchez dans un seul. Les lieux où vous n'êtes pas, ne sont pas à vous.

Ensuite, je passe à vous autres, dont l'immodérée et insatiable voracité dépeuple à la fois la mer et la terre. Armée tantôt d'hameçons, tantôt de lacets, tantôt de filets de cent espèces, elle travaille, se met en quête, et ne laisse de paix aux animaux que quand elle en est dégoûtée. Et pourtant votre palais blasé par l'abus des

plaisirs, ne goûtera qu'une faible partie de ces aliments qui ont passé par tant de mains avant de vous être servis ! Quelle faible portion de cette bête fauve, prise au péril de tant de vies, sera mangée par ce riche, malade d'indigestion et prêt à vomir ! Combien peu de ces coquillages apportés de si loin, descendront dans cet estomac sans fond ! Malheureux ! qui ne comprenez même pas que vous avez plus d'avidité que de ventre ! Voilà les discours qu'il faut tenir aux autres et que vous devez entendre en même temps. Ecrivez, pour pouvoir lire après avoir écrit; rapportez tout aux mœurs et au calme des passions. Etudiez; non pour savoir plus, mais pour savoir mieux que les autres (*Lettre* 89).

Croyez-moi, cet âge heureux (où l'homme habitait de petites cabanes) a précédé les architectes. Ce n'est qu'avec le luxe que sont nés les arts d'équarrir les poutres, et promenant la scie dans une ligne invariable, de diviser le bois d'une main sûre; car les premiers hommes fendaient le bois avec des coins. On ne construisait pas encore ces salles à manger assez grandes pour traiter un peuple entier : on ne voyait pas de longues files de chariots voiturer des pins et des sapins, et faire trembler les rues des villes, pour qu'au-dessus de nos têtes, on pût suspendre des lambris chargés d'or. Deux fourches supportaient autrefois une cabane; un tissu de rameaux et de feuillages, disposé en pente, faisait écouler les eaux de la pluie même la plus abondante. Sous ces toits demeuraient les premiers hommes, et ils y goûtaient la paix : le chaume abritait des hommes libres, et sous le marbre et l'or n'habitent que des esclaves. Le simple nécessaire exige peu de soins; c'est la délicatesse qui nous asservit aux travaux. La nature n'est pas assez cruelle pour avoir d'un côté rendu la vie facile et sûre à tous les animaux, et avoir d'un autre forcé l'homme seul à ne pouvoir vivre sans cette foule d'arts. Elle ne nous en a prescrit aucun; nous n'avons besoin d'aucune recherche pénible pour prolonger notre vie. Nous sommes nés pour des jouissances faciles; c'est nous qui nous nous sommes imposé des peines par le dégoût de ce que nous avions sous la main. Les maisons, les vêtements, les remèdes, les aliments, et tout ce qui est devenu aujourd'hui une affaire compliquée, se présentait ja-

dis de soi-même, gratuitement, et sans fatigue de la part de l'homme. Ce qu'exigeait la nécessité était alors la règle universelle. De tout cela, nous en avons fait des objets précieux et magnifiques qui ne s'acquièrent plus qu'à force d'art et de travail. La nature suffit elle-même à tout ce qu'elle demande. Le luxe n'a fait que s'écarter de la nature, il s'excite lui-même de jour en jour, il s'accroît de siècle en siècle, et par son industrie il devient une ressource pour le vice. Il a commencé à désirer des choses superflues, puis des choses nuisibles; enfin, il a mis l'âme dans la dépendance du corps et l'a forcée de servir ses appétits. Désormais, c'est grossièreté et misère que de se contenter de ce qui suffit (*Lettre* 90).

Aussi, à présent, combien nos maladies se sont aggravées! C'est le prix des plaisirs auxquels nous nous sommes abandonnés outre mesure et sans frein. Vous étonnez-vous de voir des maladies innombrables? comptez nos cuisiniers. Plus d'études littéraires; les professeurs d'arts libéraux, sans auditeurs, sont relégués dans leurs écoles désertes: chez les rhéteurs, chez les philosophes, solitude complète. Je passe sous silence cette troupe de mignons, rangés selon leur pays et leur couleur, de sorte que ceux d'une même file aient tous la taille aussi gracieuse, le poil follet de la même longueur, la même qualité de cheveux, et qu'une chevelure lisse ne vienne pas faire contraste avec des cheveux frisés. Je ne dis rien de la foule des pâtissiers, ni de ces nombreux valets qui, au signal donné, accourent pour couvrir la table. Grands dieux! combien d'hommes emploie un seul estomac (*Lettre* 95).

Honte à qui est encore endormi quand le soleil est déjà haut, et qui ne s'éveille qu'en plein midi! Et encore, pour bien des gens, il n'est pas jour à cette heure-là. Il y a des hommes qui font du jour la nuit, et réciproquement: appesantis par l'orgie de la veille, leurs yeux ne commencent à s'ouvrir que quand l'ombre descend sur la terre. Tels que ces peuples que la nature a placés, dit-on, sur un point du globe diamétralement au-dessous du nôtre, et dont Virgile a dit: « Lorsque les coursiers haletants du jour commencent à nous souffler la lumière, pour eux l'astre du soir allume ses feux rougissants: » tels les hommes dont

je parle contrastent avec tous, sinon par leur pays, du moins par leur genre de vie. Antipodes de Rome dans le sein de Rome même, ils n'ont, suivant le mot de Caton, jamais vu du soleil, ni le lever, ni le coucher. Pensez-vous qu'ils sachent comment on doit vivre, ceux qui ignorent quand il faut vivre. Et ils craignent la mort, eux qui s'y plongent tout vivants; hommes d'aussi malencontreux présage que le sont les oiseaux de ténèbres. Ne vivent-ils pas contre la nature, ceux qui plantent des vergers au sommet des tours? ceux dont les bosquets se balancent sur les toits et les faîtes de leurs palais, prenant leurs racines là où leurs cimes devraient à peine monter? Ne vivent-ils pas contre la nature ceux qui jettent au sein des mers les fondements de leurs bains, et ne croiraient pas nager assez voluptueusement, si leurs lacs d'eaux thermales n'étaient battus des flots et de la tempête? Dès qu'on a pris le parti de ne plus vouloir que des choses contraires au vœu de la nature, on finit par un complet divorce avec elle. Il fait jour? c'est l'heure du sommeil. Tout dort? prenons nos exercices : ma litière, mon dîner maintenant. L'aurore va paraître ? il est temps de souper. Il ne faut pas faire de même que le peuple. Bassesse que de vivre comme les autres et comme le peuple! Laissons le jour qui luit pour tous : il nous faut un matin tout exprès pour nous. En vérité, de tels hommes sont à mes yeux comme s'ils n'étaient pas. Combien peu s'en faut-il qu'on ne soit mort, et mort avant l'âge, quand on vit à la lueur des torches et des cierges? Ainsi vivaient, nous nous en souvenons, une foule d'hommes du même temps, entre autre Atilius Buta, ancien préteur. Après avoir mangé un patrimoine considérable, il exposait sa détresse à Tibère, qui lui répondit : « Vous vous êtes réveillé trop tard. » Le motif de cette manière de vivre pour certaines gens, ce n'est pas que la nuit par elle-même ait plus de charmes pour eux, c'est que rien de commun ne leur plaît, et que le grand jour pèse aux mauvaises consciences. Les hommes qui convoitent ou méprisent les choses selon qu'elles s'achètent plus ou moins cher, dédaignent la lumière qui ne coûte rien. Toutefois, selon moi, la grande cause de cette maladie est le dégoût qu'on prend du train ordinaire de la vie. De

même qu'on se fait remarquer dans la foule par la recherche de sa mise, la délicatesse de sa table, le luxe de ses équipages, de même on veut encore s'en séparer par la distribution du temps. On ne veut pas faire de sottises ordinaires, parce qu'on tire gloire de son infamie : c'est elle que se proposent tous ceux qui, pour ainsi parler, vivent à rebours. Ainsi, Lucilius, suivons la route que la nature nous a tracée, et ne nous en écartons pas. Toutes choses sont faciles et dégagées d'embarras pour ceux qui s'y tiennent, tandis que ceux qui la contrarient, ressemblent à des rameurs qui vont contre le courant (*Lettre* 122).

(Voyez aussi les chapitres intitulés : Gourmandise, Ivresse, Intempérance, Economie, Abstinence, etc.).

LXV.

Frugalité et Économie.

Que celui qui entre dans notre maison, soit plutôt en admiration devant nous que devant nos meubles. Il y a de la grandeur à se servir de vases de terre, comme si c'était de la vaisselle d'argent; il n'y en a pas moins à se servir de vaisselle d'argent, comme si c'étaient des vases de terre. C'est la marque d'une âme faible de ne pouvoir supporter les richesses (*Lettre* 5).

Voici donc le régime à suivre, le plus sage et le plus salutaire : c'est de n'avoir pour votre corps que les soins que réclame votre santé. Traitez-le durement, de peur qu'il ne se révolte contre l'esprit : ne lui donnez des aliments que pour apaiser sa faim, des breuvages que pour éteindre sa soif, des vêtements que pour le garantir du froid, une maison que pour le préserver d'atteintes nuisibles. Que cette maison soit de simple gazon ou d'un marbre étranger aux diverses couleurs, qu'importe? Sachez que le chaume abrite aussi bien que l'or. Méprisez tout ce qu'une recherche pénible et frivole veut imposer comme un ornement et comme un honneur. Songez-y bien ; en vous, il n'y a d'admirable que l'âme : est-elle grande? tout lui paraîtra petit (*Lettre* 8).

C'est de la maison de campagne de Scipion l'Africain que je

vous écris ceci, après avoir vénéré les mânes de ce grand homme et l'urne que je crois être son tombeau. Quant à son âme, je ne doute pas qu'elle ne soit retournée au ciel d'où elle était venue; non, parce qu'il a commandé de grandes armées (car autant en fit Cambyse le furieux, si heureux dans ses fureurs), mais à cause de sa rare modération et de sa piété, plus admirable en lui quand il quitta sa patrie, que quand il la défendit. Grand fut donc mon plaisir à comparer les mœurs de Scipion avec les nôtres. C'est dans ce réduit que la terreur de Carthage, ce héros à qui Rome doit de n'avoir été prise qu'une seule fois, baignait son corps fatigué des travaux de la campagne: car il s'exerçait à un pareil labeur, et selon la coutume antique, labourait son champ lui-même. Ainsi, cette misérable demeure a été habitée par Scipion! Ainsi, ce grossier pavé a soutenu ses pas! Et maintenant, qui supporterait de se baigner ainsi? on se regarde comme pauvre et misérable, quand les murs ne brillent pas de pierres précieuses arrondies sous le ciseau, si au marbre d'Alexandrie ne se mêlent point des incrustations de marbre de Numidie, si à l'entour ne règne pas un cordon de mosaïque dont les couleurs variées imitent à grands frais la peinture. Nous en sommes venus à un tel point de délicatesse, que nous ne voulons plus marcher que sur des pierres précieuses (*Lettre* 86).

Sans autres serviteurs que ceux qu'une seule voiture a pu transporter, et sans autre équipage que ce que nous avons apporté sur nous, mon ami Maximus et moi, nous vivons fort heureux depuis deux jours. Mon matelas est à terre, et je suis sur mon matelas. De deux manteaux, l'un me sert de robe de nuit, l'autre de couverture. Quant à mon dîner, on ne saurait rien en retrancher, et il est prêt en moins d'une heure : car nulle part, je ne suis sans figues sèches, ni sans mes tablettes. Mes figues me tiennent lieu de ragoût, quand j'ai du pain, et de pain quand j'en manque : elles me font de chaque jour un jour de nouvel an, que je rends heureux et fortuné par d'honnêtes pensées et par la grandeur d'âme. Car l'âme ne s'élève jamais plus que quand elle a mis de côté les objets extérieurs, et s'est procuré la paix en ne craignant rien, la richesse en ne désirant rien. La

voiture dans laquelle je suis venu, est grossière : les mules prouvent, par leur marche seule, qu'elles sont vivantes, et le muletier, s'il est sans chaussure, ce n'est certes pas à cause de la chaleur. J'ai peine à gagner sur moi de laisser croire que cette voiture est la mienne, tant me domine encore la sotte honte que j'ai de bien faire. Toutes les fois que je rencontre quelque train plus élégant que le mien, malgré moi je rougis : ce qui prouve que les vertus, objets de mes applaudissements et de mes éloges, ne sont pas encore fermement et irrévocablement établies chez moi. Qui rougit d'une voiture commune, sera fier d'avoir une voiture de prix. J'ai bien peu avancé : je n'ose pas encore laisser voir ma frugalité, et même je m'inquiète de l'opinion des passants. J'aurais dû au contraire m'élever contre les préjugés du genre humain, et m'écrier : Vous êtes des fous et des extravagants, vous n'avez d'admiration que pour les superfluités, vous n'estimez aucun pour ce qu'il vaut. Qu'importent ces mules brillantes d'embonpoint, et toutes du même poil? Qu'importent ces voitures si bien ornées? ces coursiers recouverts de pourpre et de housses aux différentes couleurs, au cou desquels pendent des colliers d'or; et qui, déjà, tout couvert de ce métal rongent encore un frein d'or? Tous ces ornements ne peuvent rendre meilleurs ni la mule, ni le maître. Caton le Censeur, dont la naissance fut certainement aussi utile au peuple romain que celle de Scipion, puisque l'un fit la guerre à nos ennemis, et l'autre à la dépravation des mœurs, Caton le Censeur, dis-je, se servait d'un cheval hongre, sur lequel étaient les valises remplies des effets dont il avait besoin. Quelle gloire pour un siècle qu'un général, un triomphateur, un citoyen décoré du titre de censeur, et ce qui est encore bien plus, un Caton, se soit contenté d'un pauvre cheval; encore ne l'avait-il pas tout entier, puisque son bagage pendant à droite et à gauche en occupait une partie (*Lettre* 87).

Pour moi, quand j'entendais Attale déclamer contre les vices, les erreurs et les maux de la vie, souvent j'avais pitié des hommes, et je le regardais comme un être sublime et d'un ordre bien supérieur. Il se disait roi : mais je trouvais qu'il était plus qu'un roi, puisqu'il citait les rois eux-mêmes au tribunal de sa

censure. Mais lorsqu'il se mettait à faire l'éloge de la pauvreté, et à prouver que tout ce qui sort des bornes du besoin, n'est qu'un poids superflu et onéreux pour celui qui le porte, j'étais souvent tenté de sortir pauvre de son école. Quand il commençait à déclamer contre les voluptés, à louer la continence, la sobriété, le détachement des plaisirs, non-seulement illicites, mais même superflus, je brûlais de mettre des bornes à ma gourmandise et à ma délicatesse. C'est de là, Lucilius, qu'il m'est resté quelques principes : je m'étais jeté avec ardeur sur tout : puis, égaré dans le tourbillon de la ville, je n'ai gardé que fort peu de ces beaux commencements. C'est de là que j'ai renoncé pour toute la vie aux huîtres et aux champignons : car ce ne sont pas des aliments, mais des stimulants agréables qui excitent à manger ceux qui, déjà, sont rassasiés : et ce qui est un avantage inestimable pour les gloutons et ceux qui entassent dans leur estomac plus qu'il ne peut contenir, ces mets passent facilement, et se rendent de même. C'est de là que je me suis abstenu à jamais d'odeurs, la meilleure odeur pour le corps étant de n'en avoir aucune. Depuis lors aucun vin n'est venu réchauffer mon estomac [1]. Depuis lors j'ai dit adieu aux bains : se rôtir le corps et l'épuiser de sueurs, me semble une recherche fort inutile. Attale vantait aussi d'ordinaire l'usage d'un matelas dur : à mon âge, tel est encore le mien, l'empreinte de mon corps n'y paraît point (*Lettre* 108).

Nous avons vendu notre âme à la volupté, faiblesse qui ouvre la porte à tous les maux. Nous l'avons livrée à l'ambition, à la renommée, à mille autres idoles aussi creuses et aussi vaines. En cet état de choses, que vous conseillerai-je ? Rien de nouveau : car ce ne sont pas des maladies nouvelles que vous m'appelez à guérir. Mais je vous dirai avant tout de fixer vous-même la limite du nécessaire et du superflu. Le nécessaire sera partout sou votre main : le superflu demandera tous vos moments et tous vos soins. Mais n'allez pas trop vous applaudir de vous peu soucier d'un lit éclatant d'or et de meubles incrustés de pierres fines : car, quelle vertu y a-t-il à mépriser un tel superflu ? Ne

[1] Texte de L. de Grenade : *Nullo inde vino calet stomachus.*

vous admirez que le jour où vous mépriserez même le nécessaire. Le bel effort de pouvoir vivre sans un faste royal, de ne pas désirer des sangliers du poids de mille livres, des plats de langues d'oiseaux étrangers, ni tous ces prodiges d'un luxe qui, dégoûté de voir servir l'animal tout entier, choisit de chaque bête la partie la plus délicate. Oui, je vous admirerai le jour où vous ne dédaignerez pas le pain le plus grossier, où vous vous persuaderez que l'herbe des champs croît, au besoin, pour l'homme aussi bien que pour la brute; où vous saurez que les bourgeons des arbres peuvent remplir aussi cet estomac où nous entassons force mets de prix, comme s'il recevait pour garder toujours! Remplissons-le sans ces délicatesses. Qu'importe, en effet, ce qu'on lui donne, puisqu'il doit perdre tout ce qu'on lui donnera (*Lettre* 110)?

Harassé d'avoir fait une route plus incommode que longue, je suis arrivé dans ma maison d'Albe fort avant dans la nuit. N'y trouvant rien de préparé que moi-même, je me suis jeté sur un lit pour me délasser, et prendre en patience le retard du cuisinier et du boulanger. A ce sujet, je me représente qu'il n'est rien de fâcheux pour qui le reçoit de bonne grâce, rien qui doive nous dépiter, si le dépit même ne l'exagère. Mon boulanger n'a-t-il point de pain? mon régisseur, mon concierge, mon fermier en ont. Mais il est détestable? Attendez, et il deviendra bon, la faim vous le fera trouver tendre et de premier choix. Seulement, il ne faut pas le manger avant qu'elle le commande. J'attendrai donc, et ne mangerai que quand j'aurai de bon pain, ou que je cesserai d'avoir du dégoût pour le mauvais. Il est nécessaire que l'homme s'habitue à vivre de peu. Mille obstacles de temps et de lieux se dressent même devant les riches : nul ne peut avoir tout ce qu'il désire : mais on peut ne pas désirer ce qu'on n'a point, et user gaiement de ce que le sort nous offre. C'est une grande partie de la liberté qu'un estomac bien discipliné, et qui sait souffrir les mécomptes. On ne saurait s'imaginer quelle satisfaction j'éprouve à sentir ma lassitude se reposer sur elle-même. Je ne demande ni frictions, ni bains, ni aucun autre remède que le temps. Ce qui est venu par la fatigue s'en va par le repos. En-

fin, voilà mon courage mis à une épreuve inattendue, et par conséquent plus franche et plus réelle. Car dès qu'on s'est préparé, qu'on s'est arrangé pour souffrir avec patience on ne découvre pas si bien quelle est sa vraie force. Les preuves les plus certaines sont celles que l'âme donne sur-le-champ quand les contre-temps la trouvent non-seulement courageuse, mais calme; quand elle n'éclate point en transports et en invectives; quand elle supplée elle-même à ce que nous avions droit d'attendre en supprimant le désir, et pense que si nos habitudes en souffrent, nous-mêmes n'y perdons rien. Que de choses dont nous ne comprenons l'inutilité que lorsqu'elles viennent à nous manquer! Nous en usions en effet, non par besoin, mais parce qu'on les avait. Que de choses nous achetons parce que d'autres les ont achetées, parce qu'elles se trouvent chez presque tout le monde! L'une des causes de nos misères, c'est que nous vivons à l'exemple d'autrui : au lieu d'avoir la raison pour règle, la coutume nous emporte. Ce qu'on n'aurait garde de faire, si peu de gens le faisaient, nous l'imitons, comme si pour être plus générale, la chose en était plus belle, et l'erreur prend sur nous les droits de la sagesse, dès qu'elle devient l'erreur publique. Qu'il vaut bien mieux suivre le droit chemin et s'élever jusqu'à ce point désiré où l'honnête seul a le droit de nous plaire. C'est à quoi nous pourrons atteindre, si nous considérons qu'il est deux sortes d'objets qui nous attirent ou nous repoussent. Ce qui nous attire, ce sont les richesses, les plaisirs, la beauté, les honneurs, et tous les charmes, toutes les séductions d'ici-bas : ce qui nous repousse, c'est le travail, la mort, la douleur, l'ignominie, une vie en butte aux privations. Notre devoir est donc de nous habituer à ne pas craindre ceux-ci, à ne pas désirer ceux-là. Combattons au contraire, fuyons ce qui nous invite, et faisons tête à ce qui nous attaque. Ne voyez-vous pas combien l'homme qui monte diffère d'attitude avec celui qui descend? Ceux qui descendent, portent le corps en arrière; ceux qui gravissent, se penchent en avant. Car peser, en descendant, sur la partie antérieure du corps, et pour monter, le ramener en arrière, c'est vouloir, Lucilius, se précipiter. Or on court aux voluptés par une descente rapide, et

l'on monte vers la sagesse par un sentier difficile et raide. Ici, on doit pousser le corps en avant ; là, il faut le retenir en arrière (*Lettre* 123).

(Voyez aussi les chapitres intitulés : Economie, Gourmandise, Abstinence, Ivresse, Volupté, etc.).

LXVI.

Abstinence.

Avant de regarder ce que vous devez boire et manger, regardez ceux avec qui vous devez boire et manger (*Lettre* 19).

Le ventre est sourd à la raison ; il exige, il crie. Cependant, ce n'est pas un créancier onéreux : on s'en débarrasse à peu de frais : il suffit de lui donner ce qu'on lui doit, et non pas tout ce qu'on peut (*Lettre* 21).

Je puis sans honte vous avouer quel amour pour Pythagore Socion a mis dans mon âme. Il expliquait pourquoi ce philosophe, et après lui Sextius, s'étaient abstenus de la chair des animaux. Leurs motifs à chacun différaient, mais tous deux en avaient d'admirables. Sextius pensait qu'il existe assez d'aliments pour l'homme sans qu'il lui faille verser le sang, et qu'on apprend à devenir cruel en faisant du déchirement des chairs un moyen de jouissance. Il ajoutait qu'il faut réduire les éléments de sensualité, et finissait par dire que la variété des mets était aussi contraire à notre santé que peu faite pour nos corps. De son côté, Pythagore disait qu'une parenté universelle liait tous les êtres, et qu'une transmutation les faisait passer tantôt dans un corps, tantôt dans un autre. Ainsi, a-t-il imprimé aux hommes l'horreur du crime et du parricide, puisqu'ils peuvent, sans le savoir, menacer l'âme d'un père, et porter un fer ou une dent sacrilége sur cette chair qu'habiterait un membre de leur famille. Si cela est vrai, s'abstenir de la chair des animaux sera s'épargner des crimes : si c'est faux, ce sera frugalité. Quel tort fais-je ici à votre cruauté ? C'est la pâture des lions et des vautours que je vous arrache. Frappé de ces discours, je m'abstins dès lors de toute

nourriture animale, et un an après, ce régime m'était non-seulement facile, mais même agréable (*Lettre* 108).

N'y a-t-il pas, mon cher Lucilius, du délire à ce que tous oublient qu'ils sont mortels, qu'ils sont débiles, que dis-je? qu'en chacun de nous il n'y a qu'un seul corps? Considérez nos cuisines: voyez, au milieu de tant de fourneaux, courir et se croiser nos cuisiniers : vous semble-t-il que ce soit pour un seul estomac qu'on prépare ces mets avec tant de fracas? Voyez nos celliers et ces greniers encombrés des vendanges de plus d'un siècle : vous semble-t-il que pour un seul gosier on garde les vins de tant de climats et de pays? Voyez en combien de lieux le soc retourne la terre, et ces milliers de colons qui l'exploitent et la déchirent : vous semble-t-il que ce soit pour un seul estomac qu'on ensemence la Sicile et l'Afrique? Nous reviendrions à la sagesse et à la modération dans les désirs, si nous nous calculions nous-mêmes, si nous mesurions notre corps, si nous reconnaissions qu'il ne peut, ni beaucoup contenir, ni conserver longtemps. Mais rien ne contribuera davantage à vous rendre tempérant en toutes choses, que l'idée fréquente de la brièveté de la vie, et de son incertitude. Quoi que vous fassiez, pensez à la mort (*Lett.* 114).

(Voyez aussi les chapitres qui précèdent et qui suivent immédiatement.)

LXVII.

Gourmandise.

Où n'a-t-on pas poussé le raffinement? Aujourd'hui le poisson est déjà gâté, fût-il pêché, fût-il mort le jour même. Je ne veux pas m'en fier à vous sur une affaire aussi importante, je ne puis m'en rapporter qu'à moi; qu'on l'apporte sur ma table, qu'il expire sous mes yeux. L'estomac de nos gourmands est devenu si délicat, qu'ils ne peuvent goûter d'un poisson, s'ils ne l'ont vu nager et palpiter au milieu du festin. Plus s'accroît le nombre de ceux qui se livrent aux raffinements du luxe, plus sa fureur, dédaignant les recettes anciennes, s'évertue à en inventer chaque jour de plus habiles et de plus nouvelles. On disait naguère : Rien de meilleur qu'un mulet de rocher; on dit aujourd'hui : Rien de

plus beau qu'un mulet expirant. Passez-moi ce bocal de verre, qu'il s'y agite, qu'il y tressaille. Quand on a longtemps loué la victime, on la tire de ce vivier de cristal : alors, le plus habile indique les phases de l'agonie. Voyez ce rouge de feu, plus vif que le plus beau carmin ; voyez ces veines latérales : on dirait maintenant que son ventre est de sang : avez-vous remarqué ce reflet brillant et azuré à l'instant même où le poisson a expiré ? Le voilà qui se roidit, qui devient pâle, et il n'a plus qu'une seule couleur. Nul de ces convives n'assiste au chevet d'un ami mourant ; nul n'a le courage de voir la mort de son père, cette mort qu'il a désirée ; nul ne daigne suivre jusqu'au bûcher le convoi d'un parent ; la dernière heure d'un frère, d'un proche, est solitaire : mais l'on court autour d'un mulet expirant, car il n'y a rien de plus beau. Je ne puis m'empêcher d'employer ici des termes énergiques, et trop hasardés peut-être : nos gourmands n'ont pas assez de leurs dents, de leurs palais, de leur estomac, leurs yeux mêmes dévorent (*Quest. naturelles,* liv. III, ch. XVIII).

Autrefois, la médecine consistait dans la connaissance de quelques plantes propres à étancher le sang, à cicatriser les blessures. Elle s'est dans la suite élevée à cette variété infinie de remèdes que nous connaissons. Il n'est pas étonnant qu'elle eût moins à faire, quand les corps étaient fermes et vigoureux, quand la nourriture était simple, et n'avait pas encore été corrompue par l'art et la délicatesse. Depuis que les aliments ont été préparés, non pour apaiser la faim, mais pour l'irriter, depuis qu'on a inventé mille assaisonnements afin d'exciter la gourmandise, ce qui était un aliment pour l'appétit est devenu un fardeau pour l'estomac surchargé. Delà la pâleur, le tremblement des muscles imbibés de vin, puis la maigreur causée par l'indigestion, et pire que celle de la faim. Delà cette démarche incertaine, et toujours chancelante comme dans l'ivresse : delà cette hydropisie qui gonfle toute la peau, et cette tension d'un ventre qui veut follement s'accoutumer à prendre plus qu'il ne peut contenir : delà, cet épanchement d'une bile jaunâtre, ce visage décoloré, ce corps qui se dessèche, comme s'il était en proie à la dissolution, ces doigts qui se tordent et se retirent, cette roi-

deur d'articulations, ces muscles insensibles, détendus et torpides, cette palpitation des membres qui vibrent sans repos. Viennent en outre les innombrables espèces de fièvres, qui tantôt nous terrassent par leur violence, tantôt nous minent de leur poison lent, tantôt sont accompagnées de frissons et de secousses dans tout le corps. A quoi bon énumérer les maladies sans nombre qui sont les châtiments de la débauche ? Or tous ces maux étaient inconnus de ces hommes qui ne s'étaient pas encore amollis par le luxe, qui savaient se commander et se servir eux-mêmes. Ils endurcissaient leurs corps par la fatigue et par de vrais travaux : ils se fatiguaient à la course, à la chasse ou à l'agriculture, et trouvaient ensuite des aliments qui ne pouvaient plaire qu'à des gens affamés ; aussi, n'avait-on point besoin de tout ce grand attirail de la médecine, de tous ces instruments et de toutes ces boîtes. Les maladies étaient simples comme les causes qui les produisaient : c'est la multitude des mets qui a fait la multitude des maladies. Voyez quel mélange d'objets divers, destinés à passer par le même gosier, ont été imaginés par le luxe, destructeur de la terre et de la mer ! Il est donc nécessaire que tant de mets différents se combattent dans l'estomac, et produisent des digestions pénibles par leurs efforts opposés (*Lettre* 95).

Après avoir parlé de la production de la neige, Sénèque conclut ses remarques de cette façon :

Mais, direz-vous, pourquoi rechercher si péniblement ces frivolités qui ne rendent l'homme ni plus instruit, ni plus vertueux ? Vous nous expliquez comment se forme la neige, quand il vaudrait beaucoup mieux nous dire pourquoi l'on ne doit point acheter de neige. Vous voulez donc que je fasse le procès au luxe, procès qui revient tous les jours et sans résultat ? Plaidons toutefois, et si notre ennemi doit l'emporter, que ce soit au moins après une vigoureuse résistance de notre part. — Comment en sommes-nous venus à ce point de ne trouver aucune eau courante assez fraîche ? Le voici. Tant que l'estomac est sain et susceptible d'aliments salubres, tant qu'il cherche à se remplir et non à se surcharger, il se contente de boissons naturelles. Mais quand

des indigestions journalières lui font sentir non la chaleur de la saison, mais la sienne propre; quand une ivresse continue s'est fixée dans les viscères et s'est tournée en une bile qui dévore les entrailles, on recherche nécessairement un moyen de chasser cette ardeur que l'eau ne fait qu'enflammer et qui s'accroît par les remèdes mêmes. Voilà pourquoi l'on boit de la neige, non-seulement pendant l'été, mais au cœur même de l'hiver. Or quelle est la cause de ce goût, sinon un estomac malade, des viscères corrompus par la débauche auxquels elle ne donne jamais aucun moment de repos. On engloutit des aliments dans des repas qui durent jusqu'au jour; et quand on est distendu par l'abondance et la variété des mets, une orgie vient encore plonger dans une ivresse plus dégradante (*Questions naturelles*, livre IV, ch. XIII).

LXVIII.

Sobriété. — Ivresse.

Zénon, ce grand homme, le fondateur de la secte la plus courageuse et la plus respectable, veut nous détourner de l'ivrognerie. Apprenez donc comment il s'y prend pour faire voir que l'homme de bien ne doit point être ivrogne. On ne confie point, dit-il, son secret à un ivrogne : or on confie son secret à l'homme de bien : donc l'homme de bien n'est point ivrogne. Une âme enchaînée par l'ivresse, n'est pas maîtresse d'elle-même. De même que le vin nouveau fait éclater les tonneaux, et par son effervescence, monter incessamment le fond à la surface : ainsi les bouillonnements de l'ivresse font monter et sortir de l'âme tous les secrets qu'on y avait déposés. Un homme ivre, sous l'action du vin dont il est gorgé, ne peut contenir les hoquets de son estomac : de même également laisse-t-il échapper les secrets des autres comme les siens. En attendant si vous voulez prouver que l'homme de bien ne doit pas s'enivrer, qu'est-il besoin d'arguments? Représentez combien il est honteux de prendre plus de boisson qu'on n'en peut contenir, et de ne pas connaître la mesure de son estomac : combien on fait de choses dans l'ivresse,

dont on rougit à jeun. Dites que l'ivresse n'est autre chose qu'une frénésie volontaire. Prolongez quelques jours l'état de cet homme ivre, douterez-vous que ce ne soit de la fureur? Eh bien, pour moins durer, elle n'en est pas moins forte. Citez l'exemple d'Alexandre, roi de Macédoine qui, au milieu d'un festin, tua Clitus, le plus cher, le plus fidèle de ses amis, et après avoir connu son crime, voulut se tuer lui-même et certainement se fût rendu justice. L'ivresse allume et découvre tous les vices, elle écarte la honte qui s'oppose aux projets criminels. En effet, plus de gens s'abstiennent du mal par la honte de pécher que par amour de la vertu. Quand la violence du vin se fait sentir à l'âme, il en fait sortir tous les vices qui s'y trouvaient enfouis : l'ivresse ne les fait pas naître, elle les manifeste ; alors le débauché n'attend pas même la solitude de sa chambre, mais accorde sans délai à ses désirs ce qu'ils lui demandent : alors l'impudique divulgue sa maladie et s'en fait gloire : alors l'insolent ne contient ni sa langue, ni son bras. L'orgueil augmente chez l'orgueilleux, la cruauté chez l'homme cruel, la malignité chez l'envieux : tout vice se découvre et se trahit. Ajoutez-y l'oubli de soi, des paroles inarticulées, des yeux égarés, une démarche incertaine, les vertiges, l'état de mobilité où paraissent les toits et les maisons entières, comme si elles étaient mues par un tourbillon, les douleurs d'estomac et la tension de tous les viscères causée par l'effervescence du vin. Toutefois ces suites sont supportables jusqu'à un certain point, tant qu'il reste de la force au corps. Mais que sera-ce si le sommeil vient corrompre le tout, et changer en indigestion ce qui n'était qu'une ivresse? Songez aux massacres qu'a produits une ivresse devenue publique! C'est elle qui a livré à leurs ennemis les nations les plus belliqueuses et les plus indomptables : c'est elle qui a ouvert les portes de villes défendues pendant des années par les efforts les plus opiniâtres : c'est elle qui a fait subir un joug étranger aux peuples les plus indépendants et les plus indociles : c'est elle qui par le vin a dompté des nations invincibles par les armes. Cet Alexandre dont je parlais tout à l'heure, qui sut résister à tant de marches, à tant de combats, à tant d'hivers pendant lesquels il

triompha de la rigueur des climats et de la difficulté des lieux, à tant de fleuves dont la source était inconnue, à tant de mers; cet Alexandre, dis-je, ne dut sa mort qu'à son intempérance dans la boisson (*Lettre* 83).

LXIX.

Mansuétude et Clémence.

Parmi les injures qui nous offensent, il y en a qui nous sont rapportées, d'autres que nous voyons, ou que nous entendons par nous-mêmes. Quant à celles qu'on nous rapporte, notre devoir est de ne pas y croire sur-le-champ. Beaucoup de gens mentent pour tromper, beaucoup parce qu'ils ont été trompés. Quelques-uns s'insinuent par leurs délations, et feignent une injure pour se donner le mérite d'être sensibles. Il est des hommes pervers qui cherchent à rompre les nœuds de l'amitié. Celui qui ne veut vous dire quelque chose que sous le secret, est comme s'il ne vous le disait pas. Quoi de plus injuste que de croire dans le tête à tête, et de s'emporter en public?

Il y a des injures dont nous sommes nous-mêmes les témoins : alors, nous examinerons le caractère et l'intention de ceux qui nous offensent. C'est un enfant? pardonnez à son âge, il ignore s'il fait mal. C'est un père? alors, ou le bien qu'il nous a fait lui donne même le droit de nous nuire, ou peut-être cette offense sera-t-elle un service réel. C'est une femme? elle est dans l'erreur. C'est un homme qui y était forcé? il y a de l'injustice à se fâcher contre la nécessité. C'est un homme que vous aviez offensé? ce n'est pas une injure d'avoir à souffrir ce dont vous vous êtes rendu le premier coupable. C'est un juge? rapportez-vous-en à sa décision plutôt qu'à la vôtre. C'est un roi? si vous êtes coupable, soumettez-vous à la justice : si vous êtes innocent, cédez à la violence. C'est un animal déraisonnable, ou qui ne vaut pas mieux? vous l'imitez, en vous mettant en colère. C'est Dieu? on perd sa peine en s'emportant contre lui, comme en essayant de le fléchir. C'est un homme de bien qui vous a fait une injure? ne le croyez pas. C'est un méchant? n'en soyez pas surpris. Un autre

le punira pour vous, et il s'est déjà puni par le mal qu'il a fait.

Chacun de nous a au fond les mêmes idées que les rois : ils veulent pouvoir tout contre les autres, et qu'on ne puisse rien contre eux. C'est donc ou l'ignorance ou la nouveauté des objets qui nous porte à la colère. L'ignorance, car qu'y a-t-il de surprenant qu'un méchant commette des crimes? qu'y a-t-il de nouveau à ce qu'un ennemi cherche à nuire, qu'un ami fasse des fautes, qu'un fils s'oublie quelquefois, qu'un esclave se rende coupable? L'excuse la plus honteuse pour un général, selon Fabius, est de dire : Je n'y avais pas songé. Je dis, moi, que c'est l'excuse la plus honteuse pour tout homme. Songez à tout, attendez-vous à tout : vous trouverez quelque rudesse dans les mœurs même les plus douces. La nature humaine produit et des amis insidieux, et des ingrats, et des avares, et des impies. Lorsque vous jugerez des mœurs d'un individu, pensez aux mœurs publiques. C'est au sein même de la joie que vous trouverez le plus de sujets de crainte. Là où tout vous paraît tranquille, se trouvent mille semences de trouble, mais cachées encore. Pensez que toujours quelque chose doit se mettre à votre traverse. Jamais un sage pilote ne déploie ses voiles et ne se fie tellement à la mer qu'il ne tienne les cordages tout prêts pour les replier au besoin (*De la Colère,* liv. II, ch, XXIX, XXX, XXXI).

Il est d'une grande âme de se mettre au-dessus des injures. La vengeance la plus outrageuse que l'on puisse tirer de quelqu'un, c'est de ne pas daigner en tirer de lui. Beaucoup en se vengeant d'une injure légère n'ont fait que la rendre plus grave. Et celui qui a une âme grande et noble fait, pour ainsi dire, comme les grands animaux; il écoute, sans s'émouvoir, les aboiements des petits chiens (*De la Colère,* liv. II, ch. XXXII).

Qu'y eût-il de plus facile pour Antigone que de condamner au supplice deux sentinelles qui, en faction à l'entrée de la tente royale, faisaient ce que l'on fait avec le plus de plaisir, mais aussi avec le plus de danger, lorsqu'on est mécontent de son roi? Antigone avait tout entendu, n'étant séparé d'eux que par une tapisserie qu'il leva doucement, en leur disant : « Eloignez-vous un peu, de peur que le roi ne vous entende. » Le même

prince ayant entendu une nuit quelques-uns de ses soldats faire mille imprécations contre le roi qui les faisait marcher par un chemin fangeux d'où ils ne pouvaient se tirer, s'approcha de ceux qui étaient les plus embourbés, et les ayant aidés à se débarrasser, sans qu'ils sussent à qui ils en avaient obligation : « A présent, dit-il, maudissez Antigone par la faute duquel vous êtes tombés dans de tels bourbiers : mais sachez gré à celui qui vous en a tirés. » Ce même Antigone supporta avec autant de patience les outrages de ses ennemis que ceux de ses sujets. Ainsi, des Grecs qu'il assiégeait dans un petit château, et à qui leur confiance dans la place inspirait du mépris pour l'ennemi, faisaient mille plaisanteries sur la difformité d'Antigone, se moquant tantôt de sa petite taille, tantôt de son nez écrasé. « Je suis bien aise, dit le prince, et pour moi c'est un bon augure, d'avoir un Silène dans mon camp. » Après avoir vaincu par la faim ces diseurs de bons mots, il fit, comme c'est la coutume, incorporer dans ses troupes ceux des prisonniers qui furent en état de servir, et fit vendre les autres : encore ajouta-t-il qu'il ne les aurait pas ainsi traités, s'il n'était bon de donner un maître à des gens qui avaient une si méchante langue. Que chacun se dise donc à soi-même, toutes les fois qu'on l'offense : Suis-je plus puissant que Philippe? ai-je plus de pouvoir dans ma maison que le divin Auguste n'en avait sur le monde entier ? Ce dernier cependant s'est contenté d'éloigner son agresseur. Eh bien, pourquoi punirai-je du fouet et des chaînes une réponse trop vive, un air trop mutin de mon esclave, ou un murmure qui ne parvient pas jusqu'à moi ? Qui suis-je donc, pour que ce soit un crime d'offenser mes oreilles ? Beaucoup ont pardonné à leurs ennemis, et je ne pardonnerais pas à un paresseux, à un négligent, à un babillard ! Un enfant a pour excuse son âge ; une femme son sexe ; un étranger son indépendance ; un domestique, l'habitude de vivre avec nous. Est-ce la première fois qu'il nous offense ? Songeons combien de fois il nous a fait plaisir. Nous a-t-il déjà offensé bien des fois ? Souffrons encore ce que nous avons longtemps souffert. Est-il notre ami ? il n'a pas voulu nous blesser. Est-ce notre ennemi ? il a dû nous offenser. Ayons de la déférence pour un homme

sage, de l'indulgence pour un fou. Quel que soit celui qui nous offense, disons-nous que les hommes même les plus parfaits commettent bien des fautes; qu'il n'y a personne de si circonspect dont les soins attentifs ne se trouvent quelquefois en défaut; personne de si mûr dont un événement fortuit ne détermine la gravité à se laisser aller à quelque accès d'emportement; personne assez sur ses gardes contre la colère qui n'offense quelquefois, même en voulant l'éviter. Ce n'est pas l'heure présente, ni le jour actuel qu'il faut considérer, mais bien l'état habituel de votre âme : quand bien même vous n'auriez pas fait de mal, vous pouvez en faire. Ne vaut-il pas mieux remédier à l'injure que de s'en venger? La vengeance prend bien du temps, et le ressentiment d'une seule injure expose à beaucoup d'autres. Tous nous conservons notre colère bien plus de temps qu'on n'en a mis à nous blesser. Combien il est préférable de se mettre de côté et de ne pas opposer un vice à un autre vice? Y aurait-il du bon sens à rendre à un mulet des coups de pied, et des morsures à un chien? C'est, dites-vous, que ces animaux ignorent qu'ils font mal. Eh bien, d'abord, il y a de l'injustice à regarder la qualité d'homme comme un titre d'exclusion pour obtenir grâce auprès de vous. Ensuite, si le défaut de raison est pour les animaux un préservatif contre votre colère, traitez donc de même tous ceux qui manquent de raison. Qu'importent en effet les autres différences, si l'homme qui vous offense a pour cause ce qui excuse toutes les fautes, c'est-à-dire un aveuglement de l'âme semblable à celui des bêtes. C'est par la douceur qu'on apprivoise les animaux farouches. Ce qu'on dit ordinairement de la douleur, peut, à plus forte raison, se dire de la colère. Finira-t-elle un jour, ou ne finira-t-elle jamais? Si elle doit finir un jour, il vaut mieux quitter la colère que d'en être quitté. Si elle doit toujours durer, voyez quelle vie de trouble et d'amertume vous vous préparez : et qu'est-ce que la vie d'un homme qui est toujours en colère? (*De la Colère,* liv. III, ch. XXII, XXIV, XXVII).

Ce qui m'a principalement engagé, Néron, à écrire sur la clémence, c'est une de vos paroles que je me souviens de n'avoir pu ni entendre, ni raconter à d'autres sans admiration; parole

pleine de générosité, de grandeur et d'humanité qui s'échappa soudain de votre bouche; parole qui n'était ni étudiée, ni destinée à devenir publique, et qui révéla le combat que se livraient dans votre âme votre bonté et votre haute fortune. Burrhus, préfet de votre prétoire, homme vertueux et honoré de votre amitié, obligé de sévir contre deux voleurs, vous demandait d'écrire les noms des coupables et le motif de leur punition. Cette affaire longtemps ajournée, il insistait pour vous décider à la terminer. Vous l'ayant présentée à regret, à regret vous la prîtes en vous écriant : « Que je voudrais ne pas savoir écrire! » Parole également digne d'être entendue des peuples qui habitent l'empire romain, des nations limitrophes qui ne jouissent plus que d'une liberté douteuse et de celles dont les forces et le courage se déploient contre nous! parole qu'il faudrait adresser à l'assemblée générale du genre humain pour qu'elle devînt la formule du serment des princes et des rois! parole digne de l'innocence primitive des hommes pour qui va renaître cet antique âge d'or (*De la Clémence,* liv. II, ch. Ier).

La clémence, c'est la modération de l'âme dans un homme qui a le pouvoir de se venger, ou bien, l'humanité d'un supérieur dans la punition de son inférieur. On peut dire encore que c'est une disposition de l'âme à la douceur dans l'application des peines. Les ignorants croient que la sévérité est le contraire de la clémence : mais il n'y a point de vertu qui soit le contraire d'une autre vertu. Quel est donc l'opposé de la clémence? C'est la cruauté qui n'est autre chose que l'inhumanité dans l'exercice de la vindicte publique : j'appellerai donc cruels ceux qui ont de justes motifs pour punir, mais qui le font sans mesure (*De la Clémence*, liv. II, ch. III et IV).

Il y a certaines pierres dont la dureté est à l'épreuve du fer : on ne peut ni couper, ni tailler, ni user le diamant; il émousse toute espèce d'outils : il y a des corps incombustibles, qui, enveloppés de flammes, gardent leur consistance et leur figure : des rochers saillants en pleine mer brisent la fureur des vagues, et battus par tant de tempêtes, ils ne portent aucune trace d'assauts : ainsi l'âme du sage est inexpugnable; elle a tellement ramass

de forces qu'elle est aussi assurée contre les injures que les objets dont je viens de parler.

Mais encore, n'y aura-t-il personne qui essaie d'outrager le sage? on l'essaiera, mais l'outrage n'arrivera pas jusqu'à lui. Un trop grand intervalle l'éloigne de la portée des choses inférieures pour qu'aucun pouvoir nuisible étende jusqu'à lui son action. Quand même les puissants de la terre, quand même l'autorité la plus élevée, forte de l'unanimité d'un peuple d'esclaves, tenteraient de lui porter dommage, tous leurs efforts expireraient à ses pieds, comme ces projectiles qui, chassés dans les airs par nos balistes et par nos machines, s'élancent à perte de vue pour retomber bien en deçà de la voûte des cieux. Croyez-vous alors qu'un stupide monarque obscurcissait le jour par ses nuées de flèches, qu'une seule ait touché le ciel, ou que les chaînes qu'il fit jeter dans la mer aient pu atteindre Neptune? De même que les êtres célestes échappent aux mains des hommes, et que ceux qui rasent les temples et livrent au feu les statues des Dieux, ne nuisent en rien aux immortels, de même toute provocation, toute arrogance, toute insulte contre le sage sont vaines. Mieux vaudrait, dites-vous, que personne ne voulût l'insulter. Vous souhaitez à la race humaine une vertu difficile, des mœurs inoffensives. Que l'injure n'ait pas lieu, c'est l'intérêt de celui qui l'aurait faite, et non de l'homme qui, en fût-il même l'objet, ne peut en souffrir. Je ne sais même si le sage ne montre pas plus clairement sa force par son calme au sein de l'orage, comme un général ne prouve jamais mieux la supériorité de ses armes et de ses troupes que lorsqu'il est et se juge en sûreté même sur le sol ennemi. Distinguons, s'il vous plaît, Sérénus, l'injure de la simple offense. De sa nature, la première est plus grave; l'autre, plus légère, fait cependant du mal aux personnes très-sensibles: elles n'en sont pas blessées, mais offensées. Telle est pourtant la faiblesse et la légèreté des esprits que, pour quelques-uns rien n'est plus cruel. Ainsi vous trouverez une foule d'esclaves qui aimeront mieux recevoir des coups de fouet que des soufflets, et qui jugeront la mort et les verges plus tolérables que d'offensantes paroles. On en est venu à ce point de déraison que non-seulement la

douleur, mais l'idée de la douleur est un supplice : on est comme les enfants qui ont peur d'une ombre, d'un masque difforme, d'une figure grimaçante : qui se mettent à pleurer aux noms qui leur frappent désagréablement l'oreille, à de brusques mouvement de doigts, en un mot, à tout ce qui les prend au dépourvu et qu'une vague alarme leur fait éviter.

L'injure a pour but de faire du mal à quelqu'un. Or la sagesse ne laisse point place au mal. Il n'est de mal pour elle que la honte, et celle-ci n'a point accès où habitent déjà l'honneur et la vertu : l'injure n'arrive donc point jusqu'au sage. Car si elle est la souffrance d'un mal, dès que le sage n'en souffre aucun, une injure ne peut le regarder. Toute injure ôte quelque chose à celui qu'elle attaque, et on ne la reçoit jamais sans quelque détriment ou de sa dignité, ou de sa personne ou de ses biens extérieurs. Or le sage ne peut rien perdre : il a tout placé en lui, il ne confie rien à la fortune, il a ses biens sur une solide base, il est riche de sa vertu qui n'a pas besoin des dons du hasard. La fortune n'enlève rien qu'elle ne l'ait donné : n'ayant pas donné la vertu, comment la ravirait-elle? La vertu est chose libre, inviolable, que rien n'émeut, que rien n'ébranle, tellement endurcie aux coups du sort qu'elle ne fléchit même pas, loin de pouvoir y succomber. En face des appareils les plus terribles son œil est fixe, intrépide : son visage ne change nullement, qu'elle ait en perspective de dures épreuves ou des succès. Le sage donc ne perd rien dont la disparition doive lui être sensible. Il n'a en effet d'autre possession que la vertu, dont on ne le chassera jamais : de tout le reste, il n'use qu'à titre précaire. Or qui est touché de perdre ce qui n'est pas à lui? Que si l'injure ne peut en rien préjudicier aux biens propres du sage, parce que la vertu les couvre de sa sauve-garde, concluons qu'on ne peut lui faire injure. Démétrius, surnommé Poliorcète, ayant pris Mégare, demandait au philosophe Stilpon s'il n'avait rien perdu : « Rien, répondit celui-ci, car tous mes biens sont avec moi. » Et cependant, son patrimoine avait fait partie du butin, ses filles étaient captives, sa ville natale était au pouvoir de l'étranger. Stilpon lui ravit ainsi sa victoire, et, au sein d'une patrie esclave, il témoigna qu'il n'était

pas vaincu, qu'il n'éprouvait même pas de dommage. Il avait donc avec lui la vraie richesse, sur laquelle on ne met pas la main. Quant aux choses qu'on pillait et qu'on emportait sous ses yeux, il ne les jugeait pas siennes, mais accidentelles, et sujettes aux caprices de la fortune : aussi n'avait-il pas pour elles l'affection d'un maître. Car enfin tout ce qui arrive du dehors n'offre qu'une possession fragile et incertaine. Voyez maintenant si un voleur, un calomniateur, un voisin puissant ou quelque riche étaient capables de faire injure à cet homme que la guerre, et cet ennemi qui professait l'art sublime de forcer des remparts, n'avait pu dépouiller de rien. Au milieu des glaives tirés de toutes parts, et d'une soldatesque courant en tumulte à la rapine, au milieu des flammes, du sang, des horreurs d'une ville prise d'assaut, au milieu du fracas des temples croulant sur leurs dieux, un seul homme jouissait de la paix. Ne jugez donc pas téméraire la promesse que je vous ai faite, et dont je vous offrirai un garant, si vous y avez peu de foi. Vous avez peine en effet à supposer dans un mortel tant de fermeté, tant de grandeur d'âme : mais si lui-même s'avançait et vous tenait ce langage : « N'en doutez pas, chacun de nous, bien qu'il soit né homme, peut s'élever au-dessus des choses humaines, envisager sans pâlir les douleurs, les pertes, les tribulations, les blessures, les affreuses tempêtes qui grondent autour de lui : supporter les disgrâces paisiblement, et le bonheur avec modération, sans ployer sous les unes, ni se trop appuyer sur l'autre : se montrer égal et toujours le même dans les conjonctures les plus diverses, persuadé que rien n'est à lui, que lui seul, c'est-à-dire encore la plus noble partie de son être. Oui, me voici pour vous prouver que si par les ordres de ce preneur de villes, les remparts s'ébranlent sous le choc des béliers ; que si tout à coup les orgueilleuses tours s'affaissent sapées par les mines et les voies souterraines ; que si ses constructions montent au niveau des plus hautes citadelles, du moins il ne trouvera point de machines capables d'ébranler une âme bien affermie. Nu, je me suis arraché aux ruines de ma maison[1], et à la lueur d'un embrasement général, je me suis

[1] *Eripui me nudum è domo*, au lieu de *Erepsi me modò è ruinis domûs*.

enfui à travers les flammes, à travers le sang. Quel est le sort de mes filles ? Est-il plus affreux que le sort de tous ? Je l'ignore. Seul, chargé d'années, ne voyant rien que d'hostile autour de moi, j'affirme néanmoins que mes biens sont saufs et intacts : j'ai, je possède encore tout ce que je possédais. Ne va pas, ô Démétrius, me juger vaincu, et te croire vainqueur : c'est ta fortune qui a vaincu la mienne. Toutes ces choses périssables qui changent de maître, je ne sais où elles sont passées : quant à mon véritable avoir, il est et sera toujours avec moi. Ces autres riches ont perdu leurs patrimoines : les libertins leurs amours et les objets de leurs scandaleuses tendresses ; les intrigants, le sénat, le forum, et les lieux consacrés à l'exercice public de tous les vices. Les usuriers ont perdu ces registres où l'avarice, dans ses fausses joies, suppute d'imaginaires richesses. Et moi, j'emporte la mienne entière, sans que personne l'ait entamée. Adresse-toi donc à ceux qui pleurent, qui se lamentent, qui, pour sauver leur or, opposent leur corps nu aux glaives menaçants, et fuient l'ennemi la bourse pleine. »

Reconnaissez, cher Sérénus, que cet homme accompli, comblé des vertus humaines et divines, ne saurait rien perdre : ses trésors sont environnés de fermes et d'insurmontables remparts. Ne leur comparez ni les murs de Babylone, où Alexandre sut pénétrer ; ni ceux de Carthage ou de Numance, qu'un seul bras a pu conquérir ; ni le Capitole et sa citadelle. Ces lieux sont encore ouverts aux pas des ennemis[1]. Les murailles qui défendent le sage sont à l'épreuve de la flamme et de toute incursion : elles n'offrent point de brêche, elles sont hautes, imprenables, elles s'élèvent jusqu'aux Dieux.

N'allez pas dire, selon votre coutume, que notre sage, tel que je viens de le décrire, ne se trouve nulle part. Cet ornement de l'esprit humain n'est point une fiction, et nous ne faisons pas ici l'image exagérée d'une grandeur chimérique : mais nous prouvons qu'il existe, nous l'avons montré, et nous le montrerons. Il est rare peut-être, et ne se rencontre que de loin en loin sur la route des âges ; car les grands phénomènes, car tout ce qui ex-

[1] *Patent ista hostili vestigio*, au lieu de *Habent ista hostile vestigium.*

cède l'ordinaire et commune mesure, ne se produit pas fréquemment.

Personne ne peut donc nuire ou être utile à un sage : tels les êtres divins qui n'ont besoin d'aucun appui, qui ne sont point vulnérables. Car le sage est voisin des Dieux, il se tient presque sur leur ligne; à la mortalité près, il est Dieu lui-même. Il ne peut recevoir d'injure par aucun côté : je ne dis pas seulement de la part des hommes, comme vous le pourriez croire; mais même de la part de la fortune qui, toutes les fois qu'elle a lutté avec la vertu, n'est jamais sortie son égale. Si cette heure suprême au delà de laquelle ne peuvent plus rien les lois irritées et les menaces des plus cruels tyrans, et où l'empire de la fortune se brise, nous l'acceptons d'une âme égale et résignée : si nous savons que la mort n'est point un mal, et par conséquent, bien moins encore une injure, nous endurerons le reste avec beaucoup plus de fermeté. Le sage souffre donc tout, comme il souffre les rigueurs de l'hiver, l'intempérie du ciel, les chaleurs excessives, les maladies, et mille autres accidents fortuits.

Mais comme j'ai achevé la première moitié de ma tâche, passons à la seconde qui traite de l'offense. Le ressentiment de l'offense tient à un manque d'élévation dans l'âme que froisse un procédé, un mot peu honorable. Cet homme ne m'a pas reçu aujourd'hui, quoiqu'il en reçût d'autres. Quand je parlais, il tournait dédaigneusement la tête, ou il a ri tout haut : au lieu de m'offrir la place d'honneur, c'est la dernière qu'il m'a donnée : et autres griefs de cette force. Comment appeler ces misères, sinon plaintes d'un esprit blasé, dans lesquelles tombent presque toujours les gens trop sensibles et les heureux du siècle? Car l'homme que pressent des maux plus sérieux n'a pas le loisir de remarquer ces riens. Des âmes inoccupées, naturellement faibles et efféminées, que l'absence de tracasseries réelles rend plus irritables, voilà celles qui s'en émeuvent : et encore, la plupart du temps, tout naît d'une fausse interprétation. Il témoigne donc peu de prudence et de confiance en lui-même, celui qui s'affecte d'une offense. Il ne doute pas qu'on ne le méprise, et cette poignante idée ne vient point sans un certain abaissement de l'amour-pro-

pre qui se rapetisse et s'humilie. Mais le sage n'est méprisé de personne ; il connaît sa grandeur, et il se rend même cette justice, que personne n'est en droit de le mésestimer. Quant à ces piqûres dont nous parlons, il ne les sent même pas : et loin de s'armer contre elles de sa vertu accoutumée, de toute sa puissance de souffrir, il n'y prend même pas garde, ou bien ne fait qu'en rire.

En outre, comme la plupart des offenses partent d'hommes orgueilleux, insolents, et qui supportent mal la prospérité, le sage a pour repousser cette affection qui provient d'un orgueil malade, la plus belle de toutes les vertus, une âme saine et grande tout à la fois. Toutes ces petitesses passent devant ses yeux comme les fantômes d'un vain songe, comme des visions nocturnes, sans consistance, ni réalité. Les dispositions d'indulgence que nous avons vis-à-vis des enfants, le sage les a envers tous les hommes, enfants encore après leur jeunesse et sous leurs cheveux blancs. Car enfin, quels progrès ont faits ces hommes dont l'esprit est vicié, dont les erreurs n'ont fait que s'accroître, qui ne diffèrent des enfants que par la taille et l'extérieur ? Et pourquoi d'ailleurs croiriez-vous le sage incapable de cette fermeté d'âme, quand vous pouvez la trouver chez d'autres hommes dont les motifs sont si différents ? Jamais le médecin se met-il en colère contre un frénétique ? les imprécations du fiévreux auquel il défend l'eau froide, les prend-il en mauvaise part ? Le sage est pour tous les hommes dans la disposition où est le médecin pour ses malades dont il ne dédaigne pas de toucher les parties les plus déshonnêtes pour y appliquer le remède, ni d'examiner les déjections et les sécrétions, ni d'essuyer la fureur qui s'exhale en invectives. Le sage sait que tous ceux qui s'avancent parés de toges brillantes et avec un visage coloré, n'ont qu'un faux air de vigueur, un vernis de santé : il ne voit en eux que des malades, incapables de se maîtriser. Aussi, ne se fâche-t-il même pas si, dans les accès de leur mal, ils s'emportent trop indiscrètement contre celui qui veut les guérir : et la même droiture de sens qui lui inspire le mépris de leurs hommages, le rend insensible à tout ce qu'ils font de malhonnête. Comme il ne serait pas flatté des honneurs

que lui rendrait un mendiant, il ne regardera pas comme un affront, si un homme de la lie du peuple refusait de lui rendre son salut. Ainsi encore, qu'une foule de riches aient de lui une haute idée, il ne l'aura pas de lui-même, sachant qu'ils ne diffèrent en rien des mendiants, qu'ils sont même plus misérables : car les mendiants ont besoin de bien peu, et les riches de beaucoup (*De la Constance du sage,* du ch. III au ch. XIV, passim).

Chez l'homme de bien, la colère expire promptement (PUBLIUS SYRUS).

En quelque maison que vienne la clémence, elle y apportera le bonheur et le calme (*Id.*).

Il faut avoir pour les citoyens dignes de blâme la même indulgence que pour des membres malades (*Id.*).

La clémence de celui qui gouverne amène la honte et le regret d'avoir péché (*Id.*).

Le beau côté de la clémence est de corriger les fautes plus en les pardonnant qu'en les châtiant (*Id.*).

Cachez votre sévérité, et que votre clémence soit toujours prête (*Id.*).

LXX.

Colère.

Vous exigez de moi, Novatus, que je traite par écrit les moyens de guérir la colère : et ce n'est pas sans raison que vous me paraissez avoir craint particulièrement cette passion, de toutes la plus hideuse et la plus effrénée. Les autres, en effet, ont encore un reste de calme et de sang-froid : celle-ci est toute impétuosité; toute à l'élan de son irritation, pourvu qu'elle nuise à son ennemi : sans souci d'elle-même, se ruant sur les épées nues, et avide de vengeances qui appelleront un vengeur. Aussi quelques sages l'ont-ils définie une courte folie : car non moins impuissante à se maîtriser, elle oublie toute décence, méconnaît les nœuds les plus saints : opiniâtre, acharnée à son but, sourde aux conseils et à la raison, elle s'emporte pour de vains motifs, incapable de discerner le juste et le vrai, semblable enfin à ces ruines qui se brisent sur ce qu'elles écrasent. Pour vous convaincre que

l'homme dominé par la colère n'a plus sa raison, observez son attitude : de même que le délire a pour signes certains un visage audacieux et menaçant, un front rembruni, un air farouche, une démarche précipitée, des mains qui se crispent, un teint qui s'altère, une respiration fréquente et convulsive : tels sont aussi les signes de la colère. Les yeux s'enflamment, étincellent : le visage devient tout de feu, le sang pressé vers le cœur bout et s'élève avec violence, les lèvres tremblent, les dents se serrent, les cheveux se dressent et se hérissent, la respiration se fait jour avec peine et en sifflant, les articulations craquent et se tordent : on gémit, on rugit, les paroles entre-coupées s'embarrassent : à tout instant, les mains se frappent, les pieds trépignent, tout le corps est agité, tout l'être exhale la menace : hideux et repoussant spectacle de l'homme qui gonfle et décompose son visage. On ne sait vraiment si un tel vice est plus odieux que difforme. Les autres passions peuvent se cacher, se nourrir en secret ; la colère se fait jour et perce à travers la physionomie : plus elle est forte, plus elle éclate à découvert.

Si maintenant vous voulez considérer ses effets destructeurs, jamais fléau ne coûte plus à l'humanité. Meurtres, empoisonnements, turpitudes réciproques des deux parties adverses, villes saccagées, nations entières anéanties, leurs chefs vendus à l'encan, la torche incendiaire portée dans les maisons, des incendies dont les flammes ennemies ne se bornent pas à l'enceinte d'une ville, mais éclairent au loin d'immenses étendues de pays ; voilà ses œuvres. Voyez ces fondements à peine reconnaissables de cités jadis fameuses : c'est la colère qui les a renversés. Voyez ces solitudes désolées, et, sur des espaces immenses, vides de toute habitation : c'est la colère qui les a faites. Contemplez tous ces grands personnages, transmis à notre souvenir comme exemples d'un fatal destin : la colère frappe l'un dans son lit, la colère égorge l'autre sur le siége inviolable du banquet : elle immole un magistrat en plein forum et devant les tables de la loi, force un père à livrer son sang au poignard d'un fils parricide, un roi à présenter la gorge au fer d'un esclave (*De la Colère*, liv. I, ch. I et II).

Si la colère était un bien, elle serait l'apanage de l'élite des hommes. Cependant, les esprits les plus irascibles sont les enfants, les vieillards, les malades : et tout être faible est naturellement querelleur (*Id.*, liv. I., ch. XIII).

La colère est le soulèvement d'une âme qui marche à la vengeance volontairement et avec réflexion (*Id.*, liv. II, ch. III).

Il est aussi impossible d'être à la fois irascible et sage, que malade et bien portant (*Id.*, liv. II, ch. XII).

Phyrrus, ce fameux maître d'exercices gymnastiques recommandait toujours, dit-on, à ses élèves, de ne point s'irriter. La colère, en effet, trouble tous les calculs de l'art, préoccupée qu'elle est de frapper et non de parer les coups. Ainsi souvent, quand la raison conseille la patience, la colère demande la vengeance : on aurait pu en être quitte pour la première injure, on se précipite de soi-même dans de plus grands maux. Un seul mot blessant coûta parfois l'exil à qui ne sut pas l'endurer : pour n'avoir pas voulu dévorer en silence une insulte légère, on s'est vu écrasé sous d'affreuses catastrophes, et pour s'être révolté d'une légère restriction à la plus pleine liberté on s'est attiré le joug le plus accablant (*Id.*, liv. II, ch. XIV).

A mon avis, il y a deux moyens pour empêcher de tomber dans la colère, et pour en prévenir les écarts. Dans le gouvernement du corps humain, des prescriptions sont propres au maintien de la santé, et d'autres à son rétablissement : de même, pour triompher de la colère, devrons-nous employer tel traitement pour la repousser, et tel autre pour la calmer (*Id.*, liv. II, ch. XVIII).

Une règle à s'imposer est de ne pas entrer en fureur pour les plus frivoles et les plus misérables sujets. Mon esclave est peu alerte : mon eau à boire trop chaude ; mon lit mal arrangé ; ma table négligemment dressée. S'irriter de si peu est folie : comme c'est preuve de malaise et de faible santé que de frisonner au plus léger souffle : comme c'est avoir les yeux malades que d'être éblouis par une étoffe d'une blancheur éclatante : comme c'est être énervé de mollesse que de souffrir à voir travailler les autres. Le sybarite Myndiride, apercevant, dit-on, un homme qui en creusant la terre, levait sa pioche un peu haut, témoigna que cela

le fatiguait et il lui défendit de continuer à travailler en sa présence. Le même se plaignit souvent d'avoir eu l'épiderme meurtri pour s'être couché sur des feuilles de roses repliées. Quand les voluptés ont empoisonné à la fois l'âme et le corps, toutes choses semblent insupportables, non à cause de leur dureté, mais à cause de notre mollesse. Y a-t-il, en effet, de quoi entrer dans des accès de rage pour la toux ou l'éternument d'un valet, pour une mouche qu'il n'aura pas su chasser, pour un chien qui se trouve dans notre chemin, pour une clef tombée par mégarde de la main d'un esclave? Souffrira-t-il patiemment les invectives de ses égaux, les diatribes du forum ou du sénat celui dont l'oreille est déchirée par le frottement d'un siége traîné sur le parquet? Endurera-t-il la faim, la soif, une campagne sous un ciel ardent celui qui s'emporte contre un valet, parce qu'il fait mal le vin à la neige? Aussi rien ne nourrit plus l'irascibilité que la mollesse (*Id.*, liv. II, ch. XXV et XXVI).

Rien sans doute n'est plus efficace que de considérer d'abord la difformité de la colère, et ensuite ses périls. Nulle passion n'offre des symptômes plus orageux ; elle enlaidit les plus belles figures, et donne un air farouche aux physionomies les plus calmes. L'homme irrité abjure toute dignité. Sa toge était-elle arrangée convenablement autour de son corps, il y portera le désordre et laissera là tout soin de sa tenue. Ses cheveux que la nature ou l'art faisaient flotter d'une manière élégante, se soulèvent à l'instar de son âme ; ses veines se gonflent, sa poitrine s'agite sous de fréquents soupirs, les cris de rage qu'il pousse avec effort distendent les muscles de son cou. Alors, ses membres frémissent, ses mains tremblent, tout son corps est en convulsion. Que pensez-vous de l'état intérieur d'une âme qui, au dehors, s'annonce par des traits si hideux? Combien, au fond de la poitrine, ses traits ne sont-ils pas plus horribles, sa respiration plus entrecoupée, ses transports plus violents, capables, s'ils n'éclatent, de détruire tout l'homme? Il y a des gens, dit Sextius, qui se sont bien trouvés d'avoir, dans la colère, jeté les yeux sur un miroir. Effrayés d'une si complète métamorphose, et placés pour ainsi dire en face d'eux-mêmes, ils n'ont pu se reconnaître. Com-

bien toutefois ce miroir était impuissant à rendre leur difformité réelle ! Si l'âme pouvait se manifester et se réfléchir à la surface de quelque métal, son aspect nous confondrait : nous la verrions noire, remplie de taches, écumante, contrefaite, gonflée : si même à travers les os, les chairs et tant d'autres obstacles, elle a tant de laideur, que serait-ce si elle se montrait à nu ? Je crois bien que les miroirs n'ont guéri personne de la colère. Pourquoi donc? c'est qu'en s'approchant du miroir pour se changer, on n'était déjà plus le même. Il est vrai que pour les gens en colère, il n'y a pas de plus grande beauté qu'un visage horrible et effroyable : et ce qu'ils sont, ils veulent même le paraître. Il vaut mieux songer à combien de personnes la colère par elle-même a été fatale. Les uns, au fort de la crise, se sont rompu des veines ; les éclats de voix surhumains des autres ont été suivis de crachements de sang : la bile chassée impétueusement du foie vers les yeux en a aveuglé d'autres ; et des malades sont retombés plus bas que jamais : il n'y a pas de route qui conduise plus promptement à la folie. Aussi, chez bien des gens la démence de la colère s'est-elle perpétuée ; et la raison qu'ils avaient voulu perdre, ils ne l'ont plus retrouvée. Tel fut Ajax, poussé au suicide par la folie, et à la folie par la colère. On souhaite, dans ses imprécations, la mort de ses enfants, sa propre ruine, la chute de sa maison, et on soutient après qu'on n'est pas en colère, comme un fou qui prétend ne pas extravaguer. On n'agit que par violence, on est prêt à vous frapper du glaive ou à le tourner contre soi-même. Car le mal qui possède les hommes en colère est le plus acharné de tous les maux, comme il est le pire de tous les vices. Les autres vices, en effet, n'entrent dans l'âme que par degrés : celui-ci l'envahit dès l'abord et tout entière ; il finit par se soumettre toutes les autres passions, et fait taire même l'amour le plus ardent. Aussi a-t-on vu des furieux percer le sein de ceux qui leur étaient le plus chers, et expirer dans les bras de ceux qu'ils avaient tué. La colère foule aux pieds l'avarice, la plus opiniâtre et la moins flexible de toutes les passions : elle l'a forcée de dissiper ses trésors et de transformer en bûcher sa demeure et tout ce qu'elle renferme. Mais quoi ? l'ambitieux lui-même n'a-t-il pas répudié,

foulé aux pieds des insignes qui furent ses idoles, des honneurs qui s'offraient à lui? Il n'y a pas de passion qui ne soit subordonnée à la colère (*De la Colère*, liv. II, ch. XXXV-XXXVI).

De même qu'une robuste constitution et l'observation du meilleur régime ne peuvent rien contre la peste (car elle attaque indistinctement forts ou faibles); ainsi les âmes les plus paisibles et les plus posées sont aussi sujettes à la colère, que les plus bouillantes : mais elle est d'autant plus honteuse dans les premières, qu'elle y trouve plus à changer. Or, comme notre devoir est d'abord de l'éviter, puis de la réprimer, et enfin d'en guérir les autres, j'enseignerai successivement à ne pas tomber sous son influence, à s'en dégager, à retenir celui qu'elle entraîne, à l'apaiser et à le ramener à la raison. Nous nous préserverons de la colère, si de temps en temps nous nous représentons tous les vices qu'elle renferme, et si nous l'apprécions à sa juste valeur. Nous devons lui faire son procès au dedans de nous-mêmes et la condamner, chercher avec attention, et mettre à nu ses iniques penchants; enfin la comparer aux pires de tous, si nous voulons avoir sa vraie mesure. L'avarice acquiert et entasse des biens dont un héritier plus sage saura jouir; la colère abîme tout, et il n'est guère de gens à qui elle n'ait coûté cher. Un maître emporté réduit ses esclaves, les uns à prendre la fuite, et les autres à se tuer : or combien plus ne perd-il pas, en se mettant en colère, que ne valait l'objet pour lequel il s'y mettait? Par la colère, on voit un père en deuil de son fils, un époux en divorce avec sa femme, un magistrat en exécration, un candidat repoussé. La colère est pire même que la débauche : celle-ci jouit de ses propres plaisirs, celle-là des souffrances d'autrui. Elle va plus loin que la maligne envie. Rien de plus terrible que les inimitiés; elles sont le fruit de la colère. Rien de plus funeste que la guerre; c'est l'explosion de la colère des grands. Mais il y a plus; même en la séparant de sa suite immédiate, inévitable, des embûches, des éternels soucis qu'enfantent des luttes mutuelles, la colère se punit elle-même, quand elle se venge. Elle vicie la nature humaine : celle-ci exhorte à l'amour, la colère pousse à la haine. L'une ordonne d'être utile, l'autre commande de nuire. Ajoutez que la

colère naissant d'une estime excessive de soi-même, cela lui donne un air de noblesse ; mais au fond, c'est la plus basse et la plus vile des passions : car se juger méprisé par un autre, c'est se reconnaître inférieur à lui (*De la Colère*, liv. III, ch. v).

Toutes les fois qu'une discussion menace d'être longue et opiniâtre, sachons d'abord nous modérer, avant qu'elle ait acquis des forces. La lutte nourrit la lutte : une fois engagée, elle nous pousse plus en avant. Il est plus facile de s'abstenir du combat que de s'en retirer (*Id.*, liv. III, ch. VIII).

Un vieux proverbe dit : Gens fatigués sont querelleurs. Or on peut l'étendre à tous ceux que tourmente la soif, la faim ou tout autre besoin. De même que les plaies sont sensibles au moindre contact, et même à la longue à la seule idée qu'on les touche : de même une âme déjà affectée s'offense de la moindre chose : un salut, une lettre, un discours, une simple question suffit pour mettre des gens en querelle. On ne touche jamais une plaie sans provoquer une plainte. Où naît la passion, les maladies ont leurs pronostics ; et de même que les pluies et les tempêtes s'annoncent par des signes précurseurs, ainsi y a-t-il des symptômes de la colère, de l'amour, et de toutes ces tourmentes qui assaillent nos âmes. Les personnes sujettes au mal caduc, pressentent l'approche de leurs accès, quand la chaleur se retire des extrémités, quand leur vue se trouble, et que leurs nerfs se contractent. Aussi, tâchent-ils de prévenir l'attaque par les préservatifs ordinaires ; ou si les remèdes sont impuissants, ils fuient le monde et vont tomber sans témoins. Il est donc important de connaître son mal, de l'attaquer, avant qu'il s'étende au loin. Cherchons quelle est en nous la fibre la plus irritable. Tel est plus sensible aux injures, et tel aux mauvais traitements. Celui-ci veut qu'on tienne compte de sa noblesse, et celui-là de sa beauté. L'un veut passer pour un homme de goût, l'autre pour un savant. Celui-ci ne peut souffrir l'orgueil, celui-là la contradiction. Celui-ci trouve un esclave indigne de sa colère ; celui-là, tyran cruel à la maison, hors de chez lui est la dou ceur même. L'un, si on le sollicite, y voit de l'envie : qu'on ne demande rien à l'autre, il se croit méprisé. En un mot, nous ne sommes pas tous vulnérables par le même point (*Id.*, liv. III, ch. x).

Il n'est pas bon de tout voir, de tout entendre. Nombre d'injures doivent passer inaperçues devant nous : les ignorer, c'est ne point les avoir reçues. Voulez-vous ne pas vous mettre en colère ? ne soyez pas trop curieux. Celui qui s'enquiert de tout ce qui s'est dit sur son compte, qui va exhumant les propos les plus secrets de l'envie, trouble lui-même son repos. Que de choses que l'interprétation est parvenue à faire paraître comme injures ! Aussi faut-il patienter pour les unes, se moquer des autres, ou bien pardonner. Il y a mille moyens de contenir la colère : le plus fréquent à employer c'est de tourner la chose en badinage et en plaisanterie. Socrate, ayant reçu un soufflet, se contenta, dit-on, de remarquer qu'il était fâcheux d'ignorer quand on devait sortir avec un casque. Ce qui importe, ce n'est pas la manière dont l'injure a été faite, mais la manière dont on l'a reçue. On rapporte qu'un convive dans l'ivresse s'était longuement répandu en reproches contre la cruauté de Pisistrate, tyran d'Athènes : il ne manquait pas de gens qui voulaient prendre fait et cause pour le prince, mais lui se laissa paisiblement outrager, et répondit aux instigateurs : « Je ne lui en veux pas plus qu'à un homme qui se jetterait sur moi les yeux bandés. » La plupart des hommes se créent des sujets de plaintes sur de faux soupçons ou sur des torts légers qu'ils exagèrent.

Mettons-nous à la place de celui contre qui nous sommes irrités : c'est un amour-propre injuste qui nous met en colère, et nous refusons de souffrir ce que nous voudrions faire nous-mêmes. On n'attend pas pour éclater : et néanmoins le plus grand remède à la colère, c'est le délai qui laisse au premier feu le temps de se ralentir, aux ténèbres de l'âme celui de se dissiper ou de s'éclaircir. Ces prétendues injures qui vous emportaient, il suffit, je ne dis pas d'un jour mais d'une heure pour les adoucir, ou même pour les faire totalement disparaître. Platon, irrité contre un de ses esclaves, ne put gagner sur lui de différer sa vengeance : mais il ordonna au coupable de se dépouiller sur-le-champ de sa tunique et de tendre les épaules aux coups dont il allait le frapper lui-même. S'étant aperçu qu'il était en colère, il resta immobile, le bras toujours levé dans l'attitude d'un homme

prêt à frapper. Interrogé ensuite par un de ses amis qui était survenu, sur ce qu'il faisait : « Je punis, dit-il, un homme en colère. » Comme stupéfait, il gardait toujours cette contenance menaçante, si peu digne d'un sage. Il avait oublié son esclave, parce qu'il en avait trouvé un autre qu'il fallait plutôt châtier. Aussi, il s'enleva tout pouvoir de ce genre sur ceux de sa maison ; et un jour qu'une faute l'avait beaucoup ému : « Speusippe, dit-il, châtiez ce méchant petit esclave, car je suis en colère. » Il ne frappa donc pas cet esclave pour la raison qui aurait précisément porté un autre à le faire. Je ne suis plus à moi, pensa-t-il, j'irais trop loin. J'y mettrais de la passion : ne laissons pas cet esclave à la merci d'un homme qui ne se maîtrise plus. Voudrait-on confier la vengeance à des mains irritées, quand Platon lui-même s'en est interdit l'exercice ? Ne vous permettez rien, quand vous êtes en colère. Pourquoi ? parce que vous voulez que tout vous soit permis. Luttez contre vous-même. Si vous ne pouvez la vaincre, vous êtes à demi vaincu par elle ; si elle se cache, si elle ne se fait pas jour encore, étouffons ses premiers symptômes, et tenons-la, autant qu'il se peut, renfermée et au secret. Qu'elle soit repoussée jusqu'au fond de notre âme, qu'elle soit maîtrisée, et non maîtresse. Bien plus : que ses avant-coureurs deviennent chez nous des indices du contraire. Que notre visage paraisse plus serein, notre voix plus douce, notre allure moins brusque, et qu'insensiblement sur ces dehors se modifie l'intérieur de l'homme. Chez Socrate c'était signe de colère de baisser la voix, de moins parler : on reconnaissait alors qu'il se livrait à lui-même un combat secret. Aussi, ses amis le prenaient-ils sur le fait, et lui en faisaient des reproches : mais quoique l'émotion eût été imperceptible, ces reproches n'avaient rien de déplaisant pour lui. Ne devait-il pas s'applaudir de ce que tous s'apercevaient de sa colère, sans que personne en ressentît les effets (*Id.*, livre III, ch. XI, XII et XIII).

Après avoir cité quelques actes d'insigne cruauté que la colère avait fait faire non-seulement à des barbares, mais même à des rois Grecs, Sénèque conclut ainsi :

Plût aux Dieux que ces exemples fussent restés chez les nations

étrangères, et que leur cruauté n'eût point passé dans nos mœurs avec tant d'autres vices d'emprunt, avec la barbarie des supplices et des vengeances ! Ce M. Marius, à qui le peuple avait élevé des statues dans tous les carrefours, et en l'honneur de qui il adressait des supplications aux Dieux avec du vin et de l'encens, eut les cuisses rompues, les yeux arrachés, les mains coupées par ordre de Sylla. Et comme s'il eût pu subir autant de morts que de tortures, on déchira lentement et en détail chaque partie de son corps. Marius méritait sans doute de souffrir ces tourments ; Sylla de les ordonner ; Catilina d'y prêter ses mains. Mais qu'avait la république pour recevoir à la fois dans son sein l'épée de son ennemi et celle de son vengeur ?

Plus loin, après avoir raconté les barbaries de Caius César, Sénèque continue :

Mais ce n'est pas la cruauté d'un Caligula, ce sont les maux de la colère que je me suis proposé de décrire, de la colère qui ne s'attaque pas seulement à tel ou tel homme, mais qui mutile des nations entières, frappe des cités et jusqu'à des fleuves qui ne peuvent sentir la douleur. Un roi de Perse fait couper le nez à tous les habitants d'une contrée en Syrie. Appelez-vous indulgence, de ce qu'il ne leur a pas fait trancher la tête ? C'est un supplice d'espèce nouvelle dont le tyran s'est amusé. Quelque chose de pareil menaçait ces peuples d'Ethiopie que leur longévité a fait surnommer Macrobiens. Cambyse frémissait de rage de ce qu'ils n'avaient pas tendu humblement les mains à la servitude, et de ce qu'ils avaient répondu à ses envoyés avec une liberté que les rois appellent insolence. Aussitôt, sans nulle provision de bouche, sans avoir fait reconnaître les chemins, il traînait après lui, à travers des déserts arides et impraticables, tout le matériel d'une armée. Dès la première marche, plus de vivres, nulle ressource dans ces contrées stériles, incultes qui ne connaissaient pas de vestiges humains. On apaisa d'abord la faim avec les feuilles les plus tendres et les bourgeons des arbres : puis on mangea du cuir ramolli au feu, et tout ce que la nécessité convertit en aliments. Enfin, au milieu des sables, les racines aussi, puis les herbes venant à manquer, et les troupes ne voyant devant elles qu'une so-

litude dépourvue de tout être vivant, il fallut se décimer, et l'on eut une pâture plus horrible que la faim même. La colère poussait encore le despote en avant bien qu'une partie de son armée fût perdue, une partie mangée, tant qu'à la fin, craignant d'être à son tour appelé à subir les chances du sort, il donna le signal de la retraite. Et cependant, on réservait pour lui des oiseaux succulents, et des chameaux portaient l'attirail de ses cuisines, tandis que ses soldats demandaient au sort à qui appartiendrait une mort misérable, ou une existence pire encore. Cambyse déploya sa colère contre une nation inconnue, innocente, mais qui toutefois pouvait sentir ses coups : mais Cyrus s'emporta contre un fleuve. Comme il allait assiéger Babylone et qu'il courait à la guerre où l'occasion est toujours décisive, il tenta de passer le Cynde, alors fortement débordé, entreprise à peine sûre quand le fleuve a souffert les chaleurs de l'été, et que ses eaux sont au plus bas. Un des chevaux qui d'ordinaire traînaient le char du prince, fut emporté par le courant, ce qui indigna vivement Cyrus. Il jura donc de réduire ce fleuve, assez hardi pour refuser le passage à un roi, au point que des femmes même pussent le traverser et s'y promener à pied. Il transporta là tout son appareil de guerre, et persista dans son œuvre, jusqu'à ce que, partagé en 180 canaux, divisés eux-mêmes en 360 ruisseaux, le fleuve, à force de saignées, laissât son lit entièrement à sec. De là, une perte de temps, l'ardeur du soldat consumée en un travail stérile, et l'occasion de surprendre Babylone manquée, pour faire, contre un fleuve, une guerre qu'on avait déclarée à l'ennemi (*De la Colère*, liv. III, ch. XVIII, XX et XXI).

Nous absoudrons souvent, si nous commençons à juger avant de nous fâcher. Mais non, c'est le premier élan que nous suivons : nous avons beau plus tard reconnaître la puérilité de notre emportement, nous y persistons pour ne pas paraître avoir pris feu sans cause; et, pour comble d'iniquité, plus la colère a tort, plus nous nous opiniâtrons : nous la gardons, nous l'attisons encore, comme si l'excès de la colère était la preuve de sa justice. Ce que vous voyez dans les animaux, vous le saisissez aussi dans l'homme : un fantôme, un rien nous bouleverse. La

couleur rouge irrite le taureau : une ombre met l'aspic en fureur : un linge blanc qu'on agite éveille la rage des lions et des ours. Tous les animaux, naturellement farouches et irritables, s'épouvantent pour la moindre chose. C'est ce qui arrive aux esprits mobiles et peu éclairés : ils se frappent de ce qui n'est qu'imaginaire. Certains même vont jusqu'à taxer d'injures de modiques bienfaits, qui deviennent pour eux le levain des plus fréquentes ou du moins des plus âpres inimitiés. Oui, nous en voulons aux êtres que nous chérissons le plus pour avoir reçu d'eux moins que nous n'espérions, moins que d'autres n'en ont reçu : deux motifs qu'il est bien facile de détruire. Un homme a plus fait pour un autre? Jouissons donc, sans faire de comparaison, de ce qu'il a fait pour nous. Il ne sera jamais heureux celui que tourmente la vue d'un plus heureux que lui. J'ai moins que je n'espérais? mais peut-être ai-je plus espéré que je ne devais. Personne n'est content de son lot, quand il jette les yeux sur celui des autres. De là contre les Dieux notre colère, fondée sur ce que quelqu'un nous devance; et nous oublions quelle foule nous avons derrière nous pour nous porter envie. Telle est l'importune avidité des hommes : on a beau leur donner beaucoup, on leur fait tort de tout ce qu'on pouvait leur donner au delà (*De la Colère,* livre III, ch. XXIX, XXX, XXXI).

Voyons comment on pourrait apaiser la colère chez les autres : car nous ne voulons pas seulement être guéris, mais aussi pouvoir guérir les autres. Quant aux premiers transports, nous renoncerons à les calmer par nos discours; ils sont toujours sourds et aveugles : nous leur donnerons du temps : les remèdes ne servent que dans l'intervalle des accès. On ne touche pas à l'œil au fort de la fluxion; l'inflammation deviendrait plus intense, comme tout mal qu'on attaquerait au moment de la crise. Le repos est l'unique traitement des maladies qui commencent. A quoi sert votre remède, direz-vous, s'il n'apaise la colère que quand elle cesse d'elle-même? D'abord, il la fait cesser plus vite : ensuite, il prévient les rechutes : il trompe la violence qu'il n'ose adoucir; il lui dérobe tous les moyens de nuire : feint d'entrer dans ses ressentiments, se donne pour auxiliaire, pour compagnon

de ses douleurs, afin d'avoir plus de crédit dans ses conseils : invente mille causes de retard, diffère la vengeance présente sous prétexte de la vouloir plus forte, cherche, en un mot, par toutes les voies quelque relâche à sa fureur. Si sa véhémence est trop grande, on la fera reculer devant la honte ou la crainte : si elle n'est pas très-vive, on lui fera diversion par des discours agréables ou par des nouveautés ; et la curiosité la détournera de son objet. Un médecin, dit-on, ayant à guérir la fille d'un roi, et ne le pouvant sans employer le fer, glissa une lancette sous l'éponge dont il pressait légèrement la mamelle gonflée. La jeune fille se serait refusée à l'incision, s'il n'en eût masqué les approches : la douleur était la même : mais imprévue, elle fut mieux supportée. Il est des malades qu'on ne guérit qu'en les trompant. Vous direz à l'un : « Prenez garde que votre courroux ne fasse jouir vos ennemis. » A l'autre : « Ce renom de magnanimité, de force d'âme que presque tous vous donnent, vous risquez de le perdre : Je partage, certes, votre indignation ; elle ne saurait aller trop loin, mais attendez l'occasion, et vous pourrez vous venger. Concentrez cette injure en vous-même : et quand vous le pourrez, vous la rendrez avec usure. « Gourmander un homme en colère, et le heurter de front, c'est l'exaspérer (*Id.*, livre III, ch. XXXIX et XL).

La colère d'un homme de bien est la plus terrible de toute (PUBLIUS SYRUS).

L'homme sort de son propre corps quand il entre en colère (*Id.*).

Evitez un moment un homme irrité, longtemps un ennemi (*Id.*).

Celui qui se rend maître de la colère, triomphe du plus grand des ennemis (*Id.*).

Un homme en colère regarde le crime même comme chose légitime (*Id.*).

Expliquer un propos méchant, c'est le rendre plus nuisible (*Id.*).

Il ne convient qu'à la femme d'être en fureur au moment de la colère (*Id.*).

Rien de calme et de pur ne sort d'une source troublée (*Id.*).

Le souvenir des bienfaits est faible ; tenace est celui des injures.

Quand on se met en colère, c'est soi-même que l'on punit en punissant les autres (*Id.*).

La patience trop souvent lassée devient fureur (*Id.*).

La bonté disparaît lorsque vous l'irritez par l'injustice (*Id.*).

Hélas ! qu'il est difficile d'être blessé par celui de qui vous ne pouvez vous plaindre (*Id.*) !

LXXI.

Modestie.

N'allez pas, je vous en préviens, à l'exemple de certains philosophes moins curieux de faire du progrès que du bruit, affecter dans votre extérieur ou votre genre de vie, des singularités qui vous fassent remarquer. Des dehors austères, une chevelure en désordre, une barbe négligée, une aversion déclarée pour toute argenterie, un lit étendu sur la terre, et mille autres voies détournées qui tendent indirectement à la considération, vous devez vous les interdire. Le nom de philosophe est déjà assez odieux par lui-même, si modestement qu'on le porte. Que sera-ce, si nous cherchons à nous soustraire à l'usage ? Différents du peuple à l'intérieur, par l'extérieur nous pouvons lui ressembler. Point de robe éclatante pas plus que de robe malpropre. Cherchons à vivre, non pas autrement, mais mieux que le vulgaire. Sans quoi, nous rebutons, nous éloignons de nous ceux que nous voulons réformer (*Lettre* 5).

Le premier devoir du sage, et son caractère distinctif, c'est de mettre ses actions en harmonie avec son langage, c'est de se maintenir partout et toujours d'accord avec lui-même. Qui pourra y parvenir ? Un bien petit nombre, sans doute, mais enfin quelques-uns. La chose est difficile, et je ne dis pas que le sage ira toujours du même pas : mais il suivra le même chemin. Examinez donc s'il n'y a pas contradiction entre votre demeure et vos vêtements ; si, libéral envers vous-même, vous n'êtes pas avare pour ce qui vous entoure ; si, frugal dans vos repas, vous n'êtes

pas somptueux dans vos constructions. Une fois pour toutes, adoptez une règle de conduite, et soumettez-y toute votre vie. Quelques-uns se contraignent au dedans et au dehors, ils se mettent à l'aise et ne gardent plus de mesure. Ce contraste est un vice et le signe d'une âme chancelante, qui ne sait pas encore soutenir son zèle (*Lettre* 20).

Continuez comme vous avez commencé, et maintenez-vous dans ces habitudes de vie, paisiblement et sans mollesse. J'aime mieux être mal que d'être mollement. Car peu à peu l'âme s'amollit et prend le pli de l'oisiveté et de la paresse dans laquelle elle s'est endormie (*Lettre* 82).

Que le sage ne déclame point contre les autres, ne s'élève point hautement contre les usages reçus, et ne se donne point l'air de condamner tout ce qu'il ne fait pas. La sagesse peut aller sans faste, sans offusquer les gens (*Lettre* 103).

Quelquefois il est bon d'oublier même ce que vous êtes (Publius Syrus).

Ne demandez rien de ce que vous voulez refuser (*Id.*).

LXXII.

Modération de la langue.

Les disciples de Pythagore devaient se taire pendant cinq ans. (*Lettre* 52).

Le langage est l'image de l'âme : tel homme, tel discours (Publius Syrus).

On est malheureux d'être forcé de taire ce qu'on brûle de dire (*Id.*).

Tenez toujours un juste milieu entre parler et vous taire. Toutefois, appliquez-vous surtout à écouter plus volontiers qu'à parler. Qui ne sait se taire, ne sait parler (*Id.*).

Ne dites point de paroles déshonnêtes : car insensiblement la honte des actions s'en va par les paroles. Notre parole fera du bien si au contraire nous ne parlons qu'avec décence (*Id.*).

Ne dites à personne ce que vous voulez garder secret. Comment pourrez-vous exiger d'un autre le silence, si vous ne le gardez vous-même (*Id.*)?

LXXIII.

Récréation.

Pour tout le monde il est utile de se détendre de temps en temps l'esprit. Car le repos ranime la vigueur, et la tristesse qu'engendre la continuité opiniâtre d'une étude quelconque, se dissipe dans la joie d'un moment de loisir. L'utilité de la récréation ne se montre jamais mieux que chez Porcius Caton. Lorsqu'une contention d'esprit assidue et sans relâche l'avait pour ainsi dire brisé, il sentait d'ordinaire lui-même la lassitude de son âme : lassitude aussi grande que celle du corps, mais qui est plus cachée (Prologue du livre des *Déclamations*).

Rien n'est agréable que par le charme de la variété (Publius Syrus).

LXXIV.

Honte et pudeur.

Faites toutes vos actions, comme si quelqu'un vous observait. Sans doute, il est utile de s'imposer un gardien, d'avoir un modèle à suivre, un témoin de ses plus secrètes pensées. La solitude est conseillère de tout mal. Quand vous serez assez avancé pour savoir vous respecter vous-même, vous pourrez congédier votre précepteur : jusque-là, couvrez-vous de l'autorité d'autrui. Prenez ou Caton, ou Scipion, ou Lælius, ou tout autre dont l'aspect fait rentrer le méchant même dans le devoir (*Lettre* 25).

Il est humain de pardonner à qui reçoit le pardon en rougissant (Publius Syrus).

La honte ôte les forces à une âme droite, l'audace les affermit dans une âme dépravée (*Id.*).

L'humble aveu d'une faute est bien près de l'innocence (*Id.*).

LXXV.

Soin du corps et des vêtements.

Quel a été le but de la nature, quand, après avoir créé les corps réels, elle a voulu que nous en vissions encore les simulacres?

Pourquoi a-t-elle préparé des matières aptes à recevoir des images? Ce n'était pas certes pour que l'homme s'épilât, se rasât, se lissât la figure devant un miroir : non, jamais la nature n'a songé à favoriser la mollesse. Mais d'abord, comme nos yeux trop faibles pour soutenir l'aspect du soleil, en auraient ignoré la forme, elle a, pour nous le montrer, amorti son éclat. En effet, quoiqu'il soit possible de soutenir la vue du soleil à son lever ou à son coucher, toutefois nous ne connaîtrions pas sa vraie forme et sa couleur réelle (le blanc éblouissant et non le rouge vif), si son image ne nous eût été représentée dans quelque fluide qui le rendît plus uni et plus facile à observer. De plus, nous ne pourrions apercevoir cette rencontre de deux astres qui interrompt la durée du jour, nous ne pourrions la concevoir, si nous ne voyions plus commodément sur la terre l'image du soleil et de la lune. Les miroirs furent inventés pour que l'homme se vît lui-même. De là plusieurs avantages : d'abord la connaissance de sa personne, puis quelquefois d'utiles conseils. Vous êtes beau, évitez ce qui déshonore ; vous êtes laid, compensez à force de vertu ce qui vous manque en beauté. Vous êtes jeune, que cette fleur de l'âge vous rappelle que c'est le temps des études sérieuses et des études énergiques ; vieux, vous êtes averti qu'il faut laisser de côté tout ce qui ne sied pas aux cheveux blancs et songer à la mort. Voilà pourquoi la nature nous a accordé la faculté de nous voir. Le cristal d'une fontaine, la surface polie d'une pierre, offrent à chacun son portrait. « Naguère, au bord du rivage, je me suis vu, pendant que les vents étaient calmes et la mer immobile. » Quelle pensez-vous que fût la toilette, lorsqu'on se parait devant de tels miroirs? Cet âge de simplicité qui se contentait des dons du hasard, ne détournait pas encore les bienfaits de la nature au profit du vice, et ne faisait pas servir ses inventions au luxe et à la débauche. Plus tard, quand le luxe régna dans Rome, des miroirs de la grandeur du corps entier furent ciselés en or et en argent, puis ornés de pierreries ; et le prix auquel une femme payait ces miroirs excéda la dot que jadis le trésor public assignait aux filles des généraux pauvres. Croyez-vous que les filles de Scipion, dont la dot fut une masse de cuivre, eussent des miroirs d'or?

Heureuse indigence qui leur mérita cette distinction ! Riches, elles n'eussent pas été dotées par le sénat. Quel que fût celui à qui le sénat servit ainsi de beau-père, il comprit, sans doute, que la dot qu'il avait reçue, n'était pas de nature à pouvoir être restituée. Aujourd'hui, le miroir donné à la jeune fille d'un affranchi coûte plus que toute la somme donnée à Scipion par le peuple romain. Peu à peu le luxe, excité par la richesse, a poussé l'insolence plus loin, et la corruption a fait d'immenses progrès. Des arts pervers ont introduit une telle confusion, que ce qu'on appelait l'attirail des femmes, fait partie du bagage de l'homme (*Questions naturelles*, liv. I, ch. XVII).

LXXVI.

Orgueil.

C'est le propre de l'orgueil d'attacher une grande importance à l'entrée et au seul contact du seuil de son palais, de vous croire honoré parce que vous êtes assis plus proche de sa porte, ou que vous êtes entré le premier dans l'intérieur de cette demeure, dans laquelle du reste on trouve nombre de portes où doivent s'arrêter ceux-là même qui sont admis dans la maison.

LXXVII.

Ambition.

De ceux qui ont des fonctions dans l'Etat, il n'en est aucun qui ne regarde plutôt ceux qui l'ont dépassé que ceux qu'il a laissés en arrière : et le plaisir qu'ils ressentent d'en voir beaucoup après eux, ne balance pas la peine qu'ils ont de voir quelqu'un avant eux. C'est le vice de toute ambition de ne pas regarder derrière elle. Du reste, l'ambition n'est pas la seule passion qui soit insatiable : toutes le sont, parce que toutes ne finissent que pour recommencer (*Lettre* 73).

Si vous voulez exercer un empire utile à vous-même, et qui ne soit incommode à personne, écartez vos vices. On voit beaucoup d'hommes porter la flamme dans les villes, renverser des remparts qu'avait trouvés inexpugnables l'action de plusieurs siècles

et que bien des générations avaient su défendre ; élever des montagnes de terre jusqu'au niveau des citadelles, et à l'aide du bélier et d'autres machines de guerre, ébranler des murs merveilleux par leur hauteur : chasser devant eux des armées, presser vigoureusement des ennemis en fuite, et tout couverts du sang des peuples, arriver jusqu'à l'Océan. Mais ces mêmes hommes, avant de vaincre l'ennemi, avaient été vaincus par une passion. Nul n'a résisté à leur attaque : mais eux-mêmes n'avaient résisté ni à l'ambition ni à la cruauté : et alors qu'ils semblaient chasser les populations devant eux, ces passions les chassaient devant elles. C'était la fureur de dévaster des contrées étrangères qui poussait le malheureux Alexandre et l'envoyait chercher des terres inconnues. Pensez-vous qu'il fût sain de tête, lui qui commença par ravager la Grèce, sa nourrice ? qui à chaque cité enleva ce qu'elle avait de plus précieux ? qui voulut que Lacédémone cessât d'être libre, et Athènes d'élever la voix ? Non content des ruines de tant de cités que Philippe avait ou vaincues ou achetées, il va renversant çà et là d'autres villes ; il porte ses armes dans tout l'univers, et nulle part sa cruauté ne s'arrête de lassitude, à l'exemple des bêtes féroces qui mordent et déchirent plus que n'exige la faim. Déjà, il a englouti plusieurs royaumes en un seul. Déjà les Perses et les Grecs redoutent le même homme : déjà même des nations que Darius n'avait point comptées sous ses lois reçoivent de lui le joug. Il veut aller au delà de l'Océan et du soleil : il s'indigne que la victoire l'abandonne sur les traces d'Hercule et de Bacchus : il va faire violence à la nature. Ce n'est pas qu'il veuille avancer ; mais il ne peut s'arrêter, semblable aux corps graves qui, une fois lancés, ne cessent d'aller que lorsqu'ils gisent sur la terre.

Et Pompée lui-même, ce n'était ni le courage, ni la raison qui lui conseillait les guerres étrangères ou civiles : mais possédé de l'amour d'une fausse grandeur, il marchait tantôt en Espagne contre Sertorius, tantôt contre les pirates pour les traquer et pacifier les mers : tels étaient les prétextes dont il se servait pour prolonger sa puissance. Quel motif l'entraîna, et en Afrique, et au septentrion, et contre Mithridate, et dans l'Arménie et dans

tous les recoins de l'Asie? L'insatiable désir de s'agrandir, Pompée étant le seul auquel Pompée ne parût pas assez grand. Qui poussa César à sa perte et en même temps à celle de la république? La gloire, l'ambition, et le désir immodéré de monter au premier rang. Il ne pouvait supporter qu'un seul homme fût au-dessus de lui, tandis que la république en avait deux au-dessus d'elle. Et C. Marius, qui fut une fois consul (car on ne lui déféra qu'un consulat; il extorqua les autres), quand il taillait en pièces les Teutons et les Cimbres; quand à travers les déserts de l'Afrique il poursuivait Jugurtha, pensez-vous que ce fût par un instinct de valeur qu'il cherchât tant de dangers? Marius guidait son armée; l'ambition guidait Marius. Tandis qu'ils bouleversaient le monde, ces hommes étaient bouleversés tous les premiers, semblables à ces tourbillons qui, faisant tourner ce qu'ils enlèvent, obéissent eux-mêmes à une force de rotation; en sorte que leur choc est d'autant plus violent, qu'ils ne peuvent se maîtriser. Aussi, après avoir semé partout les désastres, ils subissent à leur tour la même influence fatale qui a été nuisible à tant d'autres. Ne croyez pas que personne trouve sa félicité dans le malheur d'autrui.

Tous ces exemples qui, sans cesse, frappent nos yeux et nos oreilles, il faut les considérer sous un nouveau point de vue, et dégager nos esprits des mauvais discours dont on l'a rempli. A leur place, il faut introduire la vertu, pour qu'elle extirpe les mensonges flatteurs qui nous font haïr la vérité, pour qu'elle nous sépare du peuple auquel nous croyons trop, et nous rende à des opinions saines. Car la vraie sagesse consiste à se rapprocher de la nature, et à nous remettre au point d'où les préjugés publics nous avaient écartés (*Lettre* 94).

Quoique vous ayez vu des hommes souvent revêtus de la prétexte, quoique leur nom soit connu dans le forum, n'en soyez pas jaloux : ces avantages, ils les achètent aux dépens de leurs jours, et pour le plaisir d'attacher leur nom à une année, ils perdront toutes celles de leur vie. Quelques-uns prenaient leur essor ambitieux vers les hauts emplois : mais, dans cette lutte, dès leurs premiers efforts, la mort vint les surprendre; d'autres étaient

parvenus, à force de bassesses, jusqu'au faîte des honneurs : mais soudain leur est venue la triste pensée qu'ils n'avaient travaillé que pour faire graver un vain titre sur leur tombeau (*Brièveté de la vie,* ch. XIX).

LXXVIII.

De la vraie et de la fausse gloire.

Jamais je n'ai voulu plaire au peuple : car ce que je sais n'est pas de son goût, et ce qui est de son goût, je ne le sais pas. De qui est cette maxime? direz-vous. Comme si vous ne connaissiez pas mon trésorier! Elle est d'Epicure. Mais tous les philosophes, de quelque secte qu'ils soient, la proclameront : péripatéticiens, académiciens, stoïciens, cyniques. Peut-on, en effet, être aimé du peuple quand on aime la vertu? C'est par de mauvaises voies qu'on recherche sa faveur, et il faut qu'on lui ressemble. Ce n'est qu'à force de corruption que l'on obtient l'amitié des hommes corrompus. Quel avantage procurera donc cette philosophie si vantée et qu'on doit préférer à tous les arts? L'avantage de préférer son propre assentiment à celui du peuple, de peser les suffrages au lieu de les compter. Oui, si je vous voyais porter aux nues par les acclamations de la populace; si votre entrée excitait ces clameurs, ces applaudissements que l'on prodigue à un histrion; si dans toute la ville, femmes et enfants s'empressaient à chanter vos louanges, j'aurais pitié de vous. Et pourquoi? c'est que je connais la route qui mène à cette faveur (*Lettre* 29).

Oh! que les hommes avides de gloire savent peu ce qu'elle est et de quelle manière il faut la rechercher (*Lettre* 95).

Il est beau d'être loué par un homme que chacun loue et qui est digne de louange (*Lettre* 102)!

Ah! que la gloire est difficile à garder (PUBLIUS SYRUS)!

Si l'on n'acquiert pas une gloire nouvelle, on perd même l'ancienne (*Id.*).

Le libertinage et la vraie gloire ne peuvent s'accorder (*Id.*).

Quelques-uns pensent du mal de vous : mais ce sont des méchants. Il est bon pour vous de leur déplaire (*Id.*).

LXXIX.

Hypocrisie.

Imiter le langage de la bonté est une perversité plus grande encore (PUBLIUS SYRUS).

Quand le méchant feint d'être bon, c'est alors qu'il est le plus à craindre (*Id.*).

On ne peut longtemps porter un masque. On a beau feindre, on revient vite à son propre naturel (*Id.*).

LXXX.

Connaissance et examen de soi-même.

Chacun se juge avec indulgence : aussi croit-on avoir tout mérité (*Des Bienfaits*, livre II, ch. XXVI).

Le commencement du salut est la connaissance de sa faute. C'est avec raison que, selon moi, Epicure a émis cette maxime. Car quand on ignore si l'on fait mal, on ne cherche pas à se corriger. Il faut découvrir le mal avant de songer au remède (*Lettre* 28).

Chez un grand nombre les vices se cachent, parce qu'ils sont trop faibles; mais s'ils étaient une fois secondés, ils éclateraient avec autant d'audace que ceux que la prospérité a révélés. Ce sont les moyens de déployer leur méchanceté qui leur manquent. Ainsi le serpent le plus venimeux est manié sans danger quand il est engourdi par le froid (*Lettre* 42).

Nous mettons certains vices sur le compte des lieux et des années : mais, en quelque endroit que nous allions, ils nous suivent. Vous savez que j'ai gardé chez moi, comme une des charges de la succession, Harpaste, la folle de ma femme. Car, pour moi, j'ai la plus extrême aversion pour de semblables monstruosités. Si je veux m'amuser d'un fou, je ne vais pas le chercher bien loin, je ris de moi-même. Cette folle a perdu subitement la vue. Voici un fait incroyable, mais vrai : elle ne sait pas qu'elle est aveugle, et prie son guide de déménager, disant que la maison est plongée dans les ténèbres. Personne ne se voit avare, personne ambitieux;

les aveugles prennent au moins un guide. Pour nous, nous errons sans conducteur, et nous disons : Je ne suis pas ambitieux, on ne peut vivre autrement à Rome. Je ne suis pas somptueux, c'est la ville elle-même qui exige ces grandes dépenses. Ce n'est pas ma faute si je suis colère : mais c'est que je n'ai point encore adopté un plan de vie réglé ; c'est la jeunesse qui en est cause. Pourquoi nous tromper? notre mal n'est pas au dehors : il est au dedans de nous, il siége dans nos entrailles ; et si nous recouvrons difficilement la santé, c'est que nous ne savons pas que nous sommes malades (*Lettre* 50).

De tous ces hommes que les richesses et les honneurs placent au premier rang, il n'en est aucun qui soit grand : pourquoi donc paraissent-ils grands? c'est qu'on les mesure avec le piédestal. Un nain n'est pas grand, quoiqu'il soit sur une montagne ; un colosse conserve sa grandeur, fût-il au fond d'un puits. Notre illusion, la cause de nos erreurs, c'est de ne jamais priser l'homme pour ce qu'il est, et de lui ajouter toujours ses avantages extérieurs. Or, quand vous voudrez connaître la valeur exacte d'un homme, et savoir qui il est, examinez-le nu. Qu'il laisse là son patrimoine, ses dignités et tous les oripeaux de la fortune ; qu'il se dépouille même de son corps ; regardez l'âme, sa grandeur, sa trempe : voyez si cette grandeur est empruntée ou si elle lui appartient (*Lettre* 76).

Il faut endurcir tous nos sens : ils sont naturellement patients, si notre âme cesse de les corrompre : aussi faut-il lui demander chaque jour ses comptes. C'est ce que faisait Sextius à la fin du jour. Après s'être mis au lit, il interrogeait son âme : quel défaut as-tu guéri aujourd'hui? de quel vice as-tu triomphé? en quoi es-tu meilleur? La colère cessera, ou du moins se modérera, quand elle saura que, tous les jours, elle doit paraître devant son juge. Quoi de plus beau que cette habitude de faire l'enquête de toute sa journée ! quel sommeil que celui qui succède à cet examen! qu'il est paisible, profond et libre, lorsque l'âme a été louée ou blâmée, et qu'observateur et censeur de sa conduite, elle a informé secrètement contre ses mœurs! Je me sers de ce moyen, et chaque jour je me juge. Dès que la lumière a disparu

à mes regards, et que ma femme, qui connaît ma coutume, a fait silence, je scrute en moi-même les actions de ma journée et reviens sur mes paroles. Je ne me cache et ne me passe rien; pourquoi, en effet, craindrais-je d'envisager une seule de mes fautes, quand je puis dire : Tâche de n'y plus retomber, je te pardonne aujourd'hui : tu as mis de l'aigreur dans cette discussion, désormais ne lutte plus avec des ignorants. Ceux qui n'ont jamais appris ne veulent point apprendre. Tu as averti un tel plus librement que tu ne l'aurais dû; aussi, tu n'as pas corrigé, mais offensé. A l'avenir, prends garde non-seulement à la vérité de tes paroles, mais à la disposition où est celui à qui tu parles de souffrir la vérité (*De la Colère*, livre III, ch. XXXVI).

Nous regardons avec bienveillance nos affaires domestiques, et toujours la faveur entrave le jugement. Je crois que beaucoup eussent pu parvenir à la sagesse, s'ils n'avaient cru y être arrivés, s'ils ne s'étaient dissimulé quelques défauts, et n'eussent passé à dessein sur d'autres. Il ne faut pas s'imaginer que les autres périssent par l'adulation plus que nous. Qui ose se dire la vérité? qui, au milieu d'une troupe de flatteurs et d'adulateurs, ne s'est pas approuvé lui-même plus qu'eux tous?

LXXXI.

Victoire sur soi-même : Vertu que quelques-uns appellent mortification ou abnégation de soi.

Qui sera plus digne de votre admiration que celui qui se commande à soi-même et qui est en son propre pouvoir? Il est plus facile de gouverner des nations barbares qui souffrent avec impatience un joug étranger, que de contenir son âme et de se la livrer (*Des Bienfaits*, liv. V, ch. VIII).

Vous vous souvenez quelle joie vous éprouvâtes, quand, ayant déposé la prétexte, vous prîtes la toge virile et fûtes conduit au forum. Attendez-vous à plus encore, lorsque vous quitterez les sentiments de la jeunesse, et que la philosophie vous inscrira au rang des hommes. La jeunesse n'est plus en nous : mais ce qui est plus déplorable, la puérilité nous reste; et ce qui est pire encore, c'est qu'avec l'air imposant du vieillard, nous avons les

vices des jeunes gens, et non-seulement des jeunes gens, mais des enfants. Les uns ont des craintes frivoles; les autres, des craintes fausses, et nous, toutes les deux..... Aucun bien ne peut aider son maître, à moins que ce dernier ne soit résigné à le perdre. Or la perte la moins pénible, est celle qui ne peut laisser de regrets (*Lettre* 4).

Il n'est pas de sagesse qui puisse déraciner les défauts naturels du corps et de l'esprit. Tout ce que la nature a mis et imprimé en nous, peut s'affaiblir par l'art, mais non pas s'effacer. Certains hommes, même des plus hardis, sont couverts de sueur, devant une assemblée du peuple, comme des hommes fatigués ou brûlés de chaleur. D'autres, au moment de parler en public, ont les genoux qui tremblent : d'autres ont les dents qui s'entrechoquent, la langue qui s'embarrasse, les lèvres qui se resserrent. Ni la sagesse, ni l'usage n'en triompheront jamais. Mais la nature exerce sa puissance, et avertit les plus forts même de leur faiblesse. Sur ces phénomènes, je l'ai déjà dit, aucune sagesse n'a de pouvoir : autrement, elle aurait la nature à ses ordres, si elle extirpait tous les défauts. Tous ceux qui tiennent aux lois de l'existence et du tempérament, quelque violents et longs que soient les efforts de l'âme, subsisteront toujours. On n'en peut éviter aucun, non plus que se les donner (*Lettre* 11).

Réservez dans votre vie quelques jours où, contente de la nature la plus chétive et la plus commune, couvert d'un vêtement dur et grossier, vous vous disiez : Voilà donc ce qui est redouté? Même au sein de la tranquillité, le courage doit se préparer aux attaques, et s'affermir contre les rigueurs de la fortune au milieu de ses faveurs.

Le soldat, en temps de paix, sans avoir d'ennemis à combattre, fait des évolutions, creuse des retranchements, et se fatigue dans un travail superflu, pour pouvoir suffire un jour au nécessaire. Si vous voulez qu'un homme ne tremble pas dans l'action, il faut l'y exercer d'avance. C'est ce qu'ont fait ces gens qui se rendant pauvres tous les mois, se réduisaient presque à la misère pour ne jamais redouter un mal qu'ils avaient tant de fois appris à souffrir. Soutenez cela pendant deux ou trois jours et plus long-

temps : faites-en, non pas un jeu, mais une épreuve ; et croyez-moi, Lucilius, alors, vous tressaillirez de joie, rassasié pour vos deux as, et vous comprendrez qu'il n'est plus besoin de la fortune pour se faire le nécessaire ; elle nous le donnera même dans ses colères (*Lettre* 18).

Si vous voulez enrichir Pythoclès, dit Epicure, il ne faut pas ajouter à ses richesses, mais ôter à ses désirs. Et cette maxime est trop claire pour avoir besoin d'être commentée, et trop positive pour qu'on y puisse suppléer. Je vous avertis seulement d'une chose, c'est de ne pas croire qu'elle ait été dite pour les riches. Seulement vous pouvez l'appliquer à tout ce que vous voudrez. Si vous voulez rendre Pythoclès honorable, n'ajoutez pas à ses honneurs, retranchez ses désirs. Voulez-vous donner à Pythoclès un bonheur perpétuel ? n'ajoutez rien à ses plaisirs, diminuez ses désirs. Voulez-vous procurer à Pythoclès la vieillesse et une longue vie ? n'ajoutez pas à ses années, mais retranchez à ses désirs (*Lettre* 21).

Vous croyez donc que cela n'est arrivé qu'à vous seul, et vous admirez comme une nouveauté qu'un voyage si long et la variété des pays n'aient pu chasser votre tristesse et votre ennui. C'est d'âme qu'il faut changer, et non pas de climats. En vain vous auriez traversé la mer : en vain, comme dit Virgile, les cités et la terre auraient disparu ; vos vices vous suivront partout où vous irez. Que peut la vue de nouveaux pays ? la connaissance des villes et des sites ? Voilà du mouvement en pure perte. Vous cherchez pourquoi cette fuite ne vous guérit pas ? vous fuyez avec vous : il faut ôter à l'âme son fardeau (*Lettre* 28).

Nous avons assez parlé contre Baïes, mais pas assez contre les vices. Je vous en prie, mon cher Lucilius, poursuivez-les sans mesure, sans fin : car les vices ne connaissent ni fin, ni mesure. Arrachez tous ceux qui dévorent votre cœur ; et, si vous ne pouvez les déraciner autrement, il faudrait plutôt arracher votre cœur lui-même avec eux (*Lettre* 51).

Quand en arriverons-nous à mépriser la fortune soit bonne, soit mauvaise ? quand, refoulant et soumettant toutes nos passions, en viendrons-nous à nous écrier : J'ai vaincu ? Cherchez-

vous qui vous aurez vaincu? Ce ne sont pas les Perses, ni les peuples lointains de la Médie, ni les nations belliqueuses qui sont peut-être au delà des Daces : mais l'avarice, mais l'ambition, mais la crainte de la mort qui a vaincu les vainqueurs des nations (*Lettre* 71).

Aujourd'hui, ont apparu soudain les vaisseaux d'Alexandrie, ceux qui d'ordinaire sont envoyés en avant et annoncent l'arrivée de la flotte. La foule s'est portée sur les jetées de Pouzzoles; et à voir la précipitation de tous ces gens qui couraient au rivage, j'ai pris un grand plaisir dans mon inertie. Au moment de recevoir des lettres de mes amis, je ne me suis point hâté pour savoir l'état de mes affaires et ce qu'on m'apportait. Depuis longtemps, il n'y a plus pour moi ni pertes ni gains.

Quand même je ne serais pas vieux, je devrais penser ainsi. Mais je le dois aujourd'hui plus que jamais, puisque si peu que je possède, il me restera toujours plus de provisions de voyage que de chemin à faire (*Lettre* 77).

Je commence à étudier de toute mon âme. Le lieu n'y aide pas beaucoup, si l'esprit ne se possède, lui qui se crée une retraite quand il veut, au milieu même des affaires. Quant à celui qui fait choix de pays et qui court après le repos, il trouvera partout des distractions. Quelqu'un demandait pourquoi ses voyages ne lui avaient servi de rien; Socrate lui répondit, dit-on, par cette parole : « C'est à bon droit que cela vous est arrivé : vous voyagiez avec vous-même. » Oh! que d'hommes seraient heureux s'ils se sauvaient d'eux-mêmes! Mais non! ils sont les premiers à s'inquiéter, à se corrompre, à s'épouvanter. A quoi bon traverser la mer et changer de ville? Si vous voulez fuir le mal qui vous assiége, il ne faut point être ailleurs, mais tout autre. Supposez que vous soyez arrivé à Athènes, à Rhodes : choisissez à votre gré une ville; que vous font les mœurs de cette cité? vous y apporterez les vôtres. Vous regarderez les richesses comme un bien, la pauvreté vous épouvantera; et, ce qui est plus déplorable, la pauvreté imaginaire. Tout en possédant beaucoup, si cependant quelqu'un possède davantage, vous pensez être en déficit de tout ce dont il vous surpasse. Vous voyez les honneurs comme un

bien : vous souffrirez avec peine l'élection de tel consul, la réélection de tel autre ; vous écumerez chaque fois que vous lirez le nom d'un autre dans les fastes. La fureur de votre ambition sera si grande, que vous ne verrez plus aucun de vos inférieurs dès qu'ils vous dépasseront. Vous considérerez la mort comme le plus grand des maux, bien qu'il n'y ait en elle rien de mauvais, sinon la crainte qui la précède. Vous jugerez comme étant le comble du malheur la perte d'un de vos amis, tandis qu'au fond il y aurait à cela autant d'inconséquence que si vous pleuriez à la chute des feuilles de ces beaux arbres qui décorent votre habitation. Toutes ces choses qui vous réjouissent auront le même sort : elles vivront tant qu'elles auront de la vigueur : chaque jour, la mort en fera tomber quelqu'une (*Lettre* 104).

Celui-là est deux fois vainqueur, qui triomphe de lui-même au milieu de la victoire (Publius Syrus).

Fuir la cupidité, c'est vaincre un royaume (*Id.*).

Supportez les choses difficiles, afin de pouvoir supporter les faciles (*Id.*).

Regardez comme beaucoup plus courageux celui qui soumet ses passions, que celui qui soumet ses ennemis (*Id.*).

Voulez-vous recevoir un grand honneur ? Je vous donnerai un grand empire, celui de vous-même (*Id.*).

Chez nous, dehors, et dans tout genre de vie, ayons soin d'être inexorables pour nous et miséricordieux pour ceux qui pardonnent à tous, excepté à eux-mêmes (*Id.*).

LXXXII.

La vraie et la fausse liberté. La vraie et la fausse servitude.

Il faut servir la philosophie, pour acquérir la vraie liberté (*Lettre* 8).

On peut voir quel est notre aveuglement en ce que nous ne croyons acheter que ce que nous payons de notre argent : et nous appelons gratuit ce que nous payons nous-mêmes. Souvent ce qu'on paie le moins cher est ce qui a coûté le plus. Je pourrais vous montrer beaucoup de choses acquises et reçues au détriment

de notre liberté : nous serions à nous si elles n'étaient à nous (*Lettre* 41).

J'ai du loisir, mon cher Lucilius : j'ai du loisir, et partout où je suis, je m'appartiens. Je me prête en effet aux affaires, je ne m'y livre point. Je ne cherche pas les occasions de perdre mon temps, et en quelque lieu que je m'arrête, j'y dirige mes pensées, et je roule dans mon esprit quelque réflexion salutaire (*Lettre* 62).

Qu'y a-t-il d'important? d'abord, avoir un esprit libre. Etre libre, cela ne ressort pas du droit romain, mais du droit naturel. Mais celui-là est libre qui fuit la servitude. C'est cette servitude assidue, inévitable qui pèse également jour et nuit, sans intervalle, sans interruption. Etre son esclave, est le plus lourd esclavage. Il vous sera facile de le secouer, si vous cessez de vous demander beaucoup, de vous rapporter toute récompense, et si vous vous mettez devant les yeux votre nature et votre âge, en vous disant : Pourquoi ces folies? pourquoi suis-je si affairé? pourquoi suis-je en sueur? pourquoi vois-je bouleverser la terre et inspecter le forum? (*Questions naturelles,* liv. III, préface).

Il faut d'abord répudier les voluptés; elles énervent et efféminent, elles exigent trop : il faut dépendre beaucoup de la fortune. Puis, méprisons les richesses; elles sont des encouragements à l'esclavage. Laissons l'or, l'argent et tout ce qui pèse sur les maisons des heureux du siècle. On ne peut acheter la liberté gratis : si vous l'estimez beaucoup, vous compterez tout pour peu de chose (*Lettre* 104).

Nous sommes tous liés à la fortune. La chaîne des uns est en or et assez lâche; celle des autres est serrée et en métal grossier : mais qu'importe? la même prison renferme tous les hommes; et ceux qui ont enchaîné portent aussi des fers, à moins que vous ne regardiez comme plus légères les chaînes qui chargent la main gauche. Les uns sont sous les fers des dignités; les autres, sous ceux des richesses; ceux-ci, dans ceux de la noblesse; ceux-là, dans ceux de l'obscurité. Il en est qui portent un joug étranger; certains subissent le leur : l'exil en enchaîne dans un lieu, le sacerdoce dans un autre. Toute la vie est une servitude. Il faut donc se faire à sa condition, s'en plaindre le moins possible, et saisir

tous les avantages qu'elle peut nous offrir. Il n'y a rien de pénible, où un esprit juste ne puisse trouver quelque consolation (*De la Tranquillité de la vie,* ch. x).

Cicéron disait qu'il était à moitié libre. Mais, certes, jamais le sage ne se contentera d'un nom si humiliant; il ne sera jamais libre à demi, il jouira toujours d'une pleine et entière liberté, affranchi de tout lien, ne dépendant que de lui, et plus haut que tous les autres hommes. Qui peut, en effet, être au-dessus de celui qui est supérieur à la fortune? (*Brièveté de la vie,* ch. v).

Il est esclave; mais peut-être que son âme est libre. Il est esclave; il n'en souffrira aucun préjudice. Montrez-moi quelqu'un qui ne soit pas esclave. Celui-ci l'est de la débauche; cet autre de l'avarice; un autre de l'ambition; tous de la crainte. Je vois ce consulaire asservi à une vieille femme : or, aucune servitude n'est plus honteuse qu'un esclavage volontaire (*Lettre* 47).

Recevoir un bienfait, c'est vendre sa liberté (Publius Syrus).

LXXXIII.

La vraie et la fausse tranquillité.

Votre plaisir est d'énerver votre faible corps dans un lâche repos, de désirer un calme semblable à l'assoupissement, de vous cacher sous d'épais ombrages, de flatter la torpeur de vos âmes engourdies de ces molles pensées que vous appelez tranquillité, et d'engraisser dans les berceaux de vos jardins, l'embonpoint de vos corps pâles d'indolence, par des mets et des boissons. Pour nous, notre plaisir est de répandre des bienfaits, même pénibles, pourvu qu'ils soulagent les peines d'autrui; même périlleux, pourvu qu'ils arrachent les autres au danger (*Des Bienfaits,* liv. IV, ch. xiii).

Pensez à tout ce que vous avez tenté de téméraire pour acquérir des richesses, et de pénible pour obtenir des honneurs : osez donc aussi quelque chose pour avoir le repos (*Lettre* 19).

Je force mon esprit à être attentif à lui-même, à ne pas se porter sur les choses extérieures. Tout bruit peut résonner au dehors, pourvu que le tumulte ne règne pas à l'intérieur, pourvu

qu'il n'y ait pas de combats entre le désir et la crainte, pourvu que l'avarice et la luxure ne soient pas aux prises, et que l'une ne tourmente pas l'autre. Car à quoi sert le silence de toute la nature, si les passions éclatent. « La nuit avait partout répandu son calme profond. » Cette pensée est fausse : il n'y a de repos que celui que donne la raison : la nuit ramène nos tourments, elle ne les enlève pas, et elle ne fait que changer nos soucis. Car les rêves de ceux qui dorment sont aussi turbulents que leurs veilles. La vraie tranquillité est celle où s'ébat une bonne conscience. Regardez cet homme préparé au sommeil par le silence d'une maison spacieuse : pour que les oreilles ne soient troublées par aucun bruit, toute la foule de ses esclaves fait silence, et on marche avec précaution sur la pointe du pied. Il se retourne en tous sens, cherchant un léger sommeil à travers ses tracas : il n'a rien entendu, et il se plaint d'avoir ouï du bruit. Quelle en est, croyez-vous, la cause? Son âme est troublée : c'est là qu'il faut porter le calme, là qu'il faut réprimer le soulèvement : car il ne faut pas croire que l'âme reste oisive, quand le corps repose (*Lettre* 56).

Si nous sommes de bonne foi, si nous avons sonné la retraite, si nous méprisons les apparences, rien ne pourra plus nous distraire : nulle voix humaine, nul chant d'oiseau, n'interrompra nos pensées bonnes, solides et sûres. C'est la marque d'un esprit faible et qui ne s'est point encore assez concentré en lui-même, que de se laisser distraire par un cri ou d'autres choses semblables. Il y a dans le cœur quelque trouble, quelque ancienne crainte qui le préoccupe. Virgile l'a dit : « Et moi que ne purent émouvoir de longtemps ni les traits, ni les bataillons menaçants des Grecs : maintenant, le moindre souffle m'épouvante : tout bruit m'alarme et me fait trembler également. »

Son bagage le rend timide. Qui que vous choisissiez parmi ces gens heureux qui traînent et qui portent tant de choses, vous le verrez trembler pour celui qui l'accompagne et pour son fardeau. (*Lettre* 56).

Vous désirez une chose grande, sublime, presque divine, quand vous désirez la paix intérieure.

L'homme sincère et intègre qui a quitté le sénat, le forum et toutes les fonctions de la république pour se retrancher dans de plus nobles devoirs, aime ceux par qui il lui est donné de le faire en sûreté : il leur rend un témoignage qui est le seul gratuit, et leur doit beaucoup, sans qu'ils s'en doutent. Mais de même qu'entre ceux qui ont joui du même calme, celui-là croit devoir le plus de reconnaissance à Neptune, qui a transporté sur mer plus d'objets et de plus précieux, et que le vœu fait et acquitté par le marchand est plus généreux que celui du passager, de même aussi, le bienfait de la paix, quoiqu'appartenant à tout le monde, est senti plus vivement par ceux qui en tirent le meilleur parti (*Lettre* 73).

LXXXIV.

Solitude.

Demandez-vous ce que je vous conseille surtout d'éviter? C'est la foule : jamais vous ne vous y exposerez avec sûreté. Pour moi, certainement, j'avoue ma faiblesse . jamais je n'en rapporte les mœurs que j'y avais apportées. Quelque chose de ce que j'avais rangé, se trouble, et parmi les vices que j'avais chassés, il en revient quelqu'un. J'arrive plus avare, plus ambitieux, plus débauché, et même plus cruel et plus inhumain, pour avoir été chez les hommes. Il faut éloigner de la foule une âme tendre et encore peu affermie dans le bien : on passe facilement à l'avis du plus grand nombre. Socrate, Caton, Lélius ! il eût suffi, pour ébranler vos vertus, de l'influence d'une multitude corrompue. A combien plus forte raison, aucun de nous, qui sommes encore surtout occupés à régler notre âme, ne résisterait-il pas au choc des vices accompagnés d'une telle escorte. Un seul exemple de luxe ou d'avarice fait beaucoup de mal : le commerce d'un homme délicat nous énerve et nous amollit; le voisinage d'un riche irrite notre cupidité; la compagnie d'un méchant laisse sa rouille sur l'âme la plus candide et la plus simple. Qu'est-ce qui arrivera, croyez-vous, à vos mœurs, si publiquement elles se trouvent attaquées? Il vous faudra imiter ou détester. Mais évitez l'une et l'autre de ces deux choses; ne devenez pas semblable aux mé-

chants qui sont en si grand nombre; puis, ne haïssez pas le grand nombre des hommes, parce qu'ils ne vous ressemblent pas. Rentrez en vous-même autant que vous le pouvez, attachez-vous à ceux qui vous rendront meilleur, et attirez à vous ceux que vous pourrez rendre tels : il y a ainsi réciprocité de bons offices, et on apprend en enseignant (*Lettre* 7).

Oui, je maintiens mon opinion : fuyez la multitude, fuyez les petites assemblées, fuyez même le tête à tête. Je ne trouve pas de meilleure compagnie pour vous, à mon avis, que vous-même (*Lettre* 10).

Il y a des animaux qui, pour ne pas être découverts, effacent et brouillent leurs traces autour de leur tanière. Faites de même, car vous ne manquerez pas de poursuites. Beaucoup dédaignent les endroits découverts, et scrutent les endroits cachés et retirés. Les serrures tentent les voleurs : tout ce qui est à découvert, paraît vil (*Lettre* 68).

Je sais combien vous êtes étranger à l'ambition, et combien vous aimez le repos et les lettres. Ceux qui ne peuvent se souffrir eux-mêmes, regrettent le tumulte des hommes et des choses. Vous savez bien vous entendre avec vous; et il n'est pas étonnant que cela arrive à peu de gens, car nous sommes impérieux et incommodes pour nous-mêmes. Tantôt épris, tantôt ennuyés de nous, tour à tour, nous gonflons notre esprit d'un orgueil déplorable, nous le tendons par la cupidité : tour à tour nous l'amollissons par la volupté, nous le consumons de soucis. Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que jamais nous ne sommes seuls avec nous-mêmes. Il est donc de toute nécessité que nous combattions sans cesse, dans un rendez-vous de si grands vices (*Questions naturelles*, liv. IV, préface).

Il faut fuir et rentrer en soi-même, ou mieux s'exiler de soi-même (*Id.*).

Une grande partie de la sagesse est de quitter ceux qui conseillent la folie, et de s'en aller bien loin de ces compagnies où, à l'envi, se contracte et se propage la contagion. Pour vous convaincre de cette vérité, regardez quelle différence entre la manière de vivre des peuples. Ce n'est pas que la solitude enseigne

par elle-même l'innocence, ni la campagne la frugalité : mais dès que les témoins et les spectateurs disparaissent, les vices dont le but est l'ostentation et la parade s'éloignent aussi. Qui revêtirait la pourpre, pour ne la montrer à personne? Qui se ferait servir dans des plats d'or un repas solitaire? Quel homme couché à l'ombre d'un arbre, dans les champs, a déployé pour lui seul le faste de son luxe? Personne ne se pare pour ses yeux, ni même pour ceux d'un petit nombre d'amis. Mais on fait parade de l'attirail des vices, en proportion de la foule des spectateurs. Aussi, le principal aiguillon de nos folies est-il la foule des admirateurs et des témoins. Voulez-vous mettre fin à vos passions? ôtez-vous l'occasion de les montrer. L'ambition, le luxe et le désordre ont besoin d'un théâtre. Vous les guérirez en les cachant (*Lettre* 94).

Celui qui veut vivre avec des gens de bien, cherche la solitude (Publius Syrus).

(Ces trois chapitres de la Liberté, de la Tranquillité et de la Solitude ayant quelque affinité entre eux, nous avons cru devoir les mettre ensemble).

TROISIÈME CLASSE.

DES LIEUX COMMUNS.

Variétés

I.

Le sage et la sagesse.

Ce ne sera pas pour vous un grand mal d'avoir omis ce qu'il n'est ni permis ni utile de savoir. La vérité enveloppée se cache profondément, et nous ne pouvons nous plaindre de la méchanceté de la nature, car rien n'est difficile à trouver, si ce n'est ce dont le seul avantage est la découverte même. Tout ce qui doit nous rendre meilleurs et plus heureux, la nature l'a placé en évi-

dence ou près de nous. Si notre âme sait mépriser les coups du sort; si elle s'élève au-dessus de la crainte et n'embrasse pas l'infini dans une avide espérance, mais apprend à trouver en elle les richesses ; si elle bannit toute épouvante des hommes et des Dieux et sait qu'on n'a pas grand'chose à redouter des premiers et rien des seconds ; si elle méprise tous les objets qui font le tourment de la vie autant que son ornement, le sage arrive à voir clairement que la mort n'est pas du tout un mal, mais qu'elle est le terme d'une infinité de maux. S'il a voué son âme à la vertu, s'il trouve aisés tous les sentiers où celle-ci l'appelle ; si, animal sociable et né pour le bien universel, il regarde le monde comme une maison, ouvre sa conscience aux Dieux, vit toujours comme s'il était en public, et se respecte plus que les autres ; si, arraché aux tempêtes, il demeure sous un ciel serein, et en terre ferme ; il possède au plus haut degré une science utile et nécessaire : le reste n'est qu'un délassement du loisir. Il est en effet permis à l'âme, lorsqu'elle est une fois en sûreté, de se livrer à ces spéculations qui donnent à l'esprit du poli, sinon de la forme. Ces préceptes que donne Démétrius à celui qui veut profiter, attachez-vous-y, pour ainsi dire, fixez-les dans votre mémoire, faites-en une partie de vous-même, afin que, par une méditation quotidienne, les pensées salutaires se présentent d'elles-mêmes au sage : qu'au moindre désir elles soient prêtes, et que rien n'obscurcisse la distinction du vice et de la vertu : afin que l'homme sache que rien n'est mal que le vice et que rien n'est bon que la vertu : qu'il s'impose cette règle de vie, fasse toutes ses actions et les inspire sous cette loi (*Des Bienfaits*, liv. VII, chap. I et II).

Que le sage se transforme jusqu'à devenir profondément vicieux, c'est à quoi s'oppose la nature. Car, en tombant de la vertu dans le vice, il faut garder nécessairement dans le mal quelques traces du bien. La vertu ne s'éteint jamais assez pour ne point laisser des traces certaines dans l'âme, et pour qu'un changement puisse les effacer. Les animaux sauvages, élevés parmi nous, en s'échappant dans les forêts conservent encore quelque chose de leur ancienne douceur, et diffèrent autant des animaux

privés que des vraies bêtes féroces qui n'ont jamais senti la main de l'homme. Personne ne tombe dans l'excès de la méchanceté après s'être attaché à la sagesse : la teinte est trop forte pour pouvoir s'effacer entièrement et changer ainsi de couleur (*Des Bienfaits*, liv. VII, chap. XIX).

Je sais, Lucilius, que c'est pour vous un axiome que personne ne peut vivre heureusement, ni même d'une manière supportable sans l'étude de la sagesse, et que la vie heureuse est le fruit d'une sagesse parfaite. Au reste, la vie qu'on supporte est déjà un commencement de sagesse. Voyez, avant tout, si vous faites des progrès dans la sagesse ou dans la vie elle-même. La philosophie n'est pas un art populaire, fait pour l'ostentation : elle ne consiste pas en des paroles, mais en des choses : et son but n'est pas de tuer le temps par quelque agrément, et d'ôter à l'oisiveté ses dégoûts. Elle façonne l'esprit et le forme : elle règle la vie, gouverne les actes, montre ce qu'il faut faire et éviter : elle est comme au gouvernail, et elle dirige la course de ceux qui flottent à travers les écueils : sans elle, personne n'est en sûreté (*Lettre* 115).

(Sénèque dépeint en ces termes l'âme et pour ainsi dire la physionomie du sage) :

Son âme contemple le vrai, elle discerne ce qu'il faut fuir et rechercher : n'appréciant pas les choses d'après l'opinion, mais d'après leur nature, elle se mêle à tout l'univers, et s'applique à en contempler tous les mouvements. Elle surveille ses pensées et ses actions : grande et forte à la fois, elle ne cède pas plus au plaisir qu'à la douleur, ne s'asservit à aucune fortune, et se montre supérieure aux événements prévus et fortuits. Elle joint la décence à la beauté, la santé et la sobriété à la vigueur. C'est une âme imperturbable, intrépide, qu'aucune force ne brise, que le sort ne peut ni enorgueillir, ni abattre. Telle serait la force de l'âme, telle serait sa physionomie, si on pouvait l'embrasser d'un coup d'œil et si elle se montrait tout entière (*Lettre* 66).

(Voyez les deux chapitres suivants qui traitent de la Philosophie et de la Science.)

II.

Philosophie.

Je vous conseille et vous prie, mon cher Lucilius, d'ouvrir le fond de votre cœur à la philosophie et de prendre pour règle de vos progrès, non pas vos écrits, ni vos discours, mais la fermeté de votre âme et la diminution de vos désirs. Prouvez vos paroles par des actes. Autre est le but de ceux qui déclament et qui ne visent qu'aux applaudissements de leur auditoire : autre est celui de ceux qui par la variété et la volubilité de leurs discours ne cherchent qu'à occuper les oreilles des jeunes gens et des oisifs. La philosophie apprend à faire et non pas à parler : elle exige que chacun vive conformément à la loi, que la vie soit en harmonie avec les paroles, qu'elle soit uniforme et sans disparates (*Lettre* 20).

Les grands hommes eussent trouvé le nécessaire, s'ils n'avaient cherché le superflu. Que de temps ils ont perdu en disputes de mots, et en argumentations captieuses qui n'exercent qu'une vaine subtilité. Nous faisons des nœuds, nous lions les mots avec une signification ambiguë, puis nous les dénouons. Nous avons donc bien du temps, nous savons donc vivre, nous savons donc mourir ! Ce qui exige toute notre sagacité, ce par quoi nous ne devons pas nous laisser prendre, ce sont les choses, et non les mots. Pourquoi ces distinctions dans le sens d'un mot, distinctions où ne se perd que celui qui dispute ? Les choses nous trompent, discernons-les. Nous prenons le mal pour le bien : nous désirons le contraire de ce que nous avons désiré, nos vœux se combattent, nos projets s'annulent. Qu'est-ce qui ressemble plus à l'amitié que la flatterie ? Non-seulement, elle la simule, mais elle la surpasse et la domine. Elle trouve des oreilles disposées et favorables, elle descend au fond des cœurs, gracieuse jusque dans ses blessures. Apprenez-moi comment je pourrai distinguer ces ressemblances. Un ennemi caressant vient à moi comme ami : le vice se précipite contre nous sous le nom de vertu. La témérité se cache sous la dénomination de force : la lâcheté s'appelle

modération, et la timidité prudence. C'est là qu'on s'égare avec de grands dangers; c'est là qu'il faut des marques distinctives (*Lettre* 45).

Des consolations honnêtes se changent en remède; et tout ce qui relève l'âme, est de même utile au corps. Les études m'ont sauvé : c'est à la philosophie que j'ai dû de me relever et de me rétablir : je lui dois la vie (*Lettre* 78).

Il n'y a qu'une chose qui conduise l'âme à la perfection, c'est la science du bien et du mal : science immuable qui n'appartient qu'à la philosophie. Aucune autre en effet ne s'occupe du bien et du mal. Passons en revue toutes les vertus. La force supérieure à l'objet de nos craintes, méprise, provoque et foule aux pieds ces terreurs qui pèsent comme un joug sur notre liberté. Les arts libéraux fortifient-ils en rien cette vertu? La fidélité est le plus noble privilége de l'âme humaine : aucune nécessité ne peut l'engager à tromper, aucune récompense ne la peut corrompre. Brûlez, dit-elle, frappez, tuez, je ne trahirai pas mon secret : plus vous me tourmenterez pour l'arracher, plus je le cacherai profondément. Les arts libéraux pourront-ils jamais inspirer de tels sentiments? La tempérance commande aux voluptés : elle hait et repousse les unes, règle les autres et les soumet à une mesure raisonnable sans jamais les rechercher pour elle-même : elle fait que la règle la meilleure pour les choses qui nous plaisent est d'en prendre autant que la raison le permet, et non pas selon notre envie. L'humanité nous défend l'arrogance envers nos compagnons : elle défend l'avarice dans les paroles, les actions et les sentiments : elle se montre bonne et facile pour tous : elle n'est pas indifférente aux maux des autres, et le bonheur qui lui arrive lui est cher surtout par l'avantage qu'en peuvent recueillir les autres. Sont-ce les arts libéraux qui enseignent ces vertus? non, pas plus qu'ils n'enseignent la simplicité et la modestie, la frugalité, l'économie, pas plus que la clémence qui épargne le sang d'autrui comme le sien propre, et sait que l'homme ne doit pas être prodigue de la vie de ses semblables (*Lettre* 88).

Je ferai donc ce que vous exigez, et je diviserai la philosophie en diverses parties et non pas en morceaux : il est utile de la di-

viser, mais non pas de la morceler : car il est aussi difficile de saisir les objets trop petits que ceux qui sont trop grands. Il y a le même inconvénient à trop diviser qu'à ne pas le faire du tout. Tout ce qu'on réduit en poudre, ressemble à un amas confus. Je commencerai donc, comme vous le voulez, par établir la différence qu'il y a entre la sagesse et la philosophie. La sagesse est le bien suprême de l'âme humaine : la philosophie est l'amour et la recherche de la sagesse : l'une montre ce que l'autre atteint. On voit d'où la philosophie tire son nom : il l'indique par lui-même. Quelques-uns ont défini la sagesse en disant qu'elle est la science des choses divines et humaines : d'autres qu'elle consiste à connaître les choses divines et humaines ainsi que leurs causes. La philosophie et la vertu sont donc étroitement liées entre elles. La plupart des auteurs, et les plus recommandables, divisent la philosophie en trois parties, la morale, la physique et la logique. La première donne des règles à l'âme, la seconde scrute les phénomènes de la nature, la troisième s'occupe de la propriété des mots, de leur arrangement, des arguments qui empêchent l'erreur de se glisser sous la forme de la vérité. Les épicuriens ont distingué deux parties dans la philosophie, la physique et la morale ; ils ont écarté la logique ; puis, comme ils étaient forcés par les choses elles-mêmes de démêler les ambiguïtés, de dépister le faux caché sous l'apparence du vrai, ils ont introduit une subdivision ayant pour objet la règle et le jugement : c'est la logique sous un autre nom. Les Cyrénéens ont enlevé la physique avec la logique, et se sont contentés de la morale ; mais eux aussi font reparaître d'un côté ce qu'ils écartent de l'autre. Ils divisent la morale en cinq parties : la première embrasse ce qu'on doit éviter ; la seconde, les passions ; la troisième, les actions ; la quatrième, les causes ; et la cinquième, les arguments. Les causes se rattachent à la physique ; les arguments à la logique, et les actions à la morale.

Maintenant donc que la philosophie est divisée en trois parties, commençons par décomposer la morale. Or on l'a également subdivisée en trois parties : la première est l'étude de ce qu'on doit aux personnes et du degré d'estime qu'on doit aux choses,

étude très-utile, puisqu'il n'y a rien de plus nécessaire que de savoir bien apprécier les choses ; la seconde traite des passions, et la troisième des actions. C'est-à-dire qu'on doit d'abord commencer par juger la valeur des objets, ensuite régler et modérer nos passions, et en troisième lieu mettre ses actions d'accord avec ses désirs, pour que dans tous ses actes on ne soit jamais en contradiction avec soi-même.

Tout ce qui manquera à ces trois classes, mettra le désordre dans le reste : car qu'importe qu'on juge sainement les choses, si on ne sait pas régler ses passions ? et qu'importe qu'on ait réprimé ses passions et qu'on en soit maître, si dans ses actions on ne tient pas compte du temps, si l'on ne sait pas quand, où et comment l'on doit agir, et ce qu'il convient de faire ? Autre chose est de connaître la valeur et le prix des choses, autre chose de contenir ses passions : autre chose de marcher, autre chose de se précipiter dans l'activité. Alors, la vie est en harmonie avec elle-même, lorsque les actions ne démentent pas les sentiments ; que les sentiments d'autant plus froids ou plus ardents que les choses en sont plus dignes, se règlent d'après la juste valeur de ces choses (*Lettre* 89).

Qui peut douter, mon cher Lucilius, que la vie ne soit un don des Dieux, et la vie vertueuse, un don de la philosophie ? aussi, nous lui devons plus qu'aux Dieux, parce que la vie vertueuse est un plus grand bienfait que la vie. Certainement, nous devrions plus à la philosophie, si les Dieux eux-mêmes ne nous l'avaient donnée, et si, sans en accorder la science à personne, ils ne l'avaient rendue accessible à tous (*Lettre* 90).

La philosophie tend au bonheur, elle y conduit, elle nous en aplanit les voies. Elle montre ce qui est mal en réalité, et ce qui ne paraît que l'être : elle bannit de notre âme la vanité, elle lui donne une grandeur solide en lui enlevant cette grandeur factice et chimérique dont elle se pare, elle ne laisse pas ignorer la différence qu'il y a entre la grandeur et l'enflure, et lui livre les secrets de la nature entière. Elle enseigne ce que sont et quels sont les Dieux, ce que sont les enfers, les lares et les génies. Ce sont ses initiations qui nous font pénétrer, non dans les mystères d'un

temple municipal, mais dans ceux du monde entier, ce vaste temple de tous les Dieux, dont elle présente toutes les faces et toutes les images aux yeux de notre esprit : car ceux du corps sont trop faibles pour suffire à un si grand spectacle. Puis, elle remonte à l'origine des choses, à la raison éternelle qui anime tout, à la secrète puissance de tous les germes qui impriment à chaque être une forme particulière. Alors, elle commence à s'occuper de l'âme, examine d'où elle vient, où elle réside, quelle est sa durée, en combien de parties elle se divise. Puis, des corps elle passe aux substances incorporelles; elle discute la vérité et ses preuves (*Lettre* 90).

Voulez-vous savoir ce que le sage a recherché, ce qu'il a mis au jour? d'abord, la vraie nature, qu'il n'a pas regardée, comme font les autres animaux, d'un œil indifférent et myope pour les choses divines; puis les lois de la vie qu'il a appliquées à toutes choses : il n'a pas seulement appris à connaître les Dieux, mais à les imiter et à considérer tout ce qui arrive comme l'effet d'un ordre émané d'eux. Il a défendu d'obéir aux préjugés, nous a enseigné la valeur réelle de chaque chose : il a condamné le plaisir auquel se mêle le repentir : il a loué les biens qui sont de nature à nous plaire toujours, et nous les a présentés : enfin, il nous a désigné comme le plus heureux des hommes celui qui n'a pas besoin du bonheur, et comme le plus puissant celui qui se possède lui-même (*Lettre* 90).

Autant il y a de différence, cher Lucilius, le plus vertueux des hommes, entre la philosophie et les autres sciences humaines, autant j'en trouve dans la philosophie même, entre la partie qui a pour but l'étude de l'homme et celle qui a les Dieux pour objet. Celle-ci, plus relevée et plus hardie, s'est donné plus de carrière; ce que l'œil découvre, n'a pu lui suffire; elle a soupçonné qu'il y avait quelque chose de plus grand et de plus beau placé par la nature au delà du monde visible, et qu'enfin, il y a entre les deux autant de différence qu'entre Dieu et les hommes. L'une enseigne ce qu'il faut faire sur la terre; l'autre, ce qui se passe dans le ciel. L'une dissipe nos erreurs, approche de nous le flambeau qui éclaire les pas douteux de la vie; l'autre plane bien au-dessus des

ténèbres où nous nous égarons, et nous arrachant à cette obscurité profonde, nous conduit jusqu'à la source de la lumière (*Questions naturelles,* liv. I, préface).

La philosophie est contemplative et active; elle regarde et agit en même temps. Car, c'est une erreur de penser que ses promesses sont toutes terrestres; elle aspire plus haut. Je scrute, dit-elle, le monde entier, et je ne me borne pas au commerce des mortels. J'aime à conseiller et à dissuader; de grands objets m'appellent, placés au-dessus de vos têtes. « Je vais vous développer le système du ciel et la nature des Dieux : je vais dévoiler à vos yeux l'origine des choses; d'où la nature tire tous les êtres; comment elle les fait croître, les alimente, et où la nature même les résoud après leur dissolution. » Ainsi parle Lucrèce. D'où il suit que bien que contemplative, la philosophie a ses principes. L'antique sagesse, à ce qu'on dit, se contentait de donner des préceptes sur ce qu'il faut faire, et sur ce qu'il faut éviter. Alors les hommes étaient bien meilleurs : lorsque les savants sont venus, les bons s'en sont allés. Cette vertu simple et accessible à tous, s'est changée en une science obscure et subtile : on nous enseigne à disputer et non pas à vivre. De la variété des aliments naissent des maladies, non-seulement singulières, mais inexplicables, diverses, compliquées, contre lesquelles la médecine s'est armée de remèdes et d'une foule d'expériences. J'en dis autant de la philosophie : elle fut plus simple, quand les hommes étaient moins vicieux, et pouvaient être guéris avec quelques soins. Mais contre un tel renversement de mœurs, il faut tout essayer : et plût au ciel qu'on pût enfin détruire ainsi cette peste ! Ce n'est pas seulement en particulier, c'est en public que nous nous laissons aller à notre démence. Nous réprimons l'homicide et le meurtre privé : mais qu'est-ce que la guerre et ce crime glorieux qui consiste à assassiner des nations entières? L'avarice et la cruauté ne connaissent point de bornes; et néanmoins, quand elles s'exercent furtivement et par quelques particuliers, elles sont moins nuisibles et moins monstrueuses. C'est en vertu de sénatus-consultes et de plébiscites que l'on commet des atrocités. L'autorité publique commande ce qui est défendu aux particuliers : des ac-

tions qu'un homme paierait de sa tête sont louées chez un militaire. Les hommes qui sont les animaux les plus doux n'ont pas honte de se réjouir du sang d'autrui, de faire la guerre et de la transmettre à leurs enfants, quand les bêtes sauvages privées de la parole vivent entre elles en paix. La philosophie est devenue plus pénible au milieu d'une frénésie si violente et si générale : elle dut augmenter ses forces en proportion des obstacles qu'elle avait à combattre (*Lettre* 95).

Je dois dire avant tout que les opinions des anciens sont peu exactes et peu décidées : on errait encore alors autour de la vérité ; tout était nouveau pour ceux qui exploraient alors le terrain pour la première fois : on a perfectionné ensuite, et c'est à nos prédécesseurs que nous devons nos découvertes. Il fallait néanmoins déjà de grands esprits, pour écarter le voile qui couvrait la nature, et sans s'arrêter au spectacle de ses caractères extérieurs, aller au fond des choses et descendre dans le secret des Dieux. Ils ont beaucoup contribué aux découvertes ceux qui en ont conçu la possibilité. Il faut donc écouter les anciens avec indulgence. Rien n'est parfait dans le commencement ; et ce que je dis ne s'applique pas seulement au sujet mystérieux et très-compliqué dont il s'agit ici, et où, quand nous saurons déjà beaucoup, chaque siècle aura encore beaucoup à découvrir, mais à toute autre branche de faits : les commencements ont toujours été loin de la perfection (*Questions naturelles,* liv. VI, ch. IV et V).

Sénèque fait ressortir la grandeur de la philosophie par la mort indigne du philosophe Callisthène qu'Alexandre fit périr, et il s'exprime ainsi :

C'est pour Alexandre un crime que n'effaceront jamais aucune de ses vertus ni la gloire de ses guerres heureuses. Car, toutes les fois qu'on dira : Il tua des milliers de Perses, on dira d'un autre côté : Et Callisthène aussi. Quand on dira : Il fit mourir Darius, jadis maître d'un grand empire, on ajoutera : Et Callisthène aussi. Quand on dira : Il a poussé ses conquêtes jusqu'aux bords de l'Océan qu'il couvrit de flottes inconnues ; il étendit son empire d'un bout de la Thrace jusqu'aux limites de l'Orient, on dira : Oui,

mais il a tué Callisthène. Bien qu'il ait surpassé tous les princes, tous les généraux anciens, aucun de ses hauts faits ne parlera si haut que le meurtre de Callisthène (*Questions naturelles*, liv. VI, ch. XXIII).

Quelques-uns se sont consumés à écrire l'histoire des rois étrangers, les maux que les peuples ont faits ou endurés. Combien il est plus sage de détruire ces maux que de transmettre à la postérité ceux des autres! ne vaudrait-il pas mieux célébrer les ouvrages des Dieux que les brigandages de Philippe, d'Alexandre, et d'autres héros illustres par la ruine des peuples, fléaux aussi grands pour les hommes qu'une inondation qui couvre toutes les plaines, ou qu'un incendie qui fait périr un nombre immense d'être vivants. On écrit comment Annibal a franchi les Alpes, comment à l'improviste il porta dans l'Italie une guerre confirmée par les défaites d'Espagne : puis, après ses revers, et la soumission de Carthage, toujours acharné contre les Romains, comment il erra par les royaumes avec opiniâtreté, promettant de marcher contre les Romains, même sans armée : comment il ne cessa, malgré sa vieillesse, de chercher la guerre dans tous les coins du monde ; tant il est vrai qu'il pouvait se passer de patrie, mais non d'ennemis! Ne vaut-il pas mieux apprendre ce qu'il faut faire que de chercher ce qui a été fait? enseigner à ceux qui se livrent à la fortune qu'elle ne donne rien de stable, que tous ses dons s'échappent plus légers que les vents? Car la fortune ne sait pas se reposer; elle se réjouit de substituer la tristesse à la gaieté, et de mêler l'une et l'autre (*Questions naturelles*, liv. III, préface).

(Voyez aussi les chapitres qui traitent de la Sagesse, de la Science, de l'Etude, de la Lecture).

III.

De la Science utile et de la science inutile.

Un rat est une syllabe : or une syllabe ne ronge pas de fromage : donc un rat ne ronge pas de fromage. Puérilités! Sottises! et voilà pourquoi nous fronçons les sourcils, voilà pourquoi

nous laissons croître notre barbe : voilà les vérités que nous enseignons avec nos visages pâles et tristes! Quand nous aurions du temps de reste, nous devrions le ménager pour nos besoins, quelle folie donc de dire tant d'inutilités, quand le temps est si court!

Je m'indigne de voir certains hommes employer en grande partie à des superfluités ce temps qui, soigneusement économisé, suffirait à peine au nécessaire. Je paraîtrais fou à bon droit, quand les femmes et les vieillards entassent des pierres sur les retranchements ; quand la jeunesse, en armes derrière les portes, attend et demande le signal du combat; lorsque les traits ennemis brillent sous les remparts, et quand le sol lui-même tremble sous la mine qui l'ébranle, si je m'assayais tranquillement, proposant de pareilles questions : Ce que vous n'avez pas perdu, vous l'avez : or vous n'avez pu perdre de cornes; donc vous avez des cornes; et autres visions subtiles d'une imagination délirante. J'ai une grande affaire en main, que ferai-je? La mort me suit, la vie s'enfuit, enseignez-moi quelque remède contre elle, apprenez-moi à ne pas fuir la mort, et à retenir la vie. Montrez-moi que le bonheur de la vie ne consiste pas dans sa durée, mais dans l'usage qu'on en fait : qu'il est possible et même qu'il arrive souvent que celui qui a vécu longtemps, a peu vécu. Dites-moi, quand je vais dormir : Vous pouvez ne pas vous réveiller ; et à mon réveil : Vous pouvez ne plus dormir. Dites-moi quand je sors : Vous pouvez ne pas rentrer; et quand je rentre : Vous pouvez ne plus sortir. Vous êtes dans l'erreur si vous croyez qu'en mer seulement une seconde nous sépare de la mort. En tout lieu, l'intervalle qu'il y a entre elle et nous est fort court. Partout, en effet, la mort se montre aussi proche de nous; partout elle l'est. Dissipez ces ténèbres, et vous me transmettrez plus facilement ce à quoi je suis préparé. La nature nous a faits dociles, et nous a donné une raison, imparfaite il est vrai, mais susceptible de perfection (*Lettre* 48 et 49).

Je vous le demande; pourquoi consumons-nous en abstractions peut-être fausses et certainement inutiles des soins si nécessaires dus à des choses de plus grande importance et bien meilleures?

que m'importe de savoir en quoi la sagesse diffère d'être sage? Montrez-moi plutôt la voie qui m'y fera parvenir. Dites-moi ce que je dois éviter, désirer : quelles études pourront raffermir mon âme chancelante et comment je chasserai loin de moi ces passions qui m'entraînent hors du devoir : dites-moi comment je puis supporter le malheur avec égalité d'âme, comment j'éloignerai ceux qui ont fait irruption contre moi, ou au-devant desquels je me suis jeté. Apprenez-moi à souffrir les tribulations sans gémir, la prospérité sans faire gémir les autres : à ne pas attendre le dernier et inévitable terme de la vie, mais à m'en aller de moi-même, et quand bon me semblera. Faisons cela, mon cher Lucilius; voilà ce qui doit nourrir votre âme; voilà la sagesse; voilà comment on est sage : il y a loin de là, comme vous le voyez, à s'épuiser dans de creuses subtilités sur des discussions vaines et puériles. La fortune vous a posé tant de questions, et vous n'avez encore pu les résoudre. Quelle folie, quand on a reçu le signal du combat, de s'escrimer contre les vents! Eloignez ces armes de luxe; il faut des armes tranchantes! Expliquez-moi comment la tristesse et la peur peuvent ne pas troubler l'âme, et dites-moi comment on peut la délivrer des convoitises secrètes qui l'oppriment. Passons à côté de ces ingénieux enfantillages, et hâtons-nous d'en venir aux doctrines qui peuvent nous rapporter quelque utilité. Le père qui presse avec sollicitude, la sage-femme près de sa fille en travail, ne lit pas le programme et l'ordre des jeux. Personne, en courant à l'incendie qui brûle sa maison, ne jette les yeux sur une table d'échecs, pour savoir comment se dégagera la pièce bloquée. Mais vous vraiment! on vous annonce de toutes parts et l'incendie de votre maison, et le danger que courent vos enfants, et le siége de votre patrie et le pillage de vos biens : ajoutez-y naufrages, tremblements de terre, et tout ce qu'on peut craindre. Eh bien, lié par tant de choses, vous ne vous occupez qu'à récréer votre esprit. Quelle différence, dites-vous, y a-t-il entre la sagesse et être sage? vous nouez et dénouez des syllogismes pendant qu'une masse énorme est suspendue sur votre tête! La nature ne nous a point donné le temps avec tant de libéralité et de bonté que nous puissions en perdre quelques

instants. Voyez combien ils en perdent, même ceux qui sont les plus diligents! aux uns, c'est leur état de santé; aux autres, celui de leurs proches; à ceux-ci, des affaires indispensables; à ceux-là, les affaires publiques en enlèvent beaucoup. Le sommeil nous a partagé notre vie. Pourquoi aimons-nous à dissiper en futilités la plus grande partie de ce temps, si court, si rapide et qui nous entraîne avec lui? Ajoutons encore que l'esprit s'accoutume plutôt à s'amuser qu'à se guérir, et à faire de la philosophie un amusement quand elle est un remède. Je ne sais pas quelle est la différence entre la sagesse et être sage : mais je sais qu'il m'importe peu de le savoir ou de l'ignorer. Dites-moi, quand je l'aurai appris, en serai-je plus sage? Pourquoi donc me retenir dans le vocabulaire de la sagesse plutôt que dans ses œuvres? Inspirez-moi plus de courage, plus de sécurité, plus d'égalité, plus de supériorité vis-à-vis la fortune. Je puis lui être supérieur, en faisant tout ce que j'apprends (*Lettre* 117).

Rien n'est pire que ceux qui ne voient jamais de subtilité que là où elle occupe le terrain tout entier. Je ne sais si le plus grand défaut de la subtilité est de se trop montrer. Les embûches cachées sont les plus dangereuses : la subtilité dissimulée est la plus utile : ses effets se font sentir, mais on ne le voit pas (*Prologue des déclamations*).

Pour se former un esprit sain, il faut peu de livres. Mais de même que nous répandons tout le reste en superfluités, ainsi faisons-nous de même, pour la philosophie elle-même. Nous sommes travaillés de l'intempérance des lettres, comme de celle des autres choses; nous apprenons non pour vivre, mais pour savoir (*Lettre* 17).

(Voyez aussi sur ce sujet les chapitres suivants, ainsi que ceux qui précèdent.)

IV.

Curiosité.

Pourquoi pensez-vous qu'il nous importe de chercher l'âge de Patrocle et d'Achille? Vaut-il mieux chercher où a erré Ulysse

que de trouver le moyen de ne pas toujours errer nous-mêmes? Nous n'avons pas le temps d'apprendre si c'est entre l'Italie et la Sicile que l'a jeté la tempête, ou bien hors des parties du globe qui nous sont connues. Nous sommes sans cesse en proie aux orages de l'âme, et la malice nous pousse à toutes les fautes que commit Ulysse. Nos yeux ne manquent pas de rencontrer des formes séduisantes et des ennemis. Ici, des monstres cruels, avides du sang humain; là, des piéges flatteurs tendus aux oreilles; là, des naufrages et une très-grande variété de maux. Vous me montrez quels sont les tons plaintifs: montrez-moi plutôt comment je pourrai ne pas avoir des accents plaintifs au milieu de l'adversité. La géométrie m'apprend à mesurer les propriétés; qu'elle m'apprenne plutôt à mesurer les hommes. L'arithmétique m'enseigne à compter et à donner les mains à l'avarice; qu'elle m'apprenne plutôt que ces calculs ne font rien à la chose, que le plus heureux n'est pas celui dont le patrimoine fatigue les notaires: bien plus que celui-là possède bien des superfluités qui deviendra le plus malheureux des hommes, s'il est forcé de compter par lui-même ses possessions. Vous m'enseignez à ne rien perdre de mes propriétés; mais moi, je veux apprendre le moyen de les perdre toutes avec joie (*Lettre* 27).

L'étude immodérée des arts libéraux rend les hommes ennuyés, bavards, importuns, tout remplis d'eux-mêmes, et d'autant plus incapables d'apprendre le nécessaire qu'ils ont tout sacrifié au superflu. Le grammairien Didyme a écrit quatre mille ouvrages: il eût été bien malheureux s'il lui avait fallu lire autant d'inutilités. Dans ces livres, il cherche la patrie d'Homère; la véritable mère d'Enée; si Anacréon était plus impudique qu'ivrogne; si Sapho se livrait au public, et autres choses qu'il faudrait désapprendre si on les savait. Il faut savoir de telles frivolités quand on veut beaucoup savoir. Ne voulez-vous pas connaître tout le temps que vous perdez par la maladie, les emplois publics et privés, les occupations journalières, le sommeil? Mesurez votre vie, elle ne peut renfermer tout cela. Je parle des études libérales: combien de frivolités et de choses sans application réelle trouve-t-on chez les philosophes (*Lettre* 88)?

Il y en a qui naviguent et souffrent les fatigues d'un long voyage, pour le seul plaisir de connaître quelque nouveauté. C'est ce qui pousse les peuples au théâtre, ce qui fait fouiller les choses cachées, scruter les secrets de la nature, déterrer les antiquités, apprendre les mœurs des nations barbares. La nature nous a donné un esprit curieux qui sait apprécier l'art et sa beauté : elle nous a créés pour les splendides spectacles du monde; car elle eût manqué son but, en ne montrant qu'à la solitude de si grandes, de si belles, de si ingénieuses, de si brillantes et nombreuses merveilles.

V.

Eloquence.

Que les auditeurs soient émus par les idées et non par les belles paroles; car l'éloquence deviendrait nuisible, si elle passionnait pour elle et non pour la vérité (*Lettre* 52).

Apprenez ce qui m'a fait plaisir dans votre lettre. Vous avez les expressions à souhait : le discours ne vous emporte et ne vous entraîne pas plus loin que vous ne le voulez. Il y en a beaucoup qui sont entraînés à écrire ce qu'ils ne voulaient pas, par l'attrait d'un mot heureux : cela ne vous arrive pas. Tout est précis et approprié au sujet : vous parlez autant que vous voulez, et vous exprimez plus que vous ne dites. C'est là l'indice d'une qualité plus grande encore : cela prouve que votre esprit aussi n'a rien de superflu ni d'enflé. J'ai remarqué vos métaphores qui, pour être hardies, ne sont ni hasardées ni déplacées. Je signale aussi les images; car si l'on venait nous les interdire et déclarer qu'on ne doit les attribuer uniquement qu'aux poëtes, ce serait, à mon avis, n'avoir lu aucun de nos auteurs anciens qui ne cherchaient point cependant encore à faire applaudir leur éloquence. Ceux même qui parlaient simplement et dans le but unique de démontrer leur sujet, sont remplis de figures que je juge nécessaires, non pas pour la même raison que les poëtes, mais pour prêter appui à notre faiblesse et rendre nos idées plus sensibles au lecteur ou à l'auditeur (*Lettre* 59).

Non certes, je ne veux pas que la narration des grandes choses soit sèche et aride. La philosophie ne renonce pas à l'esprit, quoiqu'elle défende de trop s'occuper du choix des mots. Qu'en somme notre but soit de dire ce que nous sentons, et de sentir ce que nous disons : que notre vie s'accorde avec nos discours. Celui-là tient sa promesse qui est le même quand on le voit et quand on l'entend. Nous verrons quel il est, ce qu'il est, s'il est un. Que nos paroles ne plaisent pas seulement, mais qu'elles portent leur fruit. Si toutefois l'éloquence s'y joint sans affectation, si elle s'offre d'elle-même, et si elle coûte peu, qu'elle vienne et recherche les plus beaux sujets, qu'elle montre les choses plutôt que de se faire valoir elle-même. D'autres arts appartiennent uniquement à l'esprit : ici, c'est l'affaire de l'âme. Le malade ne cherche point un médecin qui parle bien, mais qui le guérisse. Si toutefois il lui arrive que le même homme, en état de guérir, parle élégamment sur le traitement à suivre, il n'en sera que plus satisfait. Malgré tout, ce ne sera pas d'avoir trouvé un médecin éloquent qu'il devra se féliciter. Car c'est la même chose que si un pilote habile était en même temps bel homme (*Lett.* 75).

Vous demandez comment à certaines époques le langage s'est corrompu ; comment les esprits ont penché vers ces défauts qui ont mis à la mode tantôt l'amplification ampoulée, tantôt la période brisée et cadencée en manière de chant. Vous demandez pourquoi on s'est engoué de pensées gigantesques et hors de vraisemblance, et quelquefois de sentences coupées et énigmatiques qui laissent plus à entendre qu'elles ne disent : pourquoi il y a eu un âge où l'on abusait sans retenue aucune du droit de métaphore. La raison en est dans ce mot que vous avez si souvent entendu, et qui, chez les Grecs, est devenu proverbial : « Telles mœurs, tel langage. » De même que les actions de chaque homme ont avec ses paroles des traits de ressemblance, de même le langage est souvent l'expression des mœurs publiques. Quand elles se sont corrompues et amollies, l'afféterie du style devient un symptôme de la dissolution générale, pourvu toutefois qu'elle ne se rencontre pas chez un ou deux écrivains, mais qu'elle soit reçue et approuvée. L'esprit ne peut avoir une couleur autre que

celle de l'âme : si celle-ci est saine, réglée, sérieuse, tempérante, l'esprit aussi est sobre et retenu. Le vice qui gâte l'une, est contagieux aussi pour l'autre. Ne voyez-vous pas dans les langueurs de l'âme le corps s'affaisser, les jambes être paresseuses à se mouvoir ? Si elle est efféminée, la démarche du corps trahit assez sa mollesse ; lorsqu'elle est active et prompte, le mouvement des pieds devient plus hâtif. Est-elle en fureur, ou ce qui en approche, est-elle en colère ? le désordre paraît dans les mouvements : on ne marche pas, on est emporté. Mais combien plus sensibles sont ces effets sur l'esprit qui ne fait pour ainsi dire qu'un avec l'âme ! Il est modifié par elle, il lui obéit, il est à ses ordres. Aussi, partout où vous verrez plaire un langage corrompu, vous pourrez en conclure que là aussi les mœurs ont perdu leur pureté. Et de même que le luxe de la table et des vêtements est l'indice d'une civilisation malade, de même la licence du langage, lorsqu'elle est générale, atteste que les âmes où les paroles s'engendrent ont elles-mêmes dégénéré.

Ajoutez que le langage n'a pas de règle absolue : il varie au gré de la mode qui ne reste pas longtemps sans changer. Beaucoup de personnes empruntent leurs mots à un siècle étranger : d'autres, au contraire, pour ne rien vouloir que de familier et d'usuel, tombent dans le trivial : deux excès blâmables. Tel auteur est trop recherché : tel autre est trop négligé.

Passons à la composition : je vous montrerai en combien de façons l'on s'y égare. Il y a des écrivains qui l'aiment raboteuse et heurtée : on s'étudie à briser toute phrase plus harmonieuse, plus coulante que les autres : on regarde comme énergique et vigoureuse une diction qui blesse l'oreille par ses aspérités. Chez d'autres, ce n'est pas une construction oratoire, c'est une phrase musicale, tant les sons les plus flatteurs s'y trouvent filés avec mollesse ! Que dire de ces phrases pendant lesquelles on voit venir des mots qui, après une longue attente, arrivent à peine à la chute de la période ? et de ces constructions si lentes à se dérouler, à la manière de Cicéron, à la pente continue, aux terminaisons molles et opiniâtrément fidèles à la même cadence et à la même marche ? Ces défauts sont introduits par un contemporain

qui tient maintenant en mains le sceptre de l'éloquence. Tous les autres l'imitent, et se transmettent ses exemples. Ainsi, quand vivait Salluste, les sens mutilés, les chutes brusques et inattendues, une obscure concision passaient pour de l'élégance. Arruntius, homme d'une frugalité rare, qui a écrit l'histoire de la guerre punique, prit Salluste pour modèle et s'efforça de l'imiter. On lit dans Salluste : *Exercitum argento fecit*, avec de l'argent il leva une armée, pour *Exercitum pecunia paravit*. Arruntius, épris de cette locution, l'emploie à chaque page (*Lettre* 114).

C'est donc l'âme qu'il faut guérir : le sentiment, l'expression, tout vient d'elle : de même qu'elle seule détermine l'habitude du corps, la physionomie, la démarche. L'âme est-elle vigoureuse? elle communique au langage son énergie et sa mâle fermeté. Est-elle abattue? tout s'écroule avec elle. Le roi vivant, tout suit la même loi : il meurt, le pacte cesse (*Lettre* 114).

Je ne veux pas, cher Lucilius, que vous vous tourmentiez du choix et de l'arrangement des mots. J'ai de plus grandes occupations à vous donner. Songez au fond, non pas à la forme : moins à écrire qu'à sentir ce que vous écrivez, et à le sentir de manière à vous le bien approprier et à le marquer comme de votre sceau.

Quand vous verrez un style maniéré et scrupuleusement poli, c'est, soyez en sûr, l'œuvre d'un esprit préoccupé de choses futiles. Celui qui a de grandes pensées, s'exprime avec plus d'aisance et de laisser-aller : dans tout ce qu'il dit, on sent plutôt l'assurance que l'apprêt. Vous connaissez beaucoup de jeunes gens à barbe et à chevelure parfumées, dont toute la personne paraît sortir d'une boîte de toilette : n'attendez d'eux rien de grand, rien de solide. Le style est le miroir de l'âme : est-il coquet, fardé, artificiel? c'est un signe évident que l'âme, à son tour, est loin d'être saine et cache quelque langueur secrète. Ce ne sont point les ajustements qui parent un homme. Si nous pouvions voir à découvert le cœur d'un homme de bien, quel magnifique tableau! quelle justice! quelle majesté calme et brillante nous apparaîtrait! Ici la justice, là la force : d'un côté la tempérance, d'un autre la prudence se prêtant un mutuel éclat (*Lettre* 115).

Lisez Cicéron : sa composition est une : il est flexible, lent dans sa marche, et plein de douceur sans manquer de force. Au contraire, le style d'Asinius Pollion est rocailleux, cahoté; il coupe sa phrase au point où l'on s'y attend le moins. Enfin, dans Cicéron, les périodes se terminent; elles tombent dans Pollion, à l'exception d'un très-petit nombre de phrases qui ont une marche fixe et une coupure régulière. En outre, tout vous paraît, dites-vous, bas et sans beaucoup d'élévation : je ne lui trouve pas ces défauts. Ses expressions ne sont point basses, mais simples : elles partent d'un esprit modeste et bien réglé. Son style est uni et non pas ravalé. Vous ne trouverez pas en lui cette vigueur d'élocution, ces traits brillants, ces antithèses de pensées que vous demandez : mais, malgré l'absence d'ornements, un ensemble irréprochable. Son style manque de force, quoiqu'il ne soit pas sans élévation. Il manque de cette vivacité, de cette rapidité qui entraîne comme un torrent, bien qu'il soit coulant : de clarté, bien qu'il soit pur. Vous voudriez, dites-vous, qu'il parlât contre les vices avec âpreté, contre les périls des temps avec courage, contre la fortune avec un dédain superbe, contre l'ambition avec mépris. Je veux qu'il tonne contre le vice, qu'il stigmatise la débauche, qu'il brise la colère : qu'il ait tout à la fois la véhémence de l'orateur, la grandeur du poëte tragique, la familiarité du comique. Voulez-vous donc qu'il s'amuse à des bagatelles, à des paroles? Il s'est attaché à ce qu'il y a de vraiment grand : l'éloquence le suit comme son ombre, sans qu'il y pense. Tout ce qu'il écrit, je l'avoue, ne sera ni parfaitement achevé, ni rigoureusement suivi; et, j'en conviens, chaque mot ne viendra pas réveiller l'attention ou porter coup : parfois même, sa période oiseuse manquera le but. Mais, vous rencontrerez dans l'ensemble des grands traits de lumière et vous aurez, sans ennui, parcouru de grands espaces. Enfin, il aura surtout le mérite de vous prouver clairement qu'il sentait ce qu'il a écrit. Vous comprendrez que son but a été de vous faire connaître ce qui lui plaisait, et non pas de vous plaire. Tout chez lui tend à perfectionner, à améliorer l'âme : il ne cherche pas les applaudissements. Tels sont ses écrits, je n'en doute pas, bien que j'en parle d'après

de vieux souvenirs plutôt que d'après une impression neuve. Il m'en reste plutôt un aperçu que cette idée nette qui résulte de l'effet du moment; c'est une vue générale, telle qu'on en peut avoir des choses qu'on a sues il y a déjà longtemps. Lorsque je l'entendais, c'était certainement le jugement que j'en portais. Son style me semblait lourd, mais plein, capable d'enthousiasmer l'âme d'une jeunesse vertueuse, et de lui inspirer le désir de l'imiter, sans lui ôter l'espoir de le surpasser. Cette exhortation me paraît la plus efficace de toutes : car on rebute les jeunes gens en faisant naître chez eux l'émulation, sans leur laisser l'espoir de réussir. Son style, d'ailleurs, avait de l'abondance, et bien qu'il n'offrît pas de détails remarquables, son ensemble était magnifique (*Lettre* 100).

Dans les études, je pense qu'il vaut mieux sans contredit envisager les choses en elles-mêmes, ne parler que sur elles, leur subordonner partout les mots, de manière que, partout où va la pensée, le discours la suive sans effort où elle le conduit. Pourquoi composer des écrits qui durent des siècles? Voulez-vous empêcher la postérité de vous oublier? Né pour mourir, ignorez-vous que les obsèques les moins tristes sont celles qui se font sans bruit? Aussi, pour occuper votre temps d'une manière utile pour vous, et non pour obtenir des éloges, écrivez simplement. Il ne faut pas un grand travail à ceux qui étudient pour le moment présent. Oui; mais quand par la méditation, mon esprit s'est élevé, il recherche la pompe des expressions. Comme il a dressé son vol plus haut, il veut aussi relever son style, et mon discours se conforme à la majesté de la pensée : oubliant les règles étroites que je m'étais fixées, je m'élance dans les nuages (*Tranquillité de l'âme,* ch. I).

Un compagnon plein de faconde, sert de voiture en chemin (Publius Syrus).

Un discours flatteur est empoisonné (*Id.*).

Rien n'est agréable, sans la variété (*Id.*).

Croyez que vous êtes orateur, si vous vous persuadez bien ce qu'il faut (*Id.*).

VI.

Etude et amour de l'Etude.

Démétrius le cynique, grand homme, selon moi, même si on le compare aux plus grands, avait coutume de dire : Qu'il est plus avantageux de posséder un petit nombre de préceptes de sagesse, à sa portée et à son usage, que d'en avoir appris beaucoup qu'on n'a pas sous la main. De même, ajoutait-il, un bon lutteur n'est pas celui qui connaît à fond toutes les postures et toutes les manières de s'enlacer dont on fait rarement usage contre un adversaire, mais celui qui s'est exercé longtemps et soigneusement sur un ou deux mouvements, et qui attend patiemment l'occasion de les appliquer. Peu importe, en effet, qu'il sache beaucoup, pourvu qu'il en sache assez pour vaincre. Ainsi, dans nos études philosophiques, il est beaucoup de choses de pur agrément, peu qui contribuent à la victoire (*Des Bienfaits,* liv. VII, ch. I).

Vous me menacez de n'être plus mon ami, si je vous laisse ignorer une seule de mes actions journalières. Voyez comme j'y vais franchement avec vous : car je vous ferai aussi ces confidences. Je suis les leçons d'un philosophe, et voilà cinq jours que, dès huit heures, je me rends à son école pour l'entendre discourir. C'est s'y prendre de bonne heure ! direz-vous. Eh ! pourquoi non? Qu'y a-t-il de plus sot que de ne pas apprendre, parce qu'on a longtemps négligé d'apprendre? Il faut apprendre aussi longtemps qu'on ne sait pas, et même à en croire le proverbe : « Il faut apprendre toute sa vie. » Ici, plus que jamais, il convient de dire qu'il faut apprendre à vivre aussi longtemps que l'on vit. D'ailleurs, moi aussi j'enseigne quelque chose dans cette école. — Vous me demandez quoi? J'enseigne que le vieillard même a quelque chose à apprendre (*Lettre* 76).

Il y a de la faute de la part des maîtres, quand ils nous enseignent l'art de disserter et non l'art de vivre ; de la part des disciples quand ils arrivent déterminés à cultiver leur esprit, sans songer à leur âme : si bien que la philosophie n'est plus que la philologie. Il importe beaucoup dans toute étude, de bien savoir

quel but on s'y propose. L'apprenti grammairien qui va feuilletant Virgile, ne lit pas ce beau vers : « Le temps fuit sans retour ; » avec l'intention de se dire en secret à lui-même [1] : « Il faut se hâter ; si nous ne le faisons, nous serons en arrière ; les jours nous poussent, poussés eux-mêmes par une rapidité fatale ; emportés sans le sentir, nous ne rêvons qu'avenir et projets éloignés, nous dormons, quand tout se précipite. » Non, il remarque seulement que chaque fois que Virgile parle de la vitesse du temps, il emploie le verbe *fugit.*

Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima *fugit ;* subeunt morbi, tristisque senectus ;
Et labor ; et duræ rapit inclementia mortis.

Celui qui lit en philosophe, rapporte ces mêmes vers à leur véritable intention. Jamais, dit-il, Virgile ne dit que les jours s'en vont, mais qu'ils *fuient,* ce qui est l'allure la plus rapide de toutes, et que nos plus beaux jours nous sont le plus tôt ravis. Que tardons-nous donc à prendre aussi notre élan ? que ne luttons-nous de vitesse avec celui de nos biens qui est le plus prompt à nous quitter ? Ne vous étonnez pas que chaque esprit exploite le même sujet selon ses goûts. Dans le même pré, le bœuf cherche des herbages, le chien un lièvre, et la cigogne des lézards (*Lettre* 108).

Je ne m'abuse pas, mon cher Lucilius, le plus vertueux des hommes, sur la grandeur de l'édifice dont je pose les fondements dans ma vieillesse. J'ai entrepris de faire le tour du monde entier, de découvrir les causes, les ressorts cachés qui le meuvent, et de les faire connaître au reste des hommes. Où trouverai-je assez de temps pour embrasser tant d'objets divers, pour réunir tant de faits épars, pour pénétrer tant de mystères ? Je sens la vieillesse qui me pousse et me reproche les années consumées dans des soins frivoles : c'est une raison de plus pour me hâter, et pour réparer à force de travail les lacunes d'une vie mal employée. Que la nuit s'ajoute au jour : que les occupations que donnent un patrimoine soient retranchées : que l'ambition, que

[1] Tacitus intra se dicat : Vigilandum est, etc.

la vaine gloire soient écartées bien loin [1]; que l'âme ne se consacre plus qu'à elle, et qu'au terme de la vie, elle jette au moins un regard sur elle-même [2]. Oui, la résolution en est prise; elle va s'aiguillonner, et mesurer tous les jours la brièveté du temps qui lui reste. Toutes les heures qu'elle a perdues, elle les regagnera par l'emploi diligent de la vie présente. Le repentir est le guide le plus fidèle dans la voie du bien. Je me plais à redire avec un poëte fameux : « Nous nous armons d'un grand courage, et en peu de temps, nous tentons d'exécuter de grandes choses » (*Questions naturelles,* liv. III, préface).

Je veux vous prescrire tout d'abord le moyen de régler cette ardeur d'apprendre dont je vous vois enflammé, et de l'empêcher de se faire obstacle à elle-même. Il ne faut pas cueillir indifféremment partout des objets d'instruction, ni s'emparer avidement de tout. Ce n'est que par les détails que l'on parvient à l'ensemble. Il faut proportionner le fardeau à ses forces, et ne pas embrasser plus de travail qu'on ne peut en faire. Il faut puiser en proportion de votre capacité, et non de votre volonté. Commencez seulement par avoir une âme vertueuse, et votre capacité répondra à votre volonté : plus l'esprit reçoit, plus il s'étend. Telle est la force de la philosophie, que non seulement son étude, mais son seul commerce est profitable. Celui qui va au soleil, quoiqu'il n'y soit pas allé dans cette vue, en revient hâlé ; ceux qui sont restés quelque temps assis dans la boutique d'un parfumeur emportent avec eux l'odeur qu'on y respire. De même, il n'est pas possible que ceux qui ont été dans la société d'un philosophe n'en retirent quelque chose, sans même qu'ils y fassent attention. Pesez bien mes expressions : je dis de l'inattention, et non de la répugnance. Quoi donc ? ne connaissons-nous pas des gens qui ont passé plusieurs années dans les écoles de philosophie, et n'en ont pas rapporté la moindre teinte? Sans doute, j'en ai connu : c'étaient même les disciples les plus assidus et les plus infatigables ; mais je les appelle plutôt

[1] Texte de Louis de Grenade. *Occupationes patrimonii præcidentur : longè ambitio, longè jactantia solvatur.*

[2] *In ipse fine respiciat.* au lieu de : *In ipso fugæ impetu.*

locataires que disciples des philosophes. Il y en a d'autres qui viennent pour entendre plutôt que pour apprendre, comme l'on va au théâtre pour son plaisir, pour se récréer les oreilles par un beau discours, par des sons agréables ou par des contes amusants. Vous verrez un grand nombre d'auditeurs de cette espèce pour qui l'école des philosophes n'est qu'un lieu de diversion et de repos. Leur but n'est pas d'y déposer quelques vices, d'y puiser quelques règles de conduite, sur lesquelles ils rectifient leurs mœurs, mais de procurer quelque plaisir à leurs oreilles. Il y en a cependant quelques-uns qui viennent avec des tablettes : mais c'est pour recueillir, non des choses, mais des mots qu'ils répètent sans fruit pour les autres, comme ils les ont entendus sans utilité pour eux-mêmes (*Lettre* 108).

Le vert est bon pour les vues troubles : il y a des couleurs sur lesquelles un œil faible se repose avec plaisir, et d'autres dont l'éclat l'éblouit : ainsi les études récréatives sont des calmants pour une âme malade (*De la Colère,* livre III, ch. IX).

Que me font ces milliers de livres, ces bibliothèques innombrables dont le maître pourrait à peine lire les tables dans toute sa vie? Cette multitude est une charge et non pas un secours pour celui qui veut s'instruire : et il vaut beaucoup mieux se livrer à peu d'auteurs que de s'égarer par le grand nombre. Quatre cent mille volumes ont été consumés à Alexandrie! qu'un autre vante ce monument superbe de la magnificence royale; que Tite-Live l'appelle le chef-d'œuvre du goût et des soins de la puissance souveraine. Ce n'était pas une affaire de goût et de soin, c'était le luxe de l'étude : que dis-je l'étude? on n'avait pas eu l'étude, mais l'ostentation en vue, en formant cette collection. Ainsi la plupart, plus ignorants même que des esclaves, ont des livres, non pour étudier, mais pour tapisser leur salle à manger (*Tranquillité de la Vie,* ch. IX).

(Voyez le chapitre suivant : quelques-uns de ceux qui précèdent peuvent aussi se rapporter à ce sujet.)

VII.

Lecture.

L'agitation dénote un esprit malade. Le premier signe du calme intérieur, selon moi, est de savoir se fixer et demeurer avec soi-même. Mais prenez-y garde ; la lecture de cette foule d'auteurs et d'ouvrages de toute espèce pourrait tenir aussi de l'inconstance et de la légèreté. Il faut vous attacher à quelques auteurs choisis, vous nourrir de leur substance, si vous voulez en tirer quelque chose qui se grave dans votre âme. Etre partout, c'est n'être nulle part. A ceux qui passent leur vie à voyager, il arrive de se faire beaucoup d'hôtes, mais pas un ami. Autant en arrive-t-il nécessairement à ceux qui ne s'arrêtent à aucun auteur, mais qui les feuillettent tous à la hâte et comme en courant. Aussitôt rejetés que reçus, les aliments ne sauraient ni profiter, ni s'incorporer. Rien d'aussi contraire à la guérison que de changer souvent de remèdes. Une plaie ne se cicatrise pas quand on y applique continuellement de nouveaux appareils. L'arbre, souvent transplanté, n'acquiert point de vigueur. Rien de si salutaire qui puisse l'être en passant. La multitude des livres distrait l'esprit : aussi, n'en pouvant lire autant que vous pourriez en avoir, il suffit d'en avoir ce que vous pouvez en lire. Mais, direz-vous, je veux parcourir tantôt ce livre, tantôt cet autre. Goûter d'une foule de mets est le signe d'un estomac blasé : cette variété d'aliments, loin de nourrir, corrompt. Aussi, lisez toujours les auteurs estimés : et si parfois vous les quittez pour d'autres, ne manquez pas d'y revenir. Rassemblez chaque jour quelque ressource contre la pauvreté, contre la mort, contre les autres fléaux. Et quand vous aurez beaucoup parcouru, recueillez une pensée pour la bien digérer ce jour-là. J'en agis ainsi : je lis beaucoup, et je mets quelque chose en réserve. Voilà mon butin d'aujourd'hui ; c'est sur Epicure que je le prends : car c'est mon habitude de passer dans le camp ennemi, non comme transfuge, mais comme éclaireur. « La pauvreté contente est, dit-il, une chose honorable, » mais elle n'est plus pauvreté alors qu'elle est contente (*Lettre* 2).

Une lecture fixe et déterminée est utile ; une lecture variée est agréable. Qui veut arriver au but qu'il s'est proposé doit suivre un chemin, et non pas en parcourir plusieurs. Car ce n'est pas là aller, mais errer à l'aventure (*Lettre* 45).

Il est des hommes dont les écrits n'ont rien de grand que le titre, et le reste est sans vie. Ils exposent, ils discutent, ils subtilisent, mais ils n'excitent point le courage chez les autres, parce qu'ils n'en ont point. Quand vous aurez lu Sextius, vous direz : « Voilà de la vie ! voilà un homme énergique, libre, et au-dessus de l'humanité ! il me laisse toujours plein d'une noble assurance.» Je vous l'avouerai, Lucilius, dans quelque situation d'esprit que je me trouve, lorsque je lis Sextius, je suis prêt à braver tous les hasards, et à m'écrier : « Qu'attends-tu, fortune? commence l'attaque : tu me vois prêt. » J'éprouve l'entraînement de celui qui cherche à s'éprouver et à signaler sa valeur : qui voudrait voir un sanglier furieux tomber au milieu des troupeaux sans défense, ou bien un lion descendre de la montagne. Je voudrais alors trouver quelque obstacle à vaincre, quelque épreuve à supporter. Car Sextius a encore cela d'excellent, qu'il vous montre la grandeur du souverain bien sans vous ôter l'espoir d'y atteindre. Vous apprenez qu'elle est placée haut, mais accessible à l'énergie de la volonté. Mais quand même les anciens auraient tout découvert, ce sera toujours une étude nouvelle que d'appliquer, de connaître et d'arranger les découvertes des autres. Ceux qui sont venus avant nous ont fait beaucoup ; mais ils n'ont pas tout achevé. Il n'en faut pas moins les admirer et les honorer à l'égal des Dieux. Pourquoi n'aurais-je pas l'usage de ces grands hommes pour m'exciter à la vertu? pourquoi ne célébrerais-je pas leur naissance? pourquoi ne prononcerais-je pas leur nom avec un sentiment de respect (*Lettre* 64) ?

La lecture alimente l'esprit et le délasse de l'étude, non toutefois sans quelque étude. Nous ne devons pas plus nous borner à écrire que nous borner à lire : car la première chose fatigue et épuise l'esprit : je parle de la composition ; la seconde l'énerve et le relâche. Il faut que ces deux exercices se relaient, se servent de correctif l'un à l'autre, afin que ce que la lecture a recueilli,

la composition le mette en œuvre. Nous devons imiter en cela les abeilles qui, dans leurs excursions, sucent les fleurs propres à faire le miel, et qui ensuite disposent et arrangent en rayons tout le butin qu'elles ont ramassé. A ce propos, Virgile a dit : « Elles distillent un miel pur et de ce doux nectar remplissent les alvéoles. » Oui, nous devons imiter ces abeilles, et mettre séparément ce que nous avons recueilli de nos différentes lectures : car ces provisions, étant séparées, se conservent mieux. Ensuite, il faut, en y appliquant tous les soins et les facultés de notre esprit, donner à ces sucs divers un même goût afin que, dans nos emprunts mêmes, on reconnaisse pourtant autre chose que des emprunts : c'est ce que nous voyons la nature faire tous les jours dans notre corps, sans que nous nous en mêlions. Aussi longtemps que les aliments que nous avons pris conservent leur qualité, et nagent dans l'estomac à l'état solide, ils nous pèsent. Mais après qu'ils se sont décomposés, alors ils passent dans le sang et accroissent nos forces. Faisons de même pour les aliments de l'esprit. A mesure que nous les prenons, ne les laissons pas dans leur entier, ils ne nous appartiendraient pas : mais digérons-les ; sans quoi ils passeront dans notre mémoire, mais non dans notre esprit. Sachons les faire nôtres et nous les approprier tout à fait, afin de former une seule chose de plusieurs, comme de sommes différentes, on ne fait qu'une somme totale (*Lettre* 84).

Je ne prétends point vous détourner de la lecture, mon cher Lucilius, je désire seulement que vous rapportiez aux mœurs tout ce que vous lirez. Sachez être maître de vous : réveillez en vous ce qui est languissant, serrez la bride aux parties relâchées, triomphez de toute résistance : faites la guerre, autant que vous le pouvez, à vos passions et à celles des autres ; et à ceux qui vous disent : Quand cesserez-vous de répéter les mêmes choses? répondez : Quand cesserez-vous de retomber dans les mêmes fautes? Vous voulez que les remèdes cessent quand la maladie subsiste (*Lettre* 89).

Le conseil que je vous donne est qu'il faut entendre et lire les philosophes pour apprendre d'eux le secret de la vie heureuse : pour leur dérober non des mots vieillis ou nouveaux, des méta-

phores hasardées et des figures de style, mais de ces préceptes salutaires, de ces sublimes et généreuses sentences qui bientôt passent dans la pratique. Apprenons-les de telle sorte que ce qui fut des paroles devienne des actions (*Lettre* 108).

Ceux qui s'adonnent à l'étude de la sagesse jouissent seuls du vrai repos ; ils sont les seuls qui vivent : car, non-seulement ils conservent soigneusement leur temps, mais ils joignent encore tous les siècles au leur : toutes les années qui les ont précédés leur appartiennent. Nous nous rendrions coupables de la plus noire ingratitude, si nous ne reconnaissions pas que c'est pour nous, que sont nés les illustres auteurs de tant d'opinions respectables : ils ont préparé notre vie : leur travail nous a conduits à une foule de belles découvertes qu'ils ont tirées des ténèbres : aucun siècle ne nous est interdit, nous sommes admis à tous. Et si nous avons assez de force d'esprit pour franchir les étroites limites de la faiblesse humaine, nous verrons un long espace de temps s'ouvrir pour nous. Je puis, si je le veux, raisonner avec Socrate, douter avec Carnéade, me reposer avec Epicure, vaincre la nature de l'homme avec les stoïciens, m'élever au-dessus d'elle avec les cyniques, enfin, marcher d'un pas égal avec la nature universelle pour m'associer à tous les âges. Pourquoi ne sortirions-nous pas de cet espace de temps si borné, si fugitif, pour nous élancer dans ces espaces immenses, éternels, qui nous mettent en communauté avec les meilleurs des hommes ? Disons donc que ceux-là vaquent à de véritables devoirs qui veulent converser familièrement chaque jour avec Zénon, Pythagore, Démocrite, Aristote, Théophraste, et les autres guides des mœurs et des sciences. Aucun de ces grands hommes ne manquera de les bien recevoir : ceux qui vont à leur école ne les quittent jamais, sans se trouver plus heureux, et sans les aimer davantage : ils ne laissent partir personne les mains vides. Tout le monde peut les aborder à son gré la nuit comme le jour. Aucun d'eux ne vous fera mourir, mais tous vous l'apprendront. Aucun d'eux ne vous fera perdre votre temps, au contraire chacun vous donnera le sien : aucun de leurs discours ne vous mettra en danger, et leur amitié n'entraînera point votre perte. Vous obtiendrez d'eux tout

ce que vous voudrez ; il ne dépendra pas d'eux que vous ne puisiez d'autant plus dans leurs trésors que vous en aurez plus emporté. Quelle félicité, quelle heureuse vieillesse attend celui qui se sera rendu leur client ! Il trouvera en eux des hommes avec qui il sera à portée de délibérer sur les objets les plus grands et les plus petits, qu'il pourra consulter tous les jours, qui lui feront entendre la vérité, sans l'outrager ; qui le loueront, sans le flatter ; qui lui serviront sans cesse de modèles. Nous disons ordinairement qu'il n'a pas été en notre pouvoir de choisir nos parents, que le destin nous les a donnés : il y a pourtant une naissance qui dépend de nous. Parmi les familles des plus grands génies, choisissez celle dans laquelle vous voulez entrer, non-seulement pour en porter le nom, mais encore pour jouir de ses biens qu'il ne sera pas nécessaire de conserver en avare et en envieux, puisqu'ils s'augmenteront à mesure que vous en ferez part à plus de monde. Ces grands hommes vous montreront la route qui conduit à l'éternité, et vous porteront sur une hauteur d'où personne ne vous fera descendre. Voilà le seul moyen d'étendre votre vie mortelle et même de l'immortaliser (*Brièveté de la Vie*, ch. XIV et XV).

VIII.

Exercice ou pratique.

Une partie de la vertu consiste dans la théorie, une autre dans la pratique. Il faut d'abord apprendre, puis confirmer par des actes ce que vous avez appris. La philosophie comprend deux choses, la science et l'état de l'âme. Celui qui s'en est instruit, qui a appris ce qu'il faut faire et éviter, n'est pas encore sage, tant que son âme ne s'est pas, pour ainsi dire, transfigurée en ce qu'elle a appris. Ces enfants apprennent à écrire d'après un modèle : une main étrangère tient leurs doigts, et les guide sur des lettres déjà tracées. Ensuite, on leur enjoint d'imiter le modèle placé devant leurs yeux, et de corriger leur copie d'après cet exemple (*Lettre* 94).

IX.

Vérité.

Rien n'est plus difficile que la recherche du vrai : mais nous devons prendre la voie qui offre le plus de vraisemblance. C'est la marche de tous les devoirs : c'est ainsi que nous ensemençons, que nous naviguons, que nous faisons la guerre, que nous prenons femme, que nous élevons nos enfants, quoique pour tous ces actes l'événement soit incertain. Nous nous décidons pour ce que nous croyons devoir donner bon espoir. Car qui pourrait, au laboureur qui sème, garantir la récolte : au navigateur, un bon port : au combattant, la victoire : au mari, une femme chaste : au père, des enfants pieux ? Nous nous laissons guider par la raison, plutôt que par l'évidence. Les apparences des choses sont trompeuses, et nous y croyons cependant. Qui prétend le contraire ? Mais je ne trouve aucun autre moyen de régler ma pensée. Ce sont les seules traces qui puissent me guider vers la vérité : je n'en ai pas de plus certaines. Je prendrai soin de les examiner avec l'attention la plus scrupuleuse, et je ne précipiterai pas mon jugement (*Des Bienfaits*, liv. IV, ch. XXXIII et XXXIV).

Si nous voulions peser tous les arguments, la balance à la main, le silence serait d'obligation : car il en est peu qui n'ait point d'adversaire. Ceux même qui gagnent leur procès, ont eu à plaider (*Des Bienfaits*, liv. VII, ch. XVI).

On empêche ce qui est bien, on ne l'anéantit jamais (PUBLIUS SYRUS).

Quand on dispute trop, la vérité s'échappe (*Id.*).

X.

Loi.

En toute question, ayons en vue le bien public. Il faut ôter aux ingrats toutes les excuses vers lesquelles ils voudraient se réfugier et dont ils voudraient couvrir leur mauvaise volonté. J'ai tout fait ! Eh bien, faites encore. Pensez-vous que nos ancêtres fussent assez insensés pour ne pas comprendre combien il est in-

juste de mettre au même rang le débiteur qui a dépensé au jeu et en débauches l'argent qu'il avait emprunté, et celui qui a perdu par un incendie, par un vol, ou par quelque autre accident fâcheux, le bien d'autrui avec le sien? Cependant, ils n'ont admis aucune excuse, afin d'apprendre aux hommes à tenir, avant tout, leurs engagements. Car il valait mieux rejeter l'excuse, même légitime, du petit nombre, que d'offrir à tous, la tentation d'en chercher de mauvaises (*Des Bienfaits*, liv. VII, ch. XVI).

Quand vous avez peu de confiance en ceux à qui vous commandez, il vous faut exiger plus que le strict nécessaire, afin d'obtenir au moins ce nécessaire. Toutes les hyperboles n'exagèrent que précisément pour arriver à la vérité par le mensonge. C'est elle qui dit : Plus blanc que la neige : Surpasser les vents à la course : ce qui, étant impossible, ne se dit que pour faire croire jusqu'à quel point va la blancheur, combien rapide est la course. Quand elle dit : Plus immobile qu'un rocher, plus furieux qu'un torrent : elle ne pense à persuader rien autre chose que tel ou tel est aussi immobile qu'un rocher. Jamais l'hyperbole n'espère faire croire tout ce qu'elle ose : elle affirme des choses incroyables, pour parvenir à les rendre croyables. — Il faut qu'une loi soit brève, pour que les ignorants la retiennent plus aisément : qu'elle soit comme un oracle céleste : qu'elle ordonne, et non pas qu'elle discute. Je ne trouve rien de plus froid, rien de plus inepte qu'une loi avec un préambule. Avertissez-moi : dites-moi ce que vous voulez que je fasse. Je ne suis pas ici pour apprendre, mais pour obéir (*Lettre* 94).

XI.

Nature.

Les leçons de l'expérience sont lentes et varient selon les individus : toutes celles de la nature sont égales et immédiates pour tous (*Lettre* 121).

Il est naturel d'admirer le nouveau plutôt que le grand (*Questions naturelles*, liv. VII, ch. I).

Les mauvais naturels n'ont jamais besoin de maître (PUBLIUS SYRUS).

XII.

Habitude bonne et mauvaise.

De même que la laine prend certaines couleurs du premier coup, et ne s'imbibe de certaines autres qu'après des macérations et des coctions répétées : de même, il est des enseignements que notre esprit retient tout d'abord : mais si la sagesse n'est pas descendue profondément dans notre âme, si elle n'y a pas séjourné longtemps, si elle ne l'a pas, je ne dis pas, colorée, mais fortement teinte, elle est alors loin de tenir tout ce qu'elle avait promis (*Lettre* 71).

Pour philosopher, il ne faut pas attendre que vous ayez du loisir : il faut tout quitter pour cette grande occupation, pour laquelle aucun temps ne serait assez long, quand même notre vie s'étendrait depuis l'enfance jusqu'aux limites les plus reculées de l'existence humaine.

Qu'on néglige entièrement la philosophie ou qu'on s'en occupe par intervalles, c'est à peu près la même chose (*Lettre* 72).

Toute vigne n'admet point la greffe : si le sujet est vieux et ruiné ; s'il est faible ou grêle, il ne recevra pas le rejeton ou ne pourra pas le nourrir. L'homme dont me parle votre lettre, n'a plus aucune force : pour avoir trop donné aux vices, il a perdu sa sève et sa flexibilité : on ne peut enter la raison sur cette âme, elle n'y prendrait pas. — Mais il le désire, lui. — Ne le croyez pas. Je ne dis pas qu'il vous mente ; il croit le désirer. Il a pris en dégoût la mollesse ; cependant, il se réconciliera bien vite avec elle. Mais, dit-il, la vie qu'il mène fait son tourment. Je ne le nie point. — Eh ! qui n'éprouve cet tourment comme lui ? On aime et on déteste à la fois son genre d'existence. Aussi, ne donnons gain de cause à celui-là que sur la preuve qu'il aura rompu sans retour avec la mollesse. Quant à présent, ce n'est entre elle et lui qu'une bouderie (*Lettre* 112).

La philosophie entière, en rassemblant toutes ses forces pour cet objet, ne saurait elle-même extirper des âmes un mal endurci et enraciné par l'âge (*Lettre* 94).

Il n'est rien de si difficile et de si pénible que l'esprit humain

ne puisse vaincre et qu'on ne se rende familier par une pratique assidue : point de passion si sauvage et si indomptée qui ne plie enfin au joug de la discipline. L'âme obtient tout ce qu'elle veut fortement. Des hommes ont réussi à ne rire jamais, à s'interdire toute leur vie l'amour, le vin, ou même toute boisson. L'un, se contentant d'un sommeil de quelques instants, a prolongé d'infatigables veilles. D'autres ont appris à courir en montant sur la plus mince corde; à porter d'effrayants fardeaux, qui dépassent presque les forces humaines; à plonger à d'immenses profondeurs, et à demeurer très-longtemps sous les eaux sans respirer. Il est mille autres exemples d'obstacles surmontés par une volonté ferme, et qui prouvent que rien n'est difficile à qui s'impose la loi d'en triompher. Et cependant, pour ces gens dont je viens de parler, il n'y a point de raison pour déployer tant de constance, ou du moins ils y gagnent très-peu. Qu'obtient, en effet, de si brillant l'homme qui s'est fait une étude d'aller sur la corde tendue, ou de ne pas fléchir sous d'énormes poids, de ne pas laisser clore ses yeux au sommeil, de pénétrer jusqu'au fond des mers? Et pourtant, pour un si mince profit, la constance est venue à bout de son œuvre. Et nous n'appellerons pas à notre aide cette patience après laquelle nous attend une si grande récompense, le calme inaltérable et la félicité de l'âme? quelle victoire d'échapper à la colère, cette horrible maladie, et en même temps à la rage, à la barbarie, à la cruauté, à la fureur, et autres passions qui d'ordinaire l'accompagnent (*De la Colère,* liv. II, ch. XII et XIII).

Songez que ceux qui sont enchaînés ont d'abord de la peine à supporter la pesanteur et la gène de leurs fers. Mais dès qu'une fois, renonçant à une fureur impuissante, ils ont pris le parti de les souffrir patiemment, la nécessité leur apprend à les supporter avec courage, et l'habitude avec facilité (*De la Tranquillité de l'âme,* ch. X).

Supportez les lourds fardeaux, pour pouvoir trouver les autres plus légers (PUBLIUS SYRUS).

L'empire de l'habitude a une très-grande force (*Id.*).

Qu'y a-t-il de plus malheureux que celui à qui il est désormais nécessaire d'être méchant (*Id.*).

XIII.

La vie.

On ne cherche pas à bien vivre, mais à vivre longtemps : cependant, bien vivre est à la portée de tout le monde ; vivre longtemps n'appartient à personne (*Lettre* 22).

Toutes les choses que nous voyons et que nous touchons, Platon ne les range pas parmi les êtres qu'il regarde comme doués d'une existence propre. Elles ont un cours en effet, et sont dans un accroissement et dans un déchet continuel. Nul n'est dans la vieillesse ce qu'il a été dans sa jeunesse : nul n'est le matin ce qu'il était la veille. Nos corps sont emportés à la manière des fleuves : tout ce que nous voyons, s'enfuit avec le temps, et rien de ce que nous voyons n'est stationnaire. Moi-même, tandis que je dis que tout change, je suis déjà changé. C'est en ce sens qu'Héraclite a dit : « On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve. » Car le nom du fleuve lui reste ; mais l'eau s'est écoulée. Ce changement est plus sensible dans une rivière que dans l'homme : mais le courant qui nous entraîne n'est pas moins rapide ; et voilà pourquoi je m'étonne de notre folie, de tant aimer une chose aussi fugitive que notre corps, et de craindre le moment du trépas, lorsque chaque instant est la mort de notre état précédent. Mais que retirerai-je de ces idées qui puisse réprimer mes passions? C'en serait assez pour moi, quand il n'y aurait que ce principe, professé par Platon, que tous les objets qui flattent nos sens, qui les excitent et les irritent, n'ont point d'existence réelle. Aussi, ce sont des objets tout imaginaires qui n'ont de corps que pour un instant : aucun d'eux n'est stable, aucun d'eux n'est solide ; et cependant, nous les recherchons, comme s'ils devaient toujours durer, comme si nous devions toujours les posséder. Etres faibles et passagers, nous n'avons qu'un moment de consistance, profitons-en pour élever notre esprit vers les objets éternels ! Admirons ces formes de toutes choses, qui voltigent dans l'espace, et au milieu d'elles un Dieu qui y veille (*Lettre* 58).

Nous laissons la vie derrière nous, mon cher Lucilius, et de même que sur la mer, comme l'a dit Virgile, les terres et les villes reculent; ainsi, au milieu de cette fuite si rapide du temps, nous avons d'abord perdu de vue l'enfance, ensuite l'adolescence, puis cette époque intermédiaire où, vieux et jeunes à la fois, nous participons des deux âges, puis même les meilleures années de la vieillesse : enfin, nous commençons à apercevoir le terme commun de l'existence humaine. Nous le regardons comme un écueil. Mais c'est un port des plus sûrs, un port souvent désirable, et devant lequel on ne doit jamais reculer. Si l'on y est transporté dès les premières années, il ne faut pas plus s'en plaindre que d'avoir terminé promptement une navigation. Vous le savez, il est des voyageurs qu'un vent mou contrarie, retient et fatigue de l'ennui d'un long calme; tandis que d'autres sont promptement emportés par le souffle constant d'un bon vent. Ainsi de nous, croyez-le : la vie a conduit rapidement les uns au but où, si tard que ce fût, ils devaient toujours arriver, tandis qu'elle a miné et consumé lentement les autres. D'ailleurs, vous le savez, on n'est pas forcé de la garder : car l'important n'est pas de vivre, mais de bien vivre. Aussi le sage vit-il ce qu'il doit, et non ce qu'il peut vivre. Il examinera où, avec qui, comment et pourquoi il doit vivre. Toujours il pense à ce que sera sa vie, et non combien elle durera (*Lettre* 70)[1].

Qu'y a-t-il au monde qui soit à l'abri du changement? La terre, le ciel, la vaste machine de l'univers n'en sont pas exempts, quoique sous la direction de Dieu même. Non, le monde ne conservera pas toujours son ordre actuel : mais quelque jour viendra qui le fera dévier de sa marche. Tous les êtres ont des périodes marquées; ils doivent naître, croître et périr. Tous ces astres que vous voyez se mouvoir au-dessus de nous, cette terre où nous sommes confusément répandus, et qui nous semble si solide, tout cela est sourdement miné, tout cela aura un terme. Il n'est rien qui n'ait sa vieillesse : quoiqu'à des époques différentes, la nature renvoie tout cela au même endroit. Tout ce qui est, ne sera plus; mais le monde ne périra pas pour cela, il se

[1] Sénèque, on le sait, approuvait et conseillait même le suicide.

dissoudra. La dissolution, pour nous, c'est la destruction. En effet, nous ne considérons que ce qui est près de nous : notre âme, abâtardie, et qui s'est attachée au corps, ne voit rien au delà : autrement, elle supporterait avec beaucoup plus de fermeté l'idée de notre fin et de celle de nos proches, si elle était persuadée que la nature n'est qu'une succession de naissances et de morts : que les corps composés se dissolvent, que les corps dissous se recomposent. Des villes périront par la guerre : d'autres par les dissensions; celles-ci par la paix qui engendre l'incurie, et celles-là, par le luxe, ce fléau des puissants Etats (*Lettre* 71).

La vie est comme une pièce de théâtre : ce n'est pas sa durée qui importe, c'est la manière dont elle a été conduite. Il n'est pas question de savoir où vous finirez. Finissez où vous voudrez, pourvu que le dénouement soit bon.

C'est le meilleur qui s'envole, et le pire qui succède. Comme le vin le plus clair est le premier qu'on puise de l'amphore, tandis que le plus épais, le plus trouble reste au fond : de même la meilleure partie de notre vie s'échappe la première : et nous la laissons épuiser aux autres, pour ne nous en réserver que la lie. Gravons ceci dans notre âme comme un oracle, comme une de nos plus chères maximes : « Chez nous, pauvres mortels, c'est la meilleure partie de notre vie qui s'échappe la première. » Pourquoi la meilleure ? Parce que ce qui suit n'est qu'incertitude. Pourquoi encore? Parce qu'étant jeunes, nous pouvons nous instruire, nous pouvons tourner au bien notre esprit encore flexible et docile : parce que ce temps est celui du travail, des études qui donnent de l'essor à l'esprit, et des exercices qui fortifient le corps (*Lettre* 108).

Passons à celui qui est parvenu à la vieillesse : de combien peu n'a-t-il point dépassé un enfant ! Représentez-vous l'abîme incommensurable du temps, et embrassez l'éternité : ensuite, cet espace que nous appelons une vie d'homme, comparez-le à l'immensité des temps : vous verrez combien est court cet espace que nous désirons, que nous voudrions prolonger. Sur ce temps, combien de moments sont pris par les larmes, par les inquié-

tudes? Combien par la mort tant de fois désirée avant qu'elle vienne? Combien par les maladies et par la crainte? Combien par les années de l'enfance, de l'ignorance et de l'inutilité? De ce même espace, la moitié est consacrée au sommeil. Ajoutez les travaux, les désastres, les dangers; et vous reconnaîtrez que, même dans la plus longue vie, il est peu de temps employé à vivre (*Lettre* 99).

Quelle démence de fonder dans l'avenir des espérances sans bornes! J'achèterai ceci, je construirai cela, je ferai tel prêt, telle rentrée, je remplirai telles dignités; et alors enfin, las de travailler et plein de jours, je passerai ma vieillesse dans le repos. Ah! croyez-moi, tout n'est qu'incertitude, même pour les heureux : nul n'est en droit de se rien promettre de l'avenir. Ce que nous tenons même, fuit de nos mains, et jusqu'à l'heure présente dont nous nous croyons sûr, le sort l'anéantit pour moi. Le temps se déroule suivant des lois fixes, mais impénétrables. Or que m'importe que ce qui est mystère pour moi ne le soit pas pour la nature? La mort est à nos côtés, la mort à laquelle on ne pense jamais que quand elle frappe autrui : mais elle a beau multiplier à nos yeux ses instructives rigueurs, leur effet ne dure pas plus que la première surprise. De là, l'ignoble souhait de Mécène qui ne refuse ni les mutilations ni les infirmités, ni enfin le supplice atroce de la croix, pourvu qu'au milieu de tant de maux, la vie lui soit conservée. « Rendez mes mains débiles, mes pieds faibles et boiteux; élevez sur mon dos une énorme bosse; rendez toutes mes dents branlantes; si la vie me reste, tout ira bien. Quand même je serais attaché sur la croix du supplice, conservez-moi la vie. » Que lui souhaitez-vous, sinon des Dieux qui l'exaucent? Que veut dire cette lâcheté, cette turpitude de poëte, ce pacte insensé de la peur, cette action de mendier honteusement la vie? Il faut guérir cette soif de vivre, et apprenons qu'il n'importe à quel moment on souffre ce qu'il faut souffrir plus tard : que l'essentiel est une bonne et non une longue vie, et que souvent même bien vivre consiste à ne pas vivre longtemps (*Lettre* 101).

La plupart des hommes, mon cher Paulinus, se plaignent de

l'injuste rigueur de la nature, de ce que nous naissons pour une vie si courte, de ce que la mesure de temps qui nous est donnée fuit avec tant de vitesse, tant de rapidité, qu'à l'exception d'un très-petit nombre, la vie délaisse le reste des hommes, au moment où ils s'apprêtaient à vivre. Cette disgrâce commune, à ce qu'on pense, n'a point fait gémir la foule seulement et le vulgaire insensé : même à d'illustres personnages, ce sentiment a arraché des plaintes. De là, cette exclamation du prince de la médecine : La vie est courte, l'art est long. La nature, dit-on, a dans son indulgence, accordé cinq ou dix siècles d'existence à certains animaux, tandis que pour l'homme appelé à des destinées si variées et si hautes, le terme de la vie est incomparablement plus court. Nous n'avons pas trop peu de temps, mais nous en perdons beaucoup. La vie est assez longue : elle suffirait, et au-delà, à l'accomplissement des plus grandes entreprises, si tous les moments en étaient bien employés. Mais quand elle s'est écoulée dans le luxe et dans l'indolence, qu'on ne l'a consacrée à rien d'utile, le dernier, l'inévitable moment vient enfin nous presser; et cette vie que nous n'avions pas vu marcher, nous sentons qu'elle est passée. Voilà la vérité : nous n'avons point reçu une vie courte, c'est nous qui l'avons rendue telle; nous ne sommes pas indigents, mais prodigues. De même que d'immenses, de royales richesses, échues à un maître vicieux, sont dissipées en un instant, tandis qu'une fortune modique confiée à un gardien économe, s'accroit par l'usage qu'il en fait : ainsi, notre vie a beaucoup d'étendue pour qui sait en disposer sagement. Pourquoi nous plaindre de la nature? Elle s'est montrée bienveillante. La vie, si vous savez vous en servir, est longue. Mais l'un est dominé par une insatiable avarice : l'autre s'applique laborieusement à des travaux frivoles : un autre se plonge dans le vin; un autre s'endort dans l'inertie; un autre nourrit une ambition toujours soumise aux jugements d'autrui : un autre témérairement passionné pour le négoce est poussé par l'espoir du gain sur toutes les terres, par toutes les mers : quelques-uns tourmentés par l'ardeur des combats, ne sont jamais sans être occupés ou du soin de mettre les autres en péril, ou de la crainte d'y

tomber eux-mêmes. Beaucoup convoitent la fortune d'autrui ou maudissent leur destinée : la plupart n'ayant point de but certain, cédant à une légèreté vague, inconstante, importune à elle-même, sont sans cesse ballottés en de nouveaux desseins. Quelques-uns ne trouvent rien qui les attire et qui leur plaise ; et la mort les surprend dans leur langueur et leur incertitude. Aussi, cette sentence sortie comme un oracle de la bouche du plus grand des poëtes, me paraît-elle incontestable : « Nous ne vivons que la moindre partie du temps de notre vie. » Car tout le reste de sa durée n'est point de la vie, mais du temps. Les vices nous entourent et nous pressent de tous côtés ; ils ne nous permettent ni de nous relever, ni de reporter nos yeux vers la contemplation de la vérité : mais ils nous tiennent plongés, abîmés dans les passions. Il ne nous est jamais permis de revenir à nous, même lorsque le hasard nous amène quelque relâche. Comme sur une mer profonde, où même après le vent, on sent encore le roulis des vagues, nous sommes portés çà et là : et jamais à la tourmente de nos passions, nous ne voyons succéder le calme. Vous croyez que je parle de ceux dont les misères sont connues de tout le monde ? Considérez ces hommes, autour du bonheur desquels on se presse, leurs biens les étouffent. Combien d'hommes que l'opulence accable ! Combien d'autres, pour cette éloquence, qui dans une lutte de chaque jour les force à déployer leur génie, ont épuisé leur poitrine ! Combien sont pâles de leurs continuelles débauches ! Que de grands à qui le peuple des clients empressé autour d'eux ne laisse aucune liberté ! Celui-ci rend des devoirs à un tel, celui-là à tel autre, personne ne s'en rend à soi-même. Enfin, rien de plus extravagant que les colères de quelques-uns ! Ils se plaignent de la hauteur des grands qui n'ont pas eu le temps de les recevoir. Comment ose-t-il se plaindre de l'orgueil d'un autre, celui qui jamais ne trouve un moment pour lui-même ? Cet homme, quel qu'il soit, avec son visage dédaigneux. vous a du moins quelquefois regardé ; et vous, jamais vous n'avez daigné tourner un regard sur vous-même, ni vous donner audience. Quand tous les génies qui ont jamais brillé se réuniraient pour méditer sur cet objet, ils ne pourraient s'étonner assez de

cet aveuglement de l'esprit humain. On ne trouve personne qui veuille vous faire part de son argent, et chacun dissipe sa vie à tous venants. Tels s'appliquent à conserver leur patrimoine, qui, vienne l'occasion de perdre leur temps, se montrent prodigues de ce dont l'avarice serait alors une vertu. Aussi, ai-je l'idée de m'adresser ici à quelque homme de la foule des vieillards : « Vous êtes arrivé, je le vois, au terme le plus reculé de la vie humaine : vous avez cent ans ou plus sur la tête. Eh bien, calculez l'emploi de votre temps. Dites-nous combien vous en ont enlevé un créancier, une maîtresse, un accusé, un client : combien vos querelles avec votre femme, la correction de vos esclaves, vos démarches officieuses dans la ville. Ajoutez les maladies que vos excès ont occasionnées : ajoutez le temps qui s'est perdu dans l'inaction, et vous verrez que vous avez beaucoup moins d'années que vous n'en comptez. Rappelez-vous combien de fois vous avez persisté dans un projet : combien de jours ont eu l'emploi que vous leur destiniez : quels avantages vous avez retirés de vous-même : quand votre visage a été calme et votre cœur intrépide : quels travaux utiles ont rempli une si longue suite d'années : combien d'hommes ont mis votre vie au pillage, sans que vous sentissiez le prix de ce que vous perdiez : combien de temps vous ont dérobé des chagrins sans objet, des joies insensées, l'âpre convoitise, les charmes de la conversation : voyez alors combien peu il vous est resté de ce temps qui vous appartenait, et vous reconnaîtrez que votre mort est prématurée. » Quelle en est donc la cause ? Mortels, vous vivez comme si vous deviez toujours vivre. Il ne vous souvient jamais de la fragilité de votre existence : vous ne remarquez pas combien de temps a déjà passé : et vous le perdez comme s'il coulait d'une source intarissable, tandis que ce jour, que vous donnez à un tiers ou à quelque affaire, est peut-être le dernier de vos jours. Vous craignez tout comme des mortels : vous désirez tout comme des immortels. Vous entendrez dire à la plupart des hommes : A cinquante ans, j'irai vivre dans la retraite : à soixante ans, je renoncerai aux emplois. Et qui vous a donné caution d'une vie plus longue ? Qui permettra que tout se passe comme vous l'arrangez ? N'avez-vous pas honte de ne vous ré-

server que les restes de votre vie, et de destiner à la culture de votre esprit le seul temps qui n'est plus bon à rien? Qu'il est tard de commencer à vivre lorsqu'il faut sortir de la vie! Quel fol oubli de notre condition mortelle, que de remettre à cinquante ou soixante ans les sages entreprises, et de vouloir commencer la vie à une époque où peu de personnes peuvent parvenir! Entendez les paroles qui échappent aux hommes les plus puissants, les plus élevés en dignité, ils désirent le repos, ils vantent ses douceurs, ils le mettent au-dessus de tous les autres biens dont ils jouissent.

Le divin Auguste, à qui les Dieux avaient plus accordé qu'à tout autre mortel, ne cessa de réclamer pour soi le repos et de souhaiter d'être délivré des soins du gouvernement. Tous ses discours revenaient toujours à ce point qu'il espérait pour lui le repos. Au milieu de ses travaux, il trouvait pour les alléger une consolation illusoire, mais douce toutefois, en se disant : Quelque jour, je vivrai pour moi. Le repos lui paraissait si précieux, qu'à défaut de la réalité, il en voulait jouir en imagination. Celui qui voyait tout soumis à son unique volonté, qui tenait en ses mains les destinées de toutes les nations, envisageait avec joie le jour où il pourrait se dépouiller de toute sa grandeur. Tel était le vœu de celui qui pouvait combler les vœux de tout l'univers (*Brièveté de la vie,* ch. I à VI).

Tout le monde convient qu'un homme trop occupé ne peut rien faire de bien. Il ne peut cultiver ni l'éloquence, ni les arts libéraux, puisqu'un esprit tiraillé, distrait, n'approfondit rien, mais rejette tout comme si on l'eût fait entrer de force. L'homme occupé ne songe à rien moins qu'à vivre : cependant, aucune science n'est plus difficile que celle de la vie. Des maîtres en toute autre science se trouvent partout et en grand nombre : on a vu même des enfants en posséder si bien quelques-unes, qu'ils auraient pu les professer. Mais l'art de vivre, il faut toute la vie pour l'apprendre ; et ce qui vous suprendra peut-être davantage, toute la vie il faut apprendre à mourir. Bien des grands hommes se sont affranchis de tout soin, ont renoncé aux richesses, aux emplois, aux plaisirs, pour ne s'occuper, jusqu'au terme de leur carrière,

que de savoir vivre. Cependant, presque tous ont avoué, en quittant la vie, qu'ils n'avaient pu acquérir cette science : bien loin alors que les hommes dont nous parlons l'aient apprise. Il appartient, croyez-moi, à un grand homme, élevé au-dessus des erreurs humaines, de ne se point laisser dérober de son temps : et voilà pourquoi celui-là a joui d'une très-longue vie, qui a su n'employer qu'à vivre tout le temps de sa durée. Il n'en a rien laissé d'oiseux ni de stérile : il n'en a rien mis à la disposition d'un autre : car il ne trouve rien qui soit digne d'être échangé contre son temps dont il est le gardien le plus économe : aussi, la vie a-t-elle été suffisante pour lui. Quant à ceux qui la laissent gaspiller par tout le monde, nécessairement elle doit leur manquer. Chacun anticipe sur sa vie, et par ennui du présent, se tourmente d'impatience pour l'avenir. Mais celui qui n'emploie son temps que pour son usage, qui règle chacun de ses jours comme sa vie, ne désire, ni ne craint le lendemain. Ce n'est donc pas à ses rides et à ses cheveux blancs qu'il faut croire qu'un homme a longtemps vécu : il n'a pas longtemps vécu, il est longtemps resté sur la terre.

Quoi donc ! pensez-vous qu'un homme a beaucoup navigué, lorsque, surpris dès le port par une tempête cruelle, il a été çà et là ballotté par les vagues, et qu'en butte à des vents déchaînés en sens contraire, il a toujours tourné autour du même espace ? Il n'a pas beaucoup navigué, il a été longtemps battu par la mer. D'ordinaire, je suis surpris, quand je vois certaines gens demander aux autres leur temps, et ceux à qui on le demande se montrer si complaisants. Les uns et les autres ne s'occupent que de l'affaire pour laquelle on a demandé le temps : mais le temps même, aucun n'y songe. On dirait que ce qu'on demande, ce qu'on accorde n'est rien : on se joue de la chose la plus précieuse qui existe. Voyez les mêmes hommes, quand ils sont malades : si le danger de mort les menace, ils embrassent les genoux des médecins ; s'ils craignent le dernier supplice, ils sont prêts à tout sacrifier, pourvu qu'ils vivent : tant il y d'inconséquence dans leurs sentiments ! Que si l'on pouvait leur faire connaître d'avance le nombre de leurs années à venir, comme celui de leurs années

écoulées, quel serait l'effroi de ceux qui verraient qu'il ne leur en reste plus qu'un petit nombre! comme ils en deviendraient économes! Or, il est facile d'user d'un bien qui nous est assuré, quelque petit qu'il soit: mais on ne saurait ménager avec trop de soin le bien dont on ne saurait prévoir le terme. La vie marchera comme elle a commencé, sans retourner sur ses pas ni suspendre son cours; et cela sans tumulte, sans que rien vous avertisse de sa rapidité: elle s'écoulera d'une manière insensible. Ce n'est pas l'ordre d'un roi qui la réglera, ni la faveur du peuple qui pourra la prolonger. L'impulsion qu'elle aura d'abord reçue, elle la suivra: elle ne se détournera, elle ne s'arrêtera nulle part. Qu'arrivera-t-il? tandis que vous êtes occupé, la vie se hâte, la mort cependant surviendra, et bon gré mal gré, il faudra la recevoir. Le plus sûr moyen de perdre quelque chose de la vie est de différer: tout délai commence par nous dérober le jour actuel, il nous enlève le présent en nous promettant l'avenir. Ce qui nous empêche le plus de vivre, c'est l'attente, qui se fie au lendemain. Vous perdez le jour présent; ce qui est encore dans les mains de la fortune, vous en disposez; ce qui est dans les vôtres, vous le laissez échapper. Quel est donc votre but? jusqu'où s'étendent vos espérances? Tout ce qui est dans l'avenir est incertain: vivez dès à cette heure. C'est ce que vous crie le plus grand des poëtes; et comme dans une inspiration divine, il vous adresse cette salutaire maxime: « Le jour le plus précieux pour les malheureux mortels, est celui qui s'enfuit le premier. » Pourquoi temporiser? dit-il; que tardez-vous? Si vous ne saisissez ce jour, il s'envole; et même, quand vous le tiendriez, il vous échappera. Il faut donc combattre la rapidité du temps, par votre promptitude à en user. C'est un torrent rapide qui ne doit pas couler toujours; hâtez-vous d'y puiser. Admirez comment, pour vous reprocher vos pensées infinies, le poëte ne dit point: La vie la plus précieuse, mais: « Le jour le plus précieux. » Pourquoi, en présence du temps qui fuit si pidement, cette sécurité, cette indolence, et cette manie d'embrasser, au gré de notre avidité, une longue suite de mois et d'années? Le poëte ne vous parle que d'un jour, et d'un jour qui fuit. Il ne faut donc pas en douter, le jour le plus précieux est celui

qui le premier échappe aux mortels malheureux, c'est-à-dire occupés, et qui, enfants encore même dans la vieillesse, y arrivent sans préparation et désarmés. En effet, ils n'ont rien prévu : ils sont tombés dans la vieillesse subitement, sans s'y attendre : ils ne la voyaient point s'approcher chaque jour. De même qu'un récit, une lecture ou la distraction intérieure de leurs pensées, trompe les voyageurs sur la longueur du chemin, et qu'ils s'aperçoivent de leur arrivée avant d'avoir songé qu'ils approchaient : de même ce chemin continuel et rapide de la vie que nous parcourons d'un pas égal dans la veille comme dans le sommeil, ne nous apparaît-il qu'à son terme, occupés comme nous l'étions (*Brièveté de la vie,* ch. VI à X).

Si vous voulez en croire ceux qui approfondissent le mieux la vérité, la vie est un supplice pour tous. Lancés sur cette mer profonde et sans repos, dans les oscillations du flux et du reflux, tantôt portés par une subite élévation, tantôt précipités plus bas qu'auparavant, poussés et repoussés sans cesse, nulle part nous ne pouvons jeter l'ancre : nous flottons suspendus aux vagues; nous nous heurtons les uns contre les autres, faisant trop souvent, redoutant toujours un naufrage. Au milieu de ces flots si orageux et exposés à toutes les tempêtes, le navigateur n'a de port que le trépas (*Consolation à Polybe*, ch. XXVIII).

On ne vous garantit même pas le jour présent : que dis-je ? je vous ai donné un délai encore trop long : on ne vous promet pas l'heure où je vous parle. Il faut se hâter : la mort est sur vos pas : déjà vous abandonne tout ce qui vous entoure[1] : déjà la tente où vous dormez va s'enlever au premier cri d'alerte. Tout ce qu'on a, il le faut ravir : car la vie, c'est une fuite; et malheureux que vous êtes, vous ne le savez pas !

Si vous pleurez la mort de votre fils, accusez donc l'instant de sa naissance : car, dès sa naissance, l'arrêt de mort lui fut signifié. C'est à ce prix qu'il vous fut donné. C'est la loi qui, dès le sein maternel, n'a cessé de le suivre. Il était, comme nous, tombé sous l'empire de la fortune, empire cruel, inexorable, pour subir, selon son bon plaisir, le juste aussi bien que l'injuste. Nos corps

[1] Texte de Louis de Grenade. *Jam deficiet te iste comitatus.*

sont livrés sans réserve à sa tyrannie, à ses outrages, à toutes ses rigueurs : ceux-ci, elle les condamnera au feu, soit comme supplice, soit comme remède ; ceux-là, aux chaînes de l'ennemi ou de leurs concitoyens : les uns, dépouillés de tout, roulent de vague en vague, après une longue lutte, n'échoueront pas même sur un banc de sable ou sur la plage ; mais quelque monstre énorme les engloutira. D'autres seront consumés par divers genres de maladies, et elle les tiendra longtemps suspendus entre la vie et la mort. Capricieuse et changeante maîtresse, qui n'a de ses esclaves nul souci, elle sèmera en aveugle les châtiments et les récompenses. Pourquoi gémir sur les détails de la vie ? C'est la vie entière qu'il faut déplorer. De nouvelles disgrâces fondront sur vous, avant que vous ayez satisfait aux anciennes. Modérez donc vos pleurs, vous surtout qui ne supportez les maux qu'avec impatience, et ménagez votre sensibilité pour tant d'autres sujets de douleurs [1]. Quel est donc, Marcia, cet oubli de votre sort et du sort de l'humanité ? Née mortelle, vous avez donné le jour à des mortels. Vous, matière corruptible et qui passe, harcelée sans cesse de fléaux et de maladies, aviez-vous compté que de la faiblesse même seraient nées la force et l'immutabilité ? Votre fils n'est plus ; c'est-à-dire, il a couru où se hâtent d'arriver ceux que vous croyez plus heureux que lui : où se dirigent à pas inégaux tous ces plaideurs du forum, ces oisifs du théâtre, ces suppliants de nos temples. Et celui que vous aimez et vénérez comme aussi celui que vous méprisez, un mot du seul Chilon les rendra égaux [2]. Telle est, en effet, la leçon tirée des oracles de la Pythie : Connais-toi toi-même. Qu'est-ce que l'homme ? Je ne sais quel vase fêlé, je ne sais quoi de fragile : il ne faut qu'une faible secousse, et non une grande tempête, pour le briser. Qu'est-ce que l'homme ? Un corps frêle, débile, nu, sans défense naturelle, qui mendie le secours des autres, en butte à tous les outrages du sort ; qui, malgré l'effort de ses bras, est la pâture de la première bête féroce, la victime du moindre ennemi ; pétri de matières molles et fluides,

[1] *In multis doloribus*, au lieu de : *Et in metus et in dolores.*

[2] *Et quem diligis, venereris, et quem despicis, unius exæquat vox Chilonis, hæc videlicet illis Pythicis oraculis adscripta.*

et n'ayant de brillant que les dehors : le froid, la chaleur, la fatigue, il ne supporte rien : l'inertie d'autre part et l'oisiveté hâtent sa destruction. Il craint jusqu'à ses aliments, dont le manque ou l'excès le tuent : être d'une conservation pénible et pleine d'alarmes, dont le souffle est précaire et ne tient à rien ; qu'une peur subite ou l'éclat trop fort d'un bruit imprévu peut tuer. Nous étonnerons-nous de la mort d'un homme, quand il faut que tous meurent ? Eh quoi ? pour renverser l'homme, est-il besoin d'un grand effort ? Une odeur, une saveur, la lassitude, les veilles, les humeurs, la table, et tout ce sans quoi il ne peut vivre, lui est mortel. Quelque part qu'il aille, il a sur-le-champ conscience de sa faiblesse ; tous les climats ne lui vont point ; un changement d'eau, le souffle d'un vent auquel il n'est pas habitué, les causes et les atteintes les plus petites, la rendent malade ; être de fange et de corruption, c'est avec des larmes qu'il fit son entrée dans la vie ; et cependant, quel tumulte ne fait pas ce méprisable animal ? A quelles pensées ne le pousse pas l'oubli de sa condition ? L'infini, l'éternité occupent son âme : il arrange l'avenir de ses neveux et de ses petits-neveux : au milieu de ces vastes plans, la mort le frappe ; et ce qu'on appelle vieillesse, n'est qu'une période de bien peu d'années (*Consolation à Marcia*, ch. x et xi).

La vie est à chaque pas semée d'embûches ennemies : avec elle, point de longue paix, je dirai presque point de trêve (*Id.*, ch. xvi).

Mesurez la plus longue carrière qui soit donnée à l'homme : quelle est-elle ? Nés pour un moment, il nous faut vite céder à d'autres. Je parle de notre vie qui, on le sait, roule avec une incroyable célérité. Calculez les siècles accordés aux villes : vous verrez combien peu de temps ont subsisté celles qui vantent le plus leur antiquité. Tout ce qui est de l'homme est court et périssable, et n'occupent aucune place dans l'infini des âges. Ce globe avec tous ses peuples, ses villes, ses fleuves, et l'Océan pour ceinture, ne nous semble qu'un point comparé à l'univers. Eh bien, notre existence n'est pas même un point, en comparaison de tout le temps, dont l'étendue est bien plus immense que

celle du monde, puisque c'est dans l'espace du temps, que le monde recommence tant de fois sa révolution. Qu'importe donc d'étendre un espace, dont le développement, quelque loin qu'il aille, est si près de rien? A vrai dire, il n'est de longue vie que celle qui a suffi à sa tâche. Vous auriez beau parcourir neuf fois cent ans [1], si vous embrassez l'éternité par la pensée, de la plus longue à la moindre carrière, la différence sera nulle si vous comparez le temps qu'a vécu un tel avec celui qu'il n'a point vécu. Notre erreur générale est de ne croire pencher vers la mort que dans la vieillesse et sur le déclin de nos jours, tandis que l'enfance d'abord, puis la jeunesse et tous les âges nous y poussent. La destinée poursuit son œuvre; elle nous dérobe le sentiment du trépas qui, pour mieux nous surprendre, se déguise sous le nom même d'existence. La première enfance se perd dans le second âge qui, à son tour, devient puberté : puis la jeunesse qui disparaît dans la vieillesse. Chaque degré d'accroissement est, à le bien prendre, une décadence (*Id.*, ch. xx).

Rien de si trompeur, de si traître que la vie humaine; non, personne n'en voudrait, s'il ne la recevait à son insu. Si donc le plus grand des bonheurs est de ne pas naître, je regarde comme le second de cesser d'être au plus tôt, et de rentrer bien vite dans le grand tout (*Id.*, ch. xxii).

Eh quoi! Marcia, en voyant dans votre jeune fils la prudence d'un vieillard, une âme victorieuse de toutes les voluptés, pure, exempte de tout vice, désirant les richesses sans avarice, les honneurs sans ambition, les plaisirs sans mollesse, vous flattiez-vous de pouvoir le conserver longtemps? C'est au sommet de la perfection, que la catastrophe est imminente. Une vertu achevée se dérobe et disparaît bien vite à nos yeux : et ce qui mûrit de bonne heure n'attend point l'arrière-saison. Plus le feu jette un vif éclat, plus il est prompt à s'éteindre. Plus vivace est celui qui, luttant contre des matières lentes et difficiles à s'enflammer, enveloppé dans la fumée, sort brillant comme d'un nuage : la difficulté même qu'il trouve à se nourrir, est la cause de sa durée.

[1] Texte de Louis de Grenade : *Licet novies centenos percenseas annos, cùm ad omne, etc.*

De même les esprits qui brillent le plus, vivent le moins; et dès que la place manque au progrès, on touche à la chute. Fabianus rapporte un fait dont nos pères ont été témoins : il dit qu'il y avait à Rome un enfant qui avait la haute taille d'un homme : mais il ne vécut guère, et toute personne sensée l'avait prédit : il ne pouvait en effet parvenir à un âge dont la nature lui avait fait les avances. Ainsi, la maturité est l'indice d'une décomposition imminente; et la fin est proche, quand tous les degrés d'accroissement sont franchis (*Id.*, ch. XXIII).

J'ai connu beaucoup de gens équitables envers les autres; mais envers les Dieux, personne. Chaque jour, nous adressons au destin ces reproches : Pourquoi celui-ci a-t-il été enlevé au milieu de sa carrière? pourquoi cet autre est-il épargné? pourquoi prolonge-t-il une vieillesse à charge aux autres, comme à lui-même? — Lequel des deux, je vous prie, trouvez-vous plus raisonnable d'obéir à la nature, ou que la nature vous obéisse? que vous importe de sortir bientôt d'un lieu d'où il vous faudra toujours sortir? Le point essentiel n'est pas de vivre longtemps, mais assez. Or, pour vivre longtemps, vous avez besoin du destin; pour vivre assez, vous n'avez besoin que de vous-même. La vie est longue, quand elle est bien remplie : or elle l'est quand l'âme a su s'attribuer le seul bien qui lui soit propre, quand elle s'est assuré l'empire sur elle-même. A quoi ont servi à cet homme les quatre-vingts ans qu'il a passés à ne rien faire? Il n'a pas vécu, mais il a fait une halte dans la vie : ce n'est pas tard qu'il est mort, mais il est mort pendant longtemps. Il a vécu quatre-vingts ans! Dites-moi seulement de quel jour vous datez sa mort. Cet autre est mort dans la fleur de l'âge! Oui, mais il a rempli tous les devoirs d'un bon citoyen, d'un bon ami, d'un bon fils. Il n'a jamais cessé de s'occuper utilement : quoique son âge soit imparfait, sa vie n'en est pas moins pleine et entière. L'autre a vécu quatre-vingts ans! dites qu'il a été quatre-vingts ans sur la terre! à moins que par hasard vous ne disiez que cet homme a vécu comme on dit que les arbres vivent. Je vous en conjure, mon cher Lucilius, faisons en sorte que semblables aux diamants précieux, notre vie soit d'une grande valeur sous un

petit volume. Mesurons son étendue par nos actions, et non par sa durée. Voulez-vous savoir quelle différence il y a entre un homme plein d'énergie qui méprise la fortune, qui, après avoir passé par toutes les épreuves de la vie, s'est élevé au souverain bien, et ce vieillard qui seulement a vu s'écouler beaucoup d'années? L'un vit encore après sa mort; l'autre n'était plus, même avant son trépas. Louons donc et comptons au nombre des hommes heureux celui qui a su mettre à profit le peu de temps qui était à sa disposition. Car, il a vraiment vu la lumière : il n'a pas été confondu dans la foule; il a vécu : il a eu la plus belle existence. Ce n'est pas à dire pour cela que je refuserais un surcroît d'années : mais je ne croirai pas qu'il manque rien au bonheur de ma vie, si l'on en abrége la durée. Ce n'est pas pour le jour qu'une espérance avide m'a montré dans le lointain, que je me suis préparé : j'ai regardé au contraire chaque jour comme le dernier de ma vie. De même qu'une petite taille n'empêche pas un homme d'être bien constitué; ainsi, dans un court espace d'années, la vie peut être pleine et entière. L'âge est une condition tout à fait en dehors. La durée de ma vie ne dépend pas de moi; mais la durée de ma vertu en dépend. Vous me demandez quel est le terme le plus long de la vie? c'est d'aller jusqu'à la sagesse. L'homme qui en est là, a atteint non pas le but le plus éloigné, mais le but principal (*Lettre* 93).

Le jour qui suit vaut toujours moins que le précédent (Publius Syrus).

Hélas! combien de repentirs il vient à ceux qui vivent longtemps (*Id.*).

Ils vivent mal ceux qui croient devoir vivre toujours (*Id.*).

Vous ne savez ni ce que vous avez à espérer ni ce que vous avez à craindre, tant un seul jour se joue de vous (*Id.*).

O vie! tu es longue pour le malheureux et courte pour l'homme heureux! (*Id.*).

(Voyez ausssi le chapitre suivant).

XIV.

La mort.

Quel est l'homme qui meurt sans se plaindre, qui à son dernier jour, ose dire : J'ai vécu, et la carrière que la fortune m'avait tracée, je l'ai fournie? Quel est celui qui sort de cette vie sans murmurer, sans gémir? Or il y a de l'ingratitude à ne pas être satisfait du temps qu'on vous a donné. Toujours vos années vous paraîtront peu nombreuses. Quel que soit le temps qui vous soit accordé, sachez en tirer bon parti. Pour voir reculer le jour de votre mort, vous n'en serez pas plus heureux! car ce délai ne rend pas la vie plus heureuse, mais plus longue. Oh! combien il vaut mieux, plein de reconnaissance pour les plaisirs qu'on a goûtés, ne pas compter les années des autres, mais savoir apprécier bénévolement les siennes, et les mettre à profit! Dieu m'a jugé digne de parvenir à tel âge : c'est bien assez. Il aurait pu m'accorder davantage : mais ce n'en est pas moins un bienfait (*Des Bienfaits*, liv. V, ch. XVII).

Notre erreur, c'est de ne voir la mort que loin de nous et de la repousser [1] : elle est derrière nous en grande partie : tout le passé, elle le tient. On ajourne la vie, et la vie s'écoule (*Lettre* 1).

Nous mourons tous les jours; car chaque jour nous enlève une partie de notre existence, et alors même que nous croissons, notre vie décroît. L'enfance nous échappe, puis l'adolescence, puis la jeunesse : tout le temps passé jusqu'à ce jour, est perdu pour nous, et même ce jour présent, nous le partageons avec la mort. De même que ce n'est pas la dernière goutte écoulée qui vide une clepsydre, mais bien toutes celles qui l'ont précédée : ainsi, l'heure dernière où nous cessons d'être, ne fait pas à elle seule la mort, mais seule elle la consomme. Alors nous arrivons au terme, mais nous y marchions depuis longtemps (*Lettre* 24).

Vous ne savez en quel lieu la mort vous attend : attendez-la donc en tout lieu ((*Lettre* 26).

Avant la vieillesse, j'ai pensé à bien vivre : dans la vieillesse,

[1] Texte de Louis de Grenade : *Quod mortem procul esse conjicimus.*

je pense à bien mourir. Car, c'est bien mourir que de mourir sans regret. Ce ne sont pas les années, ce ne sont pas les jours qui feront que nous aurons assez vécu, mais les qualités de notre âme (*Lettre* 61).

Mourir plus tôt ou plus tard est chose indifférente : l'important, c'est de mourir bien ou mal. Or, bien mourir, c'est se soustraire au danger de vivre mal.

Aucun de nous ne songe qu'un jour il faudra déloger d'ici. Nous ressemblons aux anciens locataires que l'habitude et un faible involontaire retiennent dans leurs logements, si incommodes qu'ils soient. Voulez-vous n'être plus esclave de votre cœur? Habitez-le comme devant en sortir bientôt : et ne perdez pas de vue que cette habitation peut vous manquer d'un moment à l'autre : alors, vous serez plus fort contre la nécessité de la quitter. Mais comment l'idée de leur fin viendra-t-elle dans l'esprit de ceux qui ont des désirs sans fin? Aucun sujet n'a autant besoin d'être médité : car tout autre exercice de la pensée est peut-être superflu. Mon esprit s'est-il affermi contre la pauvreté? mes richesses me restent. Nous sommes-nous armés pour mépriser la douleur? une santé robuste et inaltérable s'oppose à ce que nous fassions jamais en ce genre l'épreuve de notre courage. Nous sommes-nous imposé la loi de supporter bravement la perte de nos amis? La fortune conservera tous ceux que nous aimons : il n'y a que la mort contre laquelle viendra toujours un moment d'essayer nos forces (*Lettre* 70).

Ce n'est pas une si grande affaire que de vivre : vos esclaves vivent tous, et les animaux aussi vivent. Une grande affaire, c'est de mourir honnêtement, sagement et avec courage. Ne regarderiez-vous pas comme le plus grand des fous celui qui se lamenterait de n'être pas au monde depuis mille ans! non moins fou est celui qui se lamente de ne pas devoir rester au monde mille ans encore. N'être plus, et n'avoir pas été sont même chose : ce sont deux temps qui ne nous appartiennent pas. Vous avez été jeté dans un point de l'éternité : étendez-le tant que vous voudrez, de combien l'étendrez-vous? Vous irez où vont tous les êtres. Qu'y a-t-il là dedans de nouveau pour vous? Telle est

la loi de votre existence : tel fut le sort de votre père, de votre mère, de vos aïeux, de tous ceux qui vous ont précédé : il en sera de même de tous ceux qui viendront après vous. Une chaîne irrésistible, qu'aucun effort ne peut briser, unit et entraîne tous les êtres. Considérez de quelle foule, vous qui devez mourir, vous serez suivi : quelle foule vous accompagnera [1]. Vous seriez plus fort, j'imagine, si plusieurs milliers d'hommes mouraient en même temps que vous. Eh bien, au moment même où vous balancez à mourir, des milliers d'hommes et d'animaux expirent de mille manières différentes. Espériez-vous donc ne jamais arriver au but où vous marchiez sans cesse? Il n'est pas de route qui n'ait un terme (*Lettre* 77).

La mort est de ces choses qui, sans être des maux réels, ont pourtant l'apparence du mal. L'amour de soi, l'instinct de la conservation et de la durée, l'horreur de la dissolution sont naturels à l'homme, parce que la mort semble nous ravir une foule de biens et nous arracher à ce cercle d'objets auxquels nous sommes accoutumés. Une autre raison qui nous donne de l'éloignement pour la mort, c'est que nous connaissons le monde où nous sommes, tandis que nous ignorons celui où nous devons passer, et que nous avons peur de l'inconnu. En outre, il y a cet effroi naturel des ténèbres dans lesquelles on suppose que la mort doit nous plonger (*Lettre* 82).

La cendre nous égalise tous : nous étions nés inégaux, nous mourons égaux. Il en est des villes comme de leurs habitants. Aussi bien qu'Ardée, Rome a été prise par l'ennemi. L'auteur du droit naturel n'a établi la distinction de la naissance et des rangs que pour le temps de la vie. Mais dès qu'on est arrivé au terme de toutes les choses mortelles : « Arrière, dit-il, arrière l'ambition : et qu'enfin tout ce qui pèse sur la terre subisse la même loi. » Nous sommes égaux pour toutes les souffrances : il n'y a pas d'hommes plus périssables que d'autres : il n'y en a pas qui soient plus sûrs du lendemain. Alexandre, roi de Macédoine, avait commencé à apprendre la géométrie; le malheureux! il devait voir combien était petite cette terre dont il avait conquis une

[1] Texte de Louis de Grenade : *Quantus te populus moriturum sequetur*, etc.

si faible partie. Oui, je l'appelle malheureux, parce qu'il aurait dû comprendre combien son surnom de Grand était mensonger. Qui, en effet, peut être grand sur un si petit théâtre (*Lettre* 91)?

Ne voyons-nous pas combien d'incommodités nous travaillent et que ce corps est peu fait pour nous? Nous nous plaignons tour à tour du ventre, de la tête, de la poitrine, de la gorge. Tantôt nos nerfs, tantôt nos jambes nous tiennent au supplice : aujourd'hui ce sont nos déjections, demain c'est la pituite : quelquefois le sang surabonde, un autre jour il manque ; nous sommes assiégés, tiraillés dans tous les sens : inconvénients ordinaires à l'habitant d'une demeure qui n'est pas la sienne. Et cependant, avec ce corps de pourriture qui nous est échu, nous n'en formons pas moins d'éternels projets, nous n'en embrassons pas moins de nos espérances le plus long avenir qu'une vie humaine puisse atteindre, jamais désaltérés d'or, jamais rassasiés de pouvoir. Que peut-il y avoir de plus impudent, de plus déraisonnable? Rien ne suffit à des êtres faits pour mourir; disons mieux, à des mourants. Car tous les jours nous nous approchons plus près du terme, et chaque heure nous pousse au bord d'où nous devons tomber. Voyez dans quel aveuglement se trouve notre esprit! Cet avenir dont je parle s'accomplit en ce moment même, et une grande partie en est déjà arrivée. En effet, ce temps que nous avons vécu est rentré là où il était avant que nous vécussions. C'est donc une erreur de ne craindre que le dernier de nos jours, quand chacun d'eux nous avance d'autant vers la mort. Ce n'est point le pas où l'on succombe qui produit la lassitude, mais il la révèle. Le dernier jour arrive à la mort, mais tous s'y acheminaient. Elle nous emmène doucement, elle ne nous enlève pas. Aussi l'âme vraiment grande, qui a la conscience d'une vie meilleure, s'efforce-t-elle, au poste où elle est placée, de se conduire avec honneur et talent. Du reste, elle ne regarde comme à elle aucun des objets qui l'environnent : mais comme un hôte et un étranger qui passe, elle n'en use qu'à titre de prêt (*Lettre* 120).

Cet objet de vos grandes sollicitudes est de bien petite importance. Qu'importe, en effet, pendant combien de temps vous éviterez ce à quoi, tôt ou tard, vous ne pourrez échapper?

Votre fils, Marcia, a passé les confins de la servitude ; une profonde et éternelle paix l'a recueilli dans son sein : ni la crainte de la pauvreté, ni le soin des richesses, ni la volupté qui mine les âmes par ses fausses douceurs, ne le pressent de leurs aiguillons : il n'éprouve pas l'envie des succès d'autrui, et nul ne le poursuit de la sienne : aucune invective ne blesse ses modestes oreilles : il ne prévoit plus de désastres publics ou privés : il n'attache pas son inquiète pensée à des événements futurs qui amènent toujours de plus graves incertitudes. Enfin, il habite un séjour d'où rien ne peut le faire sortir, où rien ne saurait l'effrayer. Oh ! qu'ils s'aveuglent sur leurs misères ceux qui ne bénissent pas la mort comme la plus belle institution de la nature ! soit qu'elle arrête une destinée jusque-là heureuse ; soit qu'elle prévienne l'infortune ; soit qu'elle mette une fin à la satiété et à la lassitude du vieillard ; soit qu'elle tranche dans sa fleur l'âge de la jeunesse, alors qu'on espère encore des jours meilleurs ; soit qu'elle rappelle l'enfance avant que ses pas soient plus entravés et plus pénibles ; la mort est un terme pour tous les hommes, un remède pour beaucoup, le vœu même de quelques-uns ; et ceux-là lui doivent le plus de reconnaissance vers qui elle vient sans en avoir été appelée. Elle affranchit l'esclave en dépit du maître, brise les chaînes des captifs, délivre des cachots ceux qu'un pouvoir tyrannique y tenait enfermés. A l'exilé, dont les regards et la pensée sont incessamment tournés vers la patrie, elle montre qu'il importe peu dans quelle terre chacun de nous trouvera sa tombe. Si la fortune a iniquement réparti des biens qui de droit sont communs à tous : si, de deux êtres nés égaux, elle a livré l'un en propriété à l'autre, la mort ramène entre eux l'égalité. Seule, la mort ne fait rien d'après le caprice d'autrui : en elle seule on ne sent nulle bassesse : elle seule n'obéit à personne. Songez combien il est heureux de mourir à propos, et à combien d'hommes il en a coûté d'avoir trop vécu ! Si Cn. Pompée, l'honneur et la colonne de l'Etat, eût été enlevé au monde lors de sa maladie à Naples, il fût mort sans contredit le premier citoyen de la république. Mais aujourd'hui quelques années de plus l'ont précipité du faîte de gloire où il était monté. Il a vu ses légions taillées en

pièces en sa présence. Il a vu le sicaire d'un tyran égyptien ; il a présenté au vil satellite une tête respectée du vainqueur lui-même. Au reste, il eût eu la vie sauve, qu'il se fût repenti de l'avoir acceptée : car, qu'y avait-il de plus honteux pour Pompée, que de devoir la vie à la générosité d'un roi? Et Cicéron, si, alors qu'il sut détourner les poignards de Catilina dirigés à la fois sur lui et sur la république ; si, à cette heure, il fût mort, sauveur et et libérateur de Rome : si enfin il eût suivi sa fille au tombeau, alors il eût pu mourir heureux. Il n'eût point vu le couteau levé sur la tête des citoyens, les bourreaux se partageant le bien des victimes qui payaient jusqu'aux frais mêmes de leur mise à mort, les dépouilles de tant de consulaires vendues à l'encan, le massacre et le brigandage affermés publiquement : il n'eût point vu les guerres et les rapines de trois Catilinas (*Consolation à Marcia,* ch. XIX et XX)[1] !

Il y a une loi de l'univers qui ordonne de naître et de mourir (Publius Syrus).

Il est d'un homme heureux de mourir avant d'avoir invoqué la mort (*Id*).

On doit régler chaque jour, comme s'il était le dernier (*Id*).

(Voyez aussi le chapitre précédent : la *Vie*).

XV.

Le temps.

La perte la plus honteuse est celle qui vient de notre négligence : et, si vous voulez y faire attention, vous verrez qu'une grande partie de la vie se passe à mal faire, et la plus grande à ne rien faire. Trouvez-moi un homme qui sache apprécier le temps, estimer un jour, et comprendre qu'il meurt à chaque instant. Tout le reste, mon cher Lucilius, nous est étranger : le temps seul est à nous. Il est bien tard d'épargner, quand le vase est à la fin : car au fond du tonneau ce n'est pas tant la quantité qui est moindre, que la qualité qui est pire (*Lettre* 1re).

(Voyez aussi sur ce sujet le chapitre *Vie*).

[1] Texte de Louis de Grenade : *Bella ei rapinas* trium *Catilinarum*, au lieu de *tantum Catilinarum.*

XVI.

Le vrai et le faux bonheur.

Il n'y a rien de solide pour celui qui se tourne vers l'incertitude. Exempt de ces immenses soucis qui torturent l'âme, le sage n'espère rien, ne désire rien, ne s'en remet de rien au hasard : il est content de ce qu'il a. Et ne croyez pas qu'il se contente de peu : tout lui appartient. Mais ce n'est pas comme Alexandre qui, après s'être arrêté sur les bords de la mer Rouge, avait encore plus à acquérir qu'il ne possédait. Ce qu'il possédait ou ce qu'il avait conquis, ne lui appartenait même pas. Quand sur l'Océan, Onésicrite envoyé comme préfet des flottes errait en explorateur et cherchait des guerres sur une mer inconnue, ne voyait-on pas assez qu'il était pauvre, puisqu'il allait porter ses armes hors des limites de la nature, et que poussé par une aveugle convoitise, il se précipitait au hasard dans des espaces profonds, immenses, et inexplorés jusque-là ? Qu'importe le nombre de royaumes qu'il arracha, qu'il donna : le nombre des contrées qu'il accabla de tributs ? Il lui manqua autant qu'il désira ; et ce ne fut pas seulement le défaut d'Alexandre qu'une heureuse témérité poussa sur les traces de Bacchus et d'Hercule, mais c'est encore celui de tous ceux que la fortune aiguillonne par ses dons. Passez en revue Cyrus, Cambyse et toute la suite des rois de Perse. Lequel de ces monarques trouverez-vous qui se soit contenté des limites de son empire, et qui ait terminé sa vie sans la pensée de les étendre plus loin ? Et cela n'est pas surprenant : tout ce qu'obtient la cupidité s'engouffre complétement et disparaît, et peu importe ce que l'on accumule dans un abîme sans fond. Le sage seul possède tout, et n'a pas de peine à le garder. Il n'a pas à envoyer des députés au delà des mers, à dresser un camp sur les rivages ennemis, à distribuer des garnisons dans des places fortes : il n'a besoin ni de légions, ni de cavalerie. Comme les Dieux immortels gouvernent leur empire sans être armés, et veillent paisiblement sur leurs possessions du haut de leur séjour céleste ; ainsi le sage remplit ses devoirs quelqu'étendus qu'ils soient : et lui, le plus

puissant et le plus vertueux des hommes, il voit tout le genre humain au-dessous de lui. Vous pouvez rire, c'est le propre d'une grande âme, après avoir parcouru en esprit l'Orient et l'Occident, après avoir pénétré, à travers les obstacles du désert, jusque dans les lieux les plus reculés, après avoir contemplé ces animaux sans nombre, ces productions si abondantes que la nature produit avec tant de profusion, et dire cette parole d'un Dieu : Tout cela m'appartient. Il arrive ainsi que le sage ne désire rien, parce qu'il n'y a rien au delà du tout (*Des Bienfaits*, livre VII, ch. II et III).

Le sage est content de lui. Cette maxime, mon cher Lucilius, est mal interprétée par la plupart des hommes : ils éconduisent le sage partout, ils le rejettent et le font, pour ainsi dire, se replier sur lui-même. Il faut cependant distinguer le sens et la portée de cette maxime : Le sage se contente de lui pour vivre heureux et non pour vivre. Car pour vivre, il a besoin de beaucoup de choses; pour vivre heureux, il n'a besoin que d'une âme saine, droite, méprisant la fortune. Le bien suprême ne cherche rien à l'extérieur; on le cultive au dedans. Il émane entièrement de lui, et commence à devenir esclave de la fortune quand il cherche au dehors quelque partie de soi (*Lettre* 9).

Que vos pensées, vos soins, vos désirs tendent à remettre à Dieu tous vos autres vœux et à vous contenter de vous-même et des biens qui naissent de vous. Peut-il exister une félicité plus à notre portée ? Contentez-vous d'une place peu élevée d'où vous ne puissiez plus tomber (*Lettre* 20).

Du pain et de l'eau, tel est le vœu de la nature : en cela, il n'y a point de pauvres. Quiconque borne là ses désirs, le dispute en bonheur à Jupiter lui-même (*Lettre* 25).

Si vous voulez être heureux, priez les Dieux qu'il ne vous arrive rien de ce qu'on désire ordinairement (*Lettre* 31).

En quoi donc se trompe-t-on ? en voulant être heureux, et en prenant l'instrument du bonheur pour le bonheur lui-même ; et on s'en éloigne en le poursuivant. Car, tandis que le bonheur consiste dans une paix solide et une confiance inébranlable, on ne recueille au contraire que des causes de soucis ; et dans le chemin

périlleux de la vie, on ne porte pas seulement son fardeau, mais on le traîne (*Lettre* 44).

Si vous voulez mettre de côté toute l'ambiguïté des mots, apprenez-nous que l'homme heureux n'est pas celui que le vulgaire appelle ainsi, c'est-à-dire celui qui a une grande fortune : mais celui qui trouve en lui tous ses biens, qui est droit, élevé dans ses sentiments et qui foule aux pieds ce que l'on admire : celui qui ne voit personne avec qui il voudrait échanger son sort, qui n'estime dans l'homme que ce qui est de l'homme : qui prend la nature pour guide, obéit à ses lois et vit selon ses prescriptions : celui qui ne se laisse enlever ses biens par aucune force : qui, ferme dans ses jugements, intrépide et inébranlable, fait sortir le bien du mal : celui que la violence peut ébranler, mais jamais renverser : celui que la fortune, de ses coups les plus grands et les plus terribles, effleure sans le blesser, et encore rarement (*Lettre* 45).

Epicure admet deux biens qui font la félicité suprème, un corps exempt de souffrances, une âme sans trouble (*Lettre* 66).

Xénocrate et Speusippe pensent que la vertu seule suffit pour rendre heureux; mais ils n'admettent pas qu'il n'y ait de bien que l'honnête. Epicure aussi croit que celui qui est vertueux est heureux, mais que la vertu elle-même ne suffit pas au bonheur de la vie, parce que le bonheur vient du plaisir qui découle de la vertu, mais n'est pas la vertu elle-même. Cette distinction est ridicule. Car lui-même prétend que la vertu a des plaisirs. Or, si la vertu est toujours unie au plaisir, si elle ne s'en peut séparer, elle suffit donc à elle seule (*Lettre* 85).

Demandez-vous où habite le souverain bien? Dans l'âme qui, à moins d'être pure et sainte, ne peut recevoir Dieu (*Lettre* 87).

Je pense que nous conviendrons tous deux que les objets extérieurs s'acquièrent pour le corps, et que le corps est soigné en considération de l'âme : qu'il y a dans l'âme des facultés moyennes, par le moyen desquelles nous nous mouvons, nous prenons des aliments, facultés qui nous ont été données à cause de la principale que nous possédons. Et dans celle-ci même, il y a quelque chose d'irrationnel et quelque chose de rationnel ; l'un sert l'autre qui seul, dans son indépendance, fait dépendre tout de soi. Cette

raison divine en effet, est préposée à tout, et n'est soumise à personne : notre faculté rationnelle a aussi les mêmes avantages, puisqu'elle en est une émanation. Si nous sommes d'accord sur ce point, il s'ensuit que nous admettons que le bonheur de la vie consiste uniquement dans la perfection de la raison. Qu'est-ce que la vie heureuse? la sécurité et la tranquillité perpétuelle : et c'est la grandeur d'âme et la constance dans l'exécution des décisions d'un jugement sain qui nous la donneront. Comment y parvenir? en voyant bien toute la vérité, en conservant dans les actions l'ordre, la mesure, la convenance et une volonté inoffensive ou bienveillante conforme à la raison, ne s'en écartant jamais, aimable et admirable tout à la fois : enfin, pour vous en donner une définition concise, l'âme du sage doit être comme celle de Dieu. Que peut désirer celui qui a toutes les vertus? Car si ce qui n'est pas la vertu pouvait donner l'état le plus heureux, le bonheur consisterait dans des choses indépendamment desquelles il ne pourrait exister. Et qu'y a-t-il de plus déraisonnable et de plus honteux que d'attacher le bonheur d'une âme raisonnable à des choses dépourvues de raison?

Il y a cependant des hommes qui pensent qu'on peut accroître le souverain bien, parce qu'il serait incomplet si la fortune lui était contraire. Antipater lui-même, un des grands auteurs de notre secte, dit qu'il accorde quelque prix aux choses extérieures, mais bien peu. Voyez-vous ce qu'on dirait, si vous n'étiez pas content de la lumière du soleil, à moins qu'on n'allumât quelques petits feux? Quel effet peuvent avoir ces petites et pauvres étincelles sur la clarté du soleil? Si vous ne vous contentez pas de la seule vertu, il faut nécessairement que vous vouliez y ajouter le repos ou le plaisir. Le repos peut encore passer : car un esprit, exempt de troubles, sera libre d'embrasser l'univers et ne sera détourné par rien de la contemplation de la nature. Mais le plaisir est le bonheur de la brute : nous ajouterions l'irrationnel au rationnel, le vice à la vertu. Pourquoi hésiter à dire qu'un homme est heureux parce qu'il a un beau palais? Et vous rangez, je ne dis pas au nombre des grands hommes, mais au nombre des hommes celui dont le bonheur consiste dans les saveurs, les cou-

leurs et les sons? Qu'il sorte du rang élevé des êtres animés qui viennent après les Dieux : qu'il soit incorporé aux brutes qui trouvent leur bonheur dans les pâturages.

La portion irrationnelle de l'âme se divise en deux parties : l'une, hardie, ambitieuse, effrénée, livrée aux passions ; l'autre, basse, languissante et adonnée aux plaisirs. La première, tout effrénée qu'elle est, est meilleure que l'autre : car elle est certainement plus énergique et plus digne de l'homme. Les Epicuriens l'ont abandonnée; mais ils regardent l'autre qui est sans force et abjecte comme nécessaire au bonheur. Ils ont ordonné à la raison de la servir, et ils ont rendu le bonheur de la créature la plus noble, un bonheur vil et ignoble; puis un composé monstrueux de membres mal unis et d'animaux divers. Car, comme le dit Virgile en parlant de Scylla : « Sa partie supérieure est celle d'un homme : jusqu'à la ceinture, c'est le corps d'une belle jeune fille : sa partie inférieure est d'un monstre marin : ce sont des queues de dauphin sortant du corps d'un loup. » A cette Scylla néanmoins sont seulement accouplés des animaux sauvages, horribles, agiles. Mais de quels monstrueux éléments, ces philosophes ont-ils composé la sagesse? La partie supérieure de l'homme c'est la sagesse elle-même, à laquelle se joint une chair inutile, périssable, propre seulement à recevoir les aliments, comme le dit Possidonius. Cette vertu divine se termine par la volupté, et à son buste vénérable et céleste est attaché un animal inerte et languissant (*Lettre* 92).

Mais quoi? dit le sage, celui qui vit plus longtemps, qu'aucune peine n'a jamais troublé, n'est-il pas plus heureux que celui qui s'est souvent débattu contre la mauvaise fortune? Répondez-moi, en est-il meilleur et plus vertueux? Non, dites-vous : eh bien, il n'en est pas alors heureux. Il faut vivre plus sagement pour vivre plus heureux : s'il ne le peut, il ne vivra pas plus heureux. Eh quoi ? n'est-il pas également incroyable qu'un homme au milieu des plus affreux tourments s'écrie : Je suis heureux! Cette parole cependant est sortie de l'école même de la volupté. Ce jour est le plus heureux et le dernier de mes jours, dit Epicure, tourmenté alors d'une rétention d'urine et d'un ulcère incurable

aux entrailles. Or pourquoi paraît-on ne pas croire à cette parole chez ceux qui pratiquent la vertu, puisqu'on la trouve chez un esclave de la volupté?

Celui qui possède la vertu et le courage, celui-là est l'égal des Dieux : il tend où le rappelle le souvenir de son origine. Personne ne fait mal en s'efforçant de remonter au lieu d'où il est descendu. Et pourquoi ne pas penser qu'il existe quelque chose de divin dans ce qui est une portion de Dieu? Tout ce qui nous contient n'est qu'une seule chose, et c'est Dieu : nous sommes ses compagnons et ses membres. Notre âme est capable de comprendre ces choses; elle s'y porte quand les vices ne la compriment pas; de même que notre corps est droit et regarde le ciel, de même notre âme qui peut s'étendre jusqu'où elle veut a été formée par la nature de façon à vouloir comme les Dieux et à s'étendre dans l'espace qui lui appartient. Car, si elle s'appuyait sur une force étrangère, ce serait un grand travail que d'aller au ciel : elle retourne à cette voie pour laquelle elle est née, elle va avec assurance, en méprisant tout, et, sans regarder les richesses; elle n'estime point l'or et l'argent si dignes des ténèbres où ils sont enfouis, d'après l'éclat dont ils éblouissent les yeux des hommes inexpérimentés, mais d'après le limon primitif dont notre cupidité les a séparés et les a extraits. Elle sait, dis-je, que les richesses sont placées ailleurs qu'au lieu où on les entasse, que c'est l'âme qu'il faut remplir et non pas le coffre-fort. On peut donner à l'âme l'empire universel, la mettre en possession de la nature, de telle sorte que les limites de son royaume soient l'Orient et l'Occident, qu'elle possède tout à l'instar des dieux, et que, du sommet qu'elle habite, elle méprise le riche avec ces richesses qui rendent moins heureux quand on les possède que triste quand on les voit possédées par autrui. Lorsqu'elle se sera élevée à cette hauteur, elle regardera le corps comme un fardeau nécessaire; elle ne le chérira plus, mais elle en prendra soin, et ne s'asservira pas à son esclave. Tout homme esclave de son corps n'est pas libre : car, sans parler des autres maîtres que notre trop grande sollicitude pour lui a trouvés, son commandement à lui est morose et difficile. L'âme tantôt en sort paisible-

ment, tantôt s'en échappe avec force, et elle ne cherche pas à savoir ce qu'en deviendront les restes. Et de même que nous ne nous occupons pas des poils coupés de notre barbe, ainsi cet esprit divin, sur le point de quitter l'homme, ne s'inquiète pas de ce que deviendra son enveloppe : que le feu la consume, que la terre la recouvre, que les bêtes féroces la déchirent, elle ne s'en occupe pas plus que le nouveau-né de la membrane qui l'enveloppait.

La pauvreté qui se trouve conforme aux lois de la nature est une grande richesse : le bonheur de l'homme opulent n'est qu'un sujet d'inquiétudes. Il se tourmente lui-même, il se creuse le cerveau et se rend ennuyeux en plus d'un point. Il irrite les uns contre un de leurs semblables ; les autres par la vue de leur impuissance : il enfle ceux-ci d'orgueil, il amollit et énerve ceux-là. La joie de ceux qu'on nomme heureux n'est qu'une joie feinte. Cet homme malade et qui est éclatant de pourpre n'est pas triste ouvertement ; mais sa tristesse est d'autant plus lourde à supporter qu'elle ne permet pas au malheureux d'être triste en public : le cœur rongé de soucis, il faut que cet homme paraisse heureux (*De la Pauvreté*).

L'homme heureux n'est pas celui qui le paraît aux yeux des hommes, mais bien celui qui se le paraît à lui-même. Voyez combien ce bonheur est rare chez nous (*Des Remèdes de la Fortune*).

Tout le monde, mon frère Gallion, veut vivre heureux : mais quand il s'agit de voir ce qui fait le bonheur de la vie, c'est là qu'on se trompe. Il est si difficile d'arriver à la vie heureuse que chacun s'en éloigne d'autant plus qu'il court plus rapidement après elle. Si le chemin qui conduit en sens contraire est glissant, la vitesse même augmente la distance. Il faut donc d'abord déterminer ce que nous voulons rechercher : alors nous aurons à examiner par où nous pourrons y tendre avec le plus de rapidité. Tant que nous errons çà et là, sans suivre de guide que le bruit et les clameurs discordantes qui nous appellent en des lieux divers, la vie s'use en égarements ; cette vie, qui est si courte, quand bien même jour et nuit nous travaillerions à perfectionner notre âme. Qu'il soit donc décidé où nous allons, par où nous

passerons, et cela avec quelque homme d'expérience qui ait exploré les lieux dans lesquels nous marchons. Car il n'en est pas de ce voyage comme des autres : dans les voyages ordinaires, le chemin que l'on prend, les habitants du pays que l'on consulte, ne permettent pas qu'on s'égare : mais ici, le chemin le plus battu et le plus fréquenté est celui qui trompe le plus (*De la Vie heureuse,* ch. I).

Voyez-vous ces gens qui louent l'éloquence, qui poursuivent les richesses, qui flattent la faveur, qui exaltent le pouvoir? tous sont ennemis, ou, ce qui revient au même, tous peuvent l'être. Autant est nombreuse la foule des admirateurs, autant l'est aussi celle des envieux. Pourquoi ne pas chercher plutôt quelque chose d'un bon usage que je sente et non dont je fasse parade? Ces objets que l'on regarde, auprès desquels on s'arrête, que l'on se montre avec ébahissement, brillent au dehors, il est vrai; mais au dedans, ils sont vils. Cherchons un bien qui ne soit pas seulement bon en apparence, mais qui soit solide, égal et beau jusque dans ses parties les plus cachées. Déterrons-le ; il n'est pas loin, on peut le trouver. *Et plus bas.* Cependant, ce en quoi s'accordent les stoïciens, je me prononce pour la nature des choses. La sagesse consiste à ne pas s'en écarter, à se former sur sa loi, sur son modèle. La vie heureuse est donc celle qui s'accorde avec la nature : on ne peut l'obtenir d'abord que par un esprit sain et une possession continuelle de bonne santé. Notre bien peut encore se définir autrement, c'est-à-dire on peut énoncer en d'autres termes la même opinion. J'aime encore à dire que l'homme heureux est celui pour qui il n'existe d'autre bien ni d'autre mal qu'une âme bonne ou mauvaise : celui qui pratique le bien, qui se contente de la vertu, que la fortune ne peut enorgueillir ni briser, qui ne connaît pas de bien plus grand que celui qu'il peut se donner lui-même, et pour qui le vrai plaisir est le mépris des richesses.

Vous pouvez, si vous voulez, faire des digressions, présenter le même objet sous des aspects différents, pourvu que le fond ne change pas. Qui nous empêche de dire que la vie heureuse, c'est une âme libre et droite, impassible, constante, placée au-dessus

de la crainte et de l'ambition ? une âme pour laquelle l'unique bien est la vertu, l'unique mal la honte, tout le reste un vil amas de choses sans nom; n'enlevant rien à la vie heureuse, ne lui ajoutant rien, venant et s'en allant sans accroître ni diminuer le le souverain bien. Il faut que l'homme établi sur ses bases ait, bon gré malgré, une gaieté continuelle, une joie élevée qui vienne d'en haut, puisqu'elle se complaît dans ce qui lui appartient, et ne désire rien de plus que ce qu'elle a. N'est-ce pas un contrepoids suffisant à ces mouvements faibles, inutiles et variables d'un corps chétif ? Le jour où il sera inférieur à ce plaisir, il le sera aussi à la douleur. Vous voyez à quel malheureux et terrible esclavage doit s'enchaîner celui que le plaisir et la douleur posséderont alternativement : or, il n'est point de maîtres plus capricieux et plus absolus. Il faut donc s'élancer vers la liberté : mais rien ne peut la donner que l'indifférence pour la fortune; alors naît ce bien inestimable, le calme d'un esprit placé dans un asile sûr, le sentiment de la grandeur, puis, les terreurs une fois bannies par la connaissance du vrai, une joie grande et stable, la bonne grâce et l'expansion de l'âme, toutes choses dont nous jouissons, non parce qu'elles sont des biens, mais parce qu'elles sont issues du bien qui est en nous.

Puisque j'ai commencé à agir largement, on peut appeler un homme heureux celui qui n'a, grâce à la raison, ni désirs, ni craintes. Bien que les pierres et les animaux, existent sans tristesse ni crainte, on ne les appelle pas heureux, parce qu'ils n'ont pas conscience du bonheur. Mettez dans la même catégorie les hommes que leur nature dégradée et l'ignorance d'eux-mêmes ont placés au rang des bêtes et des brutes : nulle différence entre eux et elles : car chez celles-ci la raison n'existe pas; chez ceux-là elle est dépravée, ardente à nuire, ingénieuse à jeter dans l'erreur. Personne ne peut appeler heureux l'homme qui est lancé hors de la vérité. La vie heureuse est donc celle qui a pour base un jugement droit et sûr et l'immutabilité. L'homme heureux est donc celui qui a un jugement droit, celui qui se contente du présent quel qu'il soit et qui aime son état (*De la Vie heureuse*, ch. II à VI).

Vous pouvez déclarer hardiment que le souverain bien est l'harmonie de l'âme. Car les vertus devront nécessairement exister là où sera l'accord et l'unité. Les vices sont en désunion. Mais vous aussi, dites-vous, vous ne pratiquez la vertu que parce que vous espérez en retirer quelque plaisir. D'abord, on ne recherche pas la vertu parce qu'elle doit rapporter du plaisir; car ce n'est pas lui seul qu'elle procure, c'est lui par-dessus le reste. Elle ne travaille pas pour lui; mais son travail, quoi qu'il ait un autre but, atteindra encore celui-là, tout comme dans un champ qu'on a labouré pour y semer du blé, quelques fleurs naissent au milieu du grain, sans que ce soit néanmoins pour ces petites herbes, charmantes aux yeux, qu'on s'était donné tant de peine. Le semeur voulait autre chose; celles-là sont venues par surcroît. Ainsi le plaisir n'est pas la récompense, ni le motif de la vertu, mais seulement son accessoire. Et ce n'est pas parce qu'elle charme qu'elle plaît, mais c'est parce qu'elle plaît qu'elle charme. Le souverain bien est dans le jugement même, et dans les dispositions d'un esprit excellent. Lorsque celui-ci a fermé le cercle de son enceinte et s'est retranché dans ses propres limites, le souverain bien est complet, et il ne désire rien de plus. Il n'y a rien au delà du tout, pas plus au-delà de la fin. Vous divaguez donc quand vous demandez pour quelle fin je recherche la vertu : car vous cherchez quelque chose hors du souverain bien, en m'interrogeant sur ce que je cherche hors de la vertu elle-même. Elle n'a rien de meilleur, étant elle-même son prix. Est-ce là peu de chose? Lorsque je vous dis : le souverain bien est, la fermeté d'une âme que rien ne peut briser, sa prévoyance, sa délicatesse, sa bonne santé, sa liberté, son harmonie et sa beauté, exigez-vous encore quelque chose de plus grand à quoi l'on puisse rattacher ces qualités? Pourquoi me parlez-vous de plaisir? Je cherche le bien de l'homme et non celui du ventre, qui chez les bêtes et les brutes a plus de capacité.

Vous vous abandonnez à la volupté, moi je lui mets un frein : vous jouissez de la volupté, moi j'en use, vous en faites le bien suprême, je ne la regarde pas même comme un bien : vous faites tout pour elle, et moi rien. Quand je dis que je ne fais rien pour

elle, je parle du sage à qui seul vous l'accordez. Je n'appelle pas sage celui qui est soumis à quelque chose, et encore moins celui qui l'est à la volupté. Car dominé par elle, comment résistera-t-il aux travaux, aux périls, à l'indigence, à tant d'autres assauts auxquels la vie de l'homme est exposée? Comment supportera-t-il la vue de la mort et de la douleur, tant d'orages terribles, tant d'ennemis redoutables, s'il se laisse abattre par un si faible adversaire? Tout ce que lui conseillera la volupté, il le fera. Regardez Nomentanus et Apicius, ces gens qui recherchent à grands frais ce qu'ils appellent les biens de la terre et de la mer, qui passent en revue sur leur table des animaux de toute espèce : voyez-les contempler du haut de leur lit l'attirail de leur gourmandise, charmer leurs oreilles par le son des voix, leurs yeux par des spectacles, leur palais par des saveurs. Tout leur corps est chatouillé par des coussins doux et moelleux; et de peur que les narines, pendant ce temps, ne restent oisives, on parfume d'odeurs variées le lieu même où on rend hommage à la débauche. Les plaisirs des sages, au contraire, sont calmes et réservés, presque languissants; ils sont comprimés et à peine sensibles. C'est que d'un côté, ils viennent sans être invités, et que de l'autre, quoiqu'ils se présentent d'eux-mêmes, on ne leur fait pas fête, on les reçoit sans témoigner aucune joie. Les sages ne font en effet que les mêler à la vie : ils les y mettent çà et là, comme on place un jeu, un badinage au milieu d'occupations sérieuses. Que l'on cesse donc de joindre ensemble des choses incompatibles, et par un vicieux assemblage qui flatte les plus méchants, d'envelopper le plaisir dans la vertu. Cet homme plongé dans la volupté, errant de côté et d'autre, toujours ivre, sachant qu'il vit dans les plaisirs, pense aussi vivre dans la vertu; il entend dire que le plaisir ne peut se séparer de la vertu; puis il pare ses vices du nom de sagesse, et fait parade de ce qu'il devrait cacher. Ce n'est pas Epicure qui les pousse à la débauche; mais abandonnés aux vices, ils cachent leurs désordres sous le manteau de la philosophie, et se portent en foule au lieu où ils savent qu'on vante la volupté : ils accourent à son nom seul, cherchant pour leurs infâmes passions une protection et un voile. Ainsi, le seul bien

qu'ils eussent dans leurs maux, ils le perdent, je parle de la honte du mal; car ils vantent ce dont ils rougissent, et se font gloire du vice. C'est ce qui fait que la jeunesse elle-même ne peut plus se relever, quand un titre honnête est venu s'allier à une honteuse nonchalance (*De la Vie heureuse,* ch. VIII à XIII).

Qui empêche que la vertu et le plaisir ne soient incorporés ensemble et que l'un ne compose le souverain bien de manière qu'il soit à la fois l'honnête et l'agréable? C'est qu'il ne peut exister une partie de l'honnête qui ne soit pas honnête, et que le souverain bien ne sera pas entièrement pur, s'il reste en lui quelque chose qui diffère de ce qui est meilleur. La satisfaction même qui découle de la vertu, tout en étant un bien, n'est cependant pas une partie du bien absolu, non plus que la joie et la tranquillité, lors même qu'elles naissent des plus beaux principes. Ce sont des biens, mais qui sont la conséquence et non le complément du souverain bien. Celui qui associe le plaisir avec la vertu, met sous le joug cette liberté que rien ne peut vaincre et qui est un trésor des plus précieux[1]. Dès lors, et c'est le plus dur esclavage, il commence à sentir le besoin de la fortune : puis vient la vie inquiète, soupçonneuse, remplie d'alarmes, effrayée des mésaventures, souffrante des événements. Vous ne donnez pas à la vertu une base fixe et inébranlable : mais vous exigez qu'elle se tienne ferme sur un pivot tournant. Or, quoi de plus mobile, je vous le demande, que l'attente des caprices de la fortune, que la variabilité du corps et des choses qui le concernent? Comment peut-il obéir à Dieu, bien prendre tout ce qui arrive, ne pas se plaindre de la destinée, interpréter favorablement ses disgrâces, celui qui aux moindres piqûres des plaisirs et des douleurs, est dans l'agitation? il n'est pas seulement en état de défendre sa patrie et de la venger, pas plus que de combattre pour ses amis, s'il est porté aux plaisirs. Que le souverain bien s'élève donc à une telle hauteur, qu'il n'en soit arraché par aucune force; qu'il n'y ait accès ni pour la douleur, ni pour l'espérance, ni pour la crainte, ni pour aucune chose qui puisse altérer le droit du souverain bien. La vertu seule est

[1] Texte de Louis de Grenade. *Libertatem illam, quâ nihil prætiosius est, invictam sub jugo mittit.*

capable de s'élever si haut : une telle montée doit être gravie avec son pas. C'est elle qui tiendra ferme, qui supportera tous les événements, non-seulement avec patience, mais encore de bon cœur; elle saura que toute difficulté des temps est une loi de la nature. Comme un bon soldat supporte les blessures, compte les cicatrices, et percé de mille traits, aime en mourant le chef pour lequel il a succombé ; de même la vertu grave dans l'âme ce vieux précepte : Suis Dieu. Quiconque se plaint, gémit et pleure, est contraint par force à faire ce qui est commandé, et n'en est pas moins, malgré ses refus, entraîné pour exécuter les ordres qu'il a reçus. Or quelle déraison de se faire traîner plutôt que de suivre! Il n'y en a certainement pas moins, si par folie et par ignorance de notre condition, vous allez vous affliger de ce qu'il vous arrive quelque chose de pénible, ou vous étonner et vous indigner de ces accidents qu'éprouvent les bons et les méchants, savoir les maladies, la mort, les infirmités et les autres événements qui assaillent la vie humaine. Tout ce qu'il faut souffrir d'après la constitution de l'univers, arrachons-le de notre âme par un courageux effort. Voici le serment que nous avons prêté : Supporter la condition humaine, ne pas être troublé par ce que nous ne pouvons éviter. Nous sommes nés dans un royaume, et notre liberté, c'est d'obéir à Dieu.

C'est donc dans la vertu qu'est placé le vrai bonheur ; mais que vous conseillera-t-elle? de ne regarder comme bien ou comme mal rien de ce qui ne sera le résultat de la vertu ou du vice : d'être inébranlable, même en face d'un mal provenant du bien, enfin, autant que cela est permis, de représenter Dieu lui-même. Et pour une pareille entreprise, que promet-elle? de grandes choses, des choses divines. Vous ne serez forcé à rien, vous ne manquerez de rien, vous serez libre, en sûreté, à l'abri de tout dommage. Vous ne tenterez rien vainement, rien ne vous sera défendu, tout réussira selon vos désirs, et il ne vous arrivera aucun revers, ni quoi que ce soit qui contrarie vos opinions et votre volonté. Qu'est-ce à dire ? La vertu suffit-elle donc pour rendre heureux? étant parfaite et divine, pourquoi ne suffirait-elle pas? Bien plus, elle possède plus qu'il ne faut. En effet, que peut-il

manquer à l'homme qui n'a plus rien à désirer ? que peut-il chercher à l'extérieur celui qui a en lui tout ce qui lui est propre et essentiel (*De la Vie heureuse*, ch. XV et XVI) ?

Croyez-moi, celui à qui la fortune est inutile, est plus heureux que celui qui l'a sous la main. Tous ces biens qui nous amusent de leurs magnifiques mais trompeuses douceurs, l'argent, les dignités, la puissance, et tant d'autres séductions devant lesquelles l'aveugle cupidité de l'homme s'extasie, ne se conservent qu'à grand'peine, et font des jaloux. Ceux-mêmes qu'ils décorent en sont accablés, ils menacent plus qu'ils ne servent. Glissants et fugitifs, on ne peut jamais les bien saisir. Car, n'eût-on rien à craindre de l'avenir, la garde d'une grande fortune coûte bien des soucis (*Consolation à Polybe*, ch. XVIII).

Il n'y a pas de bonheur si entier qu'on ne puisse y trouver quelque regret (PUBLIUS SYRUS).

Vous ne serez jamais heureux, si le peuple ne s'est pas encore moqué de vous (*Id.*).

Si vous voulez être heureux, pensez d'abord à mépriser et à être méprisé (*Id.*).

Voyez aussi les chapitres intitulés : Tranquillité de l'âme, Richesses, Pauvreté, Volupté, Luxe. On y trouvera beaucoup de passages concernant le faux bonheur).

X

Bonheur des Esprits bienheureux.

Un jour viendra vous mettre à nu et vous délivrer du commerce de ce ventre infect et dégoûtant. Aussi maintenant, devancez-le autant que vous pouvez, en vous rendant étranger à tout ce qui ne vous sera pas nécessairement uni[1]. De dessus la terre elle-même, élevez-vous d'avance jusqu'au ciel : un jour, les secrets de la nature vous seront dévoilés ; le brouillard qui vous environne sera dissipé, et une lumière pure vous frappera les yeux de toutes parts. Représentez-vous quel sera l'éclat résultant

[1] Texte de Louis de Grenade : *Ab aliis, nisi quæ necessariò cohærebunt, alienus.*

de la lumière de tant d'astres réunis. Aucune ombre n'en ternira la pureté, tous les points du firmament resplendiront également. Le jour et la nuit, voilà les alternatives de cette région grossière. Alors, vous direz que votre vie s'est passée dans les ténèbres, lorsque tout votre être verra la lumière que vous ne voyez aujourd'hui que confusément par les passages si étroits de vos yeux, et que vous admirez pourtant si loin. Que vous paraîtra donc la lumière divine quand vous la verrez dans son propre foyer? Cette pensée ne laissera séjourner dans votre âme rien de bas, rien de sordide et de cruel; elle vous dira que les Dieux sont témoins de toutes choses; elle vous exhortera à vous conduire d'une manière digne d'eux, à vous préparer pour leur société, à vous représenter sans cesse l'éternité. L'homme qui s'en est formé une idée, ni les armées ne lui font peur, ni la trompette ne l'épouvante, ni les menaces ne l'intimident. Comment peut-il craindre la mort, celui qui garde une telle pensée dans son âme[1] (*Lettre* 102)?

[1] Texte de Louis de Grenade. *Quam qui mente teneat, quid mors expavet*, au lieu de : *Quidni non timeat, qui mors sperat?*

DEUXIÈME PARTIE

COMPRENANT LES MAXIMES LES PLUS BELLES, EXTRAITES DE TOUS LES OUVRAGES DE MORALE DE PLUTARQUE [1], ET MISES EN ORDRE, SOUS FORME DE LIEUX COMMUNS.

PREMIÈRE CLASSE

*ou chapitres ayant rapport aux différentes espèces d'*Etats *ou de* personnes.

I.

Dieu.

Il n'y a qu'un roi et qu'un souverain : c'est Dieu, principe, milieu et fin de toutes choses : il marche sans détour, et parcourt naturellement l'univers : il est accompagné de la justice qui le venge de tous ceux qui ont abandonné sa loi ; et c'est cette justice que nous autres hommes nous employons d'après l'ordre de la nature envers tous nos semblables, comme envers des citoyens (*De l'Exil*).

[1] Il est bon de noter ici que cette deuxième partie, extraite des ouvrages de Plutarque, est loin, dans Louis de Grenade, de reproduire le texte de l'auteur grec. Bien souvent, en effet, les passages cités ne sont que des analyses ou des sommaires de chapitres ou de livres du moraliste ancien : ou bien, s'ils paraissent traduits en latin, c'est quelquefois avec de telles différences, coupures ou additions, qu'il est difficile d'y reconnaître le véritable texte. Si Louis de Grenade ne l'a pas modifiée à dessein, il faut dire que la traduction latine dont il se servait était loin de rendre la pensée de Plutarque : quant à nous, c'est le texte de Louis de Grenade que nous avons suivi, sauf en quelques endroits, où ce texte nous paraissant trop obscur et presque inintelligible, nous avons suivi le texte grec. L'édition de Firmin Didot et la traduction de Ricard nous ont, dans ces occasions, rendu de grands services.

Dieu s'offense de ceux qui cherchent à imiter le tonnerre, la foudre et les éclairs : mais ceux au contraire qui se proposent sa vertu pour modèle, qui font tous leurs efforts pour se rendre semblables à lui par une vie honnête et loyale, ceux-là, il les aime, il les élève plus haut, et leur donne son équité, sa justice, sa vérité et sa bonté. Or rien de plus divin que ces dons : ils sont plus grands que le feu, la lumière, le cours du soleil, le lever et le coucher des astres, l'immortalité, l'éternité elle-même. Car le bonheur de Dieu ne consiste pas en ce que le temps de la vie lui appartient, mais en ce qu'il est le roi de la vertu (*Qu'il faut qu'un prince soit instruit*).

II.

Providence et justice de Dieu.

De même que le fiel de l'hyène, la présure du phoque, animaux en tout immondes, renferment en eux quelque chose de salutaire et d'utile pour les maladies de l'homme ; de même pour quelques-uns qui ont besoin d'un frein et d'un châtiment, Dieu suscite l'implacable cruauté de quelque tyran ou la sévérité redoutable de quelque prince : et il ne fait disparaître les instruments de ses châtiments et de ses vengeances que quand il a entièrement chassé et guéri le mal. C'est ainsi que Phalaris fut un remède salutaire pour les habitants d'Agrigente ; Marius pour les Romains. Dieu a de même prédit en termes très-clairs aux habitants de Sycione que leur ville avait besoin de châtiments (*Du Délai de la justice divine*).

De même qu'un ignorant ne peut deviner l'intention qu'a eue un médecin en faisant telle opération à son malade après plutôt qu'avant tel traitement, ou en lui ordonnant un bain aujourd'hui plutôt qu'hier ; de même, il n'appartient pas à l'homme d'affirmer au sujet de Dieu quelque chose d'indubitable et de certain ; sauf seulement, que c'est lui qui connaît le mieux le moment opportun où il faut opposer le remède au mal, et où il faut envoyer à chacun le châtiment qui lui servira de leçon. Or ce châtiment n'a pas pour tous la même proportion, n'arrive pas à la même époque

et peut n'être pas de même nature. Que l'art de guérir les âmes, art qu'on nomme la justice, soit le plus grand de tous, c'est ce qu'atteste Pindare parmi beaucoup d'autres auteurs. Il appelle donc Dieu l'ouvrier par excellence, le seigneur et le maître de toutes choses, le créateur et l'administrateur de la justice, celui à qui seul il convient de déterminer quand, comment et jusqu'où chaque criminel doit être puni. *Et plus loin :* Et d'abord, dit-il, considérez, que d'après le sentiment de Platon, Dieu se présente à tous comme le modèle, le premier de tous les biens, pour que la vertu humaine qui en quelque sorte rend l'homme semblable à Dieu, eût quelqu'un à imiter et à suivre de tout son pouvoir. La nature de cet univers étant en effet confuse, elle a trouvé son principe de changement et de transformation en ce monde, en devenant semblable et en participant à une certaine idée et à une certaine puissance qui existait en Dieu. A la vue de ce monde, ajoute le même philosophe, notre nature s'élève de telle sorte que par la contemplation des admirables mouvements des corps célestes, l'âme s'habitue à choisir, à aimer le beau et l'honnête et à laisser de côté ce qui est sans voie et sans règle[1]. Il n'y a point, en effet, d'autre fruit plus grand à retirer de Dieu que de se mettre en possession de la vertu par l'imitation du beau et du bon qui se trouvent en lui. C'est pourquoi si nous ne voyons punir le crime qu'avec lenteur et après bien des délais, ce n'est pas qu'il craigne par suite de trop de hâte dans le châtiment, d'être accusé d'erreur ou d'avoir à s'en repentir ; mais c'est pour nous ôter tout prétexte de cruauté et de violence dans nos vengeances ; pour nous apprendre que ce n'est pas dans la colère, alors qu'elle bouillonne, qu'elle est en feu et domine la raison (comme quand nous faisons nos efforts pour rassasier notre faim et satisfaire notre soif) qu'il faut se venger des ennemis qui nous ont fait une injure : mais imitant sa douceur et ses lenteurs, nous devons ré-

[1] La phrase grecque a plus d'étendue ; la voici traduite en entier : La vue, ajoute le même philosophe, nous a été donnée par la nature, afin que, par la contemplation des admirables mouvements des corps célestes, notre âme, habituée à saisir le beau et l'ordre, ne conçoive que de la haine pour ce qui est sans ordre et sans voie évite la témérité et la légèreté qui se fient au hasard, comme étant la source de tous les vices et de toutes les erreurs.

fléchir longuement et nous retrancher derrière un délai qui nous donnera conseil, dans la crainte qu'une vengeance trop prompte ne soit suivie d'un tardif et inutile repentir. Qu'un homme confie sa vie aux eaux d'un rapide torrent, il y a là, dit Socrate, un moindre danger qu'à faire tomber sa vengeance dans un moment de trouble, de colère et de fureur, avant que la passion soit diminuée et calmée, sur un parent ou sur un homme de notre tribu. Car ce n'est pas lorsque cette passion de la vengeance est proche que l'on peut, comme le dit Thucydide, discerner ce qui est juste et bon, mais bien quand elle est loin de nous. De même que la colère, selon Mélanthius, une fois maîtresse de l'âme, lui fait commettre des actions injustes et honteuses, de même la raison, après avoir ôté de l'âme la colère et l'irritabilité, la fait agir avec justice et modération. Aussi certains hommes deviennent-ils doux en entendant citer des exemples donnés par d'autres. On raconte de Platon qu'ayant un jour levé le bâton contre un de ses esclaves, il resta longtemps dans cette posture, pour punir, disait-il, et réprimer sa colère. Archytas, ayant remarqué à sa maison de campagne la paresse et la négligence de ses esclaves, et sentant qu'il se laissait aller contre eux à des sentiments trop vifs de colère, ne fit rien autre chose que de leur dire en s'en allant : « Vous avez du bonheur que je sois en colère. » Que si le souvenir des paroles et des actions de ces hommes peut apaiser la violence et l'impétuosité de la colère, à plus forte raison devons nous imiter Dieu, nous rendre doux comme lui, et regarder comme une partie de sa force la mansuétude et la longanimité. Il ne craint personne, il n'a besoin de personne, il ne peut être sujet au repentir, et cependant il suspend sa vengeance et la remet à un autre temps. Oh ! Dieu nous les montre bien ces deux vertus qui corrigent quelques hommes en les punissant, qui aident et avertissent le plus grand nombre en différant leur châtiment.

En second lieu, remarquons que nécessairement la justice humaine doit avoir des lois pour réprimer les crimes et pour peser à juste poids ce qu'il convient que chacun ait à souffrir : elles n'osent pas aller au-delà. Mais Dieu, c'est autre chose : quand il

a résolu de punir une âme que le vice a rendue malade, il examine plus avant, il croit devoir sonder ses dispositions, et considérer avec prudence si par hasard elle ne veut pas incliner au repentir; et c'est ainsi qu'il accorde du temps pour se corriger du vice. Mais dès qu'il comprend qu'il n'y a rien de sincère, dès qu'il reconnaît que la malice persiste sans aucun changement, alors il convient qu'il punisse le crime et s'en venge sur-le-champ. A ceux au contraire qu'il sait avoir péché sans le savoir, plutôt par ignorance du bien, que par désir du mal, il donne ordinairement le temps de s'amender. S'ils persévèrent dans leurs crimes, alors aussi, il finit par les châtier avec justice : car il n'a pas à craindre qu'ils échappent à ses mains par la fuite. Considérez combien il est arrivé de changements dans la vie et dans les mœurs des hommes, et combien se sont tournés du crime et de la débauche vers une vie plus réglée. D'où le nom de conversion quand quelqu'un se détourne du vice, et revient à de meilleures mœurs.

Après avoir cité l'exemple d'un grand nombre d'hommes qui ainsi convertis, sont devenus célèbres et illustres, Plutarque ajoute :

Ce n'est pas petitement que les grands caractères sortent de leur voie : ne pouvant rester dans le repos à cause de la subtilité, de l'énergie et de la puissance de leurs passions, ils sont ballotés ça et là comme sur la mer, avant d'en arriver à des mœurs stables et tranquilles. De même qu'un homme, ignorant dans l'agriculture ne fait aucun cas d'une contrée qu'il voit couverte d'épais buissons et de plantes sauvages, remplie de bêtes féroces, arrosée d'une infinité de rivières et de ruisseaux et rendue impraticable par une foule de marais, tandis qu'un homme entendu y reconnaît tous les signes de la fertilité, et en déduit précisément l'abondance des produits : de même les grands caractères ne font quelquefois que des choses absurdes, mauvaises, hors de propos : choses qui, selon nous, doivent être sur-le-champ coupées et arrachées jusque dans leurs racines : car nous ne pouvons tout d'abord en supporter les rudesses et les aspérités. Mais Dieu, ce juge si bon, discernant en cela quelque chose d'utile et de généreux, attend avec bonté le moment et l'heure qui doivent prêter

leur concours à la raison et à la vertu, et où la nature doit porter son fruit. Cette loi d'Egypte qui ordonne qu'une femme enceinte condamnée à mort, soit gardée en prison jusqu'à sa délivrance, ne vous semble-t-il pas que quelques Grecs ont bien fait de la décréter? eh! bien! c'est pour le même motif que souvent Dieu conserve des pères et mères chargés de crimes, parce qu'il sait que d'eux doivent naître d'illustres enfants. Ecoutez Homère qui vous dira qu'une race célèbre est née d'un père criminel. Oui, cet homme qui n'a jamais fait aucune action belle ou mémorable, a eu un fils des plus illustres. Les descendants de Sisyphe, d'Autolycus, et de Phlégias ont brillé en gloire et en puissance entre les plus grands rois. Périclès est né dans une maison infâme d'Athènes. Le grand Pompée, à Rome, fut le fils de Strabon dont le peuple romain, cédant à la haine, foula aux pieds et jeta à la voirie le cadavre détesté. Qu'y a-t-il alors d'absurde, si comme un cultivateur qui n'arrache pas les épines avant d'en avoir cueilli le fruit, Dieu ne fait pas disparaître une souche royale funeste et criminelle, avant de l'avoir vu produire et mettre au jour les fruits qu'il en attend?

Quelques-uns opposent à cette équité de la justice divine cette pensée d'Euripide : « Souvent ce sont les enfants qui expient les crimes de leurs parents. » Si en effet ceux qui se sont rendus coupables, ont déjà expié leurs fautes, il ne convient pas que ceux qui n'ont commis aucune injustice, soient encore frappés, puisqu'il semble contraire à la justice et à l'équité que les coupables subissent deux fois un châtiment pour la même faute. Comment donc se fait-il que la colère des Dieux s'évanouisse aujourd'hui en un moment comme le font certains fleuves, et que longtemps après se déversant sur d'autres, elle en arrive à leur imposer les plus dures calamités? Qu'y a-t-il d'étonnant, quand les belles actions des parents ennoblissent les enfants, que leurs crimes les rendent infâmes? Si nous voulons que l'honneur qui s'attache à la vertu s'étende à nos descendants, il est tout aussi raisonnable de penser qu'il ne faut pas s'irriter de la durée d'un châtiment infligé à un crime, tout aussi raisonnable de croire qu'il y a là parité dans les deux cas, et que c'est chose juste et

égale. Un fils ne peut en aucune manière être éloigné, séparé de ceux qui lui ont donné le jour, comme on sépare un ouvrage de celui qui l'a fait. Un fils tirant sa naissance de son père, et non de lui-même, il s'ensuit qu'il y a en lui une partie de l'honneur qui lui est dû ou de l'infamie qui lui revient, et que cette part d'honneur ou d'infamie rayonne autour de lui. Il n'est donc ni étonnant ni absurde, puisque les enfants tirent leur origine de leurs parents, qu'ils aient aussi une part du châtiment qu'a mérité leur crime : car enfin d'un autre côté, c'est à cause d'eux qu'ils ont acquis et qu'ils possèdent ce qui les fait passer pour heureux parmi les hommes.

En outre, celui qui, dans la punition des crimes, cherche autre chose que la guérison du mal, qui s'indigne de voir un médecin procéder à la cure d'une maladie par des moyens très-différents et se servir de remèdes qui semblent plutôt appropriés à d'autres usages, comme quand on saigne au bras pour guérir un mal d'yeux, celui-là, disons-nous, ne voit certainement les choses qu'à un très-petit point de vue : il oublie qu'un maître, en corrigeant un de ses élèves, donne par là un avertissement aux autres ; qu'un général, en faisant décimer son armée, ramène tous ses soldats au devoir. Et ainsi ce qu'on fait à une partie du corps pour en guérir une autre, on le fait aussi à l'âme pour sa propre guérison ; et si le corps reçoit des remèdes pour le corps lui-même, plus souvent encore, dans son propre intérêt, l'âme est affligée de maladies, de passions et de châtiments.

Bion prétend que quand Dieu sévit sur les enfants d'un père criminel, il est beaucoup plus ridicule qu'un médecin qui à cause de la maladie d'un aïeul ou d'un père prescrirait des médicaments à leur fils ou petit-fils. Mais ces deux cas, quelquefois différents, quelquefois aussi se ressemblent et se conviennent. En effet, un homme qui a mal aux yeux ou qui a la fièvre, ne va pas mieux par la raison qu'il a vu mettre un emplâtre ou un collyre à un autre. Le châtiment d'un criminel, au contraire, montre manifestement à tout le monde que le propre de la justice exercée avec raison est de retenir les autres par la vue du châtiment

qu'ont subi certains coupables. Si l'on discute donc à fond la comparaison de Bion, il est facile de voir que la vérité n'est pas de son côté.

Croire que l'aiguillon pousse au scorpion alors seulement qu'il pique, ou que le venin se répand dans la dent de la vipère, alors seulement qu'elle mord, ce serait une sotte croyance : de même, on ne devient pas méchant à l'instant seulement où on le paraît au grand jour. Cela, au contraire, date de loin. Mais ce n'est que quand l'occasion et le moyen leur sont donnés qu'un voleur commet un vol, et qu'un tyran viole les lois. Dieu connaît les dispositions et le caractère de chacun : par sa nature, il a même plutôt la science de l'âme que celle du corps; aussi n'attend-il pas, pour punir la violence l'audace et la débauche qu'elles se soient manifestées par des actions ou par des paroles ; mais comme un médecin, il châtie quelquefois le débauché, l'avare et l'orgueilleux, pour enlever, extirper entièrement leurs mauvaises dispositions; comme on cherche à guérir l'épilepsie avant qu'elle ne se soit tout à fait emparée de nos facultés. Il n'y a pas longtemps, nous nous irritions de ce que Dieu ne sévissait qu'avec lenteur contre les méchants: maintenant qu'il connaît et prévient les dispositions et les passions de quelques-uns d'entre eux, avant qu'elles aient éclaté, nous l'accusons encore: ignorant que très-souvent l'avenir est plus dangereux que le passé, et que ce qui est caché est beaucoup plus à craindre et plus à redouter que ce qui est au grand jour. D'où il arrive que notre intelligence ne peut comprendre ni les causes pour lesquelles il vaut mieux quelquefois supporter les méchants, ni celles pour lesquelles il faut aussi prévenir quelquefois même leurs projets. D'ailleurs, Dieu ne fait pas toujours retomber les fautes des pères sur leurs enfants. Souvent les verrues et les taches de rousseur ne paraissent pas sur le corps de ceux qui naissent en premier lieu, tandis qu'on les voit en grand nombre sur ceux de la seconde génération ; et l'on cite le fait d'une femme grecque qui ayant été accusée d'adultère pour avoir mis au monde un enfant tout noir, fut dans la suite reconnue comme étant une éthiopienne de la quatrième génération : il en est de même la plupart du temps pour les mœurs et les dispositions de l'âme :

elles restaient cachées dans un premier enfant, et ce n'est que longtemps après que la nature les produit, les montre et les met au jour chez ceux qui suivent. (*Du Délai de la justice divine*)[1].

III.

Ouvrages de Dieu.

Qui donc a appris aux tortues à prendre de l'origan après avoir mangé de la vipère ? Qui a enseigné aux chèvres de Crête que les flèches ont percées, à chercher du dictame dont elles n'ont pas plutôt goûté, que les traits tombent de leurs plaies ? Si vous dites qu'en cela la nature a été leur excellent maître, vous rapportez alors cette prudence des bêtes au plus excellent et plus sage de tous les principes.

Les perdrix apprennent à leurs petits à se cacher en fuyant, à se coucher à terre, et à se couvrir d'une motte de terre que leurs pattes ont saisie. Vous voyez aussi sur les toits les cigognes se tenir près de leurs petits pour les aider, peu habitués qu'ils y sont encore, à prendre leur vol. Les rossignols apprennent à chanter à leur couvée. Aussi ceux que l'on prend encore tous jeunes, et qu'on nourrit en cage, chantent-ils très-mal : ils ont été avant le temps enlevés aux leçons de leur maître (*De l'instinct des animaux*).

IV.

Ame raisonnable.

Si nous n'avions pas la lumière du soleil, malgré les autres astres, nous serions, dit Héraclite, dans une perpétuelle nuit; il en est de même en ce qui concerne la puissance de nos sens : s'il n'y avait point d'intelligence et de raison dans l'homme, rien dans vie ne nous distinguerait des bêtes.

Chaque animal sait parfaitement se servir de ce que la nature lui a donné. Les uns ont reçu des cornes qui pour eux sont des

[1] Tout ce chapitre est plutôt une analyse, un sommaire du traité de Plutarque, qu'une série de passages extraits de lui. Nous avons suivi fidèlement le texte de Louis de Grenade, sauf en quelques endroits où son obscurité nous a obligé de traduire sur le grec.

armes, les autres, des aiguillons ; ceux-ci des dents, et, c'est Empédocle qui nous le rapporte, le hérisson est encore plus formidable à cause de ses traits aigus et de son dos tout hérissé de piquants. Je pourrai ajouter que certains animaux sont recouverts d'écailles, d'autres de poils, et qu'un grand nombre sont armés d'ongles aigus. L'homme seul, comme le dit Platon, a été mis sur la terre, sans vêtement, sans armes, sans chaussures, sans manteau de voyage : la nature s'est contentée de lui donner une seule chose, celle avec laquelle il fait tout, c'est-à-dire la raison, le soin de lui-même et la prudence. Examinons d'un côté cette petitesse de la force de l'homme, et de l'autre ces œuvres innombrables et si dignes d'admiration que son industrie fait cependant surgir sur la terre, sur la mer, au plus haut sommet des montagnes. Cette légèreté extraordinaire, cette rapidité admirable des chevaux n'égale-t-elle pas à la course le génie de l'homme? Cet emportement des chiens qui les pousse au combat, ne sert-il pas à la défense de l'homme? Le poisson et la truie ne nourrissent pas seulement, ils servent encore aux raffinements du luxe. En outre, qu'y a-t-il de plus grand ou de plus redoutable dans la nature que l'éléphant? Cependant, depuis longtemps déjà, cet animal sert à nos jeux dans les spectacles. Il a appris à danser, à sauter dans les chœurs, à fléchir le genou pour rendre honneur. Oui, nous avons cru qu'il était utile de rapporter quelques-uns de ces faits, pour faire voir jusqu'où l'intelligence élevait l'homme, pour faire voir combien elle le faisait surpasser les autres animaux et dominer avec puissance. Nous ne sommes pas, il est vrai, les meilleurs athlètes au pugilat, à la palestre ou à la course, et en cela, nous sommes de beaucoup inférieurs aux autres créatures animées ; mais, selon Anaxagore, par l'expérience, par un long usage, par la mémoire, par l'intelligence, par les beaux-arts, nous nous approprions tous ces biens. Nous recueillons, pour ainsi dire, le miel ; nous trayons le lait : nous transportons, nous changeons toutes choses à notre usage, de telle sorte qu'ici le rôle de la fortune est nul, et que c'est nous seuls qui agissons par le moyen de notre raison et de notre industrie.

Aussi, Iphicrate, à qui l'on reprochait un jour de ne porter ni

armes, ni carquois, ni bouclier : Je sais, dit-il, commander à tous ces soldats qui en portent et me servir d'eux. Il en est de même de la raison et de l'intelligence : ce n'est ni de l'or, ni de l'argent, ni de la gloire ou de grandes richesses ; ce n'est pas non plus de la santé, de la force, ou une renommée célèbre. Qu'est-ce donc alors ? C'est ce qui avec art et à propos peut se servir de toutes ces choses, c'est ce qui les rend douces et agréables non moins qu'utiles et glorieuses. Si possédant tout ce que nous venons d'énumérer, vous manquez seulement de cette raison, tout le reste devient nécessairement pénible, infructueux et embarrassant : et le maître de ces biens finit par en rougir lui-même (*De la Fortune*).

S'il n'y avait rien de divin en nous, ou bien si Dieu ne nous avait pas donné quelque chose de ferme et de durable fait à son image ; si, selon l'expression d'Homère, nous nous fanions et nous pourrissions en peu de temps comme les feuilles des arbres, ce Dieu, disons-nous, n'aurait pas cette préoccupation étroite, cette curiosité vaine et inutile de prendre si grand soin de nous et d'en faire si grand cas. Laissons même de côté, si vous le voulez, les autres Dieux, et ne considérons que celui-là seul qui est en nous. A peine sait-il que l'âme d'un homme s'est exhalée de son corps comme une fumée ou un nuage, qu'il ordonne aussitôt de commencer des prières diverses pour le défunt et de lui rendre de grands honneurs : or est-ce pour abuser et pour tromper ceux qui y croient ? non certes ; et pour moi, je ne cesserai jamais de prêcher l'immortalité de l'âme. *Et plus loin :* Il y a donc une raison qui montre en même temps et la providence de Dieu et l'immortalité de l'âme humaine : une raison qui vous confirme qu'on ne doit point rejeter l'une et qu'il faut admettre l'autre. L'âme survivant après la mort du corps, il convient donc, que dis-je ? il est nécessaire qu'elle soit ou récompensée ou punie. Elle combat dans la vie, comme un athlète ; et quand elle a achevé la lutte, alors, elle reçoit le prix qu'elle a mérité. Du reste, quelle récompense ou quels châtiments l'âme immortelle reçoit-elle après la vie qu'elle vient de mener, c'est ce qui ne nous touche en rien, nous qui vivons : nous les ignorons et ne

sommes pas obligés de croire à ce qu'on en dit. Mais quant au châtiment qui pour le crime des pères, retombe sur les fils et sur une race toute entière, c'est ce que nous voyons souvent d'une façon manifeste, puisqu'il sert à en détourner beaucoup du crime, à leur donner un avertissement salutaire, et à les empêcher d'oser en commettre de semblables. Mais comme il n'y a pas de peine plus cruelle, plus pleine de tristesse et d'angoisse que de voir les siens souffrir et être affligés à cause de ses propres fautes, il est vraisemblable, cela paraît même digne de foi, que l'âme d'un homme impie et débauché doit être horriblement tourmentée, lorsqu'après la mort elle voit non pas que ses statues ou ses images sont renversées ou foulées aux pieds, mais que ses enfants, ses amis, ses proches et les gens de sa maison sont livrés aux plus grands tourments, et subissent les plus durs châtiments pour expier la vie de crimes qu'elle-même a menée sur la terre (*Du Délai de la justice divine*).

V.

Sentiments et passions de l'âme.

Certains philosophes semblent ignorer que chacun de nous soit véritablement double et composé. Laissant de côté ce double qui existe dans notre âme, ils n'ont fait attention qu'à cette double nature, évidente pour tout le monde, et qui consiste à avoir un corps et une âme.

L'âme humaine étant une partie et comme une émanation du grand tout, un assemblage de rapports et de nombres qui se conviennent entre eux, n'est ni simple, ni toujours affectée des mêmes sentiments. Mais, d'un côté, elle possède l'intelligence et la raison, qui la font par sa nature commander à l'homme et dominer ; de l'autre, il y a en elle une confusion de sentiments qui lui enlève la possession d'elle-même, la lumière et la règle de ses forces et de ses mouvements. A cette partie de l'âme sujette aux passions et manquant d'une raison qui lui soit propre, la nature a cependant donné la faculté d'écouter cette raison qui fait le fond de l'autre partie, de se tourner vers elle, de lui céder, et de s'en laisser guider pour ne pas vivre complètement perdue et

abattue sous le poids de ses passions. Quant à ceux qui s'étonnent comment ce qui n'a pas de raison puisse obéir à cette puissance, ceux-là ne me paraissent pas comprendre combien grandes sont ses forces, jusqu'où elles pénètrent ses ordres et sa direction : et cela, non par les moyens que suggèrent la dureté et la résistance, mais par des moyens qui façonnent doucement, qui disposent à céder et à obéir, et qui ont plus d'efficace que la violence et la nécessité. Le souffle vital, les nerfs et les os, ainsi que les autres parties du corps, sont, en effet, dépourvus de raison : toutefois, l'élan une fois donné, dès que cette faculté a comme lâché les rênes, tout se range, tout s'accorde, tout obéit. Plaît-il à l'esprit que le corps se mette à courir ? ses pieds sont tout prêts. Veut-elle jeter ou saisir quelque chose ? les mains s'y prêtent sur-le-champ.

Mais, laissant tout cela de côté, je voudrais demander à ces philosophes s'ils n'ont pas vu des chiens, des chevaux et des oiseaux domestiques finir, à force d'habitude, de leçons et de préceptes, par prononcer des mots qui ont du sens, par montrer, dans leurs gestes, leurs mouvements et leurs actions, qu'ils obéissent à la raison, et par se prêter à notre usage. Je leur demanderais s'ils n'ont pas lu dans Homère qu'Achille instruisait au combat ses guerriers et ses coursiers. Pourquoi s'étonner encore et ne pas vouloir croire que cette faculté de notre âme qui nous pousse à la colère, au désir, à la joie, à la plainte, est d'une nature telle qu'elle puisse obéir à la raison, se laisser guider par elle et consentir à ses volontés ? car enfin cette faculté n'habite pas ailleurs que dans l'âme, n'est pas circonscrite en dehors de ses limites, ne vague pas çà et là au dehors d'elle, n'est pas sous le coup de la nécessité ou des verges ; mais elle dépend de la même nature, elle vit avec elle, est élevée avec elle, et se complète par ses habitudes et sa manière d'être. C'est de là qu'est venu, pour ces affections ou ces passions, le nom de mœurs (*mores*), signifiant conduite. On appelle donc mœurs, pour le dire en deux mots, la qualité, la manière d'être de l'âme qui n'a pas la raison : et ce nom vient de ce que la partie brute et irraisonnable de l'âme formée plus tard par la raison reçoit en elle-même par le moyen de l'habitude cette qua-

lité et cette différence dont nous parlions. La raison, il est vrai, ne cherche pas à arracher entièrement toutes les passions de l'âme; elle ne pourrait le faire, ce serait inutile et même nuisible; mais elle leur prescrit un but et un règlement, et y établit les vertus morales qui, sans l'exempter de ces mouvements et de ces passions, y portent la modération, l'ordre et l'harmonie. Oui, la raison réprime la violence des passions, les forme et leur donne une manière d'être bonne et utile. D'où il suit que si la passion de l'âme a été mal conduite et dirigée par la raison, elle devient un vice, tandis qu'au contraire elle est une vertu si la raison l'a gouvernée comme il convient (*De la Vertu morale*).

Les troubles de l'âme indiquent déjà par eux-mêmes que le corps est sur le point de tomber malade; car il arrive souvent que, sans aucune cause apparente, quelques-uns se voient envahis par une certaine tristesse, par une crainte qui tout-à-coup éteint toute espérance; et cela quand au dehors, il n'y a rien qui explique cette crainte. Alors on devient irascible, on s'émeut facilement, on s'irrite pour la moindre chose. On pleure, on se lamente : de mauvaises vapeurs, d'amères exhalaisons, comme dit Platon, se condensant autour de nous, embarrassent et entravent les replis de l'âme. Ceux donc à qui surviennent ces symptômes doivent penser et ne pas oublier que si, dans leur esprit, il n'en existe aucune cause, c'est qu'alors il y a dans leur corps quelque chose qui demande une répression et un régime (*Préceptes de Santé*).

VI.

Jeunesse. — Vieillesse.

C'est dans le temps calme que l'on prépare ce qu'il faut pour résister à la tempête : de même, pendant la jeunesse est-il bon de s'habituer à la modération et à la tempérance pour qu'elles puissent servir de ressource à la vieillesse (*De l'Education des enfants*).

Les jeunes gens sont ardents et téméraires, pleins de feu dans eurs passions, impatients et violents; et cela par suite de l'abondance du sang et de la chaleur qui se trouvent en eux. Au con-

traire, chez les vieillards, la concupiscence, qui a sa source dans le cœur, est épuisée, petite et des plus faibles. Mais la raison n'en a que plus de vigueur, quand les passions sont usées en même temps que le corps.

VII.

Le mari et l'épouse.— Le mariage.

Pourquoi, lorsqu'une jeune fille est donnée en mariage, doit-elle toucher de la main le feu et l'eau? Est-ce parce que le feu purifie, que l'eau nettoie, et qu'une femme doit rester pure et chaste (*Questions romaines*: n. 1)?.

Pourquoi, à des noces, allume-t-on cinq flambeaux, de ceux qu'on nomme torches de cire, jamais plus, jamais moins? Ce nombre impair est-il meilleur et plus parfait que les autres? et son emploi est-il plus convenable et plus propre pour un mariage Un nombre pair, en effet, admet des divisions, et sa parité est précisément une cause de force égale et opposée. Un nombre impair, au contraire, ne peut en aucune manière se diviser; et si on le divise, toujours il y reste quelque chose de commun aux deux parties (*Id.* n. 2).

Pourquoi a-t-on établi que les femmes baiseraient leurs parents sur la bouche? Est-ce, comme le pensent le plus grand nombre, parce que l'usage du vin leur étant interdit, on les empêche ainsi d'en boire en cachette, pouvant être dans la suite comme prises en flagrant délit par ces rapports familiers? Ou plutôt, a-t-on donné ce privilège aux femmes, pour les élever en même temps en honneur et en puissance, dès là qu'elles paraissent avoir beaucoup de proches et de parents? Ou bien, est-ce parce que les mariages entre parents ayant été défendus, les liens du sang ont voulu se manifester par ce baiser et garder ce privilége comme le seul signe de la parenté et l'unique communication qu'elle autorise? Anciennement, en effet, on ne prenait pas pour épouses celles à qui vous unissaient quelques liens de famille, comme maintenant encore subsiste la loi à l'égard d'une sœur. Mais il n'y a pas longtemps qu'on a permis de se marier avec une de ses nièces (*Id.* n. 6).

Pourquoi ne permet-on pas à une nouvelle mariée de franchir elle-même le seuil de son logis? Est-ce parce que ceux qui ont enlevé les premières femmes les ont portées dans leurs demeures, sans qu'elles y entrassent d'elles-mêmes? Ou bien, est-ce parce qu'elles veulent paraître n'entrer que malgré elles dans un lieu où elles perdront leur virginité? Ou plutôt, est-ce le signe qu'une femme ne doit pas sortir d'elle-même de la maison, ni abondonner les siens à moins d'y être forcée, de même qu'elle y était aussi entrée par force? Chez nous, en Béotie, on brûle devant la porte une roue de char, pour montrer qu'une jeune épouse doit rester à l'intérieur, puisqu'on lui a comme enlevé ce qui l'avait amenée (*Id.* n. 29).

Pourquoi ceux qui introduisent une jeune épouse dans la demeure de son époux doivent-ils dire : Là où tu es, Caïus, j'y suis aussi, moi ta Caïa? Est-ce comme un pacte avec l'époux pour que tout soit commun et pour commander également? Ces paroles ne signifient-elles pas ceci : Là où tu es maître et seigneur de la maison, moi aussi, je suis maîtresse et souveraine? Ou plutôt, n'est-ce pas en souvenir de Caïa Cœcilia, femme vertueuse et bonne, mariée à l'un des fils de Tarquin, et dont la statue d'airain a été placée dans le temple de Sancta? Depuis longtemps s'y trouvaient ses sandales et sa quenouille (*Id.* 30).

Pourquoi ne se marie-t-on pas au mois de mai? Est-ce, comme quelques-uns le disent, parce que le nom de *mai* est venu de *major natu,* et juin de *Junior*. Le jeune homme est en effet plus propre à se marier, dit Euripide. Le vieillard cesse de pouvoir se livrer aux plaisirs de l'amour; pour lui, ils sont même dangereux.

Pourquoi sépare-t-on les cheveux de celles qui se marient avec la pointe d'une lance? Est-ce pour apprendre de suite aux femmes unies à des hommes forts et belliqueux qu'une tenue sévère, sans mollesse et frivolité, et des ornements virils sont désormais son partage? C'est comme Lycurgue qui en ne permettant à ceux qui construisaient des portes et des charpentes de maison que l'usage seul de la tarière et de la hache, à l'exclusion de tout autre outil, supprima ainsi dans sa racine tout luxe inutile et toute dépense superflue (*Questions romaines*).

VIII.

Père.— Enfant.— Education des Enfants.

Si quelqu'un désire avoir des enfants dont il n'ait pas à rougir, je lui conseillerai de ne jamais se livrer à des femmes viles et de bas étage, telles que sont les courtisanes ou les maîtresses. Car aux enfants dont la naissance est entachée du côté du père ou de la mère, s'attache pendant toute la vie comme un opprobre ineffaçable que ceux qui veulent les humilier et les rabaisser trouvent sur-le-champ. Aussi, ne saurait-on donner trop de louanges à cette grandeur d'âme des Lacédémoniens qui condamnèrent le roi Archidamas à une forte amende pour n'avoir pas craint d'épouser une femme de petite taille : alléguant comme motif de sa condamnation qu'il avait songé à leur donner, non pas des rois, mais des avortons de rois. Après cela, disons de suite ce qui n'a pas même échappé à ceux qui avant nous ont traité ce sujet. Qu'est-ce donc, direz-vous ? C'est que ceux qui s'approchent des femmes dans le but d'avoir des enfants, ne doivent le faire qu'autant qu'ils sont entièrement à jeun de vin, ou du moins, n'ont-ils dû en boire que très-peu. Car il arrive d'ordinaire que pour avoir été engendrés par leurs pères dans un moment d'ivresse, les enfants deviennent eux-mêmes enclins au vin et à l'ivrognerie. Voilà pourquoi Diogène voyant un jour un jeune homme chancelant et peu maître de lui-même, lui dit ces paroles : « Jeune homme, c'est dans un moment d'ivresse que ton père t'a engendré. » Mais assez sur ce sujet.

Il convient que les mères allaitent et nourrissent leurs enfants : c'est ce que la nature elle-même a enseigné à tous les animaux qui enfantent : et voilà pourquoi elle leur a donné cet aliment qu'on nomme le lait. Qui n'admirerait aussi la sagesse de sa prévoyance, quand on la voit donner aux femmes une double mamelle, afin que s'il leur arrive de mettre au monde deux jumeaux, tous deux aient de quoi se nourrir ? De plus, si la nature a commandé aux mères d'allaiter leurs enfants, c'est encore afin de resserrer les liens de leur mutuelle affection.

L'enfance, à cause de sa souplesse est facile à façonner ; et les âmes encore tendres des enfants reçoivent sans peine les leçons qu'on leur donne : tandis qu'on n'amollit que difficilement ce qui est dur et résistant. Un cachet s'imprime on ne peut mieux sur de la cire molle : ainsi en est-il des préceptes : ils se gravent dans les âmes encore jeunes. Aussi, le divin Platon a-t-il donné, à mon avis, un excellent conseil aux nourrices, en leur prescrivant de ne faire aux enfants aucun récit fabuleux ou mauvais, dans la crainte que leurs âmes ne reçoivent tout d'abord des impressions de frivolité ou de corruption. Le poëte Phocylide a donc dit avec raison : « A un enfant, on ne doit enseigner que de bonnes choses. »

Ce que Socrate avait coutume de dire convient à notre sujet : Si cela se pouvait, disait-il, monté au plus haut de la ville, je crierais : « Où vous précipitez-vous, mortels, vous qui mettez tant d'ardeur à amasser des richesses, tandis que vous ne prenez aucun souci des fils auxquels vous les laisserez? » J'ajouterais à cela que la conduite de ces pères est semblable à celle de ceux qui ont un grand soin de leurs chaussures et ne s'occupent nullement de leurs pieds. Oui, beaucoup de parents en viennent à ce point d'avarice et de haine à l'égard de leurs enfants, que pour n'être pas dans la nécessité de payer davantage, ils donnent pour maîtres à leurs enfants des hommes qui n'ont point de valeur : mettant ainsi la science au plus bas prix. C'est pour un trait de ce genre qu'Aristippe reprit un jour avec beaucoup d'esprit un homme entièrement dénué de bon sens. Cet homme lui demandait quelle récompense il exigerait pour faire l'éducation de son fils : « Mille drachmes, répondit Aristippe. Certes, reprit l'autre, quelle exigence! mais pour mille deniers, je puis acheter un esclave! Eh bien! dit le philosophe, vous en aurez deux; celui que vous acheterez, et de plus votre fils. » Qu'arrive-t-il maintenant à ces admirables pères, quand ils ont ainsi mal élevé et instruit leurs enfants? Ecoutez-le. Une fois que ces jeunes gens ont pris la toge virile, laissant de côté une vie raisonnable et bien réglée, ils se jettent à corps perdu dans de honteuses et viles débauches. C'est alors que leurs parents se repentent d'avoir

ainsi négligé leur éducation, et se lamentent, mais trop tard et sans utilité pour eux, des désordres où ils les voient plongés.

Les enfants, je le dis aussi, doivent être amenés à la pratique de la vertu par de sages conseils et de sages exhortations, et non par des coups ou des mauvais traitements. Car cette dernière méthode convient bien plutôt à des esclaves qu'à des hommes libres. Qu'arriverait-il? C'est que traités de la sorte, ils s'abandonneraient à la paresse et auraient horreur du travail, tant à cause de la douleur que leur causeraient les coups, qu'à cause des outrages qu'ils subiraient. La louange et le blâme ont plus de force pour des enfants libres que les coups et les mauvais traitements. Les premiers en effet excitent au bien ; les seconds au contraire ne font qu'éloigner du mal. Mais on doit savoir se servir à tour de rôle de la louange et de la réprimande : Leur cœur a-t-il de l'orgueil ? la réprimande doit leur faire concevoir de la honte. Viennent-ils à se décourager ? de bonnes paroles doivent les relever. Il faut en cela imiter les nourrices qui après avoir fait pleurer les enfants, leur donnent ensuite le sein pour les consoler. Toutefois prenons garde qu'enorgueillis par des louanges immodérées, ils ne se laissent aller à trop de superbe : cet excès est ordinairement suivi de la frivolité et de la corruption du cœur.

A ces préceptes, ajoutons-en d'autres auxquels il ne faut pas moins prêter d'attention, je dis plus, auxquels peut-être il faut en prêter davantage. Ces préceptes, les voici : Vivez sans mollesse, réprimez votre langue, triomphez de la colère, soyez maître de vos mains.

En outre, et ceci est une des plus saintes choses, les enfants doivent s'habituer à toujours dire la vérité. Mentir est un vice d'esclave, et que poursuit la haine universelle ; il ne mérite pas de pardon même chez les plus vils esclaves.

Avant tout, il est nécessaire que les parents soient pour leurs enfants un exemple manifeste non pas seulement de l'éloignement du mal, mais encore de la pratique de toutes les vertus : de telle sorte que considérant leur vie comme un miroir, ils en écartent toute action et toute parole honteuse. Réprimander avec

aigreur un fils qui s'est oublié et tomber dans les mêmes fautes, c'est, à mon sens, ignorer qu'on s'accuse soi-même en en accusant un autre (*De l'Education des enfants*).

Sans doute, vous avez souvent entendu dire que celui-là seul suit Dieu qui sait enfin obéir à la raison. C'est pourquoi souvenez-vous de ceci : quand des jeunes gens, mettant de côté l'enfance et ses goûts, deviennent hommes, ils ne doivent pas croire, s'ils sont sages, qu'ils ont rejeté toute autorité : ils n'ont dû que changer de maîtres, puisqu'au lieu d'un gouverneur loué ou acheté à prix d'argent, ils ont désormais pour diriger leur vie ce guide divin qu'on appelle la raison. Il ne faut vraiment appeler libres que ceux-là qui lui obéissent ; car ce sont ceux-là seuls qui apprennent ce qu'ils doivent vouloir, et qui vivront comme ils voudront (*Comment il faut écouter*).

Des hôtes nouveaux et des étrangers inscrits au nombre des citoyens, supportent avec peine et blâment une foule d'usages que les indigènes qui y sont habitués trouvent même utiles et agréables ; de même en est-il surtout de la jeunesse. Après avoir été longtemps élevée dans les préceptes de la philosophie, elle s'habitue à se pénétrer de ses premiers principes. En effet, de ces commencements qu'elle aura goûtés d'avance, et dans lesquels se trouvent mêlés de véritables préceptes philosophiques, elle finira, tout comme le premier citoyen venu, par aborder la science elle-même. Or c'est la philosophie qui seule peut donner aux jeunes gens la beauté virile et vraiment parfaite qui leur convient.

On apprend à chanter, à danser, à écrire, à pratiquer l'agriculture, à monter à cheval, à se chausser, à se vêtir, à servir à table, à faire la cuisine. Mais, quelle est votre folie, ô mortels ! de croire que vous, hommes, vous pourrez au hasard, sans règle, sans raison et sans art, régler comme il faut votre vie, quand vous savez vous-mêmes que tout ce que nous venons d'énumérer ne peut même se faire sans études ! Ajoutez à cela que lorsque nous refusons d'apprendre la vertu, nous la supprimons entièrement, puisque l'action de s'instruire est comme une espèce de génération où le germe qui part de celui qui enseigne tombe

dans l'âme de celui qui apprend. Aussi, si vous empêchez d'apprendre, si vous supprimez tout enseignement, vous aurez certainement tout détruit, vous aurez pour toujours porté la mort dans l'essence des choses. Mais, dit Platon, un frère n'en vient jamais aux mains avec son frère, un ami n'abandonne pas son ami, deux villes ne prennent pas les armes l'une contre l'autre, à cause de la disparité qu'il y a entre le mouvement du pied et le son de la lyre, et parce que le pas de la danse ne s'est pas accordé avec la modulation : personne, pour une semblable cause n'est forcé d'en venir aux dernières extrémités ou de les souffrir lui-même. Jusqu'ici, dans les demeures des particuliers, il ne s'est point élevé de dissensions entre le mari et la femme au sujet de toiles, pour savoir si l'une a tel nom ou tel autre. Et quoique les choses soient ainsi, personne toutefois ne met tout d'un coup la main à un livre, à une toile, ou à une lyre, sans avoir appris à s'en servir. Quand bien même en effet il n'y aurait aucun danger qu'il en arrivât quelque mal, cependant on aurait honte de se rendre ridicule et d'être la fable de tout le monde. Et nous, nous nous imaginerons encore savoir administrer notre fortune, notre ménage, une province, la république, et tour à tour remplir nos devoirs selon que l'exigera la grandeur de chacun d'eux, quand d'un autre côté, nous serons sans expérience, sans science aucune de ce qu'une faute ou le hasard peut faire arriver? Si l'éducation ne rend pas les hommes meilleurs, vous pourrez regarder comme argent perdu les dépenses que l'on fait pour avoir des gouverneurs qui reçoivent des enfants de l'âge le plus tendre pour les élever et les instruire. Les nourrices, de leurs mains, frottent et caressent le corps d'un enfant : de même un gouverneur, en lui formant ses mœurs, jette en lui les premières semences de la vertu. Voilà pourquoi ce Spartiate à qui on demandait quel avantage on retirait des soins d'un précepteur, répondit ceci : « Un précepteur fait le bien et pratique la vertu pour les rendre même agréables à l'enfant » (*La Vertu est le fruit de l'enseignement*).

Les médecins, en mêlant des poisons amers à des sucs à saveur douce, ont trouvé des remèdes qui réunissaient en même temps

l'utile et l'agréable. Il en est de même des pères : chez eux, la douceur doit tempérer la dureté des reproches (*De l'Education des enfants*).

IX.

Le maître et le disciple.

Ceux qui poussent a entreprendre une chose, mais que l'on voit ne rien fournir eux-mêmes et ne donner aucune idée de la manière dont il faut que l'entreprise se fasse, ressemblert à ceux qui mouchent la mèche d'une lampe, pour qu'elle brûle, et qui tiennent cette dernière à la main, mais qui, d'un autre côté, oublient entièrement d'y mettre de l'huile (Livre *de la Politique ou des Préceptes pour la bonne administration d'un Etat*).

La science de la philosophie n'est pas comme le premier sculpteur venu, dont le travail est de faire des simulacres qui, selon l'expression de Pindare, se tiennent muets sur leur base et n'ont point de sentiments : tout ce qu'elle entreprend au contraire, elle s'étudie à le rendre actif, occupé et vivant. Elle donne, de plus, l'élan qui nous pousse, le jugement qui nous excite à n'embrasser que l'utile : le choix, qui nous fait suivre le meilleur parti : enfin la sagesse et la grandeur d'âme, jointes à la douceur et à la prudence (*Livre des Disputes philosophiques*).

Je voudrais vous voir laisser de côté cette abondance et cette frivolité dans le langage, et vous efforcer de tout votre pouvoir, d'acquérir le vrai fruit de l'éloquence. N'imitez pas en cela les jeunes filles qui, pour composer un bouquet, choisissent les fleurs les plus odorantes : ouvrage agréable sans doute, et qui a bien des charmes, on ne l'ignore pas, mais qui n'est d'aucune utilité et ne peut durer qu'un jour. Réglez-vous plutôt sur l'exemple des abeilles, qui continuellement volent dans les prairies diaprées de violettes, de roses et d'hyacinthes, et qui cependant dédaignant ces fleurs, ne s'approchent que du thym, plante pénétrante et amère, pour s'abattre sur elle, et en composer leur miel. Puis, quand elles y ont pompé le suc qui leur convient, elles s'envolent de nouveau, et retournent à leurs ruches. Eh bien! un vrai dis-

ciple qui a l'amour de la science doit en agir de même: il bannira les mots fleuris et recherchés, les figures qui conviennent plutôt aux théâtres et aux spectacles, comme étant, pour ainsi dire, la pâture de ces bourdons qui font les déclamateurs: il mettra toute son attention à pénétrer dans le vif du discours et dans l'esprit de celui qui parle, pour en retirer ce qui s'y trouve d'utile et d'avantageux: il se souviendra qu'il n'est pas venu au théâtre ou à l'odéon, mais dans une école, dans un sanctuaire de la science, pour réformer sa vie sur les discours qu'il y entendra. Au sortir d'une boutique de barbier, vous vous mettez devant un miroir, et vous vous passez les mains sur la tête pour vous assurer si l'on vous a coupé les cheveux selon les règles; combien plus devez-vous, quand vous sortez des écoles, où vous avez écouté les leçons de la science, ne pas tarder à vous considérer, vous et votre âme, pour savoir si vous y avez laissé quelque chose de votre misère, de vos animosités, de vos déréglements, si vous êtes devenu plus tranquille et plus agréable. Ariston l'a dit un jour, avec autant de vérité que d'élégance: « Un bain, et un discours entendu sont inutiles, quand on n'en sort pas plus pur qu'auparavant » (*Comment on doit écouter*).

Je ne suis pas de l'avis de ce grand nombre d'hommes qui applaudissent à un philosophe dissertant sur des lieux communs, et se laissent prendre d'admiration à ses paroles : mais qui l'invectivent et le traitent de radoteur quand, à propos et avec liberté, il se permet d'en reprendre et d'en avertir quelques-uns sur des affaires particulières. Ces gens-là croient qu'il faut écouter les philosophes dans les écoles comme on écoute les acteurs au théâtre, c'est-à-dire jusqu'à la fin : et que sur ces affaires étrangères, il n'y a aucune différence entre les uns et les autres.

Il y en a quelques-uns dont l'opinion constante et arrêtée est que le rôle retombe tout entier sur celui qui parle, et nullement sur celui qui écoute: ils croient qu'un orateur ne doit se présenter qu'après avoir longtemps médité et s'être bien préparé, tandis que pour les auditeurs rien de tout cela n'est nécessaire. Ils se jettent donc à l'improviste et sans tenir compte de la raison sur ce dont l'essence même est la raison, et ils s'assoient comme

s'ils étaient venus à un banquet pour prendre leur part du plaisir que leur aura procuré le travail des autres.

On ne doit pas dédaigner les salutaires avis qui nous excitent à la vertu, quand bien même ils nous paraîtraient, comme un remède, durs et amers. En outre, on ne doit nullement supporter ceux qui, atteints par quelque reproche de cette sorte, roulent autour d'eux des yeux effarés, suent par tout le corps, et font voir le bouillonnement intérieur de leur âme qui vient ainsi d'être à l'instant couverte de confusion. Néanmoins, ce qui est encore plus difficile à supporter, et qui dénote un esprit perdu sans ressource, c'est de voir un jeune homme sourire d'un air sarcastique, n'avoir aucune honte et ne s'émouvoir de rien. Car on ne tient cette conduite que par suite d'une persévérance et d'une habitude invétérée dans le mal : c'est comme une peau dure et calleuse sur laquelle ne se voit pas la trace des coups. De même qu'un malade qui, après une opération, fuit son médecin et ne laisse pas bander sa blessure, a souffert la douleur sans en attendre la guérison : ainsi en est-il de celui qui quitte la philosophie après en avoir reçu quelque leçon mordante et douloureuse; il ne donne pas à un enseignement qui a attaqué ses vices le temps et les moyens de les corriger, et dans la suite il n'en retire aucun profit (*Comment on doit écouter*).

X.

De l'état de ceux qui font des progrès dans la sagesse.

Cette sentence du poëte Hésiode est remarquable : « Si, sans jamais cesser, vous continuez de mettre peu sur peu, vous finirez par faire un grand tas. »

Or ceci n'est pas seulement vrai des richesses, mais s'applique à tout : et si vous y réfléchissez, vous verrez qu'il en est de même, et plus encore, pour la vertu et pour l'intégrité des mœurs que la raison, notre guide, cherche à nous donner.

La première preuve pour vous que vous avez avancé dans la pratique de la vertu, c'est la grandeur de votre amour. Que vous aimiez éperduement une femme, il n'en découle pas pour cela la consé-

quence que sa présence soit un charme pour vous, puisqu'il est commun à tout le monde de se complaire dans ce qu'on aime : mais ce sera si vous la retenez avec opiniâtreté, si vous ne souffrez que difficilement d'en être séparé. Vous en voyez beaucoup, il est vrai, qui se portent avec ardeur aux études philosophiques : mais bientôt, quand ils se sont tournés vers d'autres soins, leur première ardeur s'en va, et l'absence de cette philosophie ne leur cause aucun chagrin. Il ne suffit pas à la philosophie d'être aimée quand nous vivons avec elle, tout comme on aime des parfums quand on les a sous la main; mais il faut, pour ainsi dire, en avoir faim et soif quand nous en sommes détournés ; et ce n'est que quand nous aurons cette preuve que nous pourrons croire avoir fait de véritables progrès.

De cette première preuve de notre progrès dans la vertu se rapproche cette autre que nous donne Hésiode, savoir qu'il ne faut pas avoir peur des sentiers escarpés qu'elle présente. Toutefois cette preuve n'est pas maintenant des plus positives et des plus remarquables : car, on le sait, tous nos soins tendent à nous faire marcher dans un chemin doux, facile et raccourci. Les peines et les tracas arrivent d'ordinaire dès le commencement à ceux qui franchissent le seuil de la philosophie : c'est comme pour ceux qui sur mer perdent de vue la terre qu'ils connaissent, et qui n'atteignent pas encore celle vers laquelle ils tendent. Pendant que ce qui leur était commun et habituel disparaît à leurs yeux, il est nécessaire, avant qu'ils ne sentent quelque chose de meilleur et n'en jouissent, qu'ils errent çà et là un peu au gré des flots, et que même de temps en temps ils retournent en arrière. C'est ce qui arriva un jour au Romain Sextius : il avait, pour se livrer à la philosophie, résigné toutes ses charges et ses dignités; mais ayant éprouvé de grandes peines au commencement de cette étude, et son esprit ne pouvant embrasser que difficilement cet enseignement, il s'en fallut de peu qu'il ne se jetât du haut d'une galère à deux rangs de rames. Ici vient de même ce trait de Diogène de Sinope, qui avait embrassé à Athènes l'étude de la philosophie. C'était un jour de grande fête dans la ville : partout des repas abondants et somptueux, des spectacles,

des réunions, des assemblées, des festins prolongés jusqu'au jour. Pendant ce temps-là, Diogène était étendu dans un coin du forum et dans la posture d'un homme qui se dispose au sommeil. Mais bien des pensées venaient le distraire, et son âme était inquiète et troublée; car lui, Diogène, sans aucune nécessité, avait voulu embrasser cette vie étrange et pleine de labeurs de ceux qui s'attachent à la philosophie; il avait voulu vivre seul et se priver de tous les biens, de toutes les jouissances réservés aux mortels. Pendant qu'en secret il roulait ses pensées en lui-même, un rat, dit-on, vint près de lui et se mit à ronger les miettes qui tombaient de son pain. Cette vue rendit courage au philosophe attristé : et s'interpellant lui-même, il se dit : « Qu'est-ce cela, Diogène ? un rat est content de se nourrir de tes restes ; et toi qui es un homme si remarquable, tu pleures et tu te lamentes de ne pas être assis sur un tapis moëlleux et couvert de fleurs, et de ne pas t'enivrer avec ces convives ! » Aussi, quand de semblables écarts ne sont pas fréquents, que l'âme, après les avoir mis en fuite, revient promptement à elle-même, et sans peine écarte la tristesse et l'abattement qui s'étaient emparés d'elle, on peut dire qu'elle a fait d'heureux progrès dans la vertu.

Les plaisanteries puériles et les bons mots ridicules qu'on décoche contre ceux qui commencent à s'adonner à la philosophie, les offensent et les découragent souvent. Ce ne sera donc pas chez un homme une prétention absurde de croire qu'il a fait des progrès dans la vertu sur cet indice que son âme reste calme et tranquille devant ces plaisanteries, ne s'offense d'aucune, et ne riposte à aucune. Des railleries et des provocations de cette sorte sont principalement imaginées par les courtisans qui vivent dans le luxe et l'oisiveté. Celui donc qui prend pour barrière et pour appui une force et une constance d'âme capables de pouvoir mépriser tout cela, est certainement digne de voir la philosophie l'orner de tous ses dons. Il est manifeste que la nature s'y est prise de façon que ceux qui n'ont aucune admiration pour la vertu s'efforcent de tout leur pouvoir de déchirer et de poursuivre de leurs invectives l'homme dont les autres célèbrent les qualités. Aussi doit-on quelquefois, sous un semblant de folie

et de malveillance, fuir les hommes, et sagement former son âme à mépriser ce qu'ils ont l'habitude de tant prôner et de tant élever. En comparant en effet à nos biens leurs biens frivoles et périssables, nous verrons que la condition de la philosophie est incomparablement meilleure. Solon nous en donne à ce propos une preuve des plus grandes et des plus certaines : « Pour nous, dit-il, n'échangeons pas notre vertu contre les richesses de ces hommes : la vertu reste inébranlable : ceux-ci, au contraire n'ont que des richesses incertaines et sans fixité. » Agésilas entendant parler d'un grand roi: « Et pourquoi, serait-il plus grand que moi, dit-il, à moins qu'il ne me surpasse en justice ? »

En outre, ce n'est pas un médiocre changement dans les choses que celui qui, d'ordinaire, arrive dans l'étude de la sagesse : car enfin, pour le dire en toute sincérité, ces principes et ces maximes des philosophes, chacun les reçoit comme son opinion propre, et les prend, pour ainsi dire, comme argent comptant. Celui-ci, semblable à un oiseau, et poussé par sa légèreté et son ambition de se distinguer, s'élève jusqu'à la splendeur et à la sublimité des choses de la nature. Cet autre, à la façon des petits chiens, comme dit Platon, aime à déchirer et à mordiller, et se tourne entièrement du côté des querelles et des disputes de la sophistique. La plupart se plongent dans les finesses de la dialectique, se font de purs sophistes, et préparent ainsi des armes et des provisions pour les autres. Il y en a aussi qui, faisant collection de sentences et d'anecdotes, s'en vont de tous côtés les comptant et les mesurant, sans en retirer aucun profit : semblables en cela aux Grecs dont Anacharsis disait qu'il ne voyait pas qu'ils se servissent de la monnaie pour autre chose que pour compter. Prenez bien garde, en lisant continuellement les livres des philosophes et en écoutant l'enseignement des autres, de ne pas être plus attentif aux mots qu'aux choses elles-mêmes. Ne vous jetez pas de préférence sur celles qui présentent plus de difficultés et plus de recherche dans la composition, pour mettre de côté celles où il y a du fond et de l'utilité véritable. Mais quand vous vous adonnez à la lecture d'un poëme ou d'une histoire, prenez garde de rien passer de ce qui peut convenir à corriger les mœurs et à calmer

les passions. De même, en effet, qu'une abeille posée sur une fleur, en pompe le suc, dit Simonide, pour en faire son miel doré, tandis que nous autres, nous n'y cherchons et n'y voyons que leur couleur et leur parfum : de même quand d'autres hommes ne lisent un poème que pour se récréer et se distraire, nous, au contraire, regardant ce qui a vraiment du prix, nous ne devons avoir de goût que pour ce qui s'y trouve de plus élevé. Ceux qui lisent Platon ou Xénophon uniquement à cause du style, pour en recueillir, comme une rosée ou comme un duvet, l'atticisme et la pureté, que font-ils autre chose que d'aimer la couleur et l'odeur d'un remède sans vouloir connaître ni employer sa vertu pour purger le corps ou calmer une douleur ?

Il en est aussi qui retirent grand profit non-seulement de l'instruction et des belles-lettres, mais aussi des spectacles et de toutes les choses possibles. Ils ont vraiment le talent d'en retirer de l'utilité pour eux, et d'amasser de partout des richesses qui les aident à parvenir à leur but. C'est ce que l'on rapporte à peu près d'Eschyle et de quelques autres. Brasidas ayant pris un rat dans un panier de figues sèches, le lacha aussitôt, car il avait été mordu : « Par Hercule, dit-il, je vois qu'il n'y a point d'animal si petit et si faible, qui ne défende sa vie et qui ne se venge de ceux qui lui font du mal ! » Diogène voyant un enfant boire dans le creux de sa main, jeta de suite la tasse dont il se servait, comme étant un meuble superflu. Tant l'attention et un exercice assidu nous rendent propres à sentir et à concevoir tout ce qui peut nous conduire à la vertu, de quelque part que cela vienne. Vous en verrez quelques-uns, de ceux même qui apprennent encore maintenant, qui bientôt ne font plus rien que pour l'ostentation : des hommes qui ne cherchent à recueillir quelque chose de la philosophie que pour aller, comme des charlatans, le colporter au forum dans les écoles des jeunes gens ou dans les festins des rois. Malheureusement, ils se trompent beaucoup, s'ils croient que c'est là faire de la philosophie. C'est comme si l'on s'imaginait que vendre des mixtions et des remèdes, c'est être médecin, tandis que nous savons bien que tout autre est l'office du médecin. Et puis, le sophiste ne diffère pas beaucoup de cet

oiseau dont parle Homère, et qui sans que cela lui profite, met au bec de ses petits la nourriture qu'il a trouvée par hasard. Ainsi en arrive-t-il à celui qui fait de la philosophie pour les autres et non pour lui. Tant il est nécessaire que nous ne fassions pas de la philosophie sans aucun fruit ! Cette science, en effet, nous est très-utile et d'un très-grand usage. Mais ne l'apprendre et ne l'enseigner que pour les autres, est le plus souvent le signe d'une vaine ostentation et de l'ambition. C'est ce qui arrive surtout, quand on cherche à mettre successivement dans les questions des sujets de disputes et de querelles, et que le but unique que l'on se propose est de se renvoyer la riposte comme l'on se renvoie la balle tour-à-tour. Dès lors l'esprit s'applique d'autant plus à importuner par des paroles désordonnées, à tout briser plutôt qu'à paraître enseigner ou apprendre quelque chose. Ainsi donc, se montrer dans ces circonstances bienveillant et calme, ne point descendre dans l'arène, ne point réfuter avec colère ce qui a été avancé devant tous, ne point se laisser aller aux invectives contre celui que l'on reprend, supporter sans murmurer un outrage, tout cela, disons-nous, est une preuve évidente qu'un homme a beaucoup avancé dans l'étude de la philosophie.

Il convient que ceux qui tendent directement à la vertu soient en toute occasion mis à l'épreuve des faits : c'est même ce qu'il y a de préférable. Ensuite, recommandation voisine de la première, ils doivent faire très-peu de cas des applaudissements réservés à l'orateur, et des trépignements du théâtre. Le devoir d'un homme qui fait des progrès dans la vertu n'est pas seulement de se taire quand il a fait quelque présent à un ami, ou répandu quelque bienfait sur une personne de sa connaissance : c'est encore de garder le silence et de ne point révéler qu'au milieu d'un grand nombre de juges iniques il a osé émettre un sentiment conforme à la justice, qu'il a repoussé de toutes ses forces la demande injuste d'un riche ou d'un grand, qu'il a dédaigné les présents, que tourmenté de la soif pendant la nuit, il s'est cependant abstenu de boire. Ainsi se conduisait Agésilas : c'était dans le secret de son âme qu'il passait la revue de ses bonnes qualités :

et il était à lui-même le meilleur panégyriste. Du fond de son cœur, il se réjouissait d'être son témoin et son spectateur pour le bien qu'il avait fait; il montrait que la raison faisait certainement sa demeure au dedans de lui et y avait déjà jeté de profondes racines, qu'enfin, selon le précepte de Démocrite, il avait été instruit à ne rechercher de vrai plaisir qu'en lui-même. Les laboureurs voient avec plaisir les épis qui se balancent et se penchent vers la terre; car pour ceux qui, à cause de leur légèreté restent droits, ils les regardent comme vides : il en est de même pour ces prétendus philosophes; hommes vains, sans aucun poids ni gravité, orgueilleux, ils n'ont dans leur maintien, leur démarche et leur physionomie rien qu'un faste inutile; tout en eux trahit le mépris qu'ils ont pour les autres. Il est donc manifeste, à ceux qui cherchent à retirer quelque profit de l'étude de la philosophie, qu'il leur faut sur-le-champ mettre de côté toute manière vaine et arrogante. Et, de même qu'on chasse l'air d'un vase en y versant un liquide, de même quand, dans l'étude de la philosophie, on se remplit de biens véritables, on se dépouille de l'orgueil, on conçoit de soi-même une opinion plus calme : on parle moins de sa barbe et de son manteau, et on fait de son intérieur toute son étude. Et puis, plus on est sévère et rigide pour soi, plus on est bon et bienveillant pour les autres. On est loin de s'attribuer, de s'arroger, comme auparavant, la gloire et le nom de philosophe. Mais interpellé sur cette dénomination, un jeune homme qui a d'heureuses dispositions répondra en souriant et en rougissant : Je ne suis pas l'un des Dieux : pourquoi m'égaler aux immortels? Vient ici bien à propos le mot aussi vrai que spirituel de Ménandre : « De tous ceux, dit-il, qui viennent à Athènes pour assister aux écoles, la plupart se regardent d'abord comme des sages : ensuite, comme des philosophes : puis, comme des orateurs : enfin, ils ne s'estiment plus que comme des ignorants et des gens sans études. C'est qu'en effet, plus ils s'adonnent à la philosophie, plus ils se départent de leur orgueil et de leur arrogance. »

Remarquons de quelle manière se conduisent ceux qui ont besoin de l'art médical. Si ce n'est qu'une dent ou un doigt malade,

on va trouver directement le médecin : si c'est une fièvre, on l'appelle chez soi et l'on implore ses soins. Mais si l'on tombe dans une maladie noire, dans la frénésie, ou dans le délire, alors bien souvent, loin de souffrir la présence du médecin on le chasse ou on le fuit, la violence du mal allant jusqu'à en ôter le sentiment. Il en est de même de ceux qui commettent des fautes : impossible de guérir ceux qui sont animés de dispositions hostiles et s'emportent contre ceux qui les reprennent et les corrigent. Ceux au contraire qui supportent un reproche avec calme et tranquillité d'âme, donnent bon espoir qu'ils contracteront de meilleures habitudes. Ce n'est pas une petite preuve de progrès dans la science de la philosophie que de s'offrir franchement au blâme, de découvrir son mal, d'avouer sa faute, de ne pas souffrir qu'elle soit cachée et ignorée, de se livrer enfin en demandant même d'être châtié. Quiconque désire changer de mœurs et devenir vertueux, a besoin, selon Diogène, ou d'un ami diligent et soigneux, ou d'un ennemi acharné, pour se guérir de ses vices par les avertissements de l'un ou les corrections et les châtiments de l'autre.

Libre à tous de juger combien est utile ce que Zénon a écrit en donnant le conseil de chercher à tirer de ses songes une preuve de l'avancement dans l'étude de la vertu. Si en effet, pendant le sommeil, on ne se laisse aller à aucun désir de passion brutale, si on n'aspire à commettre aucun crime qui puisse souiller, si en un mot, on ne se voit en aucune relation avec le vice et la turpitude, il est naturel que tout soit alors en sûreté dans notre âme. Car l'imagination de l'homme ainsi que toutes les passions soumises et obéissantes à la raison, apparaissent avec clarté comme le fond d'un fleuve limpide et tranquille. Des chevaux attelés à un char et instruits à courir en droite ligne, n'abandonnent pas la route, quand bien leur conducteur leur lâcherait les rênes ; mais, jusqu'au bout de leur course, ils ne dévient pas du chemin qui leur est tracé : ainsi en est-il de ceux dont les instincts animaux ont été entièrement domptés, et mis sous le joug de la raison : ils sont certains de ne point regimber ou de ne point faillir facilement au devoir pendant le sommeil ou durant la ma-

ladie : suivant toujours la même ligne, ils ne feront rien au delà de ce à quoi on les a habitués.

Mais comme l'absence complète de toutes les passions de l'âme est une grande et divine chose (ici nous pourrons la nommer progrès ou élévation vers la vertu produite par le calme et l'absence de ces mêmes passions), il est nécessaire qu'au moyen de soigneuses recherches et d'un jugement assuré nous nous comparions d'abord nous-mêmes avec ces passions, pour les comparer ensuite entre elles; et cela, afin que les différences se montrent plus manifestement à nos regards. Or nous y parviendrons si nous sentons que le désir du mal est désormais en nous plus faible qu'il n'était autrefois. Faisons aussi attention si dans notre manière de vivre nous ne sommes pas trop sévères pour nous-mêmes, ou bien trop relâchés : si dans nos actions, nous agissons avec prudence ou avec irréflexion : si c'est plutôt de l'admiration que du mépris que nous avons pour les hommes et leurs talents. Quand une maladie se retire dans une autre partie du corps, et abandonne celle où elle se tenait ordinairement, on conçoit dès lors l'espoir de guérir : de même le changement des dispositions mauvaises en d'autres qui paraissent pouvoir être supportées avec moins de danger, jusqu'au moment où elles disparaîtront tout à fait, est certainement une preuve manifeste que nous nous perfectionnons.

Mais une autre preuve, ce sera encore si nous faisons nos efforts pour imiter au plus tôt l'objet de notre admiration et de nos sincères louanges. L'Athénien Thémistocle pourra nous servir d'exemple : seul de tous ses concitoyens, il passait ses nuits sans dormir : car, disait-il, les trophées de Miltiade, me tiennent éveillé, et m'empêchent de prendre du repos. Cette parole nous fait comprendre qu'il n'était pas tant le panégyriste et l'admirateur du courage de Miltiade que son imitateur et son émule dans le bien.

Quand donc nous commencerons à aimer le bien, dit quelque part Platon, au point de regarder comme heureux non-seulement l'homme qui le pratique, mais encore celui qui écoute ses leçons : au point d'admirer et de chérir son maintien, sa démarche, sa physionomie et jusqu'à sa manière de rire, et d'être prêts à nous

former tout entiers à son exemple et de nous attacher pour toujours à lui : quand nous l'aimerons ainsi, dit-il, alors on pourra affirmer que sans aucun doute nous avançons dans le chemin de la vertu.

Vous en trouverez aussi quelques-uns qui, selon la coutume des amants, n'aiment pas tant les biens et les qualités heureuses d'un homme que certaines misères qui se trouvent en lui, telles que le bégaiement et la pâleur. C'est ainsi que les larmes et les gémissements de Panthée, que dis-je, la conduite indigne et la mauvaise nature de son âme, ont rendu Araspes rempli d'enthousiasme dans son amour pour elle.

Outre les preuves des progrès dans la vertu que nous venons d'énumérer, je voudrais qu'on y ajoutât encore celle-ci qui n'est pas sans importance : savoir, de ne regarder aucune faute comme petite, et de se garder avec soin de n'importe laquelle pour pouvoir l'éviter. Car de même que ceux qui n'ont point l'espoir de devenir riches comptent pour rien les petites dépenses, parce que, selon eux, les épargnes modiques qu'on pourrait faire ne seraient jamais un objet bien important, tandis que ceux qui ont l'espérance de l'être un jour ne négligent aucun gain, si petit qu'il soit, et sentent d'autant plus croître le désir d'épargner que leurs richesses s'augmentent ; de même en arrive-t-il quand on désire d'acquérir la vertu : il n'y a pas là de place aux concessions, et on ne peut se dire : ceci est de trop minime importance. Si une fois, notre perversité vient à entrer dans ce que nous regardons comme rien, si nous nous donnons carrière pour faire ce à quoi nous ne sommes déjà que trop poussés, tous les autres biens de l'âme s'en vont alors nécessairement et se trouvent complétement souillés.

Enfin, ceux qui construisent un mur de clôture, ne font point attention au bois ou à la pierre qu'ils emploient : ils se servent de tout ce que le hasard leur fournit, souvent même de quelques débris de colonnes ramassés parmi les ruines des tombeaux. Voilà l'image des gens vicieux. Ils construisent, pour ainsi dire, leur vie de toutes sortes d'actions, sans discernement et sans choix. Mais ceux ceux qui avancent dans l'étude de la vertu, semblables à des architectes qui bâtissent un temple ou un palais, jettent

pour leur vie des fondements solides, et n'admettent rien au hasard dans le corps de leur édifice : ils compassent toutes leurs actions, ils les mesurent, pour ainsi dire, sur la règle de la raison (*Sur les Progrès dans la vertu*).

XI.

Le Prêtre.

Pourquoi le prêtre de Jupiter abdique-t-il le sacerdoce à la mort de sa femme? C'est parce qu'il n'y a qu'une seule femme de consacrée au moment où l'on consacre le mari ; or comme dans les sacrifices, il y a beaucoup de rites qui ne peuvent s'accomplir si l'épouse est absente, il s'ensuit qu'une fois la première perdue, en épouser sur-le-champ une autre serait difficile, pour ne pas dire injuste et sacrilége (*Questions romaines*, n° 50).

Pourquoi les prêtres ne peuvent-ils ni recevoir ni demander de magistratures, bien que toutefois ils aient des licteurs et l'usage de la chaise curule, pour les honorer, les consoler, et leur ôter tout sujet de se plaindre de cet éloignement des charges civiles? Est-ce parce que le temps des sacrifices étant certain et déterminé, tandis que le contraire arrive pour les actions et les soucis du pouvoir, il était impossible que le même homme pût s'appliquer à la fois à deux choses qui pouvaient tomber en même temps? En effet que le sacrifice et le devoir d'une magistrature pressent en même temps, il faut alors que laissant l'un ou l'autre, on abandonne le service des Dieux ou qu'on ne serve point les intérêts des citoyens (*Questions romaines*, n° 113).

XII.

Roi— Prince.

Ceux qui entretiennent des ruches, et qui consacrent leur argent et leurs soins à les élever, disent que la ruche où le bourdonnement est le plus fort, donne le meilleur et le plus fort essaim : eh bien! celui à qui Dieu a confié le soin et le gouvernement d'un Etat jugera du bonheur de son peuple par la douceur

et la tranquillité qu'il y verra régner (*Préceptes d'administration publique*).

Aristote écrivait à Antipater : «Alexandre n'est pas seul en droit de se glorifier, parce qu'il commande à plusieurs peuples : mais tout homme qui a des idées pures de la divinité le peut à aussi juste titre » (*De la Tranquillité de l'âme*).

Le jeune Alexandre, à peine encore sorti de l'adolescence, osa former le projet de soumettre Babylone et Suse : que dis-je? Babylone et Suse ? c'est plutôt de conquérir tout l'univers ; et cela avec une armée de trente mille fantassins et de quatre mille chevaux. Or les grandes et brillantes ressources que la fortune lui avait préparées dans une pareille entreprise, étaient, au rapport d'Aristobule, soixante talents et des provisions pour trente jours de marche. Alexandre, dira-t-on, était donc un téméraire et un imprudent d'oser, avec de si faibles moyens, attaquer une si grande puissance. Non, sans doute. Et qui jamais eût des ressources plus belles et plus sûres pour former une pareille entreprise? Je veux dire sa grandeur d'âme, sa prudence, sa tempérance et son courage, provisions que la philosophie lui avait faites pour cette expédition. Et lorsqu'il se mit en marche contre les Perses, il avait dans les leçons d'Aristote, plus de moyens de réussir, que dans la puissance que son père lui avait laissée. Alexandre ne suivit cependant pas le conseil que lui donnait Aristote de conduire les Grecs en roi, et les Barbares en maîtres; de traiter les premiers comme des proches et des amis, et les autres, comme des animaux ou comme des plantes : car en agissant ainsi, il eut rempli son règne d'exils et de discordes qui la plupart du temps sont des semences de guerres. Mais, se croyant établi par la Divinité même, pour être l'arbitre et le conciliateur de toutes les nations, celles qu'il ne pouvait gagner par la persuasion, il les soumettait par la force des armes, pour n'en former qu'un même corps politique. Unissant comme dans une coupe d'amitié les mœurs, les usages, les coutumes et les alliances, il voulut que tous regardassent l'univers comme leur patrie, tous les gens de bien comme leurs proches, tous les méchants comme des étrangers. Il distinguait les Grecs des Barbares, non

par l'habit ou par les armes; mais par la vertu et par le vice.

Le Corinthien Démarate, qui avait été l'hôte et l'ami de Philippe, versa, dit-on, des larmes de joie quand il vit Alexandre à Suse. Il dit que les Grecs morts avant cette époque étaient privés d'une grande satisfaction, celle de voir Alexandre assis sur le trône de Darius. Pour moi, je n'envie pas beaucoup le bonheur des Grecs qui furent témoins d'un avantage que ce prince ne devait qu'à la fortune et qui lui fut commun avec bien d'autres rois! Mais ce qui, me semble-t-il, m'aurait causé la plus grande joie, c'eût été de voir Alexandre, rassembler sous une même tente, richement ornée, cent femmes Perses avec le même nombre de Macédoniens et de Grecs, présider à l'auguste cérémonie de leur mariage, les faire tous asseoir à la même table, sous la protection des mêmes dieux pénates, et lui-même couronné de fleurs, entonner le chant de l'hyménée; unir ainsi par les nœuds de l'amitié les deux nations les plus puissantes, être lui-même l'époux d'une seule femme, le conciliateur, le ministre et le père de tous. Avec quels transports, je me serais écrié: Barbare et insensé Xerxès, qui fit tant d'efforts inutiles pour jeter un pont sur la mer, voilà comme des rois sages savent unir l'Europe à l'Asie, non par des ponts de bois ou de bateaux, ni par des liens muets et insensibles, mais en attachant les nations entre elles par les nœuds d'un chaste amour, par des mariages légitimes, gages d'une postérité commune. Du reste, Alexandre, en voyant l'habillement des Perses, ne voulut point se revêtir du vêtement des Mèdes: mais il prit le premier, comme beaucoup plus simple et plus uni. Rejetant tous ces ornements étrangers, j'allais dire de théâtre, que commandait le luxe barbare, il se vêtit moitié à la persane, moitié à la macédonienne, au rapport d'Eratosthène. Comme philosophe, il regardait tout cela d'un œil indifférent: mais comme prince plein d'humanité, comme chef des deux nations, en se faisant honneur de l'habillement de ceux qu'il avait soumis, il gagnait leur confiance, se les attachait pour jamais, et leur faisait voir dans les Macédoniens, non des ennemis qu'ils dussent haïr, mais des chefs qu'ils devaient aimer. Ceux qui vont à la chasse des bêtes fauves, se couvrent de peaux de cerfs: les

oiseleurs, pour prendre les oiseaux, portent des tuniques couvertes de plumes. On évite de s'approcher des taureaux avec des robes d'écarlate, et des éléphants, avec des habits blancs, parce que ces couleurs rendent ces animaux furieux. Ce grand roi, de son côté, adoucissant et apprivoisant, pour ainsi dire, des nations intraitables, sut les contenir et calmer leur humeur farouche et indocile, en portant lui-même l'habillement qui leur était ordinaire, et en se pliant à leur façon de vivre : il a ramené à l'obéissance leur caractère orgueilleux, et il a adouci la peine qu'ils avaient à se soumettre. Son dessein ne fut pas de ravager l'Asie en la parcourant, et d'en emporter de riches dépouilles qu'il n'aurait dues qu'à un bienfait inespéré de la fortune, comme Annibal l'a fait depuis en Italie, et longtemps auparavant les Trères en Ionie, et les Scythes en Médie : il ne se proposait rien moins que de soumettre ainsi toutes les nations de la terre à une même autorité et de ne faire de tous les hommes qu'un seul et même peuple.

Considérons maintenant les paroles remarquables d'Alexandre, puisque c'est aussi par les discours que l'on connaît le caractère et les mœurs des rois. Un sophiste présentait au vieil Antigone un ouvrage sur la justice : « Y penses-tu, lui dit ce prince, de venir me parler de justice, à moi, que tu vois ravager les Etats d'autrui ? » Denis le tyran disait souvent qu'on amusait les enfants avec des hochets, et les hommes avec des serments. On voyait gravée sur le tombeau de Sardanapale l'inscription suivante : « De tous mes vains plaisirs, voilà ce qu'il me reste. » Or qui ne reconnaîtra dans ces maximes une intempérance démesurée, l'impiété, l'injustice, la méchanceté la plus profonde ? Mais des maximes d'Alexandre ôtez-en les insignes royaux et la noblesse, elles vous paraîtront dignes de Socrate, de Platon ou de Pythagore. Car nous ne faisons nulle attention à ces inscriptions fastueuses que les poëtes en célébrant plutôt sa puissance et ses richesses que sa sagesse, ont coutume de mettre au bas de ses portraits et de ses statues :

« Que dit ce bronze qui s'élève vers les cieux ? Il dit : Jupiter, la terre est mon partage ; et toi, tu règnes dans le ciel. » Et cette

autre : Je suis Alexandre, fils de Jupiter. Voilà, comme nous l'avons dit, ce que les poëtes ont pris l'habitude d'inventer pour encenser sa fortune. Mais parlons des choses sententieuses qu'Alexandre a dites, et commençons par celles de son enfance. Comme il était plus léger à la course qu'aucun des jeunes gens de son âge, ceux-ci lui conseillaient d'aller disputer le prix aux jeux olympiques. Les rois y combattront-ils ?— Non, répondirent-ils. « Il n'y aurait donc point d'égalité dans un combat où un roi n'aurait à vaincre que des particuliers, et où des particuliers pourraient l'emporter sur un roi. » Son père Philippe ayant reçu dans le pays des Triballiens une blessure à la cuisse qui, heureusement, ne fut pas mortelle, mais voyant avec peine qu'il en resterait boiteux, Alexandre lui dit : « Mon père, ne craignez point de vous montrer publiquement dans cet état. Chaque pas que vous ferez vous rappellera votre valeur. » N'est-ce pas là l'expression d'une âme vraiment philosophique que son enthousiasme pour la vertu élève au dessus de toutes les infirmités du corps ? Lorsqu'à table, ou dans quelque conversation littéraire, on comparait des vers d'Homère les uns avec les autres, et que chacun rapportait celui qu'il croyait le meilleur, Alexandre donnait la la préférence à celui-ci : « Il fut un roi prudent, un guerrier courageux. » Cette louange que le chef de l'armée des Grecs avait méritée avant lui, il en faisait la règle de sa conduite ; et l'on peut dire qu'Homère, dans ce vers, a tout à la fois et célébré la vertu d'Agamemnon, et prédit celle d'Alexandre.

Il est d'une âme philosophe d'aimer la sagesse et d'estimer ceux qui en font profession. Nul autre roi n'a, en ce point, égalé Alexandre. Et pour le prouver, Plutarque parle des dons magnifiques qu'Alexandre fit à quelques célèbres philosophes. Il continue ainsi : Lorsqu'il s'entretint à Corinthe avec Diogène, il fut si frappé de l'austérité de mœurs de ce philosophe, et de sa grandeur d'âme que souvent, lorque son souvenir lui venait, il disait : si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène : c'est-à-dire, si je ne pratiquais pas la philosophie par mes actions, je la professerais dans mes discours (*Premier discours sur la fortune ou la vertu d'Alexadre*).

La bonté du climat et la sérénité du ciel font produire des fruits en abondance. Il en est de même des talents et des beaux-arts. La bonté des princes, les encouragements qu'ils donnent, et les honneurs qu'ils accordent les font croître aussi : tandis que la jalousie, l'avarice, la basse rivalité de ceux qui sont à la tête des Etats, n'ont d'autre effet que de les faire languir et de les étouffer. Alexandre, tyran de Phères, assistait un jour à la représentation d'une tragédie dont il fut si vivement affecté, qn'il sentit un mouvement de compassion. Alors, sortant brusquement du théâtre, il s'éloigna à pas précipités, en disant qu'il serait indigne de voir pleurer sur les malheurs d'Hécube et de Polyxène un homme qui faisait mourir de sang-froid un si grand nombre de citoyens. Peu s'en fallut même qu'il ne punit le poëte, pour avoir pu amollir un cœur de fer comme le sien.

Antéas, roi des Scythes, ayant fait prisonnier le musicien Isménias, lui ordonna de jouer de la flûte pendant son dîner. Tous les assistants pleins d'admiration pour son talent, applaudissaient avec transport. Mais le prince jura qu'il entendait avec plus de plaisir les hennissements de son cheval, tant ses oreilles étaient peu sensibles aux accents des muses ! tant son âme faite pour habiter une écurie, était digne d'entendre non des chevaux hennir, mais des ânes braire. Or quel progrès peuvent faire, sous de tels princes, la musique et les autres arts ? quels honneurs peuvent-ils leur rendre, ainsi qu'aux muses ?

Alexandre dit un jour à Ephestion, lors de la réprimande qu'il lui fit pour une dispute avec Cratère : « Mais enfin, quelle serait votre puissance, où seraient vos exploits, si vous n'aviez pas Alexandre ? » Eh bien ! aujourd'hui, je ne craindrais pas de tenir le même langage à la fortune, et de lui dire : « Que seraient ta grandeur, ta gloire et ta puissance ? et où trouver ce courage invincible, si Alexandre te manquait ? Tu n'aurais plus alors l'expérience dans les armes. Tu serais sans générosité et sans modération au milieu de tes richesses et de ta magnificence, sans courage dans les combats, et sans bonté pour les vaincus. Fais, si tu le peux, un grand roi qui ne soit pas libéral, qui ne s'expose pas aux dangers à la tête de son armée, qui n'honore pas

ses amis, qui soit sans compassion pour les captifs, qui ne puisse se modérer dans ses plaisirs, qui ne soit pas prêt à saisir toutes les occasions qui se présentent de bien faire une chose, qui soit enfin un vainqueur implacable et barbare. Oui, quelle que soit sa puissance, personne n'est grand, s'il vit sans raison et dans le crime. Otez la vertu à l'homme le plus heureux, vous n'y verrez plus que bassesse : il sera avare dans ses dons, sans vigueur dans le travail, superstitieux dans la religion, jaloux des hommes sages, timide avec les braves, et voluptueux avec les femmes. Semblable à ces artistes ignorants qui donneraient de grandes bases à de petites statues, et en rendraient par là la petitesse plus sensible, la fortune en plaçant un petit esprit sur un grand théâtre, en fait un objet de mépris. Ainsi donc, la grandeur n'est pas dans les biens qu'on possède, mais dans l'usage qu'on en fait.

Il en est qui attribuent à la fortune les victoires d'Alexandre. Plutarque leur répond de la sorte :

Est-ce aussi la fortune qui l'a rendu tempérant, ou le fût-il, parce qu'elle le voulut bien? Est-ce la fortune qui a pu garder et fortifier son âme, au point de n'être la victime, ni des plaisirs, ni des passions débauchées? Voila les moyens qu'Alexandre a employés pour vaincre Darius : le reste n'etait que des défaites d'armées et de chevaux, des combats, des massacres et des déroutes. S'il a été grand par sa fortune, il l'a certainement été davantage par le bon usage qu'il en a fait : et plus vous ferez valoir sa fortune, plus vous relèverez sa vertu qui l'en a rendu digne. C'est la fortune qui fait les autres rois : sans qu'ils y pensent, elle les élève à des honneurs suprêmes et inattendus. Mais Alexandre, quelle faveur n'a-t-il pas méritée? qu'a-t-il obtenu, sans l'arroser de ses sueurs? Laquelle de ses victoires a été remportée sans verser le sang? qu'a-t-il fait, sans toucher, comme on dit, à la poussière de la route? Enfin, que lui est-il arrivé, qu'il ne l'ait eu à force de travail? Il buvait l'eau des fleuves teinte de sang, passait des rivières sur un pont de cadavres, mangeait, pressé par la faim, l'herbe qu'il trouvait sur ses pas. Il a pénétré chez des peuples ensevelis sous des monceaux de neige; il a renversé des villes cachées dans le sein de la terre; il a parcouru une mer

orageuse, il a traversé les sables brûlants de la Gédrosie et de l'Arachosie. Que si l'on pouvait parler à la fortune comme à un homme, je lui dirais : « Dans quels temps, ô fortune ! dans quels lieux as-tu ouvert un chemin facile aux conquêtes d'Alexandre ? De quel fort s'est-il rendu maître par ta seule faveur et sans effusion de sang ? quelle ville lui as-tu livrée qui n'ait pas été bien défendue ? quelle armée a-t-il battue qui n'ait point fait de résistance? à quel roi lâche a-t-il eu affaire? à quel général négligent? quelles sentinelles a-t-il trouvées endormies ? Eut-il jamais de fleuves faciles à traverser ? Eprouvât-il des hivers tempérés et des chaleurs modérées? allons, fortune ! adresse-toi à un Antiochus, à un Artaxerce, le frère de Cyrus, à un Ptolémée Philadelphe. Car, voilà de ces rois qui du vivant de leurs pères furent décorés du titre de roi, remportèrent des victoires qui ne furent pas arrosées de leurs larmes, passèrent leur vie au milieu des fêtes et des spectacles, et qui tous, par une suite de leur bonheur, vieillissent paisiblement sur le trône. Si tout cela ne te suffit pas, jette au moins les yeux sur le corps d'Alexandre : et tu le verras, depuis le bas jusqu'en haut couvert de blessures, déchiré, contusionné, mis en pièces, pour ainsi dire, par les ennemis : ici, un trait, là un coup d'épée, ailleurs la marque d'une pierre lancée contre lui.

Et Plutarque énumère une à une les nombreuses et graves blessures que son héros reçut en combattant. Plus loin il dit encore :

Piété envers les Dieux, fidélité envers ses amis, frugalité, continence, bienfaisance, mépris pour la mort, grandeur d'âme, bonté, habileté, candeur, constance dans ses desseins, activité dans leur exécution, amour pour la gloire, et courage qui lui répondait du succès ; voilà quelles étaient les espérances qu'Alexandre portait en lui (*Deuxième Discours sur la fortune ou la vertu d'Alexandre*).

Les habitants de Cyrène demandèrent à Platon de leur donner des lois écrites, et de leur tracer un plan de république. Il refusa de le faire, et il leur dit qu'il n'était pas facile de leur donner des lois dans l'état de prospérité où ils vivaient : que rien, en effet,

n'etait plus altier, plus fier et plus intraitable qu'un homme qui jouit d'une bonne fortune. C'est pour cela qu'il est si difficile de donner des conseils aux princes sur la manière dont ils doivent gouverner. Ils craignent que la raison, en exerçant sur eux son empire, ne diminue la puissance qu'il leur semble avoir, en les astreignant, en les forçant à pratiquer la vertu.

La plupart des rois et des princes, par un effet de leur ignorance, imitent ces statuaires maladroits qui croient que leurs colosses paraissent plus grands et plus forts parce qu'ils ont bien écarté leurs jambes, et qu'ils leur ont donné une ouverture démesurée. Les rois se figurent de même que la grandeur et la majesté de leur rang consistent dans un ton de voix rude, dans un regard menaçant, des mœurs farouches, et une séparation totale d'avec leurs sujets : semblables en cela à ces statues colossales dont nous parlons, qui présentent au dehors la figure d'un héros ou d'un Dieu, et qui, au dedans, sont remplies de terre, de pierres et de plomb. Encore faut-il dire que la pesanteur de ces colosses sert à conserver leur aplomb et leur assiette, au lieu que les princes et les grands qui manquent d'instruction, très-souvent chancellent et sont renversés, parce que leur âme n'a pas de consistance. Leur puissance n'étant point effectivement assise sur une base solide, elle s'écroule, et les entraîne en même temps dans sa chute. Il faut qu'une règle soit en premier lieu ferme et droite : ensuite, qu'elle donne aux corps auxquels on l'applique sa rectitude et sa fermeté. De même un prince ne doit servir de modèle à ses sujets qu'après avoir commencé à régner sur lui-même, à se diriger, et à régler parfaitement ses mœurs. Il n'appartient pas à celui qui tombe de redresser les autres : à un ignorant d'enseigner ; à un homme déréglé de régler les mœurs; à un homme sans ordre de vouloir mettre de l'ordre ; à un homme insoumis de vouloir condamner. Mais les princes peu sages croient que le plus grand avantage de leur puissance est de n'être soumis à aucune autorité. Qui donc alors commandera au prince? Ce sera la loi, qui selon Pindare, est le roi des mortels et des immortels eux-mêmes. Et cette loi n'est pas de celles qu'on écrit au dehors dans des livres ou qu'on grave sur le bois, mais

la raison même qui vit au fond de son cœur, habite auprès de lui, le surveille toujours, et ne laisse jamais son âme sans la conduire, et sans la modérer. Un des officiers du roi de Perse était chargé de lui dire tous les matins en entrant chez lui : Prince, levez-vous, et vaquez aux affaires dont Mésoromasdé vous a confié le soin. Un prince sage et instruit a ainsi au dedans de lui-même un moniteur secret qui le rappelle sans cesse à son devoir.

Un prince doit plus craindre de faire du mal que d'en souffrir : car c'est le mal qu'on fait qui est cause de celui qu'on éprouve. Or la crainte qui honore l'humanité et la grandeur d'âme d'un roi, c'est de craindre que ses sujets ne reçoivent à son insu quelque dommage. C'est comme les chiens qui la nuit, veillent courageusement auprès du troupeau, et qui, aussitôt qu'ils sentent approcher une bête féroce, craignent moins pour eux-mêmes que pour ceux qui sont confiés à leur vigilance. Caton, après avoir été battu à Utique, fit dire au reste de ses soldats de se rassembler au bord de la mer : il les embarqua, et leur ayant souhaité une heureuse navigation, il rentra chez lui et se donna la mort, montrant par cet exemple ce qu'un chef doit craindre et ce qu'il doit mépriser. Cléarque, le tyran du Pont, s'enfermait dans un coffre pour dormir, comme un serpent dans son trou. Aristodème, tyran d'Argos, couchait avec sa concubine dans une chambre haute, où il entrait par une trappe. Dès qu'ils étaient montés, la mère de cette femme ôtait l'échelle, et la remettait le lendemain matin. De quelle frayeur pensez-vous qu'il fut saisi, lorsqu'il était au théâtre, au palais, au sénat ou dans un festin, puisqu'il avait fait une prison de son appartement même! C'est pourquoi ceux qui sont vraiment rois craignent pour leurs peuples, tandis que les tyrans redoutent leurs sujets. Aussi la frayeur de ces derniers croît-elle avec leur puissance : et plus le nombre de ceux qu'ils gouvernent est grand, plus ils ont de personnes à craindre (*Il faut qu'un prince soit instruit:* ou *de l'Enseignement des princes*).

Quand les rois ont un jugement droit, et qu'ils sont justes, bons et courageux, il arrive aussitôt que tous ceux qui ont quelque

commerce avec eux en tirent du secours et en recueillent des fruits. Quand une chèvre, dit-on, a brouté d'une certaine herbe, elle s'arrête tout d'abord, puis tout le reste du troupeau s'arrête avec elle, jusqu'à ce que le chevrier arrivant lui retire cette herbe de la bouche. Ainsi en est-il de l'influence qui ressort du pouvoir d'un prince : comme le feu, elle dévore et fait disparaître tout ce qui s'approche d'elle de trop près.

Un vieux proverbe a dit sagement : pour ramer, il faut avoir appris. Ainsi donc celui qui, tout en conservant l'enseignement des autres arts, veut supprimer celui de la vertu, nous prête nécessairement à rire. C'est, à mon avis, faire tout le contraire des Scythes, qui, au rapport d'Hérodote, crèvent les yeux à leurs esclaves. Qu'y a-t-il d'étonnant ? puisque ce sont des esclaves. Mais ici notre homme, tout en imposant un enseignement certain, et tout en donnant, pour ainsi dire, des yeux à tous les arts, s'efforce d'enlever, s'il plaît aux Dieux, celui de la vertu, souveraine et reine de toutes choses. S'il y a quelqu'un qui ne soit pas encore convaincu que la vertu doive passer en premier lieu, qu'il écoute Iphicrate, général des Athéniens. Callias, fils de Chabrias, lui demandait un jour par mépris ce qu'il était : « Etes-vous archer, fantassin, cavalier, ou soldat des troupes légères ? Rien de tout cela, répondit ce général : mais je commande à ces différents corps de troupes. » Il s'exposerait donc justement à nos risées celui qui prétendrait qu'il faut des leçons pour savoir tirer de l'arc, faire manœuvrer un cheval, manier des armes ou une fronde, et que l'art d'administrer un empire, de conduire une armée, est l'effet du hasard et n'a point besoin d'enseignement préalable (*De l'Enseignement de la Vertu*).

(Voyez aussi sur ce sujet les chapitres intitulés : Juge et Magistrat, République, Puissants et Puissance, Prospérité).

XIII.

Juge et magistrat.

Vouloir changer tout d'un coup le caractère et les mœurs d'une multitude et la gouverner par des lois nouvelles, c'est une entre-

prise aussi hasardeuse que difficile : une pareille révolution demande beaucoup de temps et d'autorité. Au commencement du repas, le vin, maîtrisé par le buveur, se plie, pour ainsi dire, à son caractère : mais, à mesure qu'il pénètre dans ses veines et qu'il lui communique sa chaleur, il change le caractère du buveur pour lui faire prendre le sien. De même un administrateur qui ne fait que commencer à manier les rênes de l'Etat doit vivre conformément aux mœurs de ses sujets, s'accommoder à leur caractère, étudier leurs goûts et leurs penchants et s'appliquer à connaître par quels motifs on peut les déterminer, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de réputation et de crédit pour pouvoir gouverner les esprits à son gré.

Les courtisans et les flatteurs de cour, semblables aux oiseleurs, qui, pour prendre les oiseaux à la pipée, contrefont leur cri, s'attachent à imiter en tout les rois, afin de s'insinuer dans leurs bonnes grâces en les trompant. Un homme qui veut bien administrer un Etat, sans prendre et sans imiter les mœurs du peuple qu'il gouverne, doit les étudier avec soin et se servir envers chaque particulier des moyens qu'il croit propres à le gagner. Car l'ignorance du caractère de ceux avec qui il vous faut vivre est cause que souvent vous serez frustrés dans vos opinions et dans vos espérances et que vos entreprises tomberont d'elles-mêmes : revers qui arrivent dans les gouvernements populaires aussi bien que dans les cours des rois. Ce n'est donc qu'après avoir obtenu la confiance du peuple et acquis du crédit auprès de lui qu'on peut le réformer peu à peu et le ramener avec douceur et avec art à une meilleure conduite. Changer tout à coup les dispositions du peuple et de la multitude, et les ramener là où on le désire, n'est pas certes une entreprise facile : et rien même ne coûte autant.

On raconte que quand Thémistocle voulut s'appliquer au gouvernement de la république, il s'abstint tout d'abord des assemblées de plaisir et de débauche ; ensuite, il vécut sobrement et passa les nuits à s'instruire. Il disait à ses amis que les trophées de Miltiade ne le laissaient pas dormir. Périclès, dans les mêmes circonstances, changea, dit-on, ses manières et son genre de vie.

Il prit une démarche plus grave, une prononciation plus posée, un air plus sérieux et une physionomie toujours égale à elle-même. Enfin, tenant ses mains cachées sous sa robe, il ne connaissait plus guère d'autre chemin que celui de la tribune et du sénat. Ce n'est pas une chose facile que de manier les esprits d'une multitude, et tout homme n'est pas propre à lui faire adopter un parti salutaire et à la contenir dans le devoir. C'est beaucoup si, comme un animal ombrageux et mutin, elle ne s'effarouche pas de tout ce qu'elle voit et entend, et si elle veut se laisser conduire.

Ce n'est pas seulement ce qu'un administrateur dit et fait publiquement qu'on a coutume de remarquer et de critiquer, mais on porte encore un œil curieux sur ses mœurs, sur ses occupations sérieuses et ses amusements, sur sa maison, sur sa femme, sur ses meubles. Les ennemis du grand Pompée ne l'ont décrié que parce qu'ils avaient remarqué qu'il se grattait la tête avec un doigt. Un signe ou une verrue placés sur le visage sont d'ordinaire plus incommodes et plus ennuyeux qu'une balafre, une cicatrice ou une mutilation dans toute autre partie du corps : de même les moindres fautes sont remarquées et paraissent beaucoup plus considérables dans la vie des grands et des hommes d'État. L'opinion qu'on a communément de la grandeur et de l'importance de leur dignité fait croire à la multitude qu'elle ne doit être ternie par aucun vice ni par aucune imperfection. C'est pour cela qu'on approuve beaucoup le tribun du peuple, Julius Drusus, répondant à un architecte qui lui offrait, pour la somme de cinq talents, d'empêcher que ses voisins n'eussent vue sur sa maison : « Je vous en donnerai dix, dit-il, afin qu'elle soit ouverte à tous les regards, et que tous les citoyens puissent être témoins de ma conduite. » C'est que Drusus était un homme sage et réglé : mais, au reste, il n'avait pas besoin qu'on ménageât des vues sur sa maison, lui qui tous les jours donnait au dehors des exemples de sa haute vertu et des preuves manifestes de sa belle vie.

A toutes les alouettes, comme dit Simonide, il faut nécessairement une crête ; de même il n'est point d'administration qui n'expose à des inimitiés et à des dissensions : aussi un homme

d'Etat doit-il s'y être préparé d'avance. On loue généralement Thémistocle et Aristide de ce que toutes les fois qu'ils allaient ensemble en ambassade ou à la guerre, ils déposaient, sur les confins de l'Attique, leur rivalité mutuelle et tous leurs motifs de haine, pour les reprendre au retour, si bon leur semblait.

Caton et Phocion agissaient noblement ; ils ne se permettaient jamais de haines privées pour des discussions politiques. Mais, dans les dissensions publiques, tous deux étaient fermes et inexorables : car tous deux pensaient avec opiniâtreté que nulle part on ne devait user de trop d'indulgence là où les intérêts de la république pouvaient être trahis de quelque manière. Au reste, dans les affaires personnelles, ils laissaient là toute rivalité, et se montraient pleins de douceur et d'humanité envers ceux dont ils combattaient le plus violemment les opinions en fait d'administration de l'Etat. Et c'est avec justice; car on ne doit regarder comme ennemi que le citoyen qui est l'ennemi de l'Etat et de la chose commune.

Dans quelque magistrature que vous entriez, il faut que vous ayez présent à l'esprit et que vous compreniez bien le sens de ce conseil que Périclès, dit-on, se donnait tous les jours à lui-même, en s'habillant : « Songes-y, Périclès : ceux à qui tu commandes sont des hommes libres : ce sont des Grecs; ce sont des Athéniens. »

Les médecins cherchent à attirer à la surface du corps les maladies internes qu'ils ne peuvent entièrement guérir. Les princes, au contraire, s'ils ne peuvent préserver totalement leur ville de troubles et de dissensions, feront du moins en sorte de les y contenir et de les y cacher. Ils auront soin de prendre en main, pour les guérir, tout ce qu'ils y auront trouvé de turbulent, de malade et de séditieux, de ne point recourir au dehors, de ne point manifester aux autres peuples ces maux internes : de peur que, dans une chose aussi secrète, l'Etat ne puisse paraître avoir besoin de médecins et de remèdes étrangers.

Un administrateur exact et sévère qui ne veut jamais céder ni se relâcher sur rien, et qui se montre toujours dur et inflexible,

rend ordinairement le peuple exigeant et très-difficile. Il l'accoutume à résister à son tour et à disputer avec lui d'opiniâtreté. Il faut donc parfois lâcher le gouvernail et céder aux flots, surtout quand la violence des vents est grande et déchaînée de tous côtés. Alors il faut dissimuler et savoir fermer les yeux à propos, comme si l'on n'avait rien vu ni rien entendu. C'est ce qui arrive souvent dans les familles où l'on se tait à dessein sur quelques fautes des enfants, et où souvent on fait comme si on les ignorait ou comme si on ne les comprenait pas.

Que si le peuple, à l'occasion de quelque fête ancienne et particulière au pays, ou à l'occasion d'un sacrifice offert aux Dieux, paraît demander un spectacle, une légère distribution ou toute autre faveur qui ne soit pas hors de propos, qu'il lui soit alors permis, par le moyen des magistrats et des princes, de jouir de sa liberté et de son bonheur. C'est ce dont on trouve souvent des exemples dans l'administration de Périclès et de Démétrius. Car, de même qu'un médecin, après avoir tiré à un malade beaucoup de son mauvais sang, lui donne ensuite un peu de bonne nourriture : de même un sage administrateur, après avoir refusé au peuple une grâce importante qui lui eût fait du tort ou du déshonneur, le consolera par quelque légère grâce et quelque libéralité, et calmera ses plaintes et ses murmures (*Préceptes d'administration publique*).

Pourquoi porte-t-on devant les magistrats des haches entourées de faisceaux de verges ?

Veut-on montrer que la colère des magistrats doit être retenue et comme liée ? Est-ce parce que l'action de délier les verges brise la colère et donne à l'emportement le temps de se calmer ? Comme il y a des fautes susceptibles de remède et des vices incorrigibles, les verges sont destinées à corriger ce qui peut l'être, tandis que la hache retranche les criminels dont on ne peut attendre aucune correction (*Questions romaines*, n° 82).

Les louanges qui viennent des méchants, étant fausses et de mauvais aloi, doivent de toutes manières être évitées. Il ne faut pas se laisser prendre, comme le font ces vils animaux qui se couchent quand on les gratte et se laissent manier sans résistance :

il ne faut pas nous donner en usage au premier venu, nous rabattre au-dessous de ce que nous sommes, et nous prêter pour ainsi dire à la gravure. Ceux, en effet, qui livrent leurs oreilles aux flatteurs ne diffèrent point de ceux qui donnent leurs jambes pour se laisser traîner, si ce n'est qu'ils sont renversés et tombent d'une manière plus honteuse que les autres. Les uns font grâce à des scélérats pour acquérir la réputation d'hommes sensibles, humains et compâtissants; les autres s'exposent sans nécessité à des inimitiés dangereuses, séduits par ceux qui vantent leur fermeté, leur haine pour la flatterie et leur franchise. Aussi Bion comparait ces sortes de gens à des vases à deux anses qu'on transporte facilement partout (*De la fausse honte*).

XIV.

Acception des personnes.

Quand Cléon se destina à l'administration, il assembla tous ses amis et leur déclara qu'il voulait renoncer à leur amitié. Voilà la raison qu'il leur en donna. «Les amitiés, d'ordinaire, renversent ce qu'il y a de droit et de juste; elles amollissent souvent les hommes chargés du gouvernement et les détournent de la voie de leurs devoirs.» Mais il aurait bien mieux fait de bannir de son âme l'avarice et de toute espèce d'ambition. Car il faut aux villes pour administrateurs, non des gens qui soient sans amis, mais des hommes vertueux et prudents.

Si un magistrat emploie les services de ceux dont les goûts et les inclinations ne sont point d'accord avec les siennes, dont les uns et les autres le poussent et le déterminent à agir avec injustice et violence, il ne différera certainement point, à mon avis, de celui qui faisant un travail, se servirait à tort et à travers d'équerres et de règles qui loin de diriger et de parfaire l'ouvrage, ne serviraient qu'à le fausser et à le détruire. Ceux qui gouvernent un état doivent regarder les amis comme des instruments vivants et actifs que nous ne devons pas suivre si parfois ils viennent à commettre quelque faute. Bien plus, on doit surtout veiller à les disposer de telle sorte que, même à notre insu,

ils ne s'écartent pas volontairement de leur devoir. Ce fut là ce qu'on reprocha à Solon, ce qui troubla et offensa gravement les esprits de ses concitoyens. Lorsqu'il eut formé le dessein d'abolir toutes les dettes, ce qu'il appelait d'un nom plus doux, exemption des charges, il en fit part à ses amis. Ceux-ci imaginèrent alors une injustice des plus criantes. Ils prévinrent le jour de la promulgation de la loi et contractèrent de grandes dettes, achetant des maisons et des terres magnifiques avec l'argent qu'ils avaient ainsi emprunté avant la loi. Solon fut soupçonné comme si lui-même avait commis cette injustice dont il avait été le premier la victime de la part de ses amis.

Voici une lettre qu'Agésilas écrivit à un certain tyran en faveur de son ami Nicias. « Si Nicias n'est pas coupable, mettez-le en liberté : s'il l'est, faites-lui grâce par égard pour moi : quoiqu'il en soit, rendez-lui la liberté. » Au contraire, Phocion ne voulut pas même assister à l'instruction du procès de son gendre Charillus accusé de concussions : il lui dit : « En vérité, je ne vous reconnais pour mon gendre que dans des causes justes. » Timoléon le corinthien n'ayant pu, par ses prières et par ses remontrances, détourner son frère de la tyrannie, favorisa le dessein de ceux qui le firent périr. Il ne suffit pas d'être ami jusqu'aux autels, comme disait Périclès, c'est-à-dire de ne point se parjurer pour ses amis : mais il faut l'être jusqu'aux lois, à la justice et à l'intérêt public. Toutefois, la raison d'Etat n'exige pas qu'un administrateur sévisse contre les moindres fautes de ses amis : il peut, après avoir mis à couvert et sauvé les intérêts de la ville et de l'Etat, les secourir et les appuyer de son crédit, quand surtout il peut le faire sans exciter l'envie. D'un autre côté, on doit écarter et refuser sans détour les demandes ridicules et les sollicitations déplacées que peuvent faire nos amis, non d'un ton aigre et dur, mais avec douceur et en leur faisant sentir que la demande qu'ils font n'est digne ni de leur réputation ni de leur vertu. Caton pressé par le censeur Catulus, son intime ami, de faire grâce à un homme, dont en qualité de questeur, il instruisait le procès, lui répondit avec beaucoup de dureté : « Il est bien honteux pour vous qui devez nous donner l'exemple à nous autres jeunes gens,

de vous exposer à être bafoué par nos licteurs et nos esclaves. » Il eût pu certainement, en lui refusant cette grâce, retrancher de sa réponse ce qu'elle avait de trop dur, et lui faire entendre que la justice les lois et la force de la justice lui imposaient la nécessité d'un refus désagréable à l'un et à l'autre. (*Préceptes d'administration publique.*)

Un jeune homme, fils d'un brave officier, mais lâche et adonné à la mollesse, demandait à Antigone de faire attention à sa naissance et de le faire, pour cela même, emporter sur ses concurrents. Antigone lui répondit : « Jeune homme, je récompense la valeur personnelle et non celle des ancêtres (*De la fausse honte*). »

XV.

L'état.

Ceux qui n'ont pas dans leur maison d'occupation utile, vont volontiers dehors, et passent la meilleure partie de leur temps sur la place publique, dans un entier désœuvrement. De même, bien des gens, faute de savoir s'occuper utilement, se jettent dans l'administration des affaires publiques, tout comme s'il ne fallait y entrer que pour s'amuser. D'autres, que le hasard y avait portés, s'en dégoûtent bientôt, les prennent en aversion, et n'ont d'autre désir que de s'en retirer au plus tôt, ce qu'ils ne peuvent faire qu'avec beaucoup de difficultés. Ainsi des gens qui ne sont entrés dans un vaisseau que pour se faire transporter quelques moments ou pour se donner du mouvement, persuadés qu'ils sont que leur navigation sera courte et facile, se trouvent subitement emportés en pleine mer par la tempête, et soupirent vers la terre ; et bien qu'ils se repentent de leur action, ils n'en éprouvent pas moins des maux de cœur et des vertiges, et n'en sont pas moins forcés de rester sur le vaisseau.

Comme on voit des femmes grosses avoir envie de manger de la terre et des pierres, ou ceux qui éprouvent le mal de mer demander de la saumure et autres aliments de cette espèce qu'ils rejettent ensuite avec horreur ; de même, les peuples, par un effet de leur déréglement et de leur luxe, ou faute de meilleurs adminis-

trateurs, prennent les premiers venus, pour bientôt les avoir en horreur, les abandonner et les chasser (*Préceptes d'administration publique*).

Bien que l'on puisse trouver des pays où il n'y a point d'animaux sauvages et malfaisants, comme on le dit entre autres de l'île de Crête, on n'a cependant pas encore connu une administration politique qui n'ait nourri dans son sein l'envie, la rivalité et l'ambition, sources fécondes et fréquentes d'inimitiés et de haines. Que dis-je ? il n'y a rien qui ne produise ce résultat, et l'amitié elle-même suffit pour en faire naître. Aussi, c'est ce que comprenait fort bien le sage Chilon, quand il demanda à quelqu'un qui se vantait près de lui de n'avoir point d'ennemi, si c'était qu'il n'avait aucun ami. Le devoir d'un homme d'état, est, entre autre soins, de tenir compte même des ennemis, et de réfléchir attentivement sur cet avis si utile de Xénophon : « Il est d'un homme sage et qui a du cœur de tirer parti de ses ennemis même (*Sur l'utilité à retirer de ses ennemis*). »

XVI.

Les Puissants.— La puissance.

La puissance jointe avec de mauvaises mœurs, donne de l'activité et de la force aux passions. Et Denis le tyran avait raison de dire qu'il ne jouissait jamais si bien de son autorité que lorsqu'il faisait sur-le-champ tout ce qu'il voulait. C'est donc une chose bien dangereuse que de vouloir ce qu'on ne doit pas faire quand on peut faire tout ce qu'on veut. D'où ce mot : Sa parole est un ordre : il parle, on obéit.

Le vice, enhardi dans sa course par la puissance, excite toutes les passions; il amène la colère, l'envie, l'amour, l'adultère, l'avarice, la proscription : à peine il a parlé, que c'en est fait; déjà l'homme qui l'a offensé n'est plus : sur un simple soupçon, un accusé succombe.

Il est impossible que les vices des grands restent inconnus. Quand les épileptiques se trouvent exposés au froid, et en sont saisis, immédiatement leur surviennent des vertiges et des trem-

blements qui font reconnaître le genre de leur maladie. Ainsi quand la fortune donne à des hommes sans savoir et sans talent des richesses, des honneurs et du pouvoir, cette élévation ne sert qu'à rendre leur chute plus sensible. Ou plutôt, comme entre plusieurs vaisseaux vides, on ne peut distinguer ceux qui sont sains de ceux qui sont fêlés qu'en y mettant de l'eau pour voir ceux qui fuient; de même, les âmes viciées, incapables de soutenir l'autorité qui leur est confiée, la laissent, pour ainsi dire, s'écouler par leurs désirs, par leurs emportements, leur orgueil et leur impéritie (*Il faut qu'un prince soit instruit*).

SECONDE CLASSE

COMPRENANT LES LIEUX COMMUNS DE PHILOSOPHIE MORALE SUR LES VERTUS ET LES VICES.

I

La vertu.

Ce qu'on dit ordinairement des sciences et des arts peut en général s'appliquer aussi à la vertu. Trois choses concourent nécessairement à la rendre parfaite: la nature, la raison et l'habitude. J'appelle raison, l'instruction qu'on donne: habitude, l'exercice des préceptes. L'instruction commence à développer; l'exercice et la méditation rendent familiers; et c'est de ces causes réunies que résultera la perfection. Si une seule vient à manquer, la vertu sera nécessairement imparfaite. La nature sans instruction est un guide incertain: l'éducation sans la nature est faible et impuissante: sans la nature et sans l'éducation, l'exercice ne produit qu'une vertu mal réglée et défectueuse. De même qu'en agriculture, il faut tout d'abord un bon sol, puis un habile cultivateur et des semences bien choisies: de même, en éducation, la nature

est le sol, le maître est le cultivateur, et les préceptes sont les semences. Je ne doute point que ces trois causes réunies n'aient également concouru à former l'âme de ces grands hommes que nous aimons à nommer Pythagore, Socrate et Platon, comme aussi de tous ceux qui se sont acquis une réputation immortelle. C'est donc un bonheur bien grand et une faveur toute céleste que d'avoir reçu des Dieux tous ces avantages à la fois (*De l'Education des enfants*).

Démétrius ayant détruit et rasé de fond en comble la ville de Mégare, demanda au philosophe Stilpon s'il n'avait rien perdu. « Non, répondit le philosophe ; la guerre ne peut mettre la vertu au nombre de ses dépouilles. » Une réponse de Socrate paraît conforme et semblable même à celle-ci. Gorgias, à ce que je crois, lui demandait ce qu'il pensait du roi des Perses, s'il le croyait heureux. « Je n'en sais rien, lui répondit-il, car j'ignore combien il est instruit et vertueux. » Montrant par là que le bonheur consiste dans les biens de l'âme, et non dans ceux de la fortune (*De l'Education des enfants*).

Tout l'or qui se trouve sur la terre, et celui qui y est enfoui, n'est pas à égaler avec la vertu, dit Platon. Il sera toujours bon de se rappeler aussi cette parole de Solon : « Pour nous, dit-il, nous n'échangerons jamais les trésors de la vertu contre les richesses, contre les acclamations d'une multitude excitée par un repas public, contre les honneurs et les suprêmes faveurs qu'on obtient des eunuques, des concubines et des épouses des satrapes. Rien de beau dans tout ce qui provient de la turpitude, et il faut s'en abstenir entièrement. »

II.

La vraie et la fausse vertu.

Ceux dont les éloges portent sur nos mœurs, et qui les flattent pour les corrompre, ressemblent à ces esclaves qui volent du blé, non quand il est encore en épi, mais sur la portion destinée pour la semence. Car, en donnant aux vices les noms des vertus, ils pervertissent nos mœurs, qui sont la semence de nos actions, les

dispositions de notre âme, le principe et la source de la vie. Dans les guerres et les séditions, dit Thucydide, on ne donne pas aux faits la dénomination ordinaire qu'ils devraient avoir, mais on leur en donne une autre qu'on accommode à ce qui se fait. C'est ainsi que l'audace téméraire, s'appelle une valeur généreuse: la sage lenteur, une crainte dissimulée : la modestie, une bassesse déguisée; et la circonspection toujours prudente, une indolence générale. Ne voit-on pas de même les flatteurs nommer la prodigalité, noblesse ; la crainte, précaution sage; l'étourderie, vivacité? On palliera l'avarice sous le nom de frugalité : quelqu'un d'adonné aux plaisirs, sera traité d'homme tendre et sensible: la colère et l'emportement seront nommés courage et grandeur d'âme : la bassesse de cœur, douceur et humanité. Les amants, comme le dit quelque part Platon, vantent toujours l'objet qu'ils aiment. Ils disent du nez camus qu'il est agréable : d'un nez aquilin, qu'il est royal; des visages bruns, qu'ils ont l'air mâle ; des blancs, qu'ils sont enfants des Dieux. Or celui qui se laisse persuader qu'il est beau quand il est laid, et grand quand il est petit, ne saurait être longtemps dupe d'une erreur, d'ailleurs assez légère et facile à guérir. Mais être loué de ses vices comme de vertus, c'est désormais nous habituer à pécher sans nous en affliger, c'est nous y complaire même, et ôter au mal la honte qui doit le suivre. C'est là ce qui causa la ruine des Siciliens qui, bassement flatteurs, donnaient les noms de justice et de haine des méchants à la cruauté de Denis et de Phalaris. C'est là ce qui perdit l'Egypte, qui appelait piété et respect pour les Dieux les faiblesses honteuses de Ptolémée, ses superstitions, son fanatisme et ses orgies. C'est là ce qui détruisit presque les mœurs si pures des Romains, qui, flattant le luxe efféminé, les débauches et les profusions sans bornes d'Antoine, les atténuaient au point de les appeler générosité et amabilité. Il est vrai qu'il était puissant, et que la fortune lui souriait (*De la manière de discerner un flatteur*).

La plupart des hommes pensent que la colère qui parcourt et soulève les masses, est de l'agilité : de celle qui menace, ils en font de la confiance : et celle qui est intraitable, ils l'appellent

force et courage. Selon quelques-uns même, la cruauté n'est qu'une certaine habileté pour faire les grandes choses; et un caractère implacable est un caractère constant. Enfin, et tout ceci est faux, une nature morose et chagrine sera l'indice certain de la haine du vice (*Des moyens de réprimer la colère.*)

III.

La vertu tient le juste milieu.

Comme il ne suffit pas que le corps soit sain, et qu'il lui faut encore de la vigueur et de l'embonpoint, de même ce n'est pas assez que le style soit sans défauts, il doit encore avoir de la force. Car on ne fait que louer ce qui ne court aucun danger : quant à ce qui est périlleux, nous l'admirons. Au reste, ce que je dis ici des qualités du style, je l'applique également aux dispositions de l'âme. Il ne faudra être ni trop hardi, ni trop timide, puisque trop de hardiesse devient effronterie, et que trop de timidité dégénère en pusillanimité. Tenir un juste milieu en toutes choses, voilà ou est l'harmonie, voilà où se trouve la perfection (*De l'éducation des enfants.*)

IV.

Facilité de la vertu.

Dans l'étude des belles lettres, de la musique et de l'art de lutter, les éléments, toujours pleins d'obscurités, exigent beaucoup de travail et causent bien du tourment : mais une fois qu'on a fait quelques progrès, tout devient plus facile et l'on s'attache à tout ce que l'on fait et ce que l'on dit. Ainsi entre un homme inconnu et vous, s'établissent bientôt des rapports de bienveillance et de familiarité, quand une fois vous avez eu avec lui un commerce fréquent ; de même, dans le vestibule de la philosophie, il ne manque pas de quelque chose d'extraordinaire et d'inaccoutumé qui rebute tout d'abord. Mais ce n'est pas une raison pour la laisser là, en faire peu de cas, et par crainte et bassesse d'âme, abandonner l'entreprise dès le commencement. Il faut au contraire tout tenter avec courage en se rappelant les douceurs

qu'éprouvent ceux qui le font et qui rendent agréable et suave tout ce qui est beau. Bientôt après viendra en effet avec la science une certaine lumière qui nous enflammera d'amour et nous fera goûter les charmes de la vertu (*Comment on doit écouter*).

V.

La tentation.

Les Dieux rendirent un jour cet oracle aux habitants de Cyrrha : « Jour et nuit, faites la guerre au dehors. » De même, vous saurez qu'il vous faut continuellement combattre avec vos vices qui ne vous laissent de relâche ni le jour ni la nuit. Car c'est à peine si jamais dans ce combat, il y a une trêve, si jamais les voluptés cessent de nous harceler, de nous provoquer au combat, comme le font les hérauts d'armes (*Des progrès dans la vertu*).

VI.

De la bonne et mauvaise conscience.

Une conscience coupable est comme un ulcère rongeur dans le corps : elle laisse un remords qui sans cesse trouble et déchire l'âme. La réflexion qui, ordinairement, dissipe les autres sujets de peine, produit le repentir, dont l'amertume excite une honte pénible, qui nous fait trouver en nous-mêmes notre supplice. De même que les frissons et la chaleur de la fièvre nous font beaucoup plus souffrir que le froid et le chaud que nous éprouvons extérieurement en hiver et en été ; de même les peines que nous causent les revers de fortune sont moins sensibles, parce qu'elles viennent du dehors, que celles que nous fait éprouver une mauvaise conscience qui déchire l'âme intérieurement. Ce n'est donc point à des palais magnifiques, à des monceaux d'or et d'argent, à une naissance illustre, à des dignités brillantes, à la force de l'éloquence, aux grâces du langage, qu'on doit le calme et la tranquilité de la vie : c'est bien plutôt à la disposition d'une âme qui se repose du soucis des affaires, qui est loin de toutes pensées mauvaises, qui vit, comme on dit, avec elle-même : d'une âme

qui n'ayant aucun trouble, aucune souillure dans ses principes de vie, c'est-à-dire dans son esprit et ses mœurs d'où découlent les bonnes actions, agit partout et toujours avec une noble gaieté et une noble élévation, comme si la divinité même l'inspirait : aussi, le souvenir perpétuel de ces actions sera-t-il pour elle un aliment plus délicieux encore que l'espérance, la nourrice des vieillards, selon Pindare. Des vases où l'on a mis des parfums, disait souvent Carnéade, en conservent l'odeur longtemps après qu'on les en a retirés : il en est de même des actions vertueuses; elles laissent dans l'âme du sage un souvenir agréable et toujours nouveau : souvenir, qui comme une douce rosée, humecte et nourrit sa joie intérieure. (*De la tranquillité de l'âme.*)

La méchanceté porte toujours en soi son propre châtiment et punit le crime au même instant qu'il est commis. De même en effet que les criminels, conduits au lieu de l'exécution, sont chargés chacun de leur propre croix; de même, le vice, à chaque faute qu'il fait commettre, se forge lui-même son châtiment : il renferme en lui de grands tourments, il inspire des craintes de toute espèce, il excite des passions violentes et des troubles cruels, il fait naître de longs repentirs. Mais la plupart des hommes ressemblent à des enfants qui, voyant sur nos théâtres des scélérats richement vêtus, recouverts d'une tunique de pourpre et couronnés de fleurs, s'amuser à des jeux et à des danses, les regardent avec admiration et envient leur bonheur jusqu'au moment où ils sont rudement châtiés, percés de coups, ou consumés par les flammes qui sortent du milieu même de ces habits précieux. Ainsi, beaucoup de méchants souvent possesseurs de palais magnifiques, élevés à des dignités éminentes, environnés d'un éclat imposant, ne paraissent bien des fois ne recevoir aucun châtiment; jusqu'à ce qu'un jour massacrés ou précipités par un autre, on les voit enfin renversés à terre. Mais en vérité, c'est moins là le commencement que la suite et l'accomplissement de leur punition. Hérodicus de Salymbrée étant attaqué d'une phtisie incurable, unit le premier à la médecine l'art de la gymnastique, au rapport de Platon, et par là prolongea la vie pour lui-même et pour ceux qui étaient atteints de la même ma-

ladie : de même aussi les méchants, qui semblent d'abord échapper à la punition, la subissent non pas longtemps après, mais longuement; non pas plus tard, mais plus étendue. Ils sont moins châtiés dans leur vieillesse, qu'ils ne vieillissent dans leur châtiment. Au reste, c'est par rapport à nous que je dis que les méchants sont punis et châtiés longuement : car, à l'égard des Dieux, la durée de toute une vie humaine n'est rien : bien plus, trente ans pour eux sont comme un crépuscule du soir, pour ne pas dire une heure de la matinée. Aussi, les méchants sont-ils enfermés dans leur vie criminelle, comme dans une prison close et obscure, sans aucun espoir de s'échapper. Et, bien qu'en attendant ils régalent des amis, s'occupent d'affaires, fassent des présents et des parties de plaisir, laissent de côté les règles de conduite les meilleures, ils n'en ressemblent pas moins à ces prisonniers qu'on garde dans les fers jusqu'au moment de leur supplice : ils jouent, ils chantent, ils prennent du repos, mais l'instrument de leur mort est suspendu sur leur tête. C'est donc une sottise de croire que ceux que l'on retient prisonniers pour les conduire ensuite à la mort ne sont punis qu'au moment où on leur tranche la tête : que ceux qui, après avoir bu la ciguë, se promènent à grands pas et attendent que leurs jambes soient engourdies, ne subissent leur condamnation que lorsque l'extinction totale de leur chaleur naturelle glace leurs membres, et leur ôte le sentiment de la vie. Folie de ne compter le châtiment que de l'instant où il finit : de mettre de côté et de compter pour rien tout ce que les coupables éprouvent dans l'intervalle, ces troubles intérieurs, ces craintes, cette attente du supplice, et ces remords dont un criminel est saisi aussitôt après son supplice. Car enfin, c'est comme si nous disions qu'un poisson qui a avalé l'hameçon avec l'appât, n'est réellement pris que lorsqu'il a été coupé par morceaux et mis sur le feu.

Tout coupable est donc prisonnier de la justice divine aussitôt qu'amorcé par l'attrait du vice, il s'est laissé prendre à cet appât. Les songes, les spectres qu'on croit voir en plein jour, les voix du ciel qu'on s'imagine entendre, les prodiges menaçants et tout ce qu'on croit venir immédiatement de Dieu, excitent ordinaire-

ment dans le cœur de ceux qui chargés de crimes, ont une mauvaise conscience, mille troubles et mille frayeurs. Oui, quand même on affirmerait qu'il n'y a point pour les coupables d'autre châtiment en cette vie que d'être continuellement tourmentés par le remords de leurs crimes et le souvenir de leurs forfaits, on finirait certainement par comprendre que ce sentiment seul suffirait pour jeter dans leur âme le trouble le plus cruel. Quand un homme, pour satisfaire son avarice, son ambition ou sa volupté, se permet une action criminelle, et qu'ensuite, le temps ayant éteint cette soif furieuse des passions, lui laisse voir qu'au lieu des avantages et des biens qu'il s'en promettait, il ne lui reste que le sentiment cruel de son injustice; n'est-il pas juste qu'il tombe alors dans les pensées les plus pénibles, dans les soucis les plus cuisants, puisque séduit par une vaine gloire, ou pris par l'attrait des plaisirs, il a foulé aux pieds les biens les plus beaux et les plus grands le droit, la justice et l'honneur dû aux Dieux, et cela pour leur préférer ce qu'il y avait de plus sordide, de plus ingrat et de plus dégradant; puisqu'il s'est couvert de honte, et a rempli sa vie de trouble, d'amertumes et d'infamies? Pour moi donc, s'il est permis de le dire, je pense que les hommes perdus de mœurs, couverts de crimes et criblés de vices n'ont besoin ni des hommes ni des Dieux pour que la société soit vengée : leur vie funeste, corrompue par toute espèce de méchancetés, d'impiétés et de crimes, toute pleine de honte et de souillures, suffit bien et au delà même pour les châtier et les torturer (*Des Délais de la justice divine*).

VII.

De la société des bons.

De même que le lierre s'enlace autour d'un arbre jeune encore mais qui doit devenir très-fort, pour s'élever et croître avec lui ; de même un jeune homme qui s'attache à un vieillard, un homme obscur qui s'attache à un personnage illustre, s'élevant peu à peu, croissant insensiblement, s'enracinant à une grande profondeur, finissent par devenir propres à prendre les rênes

de l'Etat et à le gouverner. Ceux dont je vous ai parlé, se conduisant comme doit se conduire tout citoyen, conservèrent jusqu'à la fin le plus grand respect pour leurs maîtres, et en agirent à leur égard comme les corps qui, opposés au soleil, réfléchissent la lumière qu'ils en ont reçue (*Préceptes d'administration publique*).

De même que les consonnes, par le mélange des voyelles, forment des mots réguliers et à prononciation nette; de même, les hommes ignorants en fréquentant des sages finissent, eux aussi, par raisonner avec sagesse (*Faut-il traiter à table de matières philosophiques?*).

VIII.

Amour de soi-même.

On pardonne volontiers, dit Platon, à tout homme l'aveu qu'il fait de s'aimer avec excès, bien que cependant, entre plusieurs vices qui naissent de cet amour-propre, il y ait celui, très-dangereux du reste, d'empêcher d'être un juge équitable et impartial de soi-même. Car quiconque aime, s'aveugle aisément sur ce qu'il aime, à moins qu'une sage éducation n'ait accoutumé à préférer ce qui est beau et honnête en soi à ce qui intéresse personnellement. D'ailleurs, l'amour-propre donne à la flatterie un vaste champ pour nous attaquer. Comme il fait de chacun de nous le premier et le plus grand flatteur de soi-même, il donne une entrée facile à ceux du dehors, afin d'avoir en eux autant de témoins et d'approbateurs de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Tout homme qui par mépris et par injure est appelé Philocolax, c'est-à-dire qui passe pour aimer les flatteurs, s'aime toujours passionnément, et cet amour aveugle fait qu'il désire et croit posséder toutes les perfections (*De la manière de discerner un flatteur d'avec un ami*).

Très-souvent, dit Platon, l'amour trouve belles des choses dont les autres sont choqués. C'est ainsi que ceux qui ont le teint blanc, sont enfants des Dieux : que les bruns sont des hommes forts et courageux. Un nez aquilin sera un nez royal; un nez camus sera joli : des hommes au teint pâle rappelleront la cou-

leur et la suavité du miel. Quels que soient les défauts, l'amour saura les excuser, les aimer. Car à quoi ne nous pousse-t-il pas ? L'amour est comme le lierre, il trouve de quoi s'attacher à tout (*Comment on doit écouter*).

IX.

Amour pour les ennemis.

En vérité, je crois que, dans les choses justes et honnêtes, il est du devoir d'un administrateur, de se déclarer pour ses adversaires et ses ennemis mêmes, de les défendre en justice contre leurs calomniateurs, et de ne pas ajouter foi aux imputations dont on les charge quand elles paraissent absolument contradictoires avec ce que l'on connaît d'eux. C'est ainsi que Néron, dit-on, en a agi il y a peu de temps. Une grande inimitié existait entre ce prince et Thraséas. Mais, entre autres nombreuses accusations, quelqu'un ayant accusé Thraséas d'avoir rendu une sentence injuste, Néron refusa de le croire, et bien loin d'admettre au sujet de son ennemi une accusation qui était contre toute vérité, il s'écria : « Plût aux Dieux que Thraséas m'aimât autant qu'il est bon juge ! »

Scipion, dit-on, fut un jour blâmé par les Romains. Ayant fait préparer un splendide festin pour la dédicace du temple d'Hercule, il y invita tous ses amis, sauf son collègue Mummius : car, encore qu'ils ne fussent pas amis, il devait, dans une pareille occasion, honorer la magistrature dans la personne de son collègue. Puis donc que Scipion, homme si admirable d'ailleurs, fut soupçonné de hauteur pour une omission en soi peu importante d'un devoir de politesse, je demande comment un magistrat qui cherchera à rabaisser la dignité de son collègue ou à insulter par malveillance à quelques fautes qui lui seront échappées, pourra passer pour un homme juste et modéré (*Préceptes d'administration publique*) ?

Pourquoi de toutes les offrandes qu'on fait aux Dieux, les dépouilles prises sur les ennemis sont-elles les seules qu'on laisse périr, sans qu'il soit permis de les réparer ? Est-ce parce qu'on

regarde comme la marque odieuse d'un esprit de discorde, de renouveler ces preuves d'anciennes divisions avec les ennemis, après que le temps les a détruites? Chez les Grecs, en effet, on n'approuve point ceux qui ont élevé les premiers des trophées de pierre et d'airain. (*Questions romaines*, n° 37).

Aux anciens hommes, il leur suffisait de n'être point blessés par les animaux de différentes espèces qui peuplent la terre, et ce n'est que dans ce but qu'ils combattaient les bêtes féroces. Mais les hommes, aujourd'hui, ayant enfin compris qu'ils pouvaient s'en servir, non-seulement ne sont point effrayés de leur rencontre, mais cherchent même à en tirer parti. Ils se nourrissent de leur chair, font des étoffes de leur poil, des remèdes de leur fiel et de leur présure, et de leur peau des armes défensives : de sorte qu'il y aurait danger, si les animaux féroces venaient à manquer à l'homme, que sa vie ne devînt moins agréable, moins commode, presque sauvage. Mais si les hommes ordinaires se bornent à prévenir la mauvaise volonté de leurs ennemis, Xénophon dit que les gens sages doivent aussi tirer parti de leurs ennemis. Il faut donc que ceux qui ne peuvent vivre sans avoir des haines et des rivalités cherchent le moyen d'en tirer avantage. Un cultivateur ne peut faire que tous les arbres dépouillent leur nature sauvage, et un chasseur ne peut apprivoiser toute espèce de bêtes féroces. Cependant on a cherché le moyen de faire servir à d'autres usages les arbres stériles, et de retirer quelque utilité des animaux difficiles à dompter. L'eau de mer n'est point potable : mais elle nourrit les poissons, et ouvre, par la navigation, un commerce facile entre tous les peuples de l'univers. Un satyre voyant du feu pour la première fois, voulut le prendre et le baiser : « Prends garde, lui cria Prométhée, tu pleureras pour ton menton, car il brûle tout ce qu'il touche. » Oui ; mais il donne la lumière et la chaleur, et dans les mains de ceux qui savent l'employer, il est l'instrument de tous les arts. Voyez de même si un ennemi qui vous nuit à certains égards, ne peut pas, sous d'autres rapports, être employé, fournir dans sa personne quelque utilité particulière, vous procurer quelque avantage. Bien des choses sont pénibles et contrarient

ceux auxquels elles arrivent : cependant, elles peuvent nous être parfois très-utiles (*De l'utilité à retirer de ses ennemis*).

Les animaux, d'un estomac robuste et d'un tempérament sain, vont jusqu'à digérer les serpents et les scorpions : il en est même qui se nourrissent de pierres et de coquillages; la force et la chaleur des esprits vitaux les convertissent pour eux en aliments. Au contraire, ceux qui sont fluets et délicats ont peine à supporter le pain et le vin. Ainsi les hommes d'un esprit faible corrompent même les amitiés, tandis que les sages savent tourner à leur profit même les inimitiés. Et d'abord, ce que la haine de nos ennemis semble avoir de plus dangereux pour nous, est précisément ce qui peut nous la rendre plus utile, si nous y réfléchissons bien. Que veux-je dire par là ? C'est qu'un ennemi a toujours les yeux ouverts sur nous; il épie avec soin notre conduite, et cherchant une occasion de nous nuire, il sonde, il scrute de tous côtés notre vie. Sa vue, comme celle de Lyncée, ne pénètre pas les arbres et les pierres; mais il nous voit à travers nos esclaves, nos amis et tous ceux qui nous fréquentent : autant qu'il le peut, il saisit tout ce que nous faisons; il découvre nos desseins et nos vues. Souvent froids et négligents pour nos amis, nous ignorons leurs maladies ou même leur mort. Bien plus vigilants sur nos ennemis, nous voudrions savoir jusqu'à leurs songes. Leurs maladies, leurs dettes, leurs dissensions domestiques nous sont, pour ainsi dire, mieux connues qu'à eux-mêmes. C'est surtout à découvrir leurs fautes que nous employons nos recherches. Semblables aux vautours dont les corps sains ne frappent point l'odorat, et qui ne sont attirés que par l'odeur infecte des cadavres, un ennemi n'est excité, n'est remué que par ce qu'il y a de vicieux et de blâmable dans la vie de celui qu'il hait. C'est à cela seul que sa haine s'attache, c'est cela seul qu'elle considère attentivement pour en faire sa proie. Voulez-vous servir cette haine à votre utilité ? Veillez sur vous-même : vivez avec circonspection : ne vous permettez aucune action ni aucune parole inconsidérée; et toujours, à l'exemple de ceux qui par crainte de maladie, se conduisent dans toute leur vie avec exactitude, soin et modération, pour ne pas nuire à leur santé, ayez des mœurs

pures et où il n'y ait rien à blâmer. Cette vigilance continuelle, en resserrant les passions dans de justes bornes, en contenant et en rappelant la raison, finira par faire germer en nous le goût et l'habitude d'une vie sage et irréprochable. Les villes que le voisinage de l'ennemi et des guerres continuelles ont formées à la sobriété et à la vigilance, sont celles où règnent les plus justes lois et la politique la plus saine. Il en est de même pour ceux qui se trouvent l'objet de haines particulières. Cela les oblige à être sobres et vigilants sur leur vie; à éviter la paresse, à faire toutes choses de bonne grâce et avec soin : et pour peu qu'ils y joignent le secours de leurs propres réflexions, ils contractent insensiblement l'habitude d'une vie réglée et exempte de tout reproche.

Un ennemi comprend la plupart des choses beaucoup mieux qu'un ami, parce que, comme dit Platon, l'amitié aveugle facilement sur le compte de ceux qu'on aime. A la haine, au contraire, se joint la curiosité et l'envie de parler.

César ayant fait rétablir les statues de Pompée qu'on avait abattues. « En relevant les siennes, lui dit Cicéron, vous avez affermi les vôtres. » Ne refusez donc jamais à un ennemi justement estimé l'honneur et les louanges qui lui sont dues. Une plus grande gloire en revient à ceux qui ne craignent pas de louer ainsi même un ennemi.

Pythagore avait raison de détourner de la chasse et, achetant les prises des pêcheurs, de donner la liberté aux poissons qu'ils avaient pris. Il interdisait le meurtre de tout animal domestique, pour nous habituer à n'exercer sur les bêtes aucun acte de rapacité et de cruauté. Mais n'est-il pas plus beau encore de se montrer, dans les discussions qu'on peut avoir, un ennemi généreux, équitable, incapable de mensonge et de mauvaise foi, de réprimer, de châtier absolument toute passion injuste, tout sentiment bas et malhonnête? C'est par là que dans les affaires qu'on a à traiter avec ses amis, on n'a pas le moindre désir contraire à la justice et à la bonne foi. Ainsi habitués à observer la plus exacte justice envers nos ennemis, jamais nous n'userons d'injustice et de tromperie à l'égard de nos amis (*De l'utilité à retirer de ses ennemis*).

Un Achéen, nommé Arcadion, ne cessait de mal parler de Phi-

lippe. On l'avertit alors de fuir dans quelque lieu où l'on ne connût pas Philippe. Un hasard l'ayant ramené en Macédoine, il y eut des courtisans qui conseillèrent au prince de le punir : car on ne devait pas souffrir une telle insolence. Philippe l'ayant rencontré le traita avec bonté, et lui fit de grands présents. Ensuite, il s'informa des discours qu'Arcadion tenait en Grèce sur son compte. On lui rapporta de toutes parts qu'il n'y avait pas de meilleur panégyriste. « Vous voyez, leur dit Philippe, que je suis un meilleur médecin que vous. »

Aristippe avait eu je ne sais quelle querelle très-vive avec Eschine. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'était devenue leur amitié. « Elle dort, répondit Aristippe, mais je la réveillerai. » Il va trouver Eschine, et lui dit : « Me croyez-vous donc si malheureusement né et si incorrigible, que je ne mérite pas même vos reproches? » « Je ne suis pas surpris, lui dit Eschine, que, m'étant supérieur dans tout le reste, vous ayez vu le premier en cette occasion ce qu'il fallait faire. » En effet, non-seulement une femme mais un enfant même de sa faible main gouverne un sanglier féroce plus facilement que ne le ferait peut-être un lutteur intrépide. Nous pouvons apprivoiser les animaux les plus sauvages : nous portons dans nos bras des louveteaux et des lionceaux, et une aveugle colère nous fait repousser loin de nous nos enfants, nos amis et nos proches. Dans nos emportements nous tombons sur nos esclaves et même sur nos concitoyens, comme des bêtes féroces sur leur proie, et nous osons déguiser ce vice sous le nom spécieux de haine des méchants. Nous agissons de même à l'égard des autres maladies de notre âme : nous donnons les noms de prudence, de générosité et de religion, à la timidité, à la prodigalité et à la superstition. Zénon disait que la liqueur séminale était comme un mélange et un extrait de toutes les facultés de l'âme. On peut dire aussi que la colère est un mélange de toutes les passions. Elle a quelque chose de la douleur, de la volupté et de l'arrogance. Elle tient à l'envi par le plaisir du mal d'autrui : elle est pire que la cruauté. Car la colère s'efforce non pas de ne pas souffrir elle-même, mais de souffrir, pourvu qu'elle perde l'objet de sa fureur (*Des moyens de réprimer la colère*).

X.

De la vraie et de la fausse amitié.

Rien de plus raisonnable que la pensée de ce jeune homme qui, dans Ménandre, regarde comme un très-grand bien d'avoir seulement l'ombre d'un ami. Entre plusieurs causes qui font que nous avons peu d'amitiés durables, une des principales, c'est le désir de les multiplier. Nous ressemblons à des courtisanes qui formant chaque jour de nouvelles liaisons, et négligeant leurs anciens amis, les éloignent par cette indifférence, et ne peuvent en conserver aucun. C'est ainsi que le goût de la nouveauté et l'inconstance de notre âme, nous faisant courir à la légère de côté et d'autre, nous entraîne sans cesse à des amitiés nouvelles. Nous formons une multitude de liaisons, et nous les laissons imparfaites : nous commençons aujourd'hui avec celui-ci une nouvelle amitié; puis bientôt avec un autre. Mais précisément à cause de toutes ces amitiés passées que nous avons négligées, il arrive qu'aucun amour ne reste absolument en nous.

La monnaie avec laquelle on acquiert l'amitié, c'est la bienveillance, la sympathie et la vertu. Or la nature ne possédant rien de plus rare que ces trois choses, il s'ensuit rigoureusement qu'aimer et être aimé intimement, ne peut jamais se trouver dans le grand nombre. Mais de même qu'un fleuve divisé en un grand nombre de ruisseaux, prend un cours beaucoup plus lent : ainsi l'amitié perd de sa force à proportion de ce qu'on la partage. Et telle est la raison pour laquelle les animaux qui ne font qu'un petit ont pour leur progéniture plus de tendresse que les autres.

Quelques-uns s'estiment heureux d'avoir une quantité d'amis : mais ils se trompent grandement. Si, en effet, ils venaient à entrer dans les cuisines des grands, cuisines toutes pleines d'aliments succulents, ils y verraient aussi de nombreux essaims de mouches attirées par l'odeur ; quand cette odeur a cessé, toutes s'envolent bientôt. Il en est de même pour ces amis, si l'espoir du gain qu'ils désiraient vient à leur manquer : je serais peu surpris si, aussitôt toute cette foule écoulée, il ne reste qu'une vaste

solitude. Considérez donc comme sans conséquence ces amis qui n'ont d'autre but que la soif du gain, et dont l'intérêt seul est le le moteur. Une amitié véritable et solide demande surtout trois choses : la vertu qui en fait l'honnêteté, l'habitude de se voir qui en fait la douceur, et l'utilité réciproque qui en est le lien nécessaire. Il faut donc d'abord du jugement pour choisir ses amis. Car il n'est pas toujours facile de rompre une liaison qui nous déplaît. On n'ose point garder un aliment pernicieux, dans la crainte qu'il ne nous fasse mal ; d'un autre côté, on ne peut le rejeter sans douleur, une fois qu'il est mêlé à la bile ; de même si l'on a un faux ami, ou bien il nous fatigue, ou bien si on s'en délivre par une violence toujours odieuse, ce n'est qu'avec grande douleur, comme quand on rejette un mauvais levain qui charge l'estomac. Il convient donc de ne pas s'attacher légèrement à tous les amis qui se présentent, de ne pas recevoir sur-le-champ dans notre amitié tous ceux qui la poursuivent, mais de rechercher nous-mêmes ceux qui nous paraissent dignes de la nôtre. Il ne faut pas en effet choisir de suite tout ce qui se présente. Nous repoussons, nous foulons aux pieds l'épine et le chardon qui nous arrêtent, et nous recherchons la vigne et l'olivier : de même il n'est point de notre intérêt de nous attacher trop vite à ceux qui trop facilement nous affectionnent et nous considèrent : mais, ce qui importe surtout, c'est de nous conduire de manière à ce que cette affection et cette considération nous viennent des gens de bien et vertueux. On demandait un jour au peintre Zeuxis pourquoi il peignait si lentement : « Il est vrai, répondit-il, que je suis long à faire mes ouvrages : mais aussi, c'est pour l'éternité. » De même, on ne peut faire d'amitié durable que par une longue habitude de la vie, et qu'après une mûre délibération du jugement.

Si l'on voulait être à la fois l'ami de tout le monde, on ne pourrait suffire aux devoirs qui sont dûs à tous : pendant que l'un remplit une charge, l'autre la brigue, et un troisième en prend possession. Je ne veux même pas dire combien il serait absurde qu'un homme appelé au même instant par différents amis à des choses différentes, voulût à la fois répondre aux désirs de cha-

cun. Une amitié qui se partage sur un grand nombre ressemble donc à une ville où l'on offre plusieurs sacrifices, les uns pour célébrer une fête, les autres pour des funérailles. Or obliger à la fois tous ses amis, est chose impossible; n'en obliger aucun, ne serait pas supportable. Disons en outre qu'en obliger un, et laisser les autres de côté, c'est se faire des autres autant d'ennemis. Car, quand on aime, on ne peut souffrir avec patience de se voir négliger. Toutefois, pour excuser une semblable négligence et cet oubli de ses amis, pour les trouver plus disposés à nous pardonner, il vaudra mieux leur dire tout simplement que tel et tel service à rendre était sorti de notre mémoire et qu'on l'avait oublié, que d'alléguer des excuses comme celles-ci; je ne vous ai pas assisté dans votre procès, parce que je rendais ce même service à un autre : je n'ai pu savoir que vous étiez malade, parce que je soignais d'autres amis, et que j'étais occupé de leurs maux. En donnant ainsi pour motif de votre négligence envers l'un d'eux les soins assidus que vous avez rendus à d'autres, au lieu d'apaiser ses plaintes, vous n'en rendrez sa jalousie que plus vive.

Dans les chœurs de musique, l'harmonie résulte du mélange des tons aigus, des tons graves et de ceux qui tiennent le milieu entre ces deux espèces : et cependant tous ces tons sont contraires. Mais l'amitié ne souffre rien qui ne soit parfaitement semblable; mêmes volontés, mêmes sentiments, mêmes vues et mêmes affections, voilà sur quoi se base la véritable amitié : elle veut que les amis ne soient que comme une seule âme dans plusieurs corps. Or est-il un homme assez mobile et assez changeant, assez susceptible de toute espèce de formes, pour prendre le caractère et les mœurs d'un grand nombre de personnes? Et ne se rend-il pas plus ridicule, même au jugement de Théognis : comme le polype se cache sous les apparences de la pierre où il est attaché, ainsi une âme perfide parvient à varier ses manières de vivre? Ces changements soudains dans le polype ne pénètrent pas dans l'intérieur de son corps, et ne vont pas au de là de sa surface : il n'agit ainsi que pour tromper les yeux de ceux qui s'approchent de lui, et pouvoir plus facilement s'échapper. Mais l'amitié est tout autre; elle veut une entière conformité dans les

discours, les vues, les inclinations et les goûts : il lui faut éviter ou suivre les mêmes choses. Les changements du Protée dont parle la fable étaient prodigieux : car tout ayant une forme certaine et qui lui était propre, il savait, au moyen de prestiges, prendre toutes les formes possibles. Vous serez de même, si tour à tour vous vous livrez à l'étude avec les savants, si vous fréquentez les gymnases avec les athlètes, si vous passez vos journées à poursuivre les bêtes fauves avec les chasseurs ou à vous enivrer à table; si vous briguez les charges publiques avec les ambitieux. Enfin, les physiciens disent que la matière élémentaire, privée de forme et de couleur, est capable de recevoir les formes de toutes les substances, au point que tantôt elle devient un feu rapide, tantôt elle se liquéfie en une eau légère, tantôt elle se subtilise en un air délié, tantôt se solidifie en un corps palpable; de même, une amitié qui se déverse sur trop de monde, soumet l'âme à des sentiments trop variés, fait d'un homme un Protée, et le rend fourbe, inconstant, et mal réglé. Or l'amitié demande un caractère stable et solide, une égalité de mœurs qui se soutienne sans variation. Elle aime les mêmes endroits, les mêmes relations dans la vie. De là vient surtout ce qui fait d'un ami constant, pour me servir de l'expression latine, un oiseau si rare et si difficile à trouver (*Sur le grand nombre d'amis*). (Voyez aussi le chapitre : Flatterie.)

XI.

Paix.— Concorde.

Un des premiers soins d'un homme d'Etat, c'est de se comporter dans son administration de manière à faire régner entre les citoyens la concorde et l'amitié, et à bannir entièrement les discordes civiles, les dissensions et les inimitiés. Ici, comme dans les querelles entre amis : allez trouver le premier, celui qui se croit avoir été le premier offensé : calmez-le par de bonnes paroles, et montrez-lui que vous partagez son offense et son mécontentement. Ces fondements, pour ainsi dire, jetés, commencez alors à adoucir sa peine, à lui prouver que d'ordinaire l'estime et la louange ne sont

pas pour ceux qui ont causé du préjudice à quelqu'un ou qui veulent tout ravir de force, mais bien pour ceux qui paraissent supporter avec égalité d'âme ou du moins avec force l'injure qu'on leur a faite. Ceux-là, en effet, l'emportent sur les autres, non-seulement par la douceur et la bonté, mais encore par le courage et la grandeur d'âme : parce que cédant sur de petits objets, ils obtiennent les plus grandes et les plus belles victoires (*Préceptes d'administration publique*).

XII.

La guerre.

La guerre ne veut pas des habitudes et des dispositions d'un corps qui a été élevé à l'ombre. Un soldat maigre et fluet, bien exercé aux combats, est en état de repousser les athlètes les mieux armés (*Sur l'éducation des enfants*).

XIII.

Sédition.— Faction.

Les grands incendies ne commencent pas toujours par les édifices sacrés et publics, mais le plus souvent, par une maison particulière : on a négligé d'éteindre une lampe, et soudain une flamme immense s'élève : ou bien après avoir longtemps couvé, l'incendie trouvant un aliment dans de la paille et d'autres matières combustibles, commence à s'embraser, se saisit de tout ce qu'il rencontre, s'étend au loin, et cause un désastre général. Il en est de même des séditions dans les villes : ce n'est pas toujours par de grandes querelles, par de grandes disputes survenues à l'occasion d'affaires publiques qu'elles s'allument et s'élèvent : mais bien souvent, provenues de querelles particulières, qu'accroissent les idées et les disputes de chacun, elles finissent par éclater et par jeter le trouble dans toute une ville. Voilà pourquoi un gouverneur, un homme d'Etat doit prévenir avec soin tout commencement de malheur, si petit qu'il soit ; il doit y remédier, et faire en sorte que ces séditions n'aient point lieu, ou si elles se font jour, qu'elles soient bientôt assoupies, qu'insensi-

blement elles ne prennent pas de forces, qu'elles n'augmentent pas, enfin, qu'elles ne deviennent pas publiques. Qu'il fasse attention que souvent il arrive que des débats privés, et en soi peu considérables, excitent des divisions publiques très-dangereuses quand on les néglige, et qu'on n'y apporte pas dès le commencement les soins et les remèdes convenables.

Un jeune homme de Syracuse abusa pendant le voyage d'un de ses amis d'une jeune fille que cet ami aimait et qu'il lui avait confiée. En ayant été instruit à son retour, il résolut de se venger; et pour cela, il débaucha à son tour la femme de son ami. L'affaire fit du bruit : un des anciens de la ville se rendit au sénat, et conseilla qu'on les bannit tous deux de Syracuse avant que la ville, comme infectée de la contagion du crime, en vînt à se laisser aller à des débats, et de là à des inimitiés intestines qui entraîneraient sa ruine. Malheureusement, il ne put parvenir à persuader le sénat : une sédition s'éleva, les citoyens se divisèrent : et cette ville qui avait été si belle, désormais livrée aux plus grands malheurs, bouleversée par une foule de désordres, finit par tomber. Pour apaiser des séditions de cette sorte, il n'y a point selon moi, de moyen plus efficace que de se montrer pacifique dans les querelles personnelles et de se prêter facilement à la conciliation, de persister avec modération dans ses premiers motifs, sans entêtement ni colère, ni aucune autre passion qui puisse mettre de l'aigreur et du ressentiment dans les discussions qu'on ne peut éviter. Dans les différends et les procès qui surviennent entre les citoyens, il suffira de plaider simplement sa cause avec des raisons nettes et précises, sans jamais forger des accusations à plaisir, sans jamais amasser des calomnies, des méchancetés et des menaces pour en faire comme des flèches empoisonnées qu'on jette, toutes acérées et en traître, sur son adversaire. Il arrive de là, que des différends, de leur nature peu importants et tout à fait particuliers, dégénèrent en causes publiques, et se terminent de disputes en disputes, en grands et déplorables malheurs. Celui qui, dans ses affaires personnelles, en usera ainsi à l'égard de ses ennemis, pourra facilement, sans aucun doute, persuader aux autres de se rendre dociles à ses avis : car

d'ordinaire les disputes et les différends occasionnés par les affaires publiques n'ont pas de grandes suites, quand on sait faire cesser et supprimer les inimitiés particulières (*Préceptes d'administration publique*).

XIV.

Consolation des affligés.

Jamais les médecins habiles, dans les maladies aiguës, n'emploient d'abord les remèdes évacuants; mais, par de simples topiques, ils favorisent la coction des humeurs et laissent l'inflammation se calmer peu à peu[1]. Aujourd'hui que le temps dont la coutume est de tout mûrir, a dû tempérer l'amertume de votre douleur, et que votre état présent semble demander le secours de vos amis, j'ai cru qu'il serait bon de vous proposer quelques motifs de consolation propres à modérer votre affliction et à faire cesser des plaintes inutiles. Car pour une âme languissante, des avis consolants présentés à propos sont de véritables médecins. Et comme le dit le sage Euripide : « Il y a pour chaque maladie des remèdes divers : » la parole d'un ami est un bien pour celui qui est dans la douleur : pour celui, au contraire, qui se conduit mal, ce sont des reproches qu'il lui faut. L'âme a bien des maux : mais de tous ces maux, il n'en est point de plus dangereux que le chagrin. Beaucoup de gens en ont, dit-on, perdu la raison ou sont tombés dans des maladies incurables. Quelques-uns même par douleur se sont donné la mort.

Le poëte comique Ménandre dit, contre ceux qui ne supportent le malheur qu'avec peine : « Si les larmes étaient pour nous un remède à nos maux, et si pleurer faisait cesser nos douleurs, j'achèterais des larmes à prix d'or. » A quoi servent-elles donc? A rien : mais la douleur a des larmes, comme un arbre porte des fruits.

On pourrait appliquer à ce sujet ce mot de Socrate : que si tous les hommes mettaient en commun leurs maux pour les partager entre eux par portions égales, la plupart s'en tiendraient à leur premier lot, et s'en retourneraient contents. Le poëte Antimaque

[1] J'ai ici suivi le texte grec.

se servit de ce motif de consolation. Après la mort de sa femme Lyda, qu'il aimait beaucoup, il composa, pour se consoler, une élégie qu'il intitula Lyda. En y rappelant tous les malheurs qu'avaient essuyés les plus grands personnages, il chercha par cette comparaison à soulager sa douleur.

Voyez ce que dit un poëte comique pour consoler quelqu'un sur une mort prématurée. « Si l'on eût répondu que la vie dont il n'a pas joui, aurait dû être heureuse, cette mort serait en effet un malheur. Mais si, au contraire, cette vie eût attiré sur sa tête quelque accident fâcheux, dans ce cas alors la mort l'a mieux servi. » Puis donc qu'il est incertain si ce n'est pas pour son avantage qu'il a cessé de vivre, et si la mort ne l'a pas délivré de plus grands maux, il ne faut donc pas le pleurer comme s'il avait réellement perdu tous les biens dont nous supposons qu'il aurait joui dans une plus longue vie.

Tout homme doit se dire à lui-même que ce n'est pas la plus longue vie qui est la meilleure, mais celle dont la vertu a réglé l'usage. On ne loue pas un homme pour avoir joué longtemps de la lyre, parlé en public, ou gouverné, mais pour l'avoir fait avec succès. Le bien ne doit pas se mesurer sur la longueur du temps, mais sur la vertu, et sur l'égalité constante de notre conduite. C'est ainsi que parmi les plantes, nous estimons davantage celles qui durent moins et portent plus de fruits. D'ailleurs, le plus ou moins de durée n'est rien, comparé à l'éternité. « Car mille ans, dit Simonide, dix mille ans même, sont un point imperceptible ou même la plus petite partie d'un point. » Il y a, dit-on, dans le Pont, des animaux qui ne vivent qu'un jour : ils naissent le matin; à midi, ils sont dans la fleur de l'âge, et le soir, parvenus à la vieillesse, ils cessent de vivre. Or si ces animaux avaient une âme raisonnable et le don de la parole, éprouveraient-ils les mêmes affections que nous? Leur arriverait-il, comme à nous, de pleurer ceux qui seraient morts avant le milieu du jour : de vanter le bonheur de ceux qui auraient vécu la journée entière? Ce qu'on doit appeler bien et bonheur, c'est donc le bon usage que l'on fait de la vie, et non pas sa durée.

Mais, direz-vous, je ne m'attendais pas à ce malheur, je ne m'y

étais pas préparé. Il fallait l'avoir prévu : il fallait vous occuper sérieusement de l'incertitude et de la fragilité des choses humaines, pour ne pas être pris au dépourvu, comme une ville sans défense, dans une invasion subite. Voyez, dans Euripide, avec quelle sagesse Thésée s'était préparé à tous les accidents de cette nature. « Elevé, dit Thésée par la bouche du poëte, élevé à l'école d'un sage, je n'ai été jeté dans ces revers et ces malheurs qu'après m'être attendu, de la part de ma patrie, à l'exil, à la fuite, à une mort prématurée, et autres calamités semblables. Et cela, afin que si je venais à souffrir quelques-uns de ces maux auxquels j'avais pensé, il ne vînt pas me terrasser comme un mal imprévu et dont on n'avait point d'idée. »

On dit que le législateur des Lyciens ordonna à ses concitoyens que, dans le deuil, on prendrait des habits de femme. Il insinuait par là que la tristesse est une passion efféminée qui ne convient pas à des hommes bien nés qui s'appliquent aux arts libéraux. C'est aux femmes, et aux caractères faibles et pusillanimes qu'il appartient de pleurer. Les femmes y sont naturellement plus portées que les hommes, les Barbares plus que les Grecs, et les âmes ordinaires plus que les cœurs grands et généreux. Il est des Barbares qui se coupent le nez, les oreilles, et d'autres membres de leurs corps. Ils pensent, en se défigurant ainsi, faire plaisir aux morts; et ils ne voient pas qu'ils sortent de la modération que la nature nous prescrit dans de pareils accidents.

Vraiment, nous oublions ce que nous sommes. Et cette maxime d'Euripide, « que les hommes ne sont pas maîtres de leurs richesses, » est également vraie de tout le reste[1]; et nous pouvons dire en général : les biens que nous avons appartiennent aux Dieux, et nous ne faisons que les dispenser : quand ils le voudront, ils pourront de nouveau nous les ôter. Aussi, ne devons-nous nullement nous plaindre, lorsqu'ils nous redemandent des biens dont nous n'avons reçu que pour un temps le simple usage. Les banquiers, s'ils sont honnêtes, ne trouvent pas mauvais qu'on reprenne l'argent qui leur a été remis en dépôt. Car à ceux

[1] Dans cette phrase, nous suivons le texte grec au lieu de celui de Grenade.

qui feraient difficulté de le rendre, on pourrait dire avec justice : Avez-vous oublié que c'est à cette condition que je vous l'ai confié ? Il en est de même de tous les hommes. Ils ont reçu la vie comme un dépôt, mais à titre de restitution forcée. Le temps de la rendre n'est point fixé, comme les banquiers ignorent quand celui qui leur a remis l'argent viendra le reprendre. Celui donc qui murmure et se plaint outre mesure, lorsqu'il est sur le point de mourir, ou qu'il a perdu ses enfants, n'oublie-t-il pas manifestement qu'il est homme lui-même, et que ses enfants étaient mortels ? Il n'appartient pas à un homme de bon sens, d'ignorer que l'homme est une créature sujette à la mort, et née pour mourir. Il y a deux sentences gravées au temple de Delphes : *Connais-toi toi-même*; et *Rien de trop*, qui sont les maximes les plus importantes pour la conduite de la vie. Car, de ces deux préceptes dépendent tous les autres. Ils se correspondent, s'expliquent et se rappellent réciproquement. Car dans le premier : *Connais-iot toi-même*, se trouve le second : *Rien de trop;* et réciproquement. Aussi, Ion a dit sur le premier : Connais-toi toi-même : parole bien facile à dire, mais en réalité, elle est si grande que Jupiter seul peut la faire pratiquer. Et Pindare sur le second : Rien de trop : c'est à bon droit que les sages ont fait l'éloge de cette maxime. Celui donc qui, les regardant comme des oracles d'Apollon les aura profondément gravés dans le cœur, pourra facilement les appliquer à tous les événements de la vie, pour apprendre à les supporter avec sagesse. Instruit de la fragilité de sa nature, il ne fera, dans tout ce qui lui arrive, rien de plus que ce qui convient : il ne s'enflera point dans le succès, et dans les revers, il ne se laissera point aller au découragement, aux plaintes et aux gémissements.

Qui sait si Dieu, par une providence et une bonté paternelles envers les hommes, n'en retire pas plusieurs de cette vie dans leur premier âge, parce qu'il prévoit les maux qui leur arriveraient (Tout ce chapitre est extrait de la *Consolation à Apollonius* — Passim).

XV.

Avertissement.— Reproches et châtiment.

Si quelques citoyens troublent l'harmonie et paraissent se mettre à part, il faut, à l'exemple des musiciens qui tendent ou relâchent, suivant le besoin, les cordes de leur instrument, les faire rentrer avec amitié et bienveillance dans l'accord général. Inutile, quand quelqu'un commet une faute, de le reprendre sur-le-champ avec colère, dureté et aigreur. Bien plus, comme on le voit dans Homère, il faut redresser avec bonté : « J'avais cru que par votre sagesse, vous étiez supérieur aux autres. » Et autres reproches dans le même sens.

Un reproche qui, tempéré par des louanges, n'a rien d'injurieux et d'amer et ne prouve que la franchise, sans exciter la colère, rendra soumis et docile : au contraire, des mauvaises paroles, des injures et des reproches sans mesure ne conviennent nullement à des hommes d'Etat, à des chefs de cités (*Préceptes d'administration publique*).

Il est peu d'hommes qui aient la volonté et le courage de reprendre un ami avec franchise, et qui ne cherchent pas plutôt à le flatter. Vous en trouverez moins encore qui sachent employer à propos la franchise, et ne la fassent pas consister dans l'aigreur et les reproches. Il en est de la franchise mal appliquée, comme d'un remède qui n'est pas donné en temps convenable; elle afflige, elle tourmente inutilement, et opère avec douleur ce que la flatterie fait en nous plaisant. Les reproches, aussi bien que les éloges déplacés, sont toujours nuisibles. S'il est honteux de devenir flatteur en cherchant à plaire, il ne l'est pas moins, pour fuir la flatterie, de se livrer à une franchise immodérée qui détruit en même temps la confiance et l'amitié.

Le manque d'à-propos cause toujours en tout le plus grand préjudice, mais il rend surtout la franchise inutile. Un esprit échauffé par le vin, est enclin à la colère; et très-souvent, il arrive que l'ivresse s'arrogeant le droit de la franchise, engendre des haines. En général, il y a plus de lâcheté que de noblesse et de courage à n'oser parler avec hardiesse qu'au milieu d'un re-

pas; c'est agir comme les chiens poltrons qui n'aboient jamais tant qu'autour de la table.

C'est surtout aux gens heureux qu'il faut des amis pour leur parler franchement, et les ramener à des sentiments de modération. Car il est très-peu d'hommes qui sachent à la fois être dans la prospérité et être sages. La plupart ont besoin d'une sagesse étrangère, d'un conseil qui vienne d'ailleurs pour réprimer l'enflure et l'agitation que les grands succès leur causent. Mais quand la fortune elle-même renverse leur orgueil avec leur prospérité, ce revers seul suffit pour les avertir et les porter au repentir. Ils n'ont plus besoin alors de la franchise de leurs amis, ni de reproches aigres et mordants. C'est dans ces changements de fortune qu'il est doux de jouir des regards d'un ami, dont la présence nous console et nous encourage. Ainsi, dans les combats et les dangers, au rapport de Xénophon, le visage doux et serein de Cléarque inspirait du courage aux soldats. Mais adresser des reproches trop francs et trop mordants à un homme malheureux, c'est présenter à des yeux malades une lumière trop vive. Loin de guérir ou même de calmer seulement son mal, c'est bien plutôt surajouter de la colère à une douleur et aigrir un cœur déjà blessé. Ainsi donc, il ne faut aux malheureux ni franchise, ni sentences morales, mais de la bienveillance et des consolations. Quand un enfant s'est laissé tomber, sa nourrice accourt, non pour le gronder, mais pour le relever, l'essuyer, le rajuster; et ce n'est qu'alors qu'elle pense à punir son étourderie. Mais quand est-ce donc qu'un ami doit être franc, et quand sera-t-il bon d'user de sévères reproches? C'est lorsqu'il s'agit de retenir un ami que la volupté, la colère ou l'injustice sont près d'entraîner; quand il faut lutter contre quelque passion insensée de l'âme. C'est ainsi que Solon, voyant Crésus s'enorgueillir d'une prospérité fragile, lui parla librement et l'avertit de penser à l'incertitude de la vie.

Quelques-uns, avec beaucoup de finesse, pour ramener un ami, reprennent des étrangers d'une faute qu'ils savent bien avoir été commise par lui-même. Un jour, par exemple, dans la conférence de l'après-midi, notre maître Ammonius, qui savait

que quelques-uns de ses disciples avaient fait un dîner trop recherché, fit fouetter son fils par un affranchi, en donnant pour prétexte qu'il ne pouvait dîner sans vinaigre. Et en même temps, il jeta les yeux sur nous, pour que le reproche pût atteindre les coupables.

Evitons encore de reprendre nos amis en public, et souvenons-nous de ce trait de Platon. Voyant, dans un repas, Socrate réprimander trop fortement un de ses disciples : « Ne valait-il pas mieux, dit-il, lui faire ces reproches en particulier? — Et vous-même, reprit Socrate, ne pouviez-vous attendre, pour me le dire, que nous fussions seuls? » On dit que Pythagore fit publiquement à un jeune homme une réprimande si sévère, qu'il se pendit de désespoir. Depuis, ce philosophe ne reprit jamais personne que seul à seul. De même que pour les maladies honteuses, il convient que le vice soit repris et traité en secret. Inutile, comme si c'était un exercice de jeux solennels, de le montrer à tout le peuple, de le reprendre avec affectation, d'attirer des spectateurs et des témoins. Outre qu'on ne doit jamais humilier celui qu'on veut corriger, il faut prendre garde aussi d'être obstiné et opiniâtre : car c'est encore là un défaut dans les réprimandes. De même donc que Platon veut que les vieillards, pour inspirer de la modestie aux jeunes gens, en montrent les premiers devant eux ; de même un ami quand il reprend avec modération, inspire plus de honte à un ami. Aussi, approuve-t-on beaucoup dans Homère celui qui, de peur d'être entendu, parlait bas à l'oreille. Rien n'est moins convenable que de découvrir les fautes d'un mari devant sa femme, d'un père devant ses enfants, d'un maître devant ses disciples. C'est leur faire de la peine et les blesser vivement que de les humilier aux yeux des personnes dont ils désirent avoir l'estime. Et je crois que ce n'est pas tant la chaleur du vin qui irrita si fort Alexandre contre Clitus, son ami, que le dépit de se voir repris publiquement. C'est pourquoi, entre autres choses, faut-il surtout se garder d'employer jamais la franchise par vanité et par ostentation : il ne faut s'en servir que pour aider et guérir un ami.

Mais, comme très-souvent, les circonstances font que nous

avons à relever dans nos amis des fautes auxquelles nous sommes nous-mêmes sujets, la manière la plus honnête de le faire serait de nous comprendre dans la censure que nous en faisons. On donne, en effet, volontiers sa confiance et son amitié à ceux qui paraissent avoir commis les mêmes fautes que nous et qui veulent se corriger eux-mêmes aussi bien que leurs amis. Mais celui qui, en corrigeant les autres, se donne pour un homme irréprochable et exempt de toute passion, à moins qu'il n'ait sur nous une grande supériorité d'âge, ou une grande réputation de vertu bien établie, paraîtra odieux, insupportable et ne sera d'aucune utilité à son ami.

Un œil malade ne peut supporter le grand jour, ni une âme affectée de quelque passion violente une réprimande faite avec trop de franchise : le remède le plus sûr sera donc de mêler quelque louange au reproche. Par là, non-seulement on adoucit ce qu'il a de dur et d'impérieux, mais on remplit d'émulation un cœur que le souvenir de ses belles actions fait rougir de ses fautes, que l'on propose à lui-même comme le modèle du bien qu'il doit faire. Mais le mettons-nous en parallèle avec un parent, un ami, un concitoyen, il ne le supporte qu'avec peine, l'obstination naturelle au vice s'irrite, et souvent, dans le dépit qu'il en conçoit, il dira : « Eh bien! que ne me laissez-vous? que ne suivez-vous ces personnes qui valent mieux que moi? » Evitons donc, en blâmant quelqu'un, de faire l'éloge d'un autre, à moins que ce ne soit celui d'un père. En outre, il ne convient pas non plus que celui qui subit le reproche en fasse à son tour, et oppose franchise à franchise. Car une pareille conduite irrite les esprits et engendre des querelles. On verra que, s'il s'est ému de la sorte, ce n'est pas tant parce qu'il a voulu une franchise réciproque que parce qu'il n'a pu supporter celle d'autrui.

Le devoir d'un ami est de courir le risque de déplaire par ses remontrances, quand l'objet en est important. Si, au contraire, à propos de rien, à propos de bagatelles, il se rend difficile et blessant ; si, sans amitié et d'un ton impérieux comme les pédants, il outrage son ami, ses avis dans les choses de conséquence perdront leur force et leur effet, parce qu'il aura abusé de la fran-

chise, comme un médecin qui appliquerait à des maladies légères un de ces remèdes amers et coûteux qu'on ne donne que dans les cas les plus pressés. Il évitera donc avec soin de blâmer sans mesure et de paraître être avide de faire des reproches. Car celui qui, toujours dur et amer, relève tout avec scrupule et ne fait grâce de rien, se rend insupportable à ses enfants, à ses frères, et se fait détester même de ses esclaves.

Tout d'abord il sera utile de louer son ami de bon cœur. Ensuite, de même que quand le fer a été amolli et dilaté par le feu, on lui donne la trempe qui le rend plus dense et plus tranchant : de même, quand on a comme échauffé son ami par la louange, on peut insensiblement user de franchise : ce sera comme la trempe qu'on donne à son âme. L'occasion se présentera où vous pourrez lui dire : « Vos dernières actions sont-elles dignes des premières ? voyez quels biens produit la vertu ? Voilà ce que vos amis demandent de vous : voilà les seules choses qui soient dignes de vous, et pour lesquelles vous soyez né. » Un médecin compâtissant voudrait guérir son malade par la diète et le sommeil plutôt que par le castoréum et la scammonée. De même, un ami complaisant, un père tendre, un maître bon, quand il voudra nous corriger, préfèrera toujours la louange au reproche. Rien, en effet, ne rend une franche réprimande moins pénible et plus salutaire que de n'y point mettre d'emportement et de s'adresser au coupable avec douceur et affection. Il ne faut ni convaincre durement ceux qui désavouent leur faute, ni refuser d'entendre leur justification : à mon avis, il est plus honnête de dire : Vous avez péché par ignorance, que de dire : Vous avez commis une injustice. Il est plus facile de dire : Vous avez erré par distraction, que de dire : Vous avez fait une action indigne. Ne discutez point contre votre frère, est une tournure plus douce que celle-ci : Ne portez point envie à votre frère. De même : Fuyez cette femme qui vous séduit, est plus délicat que : Cessez de corrompre cette femme. C'est ainsi qu'il faut agir dans les reproches que l'on désire être utiles à un ami.

Il faut un certain art pour réprimander un ami : car la franchise est un des plus grands et des plus efficaces remèdes, et

elle exige beaucoup d'à-propos et de méthode. Mais comme, avons-nous dit, il arrive très-souvent que cette franchise est douloureuse, il faut alors imiter les chirurgiens. Après l'amputation d'un membre, ils n'abandonnent pas le malade à ses souffrances et à ses angoisses, mais ils lavent et adoucissent la plaie par des fomentations. De même, ceux qui savent reprendre un ami avec adresse ne le quittent pas de suite après lui avoir enfoncé dans le cœur le trait piquant de la censure : ils l'adoucissent, au contraire, ils en tempèrent l'amertume par des propos doux et consolants. Il agit comme le statuaire qui finit par rendre uni, adoucir et polir les blessures que son ciseau a, pour ainsi parler, faites à la statue (*Sur la manière de discerner un flatteur* — Passim).

Du reste, les reproches et les réprimandes qu'on oppose à un mal enraciné et opiniâtre atteignent rarement tout leur but. C'est comme ces pastilles odoriférantes qui relèvent à la vérité les épileptiques toutes les fois qu'ils tombent dans leur mal, mais qui, en définitive, ne les guérissent pas de leur maladie (*Qu'il faut réprimer sa colère*).

Les médecins, en mêlant certains poisons amers à des sucs de plantes bienfaisantes, ont trouvé des remèdes utiles et agréables à la fois : de même un père doit tempérer par la douceur la rigueur de ses réprimandes (*Traité de l'éducation des Enfants*).

XVI.

L'envie.

Scipion l'africain quittait souvent la ville, et demeurait longtemps à la campagne, pour ôter quelque chose à l'envie, et donner à respirer à ceux que l'éclat de sa vertu et la gloire de ses exploits semblaient accabler (*Préceptes d'administration publique*).

Toute espèce de bien blesse l'envie : c'est comme un œil malade que fatigue toute espèce de clarté.

Aussi Thémistocle disait-il dans sa jeunesse qu'il n'avait encore rien fait de remarquable, puisqu'il n'était envié de personne. Les cantharides attaquent de préférence le blé le plus sain, les roses

les plus fleuries : de même l'envie s'attache aux plus gens de bien, aux personnes les plus distinguées par leur réputation et par leur vertu.

L'adversité fait cesser l'envie, il est vrai, et non pas la haine. On hait toujours ses ennemis, à quelque état de faiblesse qu'ils soient réduits. Mais personne ne porte envie aux malheureux. Voilà pourquoi un sophiste de nos jours a eu raison de dire que les envieux exercent avec plaisir la compassion. Que beaucoup de leurs proches et de gens de leur famille périssent ou soient réduits à la dernière misère, les envieux ne le désirent pas; mais ils supportent avec peine leur bonheur; ils s'opposent, autant que possible, à leur réputation et à leur gloire. Ils ne voudraient pas leur causer des maux qui fussent irrémédiables : mais ils seraient contents de pouvoir abaisser une élévation qui leur déplaît, comme on abat, d'une maison trop haute, ce qui gêne la vue (*De l'Envie et de la Haine*).

La plupart des hommes en sont venus à un tel point de folie, qu'ils règlent leur vie plutôt sur autrui que sur eux-mêmes, et que, tourmentés par une funeste jalousie, ils sont moins satisfaits de leurs propres biens qu'affligés de ceux des autres. Vous en croyez quelques-uns très-heureux, et comme on dit, sous la protection de Jupiter : eh bien! écartez ce voile si beau, laissez de côté cet éclat et cette apparence extérieure, pénétrez dans leur intérieur, et vous verrez à combien de peines, d'inquiétudes et de dégoûts ils sont livrés (*De la Tranquillité de l'âme*).

XVII.

De l'Inertie et de la diligence.

Le génie de l'homme enfoncé dans l'obscurité et dans l'oubli, contracte de la rouille et vieillit. Un repos stérile, une vie sédentaire et oisive énervent non-seulement les corps, mais les esprits : et comme une eau stagnante et cachée sous l'ombrage des arbres se corrompt faute de cours et de mouvement, de même se corrompt la vie de ceux qui la passent dans le repos et l'obscurité. Peut-être ont-ils quelques facultés ou dispositions utiles : mais

comme ils ne les mettent pas en activité, ces facultés naturelles s'altèrent et vieillissent (*S'il est vrai qu'il faille mener une vie cachée*).

Les choses les plus faciles échappent aux esprits négligents : l'application fait aisément saisir les plus difficiles. En y réfléchissant un peu, vous verrez facilement combien, dans une foule de choses, l'application aussi bien que le travail est facile et combien elle produit de résultats. En effet, l'eau en tombant goutte à goutte, creuse les rochers : le seul frottement des mains use le fer et l'airain : le bois des roues une fois plié ne peut plus reprendre sa première forme : il est impossible de redresser ces baguettes recourbées dont les comédiens se servent sur le théâtre. Tant il est vrai que le travail est plus fort que la nature! Mais sont-ce là les seules preuves du pouvoir que possède le travail? Non certes! il en existe un nombre infini. Quand un sol naturellement fertile manque de culture, il devient stérile : en le laissant dans le repos et en le négligeant, il dégénère même à proportion de sa bonté. Au contraire existe-t-il une terre improductive et on ne peut plus ingrate? Un travail assidu lui fera bientôt produire des fruits en abondance. Quels arbres, si on les néglige, ne prennent une mauvaise forme ou ne perdent même leur fertilité naturelle? Ont-ils reçu une bonne direction? ils portent des fruits, ils sont des plus fertiles. Quel corps si vigoureux qui ne s'affaiblisse et qui ne finisse par périr par suite de manque de soins, de mollesse, et de mauvaises habitudes? Quelle nature si faible qui ne voie ses forces augmenter de jour en jour par l'exercice et le travail? Les chevaux bien dressés obéissent sans résistance à la main qui les guide. Ceux qu'on n'a point domptés restent indociles et farouches. Enfin, est-il besoin de s'étonner du reste, quand on voit les animaux les plus féroces s'adoucir par l'éducation qu'on leur donne? Il avait raison ce Thessalien qui, sur la demande quels étaient les peuples les plus vils de la Thessalie, répondit : « Ce sont ceux qui ne vont plus à la guerre. »

Et qu'est-il besoin de tant de paroles? les mœurs sont-elles autre chose qu'une longue habitude? (*Sur l'Education des enfants.*)

XVIII.

Qu'il faut chercher à capter la bienveillance des citoyens, et à éviter leur haine.

Timésias de Clazomène, d'ailleurs homme de bien, et citoyen très-habile, avait cependant le défaut de vouloir tout faire et tout soigner par lui-même : aussi, se rendit-il généralement odieux. Il l'ignora longtemps; mais le trait suivant l'en convainquit. Des enfants avaient en leur pouvoir un petit chardonneret qu'ils avaient pris dans un piége : l'un d'eux comprima si bien la tête du pauvre oiseau, qu'il lui fit sortir la cervelle. Les autres enfants s'écrièrent aussitôt : « Plût aux Dieux que tu eusses ainsi fait sauter la cervelle de Timésias. » Timésias qui passait par hasard en cet endroit, entendit le propos : les enfants ne le connaissaient pas. En y réfléchissant longtemps, Timésias comprit facilement combien la haine qu'on lui portait était générale, puisqu'elle s'exprimait même chez les enfants par de telles paroles. De retour chez lui, il raconta à sa femme ce qu'il venait d'entendre, lui ordonna de rassembler sur-le-champ tous ses effets, et de le suivre, et s'exila de la ville. Il jugeait en effet, et avec raison qu'il ne pouvait plus rester dans sa patrie.

Les abeilles contre lesquelles on emploie la fumée pour les éloigner, font subir à leur possesseur la punition de leur témérité et de leur cruauté. On dompte avec le mors les chevaux farouches : on attache avec des colliers les chiens sujets à s'enfuir, et on les conduit partout malgré leur résistance. Mais rien n'apprivoise et n'adoucit tant l'homme que la confiance qu'il a dans l'affection qu'on lui porte, et l'opinion qu'il a conçue de la bonté et de la justice de ceux qui le conduisent. La bienveillance de leurs concitoyens sert de rempart et de soutien aux gens de bien contre les détracteurs et les méchants. Un poëte l'a dit ; comme une mère veille au sommeil de son enfant et écarte de lui les mouches importunes; de même l'amitié du peuple repousse et écarte bien loin la haine et l'envie. C'est ce dont vous serez convaincu, pour peu que vous en voyiez quelques exemples. Les Italiens, dit-on, ayant pris les enfants et la femme de Denis, ils en abu-

sèrent indignement, et après les avoir fait mourir, ils brûlèrent leurs corps, et jetèrent les cendres dans la mer. Au contraire, un roi de la Bactriane, nommé Ménandre, homme de bien, qui régnait avec modération, étant mort dans son camp, les villes de ses États et tout son peuple, d'un commun accord, lui firent de magnifiques funérailles : elles se disputèrent les restes de son corps; et ce ne fut qu'après de longs débats qu'elles convinrent enfin d'en emporter chacun une portion égale : de sorte qu'un monument élevé à ce roi se trouve vénéré dans toutes les villes de son royaume. Les Perses aiment ceux qui ont le nez aquilin, et les regardent comme les plus beaux hommes, parce que Cyrus, dit-on, avait le nez de forme aquiline. D'où il suit que l'on doit regarder à juste titre comme l'amour le plus puissant et le plus sacré celui que les peuples et les villes ont conçu pour un citoyen vertueux. Quant aux honneurs que la multitude décerne à ceux qui lui font des largesses, qui lui procurent des spectacles et des combats de gladiateurs, c'est à tort qu'on les appelle honneurs : ils ressemblent aux caresses des courtisanes. Naturellement, le peuple sourit toujours à ceux qui lui donnent et qui flattent ses goûts : mais ce n'est là qu'une gloire éphémère et qui se flétrit aussitôt (*Préceptes d'administration publique*).

XIX.

Prudence ou raison.

Chacune de nos actions ne peut être bonne que par un seul endroit : elles sont vicieuses par plusieurs. Il n'est qu'une seule manière de frapper le but : il en est plusieurs de le manquer. Il appartient donc à la prudence, à la raison active, de réprimer, de retenir dans de justes bornes les passions immodérées et les mouvements de l'âme trop impétueux. Quand la langueur, la lâcheté, la crainte ou la paresse ralentissent l'attrait qui nous portait au bien et sont sur le point de nous le faire abandonner, la raison le ranime et le rappelle aussitôt. Au contraire, cet attrait est-il trop désordonné, se laisse-t-il emporter sans mesure et sans règle, la raison modère sa violence, et le fait rentrer dans l'ordre;

et en tempérant ainsi le mouvement de ses passions, en leur prescrivant des bornes, elle produit dans la partie irraisonnable les vertus morales, également éloignées du défaut et de l'excès. Toutefois, il faut dire que toute vertu ne réside pas dans le juste milieu : mais il y en a une, tout à fait indépendante de la partie irraisonnable de l'âme et qui réside dans cette faculté pure de notre âme inaccessible aux passions; c'est la sagesse, c'est la prudence qui trouve sa perfection en elle-même.

Mais comme un milieu peut être conçu de diverses manières, on doit dire, ce me semble, que la vertu occupe une espèce de milieu. Une couleur composée tient le milieu entre deux couleurs simples, comme le gris entre le blanc et le noir. Un nombre est moyen entre deux autres, s'il contient l'un, et qu'il soit contenu dans l'autre : tel est le nombre huit, qui est moyen entre quatre et douze. Enfin, une qualité est un milieu entre deux extrêmes, quand elle ne participe ni de l'un ni de l'autre, comme l'indifférent entre le bien et le mal. Or de ces trois manières, aucune ne convient à la vertu. Il arrive donc, et il faut le dire tout d'abord, que le milieu qui constitue la vertu morale, est semblable à celui de l'harmonie dans les sons : dans la flûte, le ton harmonieux se trouve entre le ton grave et le ton aigu; il évite la trop grande acuité de l'un, et la gravité de l'autre. De même la vertu morale étant une puissance, un mouvement de la partie irraisonnable de l'âme, elle retranche et bannit entièrement de nos désirs naturels ce qu'il peut y avoir de relâché et de languissant, et en même temps ce qui s'y trouve de roide et d'immodéré : elle donne une juste mesure et de la constance à nos passions. Ainsi, le courage est une vertu moyenne entre l'audace et la lâcheté, qui sont les deux extrêmes de la partie irascible : la libéralité, entre la prodigalité et l'avarice : la douceur, entre la faiblesse et la cruauté (*De la vertu morale*).

XX.

Justice.

La justice n'est pas assise à côté de Jupiter : ce Dieu est lui-même la justice et l'équité, la plus ancienne et la plus parfaite

des lois. C'est ainsi que l'ont cru et enseigné les anciens, pour nous montrer que sans la justice Jupiter lui-même ne pourrait pas bien gouverner. La justice est vierge, suivant Hésiode : elle est incorruptible, sœur de la sagesse, de la pudeur et de la simplicité. De là vient qu'on donne aux rois le titre de vénérables : Il convient en effet qu'ils méritent d'autant plus de respect qu'ils ont moins de crainte (*Il faut qu'un prince soit instruit*).

XXI.

De l'usure.

Les usuriers, tels qu'un feu dévorant et qui s'accroît sans cesse, se nourrissent de la ruine et de la perte de ceux qui périssent misérablement ; ils les dévorent les uns après les autres. Et ne croyez pas que je parle ainsi par des motifs personnels de vengeance contre les usuriers : car ils ne m'ont jamais ravi mes bœufs ni mes chevaux. Je veux seulement faire voir à ceux qui empruntent si facilement à usure, de quelle honte ils se couvrent, dans quel esclavage ils se jettent : je veux leur montrer que succomber à l'usure, c'est de leur part le comble de la folie et de la lâcheté. Avez-vous de quoi vivre? n'empruntez pas, puisque vous n'êtes pas dans le besoin. Manquez-vous du nécessaire? Gardez-vous encore d'emprunter : puisque vous ne pourrez vous libérer. C'est pourquoi, examinons ces deux points séparément. Caton disait à un vieillard qui avait une mauvaise conduite : « Pourquoi la vieillesse ayant déjà tant de difformité, y ajoutez-vous celle du vice ? » Je vous dirai de même : La pauvreté traîne à sa suite tant de maux, ne la surchargez pas encore des embarras qu'amènent les emprunts : ne lui ôtez pas le seul avantage qu'elle ait sur la richesse, celui d'être exempte de chagrins. Car il y a un proverbe plaisant qui dit : « Je ne puis porter une chèvre, ajoutez-y encore un bœuf. » Vous ne pouvez supporter la pauvreté, et vous voulez vous charger encore d'usures, fardeau insupportable aux riches eux-mêmes. Mais, dites-vous, comment ferai-je pour les éviter? Vous me le demandez, tandis que vous avez des bras, des pieds, une langue, enfin que vous êtes homme, et qu'en

cette qualité vous pouvez aimer et être aimé ; recevoir des services et en rendre : enseigner la grammaire, élever des enfants, garder une porte, naviguer. Qu'y a-t-il, en tout cela, d'aussi pénible et d'aussi honteux que de s'entendre dire par un créancier : Payez-moi !

Dans la supériorité et l'habileté de leur intelligence, les hommes peuvent élever des chevaux, des chiens, des perdrix, des lièvres et des geais. Pourquoi donc ne vous élevez-vous pas vous-même? Etes-vous plus indocile qu'un geai, plus muet qu'une perdrix, moins généreux qu'un chien? Si vous n'obtenez de secours d'aucun homme, vous pouvez cependant sortir de votre état en priant, en rendant des services, en gardant et en défendant. Ne voyez-vous pas combien la terre et la mer vous offrent de ressources dans vos besoins? Contemplez donc Mycilus, comme dit Cratès, Mycilus qui, aidé de sa femme, cardait de la laine, et chassait ainsi la faim par leur commun travail. Le roi Antigone ayant un jour aperçu à Athènes le philosophe Cléanthe, lui dit : « Eh quoi ! Cléanthe, vous tournez encore la meule? Oui, prince, lui répondit Cléanthe, je le fais pour fournir à ma subsistance. » Le seul souci de cet homme était de n'être pas forcé à abandonner la philosophie. Et voilà pourquoi de la même main dont il venait de tourner la meule et de faire du pain, il allait écrire sur les Dieux, sur la lune, sur le soleil et sur les astres. Ces travaux nous paraissent-ils maintenant serviles? Est-ce donc pour nous conserver libres que nous empruntons, que nous faisons bassement la cour à de vils esclaves, que nous les escortons, que nous leur donnons à manger, que nous leur faisons des présents, que nous leur payons des pensions? Et cela, non pour éviter la pauvreté, car personne ne prête à un homme pauvre, mais pour fournir à une prodigalité. Si nous savions nous contenter du nécessaire, il n'y aurait pas plus d'usuriers dans le monde que de Centaures et de Gorgones. C'est le luxe qui les a seul enfantés, comme il a produit les ouvriers en or et en argent, les parfumeurs et les teinturiers. Car ce n'est pas pour acheter du pain et du vin que nous empruntons à usure : mais, c'est pour avoir des terres, des esclaves, des mulets, des meubles magnifiques, des tables riche-

ment servies : c'est pour fournir à nos libéralités et à nos dilapidations, pour obtenir une gloire stérile et ingrate.

Celui qui est une fois tombé dans les filets des usuriers, reste toujours débiteur : il passe de la servitude de l'un dans la servitude de l'autre, comme un cheval qu'on a bridé reçoit tous les cavaliers qui veulent le monter. Un homme tombé dans un bourbier doit, s'il le peut, en sortir sur-le-champ ou rester immobile à la même place. S'il se retourne et s'agite, il ne fait que s'enfoncer de plus en plus dans la boue. De même ces débiteurs qui, changeant d'usuriers, contractent des obligations tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, ne font qu'ajouter fardeau sur fardeau et finissent par s'abîmer. Ils ressemblent aux gens malades d'un excès de bile qui, méprisant le traitement et les ordonnances du médecin, finissent par amasser tant d'humeurs, qu'ils ne peuvent plus ensuite se guérir de leur maladie. Ainsi des débiteurs qui n'ont pas le courage de renoncer à tout emprunt : ils offrent toujours de payer les intérêts avec les douleurs et les peines les plus cruelles. Une autre créance arrive aussitôt, les presse, et de nouveau les replonge dans le même chagrin et la même amertume.

Maintenant c'est aux riches que je m'adresse, à ces gens délicats qui disent : Faut-il donc que je reste sans esclaves, sans table et sa maison? C'est comme si un hydropique disait à son médecin : Eh quoi? vous voulez que je devienne maigre et sec? Et pourquoi non, si c'est pour votre bien? Vous aussi, pourquoi ne resteriez-vous pas sans esclaves, plutôt que de l'être vous-même? Pourquoi ne pas abandonner vos possessions, plutôt que de devenir la possession d'un autre (*Qu'il ne faut pas emprunter à usure*)?

XXII.

Restitution.

Quelques citoyens d'Athènes demandaient à Phocion de vouloir bien contribuer pour sa part à un sacrifice, et l'applaudissaient d'avance comme s'il eût donné beaucoup. Mais il leur répondit : « Je serais un homme injuste et imprudent si à votre demande, je pensais donner quelque chose pour le culte, et ne rien rendre

à ce Calliclès ; et en même temps il montrait du doigt l'homme à qui il devait (*Préceptes d'administration publique*).

XXIII.

Affront — Outrage.

Rien de plus honteux qu'un outrage qui retombe sur celui qui l'a fait : rien aussi de plus pénible et de plus mortifiant. En effet, de même que la réflexion de la lumière blesse davantage les vues faibles, de même rien ne fait plus de mal que les paroles acerbes que la vérité fait retomber sur ceux mêmes qui les ont proférées. Comme, selon le proverbe, le vent du midi rassemble les nuages, une mauvaise conduite attire aussi de justes reproches. Quand Platon se trouvait avec des hommes vicieux, il rentrait dans son propre cœur, et se demandait s'il n'était pas tel lui-même. Il est ridicule en effet de jeter à la face d'un autre un outrage qu'on pourrait facilement vous retourner. Un bossu raillait un jour Léon de Bysance sur sa mauvaise vue : « Tu me plaisantes, lui répondit Léon, sur une imperfection naturelle, tandis que tu portes sur ton dos les marques de la vengeance céleste. » Domitius faisait honte à Crassus d'avoir pleuré la mort d'une lamproie qu'il nourrissait dans un vivier : «Et toi, lui répondit Crassus, tu as enterré trois femmes sans verser une larme. » Il n'est personne à qui ce précepte d'Apollon, *connais-toi toi-même,* s'adresse plus particulièrement qu'à celui qui se mêle de blâmer les autres. Car en disant tout ce qu'il lui plaît, il s'expose à entendre des choses qui lui déplaisent.

Antisthène a dit avec beaucoup de sens que, pour sauvegarder sa vie et sa réputation, il fallait avoir ou des amis sincères, ou des ennemis ardents, parce que les premiers nous éloignent du mal par leurs avis, les seconds par leur censure. Mais comme aujourd'hui l'amitié flatte hautement, et qu'à peine elle ose élever la voix quand elle devrait parler avec liberté, c'est de la bouche d'un ennemi qu'il faut se résoudre à entendre la vérité. Télèphe, n'ayant pu se procurer de médecin, trouva dans le fer de son ennemi un remède à sa blessure : ainsi ceux qui manquent d'un

ami sincère qui les redresse par ses conseils doivent écouter patiemment les reproches d'un ennemi qui gourmande leurs vices, et s'arrêter bien moins à la mauvaise intention qui le guide qu'au service réel qu'il leur rend. C'est comme celui qui voulait tuer le Thessalien Prométhée : son épée frappa si bien un abcès dont il souffrait, qu'elle le perça et sauva ainsi la vie de son ennemi. Tel est souvent l'effet d'une médisance dictée par la colère ou l'inimitié : elle guérit notre âme d'une maladie qui nous était inconnue ou que nous avions négligée (*Sur l'Utilité à retirer de ses ennemis*).

Rien de plus doux, rien même de plus agréable que de pouvoir supporter les outrages avec égalité d'âme.

Ceux qui battent des habits avec des fouets n'atteignent pas le corps : de même ceux qui reprochent à un homme quelque malheur de fortune ou de naissance s'attaquent à quelque chose qui est en dehors de l'homme : aussi leurs efforts sont-ils vains et insensés. C'est une âme qui a besoin d'être corrigée qu'il nous faut censurer.

Selon Platon, recevoir une injure vaut mieux que de la faire : et celui qui outrage est plus grièvement blessé que celui qu'il a outragé (*Sur la Manière de lire les Poëtes*).

XXIV.

Flatterie.— Franchise.

Il n'y a point d'hommes plus dangereux que les flatteurs : il n'y en a point qui entraînent plus sûrement la jeunesse à sa perte. Egalement funestes aux pères et aux enfants, ils plongent dans l'amertume et dans toute espèce de maux la vieillesse des uns et la jeunesse des autres. Les parents, même les plus riches, inspirent à leurs enfants d'être sobres, chastes, économes et laborieux. Les flatteurs, au contraire, les portent à l'intempérance, au libertinage, à la prodigalité et à la paresse. La vie n'est qu'un point, leur disent les adulateurs : c'est pourquoi, vivez, et vivez dans les plaisirs. Et quel souci avez-vous à prendre des menaces paternelles? Votre père, comme un Saturne, est maintenant dans

l'enfance. La plupart même fréquentent des courtisanes, prennent des femmes mariées, dérobent et dissipent à leurs parents ce que ceux-ci épargnaient pour servir d'adoucissement à leur vieillesse. Cette race infâme couvre cependant sa perfidie du masque de l'amitié : mais, incapable d'honnête franchise, elle flatte servilement les riches, méprise les pauvres, et, plus harmonieuse qu'une lyre, pour ainsi parler, séduit et corrompt la jeunesse. On les voit éclater au plus léger sourire de ceux qui les nourrissent. Hommes faux et trompeurs, espèce bâtarde de l'humanité, ils vivent au gré des riches, ils sont libres par nature, esclaves par choix (*De l'Education des Enfants*).

Si la vérité est un attribut divin, et que, suivant Platon, elle soit pour les Dieux et les hommes la source de tous les biens, le flatteur ne doit-il pas passer pour l'ennemi des Dieux, et surtout d'Apollon Pythien, dont il contredit sans cesse la maxime célèbre: *Connais-toi toi-même?* Ne pousse-t-il pas les esprits à se tromper eux-mêmes? ne les laisse-t-il pas dans l'ignorance sur leurs bonnes et leurs mauvaises qualités? ne rend-il pas les unes tronquées et imparfaites, et les autres incorrigibles? Si la flatterie, comme la plupart des autres vices, ne corrompait le plus souvent que des hommes vils et obscurs, ce ne serait pas un fléau si grand, et peut-être serait-il plus facile de s'en défendre. Mais, comme les vers s'engendrent plus aisément dans les bois les plus tendres, de même les âmes élevées, avides de gloire, bonnes et faciles, admettent plus facilement la flatterie et l'entretiennent. Aussi, quand nous voyons que ce n'est pas aux hommes pauvres, faibles et inconnus que s'attache la flatterie, mais qu'elle est la ruine des maisons opulentes, de telle sorte que souvent même elle renverse les royaumes et les empires, c'est donc une affaire importante et qui exige le plus grand soin et la plus grande prudence, que de s'appliquer à la reconnaître, de peur qu'adroite à se masquer, elle ne jette des soupçons fâcheux sur l'amitié véritable et ne l'expose à la calomnie [1]. Tel que ces insectes qui abandonnent un

[1] J'ai suivi le texte grec, le texte latin disant : Que de s'appliquer à reconnaître comment il peut se faire que tout en se masquant et en pénétrant partout, elle le fait cependant sans blesser ou trahir l'amitié.

cadavre dès que le sang qui faisait leur nourriture cesse d'y circuler, le flatteur s'établit, non chez les personnes dont les affaires sont en mauvais état, mais chez celles qu'il voit en crédit et en autorité : là, il s'engraisse à leurs dépens et s'éloigne au premier revers.

N'attendons pas, pour le reconnaître, une expérience inutile ou même nuisible et pleine de dangers. Il est fâcheux, quand on aurait besoin de ses amis, d'éprouver qu'on n'en a point de véritables, et de ne pouvoir remplacer par des cœurs vrais et solides des hommes faux et légers. Il est donc utile d'éprouver un ami, comme on fait d'une pièce de monnaie, avant que de nous en servir, et n'attendons pas que l'usage même nous en découvre la fausseté. Car ce n'est pas quand le mal est fait qu'il faut le comprendre : apprenons donc à connaître un flatteur avant qu'il ait pu nous nuire. Autrement, il nous arriverait la même chose qu'à ceux qui pour juger de la force d'un poison mortel, commencent par en faire l'essai, et ne connaissent son effet qu'aux dépens de leur vie. Certes, nous n'approuvons pas ces hommes, non plus que ceux qui mesurant leurs amis sur l'honnête et l'utile, regardent aussitôt comme convaincus de flatterie ceux qui mettent dans leur commerce de la douceur et de l'aménité. Car enfin, un ami n'est point une chose désagréable et grossière, ce n'est pas quelqu'un de dur et de sauvage; et on n'est pas ami, par cela seul qu'on est sévère et austère. La beauté et la dignité même de l'amitié est douce et attirante. Auprès d'elle, les grâces et les désirs ont fixé leur demeure. Ce n'est pas seulement au malheureux qu'il est doux, comme dit Euripide, de rencontrer les regards d'un ami, mais l'amitié est bonne dans quelque position que nous soyons : elle ne répand pas moins de douceur et de charmes sur la prospérité, qu'elle diminue dans les revers nos troubles et nos peines. Le feu, disait Evénus, est le meilleur assaisonnement. Ainsi Dieu, en assaisonnant notre vie des douceurs de l'amitié, nous a donné des jouissances toujours présentes et qui répandent sur nos jours la plus douce sérénité. Si l'amitié n'était jamais complaisante, comment le flatteur pourrait-il s'insinuer auprès de nous par des complaisances? d'au-

cune manière, j'en réponds. Semblable à ces vases d'or faux qui n'ont que l'éclat et le poli de l'or véritable, un flatteur pour imiter la douceur et la facilité d'un ami, se montre toujours gai, toujours riant, ne s'oppose à rien et ne contrarie jamais. N'allons donc pas suspecter quelqu'un de flatterie dès que nous l'entendrons louer un ami. Il convient également à l'amitié de louer et de blâmer à propos. Bien plus, une humeur chagrine et qui gronde toujours détruirait l'amitié et le commerce de la vie. Au contraire, un ami qui loue sans peine ou même avec empressement le bien dont il est témoin, peut censurer le mal avec la même liberté. Sûrs de sa bienveillance, nous recevons patiemment ses réprimandes; et sa facilité à louer nous est une preuve qu'il ne blâme que par nécessité.

Mais, dira-t-on, il est difficile de discerner un flatteur d'un ami, s'ils ne diffèrent ni par l'envie de louer ni par la complaisance. Car dans les services et les devoirs que des amis se rendent ordinairement, il n'est pas rare de voir la flatterie devancer l'amitié. Sans doute, rien n'est moins facile, s'il s'agit d'un flatteur rusé qui sache s'y prendre adroitement, et si, comme le vulgaire, vous ne donnez pas ce nom à ces vils parasites qui piquent les tables, qu'on n'écoute qu'au moment des repas, et dont le bavardage et les plates bouffonneries manifestent dès l'entrée leur bassesse de caractère. Quel est donc le flatteur dont il faut se garder? C'est celui qui ne paraît pas flatteur, qui ne fait pas profession de l'être : celui qu'on ne surprend jamais rôdant autour des cuisines ou calculant sur le cadran l'heure du dîner, et qui ne se permet jamais à table aucun excès ; mais qui, sobre et tempérant, curieux de tout voir et de tout entendre, cherche plutôt à se mêler de vos affaires, à entrer dans vos secrets les plus intimes; celui enfin qui loin de jouer le rôle de l'amitié en bouffon ou en comédien, le joue au contraire sérieusement.

La souveraine injustice, suivant Platon, c'est de vouloir paraître juste, et de ne l'être pas. Ainsi, la flatterie la plus dangereuse n'est pas celle qu'on affiche et qui se manifeste par des plaisanteries, mais celle qui, en se couvrant, marche sérieusement à son but. C'est elle qui nous rend suspecte la véritable amitié,

parce que, si on veut y faire attention, elle lui ressemble souvent en beaucoup de points.

Les mauvaises graines qui, se trouvant mêlées dans un crible avec le froment, ont à peu près la même forme et la même grandeur, s'en séparent difficilement : elles ne passent point dans les trous trop petits, ou tombent avec le blé par les plus grands. De même, la flatterie, qui imite en tout les sentiments, les manières, les mouvements et les habitudes de l'amitié, est celle qu'il est moins facile d'en discerner. Comme rien n'est plus agréable que l'amitié, que rien ne fait éprouver à l'âme une volupté plus douce, le flatteur cherche à s'insinuer par l'attrait de la douceur, et n'est occupé que des moyens de plaire. Puis, comme l'utilité et l'agrément suivent toujours l'amitié, (ce qui a fait dire qu'un ami était plus nécessaire que le feu et l'eau), le flatteur, à cause de cela, toujours prêt à obliger, dispute avec un véritable ami, d'activité, de prévenances et de soins. La ressemblance des inclinations et des mœurs, voilà surtout ce qui forme et cimente les amitiés : en général, on aime et on déteste les mêmes choses. Le flatteur qui le sait bien, prend avec souplesse, tel qu'une cire molle, toute espèce de formes : il s'applique à se mouler, pour ainsi dire, sur ceux qu'il veut gagner ; il les imite, il les copie, comme l'eau, il est flexible ; il peut exprimer, imiter quoique ce soit.

En outre, et c'est ici son plus grand artifice, sachant que la franchise est le caractère et comme le langage propre de l'amitié, qu'au contraire, le défaut de franchise annonce une âme basse ou indifférente, il ne manque pas de la contrefaire aussi. Mais, semblable aux cuisiniers habiles, qui, pour relever des sauces trop fades, y mêlent des jus amers, il ne prend jamais le ton de la véritable franchise, si utile en amitié ; la sienne n'entrevoit les défauts que d'un œil complaisant, il les chatouille, plutôt qu'il ne cherche à les corriger. Voilà ce qui rend le flatteur si difficile à reconnaître. Il est comme ces animaux qui changent de couleur et prennent celles des corps auxquels ils s'attachent.

Puis donc qu'il nous trompe par la ressemblance qu'il affecte, c'est à nous de le découvrir, en marquant les traits de différence

qui le distinguent du véritable ami, c'est à nous de le dépouiller de ces couleurs et de ces formes empruntées auxquelles il n'a recours que parce qu'il n'en a pas qui lui soient propres.

Mais reprenons les choses à leur commencement. Le principe de l'amitié pour la plupart des mortels, est, nous l'avons dit, une conformité naturelle d'inclinations, de goûts, de mœurs et d'habitudes qui fait suivre les mêmes exercices et les mêmes occupations. C'est pour cela qu'on a dit :

Le vieillard aime à voir un vieillard de son âge;
L'enfant se plaît avec l'enfant,
La femme avec la femme : un malade souffrant
Cherche un autre malade, et par là se soulage.
Celui qui du destin éprouve la rigueur
Dans l'homme malheureux trouve un consolateur.

Or le flatteur voyant que naturellement on recherche ses semblables, qu'on se plaît avec eux et qu'on les aime, se ménage d'abord par cette voie un accès favorable, une ouverture de liaison. Tel que ceux qui, pour apprivoiser un animal sauvage, commencent par le flatter, il marche avec précaution, il affecte les mêmes goûts, les mêmes études, le même genre de vie, jusqu'à ce qu'il ait prise sur vous, que vous soyez accoutumé à ses caresses, qu'il se soit rendu familier à vous. Pendant ce temps, il blâme les personnes, les mœurs et les actions pour lesquelles il vous connaît de l'aversion : et tout ce qu'il sait vous plaire, il le loue, non pas avec modération, mais d'un air plus supris, plus enchanté que vous-même. Par là, il veut vous confirmer dans vos goûts et dans vos aversions, et vous persuader qu'ils son dictés par la raison, et non par la passion. Comment donc le démasquer? à quels traits reconnaître que cette ressemblance n'est que simulée et qu'il n'est point tel qu'il veut paraître?

Eh bien! il faudra d'abord examiner si ses goûts sont réellement les mêmes que les nôtres, et s'ils sont durables et d'accord entre eux : s'il aime et approuve toujours les mêmes choses : si sa conduite marche avec uniformité vers le même but, comme il convient à une âme honnête dont l'amitié est fondée sur la conformité des mœurs et des caractères : car tel est un véritable ami.

Pour le flatteur, comme il n'a point de règle fixe de conduite, qu'il ne s'est pas fait un plan de vie arrêté, mais qu'il en change au gré des personnes avec qui il vit, il n'est jamais ni simple ni un : c'est un composé qui change à tout instant, qui varie sans cesse, qu'on trouve sous toute espèce de formes, qui, comme un fluide qu'on transvase, prend successivement la figure et le mouvement de tous les obstacles qu'il parcourt. Aussi, s'est-il attaché à un homme qui aime la chasse avec passion? il le suit partout, et peu s'en faut qu'il ne s'écrie avec Phèdre, dans la tragédie : « Grands Dieux ! je brûle de prendre dans mes filets et de faire déchirer à mes chiens les cerfs timides ! » Mais ce n'est point au cerf qu'il en veut ; c'est le chasseur lui-même qu'il tâche de pousser dans les filets. Poursuit-il un jeune homme qui aime les sciences et les lettres? Le voilà tout à coup plongé dans les livres ; il laisse croître sa barbe, endosse le manteau de philosophe, et oubliant tout soin de sa personne, il ne parle plus que des nombres, des angles droits et des triangles de Platon. Fait-il sa cour à un riche fainéant et débauché ? aussitôt il n'aime plus que le vin et la bonne chère, il quitte le manteau, tond sa barbe, comme une moisson stérile, ne parle plus que de vases pour rafraîchir le vin, que de verres et de bouteilles : ce ne sont plus que ris dans les promenades, que plaisanteries contre les philosophes. Ainsi, dit-on, lorsque Platon vint à Syracuse, et que Denis eût la manie de philosopher, les parquets du palais étaient couverts de sable qui servait aux démonstrations des courtisans, devenus tous géomètres. Mais aussitôt que Platon eût perdu les bonnes grâces de Denis, et que le tyran, disant adieu à la philosophie, se fut de nouveau livré au vin, aux femmes, à la frivolité et à la débauche, sur-le-champ, tous ses adulateurs, comme métamorphosés par une autre Circé, oublièrent entièrement les lettres, les prirent en horreur, et retombèrent dans leur vie sensuelle. A Athènes, Alcibiade s'amusait aux bons mots, nourrissait des chevaux, menait une vie toute de faste et de luxe : à Lacédémone, il se rasait avec soin, portait un simple manteau, et se baignait dans l'eau froide. En Thrace, il était toujours à table ou dans les camps. Venu à la cour de Thissapherne, il se livra à la mollesse, au luxe et aux vo-

luptés : par cette facilité à se plier à tout, à se conformer à toute sorte de mœurs, il gagnait le cœur de tous les peuples, et s'insinuait dans leur bienveillance et leur affection. Telle ne fut pas la conduite d'Epaminondas et d'Agésilas, qui, comme lui, virent bien des pays et des nations différentes, mais conservèrent partout, dans leur habillement, leurs mœurs et leur langage, le ton qui convenait à leur caractère. Ainsi Platon fut le même à Syracuse que dans l'Académie, et à la cour de Denis comme auprès de Dion.

Du reste, il vous sera permis de reconnaître cette mobilité du flatteur pareille à celle du polype. Feignez vous-même de changer ; blâmez ce que vous aviez loué d'abord ; témoignez du goût pour ce qui paraissait autrefois vous déplaire. Vous le verrez aussitôt, démentant ses principes, sans opinion à soi, aimer ou haïr, se réjouir ou s'attrister, non d'après ses propres sentiments, mais, comme un miroir, rendre les mouvements et les passions étrangères. Il est tel, que si vous paraissez vous plaindre à lui de quelqu'un de vos amis, il vous dira : « Vous l'avez connu bien tard : pour moi, il ne m'a jamais plu. » Changez-vous de sentiment et en dites-vous du bien ? « Ah ! s'écriera-t-il, c'est un homme charmant et qui mérite votre confiance. » Si vous dites que vous avez l'intention de changer votre genre de vie, et de vous retirer des affaires pour mener une vie tranquille et sans soucis : « Il y a longtemps, dira-t-il, que nous aurions dû nous arracher à des occupations tumultueuses qui nous exposent à l'envie.» Paraissez-vous porté à reprendre les affaires : « Voilà, sans aucun doute, un projet digne de vous. Le repos est doux, à la vérité, mais il est avilissant ! » N'est-ce pas là le cas de dire : « Vous êtes tout autre pour moi, que vous me paraissiez d'abord ? Je n'ai pas besoin d'un ami qui suive tous mes pas et tous mes mouvements : c'est un office que mon ombre me rend encore mieux. J'en veux qui cherchent avec moi la vérité et m'aident à la reconnaître. » Voilà donc un premier moyen de démasquer un flatteur.

Une autre différence dans la manière dont il cherche à nous ressembler, c'est qu'un ami véritable n'imite et n'approuve dans tout ce que nous faisons, que le bien seulement : un ami est no-

tre allié dans les bonnes actions et dans l'étude de l'honnête, mais non pas notre complice dans les fautes et les crimes, à moins que, par un commerce fréquent, il ne contracte involontairement nos défauts comme on gagne par la communication un mal contagieux. Ainsi, dit-on, les disciples de Platon avaient pris l'habitude de porter comme lui les épaules hautes : ceux d'Aristote, de bégayer ; et les courtisans d'Alexandre, d'avoir la tête penchée et de grossir leur voix. Car il en est beaucoup qui, sans le savoir, prennent les mœurs et les manières de ceux avec qui ils vivent. Le flatteur, au contraire, tel que le caméléon qui prend toutes les couleurs, excepté la blanche, est incapable de nous copier dans les choses honnêtes : mais il n'est point de vice qu'il n'imite parfaitement. Semblable à ces mauvais peintres dont le talent, trop faible pour exprimer les plus beaux traits, ne saisit la ressemblance que dans les rides, les cicatrices et les autres difformités, un flatteur ne sait imiter que notre intempérance, notre superstition, nos emportements, notre dureté pour nos esclaves, notre défiance envers nos parents et nos proches. Outre qu'il est de sa nature porté à tous les vices, il imite le mal, afin qu'on ne puisse pas même soupçonner qu'il veut le condamner en nous. Ceux, en effet, qui ne se proposent que le bien, sont suspectés par leurs amis de haïr leurs défauts. C'est par là que Dion se rendit suspect et odieux à Denis, Samius à Philippe, Cléomène à Ptolémée. Un flatteur s'étudie à paraître à la fois agréable et sincère : dans l'excès de son amitié, il feint de ne pas même s'offenser des malheurs qui peuvent arriver, de se conduire toujours par suite des mêmes sentiments, et d'être d'accord avec lui. Il veut même partager les choses purement accidentelles qui peuvent nous arriver. Pour faire sa cour à un valétudinaire, il feindra de ressentir les mêmes incommodités, et s'il se trouve avec des gens dont la vue est faible et l'oreille dure, il feindra de ne pas bien voir ni d'entendre distinctement. Ainsi les courtisans de Denis, quand il eut la vue affaiblie, affectaient de l'avoir si mauvaise, qu'ils se heurtaient en passant, et renversaient les plats sur la table. D'autres, pour toucher davantage vos passions, vous font de fausses confidences, vous persuadent que dans les choses les plus secrètes ils

partagent votre sort. Ont-ils compris que vous avez fait un mauvais mariage, que vous avez à vous plaindre de vos enfants ou de vos serviteurs? aussitôt, eux-mêmes n'épargnent pas les leurs, ils se plaignent aussi de leurs enfants, de leurs épouses, de leurs parents ou de leurs amis, et vous en disent les motifs les plus cachés. Cette ressemblance fait qu'ils vous paraissent plus attachés et plus touchés des maux d'un ami. Puis, quant, à ceux qu'ils flattent de la sorte, ils ont dévoilé leurs secrets, comme des otages de leur fidélité, ils se servent d'eux, et craignent de paraître être des déserteurs de la bonne foi. Pour moi, j'ai connu quelqu'un qui fit divorce avec sa femme, pour que son ami répudiât la sienne. Malheureusement, on le surprit continuant à la voir secrètement, soit en y allant lui-même, soit en la faisant venir chez lui.

Mais si nous omettons ici certains détails pour les donner en lieu convenable, nous ne pouvons du moins passer sous silence cette autre adresse du flatteur, savoir, lorsqu'il imite quelque bonne qualité, de laisser aux autres la prééminence. Parmi ceux, en effet, qui sont vraiment amis, il n'y a ni jalousie, ni rivalité : qu'ils soient plus ou moins bien partagés, ils sont également contents. Le flatteur qui ne veut jamais jouer que le second rôle, renonce même à l'égalité : il s'avoue inférieur en tout, excepté dans le mal, où il prétend même avoir l'avantage. Avez-vous de l'humeur? il dira hautement qu'il est mélancolique. Etes-vous superstitieux? il se vantera d'être inspiré, enlevé par la divinité. Etes-vous amoureux? il a toutes les fureurs de l'amour. « J'ai ri à contre temps, direz-vous : eh bien! moi, répondra-t-il, j'ai pensé étouffer de rire. » Dans les bonnes qualités, c'est tout le contraire : il est léger à la course; mais vous avez la rapidité d'un oiseau : il manie assez bien un cheval : mais qu'est-ce en comparaison d'un centaure tel que vous? Je ne suis pas sans talent pour la poésie, dira-t-il, et je tourne assez bien un vers : mais c'est à Jupiter seul de lancer la foudre. Et c'est ainsi qu'il flatte, pour montrer que quand il vous imite, ce ne sont pas les efforts pour arriver à la vertu qui lui manquent, mais qu'il est dénué de toute force, quand il ne suit pas vos traces. Tels sont les traits de différence

qui distinguent le flatteur de l'ami, même dans les ressemblances qu'ils ont avec nous.

Mais puisqu'ils ont cela de commun qu'ils se rendent agréables l'un et l'autre (car les vrais amis ne plaisent pas moins à l'homme de bien que les flatteurs à l'homme corrompu), voyons en quoi ils diffèrent sous ce nouveau rapport : or c'est par la fin que chacun d'eux se propose en cherchant à plaire. Qu'il nous soit permis de développer ainsi cette idée. Le parfum et l'antidote ont tous deux une odeur agréable, avec cette différence que l'un n'est bon qu'à flatter l'odorat, au lieu que dans l'autre l'odeur n'est qu'accidentelle, et que sa nature est d'épurer les humeurs, de réchauffer le corps et de réparer ses forces. De plus, les peintres, par le mélange des couleurs, forment les teintes les plus agréables. Il est aussi des drogues médicinales dont la couleur plaît à la vue et n'a rien de dégoutant. Où est donc la différence? c'est évidemment en ce que de toutes ces choses, les unes ne font que plaire, tandis que les autres sont utiles. Pareillement, la bienveillance mutuelle qui existe entre deux amis a, dans les choses utiles et honnêtes, je ne sais quoi qui charme, comme un moyen d'arriver au plaisir. Quelquefois ils s'égaient par les jeux, les plaisirs de la table et du vin; souvent ils usent de ris et de bons mots, sorte d'assaisonnements des objets sérieux qui l'occupent. Mais le but du flatteur, ce à quoi il tend uniquement, c'est de tourner au seul plaisir ses actions, ses discours, ses amusements, et de chercher à séduire par des raffinements de complaisance. Pour tout dire en un mot, un flatteur n'a d'autre vue dans tout ce qu'il fait, que de se rendre agréable. Un ami ne faisant jamais que ce qu'il doit, plaît le plus souvent : quelquefois aussi, il déplaît, sans le chercher il est vrai, mais aussi sans l'éviter, lorsqu'il le croit plus utile. Un médecin, lorsqu'il le juge utile, compose ses remèdes de nard et de safran, ordonne des bains et des nourritures douces : quelquefois aussi, laissant ces choses de côté, il fait prendre du castoréum ou de l'ellébore : or il ne regarde pas ici ce qui peut être agréable ou désagréable à son malade, il ne voit que le but : des deux manières, il tend au même résultat, savoir de ramener à une meilleure santé celui dont il a

entrepris la guérison. De même un ami, en exaltant, en charmant son ami, l'amène au bien par la louange et l'amabilité : ou bien, lorsqu'il faut le rappeler à lui-même, il le reprend dans un langage bien senti et avec une liberté pleine de sévérité. C'est ainsi que Ménédème, en fermant sa porte et en refusant le salut au fils d'Asclépiade, le retira du désordre dans lequel il vivait, et le fit rentrer dans le devoir. De même Arcésilas défendit l'entrée de son école à Battus, qui, dans une comédie, avait fait des vers satiriques contre Cléanthe, et il l'y admit de nouveau après qu'il eût réparé sa faute et apaisé Cléanthe par son repentir. Il faut, quand on attriste un ami, savoir lui être utile, sans détruire l'amitié. Que le reproche soit comme un remède dont l'amertume salutaire rende la santé au malade. Semblable à un musicien qui varie les tons à propos, un ami véritable, employant tour à tour la douceur et la force pour nous porter à ce qui est utile et honnête, nous plaît souvent et nous sert toujours. Le flatteur, au contraire, qui a pris l'habitude de nous répéter avec les mêmes formules et sur le même ton, ce qui peut nous plaire, ne sait ni résister, ni contredire. Il ne suit que ce qu'il voit que nous voulons, et il se met toujours à notre unisson. Xénophon raconte qu'Agésilas recevait volontiers les éloges de ceux qui, dans l'occasion, savaient le reprendre. Nous pouvons de même ajouter foi aux douceurs et aux complaisances d'un ami qui sait au besoin nous résister et nous déplaire. Quant à l'amitié de celui qui ne s'étudie qu'à flatter nos penchants et nos plaisirs, sans avoir jamais le courage de nous reprendre, tenons-la pour suspecte. Ce qui est encore le plus décisif, il nous faut considérer, si nous-mêmes nous ne sentons pas de la honte ou du repentir des choses dont on nous loue. Car nous avons dans notre conscience un témoin impassible qui réclame contre ces fausses louanges et les rejette, qui ne se laisse ni corrompre ni émouvoir par les passions, et que la flatterie ne peut surprendre. Mais je ne sais comment la plupart des hommes qui, dans l'infortune, ferment l'oreille aux consolations, et écoutent volontiers ceux qui s'affligent avec eux, quand ils sont tombés dans quelque faute ou quelque erreur, regardent comme un accusateur et un ennemi celui qui, par ses remontrances, cherche à

leur inspirer un repentir salutaire : tandis qu'ils prennent pour une marque de bienveillance et d'amitié l'approbation de leur conduite. Ceux dont les éloges et la flatterie portent sur notre conduite, et qui flattent pour corrompre, ressemblent à ces esclaves qui volent du blé, non quand il est encore en épi, mais sur la portion destinée pour la semence. En donnant aux vices les noms des vertus, ils pervertissent nos mœurs, qui sont comme la semence de nos actions, ils corrompent les dispositions de notre âme, d'où, comme d'un principe, découlent tous les devoirs de la vie.

(L. de Grenade, après avoir répété ici tout ce qu'il a déjà dit dans le chapitre II de la seconde classe, intitulé : De la vraie et de la fausse Amitié, continue la citation).

La plupart des rois ne sont - ils pas des Apollons quand ils chantent, des Bacchus quand ils s'enivrent, et des Hercules dans les gymnases? La flatterie qu'ils aiment, les entraîne dans les excès les plus honteux. C'est donc quand le flatteur nous loue, qu'il faut surtout nous défier de lui. Il ne l'ignore pas; mais adroit à prévenir les soupçons, s'il peut rencontrer un homme vêtu avec magnificence, un homme vain ou un imbécile, ce sera avec lui qu'il donnera carrière à sa flatterie, comme dans la comédie où Struthias insulte sans ménagement à la bêtise de Bias, et lui dit en le persiflant : « Vous avez bu plus qu'Alexandre. » A-t-il affaire à des gens plus déliés, s'aperçoit-il surtout qu'ils remarquent ses manœuvres, qu'ils sont précisément en garde contre ce genre d'attaques? Alors au lieu de donner des louanges directes, il se tient à distance, prend un long détour, et s'en rapproche insensiblement, sans bruit, comme d'un animal rétif qu'on veut apprivoiser, Tantôt, à l'exemple des orateurs, empruntant une bouche étrangère, il rapporte les louanges qu'il a entendu faire de vous : il vous raconte avec quel plaisir extrême il s'est trouvé sur la place avec des étrangers, des citoyens respectables qui, pleins d'admiration pour votre talent, disaient le plus grand bien de vous. Tantôt, feignant d'avoir ouï sur votre compte une légère calomnie qu'il a lui-même forgée, il accourt d'un air empressé et sérieux, il vous demande en quel temps, en quel lieu

vous avez pu dire ou faire une telle chose. Et, après un désaveu auquel il s'attend bien, il en prend occasion de vous prodiguer des éloges. « J'étais en effet bien étonné, dit-il, que vous eussiez dit du mal d'un de vos amis, vous qui n'en dites jamais de vos ennemis : ou que vous eussiez voulu prendre le bien d'autrui, étant aussi libéral du vôtre. » D'autres, imitant les peintres qui font ressortir les effets de lumière par des ombres bien ménagées, louent et fomentent secrètement les vices, en blâmant les vertus contraires, en les calomniant, en y jetant du ridicule. Avec des hommes débauchés, avares, méchants et injustes, qui s'enrichissent par les voies les plus honteuses, ils traiteront la sagesse d'imbécillité : la justice et la modération, d'une bassesse de cœur inhabile à tout. S'ils se trouvent avec des indolents qui s'abandonnent au repos et fuient les affaires, ils n'auront pas honte d'appeler l'administration de la république un soin pénible et infructueux, et le désir de la gloire une vaine et stérile ambition.

Mais le comble de la duplicité dans un flatteur, c'est qu'il ne s'épargne pas lui-même, et que, semblable à un athlète qui se baisse pour renverser son adversaire, du blâme de ses propres défauts, il passe adroitement à votre éloge. Est-il avec un homme qui ait une grande idée de sa capacité, qui veuille passer pour ferme et austère, alors le flatteur ne l'attaque pas par ce moyen, mais il se sert d'autres artifices pour le surprendre. Il vient donc le consulter sur ses propres affaires comme l'ami dont le jugement est le plus sûr. « Bien que je ne veuille pas être importun pour mes autres amis, vous dira-t-il, cependant je me vois forcé d'avoir recours à vous. A quel autre aurais-je recours, dans le besoin que j'ai d'un avis? A quel autre pourrais-je me confier ? » Dès qu'il a sa réponse, il s'écrie, sans rien examiner, que c'est un oracle, et non pas un conseil; et il part aussitôt. Voit-il quelqu'un qui ait la prétention d'être éloquent et érudit? il lui apporte ses ouvrages, et le prie de les lire et de les corriger. Les courtisans de Mithridate, voyant qu'il aimait à exercer la médecine, lui faisaient faire sur eux-mêmes toutes les opérations qu'il voulait : flatterie non de parole, mais de fait, par laquelle ils semblaient lui témoigner leur confiance en son habileté.

La seule chose, disait souvent Carnéade, que les enfants des rois et des riches apprennent bien, c'est à monter à cheval. Dans les écoles, les maîtres les flattent par leurs louanges; et les athlètes, en leur cédant exprès la victoire. Mais le cheval, qui ne distingue pas, et qui s'embarrasse peu s'il est monté par un grand ou par un particulier, par un riche ou par un pauvre, renverse sans ménagement quiconque ne sait pas le conduire. En voilà assez sur ce point : il nous reste à parler de la franchise.

Lorsque Patrocle se revêt des armes d'Achille et conduit ses coursiers au combat, il n'ose toucher à la lance de Pélée. Il faudrait de même que le flatteur, en se couvrant des apparences de l'ami, en exceptât au moins la franchise, et s'abstînt d'y toucher, comme à l'arme forte, puissante, redoutable, et distinctive de l'amitié. Mais, puisque dans la crainte de se trahir par ses jeux, ses ris, ses bouffonneries et ses débauches, il ose quelquefois affecter un conseil sévère, et mêler à ses adulations les avis et les réprimandes, ne laissons pas inaperçus ces nouveaux traits de son caractère.

Ménandre, dans une de ses pièces, introduit sur la scène un faux Hercule, qui porte, non une massue forte et pesante, mais un bâton creux et léger. Ne peut-on pas dire aussi que, si la franchise du flatteur était mise à l'épreuve, on la trouverait molle, sans poids et sans vigueur? La véritable franchise de l'amitié s'attache à nos défauts, et la douleur salutaire qu'elle cause ressemble aux effets du miel qui, quoique doux, mord sur les chairs ulcérées et a la vertu de les purifier. Mais nous en traiterons ailleurs plus particulièrement. Le flatteur, d'abord, affecte hautement une exactitude et une sévérité inflexibles. Il est dur pour ceux qui le servent, ardent à relever les fautes de ses parents et de ses proches, fier et dédaigneux; il n'estime et n'admire rien, ne fait grâce à personne, cherche à vous irriter par des accusations calomnieuses, afin de se donner la réputation d'homme ennemi du vice, et qui, incapable de rien faire ou rien dire par complaisance, ne peut s'empêcher de le reprendre. Ensuite, ce même homme qui feint de ne rien savoir, de ne rien comprendre dans ces grands et véritables défauts qu'il flatte, s'échauffe, s'é-

lève à grands cris et avec aigreur contre des bagatelles qui n'ont aucune importance : un meuble déplacé, un appartement mal arrangé, de la négligence dans la coiffure ou l'habillement, des chevaux ou des chiens peu soignés, tels seront les objets de son zèle. Mais des parents méprisés, des enfants abandonnés, une épouse indignement traitée, des proches dédaignés, un patrimoine dissipé, ne l'affectent point : pour de tels excès, il n'ose ouvrir la bouche, il n'a point de courage. Il est comme un maître d'école qui gronderait un enfant pour quelque négligence dans ses tablettes, et lui passerait, sans oser l'en reprendre, ses solécismes et ses barbarismes.

Tel est, en effet, le flatteur. Chez un orateur inhabile et ridicule qui ne dira rien de ce qui regarde la cause qu'il défend, il ne blâmera que le ton dans le débit : il ne lui reprochera que de gâter sa voix en buvant à la glace. Si on lui donne à lire un ouvrage misérable, au lieu de le critiquer, il se plaindra que le papier est trop gros, ou il relèvera les fautes du copiste. Ainsi les courtisans de Ptolémée, voyant son goût pour les lettres, passaient une grande partie de la nuit à disputer avec lui sur la propriété des termes, la mesure des vers ou sur des anecdotes. Mais pas un d'eux, et ils étaient nombreux, n'osait lui représenter sa cruauté, son orgueil, ses orgies et mystères, les charges qu'il faisait peser sur son peuple. Semblables en cela au chirurgien qui, pour guérir des tumeurs ou des ulcères, ferait couper au malade les ongles et les cheveux, les flatteurs n'usent de franchise que lorsqu'ils n'ont point à craindre d'affliger ou de déplaire.

Mais que dis-je? il en est quelques-uns, bien plus adroits, qui usent de cette liberté de reprendre, pour flatter plus délicatement. Un jour que Tibère entrait au sénat, un de ses adulateurs se lève et dit hautement que, puisqu'ils étaient libres, ils devaient parler avec franchise et ne rien taire ni dissimuler de ce qui pouvait intéresser l'Etat. Ce début ayant attiré le silence et l'attention de tous les sénateurs et de Tibère lui-même : « Ecoutez, César, continua-t-il, ce que tout le monde vous reproche, et que personne n'ose ouvertement vous dire. Vous négligez trop le soin de votre santé : vous vous épuisez jour et nuit de travaux et de peines

pour veiller à nos intérêts. » Il ajouta beaucoup d'autres choses semblables, au point que l'orateur Cassius Sévérus ne put s'empêcher de dire : « Assurément cet homme se perdra par sa franchise. »

Ces sortes de flatteries sont, à la vérité, peu nuisibles; mais il en est qui, bien plus dangereuses, causent presque toujours la perte des imprudents qui les écoutent. Celle, par exemple, qui les accuse de vices contraires à ceux qu'ils ont : comme ce flatteur Himérius qui reprochait au riche d'Athènes le plus avare et le plus sordide un abandon et une prodigalité qui le feraient mourir de faim lui et ses enfants ; celle encore qui impute à des prodigues et à des dissipateurs une trop grande économie, comme faisait Titus Pétronius à Néron; celle enfin qui exhorte des princes féroces et cruels à moins écouter une bonté excessive, une clémence déplacée et pernicieuse. Peut aussi se compter au nombre de ces flatteurs celui qui, ayant affaire à un homme simple et borné, feint de craindre sa malice et d'être en garde contre sa finesse. Si c'est un envieux qui, n'aimant qu'à blâmer et à médire, soit forcé de louer un homme célèbre, un flatteur le contredira et lui reprochera cette facilité à louer comme un de ses plus grands défauts. « Voilà, dira-t-il, comme vous louez des gens de rien. Quel est donc le talent de cet homme ? qu'a-t-il fait ou dit de si remarquable? » Mais c'est surtout dans le cœur des amants que le flatteur cherche à irriter la passion qui les domine. Les voit-il en différend avec un frère, en froideur avec des parents, en mésintelligence avec une épouse? loin de les avertir et de les reprendre, il travaille à augmenter encore leur ressentiment. « Ne sentez-vous pas, leur dira-t-il, que vous-même vous en êtes la cause, vous qui vous vous montrez à son égard trop facile et trop complaisant. » Mais est-ce un mouvement de colère ou de jalousie contre une maîtressse ou l'objet d'une passion illégitime, c'est alors que la flatterie montre du courage, et qu'attisant un feu déjà trop ardent, elle accuse, elle appelle en cause l'amant lui-même, en lui reprochant de ne pas s'être conduit comme un véritable amant, d'avoir eu des duretés, et d'être ingrat. « Ingrat ! lui dira-t-il : ne vous souvenez-vous plus de ces tendres

feux? » Ainsi, lorsqu'Antoine brûlait pour la reine d'Egypte, ses amis lui persuadaient que Cléopâtre avait pour lui une passion extrême et lui reprochaient de ne la payer qu'en mépris et en insensibilité : « Cette femme, lui disaient-ils, quitte un si beau royaume, renonce à la vie la plus douce, et se consume à vous suivre dans un camp pour ne porter que le titre honteux de concubine, et méprisant ses chagrins, vous restez immuable dans votre dureté.» Lui, cependant, à qui il était doux de recevoir de semblables reproches, et qui était plus flatté de ces accusations que des plus belles louanges[1], ne comprit pas qu'en paraissant vouloir le corriger, on achevait de le pervertir. Une telle franchise peut être comparée aux morsures que font les femmes dans la passion. Car elle ne fait qu'exciter et chatouiller davantage, et par cela même qu'elle paraît causer de la douleur, elle fait plaisir. C'est comme le vin qui, par lui-même étant un antidote contre la ciguë, en rend, quand il est mêlé avec ce poison, l'effet bien plus sûr, parce que la chaleur du vin le porte plus promptement au cœur : de même, certains flatteurs habiles, comprenant que la franchise est un remède efficace contre la flatterie, en font eux-mêmes le mélange.

Au reste, le seul moyen de se défendre des flatteurs, c'est de savoir et de se bien souvenir que notre âme a en elle deux parties; l'une, siége de la vérité, de la raison et de la vertu; l'autre, déraisonnable, qui aime l'erreur et se fait l'esclave des passions. Or un ami véritable, tel qu'un sage médecin qui se propose d'entretenir et de fortifier la santé, dirige et soutient par ses conseils la meilleure de ces deux parties; tandis que le flatteur, embrassant le parti de la cupidité, la chatouille, l'excite, la persuade, la détourne de la raison, et s'efforce de ne lui présenter que des voluptés pernicieuses. Il est des aliments qui, sans augmenter la masse du sang, sans donner de la vigueur aux esprits et aux nerfs, excitent la révolte des sens, réveillent l'appétit et rendent la chair molle et livide. De même, le flatteur, incapable de fortifier en nous la sagesse et la raison, ne sait que favoriser une passion dangereuse, enflammer une colère déraisonnable, irriter l'envie, nourrir un orgueil insupportable, entretenir la douleur

[1] Texte grec.

par ses plaintes; et par des calomnies, des pressentiments funestes, remplir d'aigreur, de trouble et de soupçons une âme déjà trop portée à la malignité, à la faiblesse et à la méfiance. Toujours, en effet, il épie le premier germe des passions de l'âme; il la presse, il la serre de près, comme on presse une plaie; il s'acharne à ses parties viciées et enflammées. Etes-vous en colère? « Punissez, » vous dira-t-il. Désirez-vous quelque chose? « Jouissez. » Avez-vous peur? « Fuyons. » Avez-vous des soupçons? « Croyez. » S'il est difficile de le surprendre dans ces passions de l'âme où leur violence et leur grandeur nous rendent sourds à la voix de la raison, il donnera facilement prise sur lui dans plusieurs autres occasions, et sera toujours le même. S'il arrive que quelqu'un prenne des précautions pour ne pas commettre d'intempérance, s'il hésite à prendre un bain ou à se mettre à table, un ami le retiendra et l'exhortera à prendre garde à lui et à éviter le danger. Un flatteur, au contraire, vous traîne lui-même au bain, vous fait servir quelque nouveau mets pour exciter votre appétit, et vous conseille de ne pas vous exténuer par la diète. Vous voit-il hésiter par mollesse à faire un voyage, à vous mettre en mer, à suivre une affaire? Il vous dit que rien ne presse, qu'on peut remettre à un meilleur temps, ou en charger un autre. Avez-vous promis de prêter ou de donner de l'argent à un de vos amis, et, fâché d'en avoir pris l'engagement, êtes-vous retenu par la honte de manquer à votre parole? Le flatteur, faisant pencher la balance vers le mauvais parti, vous confirmera dans la pensée de refuser, et bannira la pudeur qui vous arrête : il vous représentera que les grandes dépenses que vous faites, et le besoin de fournir à tout, vous obligent d'être économe. A moins donc que de vouloir nous déguiser à nous-mêmes nos passions, nos faiblesses et notre ignorance, il est impossible de ne pas démasquer un flatteur : car nous le verrons toujours, apologiste de nos passions, nous reprendre librement dès que nous voudrons les abandonner. Mais en voilà assez sur ce sujet : passons maintenant aux prévenances et aux services.

Or c'est ici que tout est si bien mêlé qu'il est très-difficile de discerner un flatteur d'un véritable ami : car il paraît toujours

attentif, tout prêt à obliger sans alléguer d'excuse. « Le langage de la vérité, a dit Euripide, est simple et sans art : » il en est de même des manières d'un ami ; elles sont simples, pures et sans déguisement. Mais celles du flatteur, malsaines par elles-mêmes, ont grandement besoin de l'art, et de l'art le plus recherché. Un ami qui vous rencontre passe quelquefois sans rien dire ni rien écouter : il se contente de donner et de recevoir, par un regard et un sourire agréable, le témoignage d'une bienveillance réciproque. Le flatteur, lui, accourt avec empressement, vous poursuit, vous tend la main de loin. Si vous le prévenez, il emploie, pour s'excuser de ne vous avoir pas aperçu, les protestations et les serments. De même, dans les affaires, un ami néglige souvent les choses indifférentes, ne met pas dans sa conduite une exactitude puérile et ne se jette pas à la tête pour toutes sortes de services. Mais le flatteur, toujours assidu, pressant, infatigable, ne laisse à aucun autre ni le lieu ni le temps de vous servir. Il veut seul être chargé de tout, et, s'il ne l'est pas, il est vivement piqué, ou plutôt affligé, désespéré. Ainsi donc, tous ces traits font voir à un homme sensé que ce n'est pas là une amitié véritable et sincère, mais, pour ainsi dire, une amitié de courtisane.

Le plus rusé parmi les flatteurs est celui qui, appelé à donner un conseil, écoute attentivement pendant la délibération, fronce souvent les sourcils, paraît entrer dans tout ce qu'on dit, et ne profère cependant pas une parole. Celui qui consulte fait-il connaître sa pensée ? « O Dieux ! s'écrie-t-il, vous m'avez prévenu ; j'allais ouvrir le même avis. » Les mathématiciens disent que les surfaces et les lignes étant immatérielles et purement intelligibles, ne peuvent se courber, s'étendre ni se mouvoir par elles-mêmes, et ne font que se plier aux figures et aux mouvements des corps qu'elles bornent. Il en est de même du flatteur : il ne parle, ne pense, ne juge et ne s'affecte que d'après autrui. Aussi, sur tous ces points, est-il très-facile de voir la différence entre lui et un véritable ami.

Mais c'est encore bien plus facile dans la manière dont il rend service. Un service qui vient d'un véritable ami est comme un

être animé et plein de vie, il a en lui des forces qui lui sont propres; il ne s'y mêle point d'ostentation ni d'éclat. Il arrive souvent que, comme un médecin qui guérit son malade par des remèdes cachés, un ami nous est utile, en s'abouchant avec nous, en se retirant de nous, en s'occupant de nos affaires, sans que nous nous en doutions. C'est ainsi, je crois, que les Dieux font du bien aux hommes à leur insu : et ils ne leur font du bien, que parce que leur nature est de ne chercher qu'à répandre des bienfaits (*De la Manière de discerner un flatteur.* — Passim).

(Voyez aussi les chapitres intitulés : Avertissement ou Avis, et Ami).

XXV.

Religion.

Pourquoi est-il défendu au prêtre de Jupiter de se frotter d'huile en plein air? Est-ce que, comme il est défendu d'ôter ses habits dans un temple, on a le même respect pour l'air qui se trouve sous le ciel et qui, selon les Romains, est rempli de Dieux et de génies? C'est pour cela que nous faisons bien des choses, même nécessaires, dans le secret de nos maisons et comme hors de la présence des Dieux (*Questions romaines*, n° 40).

XXVI.

Sacrifice.— Offrande.

Pourquoi Q. Métellus, homme prudent et instruit, une fois créé souverain Pontife, défendit-il qu'on prît les auspices après le sixième mois, aujourd'hui le mois d'août? Est-ce afin de n'employer que des oiseaux bien formés et dans la force de l'âge, tels qu'ils sont avant l'été, au lieu qu'en automne, les uns sont malades et languissants, les autres encore trop petits, et plusieurs disparaissent, chassés par la saison dans d'autres contrées (*Questions romaines* : n° 38)?

(Cette question nous apprend que, comme dit le prophète Michée, on ne doit jamais immoler à Dieu que les plus pures et les belles victimes.)

Pourquoi, les Romains instruits que certains Barbares avaient immolé une victime humaine, mandèrent-ils les magistrats de ce peuple pour les en punir, et les renvoyèrent-ils absous après qu'ils eurent appris d'eux qu'une loi de leur pays leur permettait ces sortes de sacrifices? Pourquoi leur défendirent-ils d'offrir à l'avenir de telles victimes, tandis qu'eux-mêmes, peu d'années auparavant, avaient enterré tout vivants, dans le marché aux bœufs, deux hommes et deux femmes, les uns Grecs et les autres Gaulois? N'était-ce pas une grande inconséquence que de faire eux-mêmes ce qu'ils jugeaient criminel dans des Barbares? Regardaient-ils comme impie de sacrifier des hommes aux Dieux, et comme nécessaire d'en immoler aux génies (*Questions romaines,* n° 83)?

XXVII.

Amour de la patrie.

Nous lisons que Pompée avait résolu de punir sévèrement la révolte des Mamertins. Mais Sthénon lui représenta en face et librement qu'il ne serait pas juste de faire périr plusieurs innocents pour un seul coupable : que c'était lui qui avait porté la ville à se révolter, en employant la persuasion auprès de ses amis, et la violence contre ses ennemis. Pompée, touché de cette démarche généreuse, fit grâce à la ville, et traita Sthénon avec bonté. Un hôte de Sylla se conduisit avec la même générosité : mais n'ayant pas trouvé un général aussi humain que Pompée, il se livra volontairement à une mort glorieuse. Sylla s'étant rendu maître de Préneste, condamna à mort tous les habitants, à l'exception de son hôte, qu'il épargna par respect pour les liens de l'hospitalité. Mais cet homme lui dit qu'il ne voulait pas devoir la vie au meurtrier de sa patrie; et s'étant jeté au milieu de ses concitoyens, il se fit massacrer avec eux (*Préceptes d'administration publique*).

XXVIII.

Respect pour les anciens.

Une des institutions les plus belles et les plus utiles d'un gouvernement, c'est d'obéir aux princes et aux magistrats, quand

bien même ils paraîtraient inférieurs à nous en richesses et en naissance. Qu'un acteur tragique renommé, tel que Théodore ou Polus, marchent après un mercenaire et ne lui parlent qu'avec humilité et respect, parce qu'il porte le sceptre et le diadème, cela paraît une chose indigne et des plus ridicules : mais dans l'administration d'un Etat, dans des affaires sérieuses, ce le serait encore plus, si un homme riche et puissant allait mépriser un simple particulier pauvre qui a l'autorité en main. Ne serait-ce pas, en agissant ainsi, en déversant le mépris et la calomnie sur le magistrat, paraître rabaisser et fouler aux pieds la dignité de la république, tandis que chacun est tenu de vouloir son accroissement et de l'appuyer de son crédit et de son pouvoir. Un homme qui jouit d'un grand crédit dans une ville et qui, par honneur, accompagne un magistrat et lui fait cortége, s'attire beaucoup plus de considération que s'il en était lui-même accompagné. Ou plutôt, par l'un il déplaît et excite l'envie; par l'autre, au contraire, il acquiert une véritable gloire fondée sur la bienveillance publique : en outre, il ajoute ainsi à la cité dont il fait partie de l'honneur et de la dignité. Oui certes, c'est un beau et agréable spectacle que de le voir se trouver à la porte d'un magistrat, être le premier à le saluer, lui céder la première place en se promenant avec lui. C'est encore une conduite digne d'un bon citoyen et agréable au peuple que de supporter patiemment la colère et les injures de celui qui commande, ou d'y répondre comme le fit Diomède : C'est de là que lui reviendront la louange et la gloire (*Préceptes d'administration publique*).

XXIX.

Reconnaissance envers Dieu.

Les Athéniens, pleins d'admiration pour Python, le comblaient de louanges et d'honneurs, pour avoir mis Cottys à mort : « Ce sont les Dieux, dit-il, qu'il faut remercier : car eux seuls sont les auteurs de cette belle action, et ils n'ont fait que se servir de mon bras et de mon entremise (*Préceptes d'administration publique*). »

Si un païen en agit ainsi, que ne devra pas faire un chrétien?

XXX.

Contemplation.

J'admire ce mot de Diogène à un étranger qui, se trouvant à Lacédémone, se préparait pour un jour de fête avec un soin extraordinaire. « Eh quoi! lui dit ce philosophe, tous les jours ne sont-ils pas pour l'homme de bien des jours de fête? » Oui, sans doute, et même des plus solennels, si nous savons le bien comprendre. Ce monde est en effet le plus saint et le plus digne de la majesté de Dieu. L'homme y est introduit à sa naissance, pour y contempler non des statues immobiles, ouvrages de la main des hommes, mais le soleil, la lune et les étoiles d'où découlent les mouvements et les principes de la vie : créations que Dieu nous a données à contempler, et qui, selon la pensée de Platon, sont les images sensibles et comme les reproductions des substances invisibles. Ajoutez-y les rivières dont les eaux se renouvellent sans cesse, et la terre qui fournit aux animaux et aux plantes une abondante nourriture (*De la Tranquillité de l'âme*).

XXXI.

Serment.

Pourquoi défend-on aux enfants de jurer par Hercule dans l'intérieur de la maison, et les oblige-t-on, pour le faire, de sortir en plein air? Est-ce, comme plusieurs le veulent, parce que ce héros n'aima ni la tranquillité ni le repos, mais seulement les travaux et les dangers, et qu'il vécut toujours en plein air et dans des courses continuelles? N'est-ce, comme quelques-uns le disent, qu'un badinage qu'on fait aux enfants? N'a-t-on pas voulu par là prévenir une trop grande facilité pour le serment? C'est là du moins l'opinion de Favorinus. L'obligation de sortir est en effet une espèce de préparatif qui cause quelque délai et donne le temps de la réflexion. On peut toutefois conjecturer que Favorinus a eu raison de penser que cet usage venait précisément de la conduite que l'on dit avoir été tenue par ce Dieu. Car on rapporte qu'il eut un tel respect pour le serment, qu'il ne

l'employa qu'une seule fois en toute sa vie ; et ce fut à l'égard de Philès, fils d'Augias (*Questions romaines*, n° 28).

XXXII.

Mensonge.

Les Perses regardent le mensonge comme le second crime, avoir des dettes étant le premier. Ceux qui ont des dettes, disent-ils, sont la plupart du temps forcés de mentir (*Qu'il faut éviter l'usure*).

XXXIII.

Obéissance.

On loue Epaminondas qui nommé, par envie et par mépris, à une charge de police, l'accepta sans balancer, en disant que non-seulement la place faisait connaître l'homme, mais qu'elle l'illustrait encore. Par la manière dont il administra cet emploi, il en releva beaucoup les fonctions, et le rendit honorable. Jusque-là on l'avait peu estimé et on le comptait même pour rien : il ne s'agissait en effet que du soin d'entretenir la propreté dans les rues et les impasses de la ville, en en faisant dériver toutes les eaux et les immondices dans des cloaques et des conduits souterrains. Il y a beaucoup de choses qui, si vous les faites pour vous-mêmes ou par vous-mêmes, vous feront passer à juste titre pour un homme bas et sordide. Mais si, au contraire, vous paraissez les faire, même en public, pour le bien de l'Etat, alors, ce n'est plus de la bassesse, et une chose dont vous ayez à rougir, c'est un moyen de passer pour un citoyen plein de cœur. Car il est d'un cœur grand et généreux de donner soi-même son attention aux moindres choses qui concernent un Etat (*Préceptes d'administration publique*).

XXXIV.

Libéralité.

Tout en plaçant le souverain bien dans le repos le plus parfait, comme dans un port tranquille que n'agite aucun vent, que ne trouble aucun bruit, Epicure dit que non-seulement il est plus

beau de répandre des bienfaits que d'en recevoir, mais que c'est une chose plus agréable encore. Rien en effet ne cause de la joie comme la bienfaisance. Voilà pourquoi un grand nombre de gens sont tout honteux, quand ils reçoivent des bienfaits, tandis qu'au contraire, rien n'égale leur joie, lorsqu'ils en accordent.

XXXV.

Avarice.— Prodigalité.

Si l'on se souvenait de la comparaison d'Aristippe, on serait fort surpris de voir ces avares qui, possédant beaucoup, ne dépensent jamais rien, et désirent toujours davantage. Ce philosophe avait en effet coutume de dire qu'un homme qui mange et qui boit beaucoup, sans pouvoir satisfaire son appétit, va trouver son médecin, lui demande quelle est cette maladie, cette affection dont il souffre, et comment on peut la guérir. Or si quelqu'un ayant déjà cinq lits et dix tables, voulait en acheter encore autant : si, possesseur de plusieurs terres et riche en argent comptant, loin d'être satisfait, il se tourmentait nuit et jour pour acquérir de plus grands biens, et que rien ne pût assouvir cette faim dévorante, un tel homme n'aurait-il pas besoin d'un médecin qui lui indiquât les causes d'une si étrange maladie? Celui qui n'ayant pas encore bu, a soif, naturellement n'a plus soif une fois qu'il a bu ; mais si des boissons fréquentes ne le désaltèrent pas, ce n'est plus de se gorger, mais de se purger que cet homme a besoin. On lui ordonne donc des vomitifs : car ce n'est plus le besoin de boire qui le presse, mais un excès de chaleur ou d'acrimonie dans le sang qui le mettent dans cet état anormal. Un homme pauvre et indigent, du nombre de ceux qui travaillent pour gagner du bien, se tiendra tranquille quand il aura acquis une maison ou découvert un trésor. Mais celui qui, possédant fort au delà du nécessaire, veut encore avoir davantage, ne trouvera pas de remède à cette maladie dans l'or et l'argent, dans des chevaux et des troupeaux nombreux; mais il faut lui ôter un superflu qui le surcharge. Ce n'est pas le besoin qui fait son mal ; c'est une insatiable cupidité, suite de l'opinion fausse et déraison-

nable dont il est imbu. Tant que cette erreur funeste qui obsède son âme n'en sera pas arrachée, il conservera toujours ce désir du superflu, c'est-à-dire ce besoin des choses inutiles. Un malade étendu dans son lit se plaint beaucoup et refuse de prendre toute nourriture. Le médecin vient, l'interroge sur son état, lui tâte le pouls, et ne lui trouve point de fièvre. Cet homme, dit-il, a l'esprit malade ; et il se retire. De même quand nous verrons un homme riche en maisons, en meubles, en fonds de terre, en troupeaux et en esclaves, se consumer de travaux pour en amasser davantage, pleurer sur la moindre dépense qu'il est obligé de faire, se permettre les actions les plus honteuses, pourvu qu'il en retire du profit, de quelle maladie dirons-nous qu'il est attaqué? D'une indigence de l'âme. Quant au besoin d'argent, les bienfaits d'un ami, dit Ménandre, peuvent y suffire. Mais pour l'indigence de l'âme, toutes les richesses présentes et passées ne sauraient la satisfaire. C'est de ces avares que Solon a dit avec tant de vérité: « Pour les mortels, le désir d'amasser n'a point de bornes. »

En outre, il y a cela de particulier à l'avarice, que cette passion s'oppose à sa propre satisfaction, ce qui est le but de toutes les autres. Ainsi aucun homme sensé ne se prive d'aliments par cela seul qu'il est avide d'aliments; personne ne s'abstient de vin parce qu'on aime à boire : les avares seuls aiment l'argent et craignent de s'en servir. Est-il une plus étrange folie que celle d'un homme qui refuse de se couvrir, parce qu'il a froid, de manger, parce qu'il a faim, et de toucher à ses biens, parce qu'il les aime? *Et plus loin :* Aussi, l'avarice, comme une maîtresse injuste et bizarre, force ses esclaves à amasser des richesses et leur en interdit l'usage : elle excite le désir et défend la jouissance. Les avares sont, il est vrai, magnifiques dans leurs acquisitions, mais ils sont bas et sordides dans leurs dépenses : ils ont la peine d'amasser, et n'ont pas le plaisir de jouir. Pour toi, misérable avare, qui ne serait surpris de ta conduite? Comment peux-tu mener une vie aussi sordide, aussi étrangère à l'homme? Tu ne soulages personne; tu n'es libéral envers aucun de tes amis ; tu ne fais rien de généreux pour l'Etat, et cependant, tu te tourmentes, tu veilles, tu travailles comme un mer-

cenaire, tu captes des successions, tu commets une foule de bassesses, tandis que ton avarice pourrait t'épargner tant de peines. Qu'on dise à un de ces avares : Ne prenez-vous point les leçons d'un philosophe? « Comment le pourrais-je? répondra-t-il. En ai-je le temps depuis que mon père est mort? » « Eh! malheureux! que vous a-t-il laissé qui vaille ce qu'il vous fait perdre? Je veux dire le repos et la liberté. Mais non, ce n'est pas lui qui vous en prive : ce sont les richesses dont vous êtes assiégé, qui vous ont vaincu et vous ont consumé (*De l'amour des richesses*). »

(Voyez aussi les chapitres intitulés : Avarice et Pauvreté).

XXXVI.

Richesses, riches.

On louait un jour devant Hippomaque, maître d'un gymnase, un athlète qui avait une haute taille avec des bras très-longs, et l'on disait qu'il était propre pour le pugilat. « Cela serait vrai, répondit Hippomaque, s'il ne fallait qu'enlever la couronne du lieu où elle est suspendue. » Ne pourrait-on pas dire la même chose des admirateurs de ceux qui ont de grandes possessions, de vastes maisons et beaucoup d'argent, et qui croient que le bonheur consiste dans ces richesses? Ils auraient raison si on pouvait l'acheter. Combien de gens néanmoins aiment mieux avoir des richesses, au hasard d'être malheureux, que de s'assurer par la bienfaisance, une véritable félicité! La tranquillité d'esprit, l'art de se contenter de son sort, la grandeur d'âme, et la liberté ne s'achètent pas à prix d'argent. Etre riche, ce n'est pas mépriser les richesses ni posséder des biens innombrables, mais c'est ne point avoir besoin de superflu. De quels maux les richesses nous délivrent-elles donc, si elles ne nous enlèvent pas ce mal qu'on appelle l'avarice, ou le désir de les posséder? On apaise la soif par la boisson, et la faim par la nourriture. Celui qui disait : Hipponax meurt de froid, donnez-lui un manteau, en aurait refusé plusieurs. Au reste, l'or et l'argent n'éteignent pas le désir d'en avoir, et les grandes possessions n'empêchent pas d'en désirer

davantage. Disons donc aux richesses ce qu'on disait à un charlatan : Vos remèdes aigrissent la maladie (*De l'Amour des Richesses*).

Sophocle a dit qu'un homme difforme et obscur, pourvu qu'il eût des richesses, passait bientôt pour un homme rempli de qualités corporelles et intellectuelles. Or opposons à ces paroles ces autres maximes du même poëte : Que le pauvre ait aussi ses honneurs : — et, Si la sagesse réside dans un homme pauvre, qu'on ne le place au-dessous de personne (*De la Manière de lire les poëtes*).

XXXVII.

Pauvreté.

Diogène n'eût-il point de la réputation? Alexandre l'ayant un jour vu se chauffer au soleil, s'arrêta devant lui, et lui demanda s'il avait besoin de quelque chose. « De rien autre chose, répondit Diogène, que de vouloir bien vous écarter un peu de mon soleil.» Stupéfait d'une pareille grandeur d'âme, Alexandre se tourna vers ses amis, en leur disant : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. »

Le Thébain Cratès, qui ne devait rien à personne, qui n'était pas pressé par des créanciers, abandonna un patrimoine de huit talents, pour le seul motif d'éviter les soins et les embarras que lui eût donnés l'administration de ses biens; il prit la besace et le manteau, et se réfugia au sein de la philosophie et de la pauvreté. Anaxagoras laissa ses terres en friche. Mais qu'est-il besoin de parler de ces philosophes? Le poëte Philoxène qui, dans une colonie sicilienne, avait eu en partage une belle maison et des terres considérables, ayant vu que le luxe, la mollesse et l'ignorance régnaient dans cette contrée : « Certes, dit-il, je ne veux pas que ces biens me perdent : ce sera moi qui les perdrai. » Il laissa son lot à d'autres, et repassa la mer (*Qu'il ne faut pas emprunter à usure*).

XXXVIII.

Courage.

Antisthène disait avec raison qu'il fallait souhaiter tous les biens à ses ennemis, excepté le courage. Ces biens sont alors le partage des hommes forts et des vainqueurs ; les possesseurs ne savent pas les défendre. C'est pour cela que la nature a donné pour défense au cerf, l'animal le plus timide, des cornes d'une grandeur et d'une dureté extraordinaires, pour nous montrer qu'il ne sert de rien d'avoir de la force et de bonnes armes, lorsqu'on n'a pas le courage de résister et de se défendre. La fortune se plaît souvent à donner le pouvoir et l'autorité à des hommes faibles et insensés : l'abus qu'ils en font les couvre de honte et d'opprobre. Elle rend ainsi la vertu plus recommandable ; et ce n'est que par elle seule qu'on peut acquérir un grand nom et une grande célébrité. Forte de ses richesses et de son empire, Sémiramis, quoique femme, équipait des vaisseaux, levait des légions, fondait Babylone, parcourait la mer Rouge, subjuguait l'Arabie et l'Ethiopie. Sardanaple, au contraire, tout homme qu'il était, filait dans son palais la laine teinte en pourpre, couché moll ment au milieu de ses femmes. A sa mort, on lui éleva une statue de pierre où il était représenté dansant à la manière des barbares, les mains sur la tête, et faisant claquer ses doigts. On y mit cette inscription : « La table, le vin et l'amour sont tout, le reste n'est rien (*Deuxième discours sur la fortune ou la vertu d'Alexandre*). »

La valeur n'a pas besoin de fiel ; c'est la raison qui fait sa force. Les traits de la colère et de la fureur sont fragiles et s'émoussent facilement. Aussi les Lacédémoniens calment-ils au son de la flûte l'emportement de leurs soldats ; et avant le combat, ils sacrifient aux muses, afin de conserver le sang-froid de la raison. Quand ils ont mis leurs ennemis en fuite, ils ne s'attachent pas à les poursuivre, mais ils contiennent leur colère, qui peut céder sans peine (*Moyens de réprimer la colère*).

Un grand nombre de Troyens ont été faits prisonniers, et pas un seul Grec ; beaucoup des premiers se sont jetés aux pieds de leurs ennemis pour leur demander quelque grâce, comme on le

voit d'Adraste, des fils d'Antimachus, de Lycéon et d'Hector lui-même, qui conjure Achille de lui accorder la sépulture; ce qu'on ne voit d'aucun Grec. En effet, des barbares peuvent bien dans le combat s'abaisser à des prières : mais les Grecs ne savent que vaincre ou mourir (*Sur la manière de lire les poëtes*).

(Voyez aussi sur ce sujet les chapitres intitulés : Pauvreté et Constance).

XXXIX.

Inconstance de la fortune.

Il n'est point d'homme qui jouisse d'un bonheur accompli, et il faut toujours obéir à la nécessité. Il est des années où les arbres portent beaucoup de fruits, et d'autres où ils ne produisent rien. Les animaux sont tantôt féconds et tantôt stériles. Sur mer, le calme et la tempête se succèdent tour à tour. Ainsi dans la vie, les divers événements font éprouver à l'homme les vicissitudes de la fortune. Vous êtes né mortel, et même malgré vous, il en sera toujours ainsi par la volonté des Dieux. Ménandre a dit : « Trophime, s'il est vrai que seul de tous les mortels, tu ne reçus la naissance qu'à la condition de faire ce que tu voudrais et de jouir constamment du bonheur; s'il est vrai qu'un Dieu t'a fait cette promesse; c'est à bon droit que tu t'indignes : car il t'a trompé et il s'est conduit avec injustice à ton égard. Si au contraire, suivant les mêmes lois que nous, tu respires l'air vital que nous respirons, il te faut supporter tout cela avec plus de patience et consulter ta raison. En un mot, tu es homme; et c'est à cause de cela, que plus qu'aucun autre être animé, tu passes, et à juste titre, du haut des grandeurs, au sein de l'indigence. Quoique de sa nature l'être le plus faible, l'homme fait les plus grandes choses. Mais, lorsqu'il tombe, il entraîne avec lui une foule de biens. » Il est donc d'un homme qui ne juge pas sainement des choses de chercher de la stabilité dans ce qui n'est jamais stable ni constant. Dans une roue qui tourne, c'est tantôt une partie qui est en haut, et tantôt une autre. La fortune, dit Théophraste, ne regarde pas où elle adresse ses coups : sans avoir aucun temps fixe et déterminé, elle enlève à son gré le fruit de nos travaux, et

renverse la prospérité que l'on croyait le plus solidement établie (*Consolation à Apollonius*).

Cratès, voyant à Delphes une statue d'or de la courtisane Phryné, s'écria que c'était un monument de l'intempérance des Grecs. Il en est de même de Sardanaple. En considérant sa vie, ou plutôt son tombeau (car il n'y eut point de différence entre les deux), on pouvait dire que c'était un monument des faveurs de la fortune. Léosthène disait que la fortune, cette immense puissance qui erre et court ça et là, ressemblait au Cyclope qui, après avoir perdu son œil, portait ses mains partout, sans savoir où il allait (*Deuxième discours sur la fortune ou la vertu d'Alexandre*).

XL.

Mépris de la bonne et de la mauvaise fortune.

Les mouches qui marchent sur les parties les plus polies d'un miroir finissent par glisser et tomber, tandis qu'elles s'arrêtent sur les parties raboteuses : de même en est-il des insensés qui passent légèrement sur les événements agréables de leur vie pour s'arrêter à ceux dont le souvenir leur est pénible. Que dis-je? de même, dit-on, qu'il y a dans la ville d'Olynthe un lieu mortel aux scarabés, où, une fois entrés, ils ne peuvent plus en sortir ; car emportés par un mouvement rapide, ils tournent malgré eux et périssent en peu de temps ; de même en est-il de ces hommes dont je parle : une fois tombés dans le souvenir de leurs malheurs passés, ils s'obstinent à y fixer leur esprit sans se donner le temps de respirer. Les peintres, dans leurs tableaux, font dominer les couleurs agréables et brillantes et couvrent celles qui sont tristes et sombres ; ainsi les hommes devraient, sous les souvenirs mémorables et heureux, cacher et comme écraser dans leur âme tous ceux qui sont tristes et sur lesquels on devrait se taire. L'harmonie de ce monde est aussi variée, aussi multipliée, aussi composée de dissonances que celles d'une lyre ou d'une voûte ; et, dans la vie humaine, rien n'est pur et sans mélange. De même que, dans la musique, il y a des tons graves et des tons aigus, et dans la grammaire des voyelles et des consonnes ; de même que n'employer qu'une es-

pèce de tons ou de lettres ce ne serait pas être musicien ou grammairien, mais qu'il faut savoir faire usage des uns et des autres, et les combiner avec art; de même aussi celui-là paraîtra avoir mené une sage vie qui aura su mêler avec discernement les événements si divers et quelquefois si dissemblables de la vie humaine, et établir la balance des biens et des maux. L'harmonie de la condition humaine n'admet pas la séparation du bonheur et de l'infortune : et si nous voulons avoir de ces deux choses une juste idée, il nous faut absolument établir entre elles une sorte de mélange. Il ne convient donc pas de perdre courage et de nous laisser abattre par les disgrâces : mais il faut chercher à effacer par le souvenir d'un meilleur passé l'impression fâcheuse et violente que nous ont laissée les événements les plus funestes : il nous faut couvrir, comme avec un voile, les épreuves avec les bonheurs, nous mettant bien dans l'esprit que la vie est un composé de biens et de maux : en un mot, nous devons en faire comme un concert où préside l'harmonie tout entière. Ménandre se trompe, quand il dit : « A peine l'homme est-il né, qu'un génie accourt à son berceau, pour l'initier dans une vie de félicité, pour le régler et le conduire. » Je suis plutôt du sentiment d'Empédocle : « Deux génies, c'est-à-dire deux destins, dit-il (et il leur donne différents noms), nous reçoivent aussitôt après notre naissance : nous leur sommes confiés, nous leur sommes, dirai-je presque, donnés comme esclaves. » Il disait en outre que nous apportions en naissant le germe de toutes les passions, et que c'était pour cela que notre vie, loin d'être équilibrée et égale, était si pénible et si hérissée de difficultés. Aussi le sage, tout en désirant les plus heureuses passions, s'attend-il à celles qui ne le sont pas, et use-t-il des unes et des autres en évitant l'excès. Un désir trop vif de posséder une chose produit en nous une crainte aussi vive de la perdre, et met dans sa jouissance une incertitude et une agitation semblables à celle de la flamme poussée par le vent. Mais l'homme à qui la raison a appris à dire avec confiance et intrépidité à la fortune : « Si tu me donnes, je serais content; si tu me redemandes, je le serais encore, » celui-là, disons-nous, ne voyant dans un revers qu'un événement ordinaire, jouira des biens pré-

sents avec la plus douce satisfaction, et ne se laissera abattre ni par la pensée de ses pertes, ni par la crainte. Anaxagore dit en apprenant la mort de son fils : « Je savais qu'il était mortel, et c'est dans l'attente de sa mort que je l'ai reçu. » Disposition que nous devons imiter autant qu'elle est admirable. Dans quelque événement fâcheux qui nous arrive, nous devons dire : « Je savais que mes richesses étaient fragiles et périssables et que je ne les avais reçues que pour m'en servir. Je n'ignorais pas que ceux qui m'avaient élevé à cette dignité pouvaient m'en faire descendre : que ma femme était honnête, mais pourtant femme ; enfin que mon ami était homme, c'est-à-dire, suivant Platon, un animal d'un naturel changeant. »

Certainement celui qui saura ainsi régler ses passions et qui prendra ainsi la raison pour guide et protection, quand il éprouvera des revers fâcheux, mais qu'il avait prévus, ne dira pas : Je ne l'eusse jamais cru, j'espérais que la chose tournerait autrement, je n'y avais pas compté : paroles dictées par l'émotion et les mouvements convulsifs d'un cœur troublé, et que la préparation de l'âme à tous les événements pourra seule prévenir. Carnéade disait que, dans les affaires importantes, la douleur et le découragement qu'on éprouve viennent toujours de la surprise que causent les accidents imprévus. En effet, Homère me paraît avoir montré dans un exemple manifeste combien font de mal ces accidents qui nous arrivent à l'improviste. Ulysse, revenu de ses lointains voyages, pleure la mort de son chien, sur laquelle il n'avait pas compté ; assis auprès de Pénélope en larmes, il ne laisse voir aucune émotion, parce qu'à son arrivée il s'était préparé à l'attendrissement de son épouse, et que depuis longtemps sa raison s'était prémunie contre les surprises de la sensibilité. Mais la mort subite de son chien le troubla, parce que, dans cet accident imprévu, il n'avait pas eu le temps de commander à ses sentiments.

Chacun de nous porte en soi-même le principe et comme la source de sa tranquillité ou de ses peines. Ce n'est pas à la porte du palais de Jupiter que sont placés les deux tonneaux d'où découlent les biens et les maux de la vie, c'est dans notre âme. En

faut-il d'autre preuve que la différence des passions dans les hommes que nous voyons réglés de tant de manières? En effet, les imprudents qui veulent toujours étendre leurs pensées vers l'avenir, négligent et sacrifient le présent : les sages, au contraire, se ramenant comme au présent par le vif souvenir du passé, font revenir devant eux ce qui n'est déjà plus, et en jouissent (*De la Tranquillité de l'âme*).

XLI.

Prospérité.

Sylla, questeur en Lybie, sous le commandement de Marius, fut envoyé par Bocchus pour ramener Jugurtha prisonnier, et il y réussit. Encore assez jeune, il fut trop sensible à la gloire de ce premier succès, et il fit graver sur un cachet, qu'il garda toujours depuis, l'image de Bocchus, qui lui remettait Jugurtha entre les mains. Marius lui en fit un crime, et lui retira son amitié. Alors Sylla s'étant attaché à Catullus et à Métellus, deux citoyens honnêtes et ennemis de Marius, il s'éleva petit à petit, finit peu après par renverser Marius, et le dépouilla de tout dans cette guerre civile, où il s'en fallut de peu que la république romaine ne pérît tout à fait (*Préceptes d'administration publique*).

Le bonheur dans les entreprises s'attachant à un homme dénué de jugement, finit par le faire tomber entièrement dans la folie, si nous en croyons Démosthène. C'est pour lui l'occasion la plus certaine de lui faire commettre les actions les plus honteuses (*De la Fortune*).

XLII.

Adversité

Il y en eut quelques-uns pour qui l'exil et la perte de leurs richesses furent un secours pour se livrer à l'étude et à la philosophie : tels furent Diogène et Cratès. Zénon ayant appris que son vaisseau avait péri, ne dit rien autre chose que ceci : « Tu as bien fait, fortune; tu me pousses à revêtir le manteau de la philosophie (*De l'utilité qu'il faut retirer des ennemis*). »

XLIII.

Persécutions contre les gens de bien.

Celui qui désire être compté au nombre des gens de bien doit non-seulement, dit Phocylide, avoir été exposé à de nombreuses duperies : mais encore il faut avoir été moqué, bafoué, s'être vu l'objet de mille railleries piquantes, si l'on désire triompher entièrement de l'ignorance (*Comment on doit écouter*).

XLIV.

Patience.— Impatience.

On raconte d'Anaxagore que, s'entretenant un jour de la philosophie au milieu de ses amis, on vint lui annoncer la mort de son fils. Il interrompit son discours, et après un moment de réflexion, il dit à ceux qui l'écoutaient : « Je savais que j'avais mis au monde un fils mortel. » Périclès, que sa grande prudence et son talent supérieur pour la parole firent surnommer l'Olympien, apprit, pendant qu'il était dans la tribune, la mort de ses deux fils, Paralus et Xantippe. « C'étaient, dit Protagoras, deux beaux jeunes gens; ils moururent à huit jours l'un de l'autre. » Périclès ne prit point le deuil; il conserva toujours un visage serein et tranquille; ce qui de jour en jour, ne contribua pas peu à son bonheur et à le rendre maître de ses sentiments. Aussitôt après cette nouvelle de la mort de ses fils, comme il haranguait le peuple, couronné de fleurs et vêtu de blanc, suivant l'usage d'Athènes, il ne discontinua point de parler, de proposer les avis les plus sages, et d'exciter fortement les Athéniens à la guerre.

Xénophon, disciple de Socrate, était occupé à un sacrifice, lorsque des gens qui revenaient de la bataille, lui apprirent que son fils Cyrillus y avait péri. Aussitôt, il quitte sa couronne de fleurs, et demande comment il est mort. « En combattant avec la plus grande valeur, lui répondit-on, et après avoir tué un grand nombre d'ennemis. » Alors, il s'arrête quelques instants pour réprimer, par la réflexion, les premiers mouvements de la nature;

ensuite, remettant la couronne sur sa tête, il achève le sacrifice et dit aux assistants : « J'avais demandé aux Dieux, pour mon fils, non l'immortalité ou une longue vie, car il est douteux que ce soit un bien, mais la bravoure et l'amour de la patrie. Ils m'ont exaucé. »

On raconte de Dion de Syracuse que conversant un jour avec ses amis, il entendit du bruit et de grands cris dans la maison. Il en envoie demander la cause, et on lui rapporte que son fils venait de tomber du haut du toit, et s'était tué. Dion, sans paraître troublé et frappé de ce malheur, ordonne qu'on remette à qui de droit le corps du défunt, pour lui rendre les devoirs d'usage, et continue ce qu'il examinait et développait avec ses amis. Tout le monde exalte et admire le courage de ces grands hommes : mais à cause d'une faiblesse d'âme, qui est la suite de l'ignorance, personne n'est prêt à les imiter (*Consolation à Apollonius*).

Le corps sent le poids dont il est accablé : mais le sentiment de notre âme rend encore plus pesants les événements fâcheux qui nous arrivent et qui en eux-mêmes seraient d'ailleurs tolérables. La pierre est dure et la glace est froide de leur nature ; mais l'exil, les affronts et le déshonneur, c'est notre opinion qui est la mesure du chagrin qu'ils nous causent. Chacun de nous peut se les rendre légers ou pesants, faciles ou difficiles à supporter. Il y a aussi bien des mets âpres et aigres qui blessent fortement le goût, et dont cependant on adoucit l'aigreur en les mêlant avec d'autres d'une saveur douce et agréable. Il y a de plus des couleurs dont la vue ne peut supporter l'éclat, et qui par leur force et leur vivacité, blessent sensiblement les yeux. Si donc on remédie à cet inconvénient en y entre-mêlant des ombres, ou en portant ses regards sur des couleurs plus douces qui soient amies de l'œil, pourquoi ne pas faire de même dans les malheurs, et ne pas y mêler, pour compenser ce qu'ils ont de pénible, tous les avantages dont vous jouissez? On voit, dans une comédie, un homme encourager son ami malheureux à se raidir avec fermeté contre la fortune, et quand il lui demande comment il doit se conduire : « En philosophe, » lui répond-il. Nous de même, opposons à la mauvaise fortune un courage philosophique.

En effet, comment nous défendrons-nous du froid et de la pluie? Ce n'est pas en restant assis, à nous mouiller ou à pleurer. Nous allumons du feu, nous allons au bain, nous cherchons un abri, nous nous couvrons avec plus de soin. Vous aussi, vous pouvez ranimer et réchauffer auprès de quelqu'un cette partie de votre vie que le froid, pour ainsi parler, et le manque de tout ont éprouvée; et vous n'avez pas besoin de recourir à d'autres moyens que ceux que vous avez sous la main, si toutefois vous savez en bien user. Les ventouses qu'appliquent les médecins, en attirant les humeurs viciées, soulagent le corps et le conservent. Mais les personnes qui se livrent à leur douleur et à leur tristesse, qui aiment à s'en entretenir, qui se nourrissent de tout ce qui peut les affliger, qui s'en occupent sans cesse, et se collent, pour ainsi dire, à leurs chagrins, rendent inutiles tous les biens qu'elles ont, dans les occasions mêmes où ils pourraient en tirer plus de parti. Ces deux tonneaux du destin qu'Homère place dans le ciel et qu'il suppose remplis l'un de biens et l'autre de maux, ce n'est pas Jupiter, assis près d'eux, qui en verse sur les uns des événements favorables et sur les autres des malheurs continuels: mais c'est nous-mêmes, hommes sensés et raisonnables qui puisons dans les biens de quoi tempérer les maux pour rendre notre vie plus douce et plus supportable. Le vulgaire, au contraire, semblable à des tamis, laisse écouler des événements favorables et ne retient que les mauvais. Lors donc que nous sommes tombés dans un malheur réel, il nous faut le revêtir d'une certaine joie, et adoucir un événement qui au fond nous est étranger par quelqu'un de ces biens qui nous sont propres. Mais pour ces accidents qui n'ont en eux-mêmes rien de fâcheux et qui ne nous affligent que par une suite de nos fausses opinions, alors il nous faut agir comme on agit à l'égard d'enfants qui ont peur des masques, et qu'on oblige de s'en approcher, de les manier, afin qu'ils s'accoutument à ne plus les craindre : il nous faut, pour découvrir ce que ces accidents ont de faux, de vain et d'exagéré, les manier, pour ainsi dire, de la main avec la plus stricte attention (*De l'Exil*).

XLV.

Constance.

Que dire de Diogène? Avait-il perdu sa liberté, lorsque surpris dans le camp de Philippe au moment où ce prince allait combattre contre les Grecs, il fut amené devant lui comme un espion. « Oui, dit-il à Philippe, je suis ici l'espion de ton ambition insatiable, et de cette imprudence qui en une heure te fait hasarder, comme au jeu, ta couronne et ta vie (*De l'Exil*). »

Pour conserver sa tranquillité d'âme dans le malheur, il est bon non pas de fermer les yeux aux événements heureux qui ont pu nous arriver, mais de se les rappeler, et d'adoucir, par le souvenir bien, l'impression que le mal a pu faire. Quand notre vue a été fatiguée par des couleurs trop vives, nous avons coutume de la reposer sur les fleurs et sur la verdure. Pourquoi donc n'arrêter nos pensées que sur ce qui nous afflige? Pourquoi faire à notre âme une sorte de violence, pour la détourner des images agréables et la fixer, malgré elle, sur des objets pénibles? Il me vient ici dans l'esprit qu'on peut très-bien appliquer à ce sujet ce qu'on a dit un jour du curieux qui cherche toujours à savoir ce qui ne le regarde pas: « Pourquoi, homme malveillant, regarder sans cesse les défauts d'autrui avec des yeux de faucon, et n'employer pour les tiens que des yeux de chouette ou des yeux fermés? » Pourquoi, vous dirai-je aussi, homme heureux que vous êtes, n'envisager que le mal qui vous arrive, et par cette attention continuelle le rendre toujours présent, au lieu de tourner vos pensées sur les biens dont vous jouissez? Les ventouses qu'appliquent les médecins attirent les humeurs les plus corrompues: vous, de même, vous ramassez dans votre âme ce que vous avez de plus vicieux (*De la Tranquillité de l'âme*).

XLVI.

Tempérance— Intempérance.

Un esprit tempéré est toujours égal et toujours calme : il y a parfaite harmonie entre la partie inférieure de l'âme et la partie

supérieure. Toujours dans un repos admirable, toujours tranquille, on peut dire en le regardant : « Les vents sont apaisés, et la mer, qu'aucun souffle n'agite, est calme et tranquille : c'est un Dieu qui lui-même a fait régner la paix sur les flots irrités. » Tant la raison a su étouffer ces désirs effrénés et furieux des passions ! Pour celles qui sont nécessaires à la nature, elle les a rendues dociles et soumises dans les actions qui dépendent de la volonté. Aussi ne les voit-on jamais prévenir la raison, ou l'abandonner, ni exciter le moindre désordre, ou se révolter contre elle. Tous les désirs marchent constamment sous ses lois, comme un léger poulain suit les pas de sa mère. Ils confirment ainsi le mot de Xénocrate, qui disait que les vrais philosophes faisaient seuls volontairement ce que le reste des hommes ne fait que par la contrainte des lois. Semblables à de vils animaux, la vue seule du danger, ou la crainte du supplice, les détourne du crime (*De la vertu morale*).

(Voyez aussi les chapitres suivants).

XLVII.

Luxe.

Personne ne manque des choses nécessaires à la vie, et on n'a jamais emprunté à de gros intérêts pour acheter du pain, du fromage ou des olives. Mais on se ruine pour faire construire une belle maison, pour acquérir un champ d'oliviers qui est à notre convenance, pour avoir des terres, des vignes, des mules de Galatie et des chevaux attelés à des chars magnifiques qui font trembler la terre : voilà ce qui précipite les hommes dans un abîme de contrats ruineux, d'usures et d'hypothèques. Il arrive ensuite que comme ceux qui mangent ou boivent avec excès rejettent même ce qu'ils avaient pris par besoin, ces gens-là, en courant après l'inutile et le superflu, ne conservent pas même le nécessaire (*De l'amour des richesses*).

XLVIII.

Abstinence.

Socrate conseille de se garder des mets qui invitent à manger ceux qui n'ont pas faim, et des boissons qui poussent à boire ceux qui n'ont pas soif (*Préceptes de santé*).

Il en est qui, avares et gourmands savent mettre un frein à leur sensualité quand ils sont chez eux; mais sont-ils appelés à une bonne table, ils se remplissent, se livrent sans ménagement à leur gloutonnerie, et vivent comme en pays ennemi. Ils se retirent ensuite, le corps pesant et lourd, et emportent pour le lendemain le fruit de leur repas, des crudités d'estomac et des indigestions pénibles (*Préceptes de santé*).

Les mets ordinaires contiennent l'appétit dans les bornes de la nature. Mais l'art de ces hommes qui sont comme les architectes et les artistes de la cuisine, ces friandises qui exigent tant de soins, tous ces ragoûts ingénieux, étendent, dit un poëte comique, les limites du plaisir, et rendent la nourriture dangereuse. Je ne sais comment il se fait que, pleins d'une juste horreur pour ces femmes qui usent contre leurs maris d'enchantements et de breuvages magiques, nous souffrons que des mercenaires et des esclaves empoisonnent, et pour ainsi dire, ensorcellent nos viandes. Les maladies nous ôtent encore plus de jouissances qu'elles n'empêchent d'actions, de projets, de voyages et d'occupations utiles. Ceux donc qui cherchent leur plaisir, ne doivent rien ménager autant que leur santé. Il est des hommes que les infirmités n'empêchent pas de s'appliquer à la philosophie, de commander des armées ou même de gouverner des Etats. Mais les plaisirs du corps sont de telle sorte, qu'ils ne peuvent nullement s'allier avec la maladie.

Démade voyant que les Athéniens voulaient faire la guerre à contre-temps, leur reprochait de ne traiter jamais de la paix qu'en habits de deuil. De même, nous ne pensons à mener une vie sobre et frugale qu'au milieu d'opérations douloureuses ou de remèdes amers. Lysimaque, étant dans le pays des Scythes, se

trouva pressé d'une soif si violente, qu'il se rendit à discrétion, lui et toute son armée. Après avoir bu un peu d'eau fraîche: « Grands Dieux ! s'écria-t-il, quelle fortune j'ai sacrifiée pour un plaisir si court ! » Nous aussi, nous pouvons dire dans nos maladies ; pour un peu d'eau froide, pour un bain pris mal à propos, pour un excès de vin, combien de plaisirs n'avons-nous pas sacrifiés ! de combien d'actions utiles ou d'amusements honnêtes ne nous sommes-nous pas privés ! Ces réflexions font que le remords s'empare de notre âme et entretient en nous un souvenir amer, et, telles que des cicatrices qui restent encore après la guérison des plaies, elles nous avertissent d'observer, quand nous sommes en santé, un régime plus sage; car un corps rendu à la santé ne sera guère sujet à des désirs violents et difficiles à dompter; ou, s'il s'en élève quelquefois de pareils, et qu'ils fassent effort pour jouir des objets qui les excitent, il faudra leur résister avec fermeté. Après quelques importunités qui sont comme des caprices d'enfants, ils s'apaiseront dès que la table sera ôtée; et alors, loin de se plaindre qu'on leur fasse tort, ils se trouveront dans une disposition calme et tranquille, ils attendront paisiblement le lendemain sans éprouver aucun malaise, aucune indisposition fâchéuse. Aussi Timothée disait-il, après un repas simple et frugal qu'il avait fait à l'Académie chez Platon : « Ceux qui soupent chez Platon s'en trouvent bien, même le lendemain. » On rapporte aussi qu'Alexandre ne voulut pas recevoir les cuisiniers que la reine Ada lui envoyait, et dit qu'il en menait toujours avec lui de bien meilleurs. C'était, pour le dîner, l'exercice qu'il prenait avant le jour, et pour le souper, un dîner frugal. N'imitons pas ces pilotes qui, par un amour insatiable du gain, surchargent leurs vaisseaux, et sont ensuite obligés de pomper continuellement l'eau qui y entre. N'accablons pas notre corps sous l'excès de la nourriture, pour n'avoir pas ensuite à nous purger et à le fatiguer de remèdes et de lavements.

On a dit avec raison que rester sur son appétit, se donner beaucoup de mouvement et n'user du plaisir qu'avec modération, étaient les trois choses les plus salutaires à l'homme. En effet, l'incontinence en ôtant aux esprits qui élaborent les aliments leur

force et leur vigueur, remplit l'estomac de sucs indigestes, et par conséquent pernicieux (*Préceptes de santé*).

(Voyez aussi sur ce sujet le chapitre suivant.)

XLIX.

Gourmandise.

Pourquoi attache-t-on du foin aux cornes des bœufs qui sont sujets à frapper, pour avertir les passants de s'en garantir? Est-ce parce que l'abondance et la satiété rendent les chevaux, les bœufs, les ânes et les hommes eux-mêmes pétulants et dangereux ; ce qui fait dire à Sophocle : « Tu es bouillant comme un coursier trop bien nourri ; et tu deviens insolent au sein de l'abondance (*Questions romaines*, n° 71).

L'usage abondant du vin et des viandes rendent, il est vrai, le corps vigoureux et fort comme celui d'un athlète : mais aussi, l'âme devient faible et languissante (*De la Tranquillité de l'âme*).

Si bien des gens sont ébranlés par ce mot du poëte Alexis : « Il convient au sage de se livrer aux plaisirs ; or il y en a trois qui, sans conteste, procurent dans la vie une certaine somme de bonheur à celui qui s'y livre ; ce sont le vin, l'amour et les viandes ; tous les autres ne viennent qu'après. » Il faut aussi qu'ils se souviennent de cette parole de Socrate : « Que les voluptueux ne vivent que pour manger et pour boire ; mais que les hommes raisonnables ne mangent et ne boivent que pour vivre (*Sur la manière de lire les poëtes*). »

L.

Ivresse.

Pour ce qui est de ce proverbe qu'on cite souvent : « Je hais le convive qui a trop de mémoire ; » il y a des gens qui croient que c'est une leçon aux convives d'oublier tout ce qui se dit et se fait à table. Aussi nos ancêtres ont-ils consacré à Bacchus l'oubli et la férule, pour faire entendre, ou qu'il ne faut se souvenir d'aucune des fautes qu'on a vu commettre à table, ou qu'on ne doit

leur infliger que la plus légère punition. Car il est clair que, d'après Euripide, c'est être vraiment sage que d'oublier les inepties (*Propos de table*, liv. I, préf.).

LI.

Chasteté.— Célibat.

Les Thessaliens et les habitants de la Phocide se faisaient une guerre implacable. Ceux-ci avaient fait mourir dans un seul jour, dans toutes les villes de la Phocide, les magistrats et les tyrans que les Thessaliens y avaient établis, et les premiers avaient fait mettre en croix deux cent cinquante ôtages des Phocéens. En même temps, ils étaient entrés avec toutes leurs troupes dans la Phocide, après avoir arrêté par un décret que dans toute ville prise d'assaut, ils massacreraient tous ceux qui seraient en âge de porter les armes, et qu'ils réduiraient en esclavage les femmes et les enfants. Daïphantus, fils de Bathyllius, qui avec deux autres magistrats, gouvernait alors la Phocide, persuada aux Phocéens d'aller au-devant des ennemis et de les combattre. Mais il leur proposa de rassembler auparavant en un même lieu les femmes et les enfants de toute la Phocide, de dresser autour d'eux un immense bûcher, et d'y placer des gardes, avec ordre, s'ils apprenaient que leurs concitoyens eussent été vaincus, de mettre aussitôt le feu au bûcher, et de les brûler tous. Toute l'assemblée applaudit à cette proposition. Mais un citoyen s'étant levé, observa qu'il était juste de communiquer d'abord aux femmes ce dessein, et ne le mettre à exécution qu'autant qu'elles l'approuveraient : que si, au contraire, elles n'y consentaient pas, il fallait l'abandonner, et ne pas les y contraindre par la force. Les femmes en ayant été instruites, s'assemblent de leur côté, approuvent la résolution prise par leurs concitoyens, et vont sur-le-champ couronner Daïphantus, pour avoir ouvert l'avis le plus glorieux à la patrie. Les enfants, dit-on, donnèrent aussi leur consentement dans une assemblée qu'ils tinrent entre eux. Tout ceci convenu, les Phocéens livrèrent alors la bataille auprès de Cléone d'Hyampolis, et remportèrent sur les Thessaliens une

grande victoire. Puis, pour en perpétuer le souvenir, ils ont célébré jusqu'à ce jour, avec la plus grande solennité, des fêtes publiques en l'honneur de Diane (*Actions courageuses des femmes: les Phocéennes*).

Pourquoi enterrait-on toutes vives les vestales qui s'étaient laissé corrompre, et ne leur infligeait-on aucune autre peine? Comme les Romains étaient dans l'usage de brûler les morts, croyaient-ils qu'il n'était pas juste de brûler celle qui n'avait pas su garder religieusement le feu sacré? ou regardaient-ils comme un sacrilége de faire périr un corps consacré par les cérémonies les plus augustes, et de porter des mains violentes sur une femme sacrée? Ils avaient donc imaginé de les descendre dans une fosse souterraine et de les y laisser mourir. On y mettait une lampe, un pain, du lait et de l'eau, et on fermait ensuite la fosse sur elles (*Questions romaines*, nº 96).

Alexandre, épris d'amour pour Roxane, n'eut jamais pour lui que cette seule épouse. Quant à toutes les autres femmes Perses, il se conduisit à leur égard avec autant de modestie qu'il avait déployé de courage contre leurs époux. Il n'en vit aucune malgré elle ; celles qu'il vit, il les évita même plus que celles qu'il ne vit pas. Plein de courtoisie pour toutes les autres, il ne se montrait fier et hautain que pour celles qui étaient belles. L'épouse de Darius était d'une beauté parfaite : Alexandre ne se permit jamais d'y faire aucune allusion galante. Quand elle mourut, il se conduisit à son égard d'une manière si digne d'un roi, il la pleura avec tant de douleur, que tant de bonté fit soupçonner l'intégrité de la captive, et la probité de son vainqueur. Darius lui-même fut tout d'abord troublé de la licence que l'âge et la puissance donnaient à Alexandre : mais quand avec le plus grand soin, il eût examiné toute la conduite du jeune roi, il comprit ce qu'il en était et prononça ces paroles : « Les affaires des Perses sont loin d'être tombées au plus bas : et celui qui apprendra que nous avons été vaincus par un tel homme ne nous taxera point de lâcheté et de faiblesse. »

LII.

Clémence.— Douceur

César Auguste s'était rendu maître d'Alexandrie ; au moment d'y entrer en vainqueur, il prit la main d'un de ses amis, citoyen de cette ville, et fit son entrée en s'entretenant familièrement avec lui. On craignait d'abord qu'il ne livrât sa conquête en pillage aux soldats, et on l'avait même déjà supplié de lui épargner un tel malheur. Auguste répondit qu'il pardonnait à ses habitants, et abandonnait volontiers tous les droits que lui donnait la guerre en cette occasion ; et cela, à cause de la grandeur de la ville, ensuite en faveur de son fondateur Alexandre, et enfin par égard pour son ami et son intime (*Préceptes d'administration publique*).

La douceur, la clémence et l'humanité ne sont pas plus agréables, plus douces et plus chères à ceux qui les éprouvent, qu'à ceux qui les possèdent (*Moyens de réprimer la Colère*).

LIII.

Douceur.— Colère.

A la vérité, les autres passions, même au moment de leur effervescence, cèdent jusqu'à un certain point et accueillent les conseils de la raison qui vient au secours de l'âme. Mais la colère, comme ceux qui se brûlent dans leur propre maison, remplit tellement l'âme de tumulte, de trouble et de confusion, qu'elle empêche de rien voir, de rien entendre de ce qui pourrait la modérer. Aussi serait-il plus facile de faire entrer un pilote dans un vaisseau battu de la tempête et livré à la merci des flots que d'amener un homme violemment agité par la colère à recevoir les conseils d'autrui, si ses propres réflexions ne l'y ont pas déjà préparé. De même que ceux qui craignent d'être assiégés, sans espoir d'aucun secours étranger, rassemblent avec soin toutes les provisions nécessaires ; de même il faut nous pourvoir d'avance, contre la colère, des ressources que donne la philosophie: dans la crainte que quand le moment viendra d'en faire usage,

on ne puisse que très-difficilement en trouver ailleurs (*Moyens de réprimer la Colère*).

Un emportement habituel, et des offenses fréquentes produisent dans l'âme un vice que nous appelons colère, et amènent enfin l'homme à l'impatience, à l'aigreur et à une humeur chagrine. Quand une fois l'esprit est ulcéré, les plus petites choses le blessent et l'irritent, semblable à un fer mou et flexible, qui cède à la plus légère pression. Mais quand la réflexion arrête sur-le-champ le mouvement de la colère et en réprime les saillies, non seulement elle remédie au mal présent, mais encore, pour l'avenir, elle fortifie l'âme contre les atteintes de la passion. Pour moi, après avoir résisté deux ou trois fois à la colère, j'ai été comme les Thébains, qui, vainqueurs une fois des Spartiates, qu'ils avaient crus jusqu'alors invincibles, n'eurent plus le dessous dans aucun combat. J'ai dès lors compris que la raison et la prudence pouvaient vaincre la colère.

Il est facile d'éteindre le feu du poil de lapin, des mèches ou de la paille enflammée ; mais s'il prend à des matières combustibles, solides et épaisses, il les dévore entièrement. De même, celui qui observe les premiers mouvements de la colère, et qui réfléchit que c'est une parole indifférente, une froide plaisanterie qui en allume les premiers feux, n'a pas besoin de grands efforts pour la calmer : il suffit souvent de lui opposer le silence et le mépris. En effet, cemme le feu s'éteint faute d'aliments, ainsi la colère se dissipe quand on ne l'entretient pas et qu'on ne l'excite point.

Toute les fois que Socrate se sentait ému de colère contre un de ses amis, tel qu'un pilote qui, menacé par la tempête, gagne une rade sûre, il avait soin de radoucir sa voix, de prendre un visage riant et un regard serein. En prenant ainsi une direction contraire, à celle où l'appelaient les passions de son âme, en cherchant à y résister, il se mettait en état de n'y pas succomber. Le premier moyen de réprimer la tyrannie de la colère, c'est qu'au lieu de lui céder, lorsqu'elle nous commande des regards terribles, des paroles menaçantes, des mouvements de dépit et de fureur contre nous-mêmes, nous conservions une tran-

quillité parfaite, et nous évitions des excès qui ne font qu'aigrir le mal. Les pleurs et les gémissements sont permis dans le deuil ; avec les larmes ils adoucissent l'amertume de la douleur. Mais les actions et les discours d'un homme en colère l'irritent encore davantage. Il est donc très-bon de se rendre maître de soi-même, de fuir et de se cacher, de se réfugier dans le silence comme dans un port, pour ne pas tomber, ou plutôt pour ne pas nous tourner contre les autres. C'est ce qu'ont coutume de faire ceux qui sentent venir une attaque d'épilepsie. Il n'est que trop ordinaire que nous déchargions notre colère sur nos amis. L'amitié, la crainte et l'envie sont bornées à un petit nombre de personnes; la colère s'étend sur tout, elle ne respecte rien : nous nous attaquons aux amis et aux ennemis, aux parents et aux enfants, aux Dieux et aux animaux, à tout enfin jusqu'aux êtres inanimés. Xerxès fit battre la mer elle-même avec des verges, et écrivit en ces termes au mont Athos : « Montagne superbe, qui de ta cime touche les cieux, garde-toi d'opposer à mes travaux des rochers trop grands et trop durs : autrement tu seras brisée et jetée dans la mer. »

La colère a des effets terribles, elle en a de ridicules : aussi, n'est-il point de passion plus odieuse et plus méprisable. Il est donc bon de la considérer sous ce double rapport. Je ne sais si j'ai bien ou mal fait; mais le premier remède que j'ai employé contre cette maladie, a été de l'observer dans les autres, à l'exemple des Spartiates, qui, pour guérir leurs enfants de l'amour du vin, leur faisaient voir des ilotes ivres. Ils appelaient ilotes des hommes qui tenaient le milieu entre la condition d'esclaves et celles d'hommes libres.

Et d'abord, dit Hippocrate, l'un des plus mauvais symptômes d'une maladie, c'est une altératien sensible dans le visage du malade. Lors donc que j'ai vu jusqu'à quel point la colère défigurait les traits, la couleur, la contenance et la voix, j'ai vivement senti tout l'odieux de ce tableau. Je me suis dit à moi-même combien il serait honteux de paraître devant mes amis, ma femme et mes enfants, dans un état d'altération si effrayant, que l'air de mon visage et le son de ma voix fussent d'une bête féroce plutôt que

d'un homme. J'avais vu quelques-uns de mes amis rendus si méconnaissables par la colère, qu'on ne retrouvait en eux ni leur figure accoutumée, ni leurs mœurs, ni leur langage, ni la douceur de leur conversation. Voilà pourquoi l'orateur Caius Gracchus, dont la prononciation était trop véhémente, et les mouvements trop forts, avait une de ces flûtes dont les musiciens se servent pour observer la gradation des tons. Quand il parlait en public, un esclave placé derrière lui avec cet instrument, lui faisait baisser le ton, quand il se livrait à sa véhémence, et en le ramenant à un son de voix plus doux et plus modéré, il ôtait à sa déclamation ce qu'elle avait de rude et d'emporté. Pour moi, si j'avais un esclave diligent et soigneux, je ne trouverais pas mauvais que dans un accès de colère, il me présentât un miroir, comme on le fait après le bain, sans trop d'utilité. Certes si l'on se contemplait soi-même dans un état d'altération si contraire à la nature, rien ne serait plus propre à inspirer de l'horreur pour cette passion. Les poëtes racontent en plaisantant qu'un Satyre voyant Minerve jouer de la flûte, lui dit : « Cet art ne vous convient pas : quittez cet instrument, prenez des armes; et vos traits seront comme doivent l'être ceux de Minerve. » S'étant en effet considérée dans l'eau, elle eût horreur d'elle-même, et abandonna la flûte. Cependant, l'altération des traits était compensée par la douceur du chant.

On dit que la mer se purifie lorsque, agitée par les vents, elle jette sur ses bords de l'algue et de la mousse. Mais la colère dont l'âme bouillonne, vomit des paroles aigres, obscènes et ridicules qui souillent et déshonorent ceux qui se les permettent.

Quand la langue de ceux qui se mettent en colère se déborde en paroles dures et offensantes, ces injures décèlent la mauvaise volonté, et produisent souvent des inimitiés implacables. L'ivresse découvre moins l'intempérance et l'aversion que ne fait la colère.

De même que la violence des coups produit une enflure dans les chairs, de même, quand les esprits faibles sont accoutumés à offenser, leur colère est en proportion de leur faiblesse. Aussi, les femmes sont-elles plus sujettes à la colère que les hommes;

les malades, que les gens qui se portent bien; les vieillards, que les jeunes gens; et les personnes malheureuses, que celles qui sont dans la prospérité. Un avare s'emporte facilement contre son économe; un gourmand, contre son cuisinier; un jaloux, contre sa femme; un homme glorieux, contre un médisant. C'est donc la faiblesse de l'âme qui, du ressentiment qu'elle éprouve, fait naître la colère; et loin que cette passion soit, comme quelqu'un l'a dit, le nerf de l'âme, elle ressemble plutôt à des convulsions, à des spasmes violents, qu'excite en nous le désir de la vengeance.

Une résistance habituelle contre les passions de l'âme est nécessaire pour les dompter, pour les soumettre à l'empire de la raison, quand elles se montrent rebelles et intraitables. Mais il n'en est point dont nous ayons plus à nous garantir envers nos esclaves que de celle de la colère, car ils n'excitent ni envie, ni crainte, ni jalousie : ce sont fréquemment des accès de colère qui enfantent bien des offenses et des erreurs, parce que rien n'arrête l'abus de notre pouvoir, que nous sommes sur un chemin glissant et difficile à tenir, et que personne n'est là pour s'opposer à notre colère et l'empêcher. Le seul moyen de ne point tomber dans ce défaut, et de réprimer les mouvements rebelles de son âme, c'est d'avoir un fonds inépuisable de douceur qui empêche, pour ainsi dire, ce pouvoir de faire toutes ses volontés; c'est d'être insensible à l'importunité des cris d'une femme et aux reproches des amis qui condamnent notre modération et la taxent de mollesse et de nonchalance. Moi-même, j'ai souvent cédé à ces reproches, et j'ai fait châtier mes esclaves, dans la crainte qu'ils ne devinssent plus méchants : mais enfin j'ai senti premièrement qu'il valait encore mieux que mon indulgence les rendît pires que de me pervertir moi-même par une rigueur excessive, sous prétexte de les corriger. En second lieu, j'ai vu bien des esclaves, qui par cela seul qu'ils étaient châtiés moins fréquemment, finissaient par rougir de leurs vices, et que l'indulgence réformait plus efficacement que la punition. Et, j'en atteste les Dieux, ils en venaient jusqu'à obéir à un simple signe, bien plus promptement que d'autres qu'on avait châtiés rigou-

reusement. Je me suis convaincu par là que la raison convient bien plus au maître et a beaucoup plus d'autorité sur les esprits que la colère. Car il n'est pas vrai, comme l'a dit un poëte, que la pudeur suive toujours la crainte.

Au contraire, celle-ci suit la première et inspire la modestie. Au reste, les punitions rigoureuses souvent infligées, sans avoir égard ni aux prières ni aux excuses, ne produisent jamais le repentir dans les esclaves, mais font prendre les moyens de cacher ses fautes. En troisième lieu, je me suis dit à moi-même que, comme celui qui nous enseigne à bien tirer de l'arc ne nous défend pas de lancer des flèches, mais nous apprend à frapper le but, de même on ne manque pas d'infliger une punition, parce qu'on sait l'employer à propos, avec modération, et d'une manière utile et convenable. Je m'attache donc à réprimer, en punissant, tout mouvement de colère, afin que les coupables puissent parler pour leur défense. Il faut donc qu'un homme qui, dans la colère, veut précipiter le châtiment d'un esclave, se dise à lui-même : « S'il est coupable aujourd'hui, il le sera demain et dans trois jours. » Il n'y a point d'inconvénient qu'il soit puni un peu plus tard : mais il y en aurait beaucoup que, par une punition précipitée, il pût passer pour innocent : et c'est ce qui n'arrive que trop souvent. Qui de nous serait assez sévère et assez cruel pour châtier un esclave huit ou dix jours après qu'il a laissé brûler un ragoût, qu'il a renversé la table ou exécuté trop lentement nos ordres ? Et cependant c'est presque toujours pour des fautes semblables qu'on s'emporte contre eux dans le premier moment, et qu'on les punit avec une extrême rigueur. Car la colère grossit les fautes, comme les vapeurs grossissent les corps à nos yeux. Il faut donc opposer aux premiers mouvements de la colère ces réflexions et autres semblables : puis, lorsque, libres de toute impression, nous croyons n'avoir plus à nous défier de nous-mêmes, quand la raison, alors tranquille et sans nuage, juge la punition méritée, il faut l'infliger tout de suite et ne pas la remettre, comme on laisse la nourriture faute d'appétit. Rien ne porte autant à châtier dans la colère que de ne pas punir quand elle est passée, et d'user mal à propos d'indulgence : c'est imiter

ces lâches matelots qui restent tranquilles dans le port pendant le mauvais temps et qui naviguent avec danger pendant la tempête. Comme on reproche à la raison sa lenteur et sa mollesse à punir, on précipite le châtiment quand la colère, comme un vent impétueux, nous pousse à l'ordonner. Un homme qui mange parce qu'il a faim suit le mouvement de la nature : mais il faut châtier sans en avoir aucun désir : la colère ne doit pas être comme un assaisonnement de la punition. Que dis-je? c'est lorsque le désir en est entièrement passé qu'il faut l'infliger comme un remède nécessaire, et par les conseils de la raison.

Au reste, en examinant ce qui donnait naissance à la colère, j'ai vu qu'elle avait, dans les différentes personnes qui y étaient sujettes, des causes différentes, il est vrai, mais qu'une cause était commune à toutes, c'était l'idée d'avoir été méprisé ou négligé. Vis-à-vis donc de ceux qui se justifient en disant que c'est à juste titre qu'ils se sont mis en colère, il faut se conduire de manière à éloigner tout soupçon de mépris ou de fierté, et attribuer ce qui a déplu à la démence, à la nécessité, à la maladie ou au malheur.

Ces perpétuelles et fréquentes colères qui peu à peu s'amassent dans nos âmes, sont produites en nous par l'amour-propre, l'impatience, le luxe et la mollesse : c'est comme des essaims importuns d'abeilles ou de guêpes. Aussi n'est-il pas de plus sûr moyen d'user de douceur que de se montrer facile et simple à l'égard de sa femme, de ses esclaves et de ses amis : simple facilité de mœurs qui se contente de ce qu'elle a, et ne désire pas un superflu embarrassant. Accoutumons donc notre corps à se former, par la frugalité, une humeur facile, et à savoir être content de tout. Quand on a peu de désirs, on a peu de privations : habituons-nous à ne pas exciter de tumulte en notre faveur, à supporter en silence ce qui peut nous arriver ; et n'allons pas, en nous mettant en colère et en fureur pour toute espèce de motifs, nourrir du mets le plus désagréable, c'est-à-dire de la colère, nous et nos amis. Car est-il, je le demande, un plus triste repas ? Parce qu'un ragoût est brûlé ou sent la fumée, que le sel manque, que le pain est trop dur, on bat ses esclaves, on querelle sa femme.

Arcésilas donnait un jour à souper à quelques étrangers et à

des amis : lorsque la table fut servie, on s'aperçut que le pain manquait, les esclaves ayant oublié d'en acheter. Combien d'entre nous, en pareille occasion, auraient étourdi les convives de leurs cris! Arcésilas se contenta de dire en riant : « Il n'est pas indifférent pour un philosophe de savoir ordonner un repas. » Socrate, en sortant du gymnase, amena Euthydème dîner chez lui. Xantippe, sa femme, arrive transportée de colère, dit mille injures à Socrate, et finit par renverser la table. Euthydème, vivement piqué, allait sortir, lorsque Socrate lui dit : « Une poule n'en a-t-elle pas fait autant chez vous l'autre jour sans que je m'en sois fâché? » Il faut recevoir ses amis de bonne grâce, leur montrer un visage riant, et non des sourcils menaçants qui glacent d'effroi les esclaves.

Accoutumons-nous encore à nous servir indifféremment de toutes sortes de vases, sans avoir à cet égard des préférences affectées. Un homme colère ne doit rien avoir de rare ni de recherché en vases, en cachets, en pierres précieuses : parce que leur perte le met bien plus en fureur que celles des choses communes et ordinaires. Au reste, l'habitude de la douceur dans l'usage des choses rend l'homme indulgent et facile envers ses esclaves. Si elle le rend tel à leur égard, il est hors de doute qu'il le sera envers ses amis et ses inférieurs. Nous voyons des esclaves nouvellement achetés s'informer, non pas si leur maître est superstitieux ou jaloux, mais bien s'il est colère. Cette passion rend odieuse aux maris la chasteté de leurs femmes, aux femmes l'amour de leurs maris, aux amis la société de leurs amis; en un mot, le mariage et l'amitié sont insupportables avec la colère (*Moyen de réprimer la Colère*).

Voici quelques symboles de Pythagore : En sortant de votre lit, mettez le désordre dans vos couvertures. Effacez dans les cendres la trace des pieds de votre marmite. N'ayez point d'hirondelles dans votre tente. Ne nourrissez point à la maison de femme aux mains crochues. Or mettre le désordre dans ses couvertures, c'est oublier les délices du lit et en laisser là le souvenir. Effacer la trace des pieds de la marmite, c'est ne point laisser dans notre âme de marques de notre colère : si, par hasard,

elle a éclaté, il faut sur-le-champ calmer et détruire ce qui pourrait rester de l'injustice que nous avons faite. Quant à l'hirondelle, elle a tant de défiance, qu'on ne peut l'apprivoiser : elle redoute tout ce qui lui paraît suspect. Elle nous montre donc qu'il faut éviter les convives infidèles et ingrats, ceux qui se glissent chez nous pour participer à notre table, à notre logement, à tout autre avantage domestique (*Pythagore*).

Il ne faut se permettre la colère ni dans les jeux, où elle change l'amitié en haine ; ni dans les discussions littéraires où elle fait dégénérer en disputes le désir de s'instruire ; ni dans les tribunaux, où elle rend le pouvoir dur et insultant ; ni dans l'éducation des enfants, où elle produit le découragement et l'aversion pour les sciences ; ni dans la prospérité, elle accroît l'envie qu'on porte aux gens heureux ; ni dans l'adversité, c'est perdre tout droit à la pitié que de se montrer difficiles et irrités contre ceux qui partagent nos peines.

Zénon disait que la liqueur séminale était comme un extrait et un mélange de toutes les forces de l'âme. On peut dire aussi que la colère est un mélange de toutes les passions. Elle a quelque chose de la douleur, de la volupté et de l'arrogance ; elle tient à l'envie par le plaisir du mal d'autrui : elle est pire que la cruauté. Sa peine n'est pas dans la douleur ; elle désire de souffrir, pourvu qu'elle perde l'objet de sa fureur. Aussi, lorsque je fais ces réflexions en moi-même, je m'efforce en même temps de mettre des bornes à ma curiosité. Car, s'informer exactement de tout, rechercher ce qu'apporte un esclave, ce que fait un ami, ce dont s'occupe un fils, ce que dit une femme en secret, c'est faire naître des occasions continuelles de colère, dont la source est notre peu de facilité de mœurs et notre humeur chagrine. Un Dieu, dit Euripide, préside lui-même aux objets importants, et laisse les autres aux caprices du sort. De même que les petits caractères fatiguent la vue ; de même les affaires minutieuses, en appliquant trop l'esprit, provoquent facilement la colère, et en font contracter l'habitude pour les grandes affaires. Entre toutes, j'ai toujours regardé, comme grande et divine, cette maxime d'Empédocle : « De la méchanceté préservez votre cœur. » J'ai toujours

approuvé les engagements et les vœux dignes de la sagesse de ces philosophes, qui promettaient de s'abstenir des femmes et du vin pendant un an, pour honorer Dieu par la continence : ou bien de ne point mentir pendant un certain temps, et qui s'observaient eux-mêmes pendant tout ce temps. Réglant mon âme sur ces exemples, et jugeant que je n'aimais pas moins la piété envers les Dieux que la philosophie, je me suis d'abord prescrit de passer quelques jours sans me mettre en colère, comme aussi de ne point m'enivrer : célébrant, pour ainsi dire, ces espèces de sacrifices où le vin et le luxe sont absolument défendus. J'ai ensuite étendu cette abstinence à un mois et plus, m'éprouvant moi-même peu à peu. C'est ainsi qu'avec le temps, en veillant sur moi-même et en m'observant, j'arrivai à faire des progrès dans la patience (*Moyens de réprimer la colère*).

Ce n'est pas quand les chevaux sont en train de courir qu'on leur met le frein, mais on le fait longtemps auparavant : de même ceux qui sont enclins à la colère, et prompts à s'irriter dans les contrariétés qui leur arrivent, ne doivent s'exposer à la lutte qu'après avoir fait longtemps d'avance une grande provision de raison.

LIV.

Récréation ou relâche de l'esprit.

Les plantes modérément arrosées croissent facilement : une eau trop abondante les étouffe. Ainsi l'âme se nourrit et se fortifie par un travail bien ménagé ; l'excès l'accable et éteint ses facultés. Il faut donc donner du relâche aux enfants et se souvenir que toute notre vie est partagée entre l'action et le repos. On veille le jour et on dort la nuit ; la paix succède à la guerre, et le calme à la tempête. Les jours de travail sont interrompus par des jours de fêtes ; en un mot, le repos est l'assaisonnement du travail. Nous en voyons la preuve non-seulement dans les êtres animés, mais encore dans les choses insensibles. Les arcs et les lyres ont besoin d'être détendus pour nous servir utilement. Enfin le corps ne se conserve que par l'alternative du besoin et de la

nourriture, et l'esprit ne se soutient que par celle de l'action et du repos (*De l'Education des enfants*).

Voyez Platon dans son banquet, lorsqu'il parle de la dernière fin de l'homme, du souverain bien et d'autres matières aussi relevées : il ne donne pas à ses preuves toute leur force de démonstration ; il ne colore pas son sujet de vives couleurs, comme il a coutume de le faire ailleurs, il ne lui donne pas cette vigueur qui fait qu'on ne peut l'attaquer. Non, il emploie au contraire des raisonnements plus doux et plus insinuants, il captive ses auditeurs par des exemples pris dans l'histoire et dans la fable. Dans un repas, il ne faut agiter que des questions qui aillent à tout le monde, ne proposer que des problèmes familiers, ne faire que des demandes agréables et non captieuses qui entraînent, pour ainsi dire, les plus ignorants, ou auxquelles puissent se soustraire ceux qui y sont opposés. Les questions faciles charment incontestablement les esprits et sont pour eux un exercice agréable et utile. Mais des matières épineuses et difficiles à comprendre, surtout par ceux qui y sont étrangers, rendent les auditeurs tristes et inquiets. Il est donc très-convenable que dans un repas, la conversation soit, comme le vin, commune à tous les convives : tous en effet en boivent, sans qu'il y ait de choix, et sans que l'on tienne compte de l'importance de celui-ci ou de celui-là (*Propos de table. — Faut-il traiter à table des matières philosophiques*).

LV.

Connaissance de soi-même.

Homère, après avoir considéré les différentes espèces d'animaux, comparé leur genre de vie et leurs mœurs, s'écrie que de tous les animaux qui respirent et qui rampent sur la terre, il n'en est point de plus malheureux que l'homme : le déclarant ainsi sujet à plus de maux qu'aucun autre, et lui assignant le premier rang dans la classe des êtres malheureux. Pour nous, en supposant l'homme comme l'emportant sur les autres en infortunes, en le déclarant l'animal le plus malheureux de tous, nous le comparerons avec lui-même, nous mettrons en parallèle les maladies du

corps et les vices de l'âme ; et par cette utile comparaison, nous jugerons si c'est à la fortune, ou à lui-même, qu'il doit cette triste prééminence dans le malheur. Disons-nous donc à nous-mêmes : O homme ! ton corps est sujet à bien des affections et des maladies, soit naturelles, soit accidentelles ; mais si tu ouvres ton cœur, tu y trouveras comme un dépôt rempli de maux divers et variés, ou, selon l'expression de Démocrite, un monde de misères qui n'y découlent pas du dehors, mais qui ont en lui seul leurs sources et leur jaillissement : elles viennent de sa dépravation qui donne à ses passions un cours large et abondant. Si les maladies du corps se manifestent par les frissons, par l'altération des traits du visage, les chaleurs internes et les douleurs subites ; celles de l'âme, au contraire, sont presque toujours inconnues : aussi sont-elles d'autant plus dangereuses qu'elles ôtent aux malades le sentiment de leur état. Dans les premières, la raison qui se conserve saine, juge de la nature du mal ; dans les autres, la faculté qui devrait juger la maladie est elle-même affectée, et perd le discernement. Il faut donc compter au nombre des premières et des plus grandes maladies de l'âme ce désordre de la raison, qui souvent fait que le mal est incurable, et qui nous le rend si naturel, qu'il vit et meurt avec nous. C'est un commencement de guérison, quand celui qui éprouve le mal sent qu'il a besoin d'un médecin. Mais celui qui ne voit pas son mal refuse ce dont il a besoin, parce qu'il ne se croit pas malade ; et bien que celui qui doit le guérir, soit tout prêt à le faire, il le rejette. Les maladies du corps les plus dangereuses sont celles qui nous privent de sentiment, comme les léthargies, les migraines violentes, les épilepsies, les fièvres, surtout celles qui, accompagnées d'inflammation et de transport, troublent les sens, et comme dans un instrument de musique, touchent dans nos âmes des cordes qu'il ne faudrait pas faire résonner. Aussi, les médecins ne pouvant préserver l'homme de toute maladie, veulent-ils au moins qu'il sache connaître son mal ; ce qui, malheureusement, n'arrive pas ordinairement dans toutes les affections de l'âme. La folie, l'amour des voluptés et l'injustice ne sont pas des maux aux yeux de bien des gens : il en est même qui les regardent souvent comme des biens. On ne

donne pas à la fièvre le nom de santé, à la phthisie celui d'embonpoint, à la goutte celui d'agilité, à la pâleur enfin celui de rougeur. Mais beaucoup déguisent la colère sous le nom de courage, l'amour sous celui d'amitié, appellent émulation une basse jalousie, et circonspection prudente une honteuse lâcheté. Il arrive de là que les uns, dans les maladies corporelles, font appeler un médecin pour leur indiquer ce dont ils ont besoin; tandis que les autres fuient les philosophes dans la crainte qu'ils ne découvrent les maladies de leur âme.

C'est pourquoi, de même que les tempêtes qui nous éloignent du port sont bien plus dangereuses que celles qui nous y retiennent; de même, entre les orages auxquels l'âme est sujette, il n'en est point de plus terribles que ceux qui ne permettent pas à l'homme de s'arrêter et de rendre le calme à sa raison. Telle qu'un vaisseau sans pilote et sans gouvernail, entraînée bien loin dans sa course malheureuse à travers le trouble et l'erreur, elle se précipite vers le plus triste naufrage, et toute brisée, finit par y laisser sa vie. Mais ce qui rend les maladies de l'âme bien plus funestes que celles du corps, c'est que les dernières n'affectent que le malade : dans celles de l'âme, il souffre et il fait souffrir les autres (*Des maladies de l'âme et de celles du corps*).

LVI.

Abnégation de soi-même. — Répression de ses passions.— Continence.

Xénophon exhortait à honorer les Dieux, surtout dans la prospérité, et à les y vénérer avec plus d'ardeur, afin que nous étant ménagé d'avance leur protection et leur faveur, nous puissions, dans nos disgrâces, recourir à eux avec plus de confiance. Après nous les avoir rendus propices et favorables, nous devons, de même, avant que les passions nous fassent sentir leurs atteintes, nous pourvoir de toutes les réflexions qui peuvent les combattre; préparés ainsi de longue main, nous serons plus assurés du succès. Les chiens d'un naturel sauvage s'irritent à toutes les voix qui leur sont inconnues, et ne s'apaisent que lorsqu'ils entendent celle qui leur est familière. Ainsi les passions, une fois irritées,

se calment difficilement, à moins que, familiarisées de bonne heure avec la raison, elles ne contiennent leur fougue dès que sa voix se fait entendre (*De la Tranquillité de l'âme*).

Une pratique très-utile contre toutes les passions en général, et surtout contre la fausse honte, c'est de conserver le souvenir de toutes les fautes qu'elle nous a fait commettre en quelque sorte malgré nous, et d'imprimer fortement dans notre âme l'image du repentir et des remords que nous aurons éprouvés. Des voyageurs qui se sont, une fois, heurtés contre une pierre, ou des pilotes qui ont donné sur un écueil, s'en ressouviennent longtemps, et redoutent non-seulement ces mêmes endroits, mais encore tout ce qui leur ressemble. De même ceux qui, atteints de vifs remords, conservent le souvenir des maux que la fausse honte leur a causés, se conduisent avec plus de fermeté dans des occasions semblables, et ne se rendent pas si facilement (*De la fausse honte*).

Vous trouverez le plus grand avantage à réprimer votre curiosité, à la forcer d'obéir à la raison, à lui en faire contracter l'habitude. Pour fortifier encore ces dispositions, vous ferez bien, en passant devant un théâtre où les applaudissements se font entendre, de ne pas y entrer, et de vous refuser aux instances des amis qui veulent vous mener au spectacle ; enfin, de ne pas vous retourner en entendant des cris extraordinaires s'élever de l'amphithéâtre ou du cirque. Socrate prescrivait de se garder des mets qui excitent à manger quand on n'a pas faim, et des boissons qui poussent à boire quand on n'a pas soif. Nous devons de même éloigner nos yeux et nos oreilles de tout spectacle et de toute déclamation qui nous entraîneraient et nous charmeraient sans aucune utilité. Je conseillerais encore, pour s'accoutumer à une exacte justice, de s'abstenir d'un gain honnête, afin de ne jamais s'en permettre d'illicite ; pour être chaste, de s'interdire quelquefois des plaisirs légitimes, pour ne pas en désirer de criminels. Et pour appliquer cette pratique à la curiosité, essayez quelquefois de ne pas tout voir et tout entendre dans votre maison. Et si l'on vient vous rapporter quelqu'une des choses qui se passent chez vous, différez d'agir, et repoussez loin de vos oreilles

les paroles qui paraissent avoir été dites à votre sujet (*De la curiosité*).

Comment pourrait-il se faire que le même homme fût tantôt meilleur et tantôt pire, tantôt plus fort et tantôt plus faible que lui-même, si chacun de nous n'était en quelque sorte double, et n'avait deux facultés dont l'une est bonne et l'autre mauvaise? Ainsi donc, celui qui ne se sert de la partie inférieure de son âme que pour la soumettre à la partie supérieure, sait se maîtriser et est meilleur que lui-même. Celui, au contraire, qui par négligence, laisse la cupidité se rendre la maîtresse, de manière que la raison est forcée de lui obéir, celui-là, devenu intempérant, se rabaisse au-dessous de lui-même et renverse l'ordre de la nature. Cet ordre veut en effet que la raison, cette émanation de la Divinité, commande à la partie animale, laquelle, tirant son origine des sens, et, pour ainsi dire, enfoncée dans le corps, participe à ses affections, et s'en pénètre entièrement. Les jeunes gens, par une suite de la chaleur et de l'abondance du sang sont vifs, impétueux, ardents et souvent même furieux dans leurs désirs. Au contraire, dans les vieillards, le principe de la cupidité, qui a son siége dans le foie, est affaibli et presque éteint. Mais la raison est dans sa force, parce que les passions se sont amorties avec le corps. Dans l'homme, le rapport naturel des sens avec les passions, est attesté par la pâleur, la rougeur, les tressaillements, les battements de cœur qu'il éprouve dans l'attente des maux, et par ses épanouissements de joie dans l'espérance des plaisirs. La raison agit-elle seule sans le concours des passions? le corps se tient alors dans un calme absolu, et s'arrête, parce que les mouvements de la raison n'ont rien de commun avec lui : ainsi, par exemple, la raison veut-elle s'appliquer à quelque vérité scientifique; il n'y a point là de place pour la partie irraisonnable. D'où il suit manifestement que la cupidité et la raison sont deux facultés, et deux facultés différentes dans leurs proprietés.

L'office de la raison n'est donc pas d'anéantir indifféremment ce que les passions ont d'utile avec ce qu'elles ont de dangereux; mais telle qu'un Dieu sage et intelligent, elle retranche ce qu'il y a de sauvage et de superflu, elle cultive et ne travaille que pour

l'utilité. Un homme qui craint de s'enivrer, ne jette pas son vin, il le tempère. Ainsi, pour prévenir le trouble des passions, il ne faut pas les détruire, mais les modérer. Chez les bœufs et les chevaux, ce n'est pas l'ardeur et la vivacité des mouvements qu'on cherche à réprimer, mais bien la fougue et l'indocilité. Il en est de même de la raison ; elle n'énerve pas les passions, elle ne leur ôte pas toute leur énergie ; elle les dompte, les apprivoise et les fait obéir. Le cheval sert pour traîner les chars, le bœuf pour tirer la charrue ; et pour faire tomber un sanglier dans le piége, il est besoin d'un chien plein d'ardeur et de courage. Mais bien plus utiles encore sont les services que rendent les passions, quand elles secondent la raison et se dirigent avec elle vers le bien. La colère modérée est l'aiguillon du courage, la haine du mal rend la justice plus active, l'indignation sert à réprimer ceux qui ne supportent la prospérité qu'avec insolence. Ceux qui bannissent tout amour, parce qu'il y en a de déraisonnables, font certainement mal ; il est de même de ceux qui proscrivent tout désir, à cause de l'avarice. Ils ne diffèrent pas beaucoup de ceux qui défendent de courir, de tirer de l'arc ou de chanter, parce qu'il y a des gens qui tombent, d'autres qui manquent le but, d'autres enfin qui chantent mal. Mais, de même que l'harmonie du chant ne consiste pas dans la suppression des tons graves et aigus, ni la santé, dans la privation totale du froid et du chaud, mais dans le mélange et la proportion de ces qualités contraires ; de même, dans l'âme, la raison obtient la victoire quand elle réduit les passions aux lois de la décence et de la modération. Il faut donc s'interdire dans les plaisirs une cupidité immodérée, et dans les vengeances une haine excessive. C'est par là qu'on est non insensé, mais tempérant ; non cruel, mais juste. Si les passions étaient entièrement bannies, si cela pouvait se faire, la raison en beaucoup de choses aurait perdu tout son ressort et toute son activité : il en serait d'elle comme d'un pilote au milieu des mers, quand tous les vents sont tombés. C'est sans doute d'après cette observation que les législateurs ont soin d'exciter entre les citoyens l'émulation et le désir de la gloire, et qu'ils enflamment leur ardeur et leur amour du combat contre les enne-

mis par le son des trompettes et des instruments de musique (*De la Vertu morale*).

LVII.

Repos ou tranquilité de l'âme.

Si vous demandez à un grand nombre des plus célèbres philosophes, qui les a poursuivis et bannis de leur patrie, ils ne vous nommeront personne. Mais ils l'ont quittée volontairement, pour aller chercher ailleurs ce repos que trouvent si difficilement dans leur pays ceux qui y jouissent de quelque gloire et de quelque crédit. Ils nous ont enseigné dans leurs écrits les autres préceptes de morale, et celui-là, ils nous l'ont montré dans leur conduite. Encore aujourd'hui, les philosophes les plus vertueux et les plus respectables, sans être condamnés à l'exil, sans avoir reçu aucun ordre qui les ait obligés de quitter leur patrie, vivent dans des pays étrangers, pour se soustraire aux embarras et aux pénibles occupations des affaires de leur patrie. Aussi, je croirais volontiers qu'autrefois les muses, pour faciliter aux anciens auteurs le moyen de composer ces beaux ouvrages si vantés de tous, leur ménagèrent les loisirs de l'exil (*De l'Exil*).

Ceux qui prétendent que pour vivre tranquillement, il ne faut se mêler d'aucune affaire ni publique ni particulière, mettent à un grand prix cette vie tranquille qu'ils nous font acheter par l'oisiveté. D'ailleurs, il n'est pas vrai que ceux qui n'ont point d'affaires mènent pour cela une vie plus tranquille. A ce prix, celle des femmes serait plus tranquille que celle des hommes, puisqu'elles gardent presque toujours la maison, et ne s'occupent que de leurs devoirs domestiques. Il ne faut pas juger de l'agitation ou de la tranquillité de la vie par le plus ou moins d'occupations qu'on a. L'omission du bien n'est pas moins une source d'inquiétudes et de peines que le mal qu'on commet. Platon comparaît la vie humaine à un jeu de dés où le joueur doit surtout viser à faire les meilleurs coups; où il faut et que le point soit favorable, et que le joueur fasse tous ses efforts pour bien placer les coups qu'il amène. La fortune du dé ne dépend pas de nous; mais d'user convenablement de ce que le sort nous envoie, de

disposer de chaque événement de la manière la plus utile, s'il est favorable, ou la moins nuisible, s'il est contraire à nos vues; voilà ce qui est en notre pouvoir, si nous sommes sages. Les hommes, qui n'ont ni jugement ni conduite, semblables à des malades pour qui le froid et le chaud sont également insupportables, portent le front haut et fier dans la prospérité et ne savent se modérer, tandis que d'un autre côté, ils ne peuvent se soutenir dans les disgrâces et ne montrent à tous qu'un visage triste et renfrogné. Ils sont donc troublés par l'une et par l'autre fortune, ou plutôt par eux-mêmes, dans l'une et dans l'autre, et surtout dans l'usage des biens. Les gens sages, au contraire, à l'exemple des abeilles qui expriment des plantes les plus amères un miel exquis, savent tourner à leur avantage les événements les plus fâcheux. Il ne restait à Zénon de Citium qu'un seul vaisseau marchand; ayant appris qu'il avait péri corps et biens, il s'écria : « Bon! Fortune, tu m'envoies au Portique et au manteau de philosophe. » Qui donc enfin nous empêche d'imiter ces grands hommes? Vous avez été éliminé de la magistrature; eh bien! vous irez vivre à la campagne. En vous occupant de vos affaires et en recherchant la faveur d'un grand, vous avez essuyé des refus; eh bien! vous n'en vivrez qu'avec moins de peine et plus de sûreté. Vous êtes engagé dans des emplois embarrassants qui ne vous laissent aucun loisir; « un bain chaud, dit Pindare, répare moins la vigueur des sens que la gloire et l'honneur qui accompagnent le pouvoir n'en adoucissent les peines par le charme qu'ils répandent sur le travail. » La calomnie, l'envie, un affront vous ont attiré des disgrâces; c'est un vent favorable qui vous portera dans le séjour des muses ou dans l'Académie, comme le fut pour Platon l'orage qu'il essuya à la cour de Denis. La plupart des hommes s'irritent non-seulement des fautes de leurs proches et de leurs amis, mais encore, Dieu me pardonne! de celles de leurs ennemis mêmes. Cependant, si en vous servant de ces hommes, vous ne vous conduisez partout qu'avec douceur et modération, certainement ces dispositions vertueuses de votre âme vous donneront plus de satisfaction que l'insolence et la perversité des autres ne vous causeront de peine. Vous croirez qu'ils

n'agissent de la sorte que comme des chiens qui croient avoir rempli leur tâche, lorsqu'ils ont aboyé après les passants. Autrement, si vous vous abandonnez à cette faiblesse et à cette pusillanimité, si vous vous rendez en quelque sorte personnelles les fautes d'autrui, vous deviendrez malheureux, vous serez en proie à mille chagrins qui submergeront votre âme, comme les eaux gagnent toujours les lieux les plus bas (*De la Tranquillité de l'âme*).

Mais un des plus grands obstacles à cette constance et à cette tranquillité de l'âme, c'est de chercher à parvenir à un but quelconque en usant de moyens au-dessus de nos forces, c'est de vouloir déployer ses voiles plus qu'il ne faut, et d'enfler témérairement ses désirs et ses espérances. Echoue-t-on ensuite dans ses projets, on accuse sa destinée, on s'en prend à la fortune de ce qui ne doit être imputé qu'à notre folie. Un homme qui voudrait lancer des flèches avec un manche de charrue, ou courre un lièvre, monté sur un bœuf, serait-il malheureux pour n'avoir pas réussi? Celui qui n'aurait pu prendre des cerfs dans des filets de pêcheurs, n'aurait-il pas pour ennemi, non un mauvais génie, mais son propre travers d'esprit, qui lui aurait fait entreprendre des choses impossibles? La principale cause de cet aveuglement est notre amour-propre. Beaucoup trop entichés de nous-mêmes, nous voulons primer en tout, nous sommes opiniâtres dans nos prétentions et nous ne voulons rien laisser sans l'avoir tenté. On ne demande pas que notre vigne porte des figues, et nos oliviers des raisins : et cependant sans cesse nous accusons la vie d'ingratitude et d'impuissance, nous avons honte de nous-mêmes, si nous ne tenons pas le premier rang à la fois entre les riches et les savants, pendant la paix et pendant la guerre, entre les philosophes et les guerriers, entre les flatteurs et les hommes qui sont reconnus pour vrais et sincères, enfin entre les économes et les prodigues. Il faut donc que chacun de nous choisisse l'état qu'il sait lui convenir le plus, et que travaillant à le faire valoir, il ne regarde pas à la possession de ce qu'il sait ne pouvoir appartenir qu'à d'autres.

Les âmes invincibles doivent être en sûreté sur l'avenir,

elles doivent dire à la fortune ce que Socrate, en paraissant ne parler qu'à ses accusateurs, adressait en effet à ses juges : « Anitus et Mélitus peuvent me faire périr, mais ils ne sauraient me nuire. » La fortune peut bien nous rendre malades, nous enlever nos richesses, nous faire tomber dans la disgrâce du peuple ou du prince ; mais d'un homme bon, courageux et magnanime, elle ne saurait faire un cœur bas, lâche, vil et jaloux. Peut-elle lui ôter cette sagesse dont la présence continuelle est plus nécessaire pour passer cette vie que l'art du pilote pour traverser les mers. En effet, il n'est pas au pouvoir du pilote, si habile qu'il soit, de calmer les flots irrités, d'apaiser la fureur des vents, de gagner la terre quand le danger est pressant, et d'y attendre l'événement avec une entière tranquillité : seulement, tant qu'il ne s'abandonne pas au désespoir, il fuit à travers les ondes, et faisant usage de tout son art, il baisse les voiles enflées, il lutte avec effort contre la tempête ; et tandis que le mât de son vaisseau plonge dans l'abîme, il s'arrête lui-même tout tremblant et palpitant de crainte et d'espérance. Mais chez un homme sage, une âme tranquille entretient le calme dans les organes même du corps, et prévient souvent par la tempérance, par des exercices et des travaux modérés, les causes des maladies. Si une violence étrangère vient à la menacer, alors, tel qu'un pilote qui replie promptement ses voiles à l'approche d'un écueil, comme dit Asclépiade, elle lui échappe facilement.

Quand on connaît la nature de son âme, et qu'on sait que la mort n'est pour nous qu'un passage à une condition meilleure, ou tout au moins égale, on trouve dès lors dans le mépris de la mort un des plus sûrs moyens d'avoir la sécurité et la tranquillité de l'âme.

Quel que soit celui qui dira ce mot devenu célèbre : « Fortune je t'ai prévenue, je t'ai devancée, et toutes les avenues de mon cœur te sont fermées ; » celui-là, ce n'est pas sur des verrous, des serrures et des barrières qu'il se fonde et s'élève, mais sur les principes d'une saine raison et sur les préceptes des sages : principes et préceptes au pouvoir et à la portée de tous ceux qui veulent seulement en faire usage (*De la Tranquillité de l'âme*).

Celui qui, au moyen de la philosophie, rapporte tout à la vertu, est toujours d'accord avec lui-même : il est si bien avec sa conscience qu'il n'a point de reproches à se faire : toujours en paix et dans la joie, il vit dans une amitié et dans une bienveillance continuelle avec son propre cœur. En lui, point de troubles, point de combats dans sa chair, point de passions indociles à la raison, point de désirs et de pensées en lutte avec des désirs et des pensées contraires, point de ces inquiétudes d'un cœur partagé entre la cupidité et la crainte du repentir, point de troubles et de confusion au milieu de ses joies : tout en lui, au contraire, est calme et tranquille (*Un philosophe doit surtout converser avec les princes.*)

LVIII.

Inquiétude de l'âme.— Soucis.— Distraction.

Ceux que la mer incommode, ou qui craignent les dangers de la navigation, passent d'une chaloupe dans une barque, et d'une barque dans un grand vaisseau, s'imaginant par là qu'ils se trouveront beaucoup mieux. Mais que gagnent-ils à ces changements? Ils portent partout avec eux ou leurs humeurs ou la timidité qui leur est naturelle. De même, nous avons beau changer d'état, nous ne pouvons nous délivrer des affections de l'âme, qui nous affligent et nous troublent, de l'inexpérience, du défaut de jugement, de l'ignorance et de l'impuissance où nous sommes d'user convenablement des circonstances. Voilà ce qui agite également les riches et les pauvres, les gens mariés et les célibataires; voilà ce qui les éloigne du Forum et des affaires publiques, et ce qui leur rend bientôt le repos insupportable : voilà enfin ce qui les porte à se produire dans les cours, et ce qui les dégoûte ensuite de l'état de courtisans. La maladie, a dit le poëte Ion, est une chose où l'on ne retrouve aucun calme et aucun repos. Un malade, en effet, trouve que sa femme l'importune, accuse son médecin, s'en prend à son lit, se plaint d'un ami qui vient le visiter, ne s'en plaint pas moins quand il s'en va. Mais quand la maladie a cessé, et que les humeurs ont repris leur équilibre, alors la santé revenue lui fait trouver tout bon et agréable. Hier,

il rejetait avec aversion les œufs, le biscuit et le pain mollet; aujourd'hui il mange avec délices du pain bis et du cresson. La saine raison opère en nous un changement semblable, et nous rend agréable quelque genre de vie que ce soit.

Alexandre ayant entendu dire au philosophe Anaxarque qu'il y avait une infinité de mondes, il se mit à pleurer. Ses amis lui en demandèrent la cause : « N'en ai-je pas bien sujet, leur répondit-il? il existe un nombre infini de mondes, et je n'en ai pas encore conquis un seul. » Cratès, qui n'avait pour tout bien qu'une besace et un méchant manteau, vécut au contraire toujours joyeux : toute sa vie ne fut qu'un jour de fête. Or de même que la chaussure prend la forme du pied et non le pied celle de la chaussure; de même la vie des hommes se forme sur les dispositions de leur âme. Ce n'est pas l'habitude qui rend bon et agréable le genre de vie qu'on a choisi, comme quelques-uns l'ont prétendu; mais c'est la sagesse seule qui fait à la fois l'honnêteté et la douceur de la vie. (*De la Tranquillité de l'âme*).

LIX.

Modestie.

Je me souviens que dans ma jeunesse, je fus envoyé, moi second, en ambassade vers le proconsul; et mon collègue étant par je ne sais quel motif, resté en chemin, je continuai seul ma route et je remplis ma commission. A mon retour, comme je me disposais à rendre compte de mon ambassade, mon père m'avertit de prendre garde de tout attribuer à moi seul et de dire : *Je suis allé, j'ai parlé;* mais *nous sommes allés, nous avons parlé;* et dans tout le reste d'associer toujours mon collègue au récit que je ferais. De cette manière, tout se fait avec modestie et bienveillance; et non seulement les choses se traitent en dehors de l'envie, mais encore on ne peut rien vous ôter de l'estime et de la gloire que vous avez acquises (*Préceptes d'administration publique*).

Un homme de bien et rempli de modération, qui n'est ni fier, ni présomptueux, ne peut être à charge à personne dans un état; il n'est point sévère, désagréable, et on le voit volontiers. Il est

d'un accès facile, et se laisse aborder aisément par tous ceux qui veulent lui parler. Sa maison, jamais cadenassée ni fermée, est ouverte comme un port et un asile assuré, pour tous ceux qui ont besoin de lui. Il fait paraître son humanité vigilante, non seulement en s'employant pour leurs affaires, mais encore en partageant leur chagrin dans les malheurs qu'ils éprouvent; et leur joie du bien qui leur arrive. Il n'est ni incommode, ni importun à personne; il ne se targue pas d'une longue suite d'esclaves et de clients; il ne fait pas retenir de places aux bains et aux théâtres; il n'étale pas un luxe fastueux fait pour le rendre insupportable et exciter l'envie. Il est doux et bienveillant; il ne se distingue des autres citoyens ni par son habillement, ni par sa manière de vivre, ni par l'éducation de ses enfants ou la parure de sa femme: en un mot, il aime à conserver en tout l'égalité populaire. Tous ses soins sont de ne passer que comme faisant partie des citoyens; d'ailleurs il donne aux particuliers de salutaires conseils, défend leur cause sans intérêt, et travaille avec douceur à réconcilier les époux et les amis (*Préceptes d'administration publique*).

LX.

Modération de la langue.

Non-seulement il est beau de vaincre, mais il l'est encore de savoir se laisser vaincre, surtout dans les choses où la victoire tourne à notre désavantage.

Il me reste, comme je l'ai annoncé, à dire quelques mots sur l'art de contenir sa langue. Regarder cet art comme de peu d'importance et comme quelque chose qu'on peut laisser facilement de côté, c'est s'écarter grandement de la vérité. Le silence en effet convient à une grande sagesse, et sans aucun doute vaut mieux que toutes les paroles. Ce qu'on a su taire peut aisément se dire; mais ce qu'on a une fois laissé échapper, ne peut plus revenir. Je sais que, nombre de fois, on est tombé dans les plus grands malheurs pour n'avoir pas su modérer sa langue (*De l'éducation des enfants*).

Ceux qui font l'éducation d'un cheval s'appliquent à lui former

la bouche pour le rendre obéissant au frein : de même, ceux qui instruisent et élèvent des enfants, s'attachent à les rendre dociles, et les accoutument à beaucoup écouter et à parler peu. Spintharus donnait à Epaminondas cette belle louange qu'il n'avait vu personne qui sût davantage et qui parlât moins. La nature, dit-on, en nous donnant deux oreilles, ne nous a donné qu'une seule langue ; cela ne veut-il pas dire qu'il faut plus écouter que parler (*Comment on doit écouter*) ?

LXI.

Parure dans les vêtements.

Pourquoi, dans le deuil, les femmes portent-elles des robes blanches? serait-ce qu'une couleur simple et unie convient mieux au deuil, au lieu que les couleurs composées sont faites pour le faste et le luxe? Car on peut dire du noir aussi bien que du pourpre; ce sont des vêtements et des couleurs trompeuses. Les corps qui sont noirs par suite de leur propre substance, et n'ont pas été colorés par l'art, le sont au moins par la nature. Le blanc seul est une couleur pure, sans mélange, inimitable à l'art, et par cela même convenable aux morts que l'on ensevelit (*Questions romaines*, n° 26).

LXII

Honte et pudeur.

Parmi les plantes que la terre produit, il en est qui, non seulement sont sauvages et stériles, mais qui encore, par leur accroissement, nuisent à celles des jardins. Toutefois, loin que le cultivateur regarde comme mauvaise la terre qui les produit, il croit au contraire qu'elles sont un signe de sa bonté et de sa fécondité.

On peut dire la même chose des affections de l'âme, dont les unes, quoique mauvaises, sont l'effet d'un bon naturel, et peuvent devenir bonnes par la culture. De ce nombre est celle que les Grecs appellent δυσωπία (dysopia) et que nous, nous nommons *fausse honte*. Ce sentiment n'est pas mauvais en soi, mais il peut devenir une cause de corruption : car une honte excessive expose

aux mêmes fautes que fait commettre l'impudence. La seule différence qu'il y ait, c'est que l'une se repent des fautes qu'elle a commises, et que l'autre s'y complait. L'impudent n'est pas affligé d'un mal réel dont il s'est rendu coupable; et l'homme excessivement honteux est troublé non-seulement par la vue de ce qui est réellement mal, mais encore par son apparence seule. Aussi Caton disait-il qu'il aimait mieux voir les jeunes gens rougir que pâlir; il leur apprenait par là à craindre plus le blâme que la conviction de leurs fautes.

Guérir quelqu'un de la fausse honte est sans aucun doute une tâche difficile: et ce n'est pas sans danger qu'on cherche un milieu entre les deux excès. En effet, quand un laboureur veut arracher une plante sauvage et stérile, il enfonce la bêche bien avant afin de la couper jusqu'aux racines, ou bien, il y met le feu pour la détruire entièrement. Mais lorsqu'il taille un cep de vigne, un pommier ou un olivier, il y porte la main avec précaution, dans la crainte de couper quelque branche utile; de même un philosophe qui veut extirper du cœur d'un jeune homme l'envie, l'avarice, l'amour effréné des plaisirs, plantes sauvages dont on ne saurait adoucir la nature, taille dans le vif, et ne craint pas de faire une incision large et profonde: mais toutes les fois qu'il s'attaque à une passion tendre et délicate, éloignée du vice, telle que la fausse honte, il y va avec ménagement, de peur qu'en retranchant ce qu'elle a de vicieux, il ne lui ôte ce qu'elle a de bon, c'est-à-dire la pudeur: comme souvent les nourrices, en voulant trop bien laver et nettoyer les enfants, les blessent et les écorchent. Nous avons donc à prendre garde, quand nous travaillons à guérir les jeunes gens de la fausse honte, de les rendre méprisants, durs et inflexibles. Quand on démolit les édifices voisins d'un temple, on laisse subsister, on affermit même les portions de bâtiments qui y sont contiguës; de même, en retranchant l'excès qui se trouve dans la fausse honte, il faut craindre d'arracher en même temps les bonnes qualités qui y tiennent, telles que la pudeur, la modestie et la bonté. Voilà pourquoi les Stoïciens, ayant à traiter de cette matière, ont distingué par des noms différents la pudeur et la fausse honte, pour ne pas laisser

à celle-ci, dans une appellation commune, un moyen de devenir dangereuse. Mais qu'ils nous permettent de nous servir des mots sans aucune subtilité, ou plutôt qu'ils nous accordent de parler comme l'a fait Homère qui a dit de la honte, que souvent pour les mortels, elle est une source de maux ou d'avantages. Et ce n'est pas sans raison qu'il parle d'abord des maux qu'elle cause, parce qu'elle ne devient utile que par de sages réflexions qui lui ôtent ce qu'elle a d'excessif, et qui la réduisent à de justes bornes. Celui qui se laisse dominer par cette fausse honte doit donc d'abord se persuader qu'il est l'esclave d'une passion nuisible. Or il n'y a rien de nuisible, qui ne soit en même temps blâmable.

La fausse honte, partage ordinaire des hommes faibles et pusillanimes, et qui n'ose dire non à aucune demande, empêche les magistrats de rendre la justice, ferme la bouche à ceux qui doivent être le conseil des autres, et les fait agir et parler contre leur sentiment. L'homme injuste est toujours le maître de cette disposition de l'âme ; il lui est supérieur, et en la secouant, il s'arrange de manière à ne jamais avoir honte. Aussi une honte immodérée, en rendant incapable de rien repousser ou de rien détourner, semblable à un terrain bas qui reçoit toutes les eaux des lieux voisins, est exposée aux passions et aux actions les plus deshonnêtes. Elle est la gardienne la moins sûre de l'enfance, au sentiment de Brutus, qui ne croyait pas qu'un homme qui ne savait rien refuser eût passé honnêtement sa première jeunesse. De plus, elle défend mal la fidélité conjugale et la chasteté des femmes. Ainsi, cette affection vicieuse, en nous séduisant par l'attrait des plaisirs, laisse sans défense et ouvertes les forteresses de l'âme et en rend la conquête facile à ceux qui veulent s'en rendre les maîtres. La facilité à céder et la honte excessive corrompent même les âmes les plus honnêtes. Maintenant, je ne parle pas des pertes que cette honte nous cause, quand elle nous fait prêter de l'argent à des gens dont nous nous défions, et qu'elle nous rend caution malgré nous. Nous reconnaissons la vérité de cette maxime : « Prends un engagement ; le repentir suit de près ; » et nous ne savons pas en faire usage dans l'occasion. Il nous faut donc faire nos efforts pour nous guérir de cette maladie, source

de tant de maux ; et d'abord par l'exercice, selon l'habitude de ceux qui essaient d'arriver à un but quelconque, en commençant par des choses faciles où la résistance ne coûte pas beaucoup. Par exemple, veut-on, dans un repas, vous forcer à boire sans besoin? n'ayez pas honte de refuser, et au lieu de vous faire violence, rendez la coupe à celui qui vous l'a présentée. Vous propose-t-on de jouer à des jeux de hasard? défendez-vous-en, sans craindre les railleries qu'on peut vous faire. Imitez Zénophane qui, traité de lâche par Lasus d'Hermione, parce qu'il ne voulait pas jouer aux dés avec lui, répondit: « Je suis lâche et timide pour tout ce qui est deshonnête. » Êtes-vous tombé dans les filets d'un babillard qui ne veut pas lâcher prise? brisez sans façon avec lui, et allez à vos affaires. Car ces refus, faits dans des occasions qui ne peuvent vous attirer de grands reproches, vous exerceront à braver la fausse honte et vous accoutumeront à le faire dans des cas plus importants.

Pour ce qui est des louanges des flatteurs, louanges portant sur des choses légères et communes, il ne sera pas inutile non plus de s'exercer à chasser cette fausse honte. Par exemple, en soupant chez un de vos amis, vous entendez un musicien qui chante mal, ou un comédien acheté à grands frais qui, en estropiant Ménandre, se voit applaudi avec transport par les spectateurs: il ne sera pas difficile, à mon avis, de garder le silence et de ne lui point donner, par une basse flatterie, des louanges que votre cœur désavoue. Si vous n'êtes pas alors maître de vous-même; que ferez-vous quand un ami viendra vous lire une pièce de vers ou un discours ridiculement écrits? Vous le louerez comme les autres, et vous mêlerez vos applaudissements à ceux de ses flatteurs. Comment alors le retiendrez-vous lorsqu'il sera prêt à faire quelque mauvaise démarche? Comment le reprendrez-vous quand il se sera mal conduit dans l'exercice d'une charge, dans des fonctions publiques, ou dans son administration domestique? Sachons aussi refuser ceux qui nous demandent de l'argent, en en prenant longtemps d'avance l'habitude dans des occasions peu importantes et où un refus n'est pas difficile à faire. Un homme qui croyait que rien n'était plus beau que de recevoir,

étant à la table d'Archélaüs, roi de Macédoine, lui demanda une coupe d'or. Le prince la fit porter à Euripide, en disant à cet homme : « Vous êtes fait pour la demander et être refusé, et Euripide pour l'avoir sans la demander. » C'était lui dire on ne peut mieux que la raison, et non la fausse honte, doit diriger les libéralités qu'on veut faire. Nous, au contraire, nous refusons à des amis doux et modestes qui ont besoin ce que nous accordons à l'importunité de gens hardis, sans avoir intention de leur donner, mais faute de pouvoir refuser. Ajoutez à cela que la fausse honte, non-seulement dispose avec imprudence de notre fortune, mais même que, dans les choses plus importantes, elle sacrifie encore les conseils de la raison. Par exemple, quand nous sommes malades, nous n'osons appeler le médecin le plus habile, par la honte de refuser celui qu'un ami nous propose. Nous donnons à nos enfants non les meilleurs maîtres, mais ceux qui nous sollicitent. Dans nos procès, souvent nous choisissons, non l'avocat le plus instruit et le plus exercé, mais le fils d'un ami que nous voulons obliger, et qui fera son apprentissage à nos dépens. Allons donc, et exerçons-nous à surmonter cette fausse honte dans les choses ordinaires et de peu d'importance : accoutumons-nous à ne pas employer tel barbier ou tel peintre par suite d'une honte excessive ; à ne pas aller dans une mauvaise hôtellerie par préférence à une bonne, parce que l'hôte nous a fait politesse : mais contractons l'habitude de choisir ce qu'il y a de meilleur, même dans les choses de peu d'mportance. Mais en voilà assez sur cet objet.

Quant aux raisons qui peuvent nous exciter à secouer la fausse honte, la première est celle qui nous apprend et nous avertit que toutes les passions et toutes les maladies de l'âme nous entraînent dans les maux que nous voulons éviter en nous y abandonnant. Ainsi le désir de la gloire attire souvent l'infamie, et l'amour des plaisirs la douleur. La mollesse est suivie de beaucoup de peines, et l'entêtement dans les procès cause des pertes et des condamnations. Au reste, il arrive souvent à la fausse honte qu'en voulant éviter la fumée, elle nous jette au milieu des flammes. Beaucoup, après avoir donné parole pour le mariage d'une fille ou d'une sœur, mariage qu'on reconnaît désavantageux, se sont vus forcés, par

suite d'une mauvaise honte, de changer d'avis et d'avoir recours au mensonge.

Persée, en prêtant de l'argent à un de ses amis, lui fit passer une obligation chez le banquier. Il se souvenait de ce précepte d'Hésiode : « Même avec votre frère, employez un témoin. » Eh quoi ! Persée, lui dit son ami surpris, vous en agissez ainsi juridiquement avec moi ? — Oui, lui répondit Persée, afin de retirer de vous à l'amiable ce que je vous prête, et de n'avoir pas à le redemander en justice. »

Il en est beaucoup qui, empêchés par la honte de prendre d'abord des assurances, se voient ensuite forcés de finir par des voies juridiques qui leur font des ennemis. Platon écrivant à Denis pour lui recommander Hélycon de Cyzique, louait sa modestie et sa probité ; mais, en finissant la lettre, il ajoutait : « Au reste, je vous parle d'un homme, c'est-à-dire d'un animal dont la nature est variable. » Au contraire, Xénocrate, homme d'ailleurs de mœurs si austères, cédant à une fausse honte, recommanda par lettre à Polysperchon un homme malhonnête, comme l'événement le fit voir. Le Macédonien le reçut avec bonté, et s'informa de lui de quoi il aurait besoin. Cet homme lui demanda un talent. Polysperchon le lui donna ; mais il écrivit à Xénocrate de mieux examiner à l'avenir les gens pour qui il s'intéressait. Xénocrate ne connaissait pas celui qu'il recommandait ainsi. Mais nous, bien souvent, nous donnons des lettres de recommandation, ou nous prêtons de l'argent à des hommes dont nous connaissons la malhonnêteté ; et agir de la sorte, c'est nous faire grand tort. Or c'est surtout par rapport à ces importuns qui nous font ainsi violence, qu'on peut dire avec vérité : « Je sens bien tout le mal que je suis prêt à faire. » Je vais me parjurer, prononcer une sentence injuste, porter une loi inutile, ou prêter de l'argent qu'on ne me rendra jamais. Aussi, la fausse honte a-t-elle cela de particulier que le repentir la suit de plus près que dans toutes les autres passions, ou plutôt qu'il n'en est point séparé. Car nous prêtons avec regret, nous rougissons en portant un faux témoignage, et en donnant notre appui à des gens qui ne le méritent pas, nous nous déshonorons. Trop faibles pour

résister à des instances réitérées, nous prenons des engagements que nous ne pouvons pas remplir : par exemple, de recommander quelqu'un à la cour, et de parler pour lui à un grand seigneur; et cela, parce que nous ne voulons et n'osons pas lui dire : Je ne suis pas connu du prince ; adressez-vous à quelque autre. Pour les propositions injustes et déraisonnables, il faut y opposer ce mot de Zénon à un jeune homme qu'il rencontra le long des murs de la ville, où il se promenait à l'écart, afin d'éviter les poursuites d'un ami qui voulait l'engager à porter un faux témoignage. Zénon ayant su le motif de sa retraite, lui dit : « Lâche que vous êtes, cet homme ne craint pas de vous presser pour une chose injuste, et vous n'osez lui résister en face pour la justice ! » Par conséquent tout homme qui repousse avec vigueur ceux qui dans leur méchanceté nous pressent effrontément et avec impudence, qui ne cède jamais à la honte dans la crainte de faire le mal, agit en homme prudent et juste, comme le font du reste ceux qui sont sages.

Un orateur vient-il vous demander une injustice au tribunal ou au sénat, promettez-lui de le faire à condition que lui-même, en commençant un discours, commettra un solécisme ou fera un barbarisme dans le cours de sa narration. Il ne le voudra jamais, à cause de la honte qui y serait attachée ; il en est même qui ne souffriraient pas, en écrivant, la rencontre de deux voyelles. Est-ce un homme distingué par son rang ou sa naissance qui vous presse, proposez-lui de se montrer dans les rues en faisant des sauts, des contorsions et des grimaces. S'ils rejettent votre proposition, vous aurez beau jeu pour leur demander lequel est plus honteux, de pécher contre la langue et de se défigurer le visage ou de violer les lois, de se parjurer, de commettre une injustice pour favoriser le méchant au préjudice de l'homme de bien. Si ce sont des personnes du commun qui vous sollicitent, proposez à un avare de vous prêter un talent sans passer d'obligation ; à un ambitieux de vous céder la première place ; à celui qui brigue les charges publiques de se désister de sa poursuite, surtout s'il a l'espoir de réussir. Il serait étrange que tandis qu'ils montrent tant de persévérance et d'opiniâtreté dans leurs passions

et dans leurs vices, nous qui faisons profession d'être attachés au bien et à la justice, nous fussions assez peu maîtres de nous-mêmes pour trahir les intérêts de la vertu (*De la fausse honte*).

Ayez, dit Timothée, ayez du respect pour la honte qui vient en aide à la valeur guerrière (*Comment on doit lire les poëtes*).

LXIII.

Philosophie.

Tous les autres biens ne sont que des biens humains, de peu d'importance, et ils ne méritent ni notre estime ni nos recherches. Une grande naissance est, à la vérité, une distinction flatteuse ; mais elle est moins à nous qu'à nos ancêtres. Les richesses sont utiles, mais elles dépendent de la fortune qui les ôte à ceux qui les possèdent et ne les donne point à ceux qui les attendent. La gloire est une bien belle chose ; mais son éclat n'est pas solide. La beauté est un des avantages qu'on désire le plus, mais elle est fragile et périssable. La santé est un bien précieux, mais elle s'altère facilement. La force du corps semble digne d'envie, et on la compte comme une partie du bonheur, mais la maladie ou la vieillesse la détruisent : se glorifier entièrement de la force du corps, c'est se tromper. Qu'est-ce, en effet, que la force de l'homme le plus vigoureux, si on la compare à celle de certains animaux, tels que les taureaux, les éléphants et les lions ? De tous nos biens, il n'y a donc de solide, d'immortel et de divin que la science et la sagesse. L'homme a deux facultés supérieures à toutes les autres : l'intelligence et la raison : l'une est faite pour commander, l'autre pour obéir. L'intelligence n'est sujette ni aux caprices de la fortune, ni aux poursuites de la calomnie ; la maladie ne peut rien sur elle, et les rides de la vieillesse ne flétrissent point sa beauté ; elle seule rajeunit en vieillissant. Le temps qui détruit tout, ajoute à ses connaissances, et la guerre qui, comme un torrent impétueux, entraîne et ravage tout ce qui s'offre à sa fureur, n'a point de force contre la science et la vertu.

Les jeunes gens bien nés ne doivent rien laisser de ce qu'ils peuvent entendre et voir eux-mêmes : ils doivent parcourir ce

qu'on appelle le cercle des connaissances. Mais comme il est impossible d'être parfait en tout, il en est plusieurs qu'il ne doit, pour ainsi dire, que goûter et apprendre en passant, pour se livrer ensuite à la philosophie, science la plus ancienne et la première de toutes. Je me servirai d'une comparaison pour faire comprendre ma pensée. En effet, de même qu'il est très-agréable de connaître un grand nombre de villes, et de se fixer dans celle qu'on voit le plus sagement gouvernée; de même en est-il pour les sciences. Le philosophe Bion, disait agréablement, à ce sujet, que semblables aux amants de Pénélope qui, n'ayant pu la séduire elle-même, s'étaient attachés à ses femmes, ceux qui ne pouvaient s'élever jusqu'à la philosophie s'arrêtaient aux autres sciences bien moins estimables qu'elles. La philosophie devra donc être le terme de toutes les autres connaissances. Les hommes ont inventé deux arts différents pour entretenir le corps en bon état; la médecine et la gymnastique. L'une a pour objet la santé, l'autre la force et la souplesse; mais la philosophie seule est le remède des maladies et des faiblesses de l'âme. Par elle, en effet, nous savons distinguer ce qui est honnête et honteux, juste ou injuste, et généralement ce qu'il faut rechercher et ce qu'il faut fuir; quels sont nos devoirs généraux et particuliers, selon les différents rapports de notre être. Elle nous enseigne qu'il faut adorer les Dieux, honorer ses parents, respecter les vieillards, obéir aux lois, être soumis aux magistrats, chérir ses amis, honorer le mariage par une sage tempérance, avoir de la tendresse pour ses enfants, traiter ses esclaves avec humanité, et ce qui est plus difficile encore, ne se laisser ni enfler par la prospérité, ni abattre par les disgrâces, ni amollir par la volupté, ni emporter par la colère. Voilà, sans doute, les plus grands avantages que nous puissions retirer de la philosophie. Il est d'une âme forte de supporter avec courage l'adversité. C'est l'effet d'un caractère doux et modéré de se maintenir sans envie dans la bonne fortune; c'est le propre d'un homme sage de soumettre la volupté au joug de la raison. Vaincre la colère appartient à un homme d'une vertu rare et exercée. Mais, selon moi, les hommes parfaits sont ceux qui, sachant unir à l'administration des affaires publiques la pra-

tique de la philosophie, peuvent jouir des deux plus grands biens de la vie humaine ; l'un d'être utile au public par une sage administration, l'autre de goûter dans le sein de la philosophie les charmes d'une vie passée dans la tranquillité et loin de toutes tempêtes (*De l'Education des enfants*).

LXIV.

Poésie.— Poétique.

Jamais le célèbre Lycurgue ne me parut avoir agi raisonnablement lorsque, pour réprimer la passion qu'avaient pour le vin la plupart de ses sujets, il fit arracher les vignes dans toute l'étendue de ses Etats. Il eut été plus sage de faire creuser dans les environs des sources et des fontaines, et d'enchaîner, comme dit Platon, un Dieu fougueux par une divinité plus paisible. L'eau mêlée dans le vin lui ôte ce qu'il a de plus dangereux, sans lui faire perdre ce qu'il a de salutaire. Gardons-nous donc d'arracher et de détruire ce plant fécond de la poésie, cultivé par les muses elles-mêmes : seulement, lorsque les fictions n'ont pour objet que le plaisir et qu'elles y sont semées avec profusion, retranchons ces branches inutiles et empêchons-les de trop se multiplier. Mais quand l'agrément s'y trouve joint au savoir, que la douceur et les grâces du langage servent de voile et d'ombre à des fruits solides, employons alors, pour mûrir ces germes heureux, les travaux de la philosophie. La mandragore qui croit auprès d'une vigne communique sa vertu au vin qu'on en tire, et adoucit sa force pour enivrer; de même, quand la poésie emprunte de la philosophie le fond de doctrine qu'elle embellit ensuite de ses fictions, l'étude devient plus agréable et plus facile aux jeunes gens.

Avant donc que d'exposer ici ce qu'on trouve çà et là, et ce qu'avec tant d'esprit ont imaginé les poëtes, disons que souvent la poésie adopte les mensonges, et que parmi ces mensonges, il y en a quelquefois de volontaires, et quelquefois de forcés. Ils sont volontaires lorsque les poëtes, pour flatter le goût du plus grand nombre des lecteurs, s'étudient à charmer l'oreille, et pour cela, préfèrent la fiction à la vérité. Le récit d'un fait véritable,

lors même que le dénouement en est tragique, n'admet aucun changement ; mais dans une action feinte, il est facile de détourner le sujet, et de le faire tourner du triste à l'agréable[1]. Aussi, la beauté de la versification, la hardiesse des métaphores, la majesté du style, la justesse des figures, la liaison et l'harmonie du discours, ont-elles pour le lecteur moins d'attraits que n'en a une fiction bien conduite. Et de même que dans la peinture les couleurs font bien plus d'effet que le simple dessin, parce qu'elles donnent aux tableaux un air de ressemblance qui va jusqu'à nous tromper ; de même, dans la poésie, un mensonge présenté sous les couleurs de la vraisemblance, nous frappe et nous plaît davantage que la versification la plus brillante dénuée de fiction.

Celui qui admire tout dans les poëtes ; qui, subjugué par les noms imposants de leurs héros, ne se permet pas même de faire usage de son discernement pour juger leur conduite, deviendra semblable à ces disciples d'hommes illustres qui ne pouvant imiter leurs belles actions, cherchaient à reproduire leurs défauts, comme ceux de Platon qui imitaient son attitude penchée, et ceux d'Aristote son bégaiement. Il ne faut donc pas se conduire, vis-à-vis des poëtes, comme ces hommes méticuleux qui par superstition ont peur de tout et rendent vénération à toutes choses dans un temple ; il faut, au contraire, avoir de l'audace, et s'accoutumer à déclarer librement ce qu'il y a en eux de juste et de vrai.

Nous voyons l'abeille, par suite de l'instinct de sa nature, exprimer un miel exquis des fleurs les plus sauvages et des plantes les plus amères ; de même, les jeunes gens qu'on aura bien dirigés dans l'étude des poëtes, sauront tirer avantage des choses qui pourront d'abord paraître les plus dangereuses. Se servir ainsi de la poésie, insister sur les salutaires préceptes qui peuvent s'y trouver, c'est la dépouiller de ce qu'elle a de fabuleux, c'est lui ôter, pour ainsi dire, son masque, et donner plus de poids et d'autorité à ce qu'elle contient d'utile et d'avantageux. C'est préparer l'esprit du jeune homme à la philosophie, et le tourner peu à peu de ce côté. Il y arrive après en avoir déjà goûté d'avance,

[1] Nous avons ici suivi le texte grec.

il n'y est pas entièrement novice ; il est comme un candidat pour la philosophie. Quand ensuite il a fini par oublier les vains propos qu'il a entendu chaque jour tenir à sa mère, à sa nourrice, souvent même à son père et à son gouverneur qui vantaient sans cesse devant lui le bonheur des gens riches, ne parlaient qu'avec horreur de la mort et du travail, ne montraient aucune estime pour la vertu séparée des richesses; quand, dis-je, il entend pour la première fois les maximes des philosophes, si opposées à ces fausses opinions, il est troublé, interdit et presque découragé. Il lui semble qu'il ne peut avancer, qu'il ne peut supporter ces choses nouvelles pour lui, semblable en cela à ceux qui, sortant d'une obscurité profonde, voient tout à coup le soleil et sont éblouis par son éclat. Dans la poésie donc, comme dans une lumière, pour ainsi dire équivoque, où la vérité se trouve mêlée à la fiction, se trouve une splendeur, un éclat affaibli qu'on peut facilement supporter et regarder sans danger : et d'où il s'en faut que l'on puisse se précipiter et fuir. Les jeunes gens ont en effet d'abord lu dans les poëtes les maximes suivantes, et se sont convaincus de leur vérité : « Chaque mortel a ses malheurs à déplorer ; et c'est avec joie qu'on doit transporter un mort hors de sa demeure, car il est libre de tous soucis. Puisque la vie de l'homme n'a besoin que de deux choses, l'eau et le pain, adieu donc aux amitiés des tyrans et au bonheur des hommes malheureux ! » Or quand ils auront vu ces maximes dans les poëtes, ils seront moins surpris et troublés d'entendre dire aux philosophes : que nous ne devons point redouter la mort ; que la nature a mis des bornes aux richesses ; qu'une vie heureuse ne consiste pas dans la multitude des biens, la puissance ou l'autorité, mais dans l'exemption de la douleur, l'affranchissement des passions et la conformité de nos désirs aux besoins de la nature.

Mais si très-souvent, laissant la vérité de côté, nous employons les fictions poétiques et aimons la variété dans les incidents, c'est que de cette diversité d'événements qui arrivent à l'improviste, il résulte que l'âme se trouve frappée et comme étonnée, et qu'il en découle cet entraînement agréable qu'amène avec soi cette série de péripéties. Si, au contraire, le récit est simple et sans

fiction, nécessairement aussi il sera sans intérêt. C'est surtout pour cela que les poëtes ne donnent pas à leurs personnages de perpétuelles victoires, une prospérité constante ou une vertu parfaite. Les Dieux mêmes, lorsqu'ils agissent dans les événements humains, y sont représentés avec les passions et les erreurs des hommes ; dans la crainte que ce qui remue l'âme, frappe et étonne les esprits ne fût banni de la poésie, si elle venait une fois à être calme et paraissait désormais vouloir écarter d'elle toute péripétie et toute espèce de passion (*Sur la manière de lire les poëtes*).

LXV.

Curiosité coupable.

Pourquoi, homme envieux que vous êtes, avoir des yeux si clairvoyants sur les défauts d'autrui, et ne pas voir les vôtres ? Tournez d'un autre côté ce désir de tout connaître, et quittant les objets extérieurs, ramenez au-dedans de vous-même cette inquiète curiosité. Si vous aimez à connaître des défauts, vous trouverez chez vous de quoi vous occuper. Vous pourrez trouver une multitude de fautes dans votre vie, de mauvaises passions dans votre âme, et d'omissions dans vos devoirs. Reconnaissez-les, faites-en une exacte revue, fermez ces portes et ces fenêtres qui ont leur jour sur vos voisins, et qui laissent un libre passage à votre curiosité. Ouvrez celles qui vous cachent votre intérieur, voyez ce qui se passe chez vous et chez vos esclaves : c'est là que votre curiosité et votre amour de tout savoir trouveront des occupations utiles et salutaires. Que chacun se demande à soi-même : En quoi suis-je tombé ? Qu'ai-je fait ? qu'ai-je oublié ? Lamia, selon la fable, quittait ses yeux quand elle était chez elle à dormir, et les enfermait dans un vase ; elle les remettait lorsqu'elle voulait sortir. De même chacun de nous joint à la méchanceté pour autrui l'œil perçant de la curiosité, et fermant les yeux sur ses propres défauts, il évite de porter au fond de son cœur une lumière qui les lui ferait apercevoir. Aussi le curieux est-il plus utile à ses ennemis qu'à lui-même, puisqu'il leur découvre les défauts auxquels ils sont sujets et leur indique ce

dont ils doivent se garder et se corriger. Tout entier à ce qui se passe au-dehors, il ne voit rien de ce qui l'intéresse au-dedans de lui-même. Aussi, lâches et négligents sur ce qui nous touche de plus près, nous allons rechercher la généalogie des autres : nous découvrons que le grand-père de notre voisin était Syrien de nation, et sa nourrice Thracienne ; qu'un tel doit trois talents, dont il n'a pas encore payé les intérêts. Nous nous informons d'où revenait la femme d'un tel ; ce que celui-ci et celui-là disaient secrètement dans un coin. Il est des gens qui évitent la considération de leur vie comme le spectacle le plus triste ; ils craignent de réfléchir sur eux-mêmes la lumière de leur raison. Leur âme toute remplie de maux, effrayée de son intérieur, s'élance au-dehors d'elle-même, promène ses pensées sur les actions d'autrui, et en fait l'aliment de sa malignité. Les poules négligent souvent une nourriture abondante qu'elles ont devant elles, pour aller gratter dans un coin et déterrer dans le fumier quelques grains d'orge. Telle est la conduite des curieux : ils laissent les objets d'instruction qu'ils ont sous la main, dont la recherche n'est point défendue et ne nuit à personne, pour aller fouiller dans toutes les maisons et en découvrir les maux secrets et cachés. La coutume n'est pas d'entrer dans une maison étrangère, sans avoir d'abord frappé ; mais un curieux se glisse, et il se refuserait à jouir du spectacle d'une maison bien réglée, quand même on l'y inviterait. Quant aux objets pour lesquels on emploie des clefs, des barrières et des coffres, ce sont ceux qu'il aime à découvrir et à faire connaître.

Les vents les plus insupportables, disait Ariston, sont ceux qui retroussent les habits ; mais un curieux ne relève pas seulement les habits de ses voisins, il perce même les murailles, il ouvre les portes, et tel qu'un vent importun, il pénètre dans l'intérieur des personnes simples et sans art. Il est tout à la fois dans les maisons des gens riches, dans les cabanes des pauvres, dans les palais des rois, dans l'appartement des nouveaux mariés. Il s'informe de tout, des affaires des étrangers et de celles des grands, et bien souvent, il y trouve sa perte. De même qu'un homme qui, pour connaître la propriété de l'aconit, commencerait par en

manger, serait mort avant de les avoir reconnues ; de même, ceux qui recherchent les défauts des grands, sont les victimes de leur curiosité avant que d'avoir pu la satisfaire (*De la curiosité*).

Fait-on le récit d'une noce, d'un sacrifice, ou d'une cérémonie religieuse, le curieux l'écoutera d'un air froid et indifférent : il dira qu'il l'a déjà entendu faire, et il priera qu'on le supprime ou qu'on l'abrége. Mais qu'on lui raconte qu'une fille s'est laissé séduire, qu'une femme a trahi la foi conjugale, qu'un procès se prépare, que des frères sont en différend l'un contre l'autre ; alors vous ne le verrez ni sommeillant, ni distrait. Semblables aux ventouses qui attirent toutes les mauvaises humeurs du corps, les curieux ouvrent leurs oreilles aux plus mauvais discours ; ou plutôt, de même que dans les villes, il y a des portes sinistres par où l'on fait sortir les criminels qu'on mène au supplice, les victimes d'expiation et généralement tout ce qui est un objet d'horreur ; de même les oreilles des curieux ne donnent entrée à rien d'honnête ou d'agréable ; il n'y aborde que des récits sanglants, des histoires scandaleuses ou détestables. La curiosité n'est que le désir effréné de connaître les choses cachées et mises à l'écart. Mais personne ne cache un bien qu'il possède ; souvent même, on s'en attribue qu'on n'a point. Ainsi le curieux qui désire connaître le mal est atteint de cette passion qu'on appelle la joie du mal d'autrui, et qui est la sœur de la jalousie et de l'envie.

Les curieux négligent et ruinent leurs propres affaires pour s'occuper de celles d'autrui. Ils vont rarement à la campagne, parce qu'ils ne peuvent supporter le repos et le silence de la solitude. Ils en fuient la vie tranquille, comme froide, languissante et stérile en événements, et ils courent à la tribune, au palais et dans les ports. « Qu'y a-t-il de nouveau ? — Eh quoi ! n'étiez-vous pas ce matin sur la place ? croyez-vous que dans trois heures la ville ait changé de face ? » Si cependant quelqu'un leur parle nouvelle, ils descendent de cheval, le prennent par la main, l'embrassent, et s'arrêtent pour l'écouter. Leur répond-on qu'il n'y a point de nouvelles, « eh quoi ! disent-ils d'un air triste, vous n'avez donc pas été sur la place ni au barreau ? Vous n'avez pas vu ceux qui arrivent d'Italie ? » Aussi doit-on fort approuver la loi des Lo-

criens qui prononce une amende contre tout citoyen qui, au retour de la campagne, demande s'il y a quelques nouvelles. De même que les cuisiniers désirent une grande abondance de bestiaux, et les pêcheurs beaucoup de poissons; de même les curieux désirent beaucoup de malheurs, grand nombre d'affaires, de nouveautés et de changements pour servir d'aliment à leur curiosité. Le législateur des Thuriens, Charondas, fit une loi très-sage qui défendait de railler personne sur le théâtre, excepté les adultères et les curieux. En effet, l'adultère est une espèce de curiosité du plaisir d'autrui, et une recherche de ce que l'on cache à des regards étrangers. La curiosité, elle, est une sorte d'adultère qui dévoile les choses cachées et inconnues. Aussi arrive-t-il d'ordinaire que le désir de connaître beaucoup de choses est accompagné du défaut d'être grand parleur. Voilà pourquoi Pythagore prescrivait à ses nouveaux disciples cinq années de silence : ce qu'il appelait ἐχεμυθία, ou discrétion. Du reste, il est impossible que la curiosité n'amène pas la médisance. Car ce que les curieux apprennent volontiers, ils le répètent de même, et ils divulguent avec satisfaction ce qu'ils ont recueilli avec empressement.

Le plus sûr remède contre cette passion est donc de contracter de bonne heure l'habitude de contenir cette démangeaison de tout savoir; car l'habitude fortifie peu à peu les maladies de l'âme, et leur fait faire les plus grands progrès. Nous parlerons des moyens d'acquérir cette habitude et nous commencerons par ceux qu'on emploie dans les choses de moindre importance. Et de même que les chasseurs ne laissent pas à leurs chiens la liberté de quitter la piste et de suivre toutes les odeurs qui viennent les frapper, mais les mènent en laisse et les retiennent, afin que leur odorat conservant toute sa finesse remplisse mieux sa destination, et qu'ils soient plus ardents à suivre au flair la trace de la bête sauvage; de même il faut que le curieux s'interdise ces courses et ces écarts sur tous les objets qui frappent ses yeux ou ses oreilles, et qu'il ne les porte que sur des objets utiles. Les aigles et les lions replient leurs serres en marchant, de peur d'en émousser les pointes : les curieux doivent aussi prendre garde de ne pas user

sur des objets dangereux cette ardeur de savoir et d'apprendre qui leur est naturelle.

En second lieu, accoutumons-nous, en passant devant une maison étrangère, à ne pas y porter nos regards et à ne toucher à rien de ce qui s'y trouve avec l'œil de la curiosité. Souvenons-nous alors de ce mot de Xénocrate qu'il n'y a point de différence entre mettre les pieds où les yeux dans la maison d'autrui. Car il n'est ni juste, ni honnête, ni même agréable de le faire. Il y a dans la curiosité une certaine amertume qu'on aime, et on ne peut en contenir la démangeaison qui est semblable à un ulcère qu'on envenime davantage à mesure qu'on le frotte. Mais l'homme doux et tranquille qui s'est affranchi de cette maladie, lorsqu'il aura ignoré une nouvelle fâcheuse, pourra s'écrier : « Divine ignorance des maux, que vous êtes sage et prudente ! » Voilà pourquoi aussi il faut nous accoutumer à ne pas ouvrir sur-le-champ et avec précipitation les lettres qu'on nous apporte : à ne pas imiter ceux qui, trouvant leurs mains trop lentes, en rompent le sceau avec leurs dents; à ne pas aller au devant d'un courrier qui arrive ; à ne pas nous lever brusquement lorsqu'un ami vient nous dire qu'il a une nouvelle à nous apprendre, mais plutôt à lui demander s'il n'a pas quelque chose de bon et d'utile à nous dire. Un jour que je parlais en public à Rome, Rusticus, celui que Domitien, jaloux de sa gloire, fit mourir depuis, était au nombre des auditeurs : au milieu du discours, un soldat s'approchant, lui remit une lettre de l'empereur. Il se fit à l'instant un profond silence, et moi-même je m'interrompis, pour lui laisser le temps de lire ses dépêches. Mais il n'en voulut rien faire, et il n'ouvrit sa lettre que lorsque la leçon fut finie et les auditeurs retirés. Tout le monde admira la force d'âme de cet homme en cette circonstance (*De la Curiosité*).

LXVI.

Ambition.— Mépris des honneurs.

L'ambition, plus honorable en apparence que l'avarice et la passion du gain, ne m'en paraît pas moins une peste dangereuse

pour un Etat. Son audace est plus grande, et elle est le partage, non des caractères lâches et vils, mais des âmes fortes et vigoureuses. Souvent aussi elle obtient le secours et la faveur du peuple ; d'où il arrive que ceux qui en sont dévorés s'élèvent et s'enorgueillissent de plus en plus, et se livrent à leurs désirs avec une ardeur effrénée que rien ne peut maîtriser.

Après plusieurs réflexions, Plutarque fait en ces termes l'éloge de ceux qui se contentèrent d'honneurs modérés :

Caton ne voulut de statue nulle part, quoique de son temps Rome en fut remplie. Il aimait mieux, disait-il, qu'on demandât pourquoi on ne lui en avait pas dressé, que d'entendre demander pourquoi on lui en avait érigé une. Les honneurs qu'on rendit à Pittacus portent avec eux quelque chose du citoyen. Car ayant reçu la permission, ou plutôt l'ordre de prendre d'un territoire qu'il avait conquis autant qu'il en voudrait, il n'en prit que l'espace parcouru par un trait qu'il avait lancé lui-même. Le romain Publius Coclès ne voulut autant de terrain que ce qu'il pourrait en labourer en un jour, et il était boîteux. Ces sortes d'honneurs pour être durables, comme ceux que je viens de rapporter, doivent être le témoignage et non la récompense d'une belle action. Des trois cents statues élevées à Démétrius de Phalère, aucune n'eut le temps d'être altérée par la rouille ou par l'humidité ; car elles furent toutes renversées et enlevées de son vivant. Celles de Démade, furent, dit-on, fondues, et on en fit des vases destinés aux usages les plus vils. La plupart des autres distinctions de cette espèce ont été ainsi tournées en ignominies et sont devenues odieuses : et ce n'est pas tant la méchanceté de ceux à qui on les avait décernées, que leur grandeur et leur excès qui étaient la cause de leur chute. La sauvegarde la plus forte et la plus sûre des distinctions est donc la simplicité. Quand elles sont démesurément grandes, orgueilleuses et superbes, semblables aux statues qui manquent de proportions, elles sont bientôt renversées (*Préceptes d'administration publique*).

Alexandre voyant un courrier arriver à lui, tout transporté de joie et la main étendue : « Que viens-tu donc m'annoncer, sinon qu'Homère est revenu à la vie ? » Par ces paroles, il témoignait

qu'à lui, Alexandre, il ne manquait qu'un Homère pour transmettre ses exploits à la postérité.

LXVII.

Honneur.

Les éléments de la vertu sont l'espérance des honneurs et la crainte du châtiment. L'une rend les jeunes gens plus prompts à faire de belles et honnêtes actions : l'autre les rend plus lents à en commettre de mauvaises (*De l'éducation des enfants*).

LXVIII.

Hypocrisie.

Le comble de la perversité, dit Platon, c'est de n'avoir aucune idée de justice, et cependant, de vouloir passer pour un homme de bien (*Faut-il faire de la philosophie à table*).

LXIX.

Eloquence.

Nous devons croire que si l'art de la parole ne persuade pas, il est au moins d'un grand secours pour la persuasion. Il faut donc corriger ce vers de Ménandre : « Ce sont les mœurs qui persuadent, et non les discours éloquents. » Car ce sont à la fois et les discours et les mœurs. Ou bien, il faudra dire que c'est le pilote seul, et non le gouvernail, qui dirige le vaisseau : que l'écuyer conduit le cheval sans le secours de la bride : que, de même un état ne se gouverne que par la vie et les mœurs de ses orateurs, et non par l'éloquence dont ils se servent comme d'un frein et d'un gouvernail, pour conduire et diriger, comme un pilote sur sa poupe, toute une multitude, cet animal si versatile, suivant Platon. Il est sans aucun doute qu'un simple particulier, à vêtement et tournure populaire ne pourra jamais gouverner un état, l'emporter sur les volontés du peuple, mettre un frein aux mœurs de la multitude, s'il n'est doué de cette éloquence qui persuade, façonne,

forme et entraîne la foule. On dit communément qu'on ne peut tenir le loup par les oreilles : mais c'est par là principalement qu'un peuple doit être conduit (*Préceptes d'administration publique*).

On admirait la concision de Phocion dans ses discours : aussi Polyeucte disait-il que Démosthène était un très-grand orateur, mais que l'éloquence de Phocion avait plus de force, et renfermait plus de sens en moins de paroles. Voilà pourquoi Démosthène, qui craignait peu ses autres adversaires, disait en voyant Phocion se lever · « Voilà la hache de mes discours qui se lève. » Il faut surtout se mettre dans la tête de ne parler au peuple qu'après s'être préparé avec soin. Périclès ne parlait jamais en public sans demander aux Dieux qu'il ne lui échappât aucune parole qui pût paraître étrangère à son sujet (*Id*).

On devra prendre garde à ce que les jeunes gens ne parlent pas sans préparation ; car ce que l'on dit ou ce que l'on fait avec précipitation ne peut être beau, et selon le proverbe, ce qui est beau est difficile. Aussi voit-on que les discours de ceux qui parlent en public sans préparation sont remplis d'inutilités et de négligences. Ils vont au hasard, sans savoir, le plus souvent, par où ils doivent commencer et finir ; et sans parler de bien d'autres défauts, ils tombent toujours dans une prolixité vicieuse et rebutante. Mais la réflexion et la préparation ne laissent pas un discours s'égarer loin des bornes et de la mesure convenables. On dit que Périclès refusa souvent de dire son avis aux assemblées du peuple, parce qu'il ne s'était pas préparé sur l'objet de la délibération. On rapporte la même chose de Démosthène, qui avait pris Périclès pour son modèle dans l'administration des affaires publiques, et qui étant prié de dire son avis, refusa de le faire, en disant : « Je ne suis pas préparé. » Mais quand le talent a acquis toute sa force, alors, si l'occasion se présente de parler sans préparation, on peut le faire avec confiance. Ceux qui ont été longtemps dans les chaînes, après même qu'on les en a délivrés, se sentent encore de la contrainte où ils étaient ; ils ne peuvent marcher, ou ils ne marchent qu'en boitant. De même ceux qui se sont longtemps captivés à ne parler en public qu'après avoir

prévu ce qu'ils auraient à dire, s'ils sont obligés de parler sur-le-champ, conservent alors la même exactitude et la même précision que dans leurs discours préparés. Mais si on laisse les jeunes gens parler sans préparation, on leur fait prendre un style lâche et diffus. Un mauvais peintre montrait à Appelle un de ses tableaux en lui disant : Je l'ai peint en très peu de temps. « Vous n'aviez pas besoin de me le dire, répondit Appelle, je m'en aperçois assez : je suis même surpris que vous n'en ayez pas fait davantage. » Mais, pour en revenir à mon sujet, je crois qu'il faut également éviter un style théâtral ou de tragédie et un style trop simple et trop négligé Car un style pompeux n'est pas propre à traiter d'affaires politiques, et un style trop simple est sans intérêt et ne fixe pas l'attention. Comme il ne suffit pas que le corps soit sain, et qu'il lui faut aussi de la vigueur et de l'embonpoint, ce n'est pas assez non plus que le style soit sans défauts, il doit encore avoir de la force et de la grâce. Le bien que l'on fait sans danger, reçoit des éloges; mais celui que l'on fait en courant des périls, excite de plus notre admiration (*De l'éducation des enfants.*)

Non-seulement on doit admettre ce jugement universel que la poésie est une peinture parlante, et la peinture une poésie muette; mais il faut encore, outre cela, apprendre aux jeunes gens que lorsqu'ils voient dans un tableau la figure d'un lézard et d'un singe, ou le visage d'un Thersite, le plaisir et même l'admiration que cette vue leur cause ne vient pas de la beauté des objets, mais de leur ressemblance. Car les choses sont ainsi que ce qui n'est point beau naturellement ne peut le devenir. Mais l'imitation vraie et naturelle d'un objet est toujours sûre de nous plaire, que cet objet soit agréable ou affreux. Le peintre, au contraire, qui donnerait une forme agréable et belle à un objet hideux, n'aurait rien fait de bon, parce qu'il aurait péché contre la convenance et cessé d'être vraisemblable (*Sur la Manière de lire les poëtes*).

LXX.

Goût pour les sciences, ardeur pour apprendre.

Les exercices du corps doivent être pris avec modération et pour ainsi dire, comme réservés et mis de côté dans une chambre pour ne s'en servir qu'au besoin, dans la crainte que fragiles comme nous le sommes et cédant au moindre choc, nous ne nous mettions hors d'état de nous appliquer à l'étude des belles-lettres. Platon l'a dit : « La fatigue et le sommeil sont ennemis des sciences. » Par dessus tout, il faut exercer et habituer la mémoire des enfants : car cette faculté est comme le trésor des sciences. C'est pour cela que les anciens ont feint que la mémoire était la mère des Muses. Ils voulaient par là nous faire entendre et nous montrer que rien ne contribue tant que la mémoire à nourrir et à orner l'esprit (*De l'Education des enfants*).

Chrysippe nous montre très-bien comment nous devons appliquer une même pensée à plusieurs choses de même espèce, et en étendre ainsi l'usage : « Il faut, dit-il, de tout ce qui est voisin et qui se ressemble, ne faire qu'un tout. » Ce mot d'Hésiode : « On ne perd un bœuf, qu'autant qu'on a un mauvais voisin ; » doit s'entendre également des ânes, des chiens, et en général de tout ce qui peut être enlevé. Donc, de même que les médecins, après avoir éprouvé sur un malade la vertu d'un remède, en font usage dans toutes les maladies de même espèce ; de même, lorsqu'on trouve une de ces maximes générales applicables à plusieurs choses, ne doit-on pas la mépriser : mais il faut l'étendre à tous les objets semblables, et la rendre, pour ainsi dire, d'un usage public. Accoutumons les jeunes gens, suivant la vivacité de leur esprit, à saisir promptement ce que ces pensées ont de général, pour en faire l'application aux différents sujets auxquels elles conviennent : qu'ils puissent sur-le-champ donner des preuves de cet exercice, et que quand Ménandre dit : Heureux celui qui réunit les biens et la prudence ; ils jugent que cette maxime convient également à la gloire, à l'autorité et à l'éloquence. Cet étonnement d'Ulysse, ces reproches qu'il fait à Achille, caché à

la cour du roi de Scyros, parmi les filles de ce prince : « Eh quoi ! Achille, vous flétrissez l'éclat de votre race, et fils d'un père si grand, vous passez votre vie au milieu de fuseaux ! » ces reproches, disons-nous, peuvent se faire à un libertin, un avare, un paresseux, un ignorant. Quand il dit aussi : « Ne me parlez point de ce Dieu des richesses dont les méchants peuvent facilement acquérir les plus grandes faveurs : » de même vous n'appellerez pas gloire la beauté du corps, un manteau de général d'armée ou une mître de pontife ; parce que souvent nous voyons tout cela devenir le partage des hommes les plus criminels. Quand on dit que la lâcheté produit les fruits les plus honteux, certes on peut aussi bien le dire de l'intempérance, de la superstition, de l'envie et généralement de tous les vices (*Sur la Manière de lire les poëtes*).

Evitant également la timidité et l'arrogance, occupons-nous uniquement à saisir et à comprendre tout ce qu'on dit d'utile, supportons, s'il le faut, pour y parvenir, les railleries de ceux qui se croient plus pénétrants que nous. Imitons à cet égard Cléanthe et Xénocrate. Nés avec un esprit plus lent et plus tardif que leurs condisciples, à force d'étude et de travail assidu, ils finirent par laisser les autres bien loin derrière eux : semblables en cela à des vases d'étroite embouchure et à des tablettes de cire qui, recevant plus difficilement les liqueurs et les lettres, les gardent plus fidèlement et les retiennent mieux.

Un discours qu'on vient d'entendre doit être pour nous comme un premier germe qu'il ne s'agira plus que de faire pousser, d'accroître et de nourrir. L'esprit n'est pas comme un vase qu'il ne faille que remplir. Semblable à une matière combustible, il a plutôt besoin d'un aliment qui l'échauffe, qui donne l'essor à ses facultés et l'enflamme pour la recherche de la vérité. Enfin, de même qu'il serait ridicule celui qui, allant chercher du feu chez son voisin et trouvant le foyer bien garni, resterait à s'y chauffer sans plus penser à retourner chez lui ; de même le serait un jeune homme qui, prenant les leçons d'un grand philosophe, ne s'appliquerait nullement à faire passer dans son âme la chaleur qui sortirait de ses discours. Que sert-il en effet de prendre plaisir

aux leçons d'autrui, et de ne pas en devenir meilleur (*Comment on doit écouter*)?

LXXI.

Vérité.

Pourquoi sacrifie-t-on à Saturne, la tête découverte, tandis qu'on fait le contraire pour les autres Dieux? Est-ce parce qu'on ne peut ni cacher, ni voiler la vérité, dont chez les Romains, Saturne est regardé comme le Dieu et le père? Mais pourquoi regarde-t-on alors Saturne comme le père de la vérité? Est-ce, comme le pensent quelques philosophes, parce que chez eux Saturne est le même que le temps, et que le temps découvre la vérité (*Questions romaines*, n°s 11 et 12)?

LXXII.

Coutume et habitude.

On peut facilement se séparer d'une méchante femme et réclamer sa liberté, pour peu qu'on sache se conduire en homme et ne pas être esclave de ses caprices: mais personne ne peut aussi aisément faire divorce avec le vice. Il est impossible d'apaiser, de calmer ces maux qui nous rongent jusqu'au fond de nos entrailles et jusqu'à la moëlle de nos os, de ces maux qui, jour et nuit, se sont amassés en nous depuis l'enfance. Leur force cachée dévore le malheureux qui y est abandonné, et lui prépare une affreuse vieillesse (*Sur le Vice et la Vertu*).

LXXIII.

Temps.

Pourquoi les Romains commencent-ils l'année au mois de janvier? Autrefois le mois de mars était compté comme le premier de l'année. Entre plusieurs preuves qui le démontrent, c'est que le mois de juillet portait le nom de cinquième, celui d'août de sixième, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Quelques-uns disent que Romulus, prince belliqueux, qui ne respirait que la guerre

et passait pour le fils de Mars, avait placé au commencement de l'année le mois qui portait le nom de ce Dieu; qu'ensuite Numa Pompilius, qui, naturellement pacifique, désirait tourner les esprits de ses sujets du goût des armes à celui de l'agriculture, avait donné le premier rang au mois de janvier, et fait rendre les plus grands honneurs à Janus, dont ce mois portait le nom, comme à un prince qui avait toujours préféré à la gloire des armes les arts pacifiques et la culture des terres. Mais ne faudrait-il pas plutôt penser que Numa prit pour commencer l'année une époque plus conforme au cours de la nature, en ce qui nous concerne? Car, en général, dans les révolutions communes de l'univers, nulle n'est en soi la première ni la dernière : c'est la volonté des hommes qui en détermine le commencement et la fin. Il semble donc que l'époque la plus naturelle pour le commencement de l'année est celle qui suit le solstice d'hiver, où le soleil cessant d'avancer, retourne sur ses pas et se rapproche de nous. Il se fait alors dans la nature comme une révolution qui augmente pour nous la durée des jours, raccourcit celle des ténèbres de la nuit, et ramène vers nous cet astre, chef et dominateur de ce mobile univers (*Questions romaines*, n° 19).

LXXIV.

La vie.

« Magnanime fils de Tydée, dit Homère, pourquoi chercher mon origine? telles que sont les feuilles, tels sont les mortels. Le vent fait tomber les unes, la forêt touffue emporte les autres, pour ensuite les voir renaître au printemps. Ainsi en est-il de la race des hommes; il en naît et il en meurt. »

Le poëte le plus près d'Homère, et par le temps et par la gloire, Hésiode, suppose que tous les maux étaient renfermés dans une urne, et que Pandore l'ayant ouverte, ils se répandirent en foule sur l'univers entier. « Pandore, dit-il, en découvrant l'urne de ses mains, a laissé échapper ainsi au milieu des hommes une foule de maux affreux. Seule, sur les bords, l'Espérance s'arrêta, car l'urne fut refermée aussitôt. Mais une foule de maux se

répandirent sur le genre humain : la terre en fut inondée, et la mer remplie. Les maladies vinrent sans cesse assaillir les hommes; elles s'approchent la nuit, en silence, elles apportent le mal aux pauvres mortels : car Jupiter leur a ôté la parole et la voix (*Consolation à Apollonius*). »

LXXV.

La mort.

Qu'y a-t-il d'étonnant que des corps qui de leur nature sont sujets à se briser, à se fondre, à se brûler ou à se corrompre viennent à éprouver ces divers accidents? Et quand est-ce que la mort n'est pas au dedans de nous? Quelle différence y a-t-il, dit Héraclite, entre le mort et le vivant, le jeune homme et le vieillard, celui qui veille et celui qui dort? puisqu'on passe successivement par ces divers états, et que la fin de l'un est le commencement de l'autre. Le potier peut, de la même masse d'argile, faire des animaux, leur ôter ensuite cette première forme, pour leur donner une figure nouvelle et leur faire subir de continuelles transformations. Ainsi la nature a, de la même matière, formé d'abord nos premiers ancêtres, après eux nos parents, ensuite nous, qu'elle remplacera par d'autres; et le fleuve de la génération suivra son cours, sans jamais s'arrêter, comme, dans un sens contraire, coulera sans interruption celui de la mort, soit le Cocyte ou l'Achéron, selon qu'il plaît aux poëtes de l'appeler. En ce qui concerne notre vie, on a dit que c'était une dette fatale que nous sommes obligés d'acquitter. Nos pères qui l'avaient eue par emprunt, nous l'ont transmise au même titre; et quand celui qui nous l'a prêtée, nous la redemande, nous devons la lui remettre volontairement et sans regret, sous peine de passer pour des ingrats. C'est sans doute à cause de l'incertitude et de la brièveté de la vie que la nature nous a caché l'heure de notre mort, et cela pour notre bien. Car si nous en avions su l'instant, combien d'entre nous que cette vue aurait fait sécher de frayeur, et mourir mille fois avant que de subir la mort? Voyez notre vie, elle est toute remplie de chagrins, elle est comme submergée dans une

masse d'inquiétudes : si nous voulions en suivre le détail, nous lui ferions sans doute les plus grands reproches, et nous confirmerions la pensée de ceux qui prétendent que la mort est préférable à la vie. Voilà pourquoi Simonide a dit : « Les forces de l'homme sont peu de chose, ses soins sont infructueux : dans sa courte vie, un travail s'enchaîne à un autre travail, et la mort cruelle et inévitable est là sans cesse menaçante. Tous ont le même sort, les bons aussi bien que les méchants. »

La mort, disait Socrate, est ou un sommeil profond, ou un voyage de long cours, ou enfin un anéantissement total de l'âme et du corps ; or envisagée sous chacun de ces trois aspects, elle ne peut être fâcheuse. Premièrement, ajoutait-il en reprenant ces trois propositions, si la mort n'est qu'un sommeil, et que ceux qui dorment ne sentent aucun mal, il est évident que les morts n'en sentent point. Plus le sommeil est profond, plus il est doux. C'est une vérité trop connue pour qu'elle ait besoin de preuves. Homère lui-même l'atteste en disant du sommeil : « Doux et profond repos, image de la mort. » En un autre endroit : « Il s'adresse au sommeil, le frère de la mort. » Et ailleurs : « Le sommeil et la mort, tous deux frères jumeaux. » Il ne peut rendre leur ressemblance plus sensible qu'en les appelant jumeaux. Diogène le Cynique, peu d'instants avant de mourir, tomba dans un sommeil profond. Son médecin l'ayant réveillé, lui demanda s'il ne sentait point de mal. « Non, répond-il, c'est le frère qui vient au devant de la sœur, le sommeil au devant de la mort. » Si la mort est un long voyage, sous ce rapport, loin d'être un mal, n'est-elle pas au contraire un véritable bien ? N'est-ce pas en effet un bonheur réel que d'être affranchi de l'esclavage du corps, de ne plus dépendre de ces passions qui emportent l'âme hors d'elle-même, et la livrent aux désirs les plus insensés ? En effet, dit Platon, le corps, à cause de ses besoins journaliers, nous donne d'immenses affaires : c'est lui qui occasionne les guerres, les séditions, les disputes ; c'est de lui que proviennent les désirs et les passions : c'est pour obtenir des richesses que nous excitons des guerres. Or ces richesses, pourquoi nous sont-elles nécessaires, si ce n'est pour fournir aux besoins du corps, et pour sa-

tisfaire à ses goûts? Aussi, cette recherche nous fait-elle suspendre l'étude de la philosophie.

On connaît ce mot d'Arcésilas : « De toutes les choses qu'on regarde comme des maux, la mort est la seule qui n'afflige pas quand elle est présente : elle ne fait de peine que quand elle est éloignée et qu'on l'attend. » Ainsi bien des gens écoutant trop leur faiblesse, et prévenus par les calomnies dont on charge la mort, meurent avant le temps, par la crainte même de mourir. Epicharme a eu raison de dire à ce sujet : « Ce qui était séparé se réunit, et retourne là d'où il était venu : la terre retourne à la terre, l'esprit remonte aux cieux. » Qu'y a-t-il de fâcheux et de difficile en cela? Rien (*Consolation à Apollonius*).

LXXVI.

Enfers.

Voici ce que dit Socrate dans un des ouvrages de Platon :

Ecoutez un récit très-intéressant que, sans doute, vous traiterez de fable, mais que je regarde comme très-certain. Jupiter, Neptune et Pluton partagèrent entre eux l'empire que Saturne, leur père, leur avait laissé. Dans tous les temps, il y eut parmi les Dieux une loi relative aux hommes, qui subsistait sous le règne de Saturne, et qui depuis a toujours été en vigueur. Selon cette loi, l'homme qui a mené une vie juste et sainte, est, après sa mort, transporté dans des îles fortunées, où, exempt de tous maux, il goûte une félicité parfaite. Mais celui qui a vécu dans l'injustice et l'impiété est précipité dans le Tartare, lieu destiné au châtiment et à la vengeance. Les juges préposés à ce discernement, du temps de Saturne et même au commencement du règne de Jupiter, étaient des hommes vivants qui jugeaient leurs semblables le jour même qu'ils devaient mourir. Il arriva dans la suite que leurs jugements n'étaient pas toujours équitables : aussi Pluton et ceux qui gouvernaient avec lui les îles fortunées se plaignirent à Jupiter qu'on leur envoyait bien des âmes indignes du bonheur qui leur était décerné. « J'aurai soin, dit Jupiter, que cela n'arrive plus à l'avenir. Ce qui cause aujourd'hui ces sen-

tences injustes, c'est qu'un grand nombre d'hommes ayant des âmes méchantes se cachent sous un corps de la plus belle apparence, sous des titres et des richesses. Quand arrive le jour du jugement, il se présente aux juges une foule de témoins qui viennent déposer en leur faveur. Les juges se laissent d'autant plus facilement éblouir par tout cet extérieur, qu'étant eux-mêmes vêtus, leur âme est comme enveloppée des yeux, des oreilles et des autres parties du corps. Ainsi, leur propre vêtement et celui des personnes qu'ils jugent nuisent à l'équité de leurs arrêts. Je veux donc, en premier lieu, qu'ils ignorent à l'avenir l'heure de leur mort : ils la connaissent maintenant, mais Prométhée est déjà chargé du soin de leur en dérober la connaissance. En second lieu, tous devront être nus au jour de leur jugement. Ce jugement ne se prononcera qu'après la mort, et le juge lui-même devra être nu. Privé de cette vie mortelle, il faut qu'il considère avec les yeux seuls de l'esprit l'âme de ceux qu'il doit juger, séparée de tous ses parents, dépouillée de ces ornements étrangers qu'elle avait sur la terre. Par ce moyen, les sentences seront désormais équitables. Comme j'avais connu avant vous les prévarications dont vous vous plaignez, j'avais d'avance établi pour juges trois de mes fils : deux pour l'Asie, Minos et Rhadamante, et Eaque pour l'Europe. Après leur mort, ils dresseront leur tribunal aux enfers, dans le carrefour de cette prairie qui se partage en deux routes, dont l'une conduit aux îles heureuses et l'autre au Tartare » (*Consolation à Apollonius*).

LXXVII.

Région des esprits bienheureux.

Si l'opinion des philosophes et des poëtes de l'antiquité, qui fixe aux âmes vertueuses un séjour particulier, où, après leur mort, elles jouissent des honneurs et des récompenses dues à leur piété ; si cette opinion, dis-je, est aussi certaine qu'elle est vraisemblable, vous devez avoir la plus juste confiance que votre fils est au nombre de ces âmes heureuses. Voici ce que dit le suave Pindare sur les âmes pieuses qui se trouvent aux enfers : « Quand

pour nous c'est le temps de la nuit, pour eux brille l'éclat du soleil : des prairies semées de roses et de grenades, sont leurs lieux de promenade, qu'ombragent des arbres odoriférants chargés de fruits d'or : de ces âmes, les unes s'exercent aux jeux du gymnase, d'autres se récréent dans des jeux plus tranquilles. Dans ce lieu de délices croissent en abondance toute espèce de fleurs, une odeur divine s'y répand de toutes parts, et sur les autels des Dieux brûlent dans une flamme éclatante les prémices variées des sacrifices (*Consolations à Apollonius*). »

Quelques philosophes disent qu'il y a un lieu de bonheur et de gloire où résident les âmes des justes. L'éclat du soleil y est resplendissant; la nuit, les prairies y sont éclairées d'une lumière empourprée : c'est un perpétuel printemps, et les campagnes y sont comme revêtues d'arbres magnifiques aux fleurs suaves et sans nombre. Là coulent des fleuves paisibles dont les ondes tranquilles ne franchissent jamais leurs rives. Les habitants de ce séjour charment leurs loisirs dans de doux entretiens par le souvenir du passé, et par la jouissance de leur bonheur présent : ils se rappellent réciproquement leurs souvenirs, et passent en revue les habitudes de leur vie. Mais il est un autre chemin : c'est celui par où les âmes des méchants qui ont transgressé les lois sont poussées dans un lieu obscur, dans un abîme ténébreux où des fleuves tortueux vomissent dans une nuit obscure d'immenses ténèbres qui se saisissent de ces méchants, et les enveloppent d'ignorance et d'oubli. Ce ne sont pas des vautours cruels qui déchirent sans cesse les entrailles des scélérats étendus sur la terre : car elles ont été consumées par le feu ou sont tombées en pourriture. Leurs corps ne sont pas accablés sous le poids de masses énormes qu'ils soient obligés de traîner : car les morts n'ont plus de chairs et d'ossements. Il ne leur reste plus rien de corporel qui soit susceptible d'un châtiment, lequel ne peut s'exercer que sur des substances solides et capables de résistance. Mais il n'y a qu'une seule manière de châtier les méchants, c'est l'obscurité et l'oubli : totalement oubliés, ils disparaîtront pour jamais dans le fleuve odieux du Léthé : ils seront plongés dans une vaste mer sans rivage et sans fond, c'est-à-dire dans une lâche inaction;

fleuve et mer qui, dans leurs flots, entraînent un oubli général et la plus profonde obscurité (*S'il est vrai qu'il faille mener une vie cachée*).

LXXVIII.

Le vrai et le faux bonheur.

A beaucoup d'entre nous arrive ce qui est arrivé à Télémaque. Ce prince, qui manquait d'expérience ou plutôt de jugement, ayant trouvé la maison de Nestor bien pourvue de lits, de tables, de meubles et d'excellents vins, ne félicite pas le possesseur de tant de biens utiles et nécessaires. Mais lorsqu'il voit chez Ménélas de l'or, de l'ivoire, des métaux précieux, il s'écrie dans son admiration: « Tel est le palais de Jupiter, le souverain des Dieux. A la vue de ces richesses innombrables, je me sens transporté et ravi. » Socrate ou Diogène eussent dit à cette vue : « Combien de choses vaines, inutiles et dangereuses! Je ne puis, en les voyant, m'empêcher de rire. » Mais vous, imprudent, que faites-vous? Lorsque votre devoir serait d'éloigner des yeux de votre femme cette pourpre et ces parures pour qu'elle cessât de nourrir en elle l'amour des délices et des superfluités étrangères, vous décorez votre maison avec tant de faste, qu'on la prendrait pour un théâtre ou pour une salle de concert. C'est qu'il vous faut des spectateurs et des témoins de votre opulence; cette ostentation en fait presque toute la félicité. Mais il n'en est pas ainsi de la tempérance, de l'amour de la sagesse, d'une exacte connaissance de la Divinité : ces qualités, lors même qu'elles sont inconnues aux autres, répandent toujours dans notre âme une lumière des plus vives, un éclat qui leur est propre; et l'assurance qu'a l'homme vertueux de posséder les véritables biens, produit en lui une joie inaltérable, soit qu'il ait des témoins de ces richesses, soit qu'elles restent toujours ignorées des hommes et des Dieux. Tel est l'avantage de la vertu, de la vérité, de la géométrie et de l'astrologie. Peut-on leur comparer le clinquant des richesses, les ornements frivoles et autres jouets d'enfants? Si personne ne les voit et ne les admire, ce sont des richesses qui perdent tout leur éclat et qui sont, pour ainsi dire, aveugles. Qu'un homme riche soupe seul

avec sa femme ou ses amis, il n'étale point ses tables magnifiques ni sa vaisselle d'or et d'argent : il fait servir ce qu'il a de plus commun : sa femme est vêtue simplement, sans pourpre et sans bijoux. Mais donne-t-il à manger, c'est-à-dire se donne-t-il lui-même en spectacle, il faut bien que la richesse y joue son rôle. On voit paraître alors les vases, les trépieds; on dispose les flambeaux, on nettoie les coupes, on prend d'autres échansons, on pare les appartements : tout est étalé, l'or, l'argent, les pierres précieuses, en un mot, on annonce hautement qu'on est riche : mais bien loin sont le contentement de l'esprit et la tempérance (*De l'amour des richesses*).

On croit que c'est des habits dont on est vêtu qu'on tire sa chaleur. Mais ces habits étant eux-mêmes froids, ils ne peuvent échauffer le corps. Ne voyons-nous pas, au contraire, que pendant les grandes chaleurs, ou dans l'ardeur de la fièvre, on change souvent de linge et d'habits pour se rafraîchir? Comment se fait-il que les habits nous donnent de la chaleur, c'est ce que je vais vous expliquer en peu de mots. La chaleur qui sort du corps humain est reçue et retenue par les vêtements qui le recouvrent : bientôt se répandant dans toutes les parties, et s'attachant d'une certaine manière à notre corps, elle est empêchée de s'évaporer et de se répandre. Comme il en est de même dans les choses humaines, ils se trompent donc du tout au tout ceux qui s'entourent de maisons magnifiques, d'esclaves nombreux, de monceaux d'or et d'argent, et qui s'appuient sur cela seul pour jouir du bonheur : quand au contraire, la douceur et le charme de la vie ne peuvent venir à l'homme du dehors, et que c'est plutôt de son intérieur, c'est-à-dire de la sagesse de ses mœurs que découlent, comme d'une source heureuse, ses plaisirs et ses joies véritables. Le poëte l'a dit : « A nos maisons le feu prête un nouvel éclat. » La possession est de même plus agréable, la puissance et la gloire ont un éclat plus solide, si l'on possède la vraie joie du cœur. La douceur et la facilité du caractère font supporter avec égalité l'indigence, la vieillesse et l'exil : et de même que les parfums communiquent aux plus vils haillons une odeur agréable; de même, il n'est point de genre de vie que la vertu

ne rende agréable et commode; mais le vice souille ce qui paraît splendide, précieux et honorable, il le rend insupportable, le fait mépriser et exécrer, de sorte que c'est avec vérité qu'on a dit :

> « Tel qu'on vante au dehors comme un mortel heureux,
> Trouve en rentrant chez lui le sort le plus fâcheux. »

Allez, entassez des monceaux d'or et d'argent, construisez des palais superbes, remplissez votre maison d'esclaves, et la ville entière de vos créances : si, avec cela, vous ne domptez pas vos passions, si une insatiable cupidité vous dévore, si vous êtes en proie aux craintes et aux sollicitudes, de quoi vous servira votre opulence? C'est donner du vin à un malade brûlé par la fièvre, ou du miel à un bilieux; c'est préparer des mets et des ragoûts pour des individus qui souffrent de l'estomac ou qui ont un flux de ventre : non-seulement vous ne faites rien de bon pour ces malades, non-seulement ce n'est pas à leur santé que vous travaillez, mais même vous leur ajoutez encore une maladie de plus. Ne voyez-vous pas les malades avoir de l'aversion pour les mets les plus délicats et les plus exquis? Quand on les leur offre, et qu'on les presse même d'y goûter, ils les repoussent constamment et se détournent d'eux. Mais quand la santé leur est revenue, que les esprits sont purs, le sang adouci et la chaleur modérée, alors ils se lèvent de leur lit, et mangent avec plaisir du pain de ménage avec du fromage et du cresson. Or la raison met, sans aucun doute, dans notre âme une disposition semblable. Une fois que vous aurez su goûter ce qui est bon et honnête, il est étonnant comme vous serez facilement frugal, et content de votre sort. Ou je me trompe fort, ou au sein de la pauvreté, vous vivrez dans les délices, vous vous trouverez plus heureux qu'un roi, aussi satisfait dans votre vie obscure et privée que si vous aviez des armées à conduire et un Etat à gouverner. Ainsi, en vous appliquant à l'étude de la sagesse, vous mènerez la vie la plus douce de toutes, et de jour en jour vous deviendrez meilleur et plus heureux. Les richesses vous paraîtront bonnes, parce que vous pourrez étendre davantage vos bienfaits : la pauvreté vous

sera agréable, parce qu'elle vous épargnera bien des inquiétudes et bien des soucis. Quand la gloire viendra comme vous chatouiller l'âme, vous considérerez alors que la vertu a toujours sa récompense. Si enfin les honneurs ne viennent pas récompenser vos mérites (ce qui arrive assez souvent dans l'état de confusion où nous vivons), eh bien, vous serez à l'abri du plus grand mal, c'est-à-dire de l'envie (*Sur le Vice et la Vertu*).

LXXIX.

Maximes diverses.

Règle générale, il faut éloigner nos enfants de la société des méchants; car ils en contracteraient les mauvaises mœurs. C'est ce que nous recommande Pythagore sous des symboles allégoriques que je crois devoir rapporter et dont je donnerai l'explication, parce qu'ils me paraissent pouvoir contribuer à inspirer l'amour de la vertu. « Il ne faut point, dit-il, manger des poissons qui aient la queue noire; c'est-à-dire qu'il faut éviter toute liaison avec des hommes d'un caractère noir et méchant. » — « Ne marchez point sur la balance, » c'est-à-dire, respectez la justice et gardez-vous d'en enfreindre les lois. « Ne vous asseyez point sur le boisseau, » c'est-à-dire fuyez la paresse et travaillez à vous procurer les nécessités de la vie. « Ne donnez point la main à toute espèce de personnes, » c'est-à-dire, ne soyez pas facile à contracter des engagements. « Ne portez point un anneau étroit, » c'est-à-dire conservez votre liberté et ne vous rendez esclave de personne. « Ne fouillez point dans le feu avec l'épée, » c'est-à-dire n'irritez pas un homme en colère, tâchez plutôt de le calmer. « Ne rongez point votre cœur, » c'est-à-dire, ne livrez point votre âme à des chagrins qui la dévorent. « Abstenez-vous de manger des fèves, » c'est-à-dire, ne vous ingérez point dans l'administration des affaires publiques; car anciennement, c'était avec des fèves qu'on donnait les suffrages pour l'élection des magistrats. « Ne mettez pas votre nourriture dans un vase malpropre, » c'est-à-dire, ne tenez pas des discours sensés à des hommes pervers; car la parole est la nourriture des âmes, et la perversité des

hommes la corrompt. « Ne retournez point sur vos pas quand vous êtes sur la frontière, » ce qui veut dire que les hommes qui touchent au terme de leur vie doivent voir d'un œil ferme et tranquille la mort s'approcher, et ne pas en être accablés d'inquiétudes et de tristesse (*De l'Education des enfants*).

TROISIÈME PARTIE

COMPRENANT DES APOPHTHEGMES CHOISIS AVEC SOIN ET SE RAPPORTANT A LA BONNE DIRECTION DE LA VIE, EXTRAITS DES AUTEURS LES PLUS CÉLÈBRES QUI ONT TRAITÉ DE CES MATIÈRES, ET MIS EN ORDRE SOUS FORME DE LIEUX COMMUNS.

PREMIÈRE CLASSE

Commençant par Dieu, très-bon et très-grand, et embrassant ensuite les différentes espèces d'Etats ou de personnes.

I.

Dieu.

Simonide étant une fois interrogé par le tyran Hiéron, sur la nature de Dieu, demanda un jour pour réfléchir ; et comme, le lendemain, Hiéron lui faisait la même question, il demanda deux jours : enfin, comme à des interrogations réitérées, il en doublait toujours le nombre, le tyran surpris lui demanda pourquoi il agissait ainsi : « C'est, lui répondit-il, que plus j'y pense, plus la question me paraît difficile (CICÉRON, *Nature des Dieux.* Livre Ier). »

Socrate disait que les Dieux étaient meilleurs et plus heureux que le reste des créatures, et qu'à mesure qu'on s'approchait plus près d'eux, on devenait meilleur et plus heureux. Si vous corrigez ici le pluriel d'un seul mot, on ne peut rien dire de plus chrétien (ERASME, *Apophthegmes.* Livre III).

Euclide fut interrogé par quelqu'un sur la nature des Dieux : « J'ignore tout le reste, dit-il, mais je sais certainement qu'ils détestent les curieux (MAXIME, *Sermon* 21e). »

Evagrius ayant entendu de longues dissertations sur Dieu et la Trinité, répondit qu'on ne devait point définir la nature divine. Toutes les autres propositions ont, en effet, un genre qu'on peut montrer, ou bien, une espèce, une différence, une propriété, un accident, ou quelque chose qui en traite. Or on ne peut rien rencontrer de tout cela dans la sainte Trinité : c'est pourquoi, ce qui est ineffable doit seulement être adoré dans un silence éloquent (Socrate, *Histoire*. ch. xxi).

Attale, glorieux martyr de Jésus-Christ, à qui le tyran demandait avec mépris quel était le nom de Dieu, répondit : « Ceux qui sont multiples ont des noms qui les distinguent : mais celui qui est est un n'a pas besoin de nom (Eusèbe, *Hist. eccles*. Livre VI, ch. iii).»

On demandait un jour à Thalès de Milet ce qu'il y avait de plus ancien dans la nature toute entière. « C'est Dieu, dit-il. — Pourquoi donc? parce qu'il n'a jamais eu de commencement (Erasme, *Apophthegmes*. Livre vii). »

Le malheur s'attachant à Pompée, et la victoire penchant vers César, Caton disait que les secrets de la divinité étaient fort impénétrables, puisque tout ayant été favorable à César qui agissait contre le droit, rien n'avait réussi au défenseur de la république (Plutarque, *Vie de Caton*).

II.

Providence divine.

Le sophiste Libanius, grand partisan de Julien l'apostat, demandait à un maître d'école d'Antioche, homme bon et pieux, ce que faisait maintenant le fils du charpentier, désignant ainsi le Christ par mépris. « Celui que tu appelles le fils du charpentier, ne se repose pas, sophiste : il fait un cercueil pour Julien. » Cet homme de bien avait compris que l'apostat, par suite de son insigne impiété et de sa cruauté ne pouvait vivre longtemps, et que la vengeance divine frappait à la porte. Peu de jours après, Julien fut effectivement tué dans une bataille (Socrate, Livre VI, ch. xliv).

Un philosophe, à qui l'on demandait ce qu'était Dieu, répondit : « Ce qu'est le pilote sur un vaisseau, le conducteur sur un char, le maître de musique dans les chœurs, le gouverneur dans une ville, Dieu l'est dans l'univers (APULÉE, *Du Monde*). »

Thalès de Milet qui fut le plus sage des sept qui portèrent ce nom, disait : « Il faut que les hommes sachent que les Dieux voient tout, que tout est plein de la divinité ; et qu'ainsi ils deviendraient plus chastes, s'il croyaient avoir Dieu pour spectateur et témoin de toutes leurs actions. » Ce sage embrassait ainsi d'un seul mot toute la philosophie de la vertu (CICÉRON, Livre III. *Des Lois*).

On demandait au même Thalès, si l'homme qui fait le mal pouvait fuir le regard des Dieux : « Pas même celui qui le pense, répondit-il ; » voulant dire par là que rien n'est secret pour Dieu. Quant au vulgaire, il croit que ce qui se passe dans le cœur échappe à la divinité (LAERCE. Livre Ier).

Le philosophe Athénodore avait coutume de dire avec sagesse ; « que les hommes devraient vivre entre eux, comme si Dieu, rémunérateur du bien et vengeur du mal, voyait en tout lieu et en tout temps nos actions, et se manifestait à nos yeux. »

Philon, accusé avec d'autres juifs par Appion auprès de Caligula, de ne pas rendre les honneurs divins à César, et ayant été chassé de la salle, répondit à ses compagnons : « Prenons courage, nous qui subissons la colère de Caïus ; car il faut que Dieu paraisse quand le secours des hommes fait défaut (EUSÈBE, *Hist. Eccles.* Livre II. chap. V). »

III.

Ouvrages de Dieu.

Le moine Antoine, surnommé le Juste, interrogé par un philosophe comment il pouvait supporter la vie religieuse, en manquant de la consolation qu'on trouve dans les livres, répondit : « Mon livre, philosophe, c'est la nature des choses créées : quand il me plaît, je contemple en elles les oracles et les merveilles de Dieu (NICEPH, CALLIXTE. *Hist. Eccles.* Livre II. ch. XLIII). »

On demandait un jour à Thalès de Milet, ce qu'il y avait de plus

beau : « C'est le monde, dit-il : car c'est l'ouvrage de Dieu qui n'a rien de plus beau que lui (LAERCE, Live I[er]). »

IV.

Le Christ.

Un de ceux qui devaient mourir avec Phocion, désespéré, déplorait son sort. Phocion le consola en ces termes : « N'est-ce pas assez pour toi de mourir avec Phocion ? » Ce grand homme, conduit au supplice, non-seulement était innocent, mais encore, il avait bien mérité de l'Etat. Ce devait donc être une grande consolation pour un innocent, que de périr avec Phocion innocent. Or si c'était un grand dédommagement que de mourir avec Phocion, que sera-ce donc de mourir avec Jésus-Christ ? d'être accablé d'injures ? de souffrir la pauvreté et les autres incommodités de la vie que cet agneau innocent, le maître de la terre, a souffertes pour nous ?

V.

Le Saint.

Diogène le Cynique reprochait au commun des hommes de considérer comme gens de bien ceux qui méprisent les richesses, et, tout en les exaltant outre mesure, de ne les imiter en rien, et de suivre de préférence les riches, qu'ils couvrent de leur blâme. Or ceci convient aux hommes qui célèbrent les vertus des saints, dans de splendides louanges et qui s'adonnent aux vices des hommes perdus.

Alphonse d'Aragon, roi très-puissant, voyant que dans l'expédition de Gaëte, des rochers d'une grandeur énorme résistaient aux machines d'airain, et qu'on ne pouvait s'en emparer que du haut de cette ville qui, selon une opinion encore accréditée par les habitants, fut la patrie de Cicéron, ordonna de diriger autrement l'attaque de ces rochers, et de respecter la ville de l'orateur dont il admirait la belle éloquence. Car il préférait perdre des machines et des béliers que d'endommager les murs de la patrie d'un si grand citoyen qui, par sa protection, avait sauvé tant de person-

nages si illustres du déshonneur et de la mort. Or cet exemple ne peut-il pas très-bien s'approprier à la vénération des saints et de leurs reliques? En effet, si après tant d'années, un si sage roi fit tant de cas des grossiers remparts d'une ville qui avait appris à Cicéron l'art de l'éloquence, que mériteront ceux qui ont été plus illustres par leur vie que par leur langage, et qui règnent éternellement avec le Christ?

VI.

L'homme.

Solon de Salamine interrogé un jour sur ce qu'était l'homme, répondit : « De la pourriture en sa conception, une bulle d'air pendant toute sa vie, la pâture des vers à sa mort (Guy de Bourges). »

Chaque fois que Diogène considérait, par rapport à la vie de l'homme, les gouverneurs des villes, les médecins ou les philosophes, il disait qu'il n'y avait pas d'animal plus sage que l'homme. Mais une fois qu'il voyait les interprêtes des songes, les augures, les devins et autres gens de cette espèce, ou bien ceux qui se faisaient les esclaves de la richesse, il disait qu'il ne voyait rien de plus stupide que l'homme. Montrant par là que l'esprit de l'homme est propre aux plus grandes choses, s'il s'y exerce : sinon il tombe dans le vice et devient de beaucoup inférieur à la brute (Diogène Laerce, Livre VI).

Un jour, Diogène traversait le Forum, une lanterne à la main en plein midi, comme un homme qui cherche quelque chose. « Que cherchez-vous, lui demanda-t-on? un homme, répondit-il : » voulant dire par là que les mœurs publiques de la ville étaient à peine dignes d'un homme (Laerce, Livre VI).

Il disait aussi que les hommes qui gaspillent leur fortune en cuisiniers, en flatteurs, et en courtisanes, sont semblables aux arbres qui croissent le long des précipices. Personne n'en goûte les fruits, mais ils sont mangés par les corbeaux et les vautours. Il montrait par là qu'ils ne sont pas des hommes, ces esclaves de leur ventre et de leur gourmandise (*Id.*).

On demandait à Socrate comment quelqu'un pouvait vivre sans

ennui. Il dit que cela ne pouvait être, car c'est impossible pour qui converse avec les hommes. C'est de l'homme en effet, comme dit Sénèque, que l'homme tire sans cesse son danger. C'est donc avec vérité que les anciens disaient : « L'homme est envers son semblable un démon (Stobée, *Disc.* 97).

Socrate disait encore qu'il lui semblait que les Dieux devaient toujours rire des vains soucis des hommes, de leurs tracas, de leur perpétuelle envie d'amasser, comme s'ils croyaient être immortels, alors que bientôt il faut au contraire quitter le monde et tout abandonner (Stobée, *Disc.* 96).

On demandait à Aristote ce que c'était que l'homme. « Un exemple de faiblesse, répondit-il, la dépouille du temps, le jouet de la fortune, l'image de l'inconstance, une balance d'envie et de calamités. Quant au reste, c'est de l'humeur et de la bile (*Id.*). »

Alexandre cherchant au siége d'une ville, l'endroit faible des remparts, fut grièvement blessé d'une flèche : toutefois, il ne lâcha pas pied. Mais bientôt, comme par suite de la répression du sang, la douleur de sa blessure augmentait à mesure qu'elle se séchait, et que sa jambe pendante s'engourdissait, il fut forcé d'abandonner ce qu'il avait commencé, et d'appeler un chirurgien. « Tout le monde, dit-il, me proclame fils de Jupiter, mais cette blessure crie que je suis un homme (Plutarque, *vie d'Alexandre*). »

Le vieux Silène, pris par Midas, fut prié de dire ce qu'il y avait de meilleur pour l'homme. Il garda longtemps le silence. Mais forcé enfin de parler, il répondit : « Le meilleur pour lui serait de ne pas naître ; et le mieux après cela, de mourir le plus tôt possible. » Il reçut sa liberté pour récompense. Cette parole est restée célèbre entre toutes les autres (Ovide. *Métamorp.* Livre II).

Architas disait : « De même que quelque soin qu'on prenne, on ne trouvera jamais de poisson sans arête ; de même on ne pourra trouver d'homme qui n'ait en lui quelque mélange de douleurs et d'épines » (Elien. *Hist. Variées.* Livre X).

Solon, fondateur des lois d'Athènes avait coutume de dire que les villes et les citadelles n'étaient que le domicile des peines de l'humanité où le deuil, la tristesse et les chagrins des mortels

sont comme enfermés dans des murs (Beroald. *Des tremblements de terre.*)

VII.

La Femme.

Le poëte Philoxène interrogé pourquoi, dans ses tragédies, il faisait venir de mauvaises femmes, tandis que Sophocle n'en montrait que de bonnes, répondit laconiquement : « C'est qu'il les montre comme elles devraient être, et moi comme elles sont (Erasme, *Apophthegmes,* Livre VI). »

On demandait à Secundus le Sage, qu'est ce que la femme ? « Le naufrage de l'homme, répondit-il, la tempête de la maison, un empêchement au repos, la captivité de la vie, un tourment de tous les jours, un combat de volontés, une guerre continue, une bête féroce pour convive, une inquiétude qui se déverse en vous, une lionne qui vous étreint, une Scylla parée, un animal plein de ruses, un mal nécessaire (Max. *Serm.* 39). »

Antipater, nommé par Alexandre préfet de Macédoine, écrivit à ce prince les impertinences et les importunités de sa mère Olympias. Alexandre ému, répondit « : Ma mère exige une bien grande pension pour les dix mois que j'ai passés dans son sein ! »

Caton déclamant un jour contre l'insolence des femmes, s'écria : « Tous les hommes, dit-il, commandent à leurs femmes, nous à tous les hommes : mais nous, ce sont nos femmes qui nous gouvernent. » Il montrait par là que les femmes sont les maîtresses de tout (Plutarque, *Questions romaines*).

Aristippe regardant une femme petite, mais belle : « C'est le beau en petit, dit-il, mais le mal en grand. »

Quelqu'un demandait à Démocrite, pourquoi, malgré sa haute taille, il avait pris une femme très-petite. « Devant choisir un mal, dit-il, j'ai pris le plus petit. »

IX.

L'âme.

Alphonse, roi d'Aragon, disait que, selon lui, la plus grande preuve de l'immortalité de l'âme était de voir le corps décroître

pendant la vie et avoir ses membres comme des limites et des barrières, tandis que l'âme, au contraire, plus elle avançait en années, plus elle croissait en intelligence, en vertu et en sagesse (Panormita, (*Histoire d'Alphonse,* liv. V).

Un des grands d'Autriche étant mort à l'âge de quatre-vingt-treize ans, avait passé sa vie dans les voluptés et les plaisirs, sans jamais avoir été malade, sans jamais avoir éprouvé malheur et chagrins. On raconta ce fait à l'empereur Frédéric. « Que conclure de là, dit ce prince, si ce n'est que l'âme est immortelle? Car, si c'est Dieu qui gouverne le monde, comme l'enseignent les théologiens et les philosophes, et si tous sont d'accord sur sa justice, il y a certainement d'autres lieux où les âmes vont après la mort et reçoivent la récompense ou le châtiment de leurs actions. Car ici-bas, nous ne voyons pas que les bons soient récompensés et les méchants punis (Œnéas Sylvius). »

Après la mort d'Alexandre, Anaxarchus fut jeté par une tempête dans l'île de Chypre : et Nicocréon se souvenant des outrages qu'il avait reçus du philosophe, s'empara de lui, le jeta dans un mortier et ordonna qu'on le broyât avec des pilons de fer. Alors, le philosophe prononça cette parole qui est passée à la postérité: « Ecrasez le vêtement d'Anaxarchus; car ce n'est pas Anaxarchus que vous frappez (Laerce, liv. IX, ch. x). »

Par ce mot, il mit la principale dignité de l'homme dans l'âme, accordant à peine autre chose au corps que de le regarder comme son vêtement et son habitation. Ce raisonnement combat on ne peut mieux ceux qui négligent entièrement le soin de leur âme pour rapporter aux commodités et aux plaisirs du corps toutes leurs études. Car de même que certains hommes vivent comme s'ils ne croyaient pas en Dieu; de même aussi, il y en a qui se comportent comme s'ils pensaient qu'ils n'ont pas d'âme, ou qu'elle doit périr avec le corps : tant ils se consument dans le soin de leur corps.

On lit dans Xénophon, que le grand Cyrus, en mourant, dit ces paroles : « Ne croyez pas, mes chers enfants, qu'en vous quittant, je n'existe plus ailleurs. Car, pendant que j'étais près de vous, vous ne pouviez voir mon âme : et néanmoins, vous reconnaissiez

à mes actions qu'elle existait dans mon corps. Soyez donc assurés qu'elle existe encore, lors même que vous ne la verrez plus (*Caton l'ancien ou Traité de la vieillesse*).

X.

Libre arbitre.

Démocrite de Milet avait coutume de dire que si le corps citait l'âme en jugement, elle ne pourrait échapper à l'accusation de la mauvaise administration d'un dépôt. L'âme est placée dans le corps comme dans un poste : et cependant, la plupart des maux viennent au corps par l'âme : il peut toutefois les éviter par la puissance du libre arbitre.

XI.

Passions.

Socrate disait : « Telles sont les passions de l'âme, tel est l'homme : tel homme, tel discours. Les actions ressemblent aux discours, et la vie aux actions (CICÉRON, *Tuscul.*, v). »

XII.

Enfance et adolescence.

Quelle est, demandait-on à Socrate, la plus grande vertu des jeunes gens ? « C'est, répondit-il, de ne pas trop tenter. Car c'est à peine si l'ardeur de leur âge leur permet d'être modérés (LAERCE, *Vie de Socrate*, liv. II. ch. v). »

XIII.

Vieillesse.

On demandait à un vieillard nommé Lacon, pourquoi il portait une si longue barbe ? « C'est, dit-il, pour qu'en la voyant, je me rappelle que je suis un homme, et qu'en regardant mes cheveux blancs, je ne fasse rien qui soit indigne d'eux (PLUTARQUE, *Sentences Lacédémoniennes*). »

Qu'est-ce, selon vous, que la vieillesse? demandait-on à Solon. — L'hiver de la vie, répondit-il (STOBÉE).

Diogène, interrogé sur ce qu'il y avait de plus malheureux dans la vie, répondit: « Un vieillard indigent. Car, quand les secours de la nature font défaut à l'homme, il faut que la faiblesse de l'âge s'appuie sur des étrangers (BRUSCHIUS liv. VI, ch. VII). »

Caton l'Ancien disait que, puisqu'un grand nombre de maux escortent la vieillesse, il ne fallait pas ajouter le deshonneur au mal. Il comprenait que la vieillesse est souvent chargée méchamment d'une foule de noms, comme lorsqu'elle s'entend appeler contrefaite, édentée, myope, faible, oublieuse et entêtée. Il suffit de supporter tout cela, de façon à ne pas se souiller du crime d'une mauvaise vie, ce qui est honteux pour tous, et encore plus pour un vieillard (PLUTARQUE, *Sentences romaines*). »

César briguait le consulat sous les auspices de Pompée et de Crassus. Tout se faisant par caprice, et un très-petit nombre de sénateurs s'étant rendus au sénat, l'un d'eux, très-âgé et nommé Confidius, disait que ses collègues n'étaient pas venus par crainte de ses armes et de ses soldats. « Pourquoi donc, répartit César, n'êtes-vous pas aussi resté chez vous, par suite de la même frayeur? » « Mais, reprit Confidius, ma vieillesse me met à l'abri de la peur. Car, comme il ne me reste plus que quelques jours à vivre, je n'ai pas à m'inquiéter de prolonger ma vie (BRUS., liv. II, ch. I). »

Qu'est-ce que la vieillesse? fut-il demandé à Diogène. « Une vie d'hiver exposée aux tempêtes (STOBÉE). »

Quelqu'un voyant le poëte Alexis, déjà brisé de vieillesse, s'avancer lentement et avec peine, lui demanda ce qu'il faisait. « Je meurs peu à peu, dit-il, » montrant par là que les vieillards ne vivent plus, mais périssent lentement (ERASME, *Apophthegmes*, liv. IX).

Un vieillard désirait voir ce qui se passait dans la lice aux jeux olympiques. Mais comme il n'y avait aucune place vacante, il se promenait çà et là, en butte aux moqueries et aux sarcasmes. Mais dès qu'il arriva aux places occupées par les Lacédémoniens, non-seulement tous les jeunes gens se levèrent, mais un grand nom-

bre d'hommes voulurent même lui céder leur place. Tous les Grecs présents applaudirent à cette action, et exaltèrent au delà de toute expression cet usage de leurs ancêtres. Quant au vieillard, secouant sa tête blanchie, et versant des larmes, il s'écria : « Hélas! quel malheur! tous les Grecs connaissent ce qui est bien : seuls, les Lacédémoniens le font. » (ERASME, *qui le prit à* PLUTARQUE).

Lacon voyant, dans un de ses voyages, des gens assis sur des chaises curules : « A Dieu ne plaise, dit-il, que je m'asseye dans de tels siéges qui ne permettent pas de se lever devant des vieillards! » Dans ces siéges se prélassaient en effet des hommes délicats, les jambes étendues; et le dôme suspendu sur leurs têtes empêchaient de se lever (PLUTARQUE, *Apopht. des Lacédémoniens*).

Le tyran Pisistrate demandait à Solon, sur quoi il s'appuyait pour lui résister avec tant d'audace. « Sur ma vieillesse, répondit le philosophe (CICÉRON, *Caton l'ancien*). »

XIV.

Mari et Femme.

On demandait à Pittacus, de Mitylène, quelle femme on devait choisir. « Prenez-en une qui vous soit égale, répondit-il. » C'est que Pittacus en avait une plus riche que lui ; mais aussi, était-elle morose et impérieuse (LAERCE, liv. I, ch. V).

Chilon disait : « Il faut prendre une épouse humble et sans une forte dot, de peur qu'au lieu d'une épouse, vous n'ameniez chez vous une maîtresse. Elle a une assez belle dot la jeune fille qui apporte avec elle de la pudeur et des mœurs honnêtes. Aussi était-ce une loi chez les Lacédémoniens que les jeunes filles se mariassent sans dot (LAERCE, liv. I, ch. IV). »

Démocrite interrogé pourquoi avec une telle stature il avait choisi une si petite femme : « Devant choisir un mal, dit-il, j'ai pris le plus petit. »

Le même disait que celui qui avait trouvé un bon gendre, avait trouvé un fils, mais que celui qui en rencontrait un mauvais perdait encore sa fille (STOBÉE, *Disc.* 68).

Le philosophe Auréolus, à la demande qui lui fut faite, faut-il prendre femme riche ou pauvre ? répondit : « Il est difficile de nourrir celle qui est pauvre : mais en supporter une riche est un supplice (Bruschius, liv. VII, ch. xxii). »

Lycurgue répondit à quelqu'un qui s'inquiétait de ce qu'il avait ordonné dans ses lois d'épouser les jeunes filles sans dot : « C'est pour que la pauvreté ne les empêche pas de se marier, et qu'on ne les recherche pas pour leurs richesses : et puis aussi pour que les jeunes gens examinant les mœurs des jeunes filles, ne fassent leur choix que d'après leurs vertus (Plutarque). »

Un père qui n'avait qu'une fille unique consulta Thémistocle pour savoir s'il devait la marier à un homme pauvre, mais vertueux, ou bien à un homme riche, mais d'une vertu peu éprouvée. « Je préfère, lui dit Thémistocle, un homme sans argent, que de l'argent sans homme (Valère-Maxime, liv. VII, ch. ii). »

Olympias ayant appris qu'un jeune homme de la cour avait épousé une femme de grande beauté, mais d'une renommée peu favorable : « Celui-là n'est pas sage, dit-il, qui choisit sa femme avec les yeux et non avec les oreilles. La beauté se voit avec les yeux, la réputation se connaît par les oreilles. D'autres ne choisissent ni avec les yeux ni avec les oreilles, mais avec les doigts, ne faisant attention qu'à la dot (Erasme, *Apophthegmes*). »

Aurélia, fille aînée de Jovien Pontanus, ayant perdu Paul, son mari, son père la pressait de se remarier. « Mais vous, mon père, lui dit-elle, pourquoi ne vous remariez-vous pas? » Jovien, en effet, était veuf. « C'est, lui dit-il, que je n'espère pas retrouver une femme semblable à ta mère. » « J'ai aussi la même crainte, reprit Aurélia, je ne puis espérer que personne me plaise autant que Paul (Adrianus Barlandus). »

Metellus le Numide, disait : « Si nous pouvions vivre sans femme, ce serait un tracas de moins. Mais puisque la nature a voulu que nous ne puissions vivre commodément avec elles, et que nous ne puissions pas vivre sans elles, il faut plutôt consulter son salut pour toujours qu'un bonheur de courte durée (Bruschius, liv. VII, ch. xxii). »

Socrate répondit à des jeunes gens qui le consultaient sur la

manière de contracter un mariage : « Jeunes gens, comme les poissons qui ne sont pas encore dans les filets veulent y entrer et que ceux qui y sont veulent en sortir, veillez à ce que la même chose ne vous arrive pas. »

Solon étant aller visiter Th lès de Milet, on dit qu'il s'étonna de ce qu'il eût méprisé le mariage et la paternité. Thalès se tut. Quelques jours après, arriva un étranger qui dit avoir quitté Athènes depuis dix jours. « Y a-t-il du nouveau à Athènes, lui demanda Solon ? » Cet homme qui avait reçu ses instructions de Thalès, répondit : « Rien, sinon qu'on a fait les funérailles d'un jeune homme dont le convoi était suivi par toute la ville, à cause du premier rang que son père, absent à ce qu'on dit, occupe parmi les citoyens par sa vertu et l'admiration qu'il inspire. » « Pauvre père ! s'écrie Solon, comment se nomme-t-il ? » « Je l'ai oublié, répondit l'autre, mais à cause de sa justice, le nom de cet homme est dans la bouche de tout le monde. » Ces paroles firent craindre Solon. Enfin, il souffla le nom à l'étranger, et lui demanda si ce père ne s'appelait pas Solon. « Précisément ! » Alors, le philosophe de se frapper la tête, persuadé que son fils était mort. Mais Thalès lui dit en riant : « Voilà, Solon, ce qui me détourne du mariage et de la paternité : c'est ce qui brise jusqu'à vous-même qui êtes si courageux. » Et alors, il lui avoua la ruse dont il s'était servi (Bruschius, liv. VII, ch. xxii).

On rapporte que le législateur Phoronée dit à son frère, en mourant : « Rien n'eût manqué à mon bonheur, si je n'eusse pas eu de femme. (*Id.*). »

Pourquoi donc, demandait-on à Socrate, avez-vous épousé Xantippe, cette femme de caractère si difficile ? « C'est, dit-il, qu'on doit s'habituer avec des femmes chagrines ; comme ceux qui apprennent l'équitation se servent de chevaux fougueux, parce que s'ils les domptent et s'en rendent maîtres, ils se servent facilement de tous les autres, de même, celui qui a appris à supporter le caractère d'une femme morose, s'habituera bien plus facilement avec toutes les autres (Laerce, liv. II, ch. v). »

Alphonse, roi d'Aragon, avait coutume de dire que le mariage serait paisible et qu'on pourrait exiger qu'il se passât sans que-

relles, si le mari devenait sourd et la femme aveugle : voulant dire par là, je pense, que la femme est sujette à la jalousie, et que de là, naissent des querelles et des plaintes : que d'un autre côté, le bavardage des femmes est ennuyeux pour les maris. Ces ennuis disparaîtraient, si le mari était sourd ; et l'épouse devenant aveugle ne le soupçonnerait plus d'adultère (ERASME, *Apopht.*, liv. VIII).

Annia, pressée par ses amis, après la mort de son premier mari, d'en épouser un autre, puisqu'étant encore jeune et belle, elle faisait espérer une postérité et inspirerait de l'amour, répondit : « Rien ne m'y décidera : car si j'épouse un bon mari, je ne veux plus craindre de le perdre, et si j'en épouse un mauvais, quelle folie ce serait, après en avoir eu un si bon, d'en prendre un de cette sorte (ERASME, *Apopht.*, liv. VIII). »

Livie, épouse de César Auguste, répondit à quelqu'un qui lui demandait comment elle s'était attachée Auguste : « C'est par beaucoup de modestie. » Elle faisait volontiers ce qui plaisait à Auguste, et elle dissimulait ce qu'elle savait des plaisirs coupables que son mari prenait chez lui (DENIS, *Vie de Tibère*). »

Un jeune homme demandait à Socrate s'il devait se marier, ou ne pas le faire. Le philosophe lui répondit en peu de mots : « Quoique vous fassiez, vous vous repentirez. » Lui donnant à entendre par là que dans le mariage et dans le célibat, il y avait des désagréments capables d'exciter le repentir.

Canna s'était mariée au Galate Synoritus. Un jeune homme puissant, nommé Synorix, qui l'aimait, tua secrètement Synoritus et pressa Canna de l'épouser. Celle-ci, pour venger la mort de son époux, dissimula sa douleur et le laissa espérer. Enfin, elle dit à Synorix de venir la trouver au temple de Diane, à qui elle était consacrée, comme si elle eût voulu prendre cette déesse comme témoin de son mariage. Là, se tenant près de l'autel, elle but du poison et présenta la coupe au jeune homme qui but le reste. Alors Canna se prosternant aux pieds de la statue, s'écria : « Je vous prends à témoin, ô vous la plus illustre des divinités, que ce n'est que pour voir ce jour, que j'ai survécu à Synoritus (ERASME, *Apoph.*, liv. VI). »

Collatin étant venu, avec quelques amis, voir Lucrèce déshonorée par Sextus Tarquin, son mari lui demanda, selon la coutume, tout va-t-il bien ? « Non, lui répondit Lucrèce ; car que reste-t-il à une femme qui a perdu son honneur ? Collatin, il y a dans ton lit les traces d'un homme étranger ; mais mon corps seul a été violé, mon âme est innocente, ma mort en fera foi (*Id.*). »

Bien que la religion chrétienne condamne justement ce crime, elle qui défend à chacun d'attenter à sa vie, il faut néanmoins se rappeler cette parole : Que peut-il rester à une femme qui a perdu son honneur ? Les hommes offrent un vaste champ à la louange : on vante l'éloquence des uns, la science des autres, la connaissance du droit civil chez ceux-ci, l'art militaire chez ceux-là : chez d'autres encore, le courage guerrier et l'habileté dans une infinité d'arts. Mais pour la femme, sa plus grande gloire est la chasteté. Si elle vient à la perdre, que pourra-t-on vraiment louer en elle ? Aussi lisons-nous dans l'Ecclésiastique : « Quant à la femme adultère, comme un excrément sur le chemin, qu'elle soit foulée aux pieds par les passants. »

Arménia, rentrant chez elle après avoir soupé chez Cyrus, et tout le monde exaltant la beauté de ce prince, son mari lui demanda ce qu'elle en pensait. « Je n'ai jamais détourné les yeux de mon mari, dit-elle ; aussi, j'ignore complètement la physionomie de tout homme étranger (François de sienne, *Instit. de la Républ.*, liv. IV). »

Théséa, sœur de Denis, s'étant mariée à Polyxénus, celui-ci s'enfuit après son mariage, par crainte du tyran. Le roi accusa sa sœur de n'avoir pas dénoncé la fuite de son mari, bien qu'elle en eût connaissance. » Eh quoi ! Denis, lui dit-elle, pensez-vous que je sois une femme assez vile et assez abjecte pour n'avoir pas partagé sa navigation et toutes ses aventures, si j'eusse su qu'il méditait son départ (Erasme, *Apopht.*, liv. V) ? »

Porcia, femme de Brutus et fille de Caton, ayant appris qu'on conspirait contre la vie de César, la nuit qui précéda le jour de la mort du prince, elle sortit de sa chambre, prit un petit couteau de barbier comme pour se faire les ongles, et feignant de le laisser échapper de ses mains, elle se blessa grièvement. Bru-

tus rappelé dans sa chambre par les cris des servantes, lui reprocha d'avoir prévenu l'office du barbier. Mais elle dit secrètement à son mari : « Ce n'est point un accident, j'ai seulement voulu voir, en cas que la conjuration ne réussit pas, avec quel courage je périrais par le fer (PLUTARQUE). »

XV.

Père. — Fils — Education des enfants.

Un enfant élevé chez Platon, étant, au bout de quelque temps, retourné chez son père, et le voyant rire avec trop d'éclats, dit avec étonnement : « Je n'ai jamais rien vu de semblable chez Platon. » Tant il importe de s'habituer à la vertu dès la plus tendre jeunesse (ERASME, *Apopht.*, liv. VI) !

On doit, dit Juvénal, le plus grand respect à l'enfant.

Socrate disait qu'il fallait donner une excellente éducation aux jeunes gens les mieux doués et de grande naissance. Car, disait-il, il arrive chez eux ce qui se passe dans l'équitation. Les chevaux les plus fougueux et les plus indomptables, s'ils sont bien dressés dès leur jeunesse, deviennent bons à tous les usages : sinon, ils sont emportés, difficiles, et entièrement inutiles (ERASME, *Apoph.*, liv. III).

Chez les Lacédémoniens, quand deux frères avaient un différend, on infligeait une amende au père, parce qu'il dissimulait la discorde de ses enfants. Ils croyaient devoir pardonner aux jeunes gens : mais tout ce qu'ils faisaient par l'emportement de l'âge était imputé au père dont l'autorité eût dû empêcher toute querelle de s'élever parmi ses enfants (PLUTARQUE, *Apoph. des Lacédémoniens*).

Lycurgue qui fit les lois de Lacédémone, dans le but d'amener ses concitoyens des mœurs qu'ils avaient à une vie plus réglée, et de les rendre zélés pour la vertu et pour le bien (car ils étaient corrompus par les délices), éleva deux petits chiens nés du même père et de la même mère. Il laissa l'un se nourrir chez lui de viandes délicates, et dressa l'autre à la chasse. Il les conduisit ensuite tous deux sur la place publique, en présence du peuple,

posa d'un côté des os et quelques aliments, et lâcha un lièvre d'un autre côté. Tous deux s'élançant vers leur proie accoutumée, l'un alla sur la viande, et l'autre courut sur le lièvre. « Ne voyez-vous pas, Lacédémoniens, dit alors Lycurgue, quelle différence entre ces deux chiens de même origine, par suite de l'éducation qu'ils ont reçue? Ne voyez-vous pas combien aussi l'éducation est plus favorable à la vertu que le naturel? Aussi la noblesse que le vulgaire admire, et l'origine que nous faisons remonter à Hercule ne nous servira de rien, si nous ne faisons les actions qui ont rendu ce héros si célèbre et si courageux, et si pendant toute notre vie nous n'apprenons et ne pratiquons la vertu. » C'est ainsi que ce législateur ingénieux trouva le moyen de mettre l'image de la vertu devant les yeux d'une multitude peu versée dans les raisonnements philosophiques. La nature, sans doute, est très-efficace; mais l'éducation est plus puissante encore : elle corrige les mauvais naturels et les rend bons. On ne peut faire qu'un enfant naisse avec tel ou tel caractère : mais nous pouvons les rendre tous bons par une sage éducation (ERASME, *Apoph.*, liv. I).

Le même Lycurgue répondit à ceux qui lui demandaient quelle récompense il donnerait aux professeurs d'éloquence : « Si quelqu'un me promettait de rendre mes fils meilleurs, je lui donnerais non pas mille drachmes, mais la moitié de tous mes biens (ERASME, *Apoph.*, liv. VIII). »

Elien, encore jeune, étant retourné dans sa patrie après une longue absence, son père lui demanda ce que sa conduite avait gagné pendant tout ce temps. Le jeune homme promit de le lui montrer bientôt. En effet, quelques jours après, ayant été frappé pour une faute qu'il avait commise, il n'en fut pas moins obéissant à son père, et dit qu'il avait appris à obéir à un père qui le châtiait, et à supporter avec égalité d'âme les reproches et les châtiments (BRUSCHIUS, liv. IV, ch. XXX).

Pomponius Atticus, aux funérailles de sa mère qui mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, alors que lui-même en avait soixante-dix, se glorifia de n'avoir jamais eu occasion de rentrer en grâce auprès d'elle, et de n'avoir jamais eu de querelle avec sa

sœur presque aussi âgée que lui. Cornélius-Népos dit le tenir de Pomponius lui-même (Erasme, *Apoph.*, liv. VI).

Démétria ayant appris que son fils se conduisait à l'armée de manière à se montrer indigne d'une telle mère, le tua comme il rentrait chez elle, préférant avoir son fils mort qu'inutile à la guerre. C'est à ce sujet qu'on composa l'épigramme suivante : « Démétria, quoique mère, a tué son fils : celui-ci avait transgressé les lois. C'est qu'elle était Spartiate, et que son fils ne l'était pas. »

Des députés de Macédoine vinrent un jour trouver Manlius Torquatus, pour lui porter des plaintes très-graves sur son fils, Décius Syllanus, qui avait obtenu cette province. Manlius pria le sénat de ne rien statuer, avant qu'il eût bien connu la cause. Le sénat la lui ayant fait connaître, Manlius se tint chez lui, et seul pendant deux jours entiers, entendit les deux parties. Le troisième jour, il prononça la sentence en ces termes : « Etant prouvé que Syllanus, mon fils, a reçu de l'argent de ses compagnons, je le juge indigne de la république et de ma famille. Je lui ordonne donc de sortir sur-le-champ de devant mes yeux (Erasme, *Apoph.*, liv. VI). »

Le fils d'Aulus Fulvius, remarquable par son esprit, sa science et sa beauté, ayant gagné le camp de Catilina, son père le rappela et le mit à mort, en s'écriant : « Je ne t'ai pas engendré pour Catilina contre la patrie, mais pour la patrie contre Catilina (*Id.*) ! »

Diogène voyant un enfant qui se conduisait mal, frappa son maître avec un bâton : « Pourquoi, lui dit-il, l'instruisez-vous de la sorte ? » Il montrait par là que c'était aux éducateurs du jeune âge qu'il fallait s'en prendre, si plus tard les jeunes gens étaient de mœurs mauvaises ou laissant à désirer (Aphthonius et Priscianus).

Philippe de Macédoine apprenant qu'il lui était né un fils, écrivit à Aristote : « Je rends grâces aux Dieux, non pas tant de m'avoir donné un fils, que de l'avoir fait naître de votre temps. » Il espérait que sous un tel maître, il deviendrait digne de lui et capable de succéder à sa gloire. Aussi, dès qu'Alexandre com-

mença à parler, son père ordonna-t-il qu'on l'élevât d'après les leçons d'Aristote. Quand il fut plus grand, il lui en confia totalement l'éducation. Et dans la suite, comme Aristote ne pouvait plus, à cause de ses infirmités, le suivre dans les camps, il remit sa charge à son disciple Callisthène, pour qu'il suivît Alexandre et l'aidât des conseils de la philosophie (François de Sienne, *Instit. de la Républ.*, liv. II).

XVI.

Maître.— Serviteur.

Je me rappelle un esclave de caractère exécrable et d'esprit farouche : il avait un maître très-cruel qui ne cessait de le battre de verges. L'esclave irrité, ne pouvant se venger autrement, prit les deux enfants qu'il avait, âgés l'un d'un an, l'autre de deux, monta sur une tour, appela son maître et lui dit de recevoir ses enfants dans ses bras. Puis, les ayant brisés contre la pierre, il les précipita, et se jeta lui-même aussi du haut de la tour, pour ne pas tomber vivant au pouvoir de son maître. Qu'ils méditent cet exemple, ceux qui se croient tout permis envers leurs esclaves : car ces derniers peuvent parfois causer de grands dommages à leurs maîtres (François de Sienne, *Inst. de la Répub.*, liv. IV).

On demandait à Alexandre lequel des deux il aimait le mieux de son père Philippe ou d'Aristote, son maître : « L'un, répondit-il, m'a donné d'être, et l'autre d'être bon (Stobée). »

Diogène étant parti pour Athènes, alla trouver Antisthène; celui-ci le rebuta souvent, car il ne voulait pas de disciples. Cependant Diogène ne cessant de s'attacher à ses pas, il résolut un jour de le frapper. Mais Diogène offrit sa tête aux coups en disant : « Frappez, si vous voulez; vous ne trouverez pas un bâton assez dur pour me chasser de votre présence, tant que vous parlerez d'exemples d'amour de la sagesse (Laerce, liv. VI, ch. II). »

Métroclès disait que tous les biens étrangers s'achètent avec de l'argent, comme une maison, un habit, et le reste; mais que les arts libéraux s'achètent avec le temps. Car ils exigent de longues

études et une application opiniâtre (LAERCE, liv. VI, ch. VI).

Démosthène, ce grand orateur, s'était tellement appliqué à l'éloquence qu'il disait que rien ne lui ferait plus de peine que d'être un jour devancé par le travail matinal des artisans (CICÉRON, *Tusculanes*, liv. IV).

Un jeune homme, originaire du Pont, désirant être reçu parmi les disciples d'Antisthène, le philosophe répondit à son père qui s'informait des objets qui lui seraient nécessaires : « Il lui faut un livre neuf, un stylet neuf, des tablettes neuves, » voulant dire par là, une âme exempte de vices, une application constante, une mémoire fidèle (LAERCE, liv. VI, ch. I).

XVII.

Maître et disciple.

Diogène disait que ceux qui parlent de vertu sans la pratiquer, ressemblent à une cythare dont les sons profitent aux autres, mais qui ne sent et n'entend rien elle-même (*Id.*).

Cette parole ne diffère pas beaucoup de celle de l'Apôtre : « Si je parlais, dit-il, les langues des anges et des hommes, et que je n'eusse pas la charité, je serais comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. »

Pourquoi, demandait-on à Aristote, pourquoi, puisqu'il apprenait l'éloquence aux autres, ne parlait-il pas lui-même en public? Le caillou ne coupe pas par lui-même, répondit-il, mais il fait couper les couteaux.

Diogène le cynique dissertait un jour sur un sujet fort sérieux. Voyant qu'il n'avait pas un seul auditeur, il se mit à chanter une chanson stupide, comme pour faire danser. Beaucoup de monde accourut : le philosophe alors leur reprocha d'accourir en grand nombre et avec ardeur, pour entendre de sottes bagatelles, et de ne pas venir avec empressement apprendre et écouter avec soin des choses sérieuses, et utiles pour bien vivre (LAERCE, liv. VI).

Un jour que Démosthène parlait, le peuple fit du bruit. « Je vais, leur dit-il, vous raconter brièvement une histoire. » Grand silence aussitôt dans la foule. « Un jeune homme, dit-il, condui-

sait, pendant l'été, son âne d'Athènes à Mégare. Vers midi, le soleil dardant avec force ses rayons, tous deux voulaient se mettre à l'ombre de l'âne. Mais chacun s'en empêchait mutuellement. L'un disait : Vous conduisez un âne, et non pas une ombre. L'autre prétendait que comme conducteur, il avait droit sur l'âne et sur l'ombre. » Ayant dit cela, Démosthène sortit subitement. Mais comme le peuple le rappelait et demandait la fin de l'histoire. « Eh quoi ! leur dit-il, vous voulez entendre parler de l'ombre d'un âne, et vous ne voulez pas m'entendre discuter de choses sérieuses (ERASME, *Sur l'ombre de l'âne*) ? »

On raconte que le célèbre poëte Antimaque, lisant son livre à des auditeurs qu'il avait convoqués, tous le quittèrent, pendant la lecture, excepté Platon. « Je continuerai toujours ma lecture, dit-il, car Platon à lui tout seul, me tient lieu de tous les autres (CICÉRON, *Orateurs célèbres*). »

XVIII.

Des chefs et de leur présence.

Antigone devant combattre contre les troupes de Ptolémée, le pilote l'avertit qu'il y avait un grand nombre de vaisseaux ennemis. « Et pour combien de vaisseaux, lui dit-il, comptez-vous ma présence ? » Il comprenait que c'est beaucoup pour la victoire que la présence d'un vaillant général qui conduit son armée (PLUTARQUE, *Apoph. sur les Rois et les Généraux*).

Il est aisé de comprendre ici ce que peut faire dans leurs églises la présence des prélats qui les gouvernent.

Un homme gros et gras avait un cheval maigre et décharné : on lui en demanda la cause. « Il n'est pas étonnant, dit-il, que je me porte mieux que mon cheval : je me nourris moi-même, et c'est mon esclave qui a soin du cheval (ERASME). »

Cet apophthegme montre assez combien la présence et la vigilance des prélats importent aux fidèles.

Alexandre Sévère assigna des appointements à ses assesseurs; bien qu'il eût dit que l'on devait surtout élire ceux qui pouvaient gouverner l'Etat par eux-mêmes, et non par des assesseurs. Cha-

cun devrait faire ce qu'il sait faire lui-même. Dans sa grande prudence, ce jeune prince avait compris que le principal ulcère de tous les Etats est que les charges soient remplies par des vicaires et quelquefois par des tierces personnes, ou d'autres plus éloignées encore. Le préfet de la ville a un vicaire : ce vicaire en a lui-même un qui souvent en délègue un autre. Et souvent, celui qui jouit des honneurs et des appointements, est le moins propre à la fonction qu'il occupe (ELIEN, LAMPRIDE).

C'est un vieux dicton de beaucoup de généraux qu'il faut craindre davantage une armée de cerfs commandée par un lion, qu'une armée de lions commandée par un cerf : tant il est important d'avoir à la tête de chaque affaire un chef et un pasteur capables. Aussi, comme les vieillards de Sagonte reprochaient à leurs concitoyens d'avoir fui devant les Romains, après les avoir souvent mis en fuite eux-mêmes auparavant, ils répondirent : « L'armée est bien toujours la même, mais le général est différent. » Ce général était Scipion.

XIX.

Roi.

Agésilas, roi de Lacédémone, avait coutume de regarder comme le principal titre de sa gloire, qu'étant roi et ayant à pourvoir aux besoins de tous les autres, il ne le cédait néanmoins à personne dans le partage des travaux, qu'il se commandait à lui-même, et était, pour ainsi dire, son propre roi. Selon lui, cela était plus beau que de régner sur les autres (PLUTARQUE, *Apoph. des Lacédémoniens*).

On lui demandait un jour quelles qualités devait avoir un général : « De l'audace contre l'ennemi, répondit-il, de la bienveillance à l'égard de ses inférieurs, et dans la nécessité, de la raison et de la prudence. (STOBÉE, *Discours* 52). »

On rapporte que ce prince disait fréquemment qu'un roi ne devait pas l'emporter sur les autres hommes en mollesse et en plaisirs, mais en tempérance et en courage (PLUTARQUE).

Quand ce grand roi voulait faire faire rapidement quelque

chose à ses soldats, il commençait le travail de chacun d'eux sous leurs yeux, pour les stimuler par l'émulation. C'est en effet un encouragement bien efficace que de voir un roi faire lui-même ce qu'il veut commander aux autres (*Id.*).

Cyrus s'abstenait de paraître devant Panthée; et comme Araspe lui disait que cette femme était fort belle et méritait les regards d'un Roi : « C'est pour cela, dit-il, qu'il faut que je m'en abstienne. Car si, d'après votre conseil, je la fréquentais dans mes loisirs, peut-être me persuaderait-elle de la voir plus souvent, même dans mes heures de travail, et d'être assidu auprès d'elle aux dépens des affaires sérieuses (Erasme, *Apoph.*, liv. V). »

Philippe, roi de Macédoine, ayant appris que son fils avait chanté quelque part artistement, l'en reprit en disant : « N'as-tu pas honte de savoir si bien chanter (Plutarque, *Apoph. des Rois et des Généraux*)? »

Une pauvre vieille se regardant comme digne d'être jugée par Philippe lui-même, père d'Alexandre, et revenant souvent à la charge, le roi lui répondit qu'il n'avait pas le temps. Mais la vieille s'écria : « Ne soyez donc point Roi. » Philippe admirant sa réponse, ne se contenta pas de l'écouter, mais il en entendit d'autres sur-le-champ (Plutarque, *Apoph.*).

Alexandre disait que c'était une qualité royale que de s'entretenir souvent et longtemps avec ceux qui parlent mal de vous. Il voulait montrer par là qu'il faut quelquefois exercer la libéralité même envers ceux qui en sont indignes (Pontanus, *De la Libéralité*, ch. iii).

Le même Alexandre voulant se concilier l'affection de ses concitoyens, les corrompit par des largesses. Mais son père Philippe l'ayant appris : « Quel motif, mon fils, lui dit-il, t'a poussé à espérer, bien à tort, de te rendre fidèles ceux que tu achètes à prix d'argent (Plutarque, *Apoph. des Rois et des Généraux*)? »

Le même étant repris par ses amis d'oublier la majesté royale, et de ne pas se parer d'habits précieux, d'or et de pierreries, répondit : « La royauté, la dignité impériale résident dans la vertu et non dans l'ornementation du corps. » Son extérieur et sa vie simple ne l'empêchèrent pas en effet d'ajouter tout l'empire d'O-

rient au royaume de Macédoine (BRUSCHIUS, liv. III, ch. XIII).

Antigone, roi de Macédoine, répondit à ses amis qui lui conseillaient, s'il prenait Athènes, de la munir de fortes garnisons, pour en empêcher les révoltes : « J'ai toujours cru qu'un royaume n'avait pas de plus fort rempart que la bienveillance des citoyens (ERASME, *Apoph.*, liv. IV). »

Le même voyant son fils traiter avec trop d'arrogance et de cruauté ses subordonnés, lui dit : « Ignores-tu, mon fils, que notre royauté est une splendide servitude ? » Il ne pouvait rien dire de plus vrai : car le roi n'est pas moins obligé de servir le peuple, que le peuple ne l'est de servir le prince. La seule différence est que le prince le fait en raison de sa dignité : mais au fond, c'est une servitude réciproque.

César Auguste ne refusait presqu'aucune invitation à dîner. Un jour, il assista à un repas très-ordinaire et très-frugal. En prenant congé de son hôte, il se contenta de lui dire à voix basse : « Je ne me croyais pas si bien avec vous (PLUTARQUE, *Apophth. des Romains*). »

Le même empereur se plaignait à Livie, son épouse, des piéges que les hommes tendent même aux plus vigilants. « Il n'est pas étonnant, répondit-elle, qu'on vous dresse des embûches, parce que d'un côté, c'est naturel, et que de l'autre, dans un si grand empire, vous faites bien des choses qui doivent déplaire à beaucoup. » Un prince ne peut en effet faire plaisir à tous ses sujets ; et quelle que soit l'équité de son règne, il faut nécessairement qu'il en contriste beaucoup (DENIS, *sur Auguste*).

Le même ayant appris qu'Alexandre, âgé de trente-deux ans, après avoir parcouru presque tout l'univers, s'inquiétait de ce qu'il ferait le reste de sa vie, s'étonnait que ce prince n'eût pas jugé comme une plus grande œuvre de bien gouverner l'empire qu'il possédait, que d'acquérir de vastes possessions. Il stigmatisait ainsi l'inexplicable ambition de ce conquérant qui croyait qu'il n'y avait d'occupation vraiment royale que dans l'extension des limites d'un empire, alors qu'il est beaucoup plus beau et beaucoup plus difficile de donner au royaume qu'on possède des lois justes et des mœurs honnêtes, que d'ajouter, par le fer, un em-

pire à un autre empire (Plutarque, *Apophth. des Romains*).

Un chevalier romain mourut; on trouva qu'il avait tellement emprunté, que le total excédait de deux cents pièces d'or, ce qu'il avait tenu secret durant sa vie. Pendant qu'on vendait son mobilier pour satisfaire ses créanciers, Auguste ordonna qu'on achetât pour lui le matelas sur lequel ce chevalier couchait. Comme on s'étonnait de cet ordre : « Il faut, dit-il, que cette couche ait une grande vertu soporifique, pour qu'un homme criblé de dettes si énormes ait pu y dormir. » Auguste, en effet, par suite de ses soucis, passait la plus grande partie des nuits dans l'insomnie (Macrobe, liv. II, ch. iv).

Un roi de Babylone demandait à Apollonius comment il pourrait jouir paisiblement du pouvoir. « En vous confiant à peu d'hommes, » lui répondit-il. Il voulait montrer par là que dans le gouvernement d'un royaume, il n'y a rien de plus dangereux que de prêter aisément l'oreille aux paroles des délateurs et des flatteurs (Bruschius, liv. III, ch. xiii).

Parysate, mère de Cyrus et d'Artaxerxès, avait coutume d'ordonner aux rois, lorsqu'ils auraient à parler en public, et librement, de se servir de paroles *de soie,* c'est-à-dire, magnifiques et recherchées, parce qu'il faut que les paroles d'un roi ressemblent à ses habits (Plutarque, *Apophth. des rois et des généraux*).

Solon a dit avec beaucoup de justesse que les amis des tyrans sont semblables aux cailloux dont on se sert pour compter et qui, placés selon la volonté du compteur, valent, tantôt des milliers, tantôt presque rien, tantôt rien du tout : car l'inconstante passion du tyran bouleverse leur fortune (Laerce, liv. I, ch. iii).

Omulius, sénateur romain, avait coutume de dire à Trajan, qu'en considérant l'utilité qu'on en pouvait tirer, il vaudrait mieux désirer un mauvais prince qui aurait beaucoup de bons amis, qu'un bon prince qui en aurait de mauvais. Car il serait plus facile à tous ces amis vertueux de ramener le prince au bien, qu'au bon prince d'éloigner du mal tant de méchants.

Alexandre Sévère écrivait ce qu'il donnait à chacun, et faisant appeler ceux qui ne lui avaient demandé rien ou peu de chose : « Pourquoi, leur disait-il, ne me demandez-vous rien? Est-ce que

vous voulez me faire votre débiteur? Demandez pour que vous ne puissiez en particulier vous plaindre de moi. » Il comprenait que le premier devoir d'un bon roi est de donner de justes récompenses à ceux qui ont bien mérité de l'Etat, puisqu'un Etat bien constitué se fortifie par les châtiments et les récompenses (Lampride).

Un bouffon voyant les crimes des empereurs, dit qu'on pourrait sculpter sur un anneau tous les bons princes : il entendait par là que le nombre des rois est fort grand, mais qu'il y en a peu de bons (Vopiscus, *sur Aurélien*).

Scipion ayant pris la nouvelle Carthage qui appartenait aux Espagnols, ses soldats lui amenèrent et lui livrèrent une jeune captive d'une grande beauté. « Je l'accepterais volontiers, dit-il, si j'étais un simple particulier et non pas un général (Plutarque, *Apophth. des Romains*). »

Un jour que Thèbes célébrait une fête et que tout le monde se livrait à la boisson et à la débauche, Epaminondas, négligé et rêveur, alla au-devant d'un de ses amis. Celui-ci surpris et se demandant pourquoi il venait le trouver seul, avec un air si triste : « C'est, lui dit Epaminondas, pour que vous puissiez tous vous enivrer et vous adonner au repos. » Parole vraiment princière : car c'est alors surtout que le peuple s'amuse, que le prince doit veiller (Plutarque, *Apophth. des Grecs*).

On demandait à Agasiclès comment on pourrait gouverner sûrement un Etat, sans être entouré d'une garde. « En commandant à ses sujets comme un père commande à ses fils. » Personne n'a jamais dit plus de choses en si peu de mots (Plutarque, *Apophth. des Lacédémoniens*).

Alcamène, fils de Télècre, répondit à quelqu'un qui lui demandait comment on pourrait conserver parfaitement un empire : « C'est en ne faisant pas de gros gains, en s'écartant entièrement de la conduite de la plupart des rois qui ne cherchent à fortifier leur état que pour diminuer les richesses des citoyens et augmenter les leurs, alors que c'est surtout la justice et l'équité qui font les longs empires (*Id*).

Avinius Camille, sénateur d'une famille très-ancienne, et

homme très-délicat, tramait un complot et briguait le pouvoir, On en avertit Alexandre qui, en ayant sur-le-champ les preuves, le manda au palais et le remercia de prendre spontanément les rênes de l'Etat qu'on a coutume d'imposer aux hommes de bien qui les refusent. Il le conduisit ensuite au sénat et nomma son collègue le sénateur tout tremblant qui avait conscience de son crime énorme : puis il le reçut dans son palais, le revêtit de la pourpre et le prit pour compagnon de sa promenade. Comme l'empereur marchait à pied, il invita Avinius accoutumé à la mollesse, à en faire autant. Mais comme après cinq mille pas, il n'en pouvait plus, il le fit monter à cheval. Au bout de deux étapes il fut encore fatigué du cheval, et Alexandre le fit mettre sur un char. Et comme il le refusait et rejetait l'empire par aversion de la fatigue, Alexandre le renvoya, le confiant aux soldats qui l'aimaient particulièrement, et lui dit de retourner en sûreté dans sa ville. C'est ainsi qu'il lui montra ce qu'est le gouvernement d'un empire. (Lampride).

Saturnin répondit à ceux qui lui conseillaient d'accepter l'empire : « Vous ne savez pas, soldats, quel mal c'est que de gouverner : vous ne savez pas comme les glaives sont suspendus sur la tête, comme les traits et les javelots menacent de toutes parts ; les gardes elles-mêmes tremblent, les compagnons du prince sèchent de frayeur. On ne mange pas quand on veut, on ne marche pas selon son bon plaisir, on ne fait pas la guerre selon ses desseins, on ne se sert pas des armes à son gré. » Dans ces quelques paroles, il embrassa les divers tourments des princes et leurs dangers que le vulgaire ne connaît pas (Bruschius, liv. III. ch. xiii).

Sous le règne de Nerva, tout le monde s'accusait réciproquement pour les causes les plus futiles, et une grande agitation s'en suivait. On rapporte que le consul Frontonius dit ces paroles : « C'est assurément un grand mal que d'avoir un empereur sous le règne duquel on ne peut rien faire : mais c'en est un encore plus grand, lorsque les sujets y font tous ce qu'ils veulent. »

Dioclétien, avant d'être élevé à l'empire, disait souvent : « Rien n'est plus difficile que de bien commander. » Flavius Vopiscus,

dans la vie d'Aurelien, dit avoir entendu ces paroles de son père, et il en donne la raison. Quatre ou cinq personnes se réunissent, et s'entendant pour tromper l'empereur, ils disent ce qu'il faut approuver. Renfermé dans son palais le prince ne connaît pas la vérité, il est forcé de ne savoir que ce qu'on lui dit. Il fait juger ceux qui ne le méritent pas, il éloigne des affaires ceux qu'il devrait y appeler. Aussi comme le disait Dioclétien, un prince bon, prudent et magnanime se trouve vendu (Bruschius, Liv. III. ch. xiii).

Trajan disait qu'un empereur devait aimer et cultiver la justice et le droit : et lui-même était si zélé pour ces deux choses, qu'il remit un jour une épée nue au préfet de la ville, en présence de tout le monde, en lui disant : « Prenez ce fer, et si je gouverne bien l'empire, servez-vous en pour moi : sinon, contre moi (Nicéphore Callixte, *Hist. eccl.* livre III. ch. xiii). »

Othon, empereur romain, avait coutume de dire souvent aux siens : « Vous ne savez pas, mes amis, ce que c'est que de gouverner l'empire romain ; croyez-en à mon expérience, moi qui maintenant préférerais la mort à l'empire (Bruschius, livre III. ch. xiii). »

Sigismond, empereur des Romains, étant prié de dire qui il jugeait le plus digne de l'empire et le plus apte à cette dignité, répondit : « Celui que la prospérité n'élève pas, et que l'adversité ne peut abattre (Eneas Sylvius, *Commentaires sur la vie d'Alphonse*, livre IV). »

Le même prince disait que celui-là ne savait pas régner, qui ne savait pas dissimuler : voulant dire par là que les rois doivent feindre bien des choses et en dissimuler beaucoup d'autres, pour retenir leurs sujets dans le devoir, et garantir leur vie de tout danger (*Id*).

L'Athénien Antisthène, apprenant que Platon avait dit du mal de lui, répondit : « Il est d'un roi d'entendre dire du mal de lui, après avoir répandu des bienfaits. Il appartient à une âme élevée de ne pas être éloignée par l'ingratitude des hommes du désir de bien mériter de tous (Laerce, liv. VI, ch. i). »

Démétrius de Phalère exhortait fréquemment le roi Ptolémée

à écrire des livres sur la royauté, livres qui traiteraient aussi du commandement militaire. Il les parcourait avec fruit, ajoutait-il, parce que ce que les amis des rois n'osent leur dire, se trouve dans les livres (LAERCE, liv. V, ch. v).

Denis étant entré chez son fils, aperçut une grande quantité de vaisselle d'or et d'argent. « Vous n'avez pas l'esprit d'un roi, mon fils, s'écria-t-il, puisque vous ne vous êtes pas fait des amis avec tous ces vases que je vous ai laissés. » Il comprenait que sans la bienveillance des sujets, on ne peut ni acquérir un royaume ni le conserver; et c'est la générosité qui concilie surtout l'affection. Mais le jeune homme croyait qu'il valait mieux avoir de l'or et de l'argent que des amis (PLUTARQUE, *Apoph. des rois et des généraux*).

Antigone consultait Ménédème d'Erithrée pour savoir s'il devait se rendre à un festin. Après quelques instants de silence, Ménédème répondit : « Vous êtes le fils d'un roi, » indiquant par là que le luxe sied mal aux enfants des princes (LAERCE, livre II, ch. XVIII).

Philon disait : « Si vous voulez être bon roi, soyez doux et bienveillant avec force pour ne pas être redouté de vos sujets et pour paraître digne de leur respect (FAVORINUS). »

On dit que les dernières paroles de Sévère furent celles-ci : « Quand j'ai reçu le gouvernement de l'Etat, il était dans un trouble universel : or aujourd'hui je le laisse en paix, même avec les Bretons. Je lègue à mes Antonins, dans ma vieillesse et au milieu de mes infirmités, un empire ferme, s'ils sont bons; faible, s'ils sont mauvais (ELIEN et SPARTIEN). »

Vespasien, le plus vieux des empereurs romains, étant saisi d'une fièvre violente, les médecins lui reprochaient de ne rien changer à sa manière de vivre habituelle, même pendant sa maladie, et de faire tout ce qui concernait l'empire. « Un empereur répondit le prince , doit mourir debout (XIPHILIN , *Vie de Vespasien*). »

Trajan, accusé par ses amis d'oublier trop la majesté royale, et de se mettre trop à la portée de tout le monde, répondit : « Je rendrai l'empereur tel pour les particuliers que je l'eusse voulu pour moi, si j'avais été un simple particulier (ERASME, *Apophth.* liv. V). »

Antiochus qui conduisit deux fois une expédition contre les Perses, étant un jour à la chasse, s'éloigna de ses amis et de sa suite, et entra dans une pauvre cabane, dont les habitants ne le connaissaient pas. Pendant le souper, comme on faisait mention du roi, il entendit qu'il était bon d'ailleurs, mais qu'il confiait la plupart des charges à de mauvais amis, étant de connivence avec leurs actions : et que par suite d'une passion immodérée pour la chasse, il négligeait souvent des affaires pressantes. Antiochus ne dit rien pour le moment et ne se découvrit pas. Mais le matin, ses gardes arrivèrent à la cabane, et comme les habitants le reconnaissaient à la pourpre dont on le revêtait : « Ayez bon courage, leur dit-il, hier, en entrant chez vous, j'ai pour la première fois appris la vérité sur mon compte : car ceux qui vivent dans le palais des rois, ont à cœur de ne laisser approcher de leurs oreilles que la flatterie (PLUTARQUE, *Apoph. des rois*, etc). »

Thomas du Pont, homme célèbre par sa prudence consommée, disait souvent : « L'amour marche sans armes, et dort cuirassé. » Il voulait dire que les princes, sans ignorer l'affection et l'attachement de leurs sujets ont cependant, surtout la nuit, des gardes armés qui défendent les avenues du palais, pour que le roi ne courant aucun danger, puisse goûter un doux sommeil (ENÉAS SYLVIUS, *Commentaires sur l'histoire d'Alphonse*).

Thalès de Milet, le premier qui fut appelé sage, était interrogé par un de ses amis sur ce qu'il y avait de plus pénible dans toute la vie : « Un vieux tyran, » dit-il. Et certes, ce n'était pas une insolence, car il n'y a rien de plus difficile à gouverner que les hommes, comme le dit Xénophon. Il n'y a aucun animal qui se révolte contre son maître au point de ne lui pas obéir, si ce n'est l'homme qui, dans sa folie, médite toujours des embûches et cherche des piéges nouveaux contre ceux qui veulent le gouverner ou lui commander (FRANÇOIS DE SIENNE, *Inst. de la Répub.* liv. I).

Les Perses aiment les personnes à nez aquilin, et les regardent comme très-belles, parce que Cyrus qui fut le plus aimé de leurs rois, avait le nez ainsi fait. Ce Cyrus disait que l'empire ne convenait point à celui qui n'était pas meilleur que ses sujets. Et

comme les Perses désiraient s'établir dans des plaines riantes, au lieu d'habiter leurs montagnes et leurs rochers, il le leur défendit en disant que les mœurs des hommes, comme les plantes, se ressentaient du pays qu'on habitait (Plutarque).

Alphonse, roi d'Aragon, disait qu'il n'y a rien de plus inconvenant que de voir quelqu'un commander aux autres sans savoir auparavant commander à ses passions. Il comprenait que, pour l'Etat, il n'y a pas de plus grand danger que le moment où celui qui doit, à l'aide des châtiments, réprimer les vices d'autrui, est vaincu par les siens (Panormita, *Histoire d'Alphonse*, liv. III).

Un vieillard pris de vin, cherchant à excuser son ivresse auprès d'Alphonse, disait que le vin est le lait des vieillards. « Mais la nourriture des rois, répliqua le prince, c'est l'honneur que Dieu ne rend pas aux hommes avec le repos et le luxe, mais au prix des plus rudes travaux et des sueurs les plus abondantes (*Id.* liv. I). »

On rapporte que le même roi disait fréquemment que le premier devoir et la principale étude des souverains doivent être d'enrichir leurs compatriotes ; et qu'en enrichissant leurs sujets, ils ne s'apauvriraient pas, parce que les vrais trésors et les véritables richesses des princes sont l'amour et la bienveillance de leurs sujets, qui ne s'achètent pas à prix d'argent (*Id.* liv. IV).

Le même disait encore que ceux qui commandent aux autres doivent l'emporter d'autant plus sur les particuliers qu'ils sont élevés au dessus d'eux par les honneurs et les dignités (*Id.* liv. VI).

Il disait aussi que les grands princes étaient ceux qui pratiquaient le mieux la justice : car ceux en qui cette qualité se rencontre, voient leurs ordres acceptés volontiers par tous, et on s'y soumet volontairement, parce qu'ils sont modérés (*Id.* liv. I).

Il regardait comme un roi vraiment admirable celui dont une simple parole avait autant de valeur que le serment des hommes privés : comprenant que ce n'est pas une petite vertu pour un prince que de garder sa parole et d'exécuter ce qu'il a une fois promis. (*Id.*)

Un roi d'Espagne lui disait un jour qu'il ne convenait pas aux

rois de connaître les belles-lettres. « Cette parole est digne d'un bœuf, s'écria-t-il, et non d'un homme. Toutes les sciences ne conviennent pas à un roi ; mais celles qui traitent de la politique, des mœurs, et qui rappellent les exemples des faits passés, comme l'histoire, voilà celles qui lui conviennent (*Id.*). »

XX.

Magistrat.— Juge.

Archytas a dit qu'un juge et un autel étaient une même chose. Car ceux qui ont souffert quelque injustice, se réfugient auprès des Dieux : voulant dire par là qu'il faut que les juges soient l'asile des opprimés (ARISTOTE, *Rhétorique*).

Les rois d'Egypte, selon une coutume de leur pays, faisaient jurer aux juges de ne pas juger contre la justice, lors même que le roi leur ordonnerait de le faire ; tellement ils regardaient comme important que le peuple eût des juges équitables. En effet, la religion du serment, qui ne pourrait même pas être violé par ordre du prince, est opposée à la puissance et à la tyrannie des rois. (PLUTARQUE, *Apophth. des Romains*).

Philippe de Macédoine instruisit un jour à son tribunal la cause d'un certain Machès ; mais il sommeillait, et ne prêtait pas une attention suffisante pour l'équité du droit. Aussi porta-t-il sa sentence contre Machès. Celui-ci s'écria qu'il en appelait. « A qui ? lui demanda le roi en colère. » — « A vous, Philippe, quand vous serez éveillé et que vous prêterez une plus grande attention à la cause. » Le roi se leva alors, et après avoir plus sérieusement entendu l'affaire, il comprit que Machès avait souffert une injustice. Cependant, il ne cassa pas son premier arrêt, mais il paya lui-même l'amende à laquelle il l'avait condamné. Voilà un exemple de convenance et de modération royale d'une part et de prudence d'une autre, puisque, par un ingénieux stratagème, il enleva la peine du condamné, et que pour ne pas compromettre l'autorité royale dans son jugement, il paya l'amende comme s'il eût été condamné lui-même (PLUTARQUE, *Apophth. des rois et des généraux*).

Cléomène ayant entendu dire à quelqu'un qu'un bon magistrat devait être doux et calme envers tout le monde, répondit : « C'est bien : mais qu'il le soit de manière à se faire respecter : » voulant dire qu'un excès de clémence est nuisible à l'Etat (PLUTARQUE, *Apophth. des Lacédémoniens*).

Le poëte Simonide demandait un jour à Thémistocle de prêter secours à son ami dans une affaire injuste. Thémistocle répondit : « Simonide ne serait pas un bon poëte, s'il ne prenait soin de garder la mesure et le rhythme musical dans les vers qu'il compose. Quant à moi, je ne serais pas un bon administrateur, si je proposais quelque chose contre la justice et les lois. »

Fabius était vieux déjà, quand son fils fut nommé consul. Et comme un jour il devait parler en public devant une grande multitude, Fabius le précédait, monté sur un cheval. Le jeune homme lui envoya un licteur pour le prier de descendre. Beaucoup de gens en murmurèrent. Mais Fabius descendant de cheval, sans tenir compte de son âge, courut embrasser son fils : « Très-bien, lui dit-il, vous êtes un sage ; car vous comprenez la dignité de votre magistrature, et de ceux à qui vous commandez (PLUTARQUE, *Apophth. des Romains*). »

Bias forcé de condamner quelqu'un à mort, déplorait la misère de l'homme et son malheureux sort. Mais on lui dit : « Pourquoi pleurer, puisqu'il est en votre pouvoir de condamner cet homme ou de le gracier ? » — « Je sais bien, répondit Bias, que la nature répugne à cela : mais il serait criminel de déserter le parti de la justice et des lois (STOBÉE, disc. 44). »

Aristide, surnommé le juste, administra les affaires de la république, en ne s'appuyant que sur lui-même : il s'isolait de ses compagnons et de ses amis. Mais il eut une telle horreur pour les factions et les partis, que rien ne pouvait le porter à commettre une injustice ou le détourner d'une chose qu'il savait être avantageuse à l'Etat (PLUTARQUE).

Il accusa un jour quelqu'un qui était coupable. Comme les juges, après l'accusation d'Aristide, ne voulaient pas écouter le prévenu, ce grand homme intercéda avec instance auprès d'eux en faveur du coupable, afin qu'ils l'entendissent soigneusement

selon la loi : tant il observait les lois et la justice (Plutarque, *Vie d'Aristide*). !

Héraclite d'Ephèse regarda l'Etat comme perdu sans ressources; et comme on le priait de lui donner des lois, il refusa. Se retirant ensuite dans le temple de Diane, il se mit à jouer aux dés avec les enfants. Le peuple l'entoure et s'étonne : « Malheureux ! leur dit-il, ne vaut-il pas mieux que je passe ainsi mon temps, plutôt que d'administrer la république avec vous (Laerce, liv. IX, ch. I)? »

Pourquoi donc, demandait-on à Chrysippe, ne gouvernez-vous pas la république? « Parce qu'en la gouvernant mal, répondit-il, on déplaît aux Dieux, et qu'en la dirigeant avec sagesse, on mécontente les citoyens (Stobée, disc. 43). »

Dès que Cléon eut pris la résolution de se livrer aux affaires, il convoqua tous ses amis dans un même endroit, et rompit l'amitié qui avait existé entre eux et lui, comme étant une occasion de mollesse dans la direction droite et juste apportée au gouvernement de l'Etat, et comme un sujet d'égarement.

Alphonse, roi d'Aragon, avait coutume d'appeler les magistrats la pierre de touche de l'esprit humain. Le magistrat, en effet, comme le dit un proverbe populaire, fait voir l'homme : ce qui veut dire qu'on peut à peine entrevoir les mœurs et le caractère d'un homme dans sa vie privée (Panormita, *Hist. d'Alphonse*, liv. III).

Socrate disait souvent : « Il est absurde, quand personne n'exerce un métier sans l'avoir appris, et qu'on ne donne aucun ouvrage à celui qui l'ignore complétement, de voir admettre à la magistrature des hommes entièrement ignorants des affaires (Erasme, *Apophth.*, liv. III). »

Le Lacédémonien Chilon répondit à son frère qui lui demandait pourquoi on ne le nommait pas éphore, tandis que lui l'était : « Je sais supporter une injustice, et toi tu ne le sais pas : » voulant dire que personne n'est apte à la magistrature, s'il ne peut dissimuler beaucoup d'actes injustes et mauvais (Laerce, *Vie de Chilon*).

Alexandre Sévère ne souffrit jamais que l'on vendît les dignités

civiles et militaires. Celui qui achète doit nécessairement vendre. C'est un jeune homme et un païen qui a dit cela : que doivent donc faire les princes chrétiens (LAMPRIDE et BRUSCHIUS, liv. IV, ch. V)?

Caton l'Ancien briguait la censure. Voyant ses compétiteurs supplier le peuple et le flatter, il disait souvent qu'il fallait au peuple un médecin sévère et des remèdes violents, et que par conséquent il fallait choisir non le plus doux, mais un homme inexorable. En parlant de la sorte, il fut choisi censeur, de préférence à tous les autres, le peuple reconnaissant qu'il était malade. Caton eut donc plus de force par ses reproches que les autres avec leurs flatteries (PLUTARQUE, *Apophth. des Romains*).

Thémistocle, fils de Néoclès, apprenant que quelques personnes briguaient la magistrature, s'écria : « Si l'on me montrait deux routes dont l'une menât aux enfers, l'autre au tribunal, je prendrais bien plus volontiers celle qui conduirait tout droit au Tartare. » Cet homme, d'une sagesse consommée, n'ignorait pas combien de soucis et de peines poursuivent ceux qui veulent exercer comme il faut une magistrature.

Démosthène disait souvent à des jeunes gens qu'il aimait, que connaissant toutes les jalousies, les soupçons, les calomnies et les différends qui attendent ceux qui entrent dans les affaires, il préférerait, s'il avait à choisir, aller sur-le-champ en exil, qu'à la tribune et aux charges (ERASME, *Apophth.*, liv. IV).

Caton l'Ancien disait souvent qu'il aimerait mieux ne pas récompenser un bienfait que ne pas punir un crime : montrant ainsi qu'il n'y a rien de plus pernicieux que de ne pas châtier les scélérats (PLUTARQUE, *Apophth. des Romains*).

Le même Caton disait que non-seulement on ne devrait pas supporter les magistrats qui ne punissent pas les malfaiteurs, mais qu'on devrait même les lapider, de peur que par l'omission des châtiments, l'Etat ne vînt à périr (*Id.*).

Démosthène entendit dire que certains désiraient être appelés au gouvernement des affaires : « Ce qu'il y a de plus difficile, dit-il, c'est que ceux qui ont autorité sur beaucoup d'hommes, plaisent aussi à beaucoup (STOBÉE, disc. 23).

Pausanias de Macédoine, jeune homme d'une grande naissance et d'une grande beauté, eut à souffrir, par suite de violence et d'injustice, un déshonneur dans sa personne de la part d'Attale, qui, après l'avoir enivré et conduit dans un festin, le proposa à la débauche des convives comme une vile prostituée. Pausanias, outré de cette indignité, alla se plaindre au roi Philippe. Mais ce dernier se moqua de lui sous divers prétextes, et honora Attale d'un plus haut grade dans l'armée. Excité par cette injustice, Pausanias tourna sa colère contre le roi, et tira de son juge inique la vengeance qu'il ne pouvait obtenir contre son ennemi. Car, aux noces de Cléopâtre, fille d'Attale, étant assis entre son fils Alexandre et son gendre, il tua Philippe qui ne se tenait point sur ses gardes, et souilla ce jour de fête par un meurtre commis sur le roi : montrant ainsi qu'il faut avoir égard aux plaintes des sujets, et non les mépriser (François de Sienne, *Instit. de la République,* liv. VI).

XXI.

Présents, source d'aveuglement pour les juges.

Alexandre Sévère prit soin de faire accuser Vétronius Thurinus son ami, pour avoir vendu sa protection à ceux qui demandaient des faveurs à César, et avoir de temps en temps trompé ses clients : puis, quand il fut convaincu de son crime, il le condamna à être lié à un poteau sous lequel on plaça des matières humides et enflammées, pendant qu'un héraut criait : « Il est puni par la fumée, celui qui a vendu de la fumée (Elien, Lampride). »

Alexandre ayant envoyé en présent cent talents à Phocion, celui-ci demanda aux députés pourquoi, parmi un si grand nombre d'Athéniens, il était le seul à qui fût envoyé un pareil présent. Ils lui répondirent que c'était parce que le roi le regardait comme étant le seul homme de bien d'Athènes. « Qu'il me permette donc de l'être toujours, » répliqua Phocion, et il renvoya l'argent : il comprit qu'un homme de bien ne devait pas exposer sa réputation, en acceptant des présents (Stobée, disc. 35).

Quelqu'un demandait à Alcamène pourquoi il avait refusé les

présents que lu offraient les Messéniens. « C'est, répondit-il, que si je les eusse reçus, je n'aurais pu avoir la paix avec les lois. » Sentiment digne d'un roi qui préféra l'autorité des lois à un présent considérable qui était offert ! Où sont donc maintenant ceux qui c rientque les caprices des rois ont force de loi, et que si le prince porte des lois, il n'est pas tenu de les observer (PLUTARQUE)?

Philippe de Macédoine ayant acquis des possessions beaucoup plus avec des présents qu'en faisant la guerre, on lança contre lui cette épigramme : « Ce n'est pas Philippe qui a soumis la Grèce, c'est son or (ERASME, *Apophth.*, liv. VI). »

Des députés étant venus apporter des présents à Epaminondas dans l'intention de le corrompre, celui-ci les invita d'abord à souper, pour qu'ils lui indiquassent en même temps le motif de leur visite. Il servit un repas frugal, et on but du vin acide. Epaminondas dit alors en souriant aux envoyés : « Allez et racontez à votre maître quels sont mes repas : il ne corrompra pas facilement par des présents un homme qui s'en contente (STOBÉE, *Discours sur la Prudence*). »

Artaxerxès, roi de Perse, ayant envoyé au même Epaminondas trois mille dariques, ce grand homme blâma avec véhémence Diomédon de Cyzique d'avoir entrepris une si longue navigation pour corrompre Epaminondas, et il lui ordonna de rapporter au roi ces paroles : « Si vous voulez du bien à Thèbes, vous aurez, gratis, Epaminondas pour ami : sinon, il sera votre ennemi. » Quoi de plus incorruptible que cet esprit qui ne regardait que le bien de sa patrie (PLUTARQUE, *Apophth. des Grecs*).

Phocion, ayant renvoyé l'argent que lui offrait Ménille, celui-ci lui demanda pourquoi il ne permettait pas au moins à son fils de l'accepter : « Si mon fils, répondit Phocion, règle bien sa vie et ses mœurs, il vivra content de l'héritage paternel : mais s'il doit être prodigue et déréglé dans ses mœurs, cet argent ne lui suffirait pas (BRUSCHIUS, liv. I, ch. IX et liv. V, ch. XXII). »

Alexandre envoya des ambassadeurs à Xénocrate avec quelques talents. Xénocrate les conduisit à l'académie et les reçut à une table très-simple et très-frugale. Le lendemain, ils lui de-

mandèrent à qui il voulait qu'on comptât l'argent. « Eh quoi! leur dit-il, n'avez-vous pas compris par le souper d'hier, que je n'en avais pas besoin (Laerce, liv. IV, ch. II)? »

Les Samnites, après avoir été défaits par Curius, vinrent lui apporter une grande quantité d'argent. Mais Curius se trouvant justement assis auprès de son foyer, mangeant des raves dans un plat de bois, répondit aux envoyés : « Celui qui fait un semblable souper n'a pas besoin d'or (Bruschius, liv. V, ch. XXII). »

Le Samnite Caius Pontius disait : « Plût aux Dieux que la fortune m'eût fait naître et m'eût réservé pour l'époque où les Romains commençaient à recevoir des présents! Je n'eusse pas souffert qu'ils commandassent plus longtemps (Cicéron, *des Devoirs*, liv. I). »

XXII.

L'Etat.

Lycurgue prit soin de bannir de la ville tout ce qu'il y avait de superflu, au point que ni marchands ni, sophistes, ni devins, ni charlatans, ni artisans de luxe ne venaient à Sparte : car il ne souffrit pas qu'il y eût dans cette cité l'argent nécessaire à ces professions. Il fit seulement frapper une monnaie de fer qui égalait en poids celle d'Egine, et en valeur quatre pièces d'airain. C'est par ces précautions qu'il chassa l'avarice (Plutarque, *Apophth. des Lacédémoniens*).

De l'argent ayant été apporté chez les Lacédémoniens, ceux qui l'avaient introduit furent condamnés à mort : car cet oracle avait été rendu aux rois Alcamène et Théopompe : « L'amour des richesses perdra Sparte. » Lysandre néanmoins ayant vaincu les Athéniens, apporta une grande quantité d'or et d'argent. Or, non-seulement on reçut l'argent, mais on honora même Lysandre. Tant que Sparte fut fidèle aux lois de Lycurgue et qu'elle tint son serment, elle fut pendant six cents ans la première république de la Grèce, par la gloire et la justice de ses lois. Mais comme on s'en éloignait peu à peu, que l'amour des richesses l'envahissait en même temps que les maux de l'avarice, non-seulement sa puissance en décrut, mais elle commença à avoir pour ennemis ceux

qu'elle avait eus auparavant pour amis et pour alliés. Malgré cela, après la victoire de Philippe de Macédoine à Chéronée, bien que tous les autres Grecs l'eussent déclaré leur général sur terre et sur mer, et après lui son fils Alexandre, lorsqu'il vainquit les Thébains, les Lacédémoniens seuls conservèrent leur ville. Elle était démantelée, il est vrai : ils étaient aussi non-seulement très-peu nombreux à cause de ces guerres continuelles, mais encore beaucoup plus faibles qu'auparavant : mais enfin, parce qu'ils conservaient encore quelques petites parcelles des lois de Lycurgue, ils ne s'allièrent ni à la guerre, ni aux autres Grecs, ni ensuite aux rois de Macédoine, ne vinrent pas au conseil général et ne furent pas forcés de payer le tribut : jusqu'à ce que, laissant entièrement de côté les lois de leur législateur, ils furent opprimés par la tyrannie de leurs concitoyens, au point qu'il ne restait plus rien des institutions de la patrie. Rendus semblables aux autres Grecs, ils furent dépouillés de la gloire et de la liberté qu'ils avaient obtenue auparavant, et réduits en servitude. Maintenant, ils vivent comme les autres sous la domination romaine. Ils ont ainsi montré à tous les peuples que si les empires se fondent par le courage, ils périssent ou tombent dans la tyrannie par l'avarice, le luxe et la mollesse (PLUTARQUE, *Apophth. des Lacédémoniens*).

Lycurgue, législateur des Lacédémoniens répondit à ceux qui lui avaient demandé par écrit comment ils pourraient repousser l'invasion ennemie : « C'est en demeurant pauvres et en laissant de côté les haines personnelles (BRUSCHIUS, liv. II, ch. IV). »

On demandait à Antisthène ce qui causait la ruine des cités : « C'est, répondit-il, quand il ne peut y avoir chez elles de différence entre les bons et les méchants, » voulant dire qu'un Etat ne peut subsister quand la vertu n'y est pas honorée et que le vice y demeure impuni (LAERCE, liv. VI, ch. I).

Thalès regardait comme un Etat durable, celui qui n'a de citoyens ni trop riches, ni trop pauvres (STOBÉE, disc. 41).

Chilon a dit que le meilleur Etat est celui qui écoute les lois, et non les rhéteurs (*Id*).

« Comment faut-il faire, demandait-on à Antisthène, pour en-

trer dans les affaires d'un Etat? » — « Il faut y aller, répondit-il, comme au feu ; ne pas trop s'en approcher dans la crainte de se brûler; ne pas trop s'en éloigner , de peur d'avoir froid (BRUSCHIUS, liv. IV, ch. V).

Agésilas prié par quelqu'un de lui dire pourquoi la république de Sparte florissait plus que les autres, répondit : « Parce que les Spartiates, plus que les autres, s'exercent à la fois à savoir commander et obéir. » Il avait compris dans sa sagesse que des citoyens bien disciplinés sont la cause de la prospérité d'un Etat. (PLUTARQUE, *Apophth. des Lacédémoniens*). »

On demandait à Solon comment il pourrait se faire qu'on ne commît aucun crime dans une ville. « Cela arriverait, répondit-il, si ceux à qui l'injure ne serait pas faite s'indignaient autant que ceux qui l'auraient subie. » Dans sa sagesse, il avait compris que l'Etat serait heureux alors seulement que les hommes de bien puniraient les méchants, dans le but de les empêcher d'insulter aux bons (STOBÉE, disc. 41).

Théophraste interrogé sur ce qui conservait la vie humaine répondit : « Le bienfait, l'honneur et le châtiment (*Id*). »

Aristide était l'ennemi de Thémistocle. Mais lui ayant été adjoint comme collègue dans une ambassade. « Voulez-vous, lui dit Thémistocle, que nous déposions nos inimitiés sur ces montagnes? nous pourrons les reprendre, s'il nous plaît, au retour. » Il préféra ainsi l'utilité publique aux sentiments personnels. C'est d'eux en effet que naissent tous les malheurs de la vie humaine (PLUTARQUE, *Apophth. des Grecs*).

L'orateur Démade soupait chez Phocion. Voyant l'extrême simplicité du repas, il dit : « Je m'étonne, Phocion, que vous administriez l'Etat, en pouvant faire un tel souper. » Il se trompait doublement, en croyant d'abord que c'était seulement pour s'enrichir qu'on devait administrer les affaires d'un Etat ; en second lieu, en approuvant le luxe dans celui à qui convient le mieux la simplicité. Mais Démade jugeait les autres d'après lui ; car il aimait l'argent et menait grand train (ERASME, *Apophth.*, liv. VI).

D'après Solon, un Etat tire sa stabilité de deux choses; de la récompense et du châtiment (BRUSCHIUS).

Une Lacédémonienne qui avait envoyé son fils à l'armée, ayant appris sa mort : « C'est bien, dit-elle, je l'avais mis au monde, pour qu'il n'hésitât pas de mourir pour sa patrie (Cicéron, *Tusculanes*, liv. I). »

Cicéron dit dans sa deuxième philippique : « Je désire deux choses ; c'est qu'à ma mort, je laisse le peuple romain libre (les Dieux immortels ne peuvent m'accorder une plus grande faveur) ; et ensuite, que chacun ait le bonheur de bien mériter de la république. »

XXIII.

Puissants. Puissance.

Le grand Pompée, apprenant par des lettres du sénat que tout ce que Sylla avait conquis par ses crimes était remis à son pouvoir, fit voter les centuries, et s'écria en se frappant la cuisse : « Hélas ! les maux ne finiront jamais : combien il vaut mieux naître obscur, si on ne peut jamais se retirer des soucis de la guerre, et laissant de côté toute haine et toute envie, vivre à la campagne avec sa femme ! celui qui n'en a pas fait l'expérience désire un grand pouvoir ; celui qui le possède, le déteste, mais il n'est pas prudent de le déposer (Plutarque). »

Solon disait que l'opulence est mère de la satiété, la satiété mère de la cruauté et de la violence. Le luxe accompagne les richesses : le luxe dégénère en tyrannie, quand il devient excessif (Laerce, liv. I, ch. iii).

Denis l'ancien, tyran de Syracuse, réprimandant son fils d'avoir fait violence à la femme d'un Syracusain, lui disait entre autres choses : « Avez-vous jamais appris que j'eusse fait chose semblable? » Son fils lui répondit sur-le-champ : « Cela vient de ce que vous n'avez pas eu un roi pour père : » ce qui prouve que la puissance est la cause de bien des vices.

XXIV.

Noble. — Noblesse.

Eumène, entouré d'embûches par Persée, passait pour mort. Le

bruit s'en répandit à Pergame, et son frère Attale mettant sur sa tête le diadème et prenant l'épouse de son frère, s'empara du trône. Apprenant ensuite que son frère vivait encore, il alla au-devant de lui avec des gardes, et portant une hache. Eumène néanmoins l'embrassa avec tendresse et lui dit à l'oreille : « Ne te hâte pas de régner, avant ma mort. » Tout le reste de sa vie, il ne lui donna jamais à entendre ni en paroles ni en actions qu'il eût été offensé. Bien plus, en mourant, il laissa le trône à son épouse et à son frère. Attale s'en souvint ; car quoiqu'ayant beaucoup d'enfants, il n'en éleva cependant aucun pour la royauté : mais de son vivant, il la laissa au fils d'Eumène, lorsqu'il fut en âge de régner. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer de la bonté et de la clémence de l'un ou de la noblesse et de la reconnaissance vraiment fraternelle de l'autre (PLUTARQUE, *Apophth. des rois et des généraux*).

Socrate disait que non seulement les richesses et la noblesse n'ont en soi rien de bon, mais encore que tout mal en découle (LAERCE, liv. II, ch. V).

Le roi Antigone interrogeait Bion accusé d'être d'une basse extraction : « Qui êtes-vous, quel est votre père ? lui demandait-il ; où est votre pays, où demeurent vos parents ? Bion lui répondit : « Vous agissez sagement, ô roi, quand, ayant besoin d'archers, vous choisissez les meilleurs d'entre eux, non pas en recherchant leur naissance, mais en leur proposant un but. Recherchez donc pareillement, quand il s'agit de vos amis, non leur origine, mais leurs qualités (STOBÉE, *Disc.* 84). »

Un homme louait extrêmement Alphonse, roi d'Aragon, de ce qu'il descendait d'une famille royale très-antique et très-noble. Mais celui-ci répondit, qu'il n'y avait rien dans la vie qu'il prisât si peu : car cette gloire ne lui appartenait pas, elle appartenait à ses ancêtres. Ceux qui obtiennent la royauté par leur justice, leur modération et la grandeur de leur esprit, laissent le trône comme un fardeau à leurs successeurs ; et il ne devient un honneur pour eux que lorsqu'ils le reçoivent de leur courage plutôt que par testament (PANORMITA, *Hist. d'Alphonse,* liv. II).

Platon, le plus sage des philosophes, ceux qui l'ont suivi,

ainsi qu'Aristote qui ne s'éloigne guère de leur sentiment, disent qu'il y a quatre sortes de noblesse. La première appartient aux hommes issus d'ancêtres vertueux et illustres ; la seconde, à ceux dont les parents ont été puissants et élevés en dignité ; la troisième, à ceux dont les aïeux se sont illustrés en quelque façon à la guerre, ou en temps de paix ; la quatrième enfin, qu'ils nomment la plus excellente, est celle donnée à l'homme qui excelle par la grandeur et la beauté de son âme, et qui s'appuie sur la force de sa gloire. Platon pense que celui-là mérite vraiment le titre de noble, qui ne tire pas sa gloire de la vertu d'autrui, mais de la sienne propre. Aristote, à ces quatre espèces de noblesse, en ajoute une cinquième qu'il attribue à ceux qui se sont illustrés par une suite d'actions excellentes ; car non-seulement ils se sont honorés, eux et leur famille, mais ils ont encore glorifié les villes et les provinces qui les ont produits (François de Sienne, *Instit. de la République,* liv. VI).

XXV.

Peuple.

On rapporte que Démosthène, dans sa fuite, regardant le temple de Pallas, s'écria en levant les mains : « O Pallas, reine des cités, pourquoi aimez-vous les trois bêtes les plus horribles, le hibou, le dragon et le peuple ? Le hibou, qui est l'oiseau de plus funeste présage, est néanmoins consacré à Pallas, ainsi que le dragon qui lui sert de monture ; mais le peuple est une bête à beaucoup de têtes qui a coutume de rendre le mal pour le bien à ceux qui lui rendent service, comme à Socrate, Aristide, Phocion, etc. » Par ces paroles, ce grand orateur ne s'emporta pas seulement avec force contre le peuple, comme il devait le faire ; mais il expliqua fort sagement sa nature et son esprit, en l'unissant au hibou et au dragon ; car aucun hibou ne déteste autant la clarté du soleil, que la multitude est offensée par l'éclat de la vertu : aucun dragon n'est si grand et si cruel, qu'on puisse le comparer à la cruauté du peuple, qui peut tout dans ses bonds redoublés et ses élans furieux (Osorio, *de la Gloire,* liv. II).

Lycurgue, législateur de Lacédémone, ayant, par des lois très-salutaires, réformé toute la république, et corrigé les mœurs du peuple, qui étaient fort corrompues, il en fut bien mal récompensé. Les citoyens, en effet, supportant tout avec indignation, lui jetaient des pierres, et l'eussent lapidé s'il ne se fût enfui à travers le forum. Tant était grande cette ingratitude d'un peuple qui voulait mettre à mort celui dont les lois avaient admirablement réglé la république, et qui n'avait recherché que la gloire de tous (PLUTARQUE, *Apophth. des Lacédémoniens*) !

Polyclète, statuaire distingué, fit en même temps deux statues, l'une selon le goût du peuple, l'autre d'après les règles du génie et de l'art. Voici comment le peuple l'en récompensa. A l'arrivée des visiteurs, il corrigea, changea, se conformant à la volonté de chacun : puis il exposa les deux statues. L'une fut l'objet de l'admiration universelle ; l'autre fut en butte aux railleries et aux plaisanteries. Mais Polyclète leur répondit : « La statue que vous critiquez et que vous blâmez, a été faite d'après vos données ; celle que vous admirez, vient de mon art. » On voit, par ce trait, combien est faux et corrompu le jugement grossier du peuple (ELIEN, *Histoires variées*, liv. XIV).

Aristide, procureur du fisc, après avoir parfaitement bien géré son emploi, fut néanmoins cité par Thémistocle et accusé de concussion : mais, grâce à la protection des personnages les plus éminents, non-seulement il fut délivré de l'amende, mais on lui rendit sa charge qu'il feignit d'administrer de manière à ce que, se relâchant de son ancienne sévérité, il se montrât doux et facile à ceux qui aiment à s'enrichir au détriment du peuple. Il arriva donc, par les soins de ces hommes influents, que le peuple, une troisième fois, rendit cette charge à Aristide, avec les éloges les plus flatteurs. Mais ce grand homme leur dit : « Vous m'avez appelé en jugement pour avoir bien géré ma charge ; et maintenant que j'ai beaucoup accordé injustement aux spoliateurs de la république, vous me jugez digne d'honneur. Eh bien ! en m'honorant aujourd'hui, vous me faites plus de honte que si vous me condamniez à payer l'amende. » Il savait par quels artifices il eût

pu plaire au peuple, s'il n'eût préféré la justice à la popularité. Il montra ainsi le jugement pervers de la multitude, qui condamne toujours ce qui doit être utile à l'Etat, et exalte jusqu'aux nues tout ce qui lui peut nuire (Plutarque, *Vie de Thémistocle*).

Socrate disait que ceux qui se confient à la multitude inexpérimentée, ressemblent à des hommes qui jetteraient par mépris une tétradrachme, et aimeraient à recevoir un monceau formé de ces pièces. Lorsqu'on n'a pas confiance à un être isolé, on ne doit pas en avoir davantage à une réunion d'individus semblables; leur nombre est peu important, c'est leur poids qu'il faut considérer. Une fausse monnaie est toujours fausse, quelque gros monceau qu'elle forme. Ceci est contre la foule des témoins, et les jugements d'une populace ignorante (Laerce, liv. II, ch. v).

Voilà pourquoi Quintilien plaint avec raison le sort des orateurs, lorsqu'ils ont à prononcer un discours. « Il faut craindre dans la foule, dit-il, celui que vous mépriseriez, s'il était seul. »

Les Athéniens ayant consulté l'oracle, il répondit qu'il y avait dans Athènes, un homme qui s'opposait aux décisions générales; et comme le peuple demandait en vociférant, qu'on recherchât cet homme si pernicieux, le philosophe Phocion s'écria : « Vous n'avez pas besoin de le chercher, Athéniens, c'est moi qui déteste votre vie et vos mœurs. » La licence de la multitude abandonnée à tous les vices était vraiment incroyable. Le philosophe, animé d'un beau zèle, osa dire sans crainte ce qui était vrai; mais les Athéniens le condamnèrent et le décapitèrent. On ne se contenta pas de le traiter cruellement pendant sa vie, on porta encore un décret pour défendre aux siens de prendre son corps et de lui rendre les derniers honneurs (Plutarque, *Apophthegmes des Grecs* et *Vie de Phocion*).

Antisthène entrant un jour au théâtre, se précipitait en repoussant le peuple; on lui demanda pourquoi il agissait ainsi : « Je m'efforce, répondit-il, de faire cela toute ma vie. » Il savait qu'il était d'un homme sage, dans toutes ses actions, de se séparer du peuple, parce que le peuple agit par passion et non par raison (Laerce, liv. VI).

Phocion haranguait un jour les Athéniens, avec des applau-

dissements universels ; s'apercevant que tout le monde approuvait son discours, il se tourna vers ses amis : « Qu'y a-t-il donc, leur dit-il, ai-je par imprudence laissé échapper quelque chose de mal ? » Tellement il était persuadé que rien ne pouvait plaire au peuple, sans s'écarter du bon sens (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Grecs*).

Les Athéniens ayant insulté Thémistocle qui les avait comblés de bienfaits : « Je ressemble, disait-il, aux platanes sous lesquels on accourt se réfugier quand on est battu par la tempête, et qu'on arrache ensuite dès qu'elle est passée. » Cet homme, d'une rare prudence, comprenait qu'il est du peuple, d'implorer dans les dangers de la guerre, le secours des citoyens courageux, mais de les mépriser en temps de paix (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Grecs*).

Hippomaque avait un disciple qui jouait de la flûte. Un jour, il se trompa, et cependant le peuple l'applaudit. Hippomaque le frappa alors de son bâton, en disant : « Tu as mal joué ; car sans cela, le peuple ne t'eût pas applaudi (ELIEN, *Histoires variées*, liv. XIV). »

Polycarpe étant prêt à rendre ses comptes devant le proconsul Hérode, et demandant qu'on lui fixât le jour où il pourrait s'entendre avec le proconsul, Hérode voulut qu'il le fît devant le peuple. Polycarpe lui répondit : « Comme on doit respect aux princes et au pouvoir, je ne le ferai pas, pourvu toutefois que ce ne soit pas contraire aux commandements de Dieu : personne ne peut donner satisfaction à un peuple en fureur (EUSÈBE, *Hist. ecclésiast.*, liv. IV, ch. XV). »

DEUXIÈME CLASSE

ou lieux communs qui traitent de la vertu et des vices.

I.

Vertu.

Diogène disait que les hommes cherchent avec un grand soin ce qui peut les faire vivre : mais qu'ils ne font aucun cas de ce qui conduit à la vertu, et le négligent entièrement.

Le rhéteur Isocrate voyant un de ses disciples fort soigneux dans la culture de son champ, mais très-négligent à orner ses mœurs : « Faites attention, lui dit-il, à ne pas fertiliser et améliorer votre champ tout en restant complétement inculte et sauvage du côté de votre âme (Stobée). »

On demandait au marchand Lampis, comment il avait acquis ses richesses : « Les grandes, dit-il, je les ai amassées sans peine; quant aux petites, elles m'ont coûté de grandes difficultés et beaucoup de temps. » Il voulait dire qu'au commencement les richesses s'acquièrent peu à peu avec une grande vigilance, mais qu'ensuite il est facile d'accroître par de gros gains des trésors déjà préparés par un hasard heureux (Plutarque, livre : *Si un vieillard doit briguer le gouvernement*). On peut appliquer cette parole à l'étude de la vertu : au commencement, elle est difficile, mais cette difficulté une fois surmontée, il est très-facile d'arriver au sommet.

Diogène disait que les hommes de bien sont les images des Dieux : car les Dieux étant bons par nature, font du bien à tous les hommes et ne nuisent à aucun (Laerce, liv. VI).

On demandait à Aristide ce qu'il fallait admirer dans la vie : « Un homme de bien qui est modéré, répondit-il, parce qu'alors même qu'il doit vivre avec beaucoup de méchants, il ne se pervertit pas (Stobée, *Disc.* 35). »

Alphonse, roi d'Aragon, entendant dire à des agriculteurs que

les pommiers sauvages, acides de leur nature, deviennent doux par le travail et le soin : « Pourquoi donc, s'écria-t-il, ne rendrions-nous pas aussi meilleurs par le travail et le soin ceux de notre peuple qui ont des caractères mauvais et pervers? » faisant entendre que les mœurs des peuples ne sont jamais tellement dépravées, qu'elles ne puissent, grâce au roi, devenir meilleures avec du travail et de l'habileté (PANORMITA, *Vie d'Alph.*, liv. IV).

Agathocle était le fils d'un potier. S'étant rendu maître de la Sicile et en ayant été déclaré roi, il avait coutume de faire placer sur sa table des vases d'argile auprès des coupes d'or, et il disait aux jeunes gens, en les leur montrant : « Autrefois je faisais de ces coupes (il désignait celles en terre), mais maintenant j'en façonne de cette espèce par ma vigilance et mon courage; » et il faisait voir les coupes d'or. Il n'avait pas honte de son ancien état, mais il regardait comme plus glorieux, d'avoir obtenu le royaume par son courage que s'il l'avait reçu en héritage. Car naître roi, ce n'est pas grand'chose, mais se rendre digne du trône, c'est beaucoup (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Rois*).

Antisthène disait que la vertu était une armure qu'on ne pouvait arracher : en effet, on enlève l'épée et le bouclier ; mais le sage doué de vertu, n'est jamais désarmé, et on ne le peut vaincre (LAERCE, liv. VI, ch. I).

Le même disait qu'on devait faire plus de cas d'un homme de bien que d'un parent : car les liens de la vertu sont plus étroits que ceux du sang ; et tout homme juste est parent des hommes vertueux, à cause de la ressemblance des âmes (LAERCE, liv. VI, ch. I).

Diogène, parce qu'il était cynique, était appelé chien : beaucoup louaient son genre de vie, mais personne ne l'imitait : aussi disait-il souvent, qu'il était le chien des flatteurs, mais qu'aucun de ceux-ci n'osait aller à la chasse avec le chien qu'ils louaient (LAERCE, liv. VI).

Socrate conversant un jour avec Théodota, courtisane d'une grande beauté, on rapporte que celle-ci dit à Socrate : « Pour moi, je vous ai une grande obligation ; car vous ne pouvez m'arracher

aucun de mes amants, tandis que moi je puis, lorsque je le veux, vous enlever tous vos disciples. » « Je ne m'en étonne pas, reprit Socrate, car vous les conduisez sur une pente glissante : pour moi je les conduis à la vertu, dont la montée est escarpée et inconnue à la plupart des hommes (Elien, *Histoires variées*, liv. XIV). »

Les amis d'Alphonse, roi d'Aragon, lui demandaient pourquoi il marchait souvent sans escorte : « Je m'avance accompagné de mon innocence, répondit-il. » Ce roi très-prudent fit entendre que celui-là est à l'abri des injures qui a pour compagne sa propre innocence ; mais qu'ils ne sont en sûreté nulle part, ceux qui, n'ayant pas la conscience en repos, se forgent des périls où il n'y en a pas (Panormita, *Vie d'Alphonse*, liv. I).

Zénon montait au théâtre pendant qu'Amœbée chantait en s'accompagnant sur la cithare ; « Allons, dit-il en se tournant vers ses disciples, allons voir quelle est cette harmonie, et quel son rendent ces intestins, ces nerfs, ce bois et ces os, animés par l'art, la mesure et l'ordre. Si ces trois choses ont tant de valeur dans des choses inanimées, que sera-ce, si on les garde dans toute la vie humaine (Laerce, liv. IX, ch. v) ? »

II.

Intention dans l'œuvre de la vertu.

L'Athénien Platon étant détesté de Denis lui demanda une audience, et l'ayant obtenue, il lui parla en ces termes : « Si vous appreniez qu'un homme est venu en Sicile, afin de vous nuire, mais que faute d'occasion il ne l'a pas fait, le laisseriez-vous partir impuni ? — Point du tout, Platon, répondit Denis ; car il faut non-seulement punir les actions de ses ennemis, mais encore leurs intentions. Mais alors, ajouta Platon, si quelqu'un, pour votre bien, abordait en Sicile, afin de vous rendre service, et qu'il ne le pût, faute d'occasions, serait-il juste de le renvoyer avec dédain sans le récompenser aucunement ? — Quel est cet homme demanda le tyran ? C'est Eschine, dit-il, cet homme si vertueux qu'on peut comparer à tous les amis de Socrate quels qu'ils soient, et qui peut par sa parole rendre meilleurs ceux qui

le fréquentent. Après avoir entrepris une longue navigation pour vous enseigner sa philosophie, il a été négligé jusqu'ici. » Ce discours si habile fit que le roi embrassa Platon, qu'il détestait auparavant, et qu'il traita Eschine avec splendeur et magnificence (LAERCE, liv. III).

Cet exemple montre que, dans toute action bonne ou mauvaise, il faut regarder avec soin le but et l'intention, soit que l'on veuille approuver ou désapprouver.

III.

Mesure de la vertu, c'est-à-dire qu'il faut bien faire le bien.

Un paysan voyant qu'on portait des présents variés au roi Artaxercès, et n'ayant rien à lui offrir, puisa dans le creux de ses mains, de l'eau au fleuve voisin, et la lui présenta avec un visage joyeux. Le roi en fut satisfait, et fit donner au paysan une fiole d'or, avec mille dariques (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Rois*).

Nous pouvons voir par ce trait, que Dieu qui aime un donateur joyeux, chérit non-seulement la vertu en elle-même, mais encore plus le cœur et la joie de celui qui donne. C'est ainsi que les deux oboles de la veuve lui furent plus agréables que les grands présents des riches.

Pambus étant à Alexandrie près d'Athanase, et voyant une actrice, se mit à pleurer. Comme les assistants lui en demandaient la cause : « Il y a deux choses qui m'attristent, répondit-il : la première, c'est la perdition de cette femme, et la seconde, c'est que je ne m'efforce pas de plaire à Dieu, autant qu'elle a soin de plaire à des hommes perdus. »

IV.

Bonne et mauvaise conscience.

On demandait à Périandre : qu'est-ce que la liberté ? Une bonne conscience, répondit-il (STOBÉE, *disc.* 22).

Le Lacédémonien Chilon disait souvent « Il faut toujours préfé-

rer une perte à un gain honteux : on déplore la perte une fois, mais le gain cause d'éternels remords : on pleure pendant quelques jours ce que l'on perd ; mais la conscience d'un crime tourmente continuellement l'âme (Laerce, liv. I, ch. iv).

Diogène le Cynique disait qu'il n'y avait personne plus exempt de timidité et plus courageux que celui qui n'a aucun crime sur la conscience (Stobée, *discours* 22).

Personne, disait Pythagore, n'est assez audacieux, pour ne pas trembler devant une mauvaise conscience. Une âme bourrelée n'a aucune paix, elle frissonne au moindre vent (Stobée, *disc.* 22).

Le même disait souvent, qu'un homme criminel souffre plus de sa conscience, que celui qui est malade et tourmenté dans son corps : car les maladies de l'âme sont beaucoup plus graves que celles du corps (Stobée, *idem*).

Un philosophe pythagoricien s'acheta des souliers chez un cordonnier ; et comme il n'avait pas d'argent sur lui, il le pria d'attendre jusqu'au lendemain. En venant acquitter sa dette, il apprit que le cordonnier était mort. Ne parlant donc aucunement de l'argent, il le rapporta volontiers chez lui, se félicitant du gain qu'il venait de faire : mais tourmenté par le remords de sa faute, il reprit cet argent, le jeta dans la boutique du cordonnier en s'écriant : « Il vit pour toi celui qui est mort pour les autres (Erasme, *Apophthegmes*, liv. VI). »

Que dirait à ce sujet un chrétien, qui bourrelé de remords pour mille crimes et pour de nombreux larcins, n'en dort pas moins profondément ?

V.

Vice, Péché.

Diogène entra un jour au gymnase des stoïciens, en marchant à reculons, à la grande hilarité du public. « N'avez-vous pas honte, leur dit-il, de marcher à reculons dans votre vie, et de me blâmer de le faire seulement quand je me promène (Stobèe, *discours II sur l'Imprudence*) ? »

Timon, que les Grecs surnommaient le Misanthrope, à cause de sa haine pour les hommes, étant interrogé sur la cause de ce sentiment, répondit : « Je hais les méchants avec raison, et les autres parce qu'ils ne les méprisent pas (MAXIME, 6e *sermon*). »

Roger, comte de Palencia, né d'une famille fort illustre et très-distinguée, mais homme paresseux et querelleur, disait au roi Alphonse en le visitant, qu'il se proposait, au mépris de tout danger, de tuer Jean, roi de Castille son ennemi, et que ce serait très-facile, pourvu qu'il y consentît. « Ce n'est pas par un crime, mais par la vertu, qu'il faut chercher la gloire, répondit Alphonse. Je ne permettrai pas un crime si détestable et si cruel non-seulement pour acquérir la souveraineté de Castille et d'Espagne, mais même pour avoir l'empire de l'univers (PANORMITA, *Hist. d'Alphonse*, liv. II). »

On dit aussi qu'il fit à peu près la même réponse à un exilé florentin qui promettait de tuer Côme de Médicis, si le roi voulait seulement lui donner, pour l'aider, trente soldats : « J'ai des ennemis plus redoutables et plus acharnés que Côme, dit-il : j'aurais pu, par leur mort, acquérir des royaumes : je n'ai pas voulu me souiller d'un pareil crime (*Id*). »

VI.

Occasions de pécher.

Cotys était naturellement porté à la colère, et châtiait sévèrement ceux qui faisaient des fautes dans leur service. On lui apporta un jour des vases fragiles et légers, mais travaillés avec art et élégance : il récompensa le donateur, mais brisa tous les vases. Et comme on s'étonnait, il répondit : « J'en agis ainsi pour ne pas m'irriter contre ceux qui les briseraient. » Un homme prudent connaît les défauts de son caractère, et enlève à ses vices toute occasion de chute (PLUTARQUE, *Apophthegmes des rois*).

VII.

Compagnie des bons et des méchants.

Thémistocle, vendant une propriété, ordonna au crieur d'annoncer qu'il y avait aussi un bon voisin. Le caractère d'un voisin n'est pas, en effet, de peu d'importance (Stobée, *disc.* 35).

Le philosophe Antisthène disait souvent : « Un homme de bien est un pesant fardeau : car de même qu'on porte la folie avec facilité et plaisir, de même la prudence qui tombe pesamment, accable de son propre poids, et ne peut facilement être secouée (Le juif Philon : *Que tout homme de bien est libre*). »

VIII.

Tentation.

Le thébain Cratès ayant vu un jeune athlète prendre de l'embonpoint par excès de viandes et de vin : « Malheureux, dit-il, cesse de fortifier ta prison contre toi-même (Le moine Maxime, *sermon* 27). »

Le Lacédémonien Chilon avait coutume de dire : « Prenez garde à vous, et gardez-vous de vous-même. » Il avertissait d'abord qu'il fallait agir prudemment avec les hommes, pour ne pas être trompés par leur fourberie, et ensuite qu'il fallait que chacun se suspectât soi-même : car presque tout le monde se défie des autres, et cependant, très-souvent, il n'y a de plus grand *ennemi pour l'homme,* que l'homme lui-même (Laerce, *Vie de Chilon*).

IX.

Blasphème.

Le proconsul Hérode ordonnait au saint martyr Polycarpe, de jurer par la fortune de César et de maudire le Christ : « Voilà quatre-vingts ans que je le sers, répondit le saint ; et il ne m'a jamais fait de mal. Pourquoi donc maudirais-je et blasphémerais-je mon Roi qui m'a donné le salut (Eusèbe, *Histoire ecclésiast.*, liv. IV, ch. xv ?) »

Si Dieu, disait Epicure, exauçait les vœux de tous les hommes, la perte du genre humain serait universelle et prochaine, tant on verrait à la fois de prières cruelles et mortelles (STOBÉE)!

X.

Espérance.

Bion de Boristhène disait souvent que l'impiété est une mauvaise compagne pour l'espérance ; et il ajoutait ce vers d'Euripide :Elle fait esclave tout homme un peu fier.

Ce célèbre philosophe comprit qu'il n'y avait aucune place pour la sécurité dans une mauvaise conscience ; qu'on ne pouvait parler franchement à un homme à qui on pouvait reprocher le crime d'impiété, et que celui qui avait les dieux pour ennemis, ne pouvait goûter la paix du cœur (LAERCE, liv. IV, ch. VII).

Qu'y a-t-il de doux pour l'homme, demandait quelqu'un à Bias? L'espérance, répondit-il (BRUS, liv. VI, ch. II).

On attribue à Démocrite la sentence suivante : « L'espérance légitime des sages peut se réaliser : pour celle des fous, c'est impossible (STOBÉE, *discours* 108).

Socrate, le plus sage des philosophes, disait souvent : « Une femme sans homme ,une espérance sans travail, ne peuvent produire rien d'utile (STOBÉE, *discours* 108).

Platon disait fréquemment : « L'espoir est le songe de ceux qui veillent. » C'est à quoi Virgile semble faire allusion, quand il dit : « Est-ce que ceux qui aiment ne se font pas des songes. »

Plutarque dit que Caton l'ancien parlait en ces termes de l'espérance : « Elle rapetisse les grandes choses, elle annulle presque les petites. » Il parlait des dangers, je crois, car l'espérance de la victoire les détruit tous (ERASME).

XI.

Amour.

Thémistocle concluait par le raisonnement suivant, que son fils, aimé et adoré de sa mère, était le plus puissant des Grecs :

« Les Athéniens, disait-il, commandent aux Grecs ; je commande aux Athéniens ; ma mère me commande ; mon fils commande à sa mère (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Grecs*). »

« L'amour, disait Diogène, est l'occupation des oisifs, parce que cette passion règne surtout chez ceux qui n'ont rien à faire ; ce qui est cause, que dans leur repos, ils tombent dans l'occupation la plus pénible, et pendant ce temps, ne font rien de bien LAERCE, liv. VI). »

XII.

Amour des ennemis.

Diogène le Cynique disait que pour bien vivre, il fallait des amis fidèles ou de grands ennemis, parce que les uns avertissent, et les autres, reprennent et censurent (LAERCE, liv. VI).

Alphonse d'Aragon disait qu'il fallait jeter des boulettes de viande aux chiens qui aboyent et qui résistent, voulant dire par là qu'il faut triompher des méchants par les bienfaits (PONTANUS, *de la Libéralité*, ch. XXX).

Le philosophe Antisthène disait souvent : « Il faut à la guerre observer les ennemis, parce qu'ils sont les premiers à s'apercevoir de nos fautes : et ils nous sont en cela plus utiles que nos amis, pour nous faire connaître nos défauts, et, une fois qu'ils nous sont connus, nous en faire corriger (LAERCE, liv. VI, ch. I). »

Onomadène de Chio ayant triomphé d'une faction ennemie, quelques-uns lui conseillaient de chasser de la ville, tous ceux qui faisaient partie de cette faction. « Il n'en faut rien faire, répondit-il ; je craindrais, si je chassais tous les ennemis, qu'il n'y eût des différends entre les amis. » Il comprenait que l'esprit de beaucoup de gens est tellement enclin au mal, que s'ils n'avaient pas d'ennemis contre qui ils pussent exercer la malice de leur caractère, ils se déchaîneraient contre leurs amis (ERASME, *Apophthegmes*, liv. VI).

Xénophon disait qu'il appartient à un homme de bien et doué de prudence de tirer de l'utilité même de ses ennemis : Selon lui le soleil, l'eau et le feu ne sont pas plus utiles à l'homme

que des amis ; mais qu'il est d'une grande philosophie, alors que les médecins habiles tirent des remèdes utiles des serpents et des bêtes venimeuses, de faire sortir de la haine des ennemis quelque chose qui tourne à notre propre bien (ERASME, *Apophth.* 7.)

On proposa un jour à Charles, roi de France, de mettre à mort René d'Anjou, son ennemi mortel, en lui dressant des embûches. Non-seulement il ne le permit pas, mais il dit qu'il regarderait comme des parricides, ceux qui tenteraient ce crime, déclarant qu'on combattait un ennemi avec le courage et le glaive, et non avec des embûches (PANORMITA, *Histoire d'Alphonse*).

Alphonse répondit à ceux qui lui signifiaient qu'ils étaient prêts à tuer François Sforza, son ennemi : « Une victoire dont j'ai eu à me repentir et à rougir ensuite, ne m'a jamais plu : aussi, pour que vous vous absteniez de semblables desseins, je ferai sur vous un tel exemple que tout le monde comprendra combien de telles actions me déplaisent (PANORMITA, *idem*).

Comment, demandait quelqu'un à Diogène le Cynique, pourrai-je me venger de mon ennemi ? en devenant, lui dit-il, un honnête homme et un homme de bien (LAERCE, liv. VI).

L'empereur romain Théodose répondit un jour à un de ses amis qui lui disait qu'il n'avait mis à mort aucun de ceux qui l'avaient injurié : « Plût au ciel que je pusse faire revivre ceux d'entre eux qui sont déjà morts (NICÉPHORE, *Histoire ecclésiast.*, liv. XIV, chap. III). »

Pytacus de Mytilène pouvant punir quelqu'un qui l'avait injurié, lui fit grâce en disant : « Le pardon vaut mieux que la vengeance : l'un appartient à un caractère doux, l'autre à un caractère cruel (STOBÉE, *discours* 17). »

Démocrite disait que prévoir une injustice c'était faire preuve de prudence, mais que de la laisser impunie, lorsqu'elle était faite, c'était de l'insouciance (STOBÉE, *de la Prudence, disc.* 1er).

Aristide partant pour l'exil, levait les mains au ciel, et suppliait les Dieux de faire tellement prospérer les Athéniens, qu'ils ne pensassent jamais à Aristide. En effet, dans les épreuves, le peuple a recours habituellement aux grands hommes ; et ce fut

ce qui arriva, car trois ans après, Xercès ayant voulu aborder dans l'Attique, Aristide fut rappelé d'exil (Plutarque, *Vie d'Aristide*).

Lorsqu'on présenta à Phocion la coupe qui contenait la ciguë, quelqu'un lui demanda s'il voulait dire quelque chose à son fils qui était présent. « Mon fils, lui dit-il, je vous ordonne, et je vous conjure de ne vouloir aucun mal aux Athéniens, au souvenir de ma mort (Plutarque, *Apophthegmes des Grecs*). »

Agésilas, roi de Lacédémone, apprenant que quelques-uns étaient ses ennemis en secret, non-seulement ne pensa pas à se venger, mais les choisit pour commander ses soldats, et les défendit lorsqu'on les accusait auprès des magistrats : par ce moyen, il se fit de très-grands amis de ceux qui étaient ses adversaires (Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

Lorsque Thrasybule reconstitua le peuple athénien qui avait été chassé par les trente Tyrans, il oublia le plébiscite et la loi, pour ne pas faire mention du passé (Bruschius, liv. III).

On dit que l'empereur Constantin fit la même chose au concile de Nicée, en déchirant tous les libelles d'accusations qui lui étaient présentés par les évêques, afin de détruire par ce fait le souvenir de toutes les querelles.

XIII.

Amitié, ami.

Epaminondas disait souvent, qu'il ne fallait pas quitter l'assemblée avant d'avoir ajouté quelque ami à ceux qu'on avait déjà (Elien, *Histoires variées*, liv. XIV).

Comment donc peut-on se faire des amis, demandait-on à Antalcidas ? « En leur disant des choses agréables, répondit-il, et en leur rendant des services utiles : » montrant par cette réponse, que pour se faire des amis il faut d'abord avoir une grande bienveillance dans le langage, et que dans les services à rendre il faut viser à l'utile (Plutarque, *Apophth. des Lacédémoniens*).

Alexandre de Macédoine, partant pour Ilion, couronna la statue d'Achille : « O mille fois heureux, s'écria-t-il, celui qui dans sa

vie, eut un tel ami ! » il parlait de Patrocle qui fut l'ami le plus fidèle d'Achille (Plutarque, *Vie d'Alexandre*).

Scipion le jeune disait souvent : « Rien n'est plus difficile que de conserver une affection jusqu'à la mort : car souvent les mœurs changent, tantôt par l'adversité, tantôt par l'âge ; l'amitié se rompt par suite de contestations, par l'acquisition d'une fortune ou de quelque avantage dont les deux amis eussent pu jouir (Cicéron, *de l'Amitié*).

César Octavien Auguste, après avoir pris par force Alexandrie, dit qu'il pardonnait à tous les citoyens et à la ville à cause d'Arrius, habitant de cette cité, qui autrefois lui était très-uni. César usa d'une clémence bien rare, en ne voulant pas, pour un seul ami, détruire une ville qui avait si longtemps fait preuve d'une rébellion opiniâtre (Plutarque, *Apophthegmes des Romains*).

Les vrais amis, disait Démétrius de Phalère, doivent se faire inviter dans la prospérité, tandis que dans l'adversité, il faut qu'ils viennent d'eux-mêmes : mais souvent, il arrive tout le contraire (Laerce, liv. V, ch. v).

Denis l'Ancien, admirant l'amitié si belle de Damon et de Pythias : « Je vous prie, disait-il, de m'admettre aussi dans votre amitié. » Le tyran ayant assigné à l'un d'eux un jour pour être mis à mort, celui-ci demanda quelques jours pour régler des affaires de famille, ce qu'il obtint, à condition que l'autre se ferait ôtage pour son ami, de sorte que s'il ne revenait pas au jour fixé, il serait mis à mort à sa place. Il revint au jour marqué, préférant mourir que de tromper son ami. Le roi les sauva tous deux, et leur donna son amitié, tant la vertu a de beauté et de force, même aux yeux des tyrans (Erasme, *Apophthegmes*).

On rapporte que Tarquin le Superbe étant exilé dit qu'il connaissait enfin ses vrais et ses faux amis, alors qu'il ne pouvait plus leur accorder aucune faveur (Erasme, *Apophthegmes*, liv. VI).

Le même disait que ceux qui n'aiment que le corps, étaient semblables à des mendiants, qui, toujours dans le besoin, sont toujours à demander quelque chose : et aussi, que ceux qui étaient plutôt amis qu'amants ressemblaient à ceux qui possèdent quelque fonds propre, qu'ils s'efforcent toujours d'améliorer : un amant

cherche sa propre satisfaction; un ami ne fait pas attention à lui, et croit s'enrichir, à mesure qu'il perfectionne celui qu'il aime (Erasme, *idem*).

Où sont vos trésors, demandait-on à Alexandre. « Dans ces écrins, » dit-il, en montrant ses amis; Alexandre en effet, fut toujours fort libéral envers ses amis (Saint Maxime, *sermon* 6).

Voici une parole de Chilon : « Aimez comme si vous deviez haïr, et haïssez comme si vous deviez aimer. » Il nous avertit par cette parole de ne pas être violent dans nos haines, au point d'exclure tout retour en grâce; et de ne pas tellement nous fier à nos amis, que nous leur confions des secrets avec lesquels ils pourraient nous perdre, s'ils devenaient nos ennemis (Aulu-Gelle).

XIV.

Paix, Concorde.

Scilurus ayant quatre-vingts enfants mâles, et se trouvant sur le point de mourir, présenta à chacun d'eux, un faisceau de traits, et leur dit de les rompre. Tous refusant parce que cela leur paraissait impossible, il enleva lui-même les traits un à un et les brisa tous ainsi facilement, donnant à ses fils cet avertissement : « Si vous vivez unis, vous serez forts et invincibles, mais si vous êtes en désaccord, et si vous vous désunissez par des querelles, vous serez faibles et faciles à vaincre (Stobée, *discours* 82).

Scipion l'Africain ayant taillé en pièces les Numantins souvent victorieux, et ayant enfin pris leur ville d'assaut, demanda au prince Tyrésius, pourquoi Numance avait été autrefois invincible et pourquoi elle était maintenant détruite? « La concorde, répondit Tyrésius, lui procura la victoire, la discorde causa sa perte (Bruschius, liv. II, ch. iv). »

Isée le sophiste voyant les Lacédémoniens se disputer sans pouvoir s'entendre; sur les murailles dont ils voulaient ceindre la ville, leur récita ce vers d'Homère : « Le bouclier s'attache au bouclier, le casque au casque, l'homme à l'homme; » et il ajouta : « Devenez ainsi, Lacédémoniens, et nous sommes entourés de remparts. »

M. Agrippa, homme d'une grande énergie, disait souvent : « Je

dois beaucoup à cette sentence : les petits biens s'accroissent par l'union, les plus grands tombent en ruine par la discorde (Bruschius, liv. II, ch. XII).

XV.

Guerre.

Chabrias disait souvent : « Une armée de cerfs qui aurait un lion pour chef, serait plus terrible qu'une armée de lions conduite par un cerf : » comprenant que tout le succès de la guerre, dépend du courage et de la prudence du général (Plutarque, *Apophthegmes des rois et des généraux ; et Apophthegmes des Grecs*).

Les Numantins ayant été vaincus par Scipion, les anciens leur reprochaient d'avoir fui devant ceux qu'ils avaient tant de fois mis en fuite : on rapporte que l'un des plus jeunes répondit : « Le troupeau est bien le même, mais le berger est différent (Plutarque, *Apophthegmes romains*). »

Le roi de Lacédémone promettait de ruiner une ville, qui avait souvent donné de la peine aux Lacédémoniens ; mais les Ephores ne le permirent pas. Ils disaient : « Vous ne détruirez pas une muraille de jeunes gens : » ils appelaient une ville ennemie, une muraille de jeunes gens, parce que la présence continuelle des ennemis, instruisait la jeunesse elle-même dans l'art de la guerre (Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

Quelqu'un reprenait l'empereur Antonin le pieux de ce qu'il avait été bon envers les ennemis et les conjurés, et lui disait : Que fût-il arrivé, si les ennemis eussent vaincu? « Nous n'honorons pas les Dieux, répondit-il, et nous ne vivons pas de manière à ce que nos ennemis nous puissent vaincre (Bruschius, liv. V, ch. XXVI). »

Scipion le jeune, étant venu au camp, et y ayant trouvé une grande licence, une débauche effrénée, un luxe et une superstition effroyables, chassa sur-le-champ les devins, les prêtres et les prostituées ; bien plus il ordonna de détruire tous les vases, excepté les marmites en bronze et les coupes en faïence. Il ne permit l'usage des coupes d'argent, que si leur poids n'excédait

pas deux livres : il défendit les bains, et ordonna à ceux qui se parfumaient de se masser eux-mêmes parce que si les bêtes de somme ont besoin de quelqu'un qui les étrille, c'est qu'elles n'ont pas de mains. Il statua que le dîner des soldats se mangerait debout et sans avoir passé par le feu ; qu'on s'asseoirait à souper pour manger du pain, ou bien un seul potage et des viandes rôties ou bouillies. Lui-même vêtu d'un habit grossier, se promenait dans le camp, disant qu'il pleurait sur le déshonneur de l'armée (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Romains*).

Les sybarites étaient perdus de mollesse ; un d'entre eux qui était venu à Sparte, voyant les mœurs sévères et dures des Lacédémoniens, dit comme pour condamner leur vie : « Il n'est pas étonnant s'ils meurent à la guerre ; c'est pour ne pas vivre de la sorte (BRUSCHIUS, liv. IV, ch. VI). »

Lamachus réprimandait un chef de bataillon, pour s'être laissé induire en erreur ; et comme l'autre lui disait qu'il ne le ferait plus désormais ; « A la guerre, répondit-il, on ne se trompe pas deux fois (PLUTARQUE, *Apophth.*). »

XVI.

Miséricorde, aumône.

Lucullus ayant traité magnifiquement des Grecs pendant quelques jours, ceux-ci lui dirent qu'ils s'étonnaient qu'il eût tant dépensé pour eux : « Mes hôtes, leur dit-il, je n'ai rien fait pour vous, j'ai tout fait pour Lucullus (PLUTARQUE, *Apophthegmes Romains*). » Ceux qui sont bons et bienfaisants envers les peuples, peuvent s'appliquer justement cette sentence ; car par ces bons offices, ce n'est pas tant aux autres qu'à eux-mêmes qu'ils sont utiles.

Aristote de Stagyre répondit à quelqu'un qui lui reprochait d'avoir fait l'aumône à un homme mauvais : « Ce n'est pas des mœurs, c'est de l'homme que j'ai eu pitié. » L'homme de bien secourt même les méchants dans leurs besoins. On le doit, sinon au mérite de celui qu'on aide, du moins à la nature ; et le méchant peut devenir bon (LAERCE, liv. V, ch. I).

On demandait à Démosthène ce que les hommes avaient qui ressemblât à Dieu : « La bienfaisance, dit-il. (SAINT MAXIME, *sermon* 8). »

Gaspard Schlick qui fut chancelier de trois empereurs, disait qu'il désirerait que tous les rois fussent pendant quelque temps des hommes privés et des pauvres, parce que celui qui n'a jamais été misérable n'est pas assez miséricordieux (ENÉAS SYLVIUS, *Commentaires sur la vie d'Alphonse*, liv. II).

XVII.

Consolation des affligés.

Le syrien Euphratès, ayant perdu son épouse, s'écriait : « O philosophie ! tes préceptes sont tyranniques : tu veux qu'on aime, et si l'on perd l'objet de son affection, tu défends la douleur et les larmes (STOBÉE, *discours* 97). »

Un philosophe ancien consola ainsi la douleur de la reine Arsinoë. « Lorsque Jupiter, lui dit-il, partageait tout entre les Dieux, le deuil n'y était pas ; il arriva lorsque les parts étaient faites. Mais Jupiter voulant lui donner quelque dignité, bien qu'il n'y en eût plus (car elles étaient toutes prises), lui assigna enfin l'honneur qu'on rend aux morts, comme les larmes et la douleur. Aussi comme les autres Dieux veulent du bien à ceux qui les honorent, le deuil en fait autant. Si vous le méprisez, ô reine, il ne viendra pas à vous ; au contraire, si vous l'honorez par les prérogatives que lui a assignées Jupiter, c'est-à-dire le chagrin et les lamentations, il vous aimera : et pour que vous puissiez toujours lui rendre honneur, il vous en fournira toujours l'occasion, en vous donnant matière à la douleur et aux sanglots (PLUTARQUE, *Consolation à Apollonius*) »

Solon voyant un de ses amis profondément affligé, le conduisit à la citadelle, et là l'exhorta à examiner toutes les parties des édifices qu'il avait devant lui ; et quand il l'eût fait : « Pensez, lui dit-il, que de douleurs ont autrefois habité sous ces toits, y habitent aujourd'hui et y habiteront dans les siècles futurs, et pleurez les malheurs d'autrui comme s'ils étaient les

vôtres. » Il lui montra par cette consolation que les villes ne sont que le réceptacle malheureux des misères de l'humanité (VALÈRE MAXIME, liv. VII, ch. II).

Le même disait que si tous les hommes rassemblaient leurs maux en un même lieu, il arriverait que tous rapporteraient les leurs chez eux, parce qu'ils ne voudraient emporter aucune portion du monceau commun; il en concluait qu'il ne fallait pas juger les maux que l'on souffre comme une douleur inouïe et intolérable (*Id.*).

Amasis disait à quelqu'un qui avait perdu son fils : « Si vous ne pleuriez pas avant la naissance de votre fils, vous ne devez pas maintenant pleurer davantage, puisqu'il n'existe pas plus qu'avant de naître (STOBÉE, *discours* 121). »

Démonax visitant quelqu'un qui pleurait la mort de son fils sans vouloir se consoler, et se cachait dans les ténèbres, lui promit de ramener certainement des enfers l'ombre de son fils, s'il pouvait parmi les hommes, lui en nommer trois qui n'eussent eu à pleurer aucun mort. Et comme l'affligé cherchait parmi toutes ses connaissances, il ne put en trouver une seule qui n'eut point de deuil à porter. « Pourquoi donc, lui dit alors Démonax, vous tourmenter, comme s'il vous était arrivé quelque chose de nouveau (ERASME, *Apophth.* liv. VIII). »

Platon disait aux Athéniens qu'il fallait demeurer en paix, à la mort de ses amis; d'abord, parce qu'ils ne savaient pas encore si ce qui était arrivé était un bien ou un mal, et ensuite, parce que le deuil ne rapporte aucun profit à celui qui s'y livre avec désespoir (LAERCE, liv. III).

Voici une parole familière à Epictète : « Il est honteux d'adoucir ses potions avec du miel, et de ne pas mêler la raison, ce présent des Dieux, au malheur et à l'amertume, afin de les adoucir (*Id.*). »

XVIII.

Correction. Admonition.

On vendait beaucoup de prisonniers de guerre : Philippe de Macédoine, présidant à la vente, se trouvait vêtu peu décem-

ment. Un de ceux que l'on vendait, s'écria : « Pardonnez-moi, Philippe, je suis pour vous un ami de votre père. » Philippe lui demanda comment s'était faite cette amitié : « Je vous le dirai à l'oreille, répondit-il. » Et lorsque Philippe l'eût fait venir, comme si cet homme avait à lui apprendre un secret : « Mettez, dit le prisonnier, mettez sur vous un manteau, car vous êtes ainsi vêtu d'une manière indécente. » « Renvoyez cet homme, s'écria Philippe, je ne savais pas tout à l'heure qu'il fût mon ami. » Ce roi avait compris, dans sa sagesse, que les vrais amis sont ceux qui nous enseignent le bien (PLUTARQUE, *Apophth. des rois et des généraux*).

Démonax avait coutume de dire qu'il ne fallait pas s'irriter à tort et à travers contre les hommes lorsqu'ils manquaient à leur devoir, mais qu'il fallait corriger leurs vices, comme font les médecins qui ne se fâchent pas contre les malades, mais s'efforcent de les guérir (ERASME, *Apophth.*, liv. VIII).

Platon dit à Socrate qui réprimandait trop violemment un de ses amis dans un festin : « N'aurait-il pas mieux valu lui dire cela en particulier. ? — Et vous, lui répondit Socrate, n'auriez-vous pas mieux fait de me dire cela en particulier. » Il blâmait avec beaucoup d'esprit celui qui, dans sa réprimande, faisait cela même qu'il réprimandait (ERASME, *Apophthegmes*, liv. III).

Caligula répondit à Antonie, son aïeule, qui l'engageait à agir différemment dans quelques circonstances, pour sauvegarder son autorité : « Souvenez-vous que tout m'est permis envers tout le monde. » Le monde produisit alors de semblables monstres qui eurent le titre de princes, et que je ne nommerais pas, si ce récit ne faisait concevoir aux princes l'horreur d'une si prodigieuse cruauté (SUÉTONE).

XIX.

Envie.

Alexandre, roi de Macédoine, souffrait beaucoup de la soif, dans une marche, par suite du manque d'eau ; on vint enfin lui en offrir dans un casque. Dès qu'il l'eût pris dans ses mains, il regarda les cavaliers qui l'entouraient, baissa la tête

et fixant les yeux sur ce breuvage, le rendit sans y toucher en disant : « Si je buvais seul, tous ceux-ci en seraient attristés (Bruschius, liv. I, ch. ix). »

Bion de Boristhène voyant quelqu'un avec un visage triste, et qui passait pour être envieux, lui dit : « Je ne sais s'il vous est arrivé quelque mal, ou s'il est arrivé quelque bien à autrui. Car l'envieux n'est pas moins tourmenté par la félicité des autres que par sa propre infortune (Laerce, liv. IV, chap. vii). »

Antisthène disait qu'il est absurde de purger le froment de l'ivraie, la guerre du soldat inutile, et de ne pas retrancher les envieux de la république ; voulant dire que les envieux sont aussi inutiles à une ville, que l'ivraie au blé, et un lâche à la guerre (Laerce, liv. VI, chap. i).

Le même disait souvent que comme la rouille ronge le fer, ainsi les envieux se consument par leur propre vice : car le fer, alors même que personne ne l'entamerait engendre en lui ce qui doit le corrompre (Laerce, *idem*).

Qu'y a-t-il de fâcheux pour les gens de bien ? demandait-on à Socrate : « La prospérité des méchants, répondit-il ; et pour les méchants, le bonheur des hommes vertueux. »

Aristote, voulant montrer ce qu'était l'envie, dit : « C'est l'adversaire des heureux. » Hippias disait qu'il y a deux sortes d'envie ; l'une, qui est juste, s'attaque aux méchants honorés ; l'autre, qui est injuste, s'attaque aux gens de bien. Et les envieux sont cent fois plus malheureux que les autres ; parce que non-seulement ils sont affligés de leurs propres maux, comme tout le monde, mais encore des biens des autres (Stobée, *disc.* 36).

Un jour que des savants discutaient en présence du roi Frédéric, pour savoir ce qui donnait le plus de pénétration au regard, les uns disaient : l'aspiration du fenouil, d'autre l'usage du verre, d'autres enfin, différentes choses : « Pour moi, dit Actius Syncerus, homme d'un esprit rare et d'une grande noblesse, je dis que c'est l'envie. » Les médecins furent tellement surpris de cette parole, que les auditeurs s'en moquèrent. Alors Actius leur dit : « Est-ce que l'envie ne fait pas voir tout plus grand et plus complétement ? Qu'y a-t-il de plus efficace pour les

yeux, que de rendre la vue plus forte et plus puissante ? » et sur le champ il cita ces vers d'Ovide :

« La moisson est toujours plus fertile dans les champs d'autrui, et le troupeau du voisin est plus nombreux (Pontanus). »

Il y avait autrefois à Ephèse un homme, nommé Hermodore, qui était très-vertueux ; comme il surpassait tous les autres par sa science et sa probité, il fut chassé de la ville. Mais quelques citoyens s'étonnant de ce que l'on eût renvoyé un homme aussi recommandable, les Ephésiens répondirent qu'il surpassait trop ses concitoyens par sa vertu et ses mœurs. L'envie ne perd pas seulement les grands hommes, elle bouleverse encore l'état des cités, et renverse les villes elles-mêmes (François de Sienne, *Institution de la République*).

Les poëtes dépeignent parfaitement l'envie lorsqu'ils disent qu'aux enfers, elle se nourrit de serpents et joue avec les hydres, pour montrer que les envieux distillent du venin et le vomissent. Le bonheur des autres est un poison pour les envieux : ils ne sont jamais satisfaits que lorsqu'ils peuvent infecter les autres de leur venin. Mais rien certainement n'est plus honteux et plus inhumain que de se réjouir du mal d'autrui, et de s'affliger de son bien : c'est ce que fait l'envieux (François de Sienne, *idem*).

XX.

Travail, application.

Démocrite disait que tous les travaux sont plus agréables que quelque repos que ce soit, lorsque les hommes obtiennent ce pour quoi ils travaillent, ou qu'ils savent qu'ils l'obtiendront. On peut aussi mettre ces paroles sous le titre de l'Espérance ; car l'espoir de la récompense amoindrit le travail (Stobée, *discours* 27).

Quelle différence y a-t-il, demandait-on au même, entre les hommes laborieux et courageux, et les paresseux ? « La même, répondit-il, qu'entre les hommes pieux et les impies ; ils diffèrent par la bonne espérance : car ceux qui fatiguent leur corps par le travail, espèrent de grandes récompenses de leurs travaux ; mais les paresseux ont toujours la pauvreté en perspective. »

Lorsqu'on apprit que Philippe, père d'Alexandre le Grand, préparait une expédition et une guerre contre Corinthe, les Corinthiens tremblants et se donnant beaucoup de mouvement, commencèrent à se mettre à l'œuvre avec empressement. L'un apprêtait ses armes, l'autre amassait des pierres, celui-là élevait des murs, quelques-uns fortifiaient les remparts, d'autres se livraient à différents travaux appartenant à la défense. Diogène voyant leur zèle, et n'ayant rien de mieux à faire, mit son manteau et commença à faire rouler son tonneau dans tous les sens. Un de ses amis s'en étonnant et lui demandant pour quel motif il agissait ainsi : « Je roule mon tonneau, lui répondit Diogène, pour ne pas paraître seul oisif, parmi tant de travailleurs (Guy de Bourges, *chap. de la Paresse*).

Le même répondit à quelqu'un qui l'avertissait de se reposer à cause de son grand âge : « Quoi donc, si je courais dans la lice, et que je fusse près du but, faudrait-il que je m'arrêtasse, ou que je poursuivisse ma course? » Il comprenait parfaitement qu'on doit d'autant plus s'appliquer à l'étude de la vertu, qu'on a moins à vivre, parce qu'il est honteux de se refroidir dans un dessein honnête (Laerce, liv. VI).

Cet exemple concerne surtout les vieillards.

Les jeunes Lacédémoniens demeuraient sans tunique, n'ayant qu'un habit, et leurs corps étaient négligés; car ils s'abstenaient entièrement de bains et de parfums, afin qu'endurcis à la fatigue, le chemin des grandes actions fût tout frayé pour eux (Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

Denis ayant acheté un cuisinier lacédémonien, lui commanda de faire une soupe à la façon de Sparte; mais lorsqu'elle fut faite, il ne la mangea pas, demandant comment un tel potage pouvait flatter les Lacédémoniens, puisqu'il était si insipide? Le cuisinier répondit que cette soupe n'avait d'autre assaisonnement que ceux qu'y mettaient les Lacédémoniens. Quels sont-ils? demanda Denis? vous ne les avez pas ici, reprit le cuisinier; avant le repas, ils travaillent, ils suent et se baignent dans l'Eurotas (Stobée, *discours* 27). »

Apelle ne fut jamais assez occupé pour passer un jour sans

peindre et exercer son art ; aussi en s'arrachant aux affaires, il avait coutume de dire : « Je n'ai tracé aucune ligne aujourd'hui. » Cette parole est devenue proverbiale pour tout travail omis ; et on peut justement rapporter cet exemple à l'étude de la sagesse dont nous parlerons plus bas (PLINE, liv. X, ch. XXXV).

Vespasien quoique violemment tourmenté d'une maladie d'intestins ne s'acquittait pas moins des devoirs de l'empire, tellement que, couché sur son lit, il recevait les députations ; et ses amis l'exhortant à s'épargner, il leur répondit : « Il faut qu'un empereur meure debout (SUÉTONE). »

Florus avait écrit les vers suivants sur César-Adrien : « Je ne veux pas être César pour aller en Bretagne et souffrir les frimats de la Scythie. » César lui répondit : « Je ne veux pas être Florus pour aller dans les tavernes, me cacher dans les cabarets et souffrir les punaises. »

Il préférait ainsi des occupations honnêtes à un loisir inutile et honteux (SUÉTONE, *Vie d'Adrien*).

L'empereur Probus ne souffrant pas que ses soldats demeurassent oisifs, leur faisait faire une foule de travaux, disant qu'un soldat ne devait pas manger sa solde gratuitement (FLAVIUS-VOPISCUS).

Mathieu de Sicile, homme d'une grande sainteté, reprochait à Alphonse de travailler de ses propres mains : « Mais, lui répondit le roi en riant, est-ce que Dieu et la nature n'ont pas donné des mains aux rois (PANORMITA, *Vie d'Alphonse*, liv. II) ? »

Quelqu'un demandait à Lycurgue pourquoi il fatiguait le corps des jeunes filles par les courses, les luttes et les exercices du disque et du javelot : « C'est afin, dit-il, que la génération, venant d'une force puissante et commençant à s'opérer dans des corps robustes, se fasse dans toutes les règles : c'est aussi pour que les jeunes filles, dans la gestation de leurs enfants, s'appliquent à lutter avec facilité et courage contre les efforts et les douleurs de l'enfantement. Et qu'enfin, si quelque nécessité survient, elles puissent combattre pour elles, pour leurs enfants, et pour la patrie. » Cet homme prudent comprenait quelle peste c'est pour la république, que le repos et la paresse ; et au contraire combien

des travaux modérés fortifient et rendent sains les corps eux-mêmes. Voilà pourquoi il ne permit même pas aux jeunes filles de vivre dans l'oisiveté ; mais il en fit, pour ainsi dire, des hommes en les exerçant à des travaux d'hommes, tandis que dans un grand nombre de villes, les hommes, au moyen du luxe et des plaisirs, devenaient des femmes (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

XXI.

Repos, paresse.

Cette sentence fut très-familière à Marcus Caton : « C'est en ne faisant rien, que les hommes ont appris à mal faire. » Il censure par ces paroles toute cette paresse qui est souvent la cause d'un grand nombre de maux (BRUSCHIUS, liv. IV).

Appius Claudius disait souvent : « Le travail a plus rapporté au peuple romain que le repos. » Cet homme extrêmement sage, comprit que le peuple romain avait toujours reçu un grand accroissement par suite de travaux et d'exercices guerriers ; mais qu'ensuite un trop grand repos et l'oisiveté l'avaient fait tomber dans une ruine plus grande encore (VALÈRE MAXIME).

Quelqu'un demandait pourquoi les Argiens combattant contre les Lacédémoniens, après les avoir tant de fois vaincus, ne les avaient pas détruits : « Nous ne voudrions pas les voir détruits, dit Cléomène, pour avoir un peuple qui exerce notre jeunesse. » Ce grand général avait compris que la jeunesse se corromprait, si on lui permettait le repos et le luxe, maîtres de tous les maux (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

Scipion Nasica répondit à quelques personnes qui lui disaient que Rome était en sûreté, puisqu'on avait défait les Carthaginois, et réduit les Grecs en servitude : « Au contraire, nous sommes maintenant en grand danger, car il nous reste beaucoup d'ennemis à craindre et à redouter. » Il comprenait que les ennemis nous sont utiles dans l'occasion, parce qu'ils ne nous permettent pas d'être négligents et tranquilles impunément (ERASME, *Apophthegmes*, liv. VIII).

Le prétorien Servilius Vacia, homme fort riche, s'était, par haine des affaires, retiré dans une villa qu'il avait aux environs de Cumes, et il ne tira sa renommée désormais que du repos dont il savait y jouir. Aussi ceux qui étaient accablés d'affaires s'écriaient : O Vacia ! tu sais vivre seul. Sénèque condamne dans sa lettre cinquante et unième, la paresse et le loisir ignorant de cet homme, en disant qu'il savait, non pas vivre, mais se cacher. C'est pourquoi, lorsqu'il passait devant sa villa, il avait l'habitude de dire en plaisantant : « Ci-gît Vacia » donnant à entendre qu'il n'y avait aucune différence entre un mort, et un homme enseveli dans un lâche repos (Erasme, *Apophth.*, liv. VIII).

Le général grec Thémistocle appelait l'oisiveté, le tombeau des vivants ; lui qui ayant vécu cent sept ans, disait, à ce qu'on rapporte, en se voyant mourir : « Je regrette beaucoup de sortir de la vie, quand je commence à devenir sage (Guy de Bourges, chap. *de la Paresse*). »

Caton l'Ancien disait qu'il se reprocherait toujours les choses suivantes : « Avoir découvert un secret à une femme ; avoir entrepris sur mer un voyage qu'il eût pu faire par terre ; et enfin avoir laissé le jour s'écouler sans profit, par sa faute (Plutarque *et* Fulgose, liv. VII, ch. II). »

Auguste qui était fort prudent dans toutes ses paroles, disait, que ceux qui s'exposent au danger pour des causes futiles et légères, ressemblent à ceux qui essaieraient de pêcher avec des hameçons d'or ; car, en perdant l'hameçon, ils éprouvent une perte plus grande que le gain qu'ils retireraient d'une pêche abondante (Fulgose, liv. VII, ch. II).

L'athénien Platon blâmait la somnolence ; aussi il écrivit dans ses lois : « Personne ne mérite rien en dormant (Laerce, liv. III). »

Parmi les lois les plus sévères de Dracon, on compte celle-ci : « Ceux qui seront accusés de paresse, seront punis de mort (François de Sienne, *Institutions de la République*). »

Diodore écrit, qu'il y avait chez les Egyptiens une loi qui forçait tous les citoyens à dire aux magistrats, leur nom, leur profession, et le gain qui les faisait vivre, et s'ils mentaient ou vi-

vaient de profits injustes, ils étaient mis à mort. Certes c'était avec raison ; car les jeunes gens oisifs et paresseux sont la peste d'une ville ; ils sont enclins à la débauche, portent envie aux bons, désirent le bien d'autrui, et enfin deviennent séditieux et turbulents (*Id*).

Caton dit très-bien dans son livre sur les mœurs, que la vie humaine est comme le fer ; si on l'emploie, il s'use et devient brillant ; sinon la rouille le ronge. Il en est de même des hommes ; s'ils s'exercent, ils s'usent honnêtement ; mais s'ils font le contraire, ils sont consumés par l'inertie et la torpeur. Le même Caton dit fort bien dans le discours qu'il adressa aux cavaliers de Numance : « Réfléchissez, soldats ; voyez si par le travail, vous avez fait quelque chose de bien ; la fatigue passe bien vite, le fruit qu'on en retire demeure toujours. Mais si la volupté vous a poussé au mal, le plaisir est passé comme un songe, le mal commis est éternel (François de Sienne, *Institution de la République*, liv. I).

On loue beaucoup la loi de Solon : cependant elle a sanctionné que le fils ne devrait pas à son père les choses nécessaires à la vie, s'il n'en avait reçu aucun art (*Idem*).

XXII.

Exemple, imitation.

L'empereur Rodolphe, dans la guerre qu'il fit contre Ottocare, roi de Bohême, fut tourmenté par la soif, avec toute son armée ; on dit, qu'un paysan qui portait à boire aux moissonneurs lui offrit un vase rempli d'une boisson de suc de dattes. Mais le roi l'ayant vu : « Rendez, dit-il, le vase à cet homme. car j'avais soif pour mon armée et non pour moi. » Ainsi sa sobriété eut un double fruit, elle soulagea l'armée par ce breuvage, et elle lui apprit à supporter patiemment la soif (Eneas Sylvius, *Commentaires sur la Vie d'Alphonse*, liv. III.)

Alphonse, roi d'Aragon, après avoir mis en fuite l'armée de Jacques Candole, fut forcé de coucher à la belle étoile, sans tente et sans vivres ; car il était arrivé d'une manière inatten-

due. Jean Esermitatus, ami d'Alphonse, dans cette pénurie si complète de l'armée, envoya au roi un raifort, un pain, et la moitié d'un fromage des Baléares ; mais il refusa tout, disant qu'il ne convenait pas qu'un roi mangeât, lorsque son armée était à jeun (PANORMITA, *Vie d'Alphonse,* liv. III).

On donna à Alexandre le Grand l'écrin le plus beau et le plus riche qu'on put trouver dans les trésors de Darius ; comme on lui demandait ce qu'il en ferait, et que chacun donnait son avis : « Je lui donnerai Homère, dit-il, pour qu'il le garde bien. » Il comprenait qu'il n'y avait pas de trésors plus précieux que celui-là. Ainsi jugeait ce jeune homme, qui se réglait sur l'exemple d'Achille en toutes choses (PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre.*)

Thémistocle, encore jeune homme, aimait les orgies et les femmes. Mais après que Miltiade, nommé général, eut vaincu les barbares, à Marathon, personne ne put le voir faire quelque chose d'inconvenant. On lui demanda pourquoi il avait ainsi changé subitement. « Les succès de Miltiade, dit-il, ne me laissent ni sommeil, ni repos. » L'amour de la gloire chassa celui des plaisirs; c'est, comme on dit, chasser un clou par un clou (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Grecs.*)

Le roi Agésilas, déjà vieux, se promenait en hiver, couvert seulement d'un manteau sans tunique ; on lui en demanda la cause : « C'est, répondit-il, afin que les jeunes gens imitent mon genre de vie (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*) »

Les Lacédémoniens mirent à mort un soldat, pour avoir couvert son bouclier d'une étoffe de pourpre, tant ils haïssaient cet exemple du luxe étranger : n'ignorant pas qu'un déluge irrémédiable de maux sort d'un principe léger, et jugeant plus sûr de s'opposer aux débuts du mal. Aussi sévissaient-ils avec une grande rigueur contre les premiers auteurs de ce luxe ; car celui qui ouvre la porte aux vices, fait grand tort à la République. (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

XXIII.

Prudence. Imprudenec.

Caton l'Ancien disait que les fous valaient beaucoup mieux pour les sages, que les sages pour les fous. Car les sages en s'apercevant des erreurs des insensés, ont coutume d'en améliorer leur vie. Mais ceux qui sont en démence, incapables de réflexion, ne retirent aucun fruit de la vertu des sages (Fulgose, liv. VII, ch. ii).

Antisthène disait que la prudence est un mur très-utile; parce qu'il n'est sujet ni à la ruine, ni à la trahison. Il n'y a aucun rempart si bien fortifié, qui ne puisse tomber sous les coups des machines et des béliers, ou (plus sûrement encore,) sous ceux de la trahison : les jugements du sage sont inexpugnables (Laerce. liv. VI, ch. i).

Iphicrate campait dans les terres de ses amis, et cependant il faisait faire des retranchements, et creuser des fossés. Quelqu'un s'écria : « Que craignons-nous ? — Je n'eusse jamais pensé, reprit-il, que la parole du général fût si mauvaise. » Voulant dire que dans la prospérité, de grands dangers nous menacent, sans qu'on les attende. Il faut donc se munir toujours prudemment contre les dangers imprévus (Plutarque, *Apophthegmes des Grecs*.)

Socrate exhortait ses disciples à se préparer pendant toute leur vie aux trois choses suivantes : à la prudence pour leur esprit, au silence pour leur langue, à la modestie pour leur visage (Saint Maxime, *sermon* 41.)

La prudence, disait Bion de Borysthène, l'emporte autant sur les autres vertus, que la vue l'emporte sur les autres sens; les yeux sont le flambeau de tout le corps; et il n'y a pas de vertus sans la prudence. Car, comment le juste rendrait-il à chacun ce qui lui appartient, si la prudence ne lui montrait ce qui est dû à chacun (Laerce, liv. IV, ch. vii) ?

Socrate disait : « Un homme économe et prudent, doit se souvenir du passé, faire le présent, prévoir l'avenir (Stobée, *disc.* 1). »

Agésilas, roi de Lacédémone, combattant à Mantinée, avertit

les Lacédémoniens, de faire abstraction de tous les autres, pour ne porter la fureur du combat que sur le seul Epaminondas; ajoutant, qu'il n'y a que les soldats pleins de courage qui soient les auteurs de la victoire. Ils le firent et vainquirent : c'est par cette parole qu'Agésilas veilla au salut des siens, qui eussent certainement péri sans cela. Il les avertissait en même temps, qu'un homme prudent est plus précieux à la guerre qu'une foule d'étourdis (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

Alexandre demandant aux Athéniens de lui fournir des galères, le peuple exigeait qu'on fît venir Phocion, afin qu'il conseillât ce qu'il fallait faire. Alors Phocion se leva et s'écria : « Je vous conseille de vaincre par les armes, ou d'être amis des vainqueurs. » Il les avertit ainsi de ne rien refuser à Alexandre, à moins qu'ils ne fussent certains de triompher de sa fureur, mais s'il leur paraissait supérieur à eux, de ne pas provoquer un jeune homme bouillant et qui ne souffrait pas l'opposition, (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Grecs*).

L'athénien Antisthène disait souvent qu'il n'y a rien de nouveau ou de subit pour le sage : parce qu'il a tellement prévu tout ce qui peut arriver à l'homme, qu'il n'a jamais lieu de dire : « Je n'y avais pas pensé (LAERCE, liv. VI, ch. I). »

XXIV.

Curiosité.

Antonin le pieux visitait la maison d'Omulus et admirait des colonnes de porphyre. Il lui demanda comment il les avait acquises : « Lorsque vous entrez chez un autre, lui répondit Omulus, soyez sourd et muet, » voulant dire qu'il ne fallait pas être curieux chez un étranger (JULIUS CAPITOLIN).

Xénocrate de Calcédonie disait que c'était une même chose de porter chez autrui les pieds ou les yeux; nous détournant ainsi de toute curiosité, pour les choses qui ne nous regardent pas (LAERCE, liv. IV, ch. II).

XXV.

Vérité.

Thalès de Milet, philosophe fort illustre, étant prié par un de ses amis, de dire en quoi la vérité différait du mensonge : « Autant que les yeux diffèrent des oreilles, lui répondit-il. » Ce sage voulait dire que ce que nous entendons dire à ceux qui se font une bagatelle du mensonge n'est pas certain, mais bien ce que nous voyons devant nos yeux (SAINT MAXIME, *Sermon* 25).

XXVI.

Conseil.

On demandait à Thalès de Milet ce qu'il y avait de facile : « Donner un conseil à un autre, répondit-il ; car quel homme, fût-il excessivement stupide, n'avertit ses compagnons? Mais il en est bien peu qui se conseillent eux-mêmes (LAERCE, liv. I). »

Lorsque les Lacédémoniens triomphaient d'un ennemi par stratagème, c'est-à-dire par un conseil astucieux, ils immolaient un bœuf à Mars ; mais s'ils étaient victorieux par une guerre ouverte, c'était un coq qu'ils lui sacrifiaient : de cette manière, les généraux s'habituaient non-seulement à être courageux dans le combat, mais encore à faire provision de stratagèmes contre les ennemis. Ils pensaient qu'il était plus beau de les vaincre par l'esprit, sans verser de sang, que par des combats souvent sanglants de part et d'autre (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

On loue cette parole honorable d'Euripide : « Un bon conseil vaut mieux qu'une grande troupe de soldats : » par ces mots, il avertit sagement qu'il importe peu quelle nombreuse armée on conduit à la guerre, mais que l'important est, que les généraux soient des hommes de conseil ; car à la guerre un conseil prudent et de l'adresse, valent mieux que des hommes sans prudence (ERASME, *Apophthegmes*, liv. VIII).

Les Catalans pensant que ce serait une excellente chose que

d'adjoindre au roi Alphonse d'Aragon encore enfant, pour gouverner la république, sept hommes craignant Dieu, aimant la justice, réfrénant leurs passions et ne se laissant pas corrompre par les présents, Alphonse, dit-on, loua ce projet, et répondit en ces termes : « Si je trouvais, je ne dis pas sept, mais un seul homme de cette trempe, je lui donnerais facilement sur-le-champ, le gouvernement et le royaume. » Il montrait bien qu'il y a peu de bons conseillers pour les rois (Panormita, *Vie d'Alphonse*, liv. II),

Le pape Innocent VIII remarquant qu'il n'était pas à la hauteur d'une si grande dignité, à ce que rapportent des auteurs graves, se choisit douze conseillers, sans l'avis desquels il ne décidait rien. Alphonse, roi d'Aragon, avait coutume de dire souvent, que s'il eut vécu du temps des Romains, il aurait construit un temple à Jupiter *positeur*, afin que lorsqu'on se réunirait pour traiter des affaires on mît de côté toute contention (Panormita, *Vie d'Alphonse*, liv. III).

Xercès, sur le point de déclarer la guerre aux Grecs, convoqua tous les princes de l'Asie et leur dit : « Pour qu'on ne pense pas que j'entrepenne de moi-même cette expédition, je vous ai réunis. Au reste, souvenez-vous que vous me devez votre obéissance plutôt que vos conseils. » Parole doublement tyrannique, d'abord en ce qu'il abusait d'une réunion de princes pour tromper le monde, et ensuite en ce qu'il entreprenait une affaire aussi périlleuse, plus par son bon plaisir que par l'avis des autres (Erasme, *Apophthegmes*, liv. V).

Bias de Priène disait que deux choses sont surtout contraires à un bon conseil ; la précipitation et la colère. Car l'homme emporté se trouvant hors de lui, est incapable d'un avis salutaire (Laerce, *Vie de Bias*),

Dion, dans les livres sur la royauté, dit que les grandes choses doivent se traiter dans un conseil d'hommes peu nombreux, et non par la multitude et les forces des jeunes gens les plus courageux. Le sentiment d'Homère confirme celui-ci, quand il dit que d'après Agamemnon, il serait beaucoup plus facile de renverser Troie, si l'on avait un conseil composé de dix Nestors et de

dix Ulysses que si l'on avait autant d'Ajax et d'Achilles combattant avec courage (François de Sienne, *Institutions de la République,* liv. I).

Cicéron dit : « L'homme qui montre le chemin avec politesse au voyageur égaré, fait comme s'il allumait un flambeau à la lumière ; il n'en brille pas moins, quoiqu'il ait enflammé l'autre (*Des Devoirs,* chap. I). »

Démocrite, préteur d'Etolie, disait à Livius qu'il n'y avait rien d'aussi contraire à un bon conseil que la promptitude : car des avis précipités, s'ils viennent à passer, ne peuvent s'améliorer par aucun regret (Bruschius, liv. II, ch. XV).

Scipion l'Africain disait : « Il est honteux de dire dans l'art militaire : Je n'y pensais pas. » Car il croyait qu'il fallait administrer avec une grande intelligence ce qui se traite par le fer, puisqu'il est difficile ou même impossible de le corriger ensuite (Valère Maxime, liv. VII, ch. II).

XXVII.

Justice, Injustice.

Agésilas, prié un jour de dire quelle vertu l'emportait de la force ou de la justice, répondit gravement : « Sans la justice, on ne peut faire aucun usage de la force, et si tout le monde était juste, on n'aurait pas besoin de la force. » Voilà une parole digne du grand général qui ne voulut jamais rien faire contre l'équité, et qui comprit qu'il y avait une grande différence entre l'audace et la force (Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

Philémon disait que l'homme juste n'est pas celui qui n'est pas injuste, mais celui qui, pouvant l'être, prend garde de le devenir ; ni celui qui ne reçoit pas de petits présents, mais celui qui s'abstient d'en accepter de grands lorsqu'il le pourrait ; ni celui qui observe toutes ces règles, mais celui qui, d'un caractère droit et incorruptible, aime mieux être bon que de le paraître (Phavorin).

Satibarzane, valet de chambre du roi Artaxercès, demandait à son maître quelque chose de peu juste. Artaxercès comprit qu'il

avait été poussé à le faire par un don de trente mille dariques ; il manda donc son caissier, lui dit d'apporter cette somme, et la remettant à Satibarzane : « Prenez, lui dit-il, en vous les donnant je ne m'appauvris pas ; mais je deviendrais plus injuste en vous accordant ce que vous me demandiez. (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Rois*).

P. Rutilius refusait à un de ses amis une injustice qu'il lui demandait ; et comme, outré de colère, il s'écriait : « Qu'ai-je donc besoin de votre amitié, si vous ne faites pas ce que je vous demande? — Et moi, reprit Rutilius, à quoi me sert votre amitié, s'il me faut manquer pour vous aux lois de la justice (ERASME, *Apophthegmes*, liv. VIII) ? »

Les Athéniens étant assemblés pour exiler Aristide par l'ostracisme, ce qui se faisait par le moyen d'écailles où on inscrivait la sentence, un paysan illettré lui porta son écaille, en le priant d'y inscrire le nom d'Aristide. « Mais, le connaissez-vous? lui demanda ce dernier. — Non; mais je ne puis souffrir qu'on le nomme *le Juste*. » Aristide se tut, écrivit son nom sur l'écaille et la lui rendit. Voilà avec quelle sérénité d'âme il supportait une injuste condamnation. Mais le meilleur témoignage de l'innocence de sa vie fut que, dans cette multitude, il y eut des hommes qui n'eurent rien d'autre à objecter que ce surnom de *Juste* qu'il ne s'était pas imposé lui-même (PLUTARQUE, *Apoph. des Grecs*). La justice est odieuse à certains hommes, parce qu'ils comprennent qu'ils se rendent fréquemment coupables, qu'ils désirent rester impunis, et pouvoir commettre ce qu'ils veulent, quoiqu'injuste.

« De même que l'homme qui vit bien, dit Aristote, est le plus noble de tous les animaux, de même le plus mauvais et le plus horrible de tous est l'homme qui fait divorcer la loi et la justice (FRANÇOIS DE SIENNE, *Institutions de la République*). »

Alexandre de Macédoine répondit avec beaucoup d'humanité à sa mère Olympiade, qui voulant mettre à mort un innocent, lui en demnadait l'ordre, au nom des neuf mois pendant lesquels elle l'avait porté dans son sein : « Demandez-moi, bonne mère, autre chose qui soit aussi une récompense ; mais la vie d'un homme ne peut être compensée par aucun bienfait. » Cette

sentence d'un tragique, que les rois doivent toujours avoir dans leur esprit et dans leur cœur, est bien vraie : « Vous tous qui régnez, ne versez pas le sang humain (FRANÇOIS DE SIENNE, *Ins-* » *titutions de la République,* liv. III). »

XXVII.

Cruauté.

César Auguste apprenant que parmi les enfants que le cruel Roi des Juifs, Hérode, avait fait égorger en Syrie, se trouvait son propre fils, dit à ce qu'on rapporte : « J'aimerais mieux être son pourceau que son fils. » Car étant juif, ce roi s'abstenait de la viande du porc, d'après les prohibitions de la loi (MACROBE, *Saturnales,* liv. II, ch. IV).

L'empereur Caligula fut aussi scélérat dans ses paroles que dans tout le reste de ses actions : il répétait souvent : « Qu'on me haïsse pourvu que l'on me craigne. » Il désirait que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, pour pouvoir l'abattre d'un seul coup (FULGOSE, liv. IX, ch. XI).

Agrippine tuée par ordre de Néron, présenta ses flancs au centurion qui tirait son épée pour l'en frapper, en s'écriant : « Perce ce ventre, il le mérite, il a porté Néron (SUÉTONE) ! »

Néron regardait Rome qu'il avait incendiée en disant que la beauté de la flamme le réjouissait; et de temps en temps, il chantait son *Halosis,* c'est-à-dire l'incendie de Troie, qu'il avait composé (SUÉTONE).

Cette sentence de Jules César est admirable, et il avait coutume d'en user fréquemment : « Le souvenir d'une cruauté passée est un mauvais compagnon pour la vieillesse (FRANÇOIS DE SIENNE, *Institutions de la République*). »

XXVIII.

Usure, Intérêt.

Quelqu'un demandait à Caton le censeur, ce qui importait surtout dans un ménage; il répondit : « Bien se nourrir, bien se

vêtir et bien cultiver son champ. » Et à celui qui lui demandait ce qu'était un usurier; «Qu'est-ce qu'un assassin, dit-il?» Il croyait qu'un usurier était aussi coupable qu'un homicide (Cicéron, *des Devoirs*, liv. II).

Alphonse, roi d'Aragon, avait coutume d'appeler les usuriers des harpies, parce qu'ils dévorent les travaux des hommes. Car de même que les harpies dont parle Virgile vivaient de rapines, de même, de nos jours, les usuriers se créent criminellement de grandes richesses, pour eux et pour les leurs, avec les sueurs des pauvres (Panormita, liv. IV).

Le même, apprenant que des usuriers, pour leur gain criminel, dressaient des embûches aux jeunes gens, dit que pour lui l'usure n'était pas autre chose que la mort de l'âme : il condamna l'usure, quelle que fût son espèce, parce qu'elle est contre les lois de la nature, le néant ne pouvant engendrer quoi que ce soit (Panormita, *Vie d'Alphonse*, liv. III).

Lysandre, très-habile dans l'art de la dissimulation, ornait de mensonges rusés toutes ses cruautés et ses injustices, ne faisant le bien que pour son utilité et son avantage. Il avouait que la vérité était préférable au mensonge, mais que leur dignité et leur prix devaient s'estimer d'après l'utilité qu'on en retirait. Cet homme inique bouleversa les dogmes des philosophes, qui veulent que l'honnête soit toujours utile, mais lui voulait que ce qui était utile fût honnête (Plutarque). Qui ne le voit? Cette sentence pernicieuse, que nous condamnons tous en paroles, nous l'approuvons par notre conduite. Car quel homme ne préfère pas toujours l'utilité à la vertu?

XXIX.

Impôts.

Le roi Darius, père de Xercès, ayant décrété un impôt sur ses sujets, fit venir les préfets des provinces et leur demanda entre autres choses, si les tributs étaient à charge au peuple : ils lui répondirent : un peu. Alors il ordonna que chacun n'en exigeât que la moitié, et par cette bienveillance et cette clémence, il se

concilia singulièrement les cœurs de ses sujets, qui tous l'aimaient avec raison (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Rois et des Généraux*).

L'empereur Trajan avait coutume d'appeler le fisc une *rate*, parce que lorsque celle-ci croît, tous les autres membres dépérissent (*Notes sur Nicéphore*).

Tibère répondit aux préfets et aux questeurs qui lui conseillaient de charger le peuple d'impôts : « Un bon pasteur tond ses brebis, il ne les écorche pas (FRANÇOIS DE SIENNE, *Institutions de la république*). »

XXX.

Flatterie.

« Il vaut mieux, disait Antisthène, tomber au pouvoir des corbeaux, qu'entre les mains des parasites. Car ceux-ci corrompent l'âme desvivants, tandis que les autres ne s'en prennent qu'aux corps morts (STOBÉE, *Discours* 12). »

Le même disait que comme les courtisanes donnent à leurs amants tous les biens, sauf la raison et la prudence, ainsi agissent les parasites envers ceux avec qui ils ont affaire (STOBÉE, *Disc.* 12).

Le Thébain Cratès disait à un jeune homme riche que suivaient une foule de parasites : « Jeune homme, votre solitude me fait pitié (STOBÉE, *Discours* 12). »

On demandait à Bion : « Quel est l'animal le plus nuisible ? Si vous parlez des bêtes féroces, répondit-il, c'est un tyran : mais si vous parlez des animaux domestiques, c'est un flatteur (LAERCE, liv. I, chap. VI). »

Diogène le Cynique appelait ordinairement un discours flatteur partant non du cœur, mais composé avec art, une sorte de lacs emmiellés, qui étranglent un homme dans de douces étreintes (LAERCE, liv. VI).

Le même disait que dans la flatterie, comme sur un tombeau ou une statue quelconque, il n'y avait que le nom seul de l'amitié qui se trouvât écrit (STOBÉE, *Discours* 12).

Aristonyme avait coutume de dire souvent : « Le bois, tout en nourrissant le feu, est consumé par lui : et les richesses en gorgeant les flatteurs périssent par eux (STOBÉE, *Discours* 12). »

L'empereur Sigismond disant qu'il haïssait les flatteurs comme la peste, Brunon de Nérona répondit : « Il n'y a aucune sorte d'hommes que vous aimiez autant que les flatteurs. — Vous m'avez vraiment vaincu, reprit Sigismond ; car nous sommes ainsi faits, que lorsque nous déclarons qu'il faut éviter les flatteurs, c'est alors que nous nous attachons à eux davantage ; car vous ne seriez pas demeuré si longtemps avec moi, si vous ne vous étiez accoutumé à flatter mes mœurs (ENEAS SYLVIUS : *Paroles des empereurs Sigismond et Frédéric*). »

Alphonse, roi d'Aragon et de Sicile, disait que les flatteurs étaient de vrais loups. Car de même que les loups dévorent habituellement les ânes en les carressant et en les grattant, de même aussi les flatteurs s'efforcent de perdre les princes par les flatteries et les mensonges à la fois (ANTOINE, *Vie d'Alphonse,* liv. III).

Le roi Antigone répondait à ceux qui s'étonnaient de ce qu'il estimait autant Zénon : « C'est qu'ayant reçu beaucoup de choses de moi, il ne s'est jamais laissé amollir. » Lorsque ce prince apprit qu'il était mort, il poussa des gémissements : « Quel trésor j'ai perdu ! s'écria-t-il. » Zénon, en effet, avait un jugement très-pénétrant et ne pouvait comprendre la flatterie (LAERCE, liv. VII, ch. I).

Pescennus Niger, étant nommé empereur, quelqu'un voulait réciter son panégyrique ; on rapporte que l'empereur lui dit : « Ecrivez les louanges de Marius, d'Annibal, ou de quelqu'autre célébre général défunt, et dites ce qu'il a fait afin que nous l'imitions ; car c'est une dérision de louer les vivants, surtout les empereurs, de qui découlent les espérances, proviennent les craintes. se répandent les bienfaits publics, et qui peuvent mettre à mort ou proscrire. Quant à lui, ajoutait-il, il voulait plaire pendant sa vie et être loué après sa mort (ELIEN, SPARTIEN). »

Diogène était vulgairement appelé *le chien.* Il y a beaucoup d'espèces de chiens : il y en a qui chassent, d'autres qui servent à attrapper les oiseaux, d'autres qui gardent les troupeaux et les

maisons, d'autres enfin qui sont de luxe. Comme on lui demandait donc à quelle espèce il appartenait, il répondait finement : « Quand j'ai faim, je suis un chien de Mélitée ; quand je suis rassasié, un molosse : parce que lorsqu'il voulait manger, il flattait, mais une fois rassasié, il mordait (LAERCE, liv. VI).

Cette sentence de Q. Curce, qui se trouve dans les livres élégants qu'il a écrits sur la Vie d'Alexandre, est bien vraie : il dit qu'un royaume est plus souvent renversé par des flatteurs, que par des ennemis (FRANÇOIS DE SIENNE, *Institutions de la République*, liv. V).

XXXI.

Détraction.

Démosthène disait que la calomnie pouvait bien, pendant quelque temps, affermir l'opinion de ceux qui l'écoutent, mais qu'il n'y avait rien qui s'affaiblît davantage par la marche du temps (STOBÉE, *discours* 40).

Un Mède, des parasites d'Alexandre, avait coutume d'exhorter les autres à ne pas craindre de charger tout homme de n'importe quelle accusation, et il disait pour motiver ce précepte criminel : « C'est afin que celui qui a été dénoncé puisse guérir sa blessure et en garder la cicatrice (ERASME, *Apophth.*, liv. VIII). »

Quelqu'un disant à Platon : « Certains individus vous chargent de crimes :—Eh bien moi, leur répondit-il, je vivrai de telle sorte, qu'on ne les croira pas. »

Aristote de Stagyre voulut avertir son disciple Callisthène qui avait la langue trop libre, par ce vers d'Homère : « En parlant ainsi, ô mon fils, vous ne vivrez pas longtemps (LAERCE, liv. V, ch. v). »

Thalès de Milet voulait qu'on parlât avec ses amis, de façon à ce que nos paroles ne nous fissent pas traduire en justice. Il faut parler des absents avec circonspection, même devant nos amis, pour qu'ils ne rapportent pas nos paroles à d'autres et que notre peu de retenue ne nous entraîne pas dans de grands maux (LAERCE, liv. I, ch. I).

Zoïle d'Amphipolis, auditeur de Polycrate qui fut appelé *le chien de la rhétorique,* était un homme fort médisant; il ne se contentait pas de mordre dans ses écrits, Homère, Platon et les autres hommes illustres et grands, il fallait encore qu'il se lançât partout dans des procès et des discussions dangereuses. Un homme instruit lui demandant un jour pourquoi il disait ainsi du mal de tout le monde : « C'est, répondit-il, parce que je ne puis en faire, malgré ma bonne volonté. » Il caractérisa bien par cette parole le caractère de tous les médisants et de tous les détracteurs; car les Zoïles ne trouvant pas moyen de blesser par des actes, se jettent sur les gens de bien, avec des dents de chien et une langue empoisonnée (Bruschius, liv. I, ch. xxvi).

Philippe de Macédoine disait : « Je rends grâce à ceux qui m'insultent, parce qu'ils me rendent meilleur. Je m'efforce en effet de les convaincre d'imposture, et si j'ai fait quelque mal, je change de résolution, et par mon repentir je corrige ce que j'ai fait. »

Le même étant déchiré par les injures de Nicandre, le combla de présents ; et Nicandre les ayant reçus, se prit à le louer. Philippe se retournant alors vers ses amis : « Ne voyez-vous pas, leur dit-il, que nous devons entendre le bien et le mal (Bruschius, liv. V, ch. xvi)? »

Caton l'Ancien, vexé des outrages d'un homme qui avait contre lui de nombreuses notes d'intempérance, lui dit : « Le combat entre nous est inégal ; car, pour vous, entendre le mal et le dire c'est en même temps facile et prompt : mais pour moi, la médisance m'est odieuse et je ne sais pas en faire (Bruschius, *Id.*). »

César Auguste répondit à Tibère qui s'indignait et se plaignait par lettres d'un calomniateur : « Ne vous laissez pas aller à la fougue de votre âge, en cette matière, mon cher Tibère, et ne vous indignez pas outre mesure de ce qu'il y a des hommes qui disent du mal de moi : c'est bien assez qu'il n'y ait personne qui puisse nous en faire (Bruschius). »

L'empereur Domitien haïssait les hommes mordants et médisants, et il avait coutume de dire que ceux qui leur prêtaient l'oreille et ne les reprenaient pas, étaient pires qu'eux-mêmes (Bruschius, liv. I, ch. xvi).

Le Lacédémonien Chilon, disait qu'il ne fallait pas dire de mal même des morts, puisque c'est, ce semble, une lâcheté de déchaîner sa langue contre ceux qui ne peuvent répondre (Laerce, liv. I, ch. iv).

Alphonse, roi d'Aragon, apprenant de ses amis par combien de médisances ses ennemis le déchiraient, répondit : « Dans ces sortes d'injures, il faut d'abord considérer, non pas ce que l'on dit, mais qui le dit (Panormita, *Vie d'Alphonse*). »

XXXII.

Injures.

Socrate répondit à quelqu'un qui s'étonnait de ce qu'il ne fût pas ému contre un individu qui l'injuriait : « Ce n'est pas contre moi qu'il médit : car ce qu'il dit n'est pas en moi, et ne s'attache pas à ma personne (Erasme, *Apophth.*, liv. III). »

La comédie ancienne avait l'habitude d'injurier les citoyens en les nommant. Comme beaucoup redoutaient sa liberté, Socrate leur dit que chacun devrait s'exposer de lui-même volontiers à ses injures ; car si elle disait contre nous quelque chose qui fût à reprendre, son avertissement nous permettrait de nous corriger, et il nous serait utile ; mais si elle nous décochait des traits qui portassent à faux, il ne nous en reviendrait aucun mal (Erasme, *Apophth.*, liv. III).

M. Servilius voulant décréditer une loi qu'avait portée M. Pinarius : « Dites-moi, M. Pinarius, lui demanda-t-il, si je parle contre vous, m'injurierez-vous, comme vous le faites pour les autres ? » « Ce que vous aurez semé, vous le moissonnerez, reprit Pinarius, le menaçant par allégorie, d'entendre mal parler de lui, s'il parlait mal lui-même (Erasme, *Apophth.*, liv. VI). »

XXXIII.

Mensonge.

On demandait à Aristote ce que gagnaient les menteurs : « Qu'on

ne les écoute pas, lorsqu'ils disent la vérité, répondit-il. (Laerce, liv. V, ch. i). »

Les Perses disaient qu'il y avait deux vices honteux dans l'humanité, le premier d'avoir des dettes, le second de mentir. Ils les ont réunis ensemble, parce qu'ils existent rarement l'un sans l'autre ; car ceux qui sont endettés, promettent toujours de payer, mais n'accomplissent pas ce qu'ils ont promis maintes et maintes fois (Hérodote).

XXXIV.

Reconnaissance, Ingratitude.

Furnius avait suivi le parti d'Antoine. Mais lorsque la victoire l'eut abandonné, il envoya son fils demander sa grâce au vainqueur. Il la sollicita et l'obtint : alors Furnius remercia César en ces termes ; « Vous ne m'avez fait, ô César, qu'une seule injustice : vous êtes cause que je vivrai et mourrai en ingrat, » voulant dire que la grandeur du bienfait était telle, qu'il ne pouvait en aucune manière l'en remercier dignement (Erasme, *Apophthegmes,* liv. III).

Un vétéran appelé en justice, était en danger ; il alla trouver publiquement César, le priant de vouloir bien le protéger. César lui donna quelqu'un de sa suite, et lui recommanda l'accusé. Alors le soldat s'écria : « Pour moi, César, lorsque vous étiez en danger à la bataille d'Actium, je n'ai pas cherché un délégué ; j'ai combattu moi-même pour vous ; » et en même temps il découvrit ses cicatrices. César rougit, il descendit lui-même à l'audience, craignant de paraître non-seulement odieux mais ingrat (Erasme, *Apophthegmes,* liv. IV).

Diogène le cynique répondit à quelqu'un qui demandait ce qui vieillissait le plus tôt dans l'homme : « Un bienfait, car on peut à peine dire combien la plupart des hommes oublient les bienfaits (Stobée). »

Aristide, surnommé le juste, ayant fait beaucoup prospérer la République, par son excellente administration, ne reçut de ses concitoyens d'autre récompense, que la condamnation par l'ostracisme : (c'est un genre de condamnation qui se faisait avec des

écailles.) (PLUTARQUE : *Justice et mort d'Aristide — Apophthegmes des rois et des généraux*).

Platon avait coutume d'appeler Aristote *un mulet*. On en voit la raison dans ce que le mulet, quand il est rassasié du lait maternel, lance des ruades à sa mère. Platon montrait donc, dans une parole symbolique, l'ingratitude d'Aristote. Car après avoir reçu de Platon le germe de la philosophie, il ouvrit une école contre lui et le combattit avec ses disciples, en se déclarant son perpétuel adversaire (ELIEN. *Histoires variées*, liv. IV).

On demandait à Aristote pourquoi il avait quitté Athènes. « Je n'ai pas voulu, répondit-il, que les Athéniens fissent deux fautes contre la philosophie à cause de moi ; » montrant ainsi combien était grande l'ingratitude des Athéniens, qui non-seulement accusaient les philosophes si soucieux du salut de la patrie, et si méritants de la république d'Athènes, mais les condamnaient encore : faisant encore allusion à la mort de Socrate, et aux propres dangers qu'il avait courus (ELIEN, *Histoires variées*, liv. III).

XXXV.

Bienfaits de Dieu.

Quelqu'un demanda à Simonide de lui faire un panégyrique, et promit qu'il lui en serait fort reconnaissant, mais il ne lui donna pas d'argent : « J'ai, répondit Simonide, deux coffres chez moi : l'un pour la reconnaissance, l'autre pour l'argent ; quand j'ouvre le coffre de la reconnaissance, je le trouve toujours vide ; il n'y a que de l'autre dont je me serve pour les nécessités de la vie. » Dieu agit bien autrement, lui, qui n'ayant besoin de rien, ne nous demande qu'un cœur reconnaissant (STOBÉE, *de l'Injustice, discours* 8.)

C'était une coutume des Egyptiens, qui l'observèrent longtemps dans les chastes mystères de leur religion, de placer devant les autels des Dieux et les temples, un vase rempli d'eau, pour que ceux qui entraient en fussent aspergés ; alors se prosternant et levant les mains au ciel, ils rendaient grâces à la di-

vine majesté pour le don qu'elle leur avait fait d'une eau très-pure. Aussi Thalès de Milet dit que l'eau est le principe de toutes choses : car la nature humaine peut plus facilement se passer de toute autre chose que de l'eau. Les vertus de l'eau sont innombrables, tant connues que cachées. On dit de la fontaine d'Arcadie, que les indigènes nomment Clitorium, que ceux qui s'y désaltèrent, y puisent aussitôt l'horreur du vin et deviennent abstèmes. Le cosmographe Pomponius écrit en outre que l'eau des îles Fortunées est célèbre par la propriété de deux fontaines; ceux qui boivent à la première commencent à rire comme des fous, et le remède pour ceux qui sont sous le coup de cette maladie est de boire à la seconde. J'admire vraiment comment Dieu, dans sa bonté et sa puissance, a donné aux mortels des eaux pour guérir presque tous les maux : elles ne torturent pas les malades par des drogues, des contre-poisons, des potions amères, elles ne déchirent pas par le fer et le feu, mais elles rendent, par une ablution agréable la santé dont on jouissait; elles font enfin, ce qu'Asclépiade disait convenir au bon médecin, elles guérissent sûrement, promptement, agréablement. Tous ces biens et autres dons semblables de la nature, nous devons, après les avoir reçus, les rapporter à Dieu, qui nous donne tout (François de Sienne, *Institutions de la République,* liv. VII).

XXXVI.

Serment.

Selon Isocrate, il faut garder fidèlement le serment qu'on a fait, pour deux raisons : d'abord pour se soustraire soi-même à un soupçon honteux, et ensuite pour arracher nos amis à de grands dangers. Il disait qu'en matière d'argent, même pour une cause juste, il ne fallait pas jurer par les Dieux. Que diraient à cela des chrétiens qui si souvent se parjurent (Stobée, *disc.* 25).

Alexandre avait arrêté la ruine de Lampsaque; pendant qu'il s'y préparait, il vit venir hors des murs son précepteur Anaximène qui courait à lui pour détourner par ses prières la perte de

sa cité. Alexandre soupçonna l'objet de sa demande : « Je jure, dit-il, de ne pas faire ce que demandera Anaximène. — Je demande, dit ce dernier, la perte de Lampsaque. » Alexandre fut pris, et forcé par son serment de conserver ceux qu'il avait résolu de faire périr (Erasme, *Apophth.*, liv. VII).

XXXVII.

Prière.

Socrate qui fut comme l'oracle terrestre de la sagesse humaine, disait que, selon lui, on ne devait demander aux Dieux immortels que le bien, parce qu'ils savent parfaitement ce qui est utile à chacun, tandis que nous, nous demandons souvent ce qu'il ne nous faudrait pas obtenir. En effet, ô esprit humain, enveloppé de ténèbres si épaisses, dans quel abîme d'erreurs, jettes-tu tes prières ? Tu demandes les richesses : elles perdent bien des gens. Tu désires les honneurs, ils en ont submergé beaucoup d'autres. Tu rêves des royaumes; mais on les voit souvent finir misérablement. Tu te jettes dans des mariages opulents : mais, de même qu'ils sont quelquefois une source d'illustration, de même aussi, sont-ils parfois un principe de ruine entière pour les maisons. Cesse donc de soupirer après des sottises, qui doivent être la cause de ta perte, comme si elles étaient le bonheur; remets-toi au bon plaisir des Dieux, ils ont coutume d'accorder le bien facilement; ils veupent même choisir ce qui nous convient le mieux (Valère Maxime, liv. VII, ch. xi).

Bias disait que ceux qui prient les Dieux de leur accorder un bon jugement, et ne cherchent pas la science, sont bien peu sensés; car personne ne devient bon peintre, en demandant à Dieu, qu'il lui accorde un bon coloris et de bons coups de pinceau, sans étudier davantage son art : de même que celui qui veut être musicien, profite peu de ses prières, s'il n'étudie soigneusement la musique. Aussi ne sert-il de rien de passer les jours entiers en prières, si l'on ne veut pas sérieusement vivre dans la vertu (Stobée.)

Le même philosophe se trouvait un jour sur un vaisseau,

avec des hommes criminels et impies : Lorsqu'ils étaient en pleine mer, survint un péril imminent, et tous ces impies d'implorer le secours de Dieu : « Taisez-vous, s'écria Bias, prenez garde que les Dieux ne sachent que des scélérats comme vous naviguent ici. » Dieu en effet, irrité par les prières des impies, est plus prêt à la vengeance qu'à la miséricorde (LAERCE, liv. I, ch. VI.)

Les Lacédémoniens avaient toujours à la bouche ce proverbe populaire : « Implore la fortune, en lui prêtant ton aide; » par où ils voulaient insinuer qu'on invoque en vain les Dieux, si ajoutant le travail, on ne met la main à la roue (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

Diogène le Cynique déversait sa bile sur ceux qui sacrifiaient aux Dieux, pour obtenir une bonne santé, et dans ce sacrifice même se gorgeaient immodérement de viandes, agissant ainsi contre leur santé (LAERCE, liv. I.)

Ils leur ressemblent bien, ces hommes qui, ayant contre leur prochain des haines implacables, disent tous les jours dans leurs prières : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

XXXVIII.

Obéissance.

Agésilas ayant auprès de lui Xénophon, voulut que ses fils fréquentassent le Lacédémonien pour apprendre le plus beau de tous les arts : « Commander et obéir (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*). »

On demandait au même comment la république de Sparte était plus florissante que toutes les autres? « C'est, répondit-il, parce qu'on s'y exerce davantage à savoir également commander et obéir. Ce sont ces deux qualités qui bannissent les séditions entre les citoyens, et protégent l'union (*Id.*). »

Scipion l'ancien rencontra en Sicile quelqu'un qui lui demanda sur quoi il s'appuyait pour se disposer à envoyer une flotte en Afrique ; il lui montra trois cents hommes d'armes qui s'exerçaient, puis une tour élevée qui se dressait sur le bord de la mer,

et il dit : « Il n'y a pas un de ces hommes qui ne soit prêt à monter sur cette tour et de là à se précipiter dans la mer, si je l'ordonne. » Il comprenait que le nombre dans une expédition importait peu, pourvu qu'un général courageux commandât à des hommes exercés, et attentifs à sa voix (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Romains*).

Le philosophe Zénon de Citium avait coutume d'intervertir cette célèbre sentence d'Hésiode. Ce dernier accordant, en effet, la première place à celui qui peut gouverner sagement lui-même, et la seconde à celui qui obéit à un homme qui commande bien, Zénon disait dans l'ordre inverse :

« Le meilleur est celui qui obéit à un sage commandant. »

« Mais il ne faut pas mépriser celui qui peut tout par lui-même.» Il en donnait pour raison, que celui qui connaît tout par lui n'a que l'intelligence; mais que celui qui obéit à un général expérimenté, outre l'intelligence, a encore la pratique. Car on appelle obéir faire ce que l'on sait parfaitement (LAERCE, liv. VII, ch. I).

A Lacédémone, les jeunes gens étudiaient les lettres pour s'en servir, mais les autres sciences étrangères étaient rejetées. Leur science consistait à obéir aux magistrats, à souffrir la fatigue, et dans les combats, à vaincre ou à périr (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

Quelqu'un disait à Théopompe : « La République de Sparte subsiste parce que les rois savent commander. — Non, reprit-il, parce que les citoyens savent obéir (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*). »

XXXIX.

Libéralité.

Qu'est-ce qui garde la vie humaine, demandait-on à Théophraste? — La bienfaisance, répondit-il (STOBÉE, *Disc.* 41).

Le roi Anaxilas, interrogé sur ce qu'il y avait de plus heureux dans la royauté, répondit : « Ne jamais être vaincu en bienfaits.»

Philippe de Macédoine, étant en ôtage chez les Thébains, reçut l'hospitalité de Philon, et en fut comblé de bienfaits. Comme il

ne voulait accepter de Philippe aucun présent : « Ne me dépouillez pas, lui dit le roi, en me surpassant dans votre générosité, de la gloire que j'ai eue de n'être jusqu'à ce jour vaincu en bienfaits par personne. » Parole vraiment royale ! il regardait comme plus beau de vaincre par la bienfaisance que par le pouvoir (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Rois et des Généraux*).

Vespasien le jeune, se souvenant un jour, à souper, qu'il n'avait accordé aucune grâce pendant la journée, prononça cette parole mémorable : « Mes amis, j'ai perdu ma journée. » On doit certainement louer la grande bienfaisance de ce prince, qui croyait avoir perdu tout le temps où il n'avait pas été utile aux amis qui avaient bien mérité de lui (SUÉTONE, *Vie de Titus Vespasien*).

Quelqu'un apportait un jour dix mille pièces d'or à Alphonse, roi d'Aragon. Un de ceux qui entouraient le prince s'écria qu'il serait riche et heureux s'il possédait cette somme. « Recevez-la toute entière, lui dit le roi, et soyez heureux (PANORMITA, *Vie d'Alphonse*, liv. IV). »

Le même roi apprenant que l'empereur Vespasien disait habituellement qu'il avait perdu sa journée quand il n'avait accordé aucune grâce à personne : « Je remercie Dieu bon et tout-puissant, dit-il, de ce que de cette façon je n'ai jamais perdu un jour (PANORMITA, *Vie d'Alphonse*, liv. II).

Perillus, ami d'Alexandre, demandant une dot pour ses deux filles, le prince ordonna qu'on lui remît cinquante talents. Mais comme il disait que dix suffisaient : « Ils suffisent pour vous, il est vrai, reprit-il, mais pas pour moi (PLUTARQUE, *Apophthegmes*). »

XL.

Avarice.

Bion le sophiste disait que l'avarice est la métropole de tous les larcins (STOBÉE, *de l'Industrie*, *disc.* 8).

Le même disait des riches avares qu'ils ont un aussi grand souci de leurs richesses que si elles étaient à eux, et que, malgré cela, ils n'en retirent pas plus de profit que si elles appartenaient à des étrangers (LAERCE, liv. IV, ch. VII).

Le même parlait en ces termes d'un riche avare : « Cet homme ne possède pas sa fortune, c'est sa fortune qui le possède (Laerce, *Id.*). »

Chilon, ce philosophe si sage, disait souvent que l'or éprouve la bonté des hommes, comme il est éprouvé lui-même par la pierre de Lydie (Fulgose, liv. VII, ch. ii).

Anacharsis demandant à quelqu'un quelle était l'épaisseur des vaisseaux, on lui répondit : « quatre doigts. — Sont-ils donc, s'écria Anacharsis, si près de la mort ceux qui, poussés par l'avarice et l'appât du gain, entreprennent une navigation, sans savoir s'ils en reviendront (Laerce, liv. I, ch. ix) ? »

On attribue ce mot à Socrate : « Il ne faut point demander de paroles à un mort, ni de bienfaits à un avare (Erasme, *Apophthegmes,* liv. VIII). »

Platon voyant quelqu'un occupé à accroître sans cesse sa fortune, s'écria : « Malheureux ! cesse d'accroître tes possessions, et réfrène ta cupidité (Stobée, *de l'Injustice, discours* 8).

Il y a des gens, disait Démonax, qui ne vivent pas pour la vie présente, mais qui se préparent avec beaucoup de soin comme pour jouir d'une autre existence ; qualifiant ainsi l'insatiable avarice de ces hommes à qui rien ne suffit, comme si nous pouvions même après la mort jouir des richesses amassées par la fraude (Maxime, *disc.* 12).

Alphonse, roi d'Aragon, avait coutume de dire : « Autrefois les Dieux Jupiter, Neptune et Pluton, se partagèrent tout entre eux trois, et chacun fut content de son lot. Mais aujourd'hui, pour les hommes ni la grande part ni la petite réunies ne suffisent. » Il montrait ainsi que le désir de l'avarice et de la propriété est inné chez tous les hommes, et qu'il y en a bien peu, qui veulent vivre contents de leur sort (Panormita, *Vie d'Alphonse*).

Ceux qui s'attachent aux richesses sont ridicules, disait Bion, puisque la fortune les offre, l'égoïsme les conserve, et la libéralité les enlève (Stobée).

Le même disait fréquemment : « Il n'est pas moins pénible aux hommes chauves qu'à ceux qui ont beaucoup de cheveux, de se les sentir arracher. » Il voulut montrer par ces paroles, que les

tourments des pauvres et des riches sont égaux (Bruschius, liv. II, chap. xxvi).

Démocrite disait que ceux qui se contentent des trésors de la nature, sont beaucoup plus riches que ceux qui, possédant beaucoup, désirent encore davantage. Il ne manque rien aux premiers ; mais aux seconds, il manque plus qu'ils ne possèdent (Saint Maxime, *serm.* 12).

Si tu veux devenir riche, disait Epicure à Pitoclès, n'ajoute rien à tes richesses, retranche de tes désirs (Bruschius, liv. II, ch. xxvi). Voyez aussi les chapitres : Richesses, Libéralité, Pauvreté.

XLI.

Richesses, Riches.

Le poëte Anacréon ayant reçu du tyran Polycrate un présent de cinq talents, passa deux nuits sans dormir ; et ensuite tout inquiet il les rendit en disant : « Ces richesses ne me sont pas d'un assez grand prix, pour que je consente à ce qu'elles me tourmentent de la sorte (Bruschius, liv. V, ch. xvii). »

Bias de Prienne disait que celui-là est heureux dans l'opinion du peuple, qui poursuit les richesses avec un dessein arrêté : mais que celui-là est bien plus heureux, qui ne les désire même pas (Stobée).

On demandait à Epictète quel était l'homme le plus riche du monde : « C'est celui, répondit-il, qui a assez de ce qu'il a (Stobée). »

Quelqu'un demandait à Socrate qui lui semblait le plus riche ; il répondit : « Celui qui se contente de moins. »

Diogène le Cynique disait : « Les richesses ne sont autre chose que le voile de la malice : car les riches ne sont en rien meilleurs que les autres, mais ils pèchent avec plus de liberté (Laerce, liv. VI). »

Socrate voyant un riche arrogant, mais sans aucune vertu, « Voilà, dit-il, un cheval tout caparaçonné d'or. Car bien qu'on ait coutume d'orner les chevaux avec des selles, des colliers et des

grelots d'argent, cependant, ils ne sont toujours que des chevaux. »

Le même disait : « Qui peut se servir impunément d'un cheval sans frein, et des richesses sans raison (STOBÉE, *Disc.* 3)? »

Cicéron se moquait d'un homme qui avant, passait pour insensé, et qui, après un héritage votait le premier : « C'est, disait-il, son héritage qu'on nomme sagesse (ERASME, *Apophtheg.*, liv. III). »

XLII.

Pauvreté.

Platon disait, qu'une cité où on n'entendait pas parler du *Tien* et du *Mien* était bienheureuse, parce que c'est d'objets communs à tous (autant que cela se peut) que doivent user les citoyens (STOBÉE, *Disc.* 12).

Socrate disait fort souvent que celui qui a besoin de peu, ressemble beaucoup aux Dieux, qui n'ont besoin de rien, tandis que le peuple regarde comme les plus près de la divinité ceux qui n'ont jamais assez pour leurs plaisirs (LAERCE, liv. II).

Le même se promenant sur la place publique, et voyant une grande quantité de marchandises qui s'y vendaient, s'écria : « Que de choses dont je n'ai pas besoin! mais les autres se tourmentent en pensant : que de choses me manquent (BRUSCHIUS, liv. V, ch. XXII)! » Dans cette sentence, il s'appropriait le sens des vers iambiques de je ne sais plus quel poëte :

« Ces vases d'argent, ces habits de pourpre sont faits pour les acteurs de comédies et de tragédies; ils ne font rien pour le bonheur de la vie (LAERCE, liv. II). »

On dit que Scipion le jeune, pendant les cinquante années qu'il vécut n'acheta, ne vendit rien, et ne fit rien bâtir; et cependant il ne laissa que trente livres d'argent, et deux d'or, dans une grande maison, et cela après s'être emparé de Carthage, et avoir enrichi ses soldats plus que tous les autres généraux (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Romains*).

On demandait à Lycurgue, législateur de Lacédémone, pourquoi il avait décrété que pour poser le faîte des édifices, les ou-

vriers se serviraient de haches; mais que pour ajuster les portes ils n'useraient que de scies, sans aucun autre instrument : « C'est, répondit-il, pour que les citoyens observent la pauvreté dans tout ce qu'ils introduisent dans leurs maisons, et qu'ils n'aient aucun de ces objets que les autres admirent. Il semblerait peu convenable de faire entrer par une porte grossière, des tapis étrangers, chers par le prix, l'art, et le travail (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*). »

Démocrite entendant quelqu'un se plaindre de la pauvreté, lui dit : « Si vous désirez peu, la médiocrité vous paraîtra une grande richesse; car la convoitise comprimée rend la pauvreté semblable à la richesse. »

Socrate fut appelé par Archélaüs, qui voulait l'enrichir; mais il le pria d'y renoncer : « La chénice de farine, dit-il, se vend quatre oboles à Athènes, et les fontaines donnent de l'eau : si mes revenus ne sont pas suffisants, je leur suffis; et ainsi je me suffis à moi-même (STOBÉE).

Comme un riche parlait à Aristide, dit le juste, de la pauvreté, ce dernier lui répondit : « Ma pauvreté, à moi, ne me cause aucun mal. Mais vos richesses, à vous, ne vous occasionnent pas peu de soucis. » Diogène appelait la pauvreté une vertu qui s'apprend par elle-même. Il faut aux riches beaucoup de préceptes, pour qu'ils vivent sobrement, qu'ils exercent leurs membres à la fatigue, qu'ils ne se plaisent pas dans le soin luxueux de leur corps, et mille autres choses, que la pauvreté apprend toutes, et toute seule (STOBÉE).

La pauvreté, disait encore le même, est l'appui de la philosophie; car ce que la philosophie s'efforce de conseiller en paroles, la pauvreté force à l'accomplir (STOBÉE).

Apollonius avait l'habitude de dire que la pauvreté en elle-même n'était pas honteuse, mais que devenir pauvre par des causes mauvaises. c'était un déshonneur et un crime des plus indignes. Diogène le Cynique, habitant déjà un tonneau, vit venir à lui le roi Alexandre, qui lui parla ainsi : « Je viens, Diogène, pour vous secourir; car je vois que vous manquez de beau coup de choses. — Lequel de nous deux, reprit Diogène, a le plus

de besoins ? De moi, qui ne désire qu'une besace et un manteau, ou de vous, qui n'êtes pas content du royaume de votre père, et qui vous exposez à tant de périls, pour étendre votre empire, au point que le monde entier paraît à peine devoir suffire à votre cupidité (LAERCE, liv. VI)? »

On demandait à Démocrite, comment on pouvait s'enrichir. « Il n'y a qu'à devenir pauvre en désirs, répondit-il (SAINT MAXIME, *Sermon* 12). » Voyez aussi les quatre chapitres précédents.

XLIII.

Force.

Une Lacédémonienne apprenant que son fils était mort dans une bataille, s'écria :

« Que les femmes pusillanimes se lamentent; pour vous, mon fils, vos funérailles n'auront point de larmes. Vous êtes vraiment digne de votre mère et de votre patrie (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*). »

Une autre tua son fils, qui avait déserté par crainte de l'ennemi, en s'écriant : « Ce n'est pas là mon fils, puisqu'il a eu peur de quitter une fois la vie (PLUTARQUE, *Id.*). »

Une autre ensevelissait son fils : une vieille femme, sans caractère, s'approcha d'elle, en disant : « Infortunée ! — Non, reprit-elle, par Castor et Pollux, la fortune m'est favorable puisque, grâce à elle, j'avais mis au monde un fils capable de mourir pour Sparte : cela est arrivé. » Cette heureuse femme tourna les lamentations de la vieille en félicitations (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

Pauline, femme de Sénèque, supportant avec peine la mort de son époux, qui était imminente, celui-ci lui écrivit : « Garde-toi de trop pleurer ma mort, comme si elle était une ignominie; on pourrait croire ou que tu t'aimes à l'excès, ou que tu portes envie à ma gloire (*Vie de Sénèque, par un auteur inconnu*). »

Antisthène disait que la vertu lui suffisait pour être heureux, et qu'il n'avait besoin que de la force de Socrate. Ce dernier philosophe, en effet, s'était endurci à la fatigue de tous les travaux.

La faiblesse du corps, il est vrai, empêche fréquemment de pratiquer la vertu (LAERCE, liv. VI, ch, I).

Agésilas étant tourmenté de la goutte, fut visité par Carnéade, qui s'en fut tout triste : « Restez, Carnéade, lui dit-il, la goutte n'est pas encore montée jusqu'ici ; » et il montrait sa poitrine, voulant dire que si ses pieds souffraient, son cœur était exempt de toute douleur (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

Sylla, s'étant emparé de la République, violentait le sénat et demandait les votes pour faire déclarer Marius ennemi public. Personne n'osait commencer : Scévola seul voulut dire son avis ; et bien plus, comme Sylla le menaçait avec trop de fureur, il lui dit : « Bien que vous me montriez les troupes dont vous avez entouré le sénat, vous ne me forcerez jamais, à cause de la faiblesse et de la vieillesse de mon sang, à déclarer ennemi Marius, qui a conservé Rome et l'Italie (BRUSCHIUS, liv. II, ch. I) ! »

XLIV.

Audace.

Isocrate disait souvent chez ses amis : « J'enseigne pour dix mines ; mais si quelqu'un m'apprenait l'audace, je lui en donnerais dix mille pour récompense. » La timidité, en effet, rendait Isocrate incapable de parler en public (ERASME, *Apophthegmes*, liv, VIII).

Archidame voyant son fils marcher avec légèreté et arrogance parmi les Athéniens, lui dit ; « Ou bien ajoutez à vos forces, ou retranchez de votre fierté ; » lui apprenant que l'audace est dangereuse, lorsque les forces ne répondent pas à l'esprit (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

Caton l'ancien répondit à des personnes qui vantaient un homme audacieux, téméraire et courageux à la guerre ; « Il y a une grande différence entre estimer beaucoup le courage, et faire peu de cas de la vie. » Il comprenait que ceux-là sont courageux non pas ceux qui méprisent la vie en quelque manière que ce soit mais ceux qui estiment tant la vertu, que pour elle, ils

négligent une vie qui leur est chère néanmoins (Erasme, *Apophthegmes,* liv. VII).

XLV.

Magnanimité.

Des députés gaulois étant venus vers Alexandre pour lui demander paix et alliance, ce prince les interrogea sur les motifs qui dictaient leur démarche, pensant qu'ils allégueraient ses forces redoutables. Mais ceux-ci se mirent à rire. « Nous ne craignons qu'une seule chose, dirent-ils; c'est que le ciel tombe sur nos têtes. » Et cependant ils faisaient cas de l'amitié d'un roi qui avait un grand cœur.

Fabius Maximus, refusait d'en venir aux mains avec Annibal; et affaiblissant par de continuels retards, les troupes carthaginoises qui manquaient d'argent et de vivres, le suivait à travers des montagnes escarpées, et puis se mettait à lui barrer le passage; aussi se riait-on de lui, en l'appelant le *pédagogue d'Annibal.* Ce sobriquet ne l'émut nullement, il continua à poursuivre sa tactique, en disant à ses amis : « Celui qui craint les sobriquets et les injures, paraît plus timide que ceux qui fuient les ennemis. » Il comprit que la timidité est un vice d'autant plus honteux que le danger est moindre ; or il n'y a rien de plus futile que les plaisanteries. Comment celui qui les redoute, soutiendrait-il le choc des ennemis (Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*). ? »

Darius voulant donner à Parménion un grand nombre de talents, et diviser l'Asie en deux parts égales, celui-ci s'écria : « J'accepterais certainement ces offres, si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, par Jupiter, reprit le roi, si j'étais Parménion. Mais il répondit à Darius que la terre ne pouvait supporter deux soleils, ni l'Asie deux rois (Plutarque, *Apophthegmes*). »

XLVI.

Patience.

Un dignitaire de la cour supportait avec beaucoup de patience les injures des officiers du palais. Quelqu'un lui demandant

comment il avait obtenu à la cour une chose si rare, il répondit : « C'est en recevant des injures et en rendant des remercîments. (Sénèque, *de la Colère*, liv. II).

Il appartient aux hommes prudents, disait Pyttacus, de faire attention à ce qu'on ne fasse pas le mal ; mais il appartient aux hommes courageux de le supporter avec modération, lorsqu'il est fait (Stobée, *disc.* 18).

Bion de Borysthène disait : « C'est un grand mal de ne pouvoir supporter le mal ; car sans cela personne ne peut avoir une vie douce (Laerce, liv. IV, ch. vii). »

XLVII.

Prospérité, Modération dans la prospérité.

Archidamus, fils d'Agésilas, ayant reçu de Philippe, après la bataille de Chéronée des lettres écrites avec hauteur, lui répondit ce qui suit : « Si vous mesurez votre ombre, vous ne la trouverez pas plus grande qu'avant la victoire. » Il l'avertissait ainsi avec sagessse que ce n'était pas faire preuve de prudence que de s'enfler à cause d'un succès de la fortune, puisqu'on n'en est en rien plus grand (Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

Epictète avait coutume de renfermer toute la philosophie en deux mots : « Supporte et abstiens toi. » Le premier nous avertit de supporter avec égalité d'âme les maux qui nous arrivent ; et le second, de modérer nos plaisirs : c'est de cette manière que nons ne sommes pas abattus par l'adversité, ni corrompus par la prospérité (Aulu-Gelle, liv, XVIII, ch. xix).

Démocrite disait que celui qui ne pouvait pas supporter la mauvaise fortune, n'était pas même capable de supporter la bonne.

M. Antoninus Vérus, empereur romain, disait qu'il est difficile de se modérer, au milieu d'une excessive licence, et d'imposer comme des freins à ses passions (Hérodien; liv. I).

L'empereur romain Othon, à son lit de mort, fit appeler Cocceius, le fils de son frère, et lui donna cet avis : « N'oubliez jamais complètement, ô mon fils, que vous avez eu pour oncle un César ; et cependant, ne vous en souvenez jamais trop. » Il

voulut apprendre au jeune homme à toujours modérer son cœur, de sorte qu'en pensant qu'il avait eu pour oncle un empereur, il embrassât la vertu pour ne pas déshonorer ses ancêtres : mais que toutefois, il ne s'énorgueillit pas au point de mépriser les autres.

Pyttacus de Mytilène disait que la maison où le superflu n'abondait pas, et où le nécessaire ne manquait pas, était fort bien constituée (Stobée, *disc.* 83).

Xénophon disait qu'il fallait surtout honorer les Dieux, lorsqu'on jouissait de la prospérité, afin que, si l'on tombait dans le besoin, on pût les implorer avec confiance, comme amis et bienveillants. Xénophon disait vrai, mais le commun des hommes fait le contraire : dans la prospérité, on oublie complètement les Dieux ; mais lorsque le malheur est à notre porte nous courons nous réfugier à leurs pieds (Erasme, *Apophthegmes,* liv. VII).

Epaminondas étant habitué à se montrer en public, le visage gai et le corps parfumé, s'avança négligé et baissant la tête le lendemain de la victoire de Leuctres. Ses amis lui demandant : « Vous est-il arrivé quelque malheur? — Non, répondit-il, mais hier, j'ai senti que je m'étais complu plus qu'il ne convient ; je châtie aujourd'hui la joie immodérée d'hier (Plutarque, *Apophthegmes des Grecs*). »

Le Lacédémonien Chilon avertissait de ne pas sourire et de ne pas applaudir à un homme enflé par la prospérité. C'est en effet un bonheur bien malheureux que celui qui rend l'homme plus insolent, et il mérite non des applaudissements mais des larmes. (Laerce, liv, I, ch. vi).

XLVIII.

Adversité.

Romulus disait que l'adversité est fort utile à l'homme ; parce que dans le malheur, nous apprenons ce que nous ignorions auparavant. C'est à peine si l'on comprend ce que l'on n'a pas éprouvé (Saint Maxime, *disc.* 18).

Démétrius avait contume de dire, que personne ne lui paraissait plus à plaindre, que celui à qui il n'était arrivé aucun malheur :

parce qu'il fallait, ou bien qu'un tel homme ne se connût pas, puisqu'il ne s'était jamais éprouvé, ou bien qu'il fût mal vu des Dieux, puisqu'ils le laissaient comme un lâche incapable de supporter les coups de la fortune (STOBÉE; *disc.* 18).

Alexandre entrant en convalescence, après une longue maladie, disait qu'il n'en avait nullement été affecté : la maladie, ajoutait-il, nous avertit de ne pas trop nous enorgueillir, en nous disant que nous sommes mortels (STOBÉE, *disc.* 19).

XLIX.

Volupté, Délices.

Nous lisons que quelqu'un demanda au roi de Lacédémone, Agésilas, ce que les lois de Lycurge avaient apporté à Sparte. « Le mépris de la volupté, répondit-il. » Il montrait qu'elle est hors de danger, la République dont les lois protégées par un excellent prince, éloignent tous les plaisirs (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

Pythagore disait que dans les villes, les plaisirs s'introduisaient d'abord, puis la satiété, ensuite la violence, et enfin la mort (LAERCE, liv. VII, ch. I).

Architas de Tarente disait qu'il n'y avait pas de peste plus grande dans le monde que les voluptés du corps. De là en effet naissent les trahisons de la patrie; de là les entrevues clandestines avec les ennemis. Il n'y a aucun crime, aucun forfait auquel ne pousse la passion de la volupté : les viols, les adultères, tous les débordements enfin ne sont excités par aucun autre attrait que par celui de la volupté (CICERON, *Traité de la vieillesse*).

Diogène avait été visiter Lacédémone; et, à son retour à Athènes, quelqu'un lui demandait selon la coutume où il allait et d'où il venait : « Je viens de voir des hommes, dit-il, je vais maintenant chez les femmes. » Il montrait que les mœurs des Athéniens étaient efféminées par les délices, tandis que les Lacémoniens recevaient une sévère éducation (LAERCE, liv. VI).

Le même disait que ceux qui dépensent leur fortune en cuisiniers, en dissipateurs, en courtisanes et en flatteurs ressemblent

aux arbres qui naissent dans des précipices et dont aucun homme ne goûte les fruits, mais qui sont mangés par les corbeaux et les vautours : comprenant que ceux qui sont esclaves de leur palais et de leur ventre, ne sont pas des hommes.

On demandait au philosophe Héraclite, pendant une sédition, de dire au peuple comment la ville pourrait être pacifiée. Il monta à la tribune, demanda une coupe d'eau froide, en humecta un peu de farine et y mêla un peu de pouillot sauvage : enfin, ayant vidé la coupe, il se retira sans ajouter un mot, voulant indiquer par là que la ville n'aurait plus de séditions, alors seulement que bannissant les délices on s'habituerait à se contenter de peu (ERASME, *Apophthegmes*, liv. VIII).

Aristote de Stagyre disait toujours qu'il fallait regarder les plaisirs non lorsqu'ils venaient mais quand ils s'en allaient, c'est-à-dire par derrière, non par devant. Car lorsqu'ils arrivent, ils séduisent par une apparence trompeuse, mais quand ils se retirent, ils laissent le regret et la douleur (LAERCE, liv. V, ch. I).

Denis le sophiste disait habituellement à ses amis : « Il faut goûter le miel avec le bout du doigt, et nous dans le creux de la main ; » voulant dire qu'il faut admettre les voluptés avec une grande réserve (PHILOSTRATE, *sur les Sophistes*).

Le scythe Arcésilaüs répondit à quelqu'un qui lui demandait comment il se faisait que de beaucoup de sectes, on venait chez les Epicuriens, tandis que personne ne quittait les Epicuriens pour entrer dans une autre secte. « C'est, lui dit-il, parce qu'il y a des hommes qui se font eunuques, mais qu'il n'y a pas d'eunuques qui se fassent hommes. » Il comprenait que les hommes sont plus portés à la volupté qu'à la vertu : il appelait eunuques les prêtres efféminés de Cybèle. En effet, le goût de la volupté est plus naturel aux femmes qu'aux hommes (LAERCE, liv. IV, ch. VI).

Philoxène d'Eryx désirait avoir un cou plus long que celui des grues pour mieux sentir les plaisirs du goût (ARISTOTE, *Ethique*).

Lycurgue, législateur de Lacédémone, en bannit entièrement l'usage des parfums, non pas seulement parce que l'huile viciée

par les odeurs, ne sert à rien, mais pour montrer que tout luxe est pernicieux à la république (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

Les Perses, habitant un pays aride et montagneux, désiraient le changer contre un autre plus en plaine et plus fertile; mais Cyrus ne le souffrit pas, disant que les mœurs des hommes, comme les arbres et les plantes, changent selon les régions où ils se trouvent. Il comprenait qu'il voulait des hommes durs et habitués à la fatigue; car un pays fertile et mou énerve et rend paresseux (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Rois*).

Xercès, irrité contre les Babyloniens qui l'avaient abandonné, après les avoir subjugués, leur interdit de porter les armes, mais leur permit de se servir d'instruments de musique, d'entretenir des courtisanes, d'avoir des tavernes, de se vêtir de larges tuniques; afin que, énervés par les plaisirs, ils n'eussent plus désormais des projets de révolte (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Rois*).

On demandait à un moine égyptien, pourquoi il se retranchait tant de plaisirs? « Je les retranche, dit-il, pour enlever toute cause et toute occasion à la colère; car je sais qu'elle fait toujours la guerre à cause des voluptés, qu'elle trouble mon esprit et en exclut la raison elle-même (NICÉPHORE, *Histoire ecclésiastique tirée d'Evagrius*, liv. II, ch. XLIII). »

Antisthène détestait tellement la volupté qu'il eût mieux aimé, disait-il, devenir fou que de s'y livrer. Le médecin, en effet, peut guérir de la folie, mais la volupté qui enlève aussi la raison à l'homme, est une maladie presqu'incurable (LAERCE, liv. VI, ch. I).

Voyez encore le chapitre suivant sur le Luxe, et les chapitres sur l'Economie et la Gourmandise.

L.

Luxe.

Agésilas ayant vu en Asie une charpente de maison construite en bois parfaitement équarris, demanda au maître de cette mai-

son si dans ce pays les bois poussaient ainsi : « Mais non, lui répondit l'autre, les arbres sont ronds, et c'est l'art qui les équarrit. —Pourquoi donc, reprit Agésilas, les faire carrés quand ils sont ronds? » Il stigmatisait ainsi le luxe et cet art que l'on déployait dans la construction des maisons (BRUSCHIUS, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, liv. III).

Alexandre, roi de Macédoine, entrant dans le palais de Darius, vit une chambre somptueuse où il y avait un tapis, des tables, et toute sorte de meubles ornés avec magnificence : « Etait-ce là régner ? » s'écria-t-il. Il comprenait qu'il ne convenait pas à un roi de s'abandonner ainsi aux plaisirs (PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*).

Le même en entrant au lit, secouait avec soin les couvertures et disait habituellement : « Est-ce que ma mère n'y a pas ajouté quelque chose de délicat et de superflu? » tant il abhorrait les délicatesses efféminées (*Id.*).

Pompée étant malade, son médecin lui ordonna de manger des grives; mais ceux qui étaient chargés de les lui procurer assurèrent qu'on n'en pouvait trouver, parce que ce n'était pas la saison où l'on chassait cette sorte d'oiseaux. Quelqu'un dit alors qu'on en trouverait chez Lucullus qui avait coutume d'en manger pendant toute l'année : « Ainsi donc, s'écria Pompée, si Lucullus ne s'abandonnait pas à la sensualité, Pompée ne pourrait pas vivre? » et méprisant l'ordre du médecin, il se servit des mets ordinaires. O esprit vraiment plein de force, qui ne put supporter de recevoir la vie de la délicatesse (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Romains*).

Tibère répondit au préteur Attilius Butta qui s'était réduit à l'indigence par le luxe et l'indolence, et qui se plaignait de sa pauvreté : « Vous vous éveillez bien tard. » Car les hommes adonnés au luxe et à l'ivresse, dorment plutôt qu'ils ne vivent : La vie est une veille (SÉNÈQUE, *Lettres*).

Héliogabale, encore particulier, était fort débauché et livré à toutes les voluptés. Quelqu'un l'en reprenant et lui disant : « Ne craignez-vous pas, homme dépravé, de tomber dans la pauvreté après tous ces plaisirs?—Que peut-il m'arriver de plus heureux,

répondit-il, que d'être l'héritier de ma femme? (Bruschius, liv. III, ch. III). »

Le même disait qu'il ne voulait pas de fils, de peur qu'il ne lui en naquît un qui fût vertueux. O monstre de la nature plutôt qu'un homme (*Id.*)!

Un chevalier avait dissipé un grand patrimoine par le luxe et le libertinage, et enfin s'était endetté. Comme on intercédait pour lui auprès d'Alphonse d'Aragon, pour qu'au moins on ne le forçât pas de payer ses dettes par un châtiment corporel, Alphonse répondit : « S'il avait dépensé une si grande fortune pour rendre service à son roi ou pour le bien de la patrie, je vous écouterais; mais puisque c'est pour son corps qu'il a dépensé tant de richesses, il est juste que ce soit son corps qui paye (Erasme, *Apophthegmes*, liv. VIII). »

Q. Métellus, après la victoire de Carthage, dit avec une grande sagesse dans le sénat, qu'il ne savait pas si cette victoire avait rapporté à la république plus de bien que de mal. Car, en rendant la paix, on avait fait quelque chose d'avantageux, mais en éloignant Annibal, on avait causé quelque dommage. Son passage en Italie avait réveillé le courage endormi du peuple romain, et on devait craindre que, délivré de ce redoutable rival, il ne retombât dans le même sommeil (Valère Maxime, liv. VII, chap. II).

Voyez encore les chapitres sur la Volupté, la Gourmandise, l'Economie, l'Abstinence.

LI.

Economie, Frugalité.

Antée, roi des Scythes, écrivit à Philippe : « Vous commandez à des Macédoniens qui ont appris à faire la guerre : mais moi, je commande aux Scythes qui savent lutter contre la soif et la faim. » Et comme il étrillait son cheval, il demanda aux députés de Philippe si leur maître faisait cela? — « Non, répondirent-ils. — Comment donc, reprit Antée, peut-il me faire la guerre (Plutarque, *Apophthegmes*)? »

LII.

Gourmandise.

Diogène disait que, dans les maisons où il y avait de grandes provisions de bouche, il y avait beaucoup de rats et de chats, et qu'aussi les corps qui prenaient beaucoup de nourriture contractaient habituellement un grand nombre de maladies (SAINT MAXIME, *Disc.* 27).

Le sage Platon, ayant vu un jeune homme de bonne famille qui, après avoir gaspillé son patrimoine, mangeait du pain et buvait de l'eau, à la porte d'une hôtellerie, lui dit : « Si vous aviez dîné avec modération, vous n'auriez jamais fait un tel souper (SAINT MAXIME, *Sermon* 61). »

LIII.

Abstinence.

Démocrite disait qu'en mangeant il faut éviter une célérité avide ; car c'est ainsi que mangent les chiens, et cela convient plus à la bête qu'à l'homme (SAINT MAXIME, *Sermon* 27).

Un ami de Socrate le reprenait de ce qu'ayant à recevoir des hôtes, il avait fait trop peu d'apprêts : « S'ils sont bons, reprit le philosophe, c'est assez ; s'ils ne le sont pas, c'est trop (LAERCE, *Vie de Socrate*).

Darius, dans sa fuite, ayant bu de l'eau trouble et infectée par les cadavres, disait qu'il n'avait jamais bu avec plus de plaisir. C'est qu'il n'avait jamais bu ayant soif, ou qu'il ne l'avait fait que rarement (CICÉRON, *Tusculanes*, liv. I).

Artaxercès, dans une déroute, ayant perdu ses vivres, mangea du pain d'orge et des figues sèches : « Bon Dieu ! dit-il, de quel plaisir ai-je été privé jusqu'ici (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Rois et des Généraux*) ! »

Socrate disait souvent que beaucoup de gens vivaient pour boire et pour manger : mais que lui, au contraire, mangeait et buvait pour vivre, parce qu'il n'usait pas de ces aliments par plaisir. La nature, en effet, se contente de peu (ERASME, *Apophth.*, liv. III).

Le même se promenant un jour à grands pas jusqu'au soir, un passant lui demanda : « Que faites-vous, Socrate ? — Je me prépare un ragoût pour mon souper, répondit-il, parlant de la faim qu'aiguisait l'exercice du corps. »

Timothée, fils de Conon, général Athénien, étant invité à souper chez Platon, fut traité avec frugalité : le lendemain il rencontra Platon, et lui dit, à ce qu'on rapporte : « Platon, vous soupez mieux le lendemain que la veille. » Il voulut dire par ces mots que ceux qui soupent frugalement sont plus contents le lendemain, parce qu'ils ne sont pas tourmentés par les douleurs de l'intempérance ou de l'ivresse, mais que ceux qui soupent trop copieusement et sans modération, les jours suivants sont tourmentés et torturés par la nourriture et la boisson qu'ils n'ont pas encore digérées par suite du vice de leur estomac (ELIEN, *Histoires variées*, liv. II).

Les Thasiens, célèbres par l'abondance de toutes les denrées, et surtout par leur vin, étaient très-adonnés à la bonne chère. Agésilas, passant dans leur pays avec son armée, les Thasiens, pour lui faire honneur, envoyèrent de la farine, des oies, des pâtisseries, des gâteaux au miel et toute sorte de mets d'un grand prix; mais Agésilas n'accepta que la farine, et ordonna à ceux qui l'avaient offerte de remporter tout le reste chez eux, comme étant entièrement inutile à lui et aux siens. Mais comme ils le suppliaient et le pressaient pour qu'il acceptât ces présents, il les fit distribuer aux Ilôtes, qui étaient une espèce d'esclaves. On lui en démanda la cause : « Il ne convient pas, dit-il, que ceux qui ont le zèle de la vertu et du courage acceptent ces délicatesses : car ce sont ceux qui sont nés avec une âme servile qui en usent, et les hommes libres doivent s'en abstenir entièrement (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*). »

Lysandre, le Spartiate, partant pour l'Ionie, des hôtes qu'il y avait lui envoyèrent un grand nombre de présents, et entre autres un bœuf et une galette. Lysandre, voyant la galette, demanda ce que c'était que cette pâtisserie : celui qui l'avait apportée lui répondit qu'elle était faite avec du miel, du fromage et d'autres choses. « Eh bien, lui dit Lysandre, donnez-la à

ceux qui connaissent tout cela, car ce n'est pas la nourriture d'un homme libre et honnête (Elien, *Histoires variées*, liv. III). »

Epaminondas était si frugal, qu'un jour, ayant été invité par un de ses voisins, et ayant trouvé un grand appareil de friandises, de mets et de parfums, il s'en alla sur-le-champ, en disant : « Je croyais que vous offriez un sacrifice et non pas que vous goûtiez des délices et que vous vous amusiez (Plutarque, *Apoph. des Grecs*). »

Socrate disait que ceux qui s'étaient exercés à la continence et à la frugalité avaient beaucoup plus de plaisir et moins de peine que ceux qui recherchent avec un grand soin les voluptés; parce que les plaisirs des intempérants, outre les tortures d'une conscience coupable, l'infamie et la pauvreté, apportent souvent au corps plus de malaises que de satisfactions : au contraire, ce qui est bien devient agréable lorsqu'on s'y habitue (Laerce, liv. II, ch. v).

Démoctite disait que c'était la fortune qui donnait les repas abondants et somptueux, et que de la tempérance venaient les repas bons et suffisants (Stobée).

Le roi Ptolémée voyageait en Egypte, et les soldats ne l'avaient pas encore rejoint avec les provisions. Mourant de faim, il mangea avec avidité un pain qu'il prit dans une pauvre chaumière et jura qu'il n'avait jamais dans sa vie mangé quelque chose de meilleur que ce pain (François de Sienne, *Institutions de la République*).

Epicure, bien qu'ami de la volupté, méprisait les mets recherchés et somptueux, et ne donnait à tous ses esclaves que des fruits et des légumes. Il dit qu'il faut se nourrir de viandes communes, parce qu'elles sont plus à notre portée. Car tous ces plats délicats, tous ces ragoûts exquis se préparent avec beaucoup de peines et des dépenses trop grandes, et on trouve plus d'ennui à les chercher que de plaisir à les manger (*Id.*).

Une reine, ayant l'habitude d'envoyer souvent à Alexandre des ragoûts et des pâtisseries préparés avec un grand art par des cuisiniers, Alexandre dit qu'il avait de bien meilleurs cuisiniers qui étaient : une promenade avant le dîner, et un léger dîner

avant le souper (Plutarque, *Apophth. des Rois et des Généraux*).

L'empereur romain Julien chassa du palais tous les cuisiniers ; on lui demanda pourquoi il agissait ainsi : « Je n'ai pas besoin de cuisiniers, répondit-il, car je puis me contenter d'aliments fort simples (Erasme, *Apophth.*, liv. VIII). »

LIV.

Sobriété, Ivresse.

Quelqu'un promettant de bon vin à Archidamus : « Pourquoi faire? demanda-t-il, puisque plus on en boira, et plus il rendra inutile ce qui convient aux hommes courageux. » O esprit vraiment digne d'un homme, qui sait mépriser toutes les délicatesses (Plutarque, *Apophth. des Lacédémoniens*).

Quelqu'un demandant pourquoi les Spartiates buvaient si peu : « C'est, répondit Léotychidas, pour que les autres n'aient pas à nous conseiller, mais que nous puissions donner des conseils aux autres. » Il montrait ainsi avec beaucoup de sel, que les ivrognes ne sont pas des hommes de conseils, puisque la sobriété est la mère des bons avis (Plutarque).

Cyrus le Grand ayant demandé l'hospitalité à quelqu'un, on lui demanda ce qu'il voulait qu'on lui servît : « Du pain seulement, répondit-il, et j'espère dîner auprès d'un ruisseau (Guy de Bourges). »

Pescennius Niger répondit à ses soldats qui lui demandaient du vin : « Vous avez le Nil et vous demandez du vin ! » Il montra que l'ivrognerie doit être évitée par les soldats comme la peste, parce qu'ils sont prêts à agir quand leur raison n'est pas troublée par le vin (Bruschius, *sur Sparte*, liv. IV, ch. xv).

L'empereur Frédéric fut, dit-on, très-zélé partisan de la tempérance. Apprenant que son épouse Léonore, qui n'avait jamais bu de vin dans la maison paternelle, serait facilement mère si elle buvait du vin en Allemagne, ce pays si froid, il répondit à ce qu'on assure, qu'il aimait mieux avoir une épouse stérile que buveuse. Cet empereur très-courageux n'ignorait pas combien

de maux suivent l'ivrognerie, surtout chez les femmes (Enéas Sylvius, *Commentaires sur la Vie d'Alphonse,* liv. II).

On demandait à Alphonse, roi d'Aragon, pourquoi il étanchait sa soif avec un vin si trempé, il répondit : « Le vin obscurcit la sagesse, et il ne convient pas qu'un roi laisse éteindre dans son esprit, par une boisson immodérée, ce sans quoi on ne peut protéger justement le nom d'empereur et de roi (Panormita, *Vie d'Alphonse,* liv. II). »

Le même interrogé par un ami, sur les raisons qui lui faisaient blâmer l'ivrognerie, répondit : « Je sais que la fureur et le libertinage sont les fils de l'ivrognerie (Panormita, *Id.*). »

Anacharsis disait que la vigne avait trois grappes, la volupté, l'ivresse, la douleur; voulant dire que l'usage modéré du vin est agréable parce qu'il étanche la soif; mais un usage plus large engendre l'ivresse, et enfin l'abus complet amène les querelles, les meurtres, les maladies. Ce qu'on a dit ailleurs ressemble à cela : « La première coupe est pour la soif, la seconde pour le plaisir, la troisième pour l'ivresse, la quatrième pour la folie (Laerce, liv. I, ch. ix). »

LV.

Chasteté.

On demandait à Thalès de Milet quel était l'homme qu'on devait appeler heureux : « Celui, répondit-il, qui est sain de corps et chaste d'esprit (Laerce, liv. I). »

Alexandre le Grand ayant en son pouvoir les filles de Darius, ne les saluait jamais que les yeux baissés et encore rarement, dans la crainte que leur beauté ne fît trop d'impression sur lui. Il disait souvent à ses amis que les jeunes Persanes étaient le tourment des yeux (Plutarque, *Vie d'Alexandre*).

Antiochus III ayant vu une prêtresse de Diane d'une beauté vraiment extraordinaire, la fit sur-le-champ partir d'Ephèse dans la crainte que la violence de l'amour ne lui fît commettre quelque action illicite (Plutarque, *Apophth. des Rois*).

LVI.

Clémence.

Alexandre, étant allé trouver Porus, roi des Indes, qu'il avait vaincu, promit de lui accorder ce qu'il lui demanderait. Porus alors le pria de le traiter en roi : « Je le ferai, dit Alexandre en souriant, non pour vous, mais pour moi (Bruschius, liv. III, ch. XIII). »

La clémence d'Alexandre fut telle que Darius en fut jaloux et qu'il priait les Dieux de pouvoir lui être supérieur en cette vertu, ou, que s'il devait être privé de son royaume, ce fût par le seul Alexandre (Bruschius, *Id.*).

Porsenna, plein d'admiration pour le noble courage de Mucius Scévola (qui pour punir sa main droite de ce qu'elle s'était trompée en frappant, la plaça sur un brasier et la laissa brûler), lui dit : « Retournez vers les vôtres, Mucius, et dites leur que j'ai donné la vie à celui qui voulait la mienne (Tite-Live). »

M. Bibulus perdit en Syrie deux de ses enfants qui lui donnaient de grandes espérances et que tuèrent des soldats de Gabinius : Cléopâtre lui envoya, chargés de chaînes, les meurtriers de ses enfants pour qu'il les traitât selon son bon plaisir. Bibulus les renvoya sur-le-champ à cette reine sans leur avoir fait aucun mal (Erasme, *Apophthegmes de Plutarque,* liv. VI).

Caton l'Ancien avertissait ceux qui avaient en main la puissance, d'en user modérément, afin de pouvoir toujours en user. Il sentait que la puissance qui a pour compagnes la clémence et la bonté dure longtemps, et qu'au contraire, celle qui n'a pour soutien que la cruauté dure peu (Plutarque, *Apophthegmes des Romains*).

Chilon enseignait qu'il fallait joindre la douceur à la puissance, afin d'obtenir, par le respect, l'obéissance de ses subordonnés plutôt que de la leur arracher par la crainte. Car l'amour accompagne le respect, la crainte ne marche jamais sans la haine, et il est non-seulement plus beau d'être aimé, mais même plus sûr (Laerce, liv. I, ch. IV).

Titus Vespasien, empereur romain, ne se vengea pas de son frère Domitien qui lui dressait des embûches, mais il l'avertit seulement en ces termes : « Quel besoin as-tu de chercher, par un parricide, ce qui, par ma volonté, va t'arriver, bien plus, ce que tu possèdes déjà, une part dans l'empire? » Pourrait-on trouver chez un chrétien une aussi grande clémence (Erasme, *Apophth. de Plutarque,* liv. VIII).

Adrien, fait empereur, méprisa ses ennemis à un tel point qu'un jour, en ayant rencontré un qui était son plus mortel, il lui dit : « Vous l'avez échappé belle. » Ce doit être assez pour les princes de pouvoir se venger de leurs injures particulières (Dion).

Théodose le Jeune était tellement remarquable par la douceur de son caractère que, lorsque ses amis lui demandaient pourquoi il n'avait jamais puni de mort aucun de ceux qui l'avaient offensé, il leur répondit : « Plût à Dieu que je pusse faire revivre les morts! » Il faut qu'un prince se montre facile à pardonner ses injures particulières, mais qu'il soit sévère pour celles qui pourraient faire du tort à l'Etat (Erasme, *Apophthegmes de Plutarque,* liv. VIII).

On demandait à Alphonse, roi d'Aragon, pourquoi il se montrait si doux et si humain envers ceux qui le méritaient le moins, il répondit : « La justice me fait aimer des gens de bien, mais la clémence m'attire l'affection des méchants. » Il disait aussi que rien ne fléchit l'esprit de nos ennemis autant que la clémence et la douceur (Panormita, *Histoire d'Alphonse,* liv. II et III).

Ce même roi assiégeait depuis longtemps la ville de Gaëte; les assiégés chassèrent tous ceux qui étaient inutiles à la défense, afin de se conserver des vivres pour plus longtemps : c'étaient des vieillards décrépits, des femmes, des jeunes filles et des enfants. Alphonse recommanda à ses soldats de ne leur faire aucun mal. Comme ceux-ci supportaient cet ordre avec peine : « Je préfère, dit le roi, ne jamais m'emparer de Gaëte ni des Gaétans que de vaincre en massacrant si horriblement et si cruellement des hommes sans défense et une jeunesse innocente. Je me bats avec des guerriers et non avec des femmes (Panormita, *Histoire d'Alphonse*).

Charles, roi de France, ayant été vaincu dans la guerre contre les Anglais et manquant de soldats et d'argent fit demander, par ses ambassadeurs, à Alphonse, roi d'Aragon, (dont il occupait par succession quelques provinces, sans raison légitime) s'il ne profiterait pas de l'occasion que ses malheurs lui offraient pour lui déclarer la guerre à lui que la guerre avait abattu. Alphonse répondit : « Charles ne doit rien craindre pour le moment ; je ne veux pas profiter de ses désastres pour lui réclamer ce que mes ancêtres ne lui ont pas demandé pendant la prospérité (Panormita, *Histoire d'Alphonse*). »

Le même Alphonse se voyant obligé par le droit de la guerre, de ravager les campagnes de Sorente dans la Pouille, gémissait souvent d'être réduit à cette extrémité. Mais comme les habitants de la ville se montraient très-acharnés : « Faites en sorte, leur dit-il, vous qui habitez une ville qui m'est ennemie, que votre ténacité ne vous cause pas des malheurs que ma douceur et ma clémence ne pourront ensuite réparer (Panormita, *Histoire d'Alphonse*). »

Aurélien, empereur romain, étant venu à Tyane et en ayant trouvé les portes fermées, se prit à dire dans sa fureur : « Je ne laisserai pas un chien dans cette ville. » Ses soldats ayant entendu ces paroles conçurent l'espoir d'un riche butin. Héradamon de Tyane, craignant d'être mis à mort avec les autres, livra la ville. Après y avoir fait son entrée, Aurélien fit tuer Héradamon, traître à sa patrie. Les soldats lui demandant le pillage de la ville, selon sa promesse : « Allez, leur dit-il, j'ai promis qu'il ne resterait pas un chien, tuez-les tous. » De cette façon il donna au traître sa récompense et trompa l'avarice des soldats (Erasme, *Extraits de Vopiscus*).

Alphonse, roi d'Aragon, se glorifiait, non de ce qu'il savait et pouvait vaincre ses ennemis, mais de ce qu'il avait appris à donner des conseils aux vaincus. Le premier avantage est un don de la fortune, le second vient toujours de nous-mêmes (Panormita, *Histoire d'Alphonse*).

Ce même Alphonse, après s'être emparé de Stephanum, traita avec douceur les officiers et les soldats qui l'avait offensé ; ses troupes lui en ayant fait le reproche, il répondit qu'il préférait

être loué pour sa clémence et son humanité envers ses ennemis, que pour sa victoire (PANORMITA, *Histoire d'Alphonse,* liv. III). »

Un passereau, sur le point de devenir la proie d'un épervier, se réfugia dans le sein du philosophe Xénocrates : celui-ci le défendit avec humanité, parce que, dit-il, il ne faut jamais livrer un suppliant. (GUY DE BOURGES). Cet exemple doit nourrir l'espoir de ceux qui, dans leurs malheurs, cherchent un refuge auprès de Dieu.

LVII.

Douceur.

Socrate, ayant salué quelqu'un sans que celui-ci lui rendît son salut, ne se blessa pas de cette grossièreté; il dit à ses amis qui s'en étonnaient et qui s'indignaient du manque d'égards de cet homme: « Nous ne nous irriterions pas si nous rencontrions quelqu'un qui fût affligé d'un corps plus difforme que le nôtre; pourquoi me mettrais-je en colère contre cet homme dont l'esprit est plus mal fait que le mien (ERASME, *Apophthegmes de Plutarque*, liv. VIII). »

Il répondit à quelqu'un qui s'étonnait de ce qu'il ne s'offensait pas des injures que ne cessait de lui adresser un homme : « Il ne m'insulte pas, puisque je n'ai pas à me reprocher les choses qu'il dit (ERASME, *Apophthegmes de Plutarque,* liv. III). »

Quelqu'un l'ayant, par plaisanterie, frappé du pied en public, ses amis s'étonnaient de ce qu'il souffrait cette injure : « Que ferai-je? leur dit-il.—Appelez cet homme en justice, répondirent-ils.—Fat ridicule, reprit Socrate, si un âne me lançait un coup de pied, me conseilleriez-vous de l'appeler en justice? » Il ne faisait aucune différence entre un âne et un homme mal élevé et sans aucun mérite; et il lui paraissait absurde de ne pas souffrir d'un tel homme ce qu'on supporterait d'un animal sans raison (LAERCE, liv. II, ch. 1).

Un jour, fatigué des cris de sa femme Xantippe, cris qu'il avait supportés pendant longtemps, il vint s'asseoir devant sa porte. Xantippe que cette tranquillité de son mari irritait davantage, lui jeta de la fenêtre un vase plein d'eau sale. Les passants se mirent

à rire et Socrate lui-même : « Je prévoyais bien, dit-il, qu'après un si violent coup de tonnerre la pluie arriverait (LAERCE, liv. II, ch. I). »

Quelqu'un lui ayant un jour donné un soufflet, il ne répondit que ces mots : « Les hommes ignorent quand ils doivent sortir avec un casque (BRUSCHIUS, liv. IV, ch. I). »

Quelqu'un accablait Démosthènes d'injures : « Je ne veux pas, dit cet orateur, descendre avec toi à ce genre de combat, dans lequel le vaincu est meilleur que le vainqueur (STOBÉE, *disc.* 17). »

Un jour que Phocion haranguait le peuple, un insolent l'interpella avec véhémence, lui jetant à la face mille injures : l'orateur s'arrêta et laissa la place à son interrupteur. Dès que celui-ci eut achevé de parler, Phocion remonta à la tribune aussi calme que s'il n'avait pas été injurié et poursuivit son discours où il l'avait laissé : « Je vous avais entretenus, dit-il, des troupes de ligne ; il reste maintenant à vous parler des vélites et des soldats armés à la légère (PLUTARQUE). »

Les Lacédémoniens ne priaient jamais les Dieux sans leur demander la force de pouvoir supporter les injures ; aussi ils estimaient que celui qui s'offensait de quelque insulte, n'était pas apte à gouverner un état et à faire de grandes choses (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

Quelques soldats disaient du mal d'Antigone sans se douter qu'il les entendait. Ce prince ayant soulevé la tente avec son bâton leur dit : « Vous pleurerez, ou vous irez plus loin dire du mal de moi (PLUTARQUE, *Apophthegmes*). »

Le Lacédémonien Chilon se plaignait à son frère de ce qu'on ne l'avait pas nommé éphore comme lui : « J'ai su, lui dit l'éphore, supporter une injure et tu ne l'as pas pu. » Selon lui, sans la patience la prudence ne peut exister et cette vertu est indispensable pour le gouvernement d'un Etat (DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Chilon*).

LVIII.

Colère.

Isocrates disoit souvent que les méchants sont semblables aux

chiens taciturnes, dont le silence est plus à craindre que les aboiements (Maxime, *serm.* 20).

Héraclite d'Ephèse disait qu'il est plus important d'étouffer une injure qu'un incendie. Car des offenses les plus légères, si elles sont négligées, peuvent naître les drames les plus atroces. Cependant tout le monde s'empresse pour éteindre un incendie et, au contraire, apporte de nouveaux stimulants à une haine qui commence (Laerce, liv. IX, ch. i).

Platon recommandait à ses auditeurs de se regarder dans un miroir lorsqu'ils seraient dans l'ivresse de la fureur ou du vin. Il pensait qu'en voyant leur visage enflammé ressembler, en tous points, à celui d'un fou furieux, ils seraient accablés de honte et dans la suite, se garderaient facilement de la colère (Fulgose, liv. VII, ch. ii).

Chilon disait qu'il fallait vaincre la colère qui est la passion la plus puissante de toutes ; il faut plus de courage pour la surmonter que pour jeter à terre un ennemi armé; et elle n'est pas moins mortelle à l'homme que la guerre (Laerce).

Diogène dissertait longuement sur l'avantage qu'on retire de ne pas se mettre en colère. Un jeune insolent, voulant essayer s'il mettrait en pratique ce qu'il enseignait, lui cracha au visage. Diogène supporta cette insulte avec douceur et sagesse, et dit : « Je ne me mets pas en colère, il est vrai, mais je doute si je ne dois pas m'y mettre (Laerce, liv. VI). »

Architas étant allé visiter un de ses champs et ayant remarqué que ses serviteurs avaient omis quelque chose, se sentit irrité contre eux ; il ne leur fit cependant rien pour le moment : « Vous êtes heureux, leur dit-il, que je sois en colère contre vous (Cicéron, *Tusculanes*, liv. IV). »

On demandait à Platon à quoi il reconnaîtrait un sage : « Le sage, répondit-il, ne se met pas en colère lorsqu'on le blâme ; il ne s'enorgueillit pas lorsqu'on le loue (Laerce, *Vie de Platon*). »

Un jour qu'il était irrité contre un de ses esclaves et qu'il se préparait à le châtier, Xénocrates se rencontra venir chez lui : Platon lui dit alors : « Frappez cet esclave, car moi, je suis en colère ; » ce sage, sentant son émotion, n'avait pas confiance en

lui-même : au contraire, la plupart des hommes punissent d'autant plus qu'ils sont plus irrités (Laerce, liv. IX).

Aristote disait : « De même que la fumée incommode nos yeux, et trouble la vue à tel point que nous ne pouvons voir, même à nos pieds, de même la colère répand sur notre raison un brouillard si épais qu'elle ne peut se laisser prendre par aucun raisonnement (Stobée, *discours* 18). »

Un personnage à qui le général en chef avait confié l'armée, demandait à Démonax comment il pourrait administrer sagement la province dont le commandement lui était remis : « Si vous ne vous laissez pas aller à la colère, répondit-il. » Cet homme dont la prudence était remarquable sentait que la colère est inutile dans tout emploi (Erasme, *Apophthegmes*, liv. VIII).

Caton l'Ancien disait que l'homme qui est en colère ne diffère du fou que par la durée ; d'après lui, la colère est une courte folie (Plutarque, Stobée, *discours* 18).

Auguste permit au philosophe Athénodore, qui souffrait par suite de son grand âge, de retourner chez lui. En disant adieu à César, il voulut lui laisser un souvenir digne d'un philosophe : « César, lui recommanda-t-il, chaque fois que vous serez en colère, ne dites rien, ne faites rien, avant d'avoir prononcé le nom des vingt-quatre lettres de l'alphabet grec. » César à ces mots l'ayant embrassé : « J'ai encore besoin de vous, lui dit-il : » et il le garda encore une année (Plutarque, *Apophthegmes des Romains*).

LIX.

Modestie.

On demandait un jour à Antalcidas quel était le meilleur moyen de plaire aux hommes : « C'est, répondit-il, de leur parler toujours de choses agréables et de leur offrir des choses utiles (Plutarque, *Apophth. des Lacédémoniens*). »

Le Lacédémonien Chilon répétait souvent qu'il fallait arranger sa vie de façon à n'en pas faire un sujet de terreur pour ses inférieurs, ni un sujet de mépris pour ses supérieurs. Se faire craindre de ses subordonnés, c'est de la tyrannie ; se faire mépriser par

ses supérieurs, c'est de la négligence. Une juste modération est surtout nécessaire en cela. C'est ce que le poëte Ausone a exprimé dans ce vers : « Ne te fais pas craindre de ton inférieur, ne te fais pas mépriser de ton supérieur (LAERCE, liv. I, ch. IV). »

Scipion le jeune, ayant été envoyé en députation à Carthage, ne se fit accompagner que du philosophe Panétius, son ami, et ne prit avec lui que cinq esclaves ; l'un d'eux étant mort en route, il ne voulut pas en acheter un nouveau, et en fit venir un de Rome pour le remplacer. Scipion aurait pu, suivant la coutume des Romains, se faire suivre, dans sa mission, par un grand nombre d'amis ou de clients et prendre avec lui une grande quantité d'esclaves. Mais pour ne pas donner aux autres l'exemple de l'ostentation et de l'orgueil, il se contenta de ce simple appareil qui lui paraissait suffisant pour faire les affaires de la république (PLUTARQUE, *Apophth. des Romains*).

Un des amis d'Alphonse, roi d'Aragon, lui faisait des observations sur sa trop grande douceur vis-à-vis de ses courtisans, et lui disait qu'il finirait ainsi par ne pas leur inspirer assez de respect. « Je dois surtout éviter, répondit-il, qu'une trop grande sévérité ne m'attire la haine (ERASME, *Apophth.*, liv. VIII).

Socrate recommandait par-dessus tout à ses disciples trois choses : la prudence dans l'esprit, la modestie sur le visage, le le silence de la langue (MAXIME, *discours* 51).

(Voir les articles Affabilité, Tenue, Douceur, Modération dans le parler).

LX.

Tenue.

Thémistocle se rendit sur les bords de la mer pour voir le carnage qui avait été fait des Perses. A la vue des colliers et des bracelets d'or épars sur la plage, il se tourna vers un ami qui le suivait et lui dit : « Vous qui n'êtes pas Thémistocle, ramassez cela (FULGOSE, liv. VI). »

Alexandre se faisait remarquer par la légèreté et la rapidité de sa course ; son père Philippe l'exhortant à courir aux jeux olympiques, il s'y refusa en ces termes : « Je le ferais volontiers, mon

père, si je devais lutter avec des rois (BRUSCHIUS, liv. III, ch. XXXIII). »

Lysias lisait à Socrate un discours qu'il avait fait pour sa défense : « Ce discours est remarquable et élégant, mais il ne convient pas à Socrate, lui dit celui-ci. » Il convenait bien mieux pour un orateur que pour un philosophe, et surtout pour un tel philosophe. Lysias lui demanda alors comment, si son discours était bon, il ne lui convenait pas : « Ne peut-il pas se faire, reprit le philosophe, qu'un habit ou une chaussure soient élégants et beaux et cependant ne conviennent pas à quelqu'un (ERASME, *Apophtheg.*, liv. III). »

LXI.

Affabilité.

Artaxercès, frère de Cyrus, et surnommé Memnon, non-seulement se montrait d'une grande affabilité pour ceux qui désiraient le voir, mais encore il voulut que sa femme fît enlever les tapisseries de son char, afin que tous ceux qui voudraient la voir en trouvassent l'occasion, même dans la rue (PLUTARQUE, *Apoph. des Rois*).

L'empereur Adrien était d'une remarquable politesse, même avec les plus humbles, et il n'aimait pas ceux qui lui enviaient le plaisir qu'il trouvait dans cette bienveillance, sous le prétexte que la majesté du souverain doit être conservée partout (DION, *Vie d'Adrien*).

Socrate disait souvent : « De même que le vin âpre au goût n'est pas bon à boire, de même un homme de mœurs grossières n'est pas bon à la conversation (STOBÉE, *De l'Imprudence, Disc.* 2). — Voir aussi le chapitre Modestie.

LXII.

Modération dans le parler.

Apollodore disait que les hommes bons sont brefs dans leurs paroles et que, si les bavards éprouvaient autant d'ennui qu'ils en donnent aux autres, ils ne tiendraient pas d'aussi longs discours (STOBÉE, *Disc.* 34).

Léon, fils d'Euricrate, dit à quelqu'un qui lui tenait mal à propos une conversation inutile : « Mon hôte! n'usez pas si désavantageusement d'une chose si avantageuse. Rien n'est meilleur que le discours, si on se sert avec modération du trésor de sa langue (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*). »

Quelqu'un demandait à Lycurgue pourquoi les Lacédémoniens parlaient avec une telle concision : « Parce que, répondit-il, la concision est voisine du silence (STOBÉE, *Disc.* 33). »

Le philosophe Dion disait que la nature a bien agi en nous donnant deux oreilles et une seule langue, afin que nous soyons plus disposés à exécuter qu'à parler (STOBÉE).

Un bavard, du nom de Caréon, voulant suivre le cours de l'orateur Isocrates, celui-ci demanda un double salaire. Caréon lui en ayant demandé la cause, lui répondit : « Je vous demande un salaire pour vous apprendre à parler et un autre pour vous apprendre à vous taire (STOBÉE). »

Thalès de Milet disait souvent que beaucoup de paroles n'annoncent pas un sage. En effet, le sage ne parle que quand il en est besoin et donne son opinion en peu de mots ; l'insensé, au contraire, sans prendre aucun souci du lieu, du temps, des personnes, etc., fait tout retentir de sa loquacité (ERASME, *Apophth.*, liv. VII).

Chilon disait qu'il faut prendre garde que la langue ne devance l'esprit. Il avertissait ainsi qu'avant de parler, il faut réfléchir à ce qu'on doit dire ; car on ne peut retirer une parole qui est lancée. La première pensée peut être corrigée par la suivante (comme dit le proverbe) ; il n'en est pas de même de la parole (LAERCE, liv. I, ch. IV).

Le même Chilon recommandait de contenir sa langue partout, mais surtout dans les festins, parce que là les mets et la boisson invitent à l'intempérance, et qu'il faut prendre plus de précautions là où le danger est plus grand (*Id.*)

On demandait à Anacharsis ce qu'il y a de meilleur et de pire dans l'homme : « La langue, répondit-il. » Il sentait que si ce membre nous est d'une grande utilité quand la raison le dirige.

il nous est, au contraire, très-nuisible quand il en est autrement (LAERCE, liv. I, ch. IX).

Zénon disait que c'est assez de nos pieds pour nous faire tomber sans que nous y ajoutions la langue; autant que possible il évitait les festins, parce que là, entraîné par le vin et provoqué par les paroles des autres convives, il pouvait plus facilement se laisser glisser (LAERCE, liv. VII, ch. I).

Il dit à Ariston, un de ses disciples, qui bavardait beaucoup à tort et à travers et qui disait certaines choses secrètes avec trop de précipitation : « Il ne peut pas en être autrement. Votre père était ivre quand il vous a engendré. » Il détestait un bavardage inutile, et lui-même était aussi grave que bref dans ses discours (*Id.*).

Anaximènes se disposait à parler : Théocrite de Chio se mit à dire : « Déjà commence un fleuve de paroles, une goutte de sens. » Il désignait ainsi Anaximènes comme un parleur et un homme très-peu sage (STOBÉE, *Disc.* 34).

LXIII.

Secret, Silence.

Thalès de Milet répétait souvent : « Veillez à ce qu'une parole dite contre vos parents ou vos alliés ne vous amène en justice. » Ce sage voulait enseigner qu'il ne faut pas assez se fier à nos amis pour leur confier des secrets d'où pourraient sortir pour nous la honte et l'infamie (LAERCE, liv. I, ch. I).

Le poëte comique Philippiade était surtout cher à Lysimaque et familier avec lui. Lysimaque lui faisait des offres magnifiques et lui disait souvent : « Que voulez-vous que je vous donne de ce que je possède. — Ce que vous voudrez, répondit le poëte, pourvu que ce ne soit pas un secret. » Il voulait montrer par là qu'il est très-dangereux de connaître les secrets des grands : car si vous en laissez échapper quelque chose, il y va de la tête (BRUSCHIUS, liv. VI, ch. X).

Métellus le Macédonien faisait tout de son propre mouvement et spontanément : un de ses amis lui demandant un jour ce qu'il

ferait, il lui répondit : « Je brûlerais ma tunique, si je pensais qu'elle pût connaître mes desseins (PLINE, *Des hommes illustres*, ch. LXI). »

On demandait à Chilon ce qu'il y de difficile à faire : « De garder un secret, » répondit-il. Tant l'incontinence et la volubilité de la langue sont grandes chez tous les hommes ! Et cependant rien ne paraît plus facile que de se taire. (LAERCE).

Aristote, ce philosophe si remarquable, disait souvent : « Celui qui ne sait pas se taire, ne saura jamais parler. » Il répondit à quelqu'un qui lui demandait ce qu'il y avait de plus difficile pour l'homme : « De taire ce qu'on doit cacher (STOBÉE). »

On désirait savoir de lui quel est l'homme qui pourrait garder un secret : « Celui, dit-il, qui pourrait conserver sur sa langue un charbon ardent. »

Chez les Lacédémoniens, quand un repas public avait lieu, le plus âgé montrait la porte aux convives et leur disait : « D'ici ne doit sortir aucune parole. » Il avertissait ainsi que si quelque chose d'un peu libre était dit, il ne fallait pas le répandre au dehors. Ce fut Lycurgue qui institua cette coutume (PLUTARQUE).

Hiéron prétendait que ceux qui dévoilent les secrets font une injure, même à ceux à qui ils les disent. Nous haïssons non-seulement ceux qui parlent inconsidérément, mais même ceux qui ont appris ce que nous ne voudrions pas qu'on sût (MAXIME, *Disc.* 20).

On demandait à Tibère pourquoi il ne communiquait pas son sentiment, même à ceux qui ne lui voulaient pas de mal. Il répondit : « Les sentiments d'un prince ne doivent être connus de personne, ou que d'un très-petit nombre. » Il comprenait qu'on ne doit pas tout confier à ceux qui se disent vos amis, et qui, lorsque vous leur avez confié quelque secret, vont le répandre au dehors, comme un vase fendu : ils ne pensent pas que souvent les souverains ont été mis en danger par la loquacité des bavards et certainement trahis par elle (DION).

Archidamus dit à quelqu'un qui faisait un crime à Nécoctius, le plus remarquable des rhéteurs, de n'avoir rien dit au repas où il l'avait convié. « Vous me paraissez ignorer que celui qui con-

naît l'art de parler, connaît aussi l'art de parler à propos. » Ainsi un habile capitaine sait aussi bien battre en retraite que combattre (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

Un homme riche envoya son jeune fils à Socrate pour qu'il examinât son caractère; le gouverneur, en le présentant, dit au philosophe : « Un père, Socrate, vous envoie son fils afin que vous le voyiez. » Alors Socrate se tourna vers l'enfant et lui dit : « Parlez, jeune homme, afin que je vous voie. » Il voulait montrer par là que le caractère d'un homme ne se montre pas tant sur le visage que dans le discours; parce que la parole est le miroir le plus sûr et le moins trompeur de l'âme (ERASME, *Apophthegmes*, liv. III).

Démocrite entendant quelqu'un discuter sur bien des choses qu'il ne connaissait pas, dit : « Cet homme ne me paraît pas habile dans l'art de la parole, mais surtout il est inhabile à se taire (MAXIME, *Disc.* 22). »

Zénon de Citium répondit aux envoyés de Ptolémée, qui avaient réuni dans un festin beaucoup de savants, et qui lui demandaient ce qu'ils devaient dire de lui à leur roi : « Que vous avez vu un vieillard qui a su se taire dans un festin. » Les autres convives avaient, en effet, beaucoup parlé par ostentation; Zénon avait gardé le silence le plus complet (LAERCE, liv. VII, ch. I).

Simonide disait qu'il ne s'était jamais repenti d'avoir gardé le silence, mais souvent d'avoir parlé (MAXIME, *Disc*, 20).

Xénocrate avait divisé la journée en un certain nombre de parties, à chacune desquelles il assignait une action : il en avait réservé une pour le silence. Il voulait apprendre ainsi que le silence doit trouver sa place partout (MAXIME, *Disc.* 20).

Le philosophe Aristote envoyant à Alexandre Callisthène, un de ses élèves, lui recommanda de parler très-rarement, ou de ne dire que des choses très-agréables. Il voulait montrer par là, qu'auprès des princes, on se maintient par le silence ou on se fait accepter par le discours (PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*).

Apollonius disait qu'il était étonnant de voir combien le silence donnait de sécurité aux hommes au milieu de tant d'erreurs et de dangers dans lesquels il leur était si facile de tomber (STOBÉE).

Démarate se trouvant dans une assemblée, on lui demanda si c'était par folie ou par pauvreté qu'il gardait le silence : « Mais un fou ne peut pas se taire, » répondit-il. Il en est qui trouvent très-remarquable de ne jamais se taire, lorsque c'est le signe le plus infaillible de la sottise, quand au contraire, le silence (si le moment de parler n'est pas venu) est le signe de la sagesse (Plutarque, *Apophth. des Lacédémoniens*).

Le Thébain Epaminondas pensait que l'homme doit être plus avide d'écouter que de parler. Il savait qu'en écoutant on acquiert la science et qu'une trop grande loquacité fait naître le regret (Bruschius, liv. I, ch. vi).

Caton, d'Utique, étant encore enfant, était tellement taciturne qu'on lui en faisait un crime (il ne jouait jamais avec les autres enfants et ne voulait être entendu de personne). « Qu'on blâme ma taciturnité, mais qu'on approuve ma vie, » dit-il. Et il ajouta : « Je romprai le silence, alors seulement que je pourrai dire des choses dignes d'être entendues (Plutarque, Bruschius, liv. VI, ch. vi). »

LXIV.

Retenue, Pudeur.

On reprochait au Lydien Cléanthe d'être timide : « C'est pourquoi, dit-il, je fais peu de fautes. » Car c'est une bonne chose que la timidité qui nous détourne des actions honteuses et rend l'homme circonspect (Laerce, liv. VII, ch. i).

Hermonéus reprochait sa timidité à Xénophane, fils de Lagus, qui ne voulait pas jouer aux dés avec lui : « J'avoue, répondit ce dernier, que je suis non-seulement timide, mais même grandement timide pour ce qui n'est pas honnête. » La crainte qui éloigne des choses honteuses est louable (Plutarque, *De la fausse honte*).

Le philosophe Diogène le Cynique dit à un jeune homme qui rougissait et qui, pour cela, se troublait : « Courage, mon fils, cette couleur est celle de la vertu (Laerce, *Vie de Diogène le Cynique*). »

La belle sentence suivante est de Démocrite : « Ne fais, ni ne dis du mal, même quand tu es seul. Apprends à plus te craindre toi-même que les autres (STOBÉE, *discours* 29). »

Caton l'Ancien disait qu'il préférait les jeunes gens qui rougissaient que ceux qui pâlissaient ; car la rougeur annonce un naturel probe, tandis qu'il n'en est pas de même de la pâleur (PLUTARQUE, *Apophth. des Romains*).

LXV.

Ornement du corps et des vêtements.

Le législateur Lycurgue supprima l'art de teindre comme étant une flatterie pour les sens. Car si la couleur plaît aux yeux, cette couleur change la nature de la chose. Il éloigna de Sparte tous les arts qui avaient pour but l'ornement du corps par une toilette recherchée; ces arts mauvais, disait-il, corrompent ceux qui sont louables, en ce que ces sortes de délices éloignent les citoyens des exercices salutaires et graves (PLUTARQUE).

Agésilas, entendant quelqu'un s'étonner de ce que le roi n'était pas mieux vêtu que les autres Lacédémoniens et vivait aussi frugalement qu'eux, répondit : « Cette frugalité nous fait recueillir une moisson excellente, la liberté. » Il voulait montrer, par cette parole, que rien n'est aussi contraire à la liberté que la volupté (PLUTARQUE, *Apophth. des Lacédémoniens*).

Caïus Sulpitius Gallus répudia sa femme parce qu'elle était sortie la tête nue : « La loi, lui dit-il, t'ordonne de ne chercher à plaire qu'à mes yeux ; pour eux, tu dois choisir tes parures ; pour eux, tu dois être belle ; mais si tu veux le paraître aux autres, tu donnes lieu au soupçon et tu es coupable (ERASME, *Apophth.*, liv. VI). »

On demandait à la femme de Philon, pourquoi, dans les assemblées, seule elle ne portait aucun ornement : « Parce que, dit-elle, j'ai pour ornement la vertu de mon mari (STOBÉE, *discours* 72). »

Un certain Pambus se trouvant chez Athanase, alors qu'il était à Alexandrie, et ayant vu une femme s'enorgueillissant de la

magnificence de sa toilette, se mit à pleurer. Interrogé sur le motif qui lui faisait verser tant de larmes, il répondit : « Il y a deux choses qui me touchent. La première, c'est la perdition de cette femme; la seconde, c'est que moi, qui fais profession du nom de chrétien, je ne me donne pas tant de mal pour plaire à Dieu par l'innocence de ma vie, que cette femme pour plaire à des hommes éhontés (Pierre de Natalis, *Histoire ecclésiastique*, liv. VIII, ch. I). » Cet exemple peut servir de leçon à tous ceux qui sont tièdes et négligents dans la pratique de la piété et de la vertu, alors qu'ils voient les hommes du monde prendre tant de soin de choses fragiles et inutiles.

Denis, tyran de Syracuse, ayant envoyé aux filles d'Archidamus des habits magnifiques et autres présents d'un grand prix, Archidamus ne voulut pas les accepter : « Je crains, dit-il, que sous ces habits, mes filles ne paraissent éhontées. » Cet homme prudent avait compris que la simplicité est le plus bel ornement des jeunes filles, et que la soie, les pierreries et l'or les déshonorent plutôt qu'elles ne les embellissent; en effet, le luxe des habits annonce un esprit peu modeste, et excite la passion de ceux qui les voient plus qu'il ne donne d'elles une bonne opinion. Il convient que la vierge soit vierge tout entière et partout, et qu'en elle, rien ne fasse soupçonner un esprit corrompu Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

César Auguste avait en haine le luxe des habits; il disait fréquemment qu'un vêtement riche et efféminé est le trophée de l'orgueil et le nid de la débauche (Suétone).

Alexandre Sévère, empereur romain, portait souvent un habit très-modeste; ses courtisans lui en ayant fait le reproche, il leur répondit : « La majesté souveraine consiste dans la vertu et non dans la parure (Bruschius, liv. III, ch. XIII). »

Ce même empereur vendit toutes les pierres précieuses qu'il trouva dans son palais, et fit mettre le prix de la vente dans le trésor public : « Les hommes, dit-il, ne doivent pas porter des pierreries; » selon lui, les femmes des souverains devaient se contenter d'une résille, d'une paire de pendants d'oreille, d'un collier de perles, d'une couronne pour les sacrifices, d'un seul

manteau parsemé d'or et d'une robe chargée de six onces d'or au plus. Cette parure suffit à peine aujourd'hui aux femmes de commerçants (ELIUS LAMPRIDE).

Un jeune homme venait remercier Flavien Vespasien d'une charge que cet empereur venait de lui accorder. Comme il s'était trop parfumé, Vespasien le reçut avec hauteur et le reprit vivement en ces termes : « Je préférerais que vous sentissiez l'ail. » Bientôt il lui retira les lettres qu'il lui avait accordées (SUÉTONE, *Vie de Vespasien*).

LXVI.

Beauté, Laideur.

Socrate enseignait qu'il fallait plus estimer la beauté de l'âme que celle du corps; il ajoutait qu'on devait reporter à cette beauté de l'âme, bien plus remarquable quoique cachée, le plaisir que nous cause la vue d'un visage agréable. Mais pour cela, il faut que la philosophie guide nos yeux (ERASME, *Apophthegmes de Plutarque*, liv. III).

Aristote disait que la beauté est la meilleure lettre de recommandation (Quelques-uns attribuent cette pensée à Diogène).

Socrate appelait la beauté une tyrannie de courte durée, parce que la grâce des formes se flétrit vite; Platon, un privilége de la nature, parce qu'elle ne l'accorde qu'à un petit nombre; Théophraste, une ruse silencieuse, parce qu'elle persuade sans parler; Théocrite, un désastre d'ivoire, parce qu'elle a l'aspect agréable, et qu'elle est la cause d'un grand nombre de maux; Carnéade, une puissance sans soldats, parce qu'elle obtient tout ce qu'elle veut, sans recourir à la force (LAERCE, liv. V, ch. I. STOBÉE, *Discours* 63. BRUSCHIUS, liv. II, ch. XLIV).

Isocrate disait que ceux qui, sous un extérieur agréable, cachent une âme dépravée, possèdent un beau navire, mais un mauvais pilote.

LXVII.

Orgueil.

Socrate s'étant aperçu qu'Alcibiade s'enorgueillissait de ses

richesses et du grand nombre de ses propriétés, le mena dans un endroit où se trouvait une carte géographique du globe, et là, il le pria de chercher l'Attique. Alcibiade l'ayant trouvée, Socrate lui demanda de lui faire voir ses terres ; le jeune Athénien lui ayant répondu qu'elles n'étaient pas indiquées sur la carte : « Peux-tu, lui dit Socrate, te faire l'Homère d'un domaine qui ne fait même pas un coin de la terre? » Il raillait, par ce sacarsme, la folie d'Alcibiade, qui s'enorgueillissait de choses si peu solides et qui périssent avec le monde. (Elien, *Histoires diverses,* liv. III).

LXVIII.

Ambition.

Phavorinus a dit que, parmi les hommes, les uns étaient ridicules, les autres odieux, quelques-uns dignes de pitié : les ridicules sont ceux qui ambitionnent une position supérieure, les odieux sont ceux qui l'ont obtenue : et ceux dont l'espoir est déçu sont dignes de pitié, puisque, dans les choses qu'ils recherchent avec tant d'ardeur, ils ne trouvent rien moins que ce qu'ils espéraient obtenir (Stobée, *de la Prudence, disc.* 2).

Timon le Misanthrope (c'est-à-dire méprisant les hommes), a dit que l'avarice et l'ambition étaient le principe de tous les maux. Car de même que, de ces deux principes tous les autres découlent naturellement, de même de l'avarice et de l'ambition naissent tous les autres vices (Stobée, *de l'Injustice, disc.* 8),

On demandait à Bion de Boristhène quel était l'homme le plus tourmenté : « Celui répondit-il, qui cherche le bonheur dans les hautes positions; il est en effet, torturé par mille soucis pour atteindre plus haut, et quand il a obtenu ce qu'il cherchait, il est également tourmenté pour ne pas le perdre (Laerce, liv. IV, ch. VII).

Comme quelqu'uu louoit outre mesure le pape Jean XX, ce pontife se retourna vers ceux qui l'entouraient et leur dit : Quoiqu'il me prête beaucoup d'actions glorieuses que je n'ai pas faites, je n'en suis pas moins charmé de ces louanges. » Cette parole nous indique assez combien le désir de la gloire et de la louange

est enraciné profondément dans les entrailles de l'homme, puisque non-seulement la vraie gloire et la vraie louange mais encore la fausse gloire et les louanges feintes réjouissent son cœur (ENEAS SYLVIUS, *Histoire d'Alphonse*, liv. I).

Des astrologues chaldéens ayant dit à Agrippine, mère de Néron, que son fils obtiendrait l'empire, mais qu'il tuerait sa mère : « Qu'il la tue, dit-elle, pourvu qu'il règne ; » tant chez cette femme était violente la soif de la domination ! elle eut ce qu'elle désirait mais pour son malheur (SUÉTONE).

Socrate voyant Antisthène montrer toujours la partie de son vêtement qui était rapée, lui dit : « Que ne cessez-vous de nous montrer votre orgueil avec tant d'arrogance? » Ce sage philosophe avait remarqué qu'Antisthène se glorifiait plus de son habit très-rapé avec lequel il cherchait des louanges que ceux qui, étrangers à tout orgueil, se produisaient en public vêtus de soie, d'or ou d'argent (LAERCE).

Diogène ayant vu Olympias et quelques jeunes Rhodiens vêtus d'habits riches et précieux, se mit à rire et dit : « Ce n'est que du faste. » Ayant ensuite rencontré des Lacédémoniens couverts de vêtements sales et déchirés : « Voilà, s'écria-t-il, un autre genre de faste. Ce philosophe comprit que l'orgueil ne réside pas toujours dans des habillements riches et brillants, mais souvent dans des habits sordides : quelquefois des hommes opulents s'habillent très-modestement, et leur orgueil ne cherche en cela que la louange (ELIEN, *Histoires diverses*, liv. IX).

Cynéas, voulant détourner Pyrrhus de faire la guerre, eut avec lui l'entretien suivant sur le repos : « On dit les Romains très-belliqueux ; mais une fois vaincus, que ferons-nous, Pyrrhus? — Nous nous emparerons de toute l'Italie — Et après l'Italie? — La Sicile est à deux pas. — Sera-ce là la fin de la guerre? — Point du tout ; ce n'est là que le prélude d'exploits plus grands ; reste la Lybie et Carthage. — Bien, car après avoir subjugué ces nations, vous vous emparerez facilement de la Macédoine et soumettrez la Grèce. Mais après tant de victoires, que ferons-nous enfin? — Pyrrhus se prit à rire. Alors, dit-il, riches et heureux, nous prendrons du repos, tous les jours il y aura festin et nous

passerons toutes nos journées à nous divertir.— Et qui vous empêche, ô roi, répliqua Cynéas, de jouir dès à présent de ce repos, de ces festins et du plaisir de notre conversation? Car nous avons aujourd'hui la faculté de posséder ce bien que nous irions chercher, sans être certains de l'atteindre, au prix du sang, des peines et des dangers tant nôtres que des autres. » Cette réponse nous indique clairement que l'ambition est la maladie du genre humain ; ce qui fait que les hommes sont toujours en mouvement et que la passion de dominer ne leur laisse pas un moment de repos (Erasme, *Apophthegmes de Plutarque*).

LXIX.

Honneur, Gloire.

Socrates disait que ceux qui sont réellement ce qu'ils veulent paraître, peuvent parvenir à la gloire par le chemin le plus court (Bruschius, liv. I. ch. xviii).

Quelqu'un demandait à Agésilas, roi des Lacédémoniens, comment il pourrait se préparer une gloire éternelle : « En ne craignant pas la mort, lui répondit ce prince. » Car celui qui craint la mort, ne fera jamais rien de remarquable (Plutarque, *Apophthegmes*).

Alphonse, roi d'Aragon, répondit à un de ses amis et de ses courtisans qui lui conseillait de vivre tranquillement et dans les plaisirs, tant qu'il le pouvait, et de ne pas s'exposer à tant et à de si grands périls : « Ce n'est pas en vain que la sagesse des Romains leur avait fait joindre le temple de la Vertu à celui de l'Honneur dans lequel on ne pouvait arriver sans passer par le premier. Ils voulaient faire comprendre que pour arriver au faîte des honneurs il ne faut pas suivre la voie des plaisirs, qui est pleine de charmes et de délices, mais celle de la vertu, qui est rude et rocailleuse (Panormita, *Histoire d'Alphonse*, liv. I).

L'empereur Sigismond répondit à un soldat qui lui réclamait l'exécution d'une promesse : « Mais ta demande a été exagérée : » Le soldat lui répliqua : « Vous pouviez ne pas me l'accorder lorsque je vous l'ai faite ; mais maintenant, vous ne pouvez me refuser,

sans honte, ce que vous m'avez promis. » Alors Sigismond : « S'il faut que je supporte la perte d'une de ces deux choses, je préfère conserver la réputation (ENEAS SYLVIUS, *Commentaires de l'Histoire d'Alphonse,* liv. III). »

Les peuples de la Grèce ayant décrété d'ériger dans les endroits les plus illustres de leurs villes des statues en l'honneur d'Agésilas, roi des Lacédémoniens, ce prince leur écrivit en ces termes : « Je désire qu'on ne fasse de moi aucune image, ni sculptée, ni peinte, ni d'aucune autre façon. » Ce roi très-prudent dédaignait les flatteries des hommes et préférait que son image fût gravée dans le cœur des hommes prudents et honorables que dans de la pierre inanimée (ERASME, *Apophthegmes de Plutarque,* liv. I).

Louis Podius annonçant à Alphonse, roi d'Aragon, qu'il se trouvait, dans la flotte des Vénitiens, quelqu'un qui se faisait fort de la brûler avec tous ses approvisionnements, pourvu que le roi lui promît deux mille pièces d'or, et l'exhortant à accepter cette offre, ce prince lui répondit : « Il vaudrait mieux ne jamais vaincre que de vaincre par la ruse et non par le courage. S'il en était autrement, on n'aurait jamais d'autre gloire que celle qu'obtint celui qui mit le feu au temple de Diane à Ephèse et dont on rapporte qu'un décret défendait à toutes les villes d'Asie de se rappeler le nom. (PANORMITA, *Histoire d'Alphonse,* liv. III).

Scipion l'Africain avait toujours entre les mains le Xénophon de Socrate ; il le louait surtout de ce qu'il disait que les mêmes travaux ne sont pas aussi rudes pour le général que pour le soldat ; en effet, l'honneur rend plus légères les fatigues du général (CICÉRON, *Tusculanes,* liv. II).

LXX.

Louange des hommes.

On rapportait à Antagène combien les hommes le louaient : il répondit : « Si je suis loué par un trop grand nombre, je ne fais pas grand cas de moi-même : si, au contraire, la louange me vient d'un petit nombre, je m'estime un homme bon et remarquable (MAXIME, *sermon* 43). »

Hector Nivianus répondit à son père qui le félicitait pour les qualités de son esprit : « Je suis heureux, mon père, d'être loué par vous qui êtes un homme fort considéré. » Il pensait que la louange des méchants était plutôt un déshonneur qu'une louange (Cicéron).

Antisthène, philosophe athénien, ayant appris que des mauvaises gens le louaient ; dit : « Je crains d'avoir fait, sans y songer, quelque mal. » Il comprenait que les méchants ne donnent des louanges qu'aux grands méfaits (Laerce, liv. VI, ch. i).

Agésilas, roi des Lacédémoniens, disait qu'il faut examiner, avec autant de soin, les mœurs de celui qui loue que de celui qui est loué. Il montrait par là qu'il arrive rarement qu'on aime à être loué par quelqu'un dont les mœurs diffèrent des vôtres (Fulgose, liv. VII, ch. ii).

LXXI.

Humilité.

Les Athéniens admiraient et louaient Sython de ses succès et surtout de ce qu'il avait donné la mort au roi Cotys. Sython leur dit : « C'est aux Dieux qu'il faut rendre grâces, car pour moi, je n'ai fait autre chose que prêter mon bras et ma peine. » L'événement est dans la main de Dieu et à lui seul il faut avoir de la reconnaissance pour ce qui nous arrive de bien, mais cependant il veut que nous lui prêtions notre concours (Erasme, *Apophth. de Plutarque*, liv. VI).

LXXII.

Connaissance de soi-même.

Socrate disait que si, au théâtre, on ordonnait aux corroyeurs de se lever, ceux de cette profession seulement le feraient ; de même pour les forgerons, les tisserands et tous les autres corps d'état en général. Mais que si on demandait les hommes prudents et justes, tout le monde se lèverait. Ce qu'il y a de fâcheux dans cette vie, c'est que la plus grande partie des hommes sont fous et se croient sages (Stobée, *discours* 21).

On demandait à Diogène quelle était la chose la plus difficile de toutes : « Se connaître soi-même, » dit-il. Car, à cause de l'amour qu'on a pour soi, chacun s'attribue une foule de qualités.

Esope disait que chacun de nous porte deux besaces, une devant et l'autre derrière. Dans celle de devant on met les fautes d'autrui ; les nôtres dans celle de derrière, de façon que nous ne les voyons pas (Stobée, *discours* 21).

Démosthène prétendait que ce qu'il y a de plus facile au monde est de se tromper soi-même. Car chacun se met dans l'esprit ce qu'il désire et se le persuade ; mais le plus souvent les choses ne se passent pas selon nos vœux.

Simonide assistant à un repas auquel se trouvait également Pausanias, fut prié de dire un des préceptes de la sagesse. On rapporte qu'il se tourna vers Pausanias en prononçant ces mots : « Souviens-toi que tu es homme (Elien, *Histoires diverses*, liv. IX). »

Philippe, roi de Macédoine, après avoir vaincu les Athéniens à Chéronée, sut cependant retenir son esprit dans les bornes d'une juste modération et pour plus tard ; ne pas se laisser aller au mépris et au dédain, il ordonna que chaque matin on le réveillât par ces mots : « Lève-toi, roi, et songe que tu n'es qu'un homme (Stobée, *discours* 19). »

Philémon disait souvent : « Puisque tu es homme, tâche de le comprendre toujours (Stobée, *discours* 19). »

LXXIII.

Amour de soi, Haine de soi.

Prodicus prétendait que le désir violent est de l'amour ; mais que l'amour violent devient une folie (Stobée, *discours* 62).

Le moine thébain Dorothée ramassait chaque jour des pierres à la mer et chaque année construisait un hospice pour les malades. Quelqu'un lui demanda pourquoi il tuait ainsi son corps : « Parce que lui-même me tue, répondit-il (Sozomène, *Histoire*, liv. VIII, ch. I). »

LXXIV.

Renoncement à soi-même.

Socrate, après s'être exercé à la lutte, étant couvert de sueur, vit les autres joueurs qui se hâtaient d'aller éteindre leur soif. Lui seul refusa de boire; comme on lui en demandait la raison : « Afin de ne pas prendre l'habitude de céder à mes passions. » Cet homme très-prudent avait compris que cette œuvre n'exigeait pas moins d'exercice que les autres sciences.

Mégabate, fils de Spithridate, jeune homme d'une grande beauté, s'étant approché d'Agésilas pour le saluer, lui offrit le baiser selon la coutume des Perses, afin de lui témoigner par là combien il l'aimait. Agésilas, s'étant reculé, refusa ce baiser. Le jeune homme se mit à rougir, attribuant au mépris la conduite d'Agésilas, et dans la suite il ne le salua plus que de loin. Le roi, se repentant de son action, feignit l'étonnement et demanda ce qu'avait Mégabate pour qu'il ne le saluât plus en l'embrassant. Ses amis lui répondirent : « C'est vous qui en êtes la cause, ô roi, vous qui l'avez éloigné lorsqu'il s'approchait de vous et qui avez eu horreur du baiser d'un beau jeune homme. On peut cependant lui persuader encore de venir vous embrasser, pourvu que vous ne le repoussiez pas de nouveau. » Agésilas, après avoir réfléchi pendant quelques instants, dit : « Il n'est pas nécessaire que vous persuadiez à ce jeune homme de revenir. Car je suis dans cette disposition que j'aime mieux me tenir au-dessus des accidents de ce genre que de m'emparer, par la force, d'une ville ennemie défendue par des guerriers redoutables. En effet, je regarde comme meilleur de garder sa propre liberté que d'enlever celle des autres. » O que cet homme était bien apte à gouverner les autres hommes, puisqu'il savait si bien commander à ses passions. Qui n'admirerait un esprit si sage dans un soldat; il avait compris que celui qui obéit à ses passions n'est pas libre, et qu'il n'est pas d'empire plus beau que celui qu'on a sur son esprit (Erasme, *Apophth. de Plutarque*).

Démocrite disait souvent qu'il ne regardait pas comme un

homme fort celui-là seulement qui excellait dans le métier des armes, mais celui qui, livrant bataille à ses passions, remportait sur elles une éclatante victoire (Stobée).

L'empereur Frédéric, après avoir vaincu les habitants de Gunza en Hongrie, dit : « Nous venons de faire un grand exploit, mais il nous en reste un plus grand, à savoir, de nous vaincre nous-mêmes et d'imposer un frein à notre avarice et à notre désir de vengeance (Eneas Sylvius, *Histoire d'Alphonse,* liv. II). »

Le philosophe Socrate disait qu'il lui paraissait peu de chose d'approfondir les secrets de la nature et de négliger ce qui a rapport à notre vie. A quoi vous sert-il de fouiller les secrets de la nature, si nous négligeons la raison qui doit régler nos appétits et par laquelle nous différons des animaux. Quoi de plus honteux et de plus vil que de voir un homme très-instruit que la passion dévore, que la colère rend furieux, qui recherche tout avec rage, et qu'un désir insatiable enflamme au point qu'il paraît le plus manquer de ces choses qu'il possède en plus grande quantité (François de Sienne, *Institutions d'un Etat,* liv. II).

LXXV.

Liberté vraie et fausse, Servitude vraie et fausse.

On demandait à Diogène ce qu'il y avait de meilleur dans la vie : « La liberté, répondit-il ; » mais celui qui est sous l'empire de ses vices n'est pas véritablement libre ; celui qui manque de trop de choses ne peut pas non plus être libre, et on doit ranger parmi ces derniers, l'avare, l'ambitieux et celui qui est plongé dans les délices (Laerce, liv. VI).

Agésilas entendant quelqu'un s'étonner de ce que le roi, comme les autres Lacédémoniens, se contentait d'une nourriture frugale et d'un vêtement simple, dit : « Nous recueillons une moisson bien meilleure, la liberté, qui ne peut exister sans la frugalité (Plutarque, *Apophth. des Lacédémoniens*). »

Diogène était esclave de Xéniade ; ses amis cherchaient à le racheter : « Ne le faites pas, leur dit-il, ne savez-vous pas que les lions ne sont pas les esclaves de ceux qui les nourrissent, mais

plutôt ceux-ci sont esclaves des lions ; car dans quelque lieu que se trouve le lion, il est toujours lion (LAERCE, liv. VII). »

Diogène disait qu'entre un maître et un esclave dépravés, abstraction faite du nom, il n'y avait d'autre différence que celle-ci, à savoir : Que l'esclave servait son maître et le maître ses passions. Il voulait montrer par là que tous deux étaient esclaves, et que la servitude du maître pervers est encore plus digne de pitié. Car celui qui se laisse guider par ses inclinations a une foule de maîtres, tous honteux, tous durs (LAERCE, liv. VI).

LXXVI.

Repos.

Dioclétien, empereur romain, arrivé au déclin de l'âge après avoir abdiqué, menait, dans sa villa, la vie d'un simple citoyen ; Hercule et Galérius étant venus le prier de reprendre l'empire, cette proposition lui fit l'effet de la peste, et il leur répondit : « Si vous pouviez voir les légumes que je cultive de mes mains, certainement vous ne viendriez pas me tenter en m'offrant l'empire (EUTROPE, CUSPINIANUS). »

Socrate disait que le repos est le meilleur des biens. Il parle ainsi non de la mollesse, mais du repos qui consiste à ne pas se laisser aller aux affaires tumultueuses et aux passions qui troublent la tranquillité de l'âme (ERASME, *Apophthegmes de Plutarque,* liv. III).

LXXVII.

Soucis, Sollicitude.

Aristippe, par des arguments très-solides, et dans tous ses discours, exhortait à ne prendre aucun souci des choses une fois qu'elles sont faites, ni des événements avant qu'ils arrivent. C'est là le signe d'une âme bien trempée et l'indice d'un esprit enjoué. Il recommandait de ne s'occuper que du jour présent ; car, disait-il, le présent seul est dans nos mains, et nous ne sommes maîtres ni du passé, ni de l'avenir. Ceci s'est-il

passé? cela arrivera-t-il? nous n'en sommes pas certains (ELIEN, *Histoires diverses*, liv. XIV).

L'Athénien Phocion disait souvent qu'il vaut mieux n'avoir que la terre pour couche, pourvu que l'esprit soit calme et tranquille, que de se reposer sur un lit d'or avec un esprit troublé (STOBÉE, *De la Prudence, Disc.* 1).

LXXVIII.

Solitude.

Quelqu'un ayant surpris Pyrrhon d'Elis seul et se parlant à lui-même, lui demanda ce qu'il faisait ainsi seul : « Je m'étudie à être probe, répondit-il. » Il pensait que la solitude est bonne à cela, tandis que la foule, au contraire, y est nuisible (LAERCE, liv. VI, ch. XI).

« Quel avantage avez-vous retiré de la philosophie, demandait-on à Antisthène? — De pouvoir parler et vivre avec moi-même, répondit-il. » Le savant, quand même il est seul, ne sent pas de dégoût de la solitude : mais, repassant dans son esprit une foule de choses remarquables, il se parle pour ainsi dire à lui-même ; la solitude est, au contraire, très-pénible et très-inutile à l'ignorant (LAERCE, liv. VI, ch. I).

TROISIÈME CLASSE

DE QUELQUES LIEUX COMMUNS.

I.

Loi.

Antisthène, le plus sage des philosophes d'Athènes, disait que les lois humaines ne sont pas un lien pour le sage. Sa grande prudence lui avait fait comprendre que le sage est irrésistible-

ment porté à pratiquer la vertu, sans laquelle aucune règle ne préside à la vie. En effet, les lois ne peuvent avoir des prescriptions pour tous les cas, tandis que la raison seule suffit à nous enseigner ce qui est bien et ce qui est mal, et que la vertu nous montre ce qu'il faut faire pour devenir homme de bien (LAERCE, liv. VI).

D'après l'orateur Démosthène, les lois sont l'âme d'un Etat, et, de même que le corps reste sans vie quand l'âme le quitte, de même un Etat privé de lois ne peut exister (MAXIME, *Disc.* 58; STOBÉE).

L'Athénien Platon, prié par les habitants de Cyrène, de leur donner des lois et de fixer les constitutions de leur république, s'y refusa. « Il est trop difficile, leur dit-il, de faire des lois pour des gens si heureux que vous. » Il voulait leur faire entendre que ceux qui se croient trop heureux ne se résignent pas facilement à l'obéissance (LAERCE, liv. III).

Antiochus III avait écrit aux cités qui se trouvaient sous sa domination que si, même par lettres, il leur ordonnait quelque chose qui fût contraire aux lois, elles ne fissent aucun cas de cet ordre et le regardassent comme donné sans son consentement. Car quelquefois les princes, pour éviter de blesser quelqu'un de leur cour, prescrivent des choses qu'ils voudraient n'être pas exécutées; on doit donc regarder comme écrit sans l'aveu du souverain tout ce qui est en opposition avec les lois, puisque les princes doivent les soutenir et non les attaquer (ERASME, *Apophth. tirés de Plutarque,* liv. V). »

On attribue à Anacharsis l'aphorisme suivant que tout le monde connaît aujourd'hui : « Les lois sont semblables à des toiles d'araignée qui retiennent les petits insectes, mais que brisent les gros; elles enchaînent les petits, tandis que les puissants les violent impunément (VALÈRE MAXIME, liv. VII, ch. II). »

Que les magistrats aient sans cesse présentes à l'esprit les lois auxquelles ils savent qu'il faut obéir en tous points. « Car, de même que les lois doivent commander aux magistrats, de même les magistrats doivent commander aux lois. » Rien n'est plus vrai que cet adage de Cicéron : « Le magistrat est une loi par-

lante ; la loi, au contraire, est un magistrat muet (François de Sienne, *Institutions d'une République*, liv. III).

II.

Philosophie, Science.

Aristote de Stagyre disait que, pour acquérir une philosophie solide, les dispositions naturelles, la science et le travail sont surtout nécessaires. Car ce sera inutilement que vous travaillerez aux choses les plus petites si vous forcez votre nature et si votre génie s'y oppose (Laerce, liv. V, ch. I).

Pythagore avait coutume de dire que la vie humaine ressemblait à une solennelle assemblée (πανήγυρις) où les hommes se réunissent, les uns pour disputer, les autres pour faire du commerce, quelques-uns seulement en qualité de simples spectateurs. Tous sont inquiets, le spectateur seul jouit tranquillement du spectacle que lui donne cette foule. Ce spectateur est le philosophe qui ne se produit sur la scène du monde que pour y établir la nature des choses et les mœurs des hommes (Laerce, liv. VIII, ch, I).

Aristote de Stagyre, au milieu de ses dissertations, répétait souvent à ses amis et à ses disciples la pensée suivante : « De même que notre œil reçoit la lumière de l'air ambiant, de même notre esprit la reçoit d'une éducation libérale. Il pensait que l'instruction aiguise l'intelligence du jeune homme et la dispose à bien saisir les autres mystères de la philosophie (Laerce, liv. V, ch. I).

Cléantes disait que l'homme ignorant ne différait de l'animal que par la forme (Maxime, *Disc.* 17).

On rapporte que Thémistocle, arrivé à l'âge de cent-sept ans, disait sur son lit de mort, qu'il n'avait pas passé un seul jour de sa vie sans se livrer à l'étude si louable des belles-lettres et de la divine philosophie : mais qu'une seule chose le chagrinait, c'était de quitter la vie au moment où il commençait à retirer une jouissance de l'étude des lettres (Bruschius, liv. VII, ch. 31).

Démades répétait souvent qu'il y a autant de différence entre le savant et l'ignorant qu'entre Dieu et l'homme.

Alexandre s'était livré, avec une grande ardeur, à l'étude si louable des belles-lettres ; aussi il proclamait hautement qu'il préférait être le premier par la science que par les richesses et les dignités (BRUSCHIUS, liv. III, ch. XXXI).

Cornifinie, dame romaine qui florissait sous le règne de César Octavien, répétait souvent que l'éducation libérale seule était à l'abri des coups de la fortune (GUY DE BOURGES).

Alphonse, roi d'Aragon, disait que les morts sont nos meilleurs conseillers : il désignait ainsi les livres, qui lui enseignaient sûrement, sans crainte comme sans flatterie, ce qu'il désirait connaître (PANORMITA, *Histoire d'Alphonse*, liv. III).

Ce même roi estimait à un si haut degré l'étude des sciences utiles qu'il affirmait de la manière la plus solennelle, qu'il préférerait perdre tout ce qu'il possédait que la plus petite partie de son érudition (*Id.* liv. III).

Quelqu'un lui demandait un jour à quoi il devait plus de reconnaissance, aux armes ou aux livres : « C'est dans les livres, répondit-il, que j'ai appris la guerre et ses droits, » montrant par cette réponse qu'il attribuait toute sa science aux livres (*Id.*)

Georges Fisulus, docteur en droit, fut, pour cette raison, élevé à la dignité de chevalier par l'empereur Sigismond. A quelque temps de là, il se rendit au concile de Bâle que l'empereur avait convoqué pour le consulter sur des affaires épineuses. Fisulus hésitait à se placer, soit parmi les docteurs, soit parmi les chevaliers, qui avaient une place séparée. Comme enfin il se dirigeait vers ces derniers : « Tu agis sans réflexion, lui dit Sigismond ; je puis dans un jour faire mille chevaliers ; mille ans ne me suffiraient pas pour faire un docteur (ENEAS SYLVIUS, *Commentaires sur l'Histoire d'Alphonse*, liv. IV). »

Diogène recommandait la science à tous en disant qu'elle donne, aux jeunes gens, la sobriété ; aux vieillards, une consolation ; aux pauvres, la richesse ; aux riches, l'illustration ; car elle corrige de l'intempérance un âge naturellement porté au plaisir ; elle adoucit, par un honnête soulagement, les incommodités de la vieillesse ; elle sert au pauvre de provision de route (les savants ne manquent de rien) ; elle orne la fortune du riche (LAERCE, l. VI).

On demandait à Denis le jeune, après sa chute du trône, à quoi lui avaient servi Platon et l'étude de la philosophie. « A supporter avec courage, dit-il, un si grand changement de fortune. » En effet, une fois chassé de son royaume, il se fit maître d'école (BRUSCHIUS, liv. III, ch. XXXI).

Zénon de Citium disait qu'un grand nombre de philosophes savent beaucoup de choses; mais qu'ils sont très-ignorants dans les choses ordinaires et imprévues (LAERCE, liv. VII, ch. I).

Diogène exhortait quelqu'un à l'étude de la sagesse; celui-ci lui répondit : « Je ne suis pas apte à la philosophie; — Pourquoi donc vis-tu, lui dit Diogène, si tu n'as aucun souci de vivre convenablement. Car l'homme n'est pas sur cette terre uniquement pour vivre, mais pour apprendre à vivre convenablement. La nature crée les hommes dociles à la vertu, elle ne les crée pas savants (LAERCE, comme ci-dessus). »

Quelqu'un lui demandait quel avantage il retirait de la philosophie : « Pas d'autre, dit-il, que d'être préparé à tout événement (LAERCE, liv. VI). »

Cratès disait que le philosophe n'avait besoin de rien. C'est pourquoi il remit tout son argent à Trapézitas, sous cette condition qu'il le remettrait à ses enfants, s'ils étaient ignorants, et que, dans le cas où ils seraient philosophes, il le distribuerait au peuple. Car les ignorants ont besoin de richesses; elles ne sont nécessaires ni utiles au philosophe (LAERCE, liv. VI).

Philippe, roi de Macédoine, recommandait à son fils Alexandre de bien écouter Aristote, qu'il lui avait donné pour maître, et de donner tout son soin à la philosophie. « Tu ne commettras pas ainsi, lui dit-il, beaucoup de choses que je me repens aujourd'hui d'avoir faites (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Rois et des Généraux*). »

Aristippe disait qu'il vaut mieux être mendiant qu'ignorant : le premier manque seulement d'argent, le second d'instruction. Celui à qui manque l'argent n'en est pas moins un homme; celui à qui manque l'instruction n'en est pas un; car celui à qui manque l'argent en demande à ceux qu'il rencontre, tandis que celui à qui manque la science ne prie personne de lui en donner (LAERCE, liv. II, ch. VIII).

On demandait à ce même Aristippe la différence qu'il y avait entre un savant et un ignorant. « La même, dit-il, qu'entre un cheval dressé et un cheval indompté. Car le cheval indompté ne peut être d'aucune utilité, et il en est de même de l'homme dont l'érudition et l'étude n'ont pas adouci les mœurs (Laerce, liv. II, ch. viii). »

A quelqu'un qui lui demandait ce qui pouvait arriver de meilleur à son fils, s'il le faisait instruire dans les lettres, il répondit : « Certes, pas autre chose que d'avoir l'avantage, quand il s'asseoira au théâtre, de n'être pas une pierre sur une autre pierre (Laerce, liv. II, ch. viii). »

Un courtisan rapportait à Alphonse qu'un certain roi d'Espagne avait dit qu'il n'était pas convenable pour un prince, de connaître les belles-lettres. « Voilà le mot d'un bœuf et non d'un homme, s'écria-t-il (Erasme, *Apophthegmes,* liv. VIII). »

Aristote de Stagyre disait que la science est un ornement dans la prospérité, un refuge dans l'adversité (Laerce, liv. V, ch. i).

Le divin Platon a dit qu'enfin on peut appeler heureux celui qui dans sa vieillesse a pu atteindre à la sagesse et se faire une opinion vraie de toutes choses (Cicéron, *De Finibus,* liv. V).

Quelqu'un demandait à Aristippe en quoi le savant différait de l'ignorant : « Envoie-les, dit-il, nus tous deux à des hommes qui ne les connaîtront pas, et tu le verras. » Il voulait faire entendre par là que le savant porte avec lui de quoi se recommander partout (Maxime, *Disc.* 17).

Quelqu'un voulait savoir d'Antisthène quelle utilité il avait retirée de l'étude de la philosophie. Il répondit : « De pouvoir m'entretenir et vivre avec moi-même. » Avec sa prudence accoutumée, il avoit compris que l'homme savant et érudit n'est jamais seul ; que, même dans la solitude, il a de quoi réfléchir, de quoi lire et, si je puis m'exprimer ainsi, de quoi se parler à lui-même (Laerce, liv. VI, ch. i). »

Platon répondit à quelqu'un qui lui demandait la distance qu'i y avait entre un savant et un ignorant : « La même qu'entre le médecin et le malade (Bruschius, liv. III, ch. ix). »

Quelle distinction faut-il établir entre le savant et l'ignorant?

demandait-on à Aristote : « Celle que vous faites entre les vivants et les morts, répondit-il. » Il pensait que celui qui n'a aucune teinture des lettres ressemble plus à une statue qu'à un homme (Bruschius, liv. III, ch. iii).

Théophraste disait souvent que l'homme qui se distingue par sa science trouve partout une patrie, et n'est pas un étranger, même hors de son pays. Car la science apporte avec elle de si grands avantages, dans quelque état qu'on se trouve, qu'il est impossible qu'elle ne soit pas partout d'un grand prix (Bruschius, liv. III, ch. xxxi).

Un courtisan demandait à Alphonse, roi d'Aragon, comment, au milieu de tant de richesses, il pourrait devenir pauvre. Il répondit : « Si je vendais ma science. » Il voulut montrer, par ces paroles, qu'il faisait un plus grand cas de son éducation que de ses richesses et de son royaume (Panormita, *Préface de l'Histoire d'Alphonse*, liv. III).

Ce même Alphonse appelait la science la fille de Dieu, et disait que, parmi les choses de ce monde, seule elle était immortelle, et qu'entre tous les animaux, elle avait été accordée à l'homme seul (*Id.*).

Le prince des philosophes, Platon, avait accoutumé de dire que la science qui n'est pas d'accord avec la justice, est plutôt de la ruse que de la science (Cicéron, *Des Devoirs*, liv. I).

III.

Eloquence.

Démonax couvrait de ridicule, comme étant trop apprêtée, la manière de parler de Phavorinus. Comme ce dernier s'en plaignait, Démonax lui dit : « Il doit en être du discours comme de l'habit du philosophe : ni l'un ni l'autre ne doivent être recherchés (Erasme, *Apophthegmes de Plutarque*, liv. VIII). »

Phocion d'Athènes, prenant un jour sa place dans l'assemblée du peuple, quelqu'un s'approcha de lui et lui dit : « Tu parais pensif, Phocion? — Tu dis bien, répondit-il ; car j'examine si je

puis retrancher quelque chose de ce que je vais dire aux Athéniens (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Grecs*). »

Le peintre Agatharque se vantait de la rapidité avec laquelle il peignait, la comparant à la lenteur que Zeuxis mettait à terminer ses tableaux. Zeuxis répliqua à cela que les choses qui se font si vite périssent aussi très-promptement et que, au contraire, celles qu'on termine avec soin peuvent supporter l'épreuve de la postérité. D'après Valère, voici ce qu'il répondit : « Je peins avec lenteur, parce que je peins pour l'éternité ; ce qui naît hâtivement périt promptement aussi ; ce qui a été travaillé longtemps ne craint rien du temps. La bette croît rapidement : le buis, au contraire, avec lenteur (ERASME, *Apophthegmes de Plutarque*, liv. VI). »

On peut appliquer cette maxime aux orateurs et aux écrivains : « Il faut se défier des ouvrages faits trop rapidement. »

Un jour que des musiciens jouaient devant Alphonse, roi d'Aragon, celui-ci prenant les œuvres de Cicéron : « Retirez-vous, dit-il, retirez-vous ; car voici quelqu'un qui me dit des choses beaucoup plus agréables : Cicéron, la source de l'éloquence romaine (PANORMITA, ENEAS SYLVIUS). »

Un tragédien, débitant son rôle pendant les jeux olympiques, avait montré la terre en prononçant ces mots : « O Jupiter ! » Il avait, au contraire, levé la main au ciel à cette exclamation : « O terre ! » Le rhéteur Palémon, qui présidait, lui refusa le prix. « Le geste de cet acteur, dit-il, a été un solécisme (PHILOSTATE). »

Lorsque Manlius Sura parlait en public, il se promenait à grands pas, sautait, faisait de grands mouvements de bras, rejetait sa toge, l'arrangeait de nouveau. Domitius Afer l'ayant vu, dit : « Je n'appelle pas cela avoir de l'action, mais prendre de l'exercice. » L'action, en effet, convient à l'orateur : au contraire, un tel exercice ne convient qu'à celui dont les efforts sont vains et malheureux (BRUSCHIUS, liv. IV, ch. 31).

M. Tullius défendait Gallus accusé par M. Callidius ; ce dernier affirmait qu'il lui était facile de prouver par des témoins, des autographes et même par la torture, que Gallus avait tenté de l'empoisonner ; mais il portait cette accusation le visage abattu,

la voix languissante et le geste mou : « Parlerais-tu de la sorte, M. Callidius, lui dit M. Tullius, si tu disais la vérité? » De son action il avait conclu qu'il ne parlait pas du fond du cœur. La fiction doit être autant que possible semblable à la vérité (ÉRASME, *Apophthegmes de Plutarque*, liv. IV).

Un messager qui venait annoncer une victoire à Alexandre, s'avançait vers lui, bondissant de joie et la main étendue : « Brave homme, lui dit ce prince, tu ne pouvais m'apprendre rien de plus heureux, si ce n'est la résurrection d'Homère. » Il voulait faire entendre que toute gloire s'efface, si elle ne rencontre un chantre tel qu'Homère (*Apophthegmes de Plutarque*).

Alphonse, dans le cours d'un de ses voyages, étant parvenu en un lieu d'où l'on pouvait apercevoir Sulmone, demanda si ce n'était pas là la patrie d'Ovide, dont il admirait grandement les œuvres. Sur la réponse affirmative qu'on lui fit, il salua la ville et rendit grâces au génie de ce lieu où était né un poëte tel que personne n'en pourrait assez faire l'éloge. « J'abandonnerais volontiers, dit-il, cette contrée, qui n'est cependant ni la moindre ni la plus à dédaigner du royaume de Naples, s'il était donné à mon siècle d'avoir ce poëte : car, même mort, je fais plus cas de lui que de l'Apulie entière (PANORMITA, *Histoire d'Alphonse*). »

Périclès, fils de Xantippe, disait chaque fois qu'il se préparait à parler en public, qu'il désirait surtout qu'il ne sortît de sa bouche aucune parole inconsidérée qui pût blesser le peuple, ou les oreilles chastes, ou qui fût contraire à sa volonté. Cet homme, aussi remarquable par sa sagesse que par son éloquence, n'ignorait pas combien est difficile à retenir la langue humaine qui souvent, lorsqu'elle est sortie des bornes, entraîne malgré lui l'homme dans un grand nombre de dangers et le précipite quelquefois dans la mort (ELIEN, *Histoires diverses*, liv. IV).

Les Lacédémoniens chassèrent de leur ville Ctésiphon qui se vantait de pouvoir parler tout un jour sur n'importe quel sujet donné. Le bon orateur proportionne son discours à l'importance du sujet. Ils pensaient avec raison qu'une sage sobriété est surtout nécessaire dans un discours ; en effet, Hésiode la compare à un trésor précieux dont il faut user avec réserve et sans ja-

mais en faire parade (PLUTARQUE, *Apophth. des Lacédémoniens*).

Lambotus dit à quelqu'un qui lui tenait un discours trop long : « Comment peux-tu dire tant de paroles pour une chose de si peu d'importance ? Il faut mesurer ton discours à la grandeur du sujet. » Il était particulier aux Spartiates de s'offenser de tout discours plus long que ne l'exigeait la matière, tellement la sobriété en toutes choses était en estime chez eux (*Id.*)

Des orateurs de Samos se rendirent auprès de Cléomènes pour l'engager à déclarer la guerre à Polycrate ; Cléomènes répondit ainsi à leur discours qui était plus long qu'il ne convenait : « Je ne me souviens plus de ce que vous avez dit en premier lieu ; à cause de cela, je ne comprends pas ce que vous avez dit ensuite ; quant à la fin de votre harangue, je ne l'approuve pas. » Il les avertit ainsi qu'un langage trop prolixe non-seulement importune l'auditeur, mais aussi est impuissant à persuader, surtout les princes, qui ont, soit l'esprit occupé par des soins divers, soit les oreilles rebattues (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

Cléomènes, entendant un sophiste discourir longuement sur le courage, se mit à rire. «Pourquoi ris-tu, Cléomènes, toi surtout qui es roi, lui dit le sophiste, lorsqu'on parle de la bravoure ? Je rirais de même, répondit-il, si une hirondelle me tenait un semblable discours ; mais si c'était l'aigle, je l'écouterais avec une grande attention. » Il trouvait ridicule d'entendre faire un éloge pompeux du courage par quelqu'un qui n'avait jamais rien fait de courageux, et qui n'était capable que de bavarder comme une hirondelle (*Idem.*).

Un rhéteur faisait à Agésilas, roi des Lacédémoniens, l'éloge de quelqu'un parce qu'il savait, par la pompe de son discours, donner de l'importance à la chose la plus insignifiante en apparence : « Quant à moi, dit le roi, je ne regarderais pas comme un bon cordonnier celui qui ferait de grands souliers pour un petit pied. » Il indiquait ainsi que personne ne sait priser une vaine prolixité (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*).

Zénon comparait les discours des orateurs élégants et recherchés à la monnaie d'Alexandrie, qui flatte l'œil, qui est couverte

d'inscriptions comme une médaille, mais qui n'a pas pour cela une plus grande valeur. Il disait au contraire que ceux qui s'étudient à dire des choses plus utiles que brillantes, ressemblent à ces tétradrachmes, frappés avec moins de soin et plus grossièrement, mais qu'on préfère souvent à ces monnaies mieux travaillées. C'est le poids et la matière qui font la valeur d'une monnaie et non l'élégance de l'image; ainsi, il importe peu que le discours soit élégant, mais ce qu'il faut, c'est qu'il soit grave et utile (Laerce, liv. VII, chap. i).

Démétrius de Phalère disait que l'éloquence est aussi nécessaire dans un état que le fer dans la guerre; en effet, celui-ci pèse sur les affaires par la force, celle-là par la persuasion (Laerce, liv. V, ch. v).

Le stoïcien Chrysippe disait souvent que la réflexion est la source de l'éloquence. Il voulait faire comprendre par cette maxime, combien il est important, avant de parler, d'examiner avec soin ce qu'on doit dire; c'est alors seulement que vous pouvez composer un discours débarrassé de toute entrave (Stobée, *De la prudence*, discours 1).

On demandait à Démosthène comment il était devenu orateur : « En consommant plus d'huile que de vin, répondit-il (Bruschius, liv. IV, ch. xxxi). »

Pyrrhus, roi d'Epire, avait accoutumé de dire que l'éloquence de Cynéas, son orateur et son ambassadeur, avait acquis plus de villes à son empire que ses propres armes (Valère Maxime : Bruschius, liv. IV, ch. xxxi).

Qu'est-ce que la rhétorique? demandait-on à Isocrates. « L'art de grossir les petites choses, et d'amoindrir les grandes, répondit-il. » En effet, on apprend dans une certaine partie de la rhétorique, à amplifier et à atténuer; c'est ce que Fabius enseignait avec le plus de soin. Mais la réponse d'Isocrates était la réponse d'un charlatan. Que la rhétorique n'est-elle plutôt l'art de traiter les grandes choses de manière qu'elles paraissent telles à l'auditeur, et de même pour les petites (Erasme, *Apophthegmes*, liv. VIII).

Démosthène, entendant un orateur s'emporter outre mesure,

dit : « Ce n'est pas ce qui est grand qui est bien, mais ce qui est bien qui est grand (ERASME, *Apophthegmes*, liv. IV). »

Cicéron comparait aux boiteux, les orateurs qui crient trop en débitant leurs discours : ils ont recours aux cris comme les boiteux au cheval. On voit aujourd'hui communément des hommes qui, se sentant au-dessous de la cause qu'ils défendent, s'emportent en invectives furieuses, afin d'obtenir par l'audace et la crainte ce qu'ils ne peuvent devoir à la raison et à la persuasion (PLUTARQUE, *Apophthegmes des Romains*).

M. Antoine, homme subtil et prudent que nos anciens mettaient au premier rang parmi leurs orateurs, disait qu'il avait entendu beaucoup d'hommes diserts, mais aucun homme éloquent. Son jugement lui avait fait une image de l'éloquence que son esprit saisissait très-bien, mais qu'il ne voyait pas (CICÉRON, *Discours à Brutus*).

IV.

Lecture.

Alphonse, roi d'Aragon, se trouvant malade à Capoue, et les médecins lui prescrivant une foule de remèdes, comme pour une maladie grave, se fit apporter et se mit à lire l'histoire d'Alexandre, par Quinte-Curce; cette lecture le charma tellement, que sa santé prit le dessus sur la maladie, et qu'il se rétablit complètement : « Adieu, dit-il alors, adieu Avicenne, adieu Hippocrate et les autres médecins, et vive Quinte-Curce, qui m'a rendu la santé (PANORMITA, *Histoire d'Alphonse*)! »

Aristippe disait à quelqu'un qui se vantait de posséder une instruction aussi variée que s'il avait absolument tout étudié : « Ceux qui mangent beaucoup et qui le rendent, ne se portent pas mieux pour cela que ceux qui prennent le strict nécessaire; ainsi on ne doit pas tenir pour savants et instruits ceux qui lisent beaucoup, mais ceux qui lisent des choses utiles. » Il blâmait fortement ceux qui se livrent à une lecture précipitée et sans modération, parce que ce qu'ils lisent n'arrive pas jusqu'à leur esprit, mais s'arrête à leur mémoire. Aussi ne deviennent-ils ni meilleurs, ni plus savants (LAERCE, liv. II, ch. VIII).

Alphonse, roi d'Aragon, parlant un jour de la perte de choses précieuses, déclara solennellement qu'il préférerait perdre ses pierreries et ses perles (qui avaient cependant de la réputation par tout le monde) que la plus petite partie de ses livres (Panormita, *Histoire d'Alphonse*, liv. IV).

V.

Etude.

Salvius Julianus disait souvent que, quand même il aurait un pied dans la tombe, il voudrait encore apprendre.

Aristote de Stagyre répétait fréquemment que les racines de la science sont amères, mais que les fruits en sont doux (Laerce, liv. V, ch. v).

Solon de Salamine, qu'on doit ranger un des premiers parmi les Sages de la Grèce, se glorifiait de ne pas faire un pas vers la vieillesse sans apprendre chaque jour quelque chose. Cet homme, si remarquable par sa sagesse, avait un tel désir d'apprendre, que, quoique accablé par les ans, il se livrait à l'étude de la philosophie avec autant d'ardeur que s'il eût été dans tout l'éclat de sa jeunesse. Il n'ignorait pas, en effet, que ce travail est un grand soulagement pour la vieillesse (Cicéron, *De la Vieillesse*).

VI.

Exercice.

Démonax recommandait à quelqu'un qui déclamait mal, de s'exercer avec soin : « Je ne manque pas de m'exercer tout seul, lui répondit celui-ci: — Je ne m'étonne pas alors, dit Démonax, si tu débites sottement, puisque tu as l'habitude de le faire devant un auditeur dénué de jugement (Erasme, *Apophthegmes de Plutarque*, liv. VIII). »

Pollion disait qu'un travail trop facile finit par rendre le travail moins facile; en effet, cette activité donne naissance à une trop grande facilité plutôt qu'au talent, à la témérité plutôt qu'à une sage confiance (*Id.*).

VII.

Habitude.

Alcibiade s'étonnait que Socrate gardât chez lui sa femme Xantippe, qui était par trop acariâtre; ce sage lui dit : « Je suis tellement habitué à elle, que je n'en suis pas plus incommodé que si j'entendais le bruit d'une roue qui tire de l'eau. Car ce bruit est importun pour celui qui n'y est pas accoutumé, mais il ne gène pas celui qui l'entend chaque jour (LAERCE, *Vie de Socrate*). »

Pythagore exhortait ses amis à se choisir le genre de vie qu'ils croiraient le meilleur; «car, fût-il très-pénible, leur dit-il, l'habitude vous le rendra agréable (STOBÉE, *Disc.* 27). »

VIII.

Nécessité.

Pittacus de Mitylène disait que la nécessité est une force telle, que même les Dieux ne peuvent pas lutter contre elle (LAERCE, liv. I, ch. v).

On demandait à Thalès de Milet ce qu'il y a de plus dur dans toute la nature : « La nécessité, répondit-il; car elle est au-dessus de tout (LAERCE, liv. I, ch. I). »

Architas, après avoir lu le *Mercure* d'Erathosthènes, dit cette parole : « La nécessité lui a tout appris; car, que ne trouverait-elle pas (STOBÉE, *Disc.* 93)? »

Platon disait que la nécessité a des lois tellement inflexibles, que Dieu même ne peut pas les violer (BRUSCHIUS, liv. IV, ch. XXVI).

Xénophon fait dire à Phéraulas qu'il n'est pas de plus éminent docteur que la nécessité (BRUSCHIUS, liv. IV, ch. XXVI).

IX.

Expérience.

Zénon, un jour, dans une de ses thèses, prouvait, par des raisons très-spécieuses, que le mouvement n'existait pas et ne pou-

vait exister. Diogène, se levant alors, se mit à se promener. Zénon, étonné de cela, lui dit : « Que faites-vous, Diogène? — Je réfute vos preuves, répondit le cynique. » Il blâmait ainsi ce vain étalage de talent et démontrait en même temps qu'aucun raisonnement, si plausible et si évident qu'il soit, n'égale l'expérience (Laerce, liv. VI).

Agésilas avait pour ses enfants, encore en bas âge, un amour extraordinaire. On rapporte que quelquefois, se faisant un cheval d'un roseau, il jouait avec eux dans la partie la plus reculée de son palais. Un de ses intimes l'ayant surpris, un jour, dans cette occupation, Agésilas le pria, en ami, de ne raconter à personne ce qu'il avait vu, jusqu'à ce que lui même fût devenu père. Il indiquait ainsi très-sagement qu'il est difficile de porter un jugement droit sur une chose dont dont on n'a pas fait l'expérience (Erasme, *Apophthegmes,* liv. I).

X.

Vie.

On demandait à Aristide, surnommé *le Juste* à cause de ses vertus privées, jusqu'à quel âge il convenait que l'homme vécût: « Jusqu'au moment, répondit-il, où il s'apercevra qu'il vaut mieux mourir que vivre au milieu de tant de maux qui nous entourent (Stobée). »

On rapporte que Théophraste reprochait à la nature d'avoir accordé une longue existence aux cerfs et aux corneilles, auxquels cela n'est d'aucune utilité, et de l'avoir, au contraire, donnée courte aux hommes, qui en eussent pu tirer un grand profit. Car leur vie, si elle eût pu être plus longue, aurait été de passer leurs jours à s'instruire dans toutes les sciences humaines et dans tous les arts portés à leur plus haut degré de perfection (Bruschius, liv. III, ch. xxxi).

Le philosophe Pyrrhon d'Elis admirait par-dessus tous les autres ce vers d'Homère :

« Tels sont les hommes d'aujourd'hui, tels seront leurs enfants. »

Il est, en effet, certain que de nouvelles choses viennent remplacer celles qui disparaissent. Pyrrhon avait compris que, dans ce monde, rien ne dure, rien n'est stable (LAERCE, liv. IX, ch. XI).

On demandait à un philosophe d'indiquer la nature de la vie humaine. Pour toute réponse, après s'être montré pendant quelques instants, il se cacha ; voulant faire entendre par là que la vie de l'homme est passagère et de courte durée (RODOLPHE, *De l'Invention,* liv. I, ch. XXIV).

Octave Auguste, empereur romain, sentant arriver la mort, demanda aux amis qui l'entouraient s'il leur paraissait qu'il eût convenablement joué son rôle, même dans l'action la moins importante de sa vie. Au moment de quitter, pour la tombe, le pouvoir suprême, se dépouillant du personnage d'empereur, Auguste indiqua, par cette demande, que la vie ressemble beaucoup à une comédie (SUÉTONE),

Périclès, qui se fit remarquer dans le gouvernement d'Athênes par un grand nombre d'actions glorieuses, eut Anaxagoras pour maître : on rapporte qu'il prenait souvent ses avis, non-seulement pour les affaires intérieures, mais même pour les choses de la guerre. Un jour qu'il était occupé aux affaires publiques, on vint lui annoncer qu'Anaxagoras, fatigué de vivre si longtemps, se laissait mourir de faim. Il courut aussitôt chez lui et, le suppliant avec larmes et prières, il lui demanda de vivre, sinon pour lui-même, au moins pour Périclès qui l'avait choisi comme confident de ses idées sur le gouvernement d'un Etat (FRANÇOIS DE SIENNE, *Institutions d'un Etat,* liv. II.

Il n'est pas de mortel que n'atteignent la douleur et la maladie. Beaucoup d'enfants doivent mourir pour qu'il en naisse de nouveaux : le moment de la mort est marqué pour chacun. C'est en vain que ces pensées remplissent d'angoisses le cœur de l'homme, la terre doit retourner à la terre ; notre vie doit être cueillie comme un fruit ; ainsi le veut le destin (CICÉRON, *Tusculanes,* liv. II).

XI.

Mort.

On demandait à Frédéric, empereur des Romains, ce qui pouvait arriver de meilleur à l'homme : « Une bonne mort, » répondit-il. Il approuvait cette parole de Solon, qu'avant sa mort, personne ne doit être réputé heureux (ENEAS SYLVIUS, *Commentaires sur l'histoire d'Alphonse*, liv. IV).

Antigone voyant un soldat, alerte et prompt à rechercher le péril, mais dont l'attitude annonçait un certain abattement, lui demanda la cause de sa pâleur. Le soldat ayant avoué une maladie cachée, Antigone donne ordre aux médecins de lui administrer quelques remèdes, si cela était possible. Mais une fois rétabli, ce soldat cherchait à éviter le combat et n'était plus aussi ardent à courir au devant du péril. Le roi, que ce changement étonnait, lui en demanda la raison. « C'est vous-même, répondit-il, qui en avez été la cause; lorsque la vie m'était un fardeau, je ne craignais pas beaucoup de la perdre : aujourd'hui que par vos soins elle m'est devenue plus chère, je prends plus de précautions pour la conserver (ERASME, *Apophthegmes*, liv. IV). »

Epicure disait souvent qu'il nous est possible de nous préserver de tout accident; mais que, contre la mort, nous habitons une ville sans défense (MAXIME, *Discours* 36).

On demandait à Musonius quel était l'homme en position de passer le mieux son dernier jour? «Celui, répondit-il, qui se rappelle sans cesse, qu'à chaque instant il peut y toucher (*Idem*). »

Les riches Egyptiens avaient coutume autrefois, lorsqu'ils donnaient un festin, de montrer à chaque convive un cadavre de bois, mais se rapprochant, autant que possible, de la nature. « Mangez et divertissez-vous en le regardant, disaient-ils, c'est ainsi que vous serez après votre mort (HÉRODOTE, liv. III). »

Lochade, fils de Poliénidas et père de Siron, répondit à celui qui lui annonçait la mort d'un de ses enfants : « Je savais qu'il était mortel. » La mort d'un homme né mortel ne lui paraissait pas quelque chose d'étonnant, et il estimait qu'il devait importer

peu de quitter la vie un peu plus tôt ou un peu plus tard, alors surtout que le terme de notre existence est si rapproché (Plutarque, *Apophth. des Lacédémoniens*).

L'empereur Constantin, après avoir montré au Perse Hormisdas la grandeur de Rome et la magnificence de ses édifices, le pria de lui dire, en peu de mots, ce qu'il pensait de cette ville. Le Perse répondit que ce qui l'avait le plus charmé dans tout ce qu'on lui avait fait voir, ce n'était pas les avantages qu'on en pouvait retirer, mais la certitude qu'il avait acquise que, même dans cette Rome si supérieure aux autres villes par sa grandeur et ses richesses, les hommes étaient mortels, comme dans le reste de l'univers (Fulgose, liv. VII, ch. II).

Aristote ne cessait de répéter qu'il convient de sortir de la vie comme d'un festin, ni altéré, ni ivre (Stobée).

Eucrite de Chio répondit à un homme qui lui demandait qui il préférerait être, Crésus, ou Socrate : « Pendant ma vie, je voudrais être Crésus, à ma mort, Socrate. » Il montrait par là, qu'après cette vie, le sort des philosophes sera heureux, mais que les riches, à moins que leur existence n'abonde en bonnes œuvres, seront livrés aux démons qui les tourmenteront pour leur faire expier leurs richesses mal acquises et mal employées. (Stobée). Beaucoup aujourd'hui partagent l'opinion d'Eucrite ; ils voudraient vivre comme Epicure et mourir comme saint François. Mais, comme dit saint Paul, la fin de l'homme sera selon ses œuvres.

Sévère, empereur romain, arrivé au déclin de l'âge, se fit faire une urne pour y être enseveli, peu de temps avant sa mort, se l'étant fait apporter, il la prit dans ses mains : « Toi, dit-il, tu contiendras un homme que l'univers tout entier n'a jamais pu contenir (Dion Naceus : Xiphilinus, *vie de Sévère*). »

Saladin était un prince égyptien, dont la vie fut très-remarquable, ce que quelques-uns se persuaderont avec peine. Il étendit surtout les bornes de son royaume, régna longtemps, s'empara de Jérusalem, et porta un coup terrible à la puissance des chrétiens en Orient. Il mourut au comble du bonheur et ordonna, par son testament, qu'on attachât au bout d'un long bâ-

ton, la chemise de lin qu'il portait habituellement, et que celui qui montrerait ce trophée, s'écriât fréquemment : « De celui qui posséda tant de richesses et tant de royaumes, il ne reste que cette seule chemise. » Parole remarquable et digne surtout, que les princes trop vains devraient souvent se remettre en mémoire. Pour nous, il ne nous restera de la vie que ce que nous aurons fait de bien et de saint (JEAN-BAPTISTE EGNATIUS, liv. VII, chap. II).

Olympias, mère d'Alexandre, ayant appris que le cadavre de son fils avait été abandonné sans sépulture, s'écria, au milieu de ses larmes : « O mon fils, toi qui t'étudiais à avoir une place dans le ciel, et qui tendais à ce but de tous tes efforts, tu n'as pas même pu obtenir ce qu'on accorde à tous les hommes, la terre et la sépulture. » Pendant sa vie, Alexandre ambitionnait les honneurs divins; après sa mort, il n'eut même pas ce dernier honneur, que tout homme accorde à son semblable, si humble qu'il soit. Car Quinte-Curce et Plutarque rapportent que le corps d'Alexandre resta plusieurs jours sans sépulture, à cause des graves débats qui s'étaient élevés entre ses officiers à l'occasion de sa succession.

On rapporte que les Massagètes et les Derbiens mangent, dans un grand festin, et après les avoir égorgés, leurs parens ou alliés arrivés à une trop grande vieillesse, ou que quelque maladie menace de la mort; ils agissent ainsi, disent-ils, parce qu'ils estiment que le plus grand malheur qui puisse arriver à l'homme est d'être dévoré par les vers (FRANCOIS DE SIENNE, *Institutions d'un Etat*, liv. V).

Damoclès, un des courtisans de Denis, vantait devant lui ses richesses, sa puissance, sa majesté, son pouvoir absolu, l'abondance de toutes choses, la magnificence de ses résidences royales, et proclamait que personne ne fut jamais plus heureux. « Voulez-vous donc, Damoclès, lui dit le roi, goûter de cette vie, puisqu'elle vous plaît, et faire l'essai de mon bonheur? » Damoclès ayant répondu affirmativement, il le fit placer sur un lit d'or, orné de couvertures magnifiques et de tapis merveilleusement nuancés; il fit dresser, sur les buffets, des pièces d'argenterie et

d'orfèvrerie de la plus belle ciselure; il ordonna à des esclaves choisis de se tenir autour de la table, admirablement servie, et de lui obéir promptement et au moindre signe. Rien ne manquait, ni les parfums, ni les couronnes; les essences brûlaient; les tables s'élevaient chargées de mets délicieux : Damoclès se croyait très-heureux. Mais, au milieu de tout cet appareil, Denis fit suspendre, au-dessus de la tête de cet homme heureux, une épée nue fixée au plafond par un crin de cheval. A cette vue, Damoclès ne fit plus aucune attention à ses beaux serviteurs, ni à l'argenterie si bien travaillée; il ne tendit pas la main vers la table, et il laissa glisser les couronnes. Enfin, il pria son maître de le laisser partir, parce qu'il était fatigué de son bonheur. Denis nous fait assez comprendre que l'homme ne peut éprouver aucune félicité lorsqu'une crainte quelconque est constamment suspendue sur sa tête (Cicéron, *Tusculanes,* liv. V).

XII.

Pénitence.

Alexandre de Macédoine, ayant son armée déjà rangée en bataille, vit un soldat qui attachait une courroie à ses traits; il le renvoya comme inutile, parce qu'il apprêtait ses armes au moment où il devait s'en servir (Plutarque, *Apophthegmes*). Ils ressemblent à ce soldat imprévoyant et efféminé ceux qui reviennent à eux et qui commencent une nouvelle vie au moment où ils devraient retirer les fruits de leur vie passée, c'est-à-dire, presque au moment de la mort.

XIII.

Bonheur, Fin dernière de l'homme.

« Qu'est-ce que le bonheur? demandait-on à Socrate.— Le plaisir que ne suit aucun regret, répondit-il (Stobée, *Disc.* 101). »

Bias de Prienne disait que celui-là est heureux qui est riche et sait commander à ses désirs. Mais combien plus heureux se-

rait celui qui se rendrait maître de son esprit au point de ne rien désirer (MAXIME, *De la Chasteté, Sermon* 9).

On demandait à Socrate s'il pensait qu'Archélaüs, fils de Perdicas, qui avait la réputation d'être heureux, le fût en effet : « Je l'ignore, répondit-il, je ne lui ai jamais parlé. — Mais ne pourriez-vous le savoir d'une autre manière ? — Nullement. — Alors vous ne pouvez même pas dire si le grand roi de Perse est heureux ? — Comment le pourrais-je, puisque j'ignore s'il est instruit, s'il est homme de bien ? — Quoi donc, vous pensez que, sans ces conditions, la vie ne peut pas être heureuse ? — Certainement, mon opinion est que les bons sont heureux et les méchants malheureux.— Archélaüs est donc malheureux ?— Evidemment, s'il n'est pas juste (CICÉRON, *Tusculanes,* liv. V). »

Alexandre demandait à Diogène le Cynique s'il pouvait faire quelque chose pour lui : « Otez-vous un peu de mon soleil, » lui répondit le philosophe. Le prince se mettait, sans doute, devant son soleil. Sa coutume était de prétendre que sa vie et son sort l'emportaient de beaucoup sur la vie et le sort du roi des Perses ; car il ne lui manquait rien : le roi, au contraire, n'avait jamais assez ; il ne désirait pas les plaisirs dont ce roi ne pouvait se rassasier ; ce dernier ne pouvait en aucune façon obtenir les plaisirs que goûtait Diogène (CICÉRON, *Tusculanes,* liv. V).

Théodoric, évêque de Cologne, qui se fit remarquer parmi les électeurs de l'empire par sa prudence et son autorité, répondit à l'empereur Sigismond qui lui demandait par quel moyen il pourrait obtenir le bonheur : « C'est en vain que vous le cherchez sur cette terre. » Ce prince lui demandant de nouveau quel chemin il devait suivre pour arriver aux joies célestes : « Le droit chemin, » dit l'évêque. Sigismond alors insista pour savoir ce qu'il devait faire pour suivre cette voie : « Si vous réglez votre vie, répliqua Théodoric, et la menez comme vous avez promis de le faire lorsque la pierre, la goutte ou quelque autre maladie vous éprouvait cruellement. » Il nous apprit ainsi que la maladie nous porte à embrasser un genre de vie meilleur (ENÉAS SYLVIUS, *Commentaires sur l'Histoire d'Alphonse,* liv. II).

Le roi Alphonse, retrouvant dans Sénèque, que plusieurs ont

cru avoir eu la foi, les exemples des premiers chrétiens, Davalus, un de ses principaux courtisans, lui demanda pourquoi l'esprit de l'homme était si grand et si insatiable. Le roi lui répondit : « C'est que l'esprit de l'homme vient de Dieu. » Il est hors de doute que notre esprit, capable de contenir Dieu et l'éternité, ne peut être rempli ni rassasié par des choses incertaines et fugitives ; mais Dieu lui-même lui apparaît comme sa demeure naturelle et son bien parfait, c'est-à-dire, son bien stable et souve- (Panormita, *Histoire d'Alphonse*, liv. I).

Ceux qui n'atteignent pas le but se regardent ordinairement comme déçus : tel n'était pas l'avis de Diogène ; car il pensait que ceux-là seuls sont déçus, qui mettent tous leurs soins à atteindre le plaisir, comme si c'était le but de la vie : ils cherchent le bonheur là où ils ne trouveront que les plus grandes douleurs (Laerce, liv. VI).

Quelqu'un disait à Socrate qu'il était beau de posséder ce qu'on désirait : « Mais c'est bien plus beau, répondit-il, de ne rien désirer (Elien, *Histoires diverses*, liv. VI). »

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE NEUVIÈME VOLUME.

LIVRE PREMIER

COMPRENANT LES MAXIMES LES PLUS BELLES EXTRAITES DES OEUVRES DE SÉNÈQUE, ET MISES EN ORDRE, SOUS FORME DE LIEUX COMMUNS.

PREMIÈRE CLASSE.

DEUXIÈME CLASSE.

TROISIÈME CLASSE.

LIVRE II

COMPRENANT LES MAXIMES LES PLUS UTILES EXTRAITES DE TOUS LES OUVRAGES DE MORALE DE PLUTARQUE, ET MISES EN ORDRE, SOUS FORME DE LIEUX COMMUNS.

PREMIÈRE CLASSE.

DEUXIÈME CLASSE.

LIVRE III

COMPRENANT LES APOPHTHEGMES CHOISIS AVEC SOIN ET SE RAPPORTANT A LA BONNE DIRECTION DE LA VIE, EXTRAITS DES AUTEURS LES PLUS CÉLÈBRES QUI ONT TRAITÉ DE CES MATIÈRES, ET MIS EN ORDRE SOUS FORME DE LIEUX COMMUNS.

PREMIÈRE CLASSE

DEUXIÈME CLASSE.

TROISIÈME CLASSE.

FIN DE LA TABLE DU IX[e] VOLUME.

Besançon. — Imprimerie l'Outhenin-Chalandre fils.

